WIDENER LIBRARY
HX CNQ4 T

Digitized by Google

Fr 1384.6

Harvard College Library

GIFT OF

Archibald Cary Coolidge, Ph.D.

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

ALPHONSE PICARD & FILS
EDITEURS
RUE BONAPARTE
82
PARIS VIe ARROND^T
LIBRAIRIE ANCIENNE D'OCCASION
COMMISSION
LIVRES NEUFS FRANÇAIS & ETRANGERS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DIX ANNÉES D'ÉMIGRATION

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE

DU

COMTE DE NEUILLY

PUBLIÉS PAR SON NEVEU

MAURICE DE BARBEREY

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1865

Digitized by Google

Digitized by Google

CORRESPONDANCE ET SOUVENIRS

DU

COMTE DE NEUILLY

Digitized by Google

DIX ANNÉES D'ÉMIGRATION

SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE

DU

COMTE DE NEUILLY

PUBLIÉS PAR SON NEVEU

MAURICE DE BARBEREY

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-EDITEUR

RUE DE TOURNON, 29

1865

Digitized by Google

Fr 1384.6

Harvard College Library
OCT 5 1911
Gift of
Prof. A. C. Coolidge

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

M. de Neuilly était le frère unique de ma mère, il lui a survécu plus de vingt ans. Il s'était retiré, après la révolution de 1830, dans une terre en Poitou, et ne venait plus à Paris. Uni depuis longues années à une personne de grand mérite, entouré d'une famille charmante, M. de Neuilly, resté jeune d'esprit et de caractère, menait dans sa retraite une existence agréable. Quelque temps après mon mariage, je conduisis ma femme chez lui. Mon oncle m'avait toujours montré beaucoup d'affection, et depuis la mort de ma mère, il semblait avoir reporté sur moi la tendresse qu'il avait eue pour sa sœur. Notre arrivée lui causa une grande joie; il accueillit sa nouvelle nièce avec une grâce et une amitié qui établirent promptement une vive sympathie entre ces deux personnes d'âges si différents.

Mon oncle avait beaucoup d'esprit, il aimait à conter, et contait bien; il avait beaucoup vu, et sa mémoire était merveilleuse. Nos

Digitized by Google

conversations revenaient volontiers sur le passé, et surtout sur le temps de l'émigration, où les miens avaient subi de longues infortunes. Nos visites en Poitou se renouvelèrent; les anecdotes sur les années de l'exil étaient de plus en plus le sujet de nos entretiens, et plusieurs fois, il nous arriva, après avoir écouté une de ses vieilles histoires si attachantes, de dire : « Mon oncle, vous devriez vraiment écrire vos Mémoires. » Cette idée ne fut pas perdue : un jour (au commencement de l'année 1850), Mme de Barberey reçut un paquet, soigneusement cacheté, renfermant plusieurs cahiers d'une écriture correcte et serrée : c'étaient les *Souvenirs*, que je me hasarde à publier. La lecture que nous en fîmes nous plût beaucoup ; nous y retrouvions, sous la forme d'une agréable narration et dans leur naturel enchaînement, ces récits qui nous avaient charmés. Pour moi, je revoyais, consignées par une main fidèle et préservées de l'oubli, ces traditions de famille, dont ma jeunesse avait été si souvent émue, et qui me rappelaient une mère chérie.

Plusieurs années s'écoulèrent pendant lesquelles de nouveaux séjours à Rigné, et une correspondance suivie, furent l'occasion de beaucoup d'éclaircissements et de détails laissés d'abord inaperçus. M. de Neuilly était sensible à l'intérêt que nous prenions au développement d'une œuvre qui, à l'origine, n'avait eu à ses yeux, d'autre caractère que celui d'un délassement d'esprit et d'une condescendance pour la curiosité d'une jeune nièce.

Cependant, une ressource, à laquelle je n'avais d'abord pas songé, vint m'offrir, pour compléter et confirmer les Souvenirs de M. de Neuilly, les plus amples renseignements. J'avais, dans mes papiers de famille, plusieurs liasses de lettres, qui depuis près de quarante ans n'avaient, pour ainsi dire, pas été ouvertes. Mon père paraissait les avoir classées après la mort de ma grand'mère

Digitized by Google

de Neuilly; il avait écrit sur les enveloppes : *Correspondance de M. d'Angiviller avec Mme de Neuilly; de Mme de Neuilly avec ses enfants*, etc., etc. J'entrepris de lire toutes ces lettres, et j'y découvris des pages inestimables pour moi : M. d'Angiviller, cet incomparable honnête homme, si ferme contre le malheur, si tendre ami pour les miens; ma grand'mère, avec son esprit primesautier, son courage indomptable, son rare bon sens; ma mère, la grâce et le naturel mêmes; mon oncle, gai, brillant, confiant dans sa destinée; les Amerongen, les Lutzow, ces généreux étrangers, noblement secourables à nos infortunes, et tant d'autres témoins de ces temps néfastes, revivaient à mes yeux. La pensée me vint alors de choisir dans ces correspondances les passages les plus curieux pour la peinture des mœurs et pour l'histoire de cette époque, et de les rapporter dans les Mémoires à la place qui leur convenait.

Je fis part à mon oncle de la découverte que j'avais faite; il en fut aussi surpris que charmé; il ignorait que ces correspondances eussent été conservées après tant d'années et d'évènements.

C'est ainsi, et avec l'assentiment de M. de Neuilly, qui, à plusieurs reprises, me donna toute liberté de les publier ultérieurement, que ces Mémoires ont reçu la forme sous laquelle ils sont imprimés aujourd'hui.

J'ai hésité longtemps, je l'avoue, avant de livrer à la publicité des Mémoires qui n'étaient pas destinés d'abord à sortir du cercle de la famille et de l'intimité. La cause pour laquelle souffrirent les personnages qui figurent dans ces récits, n'a pas les faveurs de la fortune; l'émigration et les émigrés sont accablés depuis plus de cinquante ans sous l'impopularité que tout a contribué à déverser sur eux. Il est même de mode chez un certain public, de les envelopper dans l'anathème de quelques phrases banales, qui dispen-

Digitized by Google

sent de toute discussion et de tout examen. Cependant, par une contradiction singulière, ce public, si rigoureux pour les émigrés de 91, n'a pas de sévérités pour des hommes, qui, cent ans plus tôt, sous l'empire de semblables nécessités, quittèrent leur patrie; et, par une conséquence à laquelle une classe proscrite, aigrie par le malheur, a su rarement résister, furent amenés à tenir la même conduite que celle qu'on reproche aux émigrés royalistes français. Je veux parler des réfugiés protestants français de 1685, des catholiques irlandais et des jacobites anglais de 1688. L'opinion de notre siècle est indulgente, je dirais presque, sympathique, aux Schomberg, aux Ruvigny, aux Ligonier, à ces milliers de fugitifs qui firent à la France une guerre implacable, les armes ou la plume à la main; elle n'oserait se montrer moins favorable aux Berwick, aux Melford, à ces gentilshommes qui suivirent le roi Jacques, et à ces valeureuses brigades irlandaises dont les descendants, sous les noms de Lally, Macdonald, Dillon, Mac-Mahon, pour ne citer que les plus illustres, font honneur à notre pays. Pourquoi cette faveur pour les uns, et cette sévérité pour les autres? L'histoire impartiale, telle que nos neveux pourront l'écrire, quand les passions qui obscurcissent encore notre jugement seront amorties, se chargera de répondre à cette question.

Certes, je le reconnais, et cela sans vaine recherche de l'approbation du vulgaire, l'émigration fut une faute, une faute politique surtout. Une lutte engagée sur le sol national, tranchons le mot, une guerre civile, comme fut, quatre ans plus tard, le soulèvement de la Vendée, eût été mille fois préférable au parti qu'on adopta de former sur la rive droite du Rhin, en territoire étranger, le foyer de la résistance armée aux premiers excès de la révolution. Mais en présence de la si regrettable faiblesse du pouvoir royal et du désarroi de toutes choses à partir de 1790, l'émigration

Digitized by Google

ne fut-elle pas, dans la plupart des provinces, livrées à l'anarchie, une nécessité plus forte que tous les calculs et que toutes les résolutions? Le sentiment de l'honneur, de l'honneur tel qu'on le comprenait alors dans toutes les classes, fut invoqué, et acheva de vaincre les résistances. Nos pères furent alors placés dans une redoutable alternative, que je prie Dieu d'épargner désormais à des Français. Il leur fallait ou renier leur foi politique, souffrir dans leur foi religieuse, assister impuissants ou complices à la subversion radicale des institutions sous lesquelles ils avaient vécu, subir mille outrages et d'horribles violences, ou quitter ce que l'homme a de plus cher ici-bas : la patrie, les biens, les honneurs, le repos, pour aller vivre sur la terre étrangère de la vie de l'exil et de la pauvreté.

Sachons respecter nos pères. Au lieu de les condamner, demandons-nous ce que nous eussions fait nous-mêmes dans des circonstances aussi périlleuses, et si comme eux nous aurions su tout abandonner, pour demeurer fidèles à nos convictions. Mais ce n'est pas ici le lieu, ce n'est pas encore le temps, de discuter et de résoudre ces délicates questions; je n'ai voulu, en publiant ce livre, qu'apporter un témoignage en faveur des vaincus, et montrer une fois de plus à la France nouvelle quels vigoureux caractères, quels cœurs désintéressés la vieille France avait su former.

Ai-je besoin d'ajouter, qu'éditeur scrupuleux d'un livre où se reflètent les opinions, les sentiments d'un autre temps et d'une autre société, je n'ai pas à me prononcer sur certaines appréciations, lointains échos des divisions qui depuis trois quarts de siècle ont troublé la France? Si je suis fidèle à la cause que ma famille a servie, si j'ai pour l'abnégation et le dévouement que les miens ont montrés une admiration respectueuse et filiale, je n'ai pas

Digitized by Google

hérité des passions qui les animèrent; je comprends d'une manière différente les devoirs à remplir en mon temps pour ramener dans notre chère patrie le règne du droit et la liberté.

M. de Neuilly est mort au château de Rigné, en Poitou, le 19 mars 1863, dans sa quatre-vingt-sixième année. Il fut, de 1814 à 1830, d'abord écuyer de main, puis écuyer cavalcadour du Roi. Il avait reçu à la seconde rentrée de Louis XVIII, le grade de colonel de cavalerie; il était chevalier de Saint-Louis, de la Légion-d'Honneur, et de Hohenlohe. Il a laissé quatre filles, mariées dans des familles distinguées. Son nom s'est éteint avec lui.

MAURICE DE BARBEREY.

Matignon, à Essay, ce 20 octobre 1865.

Digitized by Google

DIX ANNÉES D'ÉMIGRATION

CORRESPONDANCE ET SOUVENIRS

DU

COMTE DE NEUILLY

I

A MA NIÈCE MADAME DE BARBEREY

Vous désirez, ma chère Hélène, que je vous raconte les évènements de ma vie. Je souhaite que ma mémoire ne me soit pas rebelle, et qu'elle me retrace des choses passées depuis si longtemps. Vous ne vous attendez sans doute pas à une narration suivie; et dans ce que je me rappellerai il n'y a rien de bien marquant, ni qui puisse intéresser quelqu'un qui me serait étranger. Car je n'ai pris part aux grands évènements qui ont bouleversé la France que comme soldat; et mon grade n'était pas assez élevé pour jouer un rôle, hors celui de comparse, dans cette longue tragédie.

C'est donc ma vie privée que je vous ferai connaître, sans prétention aucune. Je vous demanderai grâce pour le style : c'est celui d'un homme dont la révolution a interrompu l'éducation, et qui n'a dû qu'à lui seul ce qu'il peut avoir acquis depuis.

Livré à moi-même depuis l'âge de quatorze ans ; lancé dans l'armée à cet âge où l'on distingue à peine le bien du mal et

Digitized by Google

de ses conséquences, j'ai trouvé en moi ce principe d'honneur inhérent de tout temps à la noblesse : les traditions d'un sang fier m'ont préservé des écarts qui pouvaient ternir l'écusson que j'avais reçu sans tache. Je n'ai jamais eu de ces passions viles, qui énervent et qui abrutissent. J'ai aimé le plaisir et l'ai cherché autant que je l'ai pu dans la bonne compagnie. J'ai eu beaucoup d'amis. Tous me sont demeurés, malgré le temps, la séparation et les divisions politiques. Ferme dans la ligne que je suivrai jusqu'à ma mort, je ne prétends imposer mes opinions à personne; respectant celles d'autrui quand je les crois sincères, j'ai le droit de faire respecter les miennes.

Dans ces pages que je vais réunir pour vous, je ne m'astreindrai pas à rattacher les dates aux faits; j'écris ce que je me rappelle, à mesure que j'écris, et souvent l'ordre des années sera interverti, je le pense. Ce ne seront pas des Mémoires, mais les récits d'un vieillard. Ainsi, ma très chère nièce, si vous n'y trouvez guère à vous instruire ni à vous amuser, voyez-y du moins le désir que j'éprouve de vous satisfaire. Je sais que vous êtes mue moins par la curiosité que par l'affection; et que vous avez pensé que la meilleure manière de connaître votre vieil oncle était de lui faire conter ce qu'il a fait. Voilà un préambule assez long : je commence.

Je suis né à Versailles, le 15 septembre 1777, rue Satory, dans un hôtel qui appartenait à mon père, le comte de Neuilly. J'eus pour parrain, M. de Beauchamp, mon grand-père; et pour marraine, la comtesse de Vomas, ma tante : ils me nommèrent Ange-Achille-Charles. Mon père était écuyer du Roi, commandant le Manége. Il a mis à cheval les trois derniers Rois de France qui ont régné. Ma mère était lectrice honoraire de la Reine.

Ma famille est ancienne; cependant malgré toutes les recherches ordonnées par mon père dans les archives des châteaux, des monastères, et les études des notaires, dans l'Isle de France, le Vermandois, et le Bassigny, il ne put prouver une

Digitized by Google

filiation non-interrompue que jusqu'à Jean de Brunet, gentilhomme de la Chambre du Roi Charles IX, chevalier de son ordre, capitaine d'une compagnie d'ordonnance, et Sire de..... en Vermandois (1). Son fils du même nom, resta fidèle à Henri III; j'ai remis à mon cousin de la branche cadette, une lettre autographe de Henri, alors Roi de Navarre, qui lui dit : que connaissant son dévouement, à S. M. T. C., il le prie de réunir le plus de soldats qu'il pourra, et de se porter au devant de l'armée rassemblée dans les cantons Suisses, par M. de Sancy, pour le service du Roi de France. Il termine par cette formule : Votre affectionné ami, Henry.

Mes autres ascendants ont toujours servi honorablement, soit dans les maisons des Rois et des Princes, soit à la guerre.

Mon trisaïeul épousa, en Normandie, l'héritière de Neuilly, qui lui apporta la terre de ce nom, qu'il joignit au sien, pour se distinguer de la branche cadette, fixée dans le Barrois (2). Il eut deux fils : mon grand-père, et M. de Neuilly le Châtelain, Seigneur de la Maison-Forte d'Aizanville en Bassigny (3); ce dernier avait perdu un œil à la chasse, et quitta le service avec la croix de St. Louis. Avec l'agrément de mon père, il légua sa fortune à mon oncle, le chevalier de Neuilly; et celui-ci, plus tard, en fit autant pour moi.

Mon grand-père était écuyer du comte de Charolois (4) et lieutenant-colonel du régiment de Bourbon Cavalerie. Lorsqu'il mourut, les prétendants à ses emplois ne furent pas rares. Mais le Prince se prononça, et dit qu'il prenait mon père pour écuyer, et donnait dans son régiment l'emploi de

(1) Voir I, note 1, page 38.

(2) Jean-Charles de Brunet, Che^r, Seig^r d'Houdelaincourt, gentilhomme de la Manche du Roi, épousa Anne de la Scelle, fille de Messire Anne de la Scelle, écuyer, Seig^r de Neuilly, et de Dame Françoise de Dieuxpart (4 mai 1676).— La terre de Neuilly en Vexin se trouve près de Marines.

(3) Voir I, note 2, page 38.

(4) Charles de Bourbon Condé, comte de Charolois, né en 1700, mort en 1760.

Digitized by Google

mon grand-père à mon oncle le chevalier de Neuilly. Celui-ci fit la guerre de sept ans, s'y distingua plusieurs fois, et reçut la croix de St. Louis à vingt-six ans.

Ma grand'mère était une demoiselle Hébert, fille de M. Hébert qui avait été gouverneur des Indes Orientales (1), et nièce du savant et pieux Evêque d'Agen, François Hébert, l'ami de Fénélon et de Mme de Maintenon (2). C'était une personne d'une grande vertu et d'une piété sévère. Elle avait deux sœurs, l'une mariée à M. Séguier, de la famille du Chancelier (3), et l'autre au comte de Salvert. Son frère, André Hébert, fut gouverneur de Pondichéry, l'une des possessions françaises dans l'Inde, d'où il rapporta une grande fortune (4). Il donna quarante mille livres à chacune de ses sœurs; cent mille à mon père; et quarante mille à chacune de ses nièces, savoir : la comtesse de Vomas, la comtesse de la Tour-du-Roch-d'Allas, Mlle de Brunet et Mlle de Neuilly (toutes deux fort jansénistes). Les Salvert furent aussi, bien traités, et ses autres parents ne furent pas oubliés. Il combla toute sa famille de cadeaux en bijoux, raretés, étoffes etc., etc. Ma grand-mère eut pour sa part, entre autres curiosités, un nègre nommé Pompée, qui s'est éteint à plus de quatre-vingts ans chez ma tante de Vomas.

Nous étions alliés de fort près aux Boisgelin, et aux d'Adhémar. Aux Lavaux, qui sont un des douze petits che-

(1) Messire Guillaume-André Hébert, Ecuyer, Cher de l'Ordre de Notre-Dame-de-Mont-Carmel et de St.-Lazare-de-Jérusalem, Conseiller Secrétaire du Roy, Maison et Couronne de France, et de ses finances. Ci-devant général de la Nation françoise aux Indes Orientales; Envoyé de Sa Majesté vers les Princes d'Orient (Acte du contrat de mariage d'Angélique-Euphémie Hébert, et de Jean-François de Brunet de Neuilly. — Janvier 1721).

(2) Il est parlé de l'Evêque d'Agen et de André Hébert, son frère, dans le Journal de Dangeau, année 1710; — dans St. Simon, année 1711; — dans les Mémoires de l'abbé Ledieu, année 1704. — Voir les passages cités I, note 3, p. 38.

(3) Ont signé au contrat de mariage de Jean-François Brunet de Neuilly, Me Jean-Louis Séguier, Cher, Seigr de Coustampierre, et dame Caterine-Constance Hébert, sa femme; sœur de la future, Angélique-Euphémie Hébert.

(4) Voir I, note 4, page 39.

Digitized by Google

vaux de Lorraine; aux Montangon et aux Coucy (1); aux d'Orglandes (2); aux Vaudreuil (3); aux d'Andelarre (4).

Mon père avait acquis déjà la réputation d'être un des meilleurs écuyers de France, et Louis XV le demanda au comte de Charolois pour commander le Manége de la Grande-Ecurie. Il quitta son Prince à regret, mais il fallut obéir au Roi; et il y avait un grand avantage. Il fit la vie de garçon jusqu'à l'âge de cinquante-quatre ans. La Reine lui fit alors épouser sa lectrice, Mlle de Beauchamp, qui avait vingt-deux ans.

Elle était issue d'une famille écossaise, qui avait suivi le Roi Jacques. Guillaume de Beauchamp, son bisaïeul, occupait à la petite Cour de Monaco la charge de premier Gentilhomme et de Secrétaire intime de S. A. S. Il eut pour fils, Alphonse, chevalier de St. Louis, major au service de France, qui épousa Mlle de Lantagnac, de la famille d'Adhémar. Leur fils, Charles de Beauchamp, aussi chevalier de St. Louis, commandait à Monaco en qualité de lieutenant de Roi. Il y avait épousé Mlle de Rey, d'une famille étrangère d'origine, mais devenue italienne, par suite de ses alliances et de sa longue résidence dans la Principauté.

Mlle de Rey n'avait que treize ans, quand on la maria à M. de Beauchamp, mon grand-père. Je ne vous ferai pas le dénombrement de ses frères et de ses sœurs : elle en a eu trente-deux! Son père s'était marié trois fois. Sa première femme lui donna seize enfants; la seconde, un seul; la troisième, quinze. M. de Rey est mort à quatre-vingt-quatorze ans, sain et droit, et d'un caractère ferme. Il avait conservé ses cheveux et ses dents. Sa seule infirmité était une faiblesse dans les jambes, ce qui l'obligeait à se faire rouler dans un fauteuil. Dix-sept de ses enfants lui sont restés chez lui, jusqu'à sa fin, disciplinés et respectueux. L'aîné, capitaine dans un régiment, chevalier de St. Louis, était encore, à l'âge de soixante ans, fort petit garçon devant son père; il n'eût

(1, 2, 3, 4.) Voir I, notes 5, 6, 7, 8, pages 39 et 40.

Digitized by Google

pas pris la parole en sa présence, sans sa permission; et ce n'était pas chose rare, disait-on, qu'il fût envoyé aux arrêts dans sa chambre. Le plus jeune de cette tribu d'enfants avait reçu au baptême le nom de *Deo gratias*. Je vous parlerai souvent de cet oncle de ma mère; il n'était guère plus âgé qu'elle, et je l'ai beaucoup connu.

Ma mère fut amenée en France vers l'âge de dix-huit ans par son père, qui la fit présenter à la Cour. Le comte d'Angiviller (1), fort ami de mon grand-père, se prit d'intérêt pour elle. C'était le plus vertueux des hommes, le plus considéré, et le plus digne de l'être à tous égards. Le Roi (2) l'honorait d'une estime particulière; le Dauphin (3), de sa confiance et de son amitié.

Mon grand-père lui confia sa fille, en qualité de tuteur, après qu'il eut promis d'obtenir pour elle une charge à la Cour. On formait à ce moment la maison de Madame la Dauphine; qui fut, depuis, la Reine (4). Le crédit de M. d'Angiviller était considérable : il parla de ma mère avec enthousiasme. La Dauphine consentit à la prendre pour lectrice, avec un traitement de 10,000 l.; logement au Château, et ce qu'on appelait bouche en Cour.

Marie-Catherine-Rosalie de Beauchamp était de très-petite taille. Elle avait la figure vive et expressive, les traits jolis et distingués, le visage d'un ovale charmant, les cheveux noirs, les dents les plus jolies du monde, petites et rangées comme des perles. Son teint uni mais un peu brun, témoignait de son

(1) Charles-Claude de Flahaut, comte de la Billarderie d'Angiviller, Mestre de camp de cavalerie, chevalier de St. Louis etc. conseiller d'Etat d'épée... de l'Académie royale des sciences, directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts, académies, et manufactures royales.

(2) Le Roi à cette époque (1771) était Louis XV, qui, né en 1710, régna jusqu'en 1774.

(3) Louis-Auguste Dauphin de France (depuis, le Roi Louis XVI), né en 1754; devenu Dauphin en 1765, après la mort de son père, le Dauphin fils de Louis XV.

(4) La Reine Marie-Antoinette.

Digitized by Google

origine italienne. Bien qu'elle fût si petite, sa taille était pleine de grâce et de dignité ; mais ce qu'elle avait par dessus tout, c'était un charme dans la voix et dans ses moindres expressions, qui attirait vers elle au premier abord. Elle était spirituelle, piquante, fort instruite ; excellente musicienne, comme tous les enfants de M. de Beauchamp, qui était lui-même un mélomane outré, et passait sa vie en concerts (1). Le clavecin, dont elle jouait fort agréablement, n'était cependant pas son instrument favori, c'était le violon, dont elle jouait dans la perfection. Elle eut beaucoup de succès à la Cour et dans le monde, et ses relations devinrent fort étendues. La comtesse d'Angiviller avait à Versailles un des salons les plus agréables et les plus courus, où elle se plaisait surtout à réunir les beaux esprits et les hommes de lettres les plus marquants. Ma mère aimait leur conversation ; elle était en état d'y prendre part.

Peu de temps après son mariage, mon père quitta le Manége. Il eut une retraite de 12,000 l. Louis XVI lui accorda en outre une pension de 6,000 l. pour l'avoir mis à cheval ; et les deux frères du Roi y en ajoutèrent chacun une de 3,000 l. La moitié de ces pensions était reversible sur moi à la mort de mon père. J'eus aussi un brevet de capitaine dans les Dragons d'Artois.

Ce fut à peu près dans ce temps-là, qu'on forma les Maisons des Princes, frères du Roi. Mon père fut nommé premier Maréchal des logis de la Maison de M. le comte d'Artois ; avec autorisation de vendre cette charge et d'en conserver les honneurs et priviléges. Il la vendit au marquis de Persan pour 200,000 l. Mon père avait de beaux revenus qu'il dépensait largement et sans beaucoup d'ordre. Mais chéri et estimé du Roi et de la famille royale, lié avec tous ceux qui avaient le plus

(1) Voir I, note 9, page 40.

Digitized by Google

de crédit, il voyait dans l'avenir une brillante position pour moi.

Ma sœur Clémentine arriva dans ce monde trois ou quatre ans après moi (1). J'avais été élevé à la Jean-Jacques et plongé tous les matins dans un bain glacé; c'était la mode; on la suivit pour ma sœur. Ma mère ne me sevra de son lait qu'à vingt-huit mois. Je me suis bien trouvé de ce genre d'éducation, pendant la guerre.

Dans ma petite enfance, on me menait souvent jouer avec Monseigneur le Dauphin. Le Roi et la Reine me caressaient beaucoup. Ce qui les amusait, c'est que je ne me décidais à me laisser baiser par la Reine, qu'à force de bonbons et de joujoux.

J'allais un jour pêcher à la ligne, dans le Grand Canal, conduit par ma bonne et le valet de chambre de ma mère; nous passions sous les fenêtres de l'appartement des Enfants de France; le Roi et la Reine y étaient. Le Prince m'ayant reconnu m'appela, en me criant avec sa grosse voix de monter près de lui. Pressé par le plaisir de la pêche et de me promener en gondole, je refusai d'obéir. La Reine redoubla d'instances : ce fut en vain. Pour vaincre ma résistance, le Roi tira sa montre de son gousset, et, l'agitant en l'air, me la promit, si je voulais venir. Poussé par l'attrait de ce bijou et les instances de mes deux domestiques, je me décidai à suivre le valet de pied, qui m'avait souvent porté des dragées et des joujoux de la part de la Reine. Le Roi tint parole, et attacha lui-même sa montre, avec une foule de breloques, à mon pantalon, après m'avoir donné deux baisers de nourrice. Quand la Reine voulut en faire autant, j'y mis une fort mauvaise grâce, ce qui les fit rire tous deux. Mon père, qui savait que le Roi tenait beaucoup à ses montres, ne voulut me laisser celle qu'il

(1) Charlotte-Camille-Clémentine de Brunet de Neuilly, née en 1780, mariée en 1806 à Mandé Bailly de Barberey, jeune officier, revenu d'émigration, après avoir servi plusieurs années à l'armée des Princes et à l'armée de Condé.

Digitized by Google

m'avait donnée, qu'après en avoir parlé à S. M., qui eut la bonté de dire que je devais la garder. Elle a été perdue avec tout mon bagage à la fin de la Campagne de 1792 ; et c'est une des pertes qui m'est encore le plus sensible.

Je fus inoculé au Gros-Caillou, par Joubertou, du même virus que Monseigneur le Dauphin, et l'opération réussit bien. Ma pauvre sœur fut moins heureuse que moi : au moment où l'éruption allait commencer, il lui survint une petite vérole confluante, qui la mit pendant six semaines à deux doigts de la mort.

J'étais tellement vif et brouillon, qu'à l'âge de sept ans on me mit chez la veuve Bertaud, qui, après la mort de son mari, continuait à très-bien tenir une pension du génie, inspectée par l'abbé Bossut.

Dix-huit mois après, j'entrai au collége du Plessis, où j'eus une chambre particulière, mon précepteur et un domestique. J'entrai en cinquième; et l'année suivante, j'étais assez fort, malgré mon étourderie, pour passer en troisième. J'étais presque toujours le premier ou le second, et à la fin de l'année scolaire, je composai en Sorbonne et eus un premier prix de version et quelques accessits. J'eus probablement plus de bonheur que de bien joué, car je fis mes compositions presque du premier jet, sans perdre appétit ni sommeil. Mon père et ma mère étaient présents; ils versèrent des larmes de joie en entendant proclamer mon nom, au son des instruments. Je courus les embrasser, et leur porter prix et couronnes. Mon amour-propre et ma gourmandise furent également chatouillés, car il y eut, à la suite, un repas splendide. Je promis d'être couronné l'année suivante, et je tins parole.

Mon père m'aimait à la folie; il ne semblait jamais si heureux que lorsqu'il m'avait avec lui. Il me conduisait souvent chez ses amis, aux environs de Paris. Au Val, chez le maréchal de Mouchy, et chez le maréchal de Noailles. Nous voyagions dans les voitures du Roi, qui devaient nous conduire à deux postes de Paris et de Versailles; privilége attaché à la

Digitized by Google

charge de mon père. On appelait *Chaises des Ecuries*, ces voitures aux panneaux dorés, aux armes de France et à la livrée du Roi, bleu et argent. Quand mon père était à Vrécourt (1), il avait quatre chevaux des écuries et deux palefreniers à la livrée du Roi : gens et chevaux nourris aux dépens du Roi, et permanents, tant que nous demeurions à Vrécourt. Un autre privilége dont jouissait mon père, était d'avoir un logement dans toutes les résidences royales, soit qu'il y allât pour faire sa cour au Roi, ou que le Roi en fût absent. Il me conduisit ainsi deux ou trois fois à St.-Germain et à Fontainebleau.

Mon oncle de Boisgelin (2) avait épousé sa femme en Bretagne : nous allâmes l'y voir ; et fîmes la route avec nos chevaux, comme du temps de Mme de Sévigné. Ma tante n'avait pas d'enfants, mais je trouvai chez elle un petit singe qui devint bientôt mon grand ami ; je lui faisais des niches, et il m'en faisait ; nous nous amusions ensemble, à qui mieux.

Le vicomte de Boisgelin était menin de Monsieur, comte de Provence (3) : c'était un homme charmant, fort aimé de son prince, qui ne donnait pas son amitié à des sots. Dans sa jeunesse, il avait fait la guerre de sept ans, et celle d'Amérique, où il avait perdu un bras. Monsieur avait le palais du Luxembourg dans son apanage : il y avait donné un fort beau logement à mon oncle, dans l'aile droite, faisant face au jardin.

Un des souvenirs de mon enfance, est d'un bal où l'on me mena, chez la comtesse de Tessé, amie de mon père, qui l'était de tous les Noailles (4). M. de Lafayette y vint avec un sau-

(1) La terre de Vrécourt était en Lorraine, à quelques lieues de Neufchâteau.

(2) Jean-Baptiste, vicomte de Boisgelin, baron de Chaumont en Poitou ; ancien gentilhomme de la Manche du Roi et des petits-fils de France, premier chambellan de Monsieur, ancien capitaine des vaisseaux du Roi, chevalier de l'Ordre royal et militaire de St. Louis etc..... Oncle. Cité ainsi, le premier parmi les parents, dans l'acte du conseil de famille des enfants mineurs du comte de Neuilly. 23 Juillet 1789.

(3) Louis-Stanislas-Xavier de France, comte de Provence (Monsieur), frère du Roi, né en 1755, qui fut, depuis, le Roi Louis XVIII.

(4) Andrienne-Catherine de Noailles, née en 1741, mariée au comte de Tessé, premier écuyer de la Reine, était fille du maréchal de Noailles.

Digitized by Google

vage qu'il avait amené d'Amérique : une vraie bête apprivoisée avec un anneau au nez, une aigrette sur la tête, un os passé en manière de pendants d'oreille; les jambes et les bras tatoués : tout son costume consistait en une ceinture de plumage, par dessus un maillot couleur de chair. Je le trouvai horrible à faire peur. Mme de Tessé vint à moi : — Achille, veux-tu qu'on t'arrange comme cela? — Je poussai des cris : Ah fi! ah l'horreur! — Ce qui acheva de m'effrayer, fut la danse du scalp, et les gestes du sauvage, qui allait et venait, son tomahawk en l'air dont il menaçait en s'accompagnant de son chant. L'aide-de-camp de M. de Lafayette, un jeune et fort joli homme, dansait la même danse que le sauvage dont il imitait les gestes. Lafayette regardait avec son air impassible et grave. Il était le héros de la fête : c'était à qui l'entourerait et le flatterait.

Je m'étais blotti contre Mme de Tott (1), avec la petite de Champcenetz, lorsque le héros s'arrêta devant moi. Il demanda qui j'étais. On lui dit : c'est le petit Neuilly. Il m'enleva dans ses bras, m'embrassa; puis il voulut me faire sauter et danser avec lui la danse du tomahawk, mais je n'y allais pas de bon cœur : ce sauvage m'avait désagréablement impressionné. La figure de M. de Lafayette était froide et glaciale; le vrai caractère de sa physionomie était la raideur. Il s'en est fort départi plus tard; ce n'a été que par calcul.

Je fus longtemps avant de me dérider; mais on me fit danser avec la petite Champcenetz, que je trouvai fort à mon gré dans son fourreau rose, et la gaîté me revint. Je dansai avec elle; ou plutôt je sautai en mesure, comme le sauvage : je n'avais pas encore eu de maître à danser et n'en ai pas eu depuis : je ne me suis pas aperçu que cela m'ait jamais arrêté.

(1) Mme de Tessé avait chez elle Mme de Tott, fille d'un officier du génie, envoyé par le Roi à Constantinople pour fortifier les Dardanelles. Elle était sans fortune, aimable, remplie de talents. (*Comte de N.*).

Digitized by Google

Le goût de la musique, qui faisait fureur à cette époque, avait amené des relations assez suivies entre ma mère et le marquis Ducrest, frère de Mme de Genlis, homme d'imagination et d'esprit, passionné pour cet art. J'allais très-souvent goûter chez le marquis Ducrest, et Mme de Genlis y amenait sans cesse les enfants du duc d'Orléans, dont elle était *gouverneur* (1). Je jouais avec eux, mais je n'aimais ni l'aîné, qui était crasseux et pédant, ni Mademoiselle Adélaïde, qui était guindée et peu gracieuse. Les deux petits, Montpensier et Beaujolais, étaient gentils et bons enfants; c'étaient eux que je préférais. On m'avait soufflé de leur dire Monseigneur; mais j'avais peine à le prendre sur moi.

Un jour, que les jeunes Princes devaient aller à la campagne, pour une partie de plaisir, on nous servit une collation plus solide que d'ordinaire. Le duc de Chartres avait sur son assiette une aile de perdreau froid. Tout en la mangeant, il se mit à parler de chasse. « Il n'est besoin, dit-il, que de deux ou trois grains de plomb pour tuer un perdreau, d'où vient donc que les chasseurs en mettent une poignée dans leur fusil? Ils ont tort, et feraient bien mieux d'épargner la moitié de la charge. » — Je ne sais plus qui lui répondit judicieusement : « Il est vrai, Monseigneur, qu'un grain de plomb suffirait; mais si l'on n'en mettait pas davantage, on courrait risque de manquer le gibier. » — Les enfants n'ont guère souci de l'argent : il n'en était pas ainsi du duc de Chartres; il s'informait du prix de tout, faisait ses réflexions, et finissait le plus souvent par dire : C'est cher; c'est trop cher!

L'année 1788 devait m'être bien funeste : je perdis mon excellent père. Tous ceux qui l'avaient connu, depuis le Roi jusqu'au dernier de ses vassaux, lui donnèrent les plus vifs

(1) Achille de Neuilly était à peu près du même âge que les enfants du duc d'Orléans. Le duc de Chartres (qui devint, à la révolution de 1830, Louis-Philippe, Roi des Français) était né en 1773. Le duc de Montpensier, en 1775; le comte de Beaujolais, en 1779; la princesse Adélaïde (Mademoiselle d'Orléans), en 1777.

Digitized by Google

regrets. Sa mémoire, qui n'a cessé de m'être chère, m'a valu la bienveillance de nos deux derniers Rois, et de tous ceux de la Cour qui avaient servi avec lui (1).

A propos de ce cruel évènement, il m'est arrivé une chose que je ne puis m'expliquer, à moins que je ne fusse momentanément doué d'une seconde vue. J'étais au collége ; et mes parents, à Vrécourt, où je devais les aller rejoindre aux vacances. Mon père m'écrivit qu'il était légèrement indisposé, et il me recommandait de lui rapporter des prix. Je reçus après, par ma mère, de ses nouvelles qui n'étaient nullement inquiétantes. Un soir, je m'étais couché fort gai, comme de coutume ; lorsque, vers une heure du matin, je crus voir, tout en dormant, une figure pâle, couverte d'un linceul, s'élever au pied de mon lit, et je reconnus mon père. Il me tendit les bras, me fit un signe d'adieu et disparut. Je poussai un cri déchirant, et en voulant m'élancer, je renversai une table et un fauteuil. Mon précepteur, qui couchait dans une chambre à côté dont la porte était ouverte, et mon domestique furent en un instant près de moi. Ils me trouvèrent pâle, agité, sans connaissance, et baigné d'une sueur froide. Revenu à moi par leurs soins, je jetai les hauts cris, en leur disant que mon père était mort et était venu me dire adieu ! L'abbé voulut me calmer ; ce fut en vain ; il essaya de plaisanter, se moqua de mon cauchemar. Quoiqu'il pût dire, je restai triste ; et, trois jours après, une lettre de ma mère m'apprit que cet affreux malheur avait eu lieu la même nuit et à la même heure que ma vision. Arrangez cela comme vous voudrez ; mais c'est un fait que j'ai présent comme si c'était d'hier.

Les premiers orages de la Révolution chargeaient l'atmosphère politique, que je ne m'en doutais pas, tant on nous isolait de l'extérieur. Un de nos camarades, qui revenait de chez ses parents, nous apprit que les Parisiens venaient

(1) Dès que le Roi et les Princes ses frères le surent en danger, ils lui écrivirent et lui témoignèrent leur intérêt, avec promesse de songer à nous. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

d'arborer une cocarde de plusieurs couleurs; et nous en montra une, qu'un sous-maître s'empressa de lui ôter. Le bon abbé Dupuis, notre principal, le fit venir chez lui et le réprimanda. Le bruit de ce qui se passait se répandit dans les cours, pendant la récréation. Les têtes s'exaltèrent, et les élèves crièrent : Vive la liberté! qu'on nous donne des cocardes et des armes! Les supérieurs finirent par comprimer ce mouvement, et il fut défendu de sortir et de s'entretenir de politique.

Deux ou trois jours après, nous entendîmes le canon : c'était la reddition de la Bastille, dont les révolutionnaires ont fait tant de bruit, ce qui assurément n'en valait pas la peine, car cette forteresse ne se défendit pas. Le marquis de Launay, n'ayant ni garnison, ni approvisionnements, capitula (1). On lui promit la vie sauve, à lui et à son monde; mais il fut massacré, ainsi que son major, et leurs têtes promenées dans Paris au bout d'une pique. Ainsi les Jacobins préludaient déjà à manquer aux traités, comme ils l'ont fait plus tard en toutes rencontres, entre autres à Quiberon.

J'avais été chez le portier du collége avec mon domestique, pour recevoir des comestibles que m'envoyait ma mère, lorsque je vis passer, dans la rue Saint-Jacques, cette affreuse procession d'hommes et de femmes ivres, barbouillées de sang, qui présentèrent les têtes défigurées à notre grille, qu'on avait eu la précaution de fermer.

Peu de temps après, ma mère écrivit à mon précepteur de m'amener chez elle, pour me faire habiller. Nous partîmes à pied, après la classe, avec mon laquais, projetant de faire un grand détour pour me servir de promenade (2). Comme nous débouchions du Pont-Neuf, en face de la rue de la

(1) 14 Juillet 1789.

(2) Ma mère avait son hôtel rue Cassette, au coin de la rue Mezières, en face les Filles du Saint-Sacrement. Elle était venue l'habiter, après avoir vendu celui beaucoup plus grand que nous occupions du vivant de mon père, rue Faubourg-du-Roule, en face des Ecuries de Monseigneur comte d'Artois. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

Monnaie, nous vîmes une masse de peuple qui arrivait de deux côtés par les quais et la rue St.-Honoré. Nous nous jetâmes dans une boutique pour laisser passer cette canaille immonde, qui portait élevées, sur des piques, les têtes de MM. Foulon et Bertier, ainsi que des lambeaux de leurs cadavres (1). Le sentiment que j'éprouvai fut de l'horreur, et non de la terreur.

Déjà les hordes avides de carnage se répandaient dans les environs de Paris, sous prétexte d'aller chercher des grains pour alimenter la ville, où la faction d'Orléans avait organisé une disette factice. Je rencontrais souvent des convois de quelques charrettes de farine, escortées par des gardes nationaux, à grand renfort de populace des deux sexes, portant des branches de laurier garnies de rubans des trois couleurs, et chantant : Ça ira! ça ira! les aristocrates à la lanterne! parce que c'étaient les nobles qui s'affamaient eux-mêmes pour faire mourir de faim les Parisiens; de même qu'ils mettaient le feu à leurs châteaux, pour faire niche au bon peuple et le calomnier. Le régiment des Gardes Francaises, mal tenu par le duc du Châtelet, n'avait pas résisté au triple appât de l'argent, du vin et des filles. Il passa aux rebelles, et devint la garde nationale soldée (2). Ce fut alors que le caporal Poujat cessa de venir me montrer l'exercice.

Des tentatives avaient été faites pour forcer les portes des colléges du Plessis et de Louis-le-Grand; ma mère décida que je n'y retournerais plus, et que je continuerais mes études à l'hôtel. Je sortais tous les jours avec mon précepteur pour faire de l'exercice, et nous évitions les lieux où se formaient d'ordinaire les rassemblements. Ma mère me menait aussi en voiture au bois de Boulogne.

(1) 22 Juillet 1789.

(2) Dès le lendemain de la prise de la Bastille, la garde nationale fut formée et M. de Lafayette en reçut le commandement à l'Hôtel-de-Ville : il incorpora dans la nouvelle milice, non-seulement les Gardes Françaises dévoués à la révolution, mais un certain nombre de Suisses et des soldats déserteurs. Le Roi reconnut la formation de la garde nationale, le 17 juillet.

Digitized by Google

Le 5 octobre 1789, nous arrivions sur la place Louis XV, lorsque nous entendîmes des hurlements atroces, et des coups de fusil qui partaient des quais en amont. Ces bruits sinistres furent bientôt accompagnés du tocsin. Ma mère fit arrêter, et ordonna au laquais qui était derrière la voiture d'aller voir ce qui se passait et de lui en venir rendre réponse à l'entrée de la rue des Champs-Elysées, où elle nous fit ranger. Un grand quart d'heure s'écoula avant que ce valet revînt. Enfin, nous le vîmes accourir à toutes jambes. Il nous apprit que la lie du peuple de Paris, hommes et femmes, traînant des canons pris aux Invalides, s'ébranlait pour marcher sur Versailles, pour demander du pain au Roi, et que le marquis de Lafayette, forcé de céder au mouvement, allait suivre à la tête de la garde nationale soldée.

Ma mère n'hésita pas une minute. Elle cria à son cocher : A Versailles, par St.-Cloud! Crevez vos chevaux, mais que j'arrive avant cette canaille! Nous brûlâmes le pavé. Arrivés au haut de la butte de Picardie, nous fîmes halte pour laisser souffler les chevaux, et nous écoutâmes. Tout était tranquille autour de nous; seulement, nous entendîmes quelques coups de fusil dans le lointain. Nos gens prétendirent entendre un bruit sourd dans la direction du Point du Jour.

Nous repartîmes du même train, et nous eûmes bientôt atteint Versailles et la Place-d'Armes, où les soldats du régiment de Flandres regardaient jouer des marionettes. Ma mère aperçut le marquis de Briges, écuyer de Mesdames Tantes du Roi (1), qui faisait avancer les voitures de ces Princesses, qui allaient à la promenade. Elle le fit appeler, et il vint au galop à la portière. — Au nom du ciel, lui dit ma mère, où allez-vous? — Mesdames vont sortir. — Où est le Roi? — Il chasse près de Rambouillet. — Vous ne savez donc pas que tout Paris va fondre ici! — Pas un mot. Mais en êtes-vous sûre? — Aussi

(1) Madame Adélaïde de France, née en 1732, et Madame Victoire, sa sœur, née en 1733, filles de Louis XV.

Digitized by Google

sûre que possible! Courez prévenir Mesdames; et qu'on aille chercher le Roi!

Nous fûmes descendre à la surintendance, chez le comte d'Angiviller, qui fut aussi surpris que les autres. Après nous être reposés quelques instants, nous montâmes au château, où l'on se rendait de toutes parts, car la funeste nouvelle s'était répandue avec rapidité. Nous gagnâmes l'Œil-de-Bœuf où il y avait un monde fou. On causait, pérorait, discutait, sans trop s'entendre. Je regardais tout sans comprendre, si ce n'est que la famille royale était en danger, et je ne devinais pas qu'on restât à bavarder, au lieu de prendre les armes.

Le Roi était de retour. Je vis sortir de son cabinet des poissardes qui, les larmes aux yeux, s'écriaient : « Oh! le bon Roi! ce serait bien dommage de lui faire de la peine! » Peu de temps après, quelques coups de fusil firent tressaillir tout le monde et on apprit que les brigands avaient tiré sur les gardes du corps, et cassé le bras à M. de Savonières, un de leurs officiers.

Après avoir refoulé cette horde impure avec sa garde soldée, le marquis de Lafayette survint. Je dois dire qu'il fut mal accueilli par tout ce qui était dans l'Œil-de-Bœuf, hormis par M. Necker, sa femme, et sa fille. Ce pauvre marquis entendit des épithètes qui ne durent pas le flatter ; mais il resta impassible, en attendant qu'il fut introduit chez le Roi, auquel il avait fait demander audience. Une heure après, lorsqu'il sortit du cabinet du Roi, M. de Lafayette avait l'air exténué de fatigue. Plusieurs personnes, entre autres un chevalier de St. Louis, en habit noir, l'interpellèrent, et, sans s'arrêter, il dit (tout auprès de moi) : « Je réponds de tout : j'ai obtenu du Roi un grand sacrifice, mais sa vie en dépendait! » — « Parlez, parlez! Quel sacrifice ?..... Nous défendrons le Roi jusqu'à la mort. » — « Je suis accablé de fatigue, reprit-il; je vais me reposer. » Ses aides-de-camp lui ouvrirent le chemin ; et il se retira accompagné de malédictions et de paroles outrageantes : traître, infâme! etc..... Cette scène m'avait fort

Digitized by Google

agité; et m'a laissé des impressions que plus de cinquante années n'ont point effacées.

Le sommeil, si nécessaire à mon âge, se faisait sentir, mais ma mère ne voulait pas quitter le château. Elle avisa un officier des gardes du corps, de sa connaissance, qui étant de service, avait un logement dans les combles du palais. Elle le pria de lui donner asile pour cette nuit. Il y consentit avec grâce, en lui disant qu'elle trouverait chez lui d'autres dames, qui lui avaient fait la même prière. Me prenant alors par la main, il nous montra le chemin. Il avait envoyé chercher un morceau à la Bouche; et dès que j'eus soupé, on me fit coucher sur son lit, où je m'endormis bientôt, pendant que ces dames s'établirent autour du feu.

Il faisait un temps horrible : vers deux heures du matin l'ouragan redoubla, et semblait vouloir détruire le château jusque dans ses fondements. Une de ces dames prétendit entendre le tambour. On écouta. Une forte commotion ainsi que les cris de ces dames me reveillèrent. L'officier, qui venait de rentrer une demi-heure auparavant, voulut sortir, lorsqu'un domestique le vint avertir que le château était forcé. — « Raison de plus, pour sortir d'ici! » s'écria-t-il. Ces dames le retinrent, s'accrochèrent à lui. Si le fait est vrai, s'écrièrent-elles, votre uniforme vous fera massacrer sans utilité; il faut vous déguiser. Il y consentit, prit ce qu'on appelait un habit de poudre (1), cacha sur lui deux pistolets et un couteau de chasse, puis s'élança hors de la chambre.

J'étais venu près du feu, dont ces dames, de plus en plus inquiètes sur le sort du Roi et de la Reine, s'étaient rapprochées. Je demandai à ma mère, qui m'embrassait, ce que tout cela voulait dire? Elle me répondit que le Roi et sa famille couraient les plus grands dangers, et que les brigands avaient pénétré dans le château. – « Alors, lui dis-je, ils viendront ici

(1) C'était une grande redingote en molleton blanc, dont on se revêtait pendant qu'on vous poudrait.

Digitized by Google

pour nous tuer, et il faudra se défendre. » Je sautai sur l'épée d'uniforme qu'avait laissée l'officier ; la tirai du fourreau, et me plaçai près de la porte. — « Viens, mon pauvre enfant, me dit ma mère ; ne songeons pas à nous, mais à nos maîtres. » Elle eut beaucoup de peine à m'empêcher de sortir pour aller à leur secours. Nous restâmes dans cet état d'angoisse jusque vers six heures du matin, qu'un valet de pied vint nous prendre et nous conduisit dans une grande pièce qui donnait sur la cour, et où était rassemblée la famille royale. Les Enfants de France m'occupaient plus que tout le reste. La Reine les tenait par la main, et j'aurais été à eux si ma mère l'eût permis.

Je n'entrerai pas dans les détails de cette horrible nuit, que j'ai bien sus depuis. Je ne dis que ce que j'ai vu. La Reine, appelée impérativement par la populace, s'avança sur le balcon avec Mgr. le Dauphin et Madame. — « Que les enfants se retirent ! Pas d'enfants ! » crièrent plusieurs voix. La Reine se retourna avec calme, les remit entre les bras de ses Dames, et se montra seule. Deux coups de feu partirent d'un point assez éloigné ; une des balles frappa le plafond de la salle, et l'autre le montant du balcon. Je m'étais glissé tout auprès de la Reine, et des débris de pierre me tombèrent sur la tête. La Reine ne sourcilla pas ; elle était fort pâle ; mais elle ne fit pas même un mouvement. Des cris de bravo ! vive la Reine ! partirent de toutes parts. A ceux-là s'en mêlèrent d'autres : Le Roi à Paris !... En m'avançant sur le balcon, je vis des têtes au bout de piques et de baïonnettes : c'étaient celles des gardes du corps, tranchées par Jourdan Coupe-tête, qui avec sa grande barbe, et sa hache sanglante sur l'épaule, se promenait fièrement. Ce scélérat posait pour les peintres ; et je le reconnus pour avoir vu, chez Mme de Tessé, son portrait peint par Mme de Tott (1).

(1) Mme de Tott peignait admirablement, et elle se servait de modèles vivants. Jourdan avait une barbe superbe ; elle le faisait venir quand elle avait besoin de modèles barbus. Elle avait aussi voulu avoir ma figure, qu'elle a introduite dans un de ses tableaux. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

Ces hordes frénétiques insistant pour entraîner le Roi à Paris, ce malheureux Prince parut au balcon et répondit aux cris : à Paris, à Paris ! — « J'irai, mais je demande grâce pour mes gardes. » — « Oui ! oui ! répondit-on de toutes parts. Vive le Roi ! Vive la Reine ! Vivent les gardes du corps ! » — Il y en avait sept ou huit garottés dans la cour, et la mort planait sur eux. On les délia, on leur mit sur la tête des bonnets de grenadiers, puis on les embrassa.

Nous quittâmes Versailles en même temps que la famille royale, et nous suivîmes ce triste convoi, qui n'avançait qu'à tour de roues. Ma mère était calme ; elle paraissait satisfaite de partager les dangers de nos maîtres. Elle m'a maintefois répété qu'elle s'attendait que nous serions tous massacrés avant d'arriver à Paris.

Notre cortége était précédé par l'impure canaille qui le matin avait envahi le château. Des femmes s'y trouvaient en très grand nombre. Elles poussaient des vociférations horribles, et s'agitaient autour des brigands qui portaient sur des piques les têtes des deux malheureux gardes du corps, massacrés à la porte de l'appartement de la Reine (1). En passant à Sèvres, ces cannibales eurent l'affreuse idée de requérir un perruquier et de le forcer de coiffer et poudrer une de ces têtes, qu'ils vinrent ensuite présenter au bout d'une pique à toutes les voitures. Nous poussâmes une exclamation d'horreur.

J'étais si las de tant de scènes et d'être resté depuis la veille dans mes vêtements, que je m'endormis profondément. Ma mère était dans un état de surexcitation qui éloignait d'elle le sommeil. Nous arrivions à la hauteur de Passy, quand un brusque mouvement qu'elle fit me réveilla en sursaut. « Ah ! le monstre, s'écria-t-elle, ah ! le monstre ! » Et elle me montra du doigt le duc d'Orléans, ses enfants et Mme de Genlis, qui placés à un balcon sur le bord de la route, à notre gauche, regardaient en souriant le convoi de leurs

(1) MM. Deshuttes et de Varicourt.

Digitized by Google

victimes. — « Le vois-tu, ce monstre, et cette famille de tigres? Ils sont cause des horreurs qui se passent, et ils sont venus là pour jouir de leur triomphe! » — Je les distinguai tous parfaitement. Le duc d'Orléans avait un chapeau à haute forme, dont tout un côté disparaissait sous une énorme cocarde de rubans tricolores, retenue par une boucle en acier. Il portait un habit d'éternelle, sorte d'étoffe rayée. Le duc de Chartres était auprès de lui; MM. de Montpensier et de Beaujolais, un peu en arrière (1). La veille, nombre de personnes l'avaient remarqué à Versailles, aux abords du château, se mêlant à la canaille; et le soir qui précéda cette terrible nuit, l'officier chez lequel nous étions réfugiés, nous avait dit qu'il l'avait vu, qui montrait du geste aux brigands l'appartement de la Reine. Quand le château fut envahi, il y pénétra un instant, puis il disparut, et devança le Roi de plusieurs heures sur la route de Paris.

Nous mîmes sept heures à faire le trajet de Versailles à Paris. Ma mère descendit aux Tuileries, qui alors étaient bien différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui. Nous étions entrés dans une des nombreuses cours, à l'hôtel de Brionne; elle fut au château s'assurer de l'état des augustes prisonniers. Je l'attendis dans la voiture en causant avec le cocher, qui faisait manger ses pauvres chevaux, qu'il plaignait fort. Au bout d'une grande heure ma mère revint, les yeux en larmes.

Je repris le cours de mes études; mais vers la fin de décembre, trouvant que Paris n'était plus tenable, ma mère me fit partir pour Vrécourt, avec ma suite, dans l'intention de m'y rejoindre au bout de deux ou trois mois. Il n'eut pas été prudent de nous faire voyager en poste; nous aurions été arrêtés à chaque village. On nous installa dans un lourd véhicule, nommé diligence, dans lequel nous mîmes trois jours et demi

(1) Il s'est trouvé des écrivains qui ont bien osé nier que le duc d'Orléans ait été présent en ce lieu. Mais j'ai vu, et ils n'ont point vu. Le duc d'Orléans était bien à Passy, avec Mme de Genlis et ses enfants, et aussi M. de Laclos, que j'ai parfaitement reconnu. Je puis certifier le fait. (*Comte de N.*).

Digitized by Google

à gagner Troyes. Nous ne fûmes arrêtés que deux ou trois fois, et obligés de décliner nos noms. Mon précepteur avait pris le costume laïc et un passeport comme tel; je passais pour son fils. Nous avions pour compagnons de voyage une jeune dame, fort jolie et fort aimable; un capitaine au régiment de Salis-Samatt suisse, nommé Blumenthal, et un autre ecclésiastique, aussi en laïc, qui craignait fort de se compromettre, car il ne dit pas dix paroles, outre les formules d'usage, tant qu'il fût avec nous. La voiture marchait lentement, et avant la dinée nous avions déjà fait connaissance. Nous avions tous la révolution en horreur, hormis l'abbé Lemaître, mon précepteur, imbu des utopies du jour, qui pour tout réformer eût commencé par tout bouleverser dans l'ancien ordre de choses, où je crois qu'il ne trouvait tout-à-fait à son goût que la possession de deux bénéfices simples, qui valaient cent louis, et qu'il tenait de mon père.

Un accident qui arriva à notre guimbarde, nous força de coucher dans un village, où heureusement il y avait une auberge assez propre. Notre jeune dame était peureuse, et ne put jamais se résoudre à passer la nuit, seule, dans une grande chambre à deux lits. Elle ne se souciait ni de M. de Blumenthal, ni des deux abbés, pour gardes du corps, de sorte qu'il fut arrêté que je coucherais dans le second lit, avec l'épée du capitaine sous mon chevet. Elle ferma maternellement mes rideaux, me borda, et persuadée qu'à mon âge on s'endort à peine couché, elle commença tout à son aise, sa toilette de nuit, auprès du feu. Le démon de la curiosité m'empêcha de dormir, et, jetant un coup-d'œil à travers un trou du rideau, j'entrevis de chastes beautés, que ne redoutant pas d'œil indiscret, elle ne cherchait point à cacher. Mon imagination d'enfant en fut si frappée, que j'en demeurai éveillé fort avant dans la nuit. Quand elle m'embrassa le lendemain pour me remercier, je lui rendis cette innocente caresse avec une vivacité qui la fit réfléchir. Nous nous séparâmes à Troyes, où son mari la vint chercher. Je pleurai en lui disant adieu. Je crois en y pensant

Digitized by Google

que, Dieu me pardonne, j'étais amoureux d'elle! Chérubin l'aurait bien été! Fiez-vous après cela à des morveux de douze à treize ans.

Vrécourt me parut bien plus agréable que Paris; j'y avais plus de liberté pendant mes récréations. Ce lieu d'ailleurs était beau, et je m'y étais toujours plu. Il serait trop long de vous en donner, ma chère, une description complète. L'ensemble était grandiose, bien qu'assez irrégulier. Le pavillon du milieu, bâti du temps de Louis XIV, en forme de dôme, était occupé en son entier par un vestibule orné de colonnes et de statues qui représentaient des génies tenant des lanternes. Le grand escalier, très large jusqu'au premier étage, aboutissait à une vaste galerie sur laquelle donnaient le salon et la chapelle, qui était un peu petite, surtout pour les jours de fête; mais les personnes qui ne trouvaient pas à s'y placer, entendaient la messe, de la galerie et même du vestibule au rez-de-chaussée. Elle était desservie par les récollets de Damblain. L'escalier de droite menait à mes deux chambres et à l'appartement de ma tante de Vomas; celui de mon père et la bibliothèque étaient à gauche, dans le plain-pied du vestibule. De l'autre côté se trouvaient les offices, cuisines, logement du concierge, etc. Les dépendances et communs étaient considérables, et l'on recevait dans le château jusqu'à quarante maîtres avec leur suite. Après qu'il eut été détruit, les basse-cours, écuries, chenils, etc., servirent encore d'abri à vingt-deux ménages qui trouvèrent commode de s'y nicher.

Les jardins étaient à la française, avec des bosquets en charmille, des labyrinthes de gazon et des boulingrins. Devant le salon, il y avait une terrasse avec des statues des grands dieux de la Fable, en pierre, et de grandeur plus que naturelle. Des fenêtres, on découvrait une seconde terrasse qui était à l'extrémité des jardins, et à laquelle on montait par un escalier de vingt-cinq à trente pieds de large. Il y avait en outre deux orangeries fort belles, un pavillon chinois et un hermitage

Digitized by Google

rustique, recouvert en chaume, où je passais mes meilleurs moments.

J'étais à Vrécourt depuis environ six semaines, lorsque ma mère y arriva. Elle amenait avec elle ma sœur, que jusqu'alors j'avais bien peu vue. C'est de ce temps que date la tendresse que nous avions l'un pour l'autre, et qui a duré jusqu'à sa mort. Clémentine avait alors onze à douze ans : on l'appelait Mlle de Beauffremont (1).

A peine arrivée, ma mère chassa mon précepteur, l'abbé Lemaître, qui avait fait serment à la constitution civile du clergé. Elle le remplaça par un tonsuré, qui s'intitulait l'abbé Pernot. Je n'y perdis pas sous le rapport de l'instruction, car il me fit faire des pas rapides. Une affaire de famille l'ayant appelé à Vezelise, sa patrie, il pria ma mère de permettre qu'il m'emmenât chez ses parents, pour ne pas interrompre le cours de mes études. Elle y consentit, et lui recommanda de me conduire à Nancy, qui était à peu de distance, chez la marquise de Ville, son intime amie, laquelle désirait me revoir. Les moyens de transports n'étaient pas faciles à cette époque, surtout loin des grandes routes; les chemins étaient mauvais, et les diligences fort rares. Ma mère me donna une chaise attelée de deux chevaux, avec un de ses postillons qui devait, pendant que je serais à Nancy, me servir de domestique, ainsi qu'à mon précepteur.

Nancy était fort agité quand j'y arrivai. La garnison, composée des régiments du Roi, et Châteauvieux suisse, infanterie, et Mestre de camp cavalerie, s'était insurgée. Les soldats avaient chassé leurs officiers, et ne reconnaissaient plus les autorités, ni militaires, ni civiles. Le marquis de Bouillé, qui commandait à Metz, reçut ordre de former un corps d'expédition, pour réduire les révoltés. Deux jours après que j'étais

(1) Mon père était baron de Vrécourt et de Beauffremont. Il avait réglé par son testament que ma sœur hériterait de la terre de Beauffremont. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

arrivé à Nancy, on signala la colonne expéditionnaire (1). La garnison de Nancy, secondée par la lie de la populace, prit position en avant de la porte de Stainville, et l'affaire s'engagea par quelques coups de canons et un feu assez vif de mousqueterie. Tous les habitants paisibles étaient dans l'effroi et la stupeur. On faisait fort peu d'attention à moi; j'en profitai pour m'échapper et courir vers le lieu du combat, que je regardai avec la plus grande attention, sans songer aux balles qui me sifflaient aux oreilles et tuaient ou blessaient des soldats auprès de moi. Je mourais d'envie d'avoir un fusil, et de tirer, sans savoir pour quelle cause.

M. le chevalier Desilles, officier au régiment du Roi, que les soldats avaient expulsé, voyant l'affaire engagée, espéra avoir encore assez d'influence pour déterminer une partie, au moins, du régiment à mettre bas les armes. Il accourut en grand uniforme, et commença à pérorer. J'entendis qu'on lui criait : « Retirez-vous ! » Il y avait, droit au milieu de la porte, une pièce de gros calibre, destinée à foudroyer la tête de la colonne des assaillants dans le cas où il aurait fallu abandonner la position. M. Desilles, s'apercevant qu'on y allait mettre le feu, s'y élança, arracha la mèche des mains du canonnier, se coucha sur la lumière, et embrassa la pièce de toutes ses forces.

Dans ce moment, je fus appréhendé au corps par mon précepteur et mon postillon, et entraîné au logis, où l'on me garda à vue. Je ne m'émus pas des gronderies et des reproches, tant j'étais content d'avoir assisté à une espèce de bataille. Nous apprîmes que le brave Desilles, victime de son dévouement, comme un autre d'Assas, avait été tué sur la pièce, à coups de baïonnettes, et que sa mort n'avait pas été infructueuse, puisque le canon avait été enlevé avant qu'on eût pu le tirer. Les rebelles mirent bas les armes, et les plus coupables passèrent devant un conseil de guerre. Les Suisses,

(1) Août 1790.

Digitized by Google

qui avaient leur justice particulière, firent pendre trente et quelques hommes de Châteauvieux. Je vis gigotter leurs cadavres, en l'air, comme je m'en retournais à Vrécourt.

M. Pernot lisait de très-mauvais livres et les cachait mal ; de sorte que j'en trouvai un dans son secrétaire, qu'il ne se donnait pas la peine de fermer. C'était *Thérèse philosophe,* illustré de gravures dignes du sujet. J'avais été me cacher pour le lire à mon aise ; mais ma mère me surprit, m'ôta le livre, et pria Pernot d'aller ailleurs faire un cours de ce genre-là.

Il fut remplacé par l'abbé Robillot, qui avait tous les dehors d'une piété exemplaire, disait son bréviaire fort régulièrement, passait à la chapelle des heures entières, et redoutait si fort la tentation, qu'il aurait eu de la peine à reconnaître les femmes du château autrement qu'à la voix, ne levant jamais les yeux sur elles. Du reste fort instruit, et très-capable de continuer mon éducation. Il n'avait encore reçu que le diaconat.

Chaque courrier apportait de Paris des nouvelles sinistres sur la situation de la famille royale. Ma mère s'en désespérait. Un jour de Magdeleine, le 22 Juillet 1791, je fus réveillé par un grand bruit dans le château (1). On allait, on venait, on ouvrait et fermait les portes avec fracas. Il me sembla que dans la cour d'honneur, sur laquelle donnaient mes fenêtres, beaucoup de gens parlaient haut et vivement. Mon précepteur ni mon laquais ne répondant à mon appel, je sautai à bas de mon lit, et je courus à la fenêtre, que j'ouvris. La cour était garnie de tous les gens de la maison, qui paraissaient très-inquiets ; les grilles étaient fermées, et les gardes avaient leurs armes. Les paysans formaient des groupes fort animés sur la place

(1) Ce qui va suivre est de quelques semaines antérieur à la révolte des régiments suisses de Châteauvieux et aux scènes décrites par M. de Neuilly. L'ordre des évènements se trouve interverti : cette simple remarque suffira pour le rétablir.

Digitized by Google

entre la grille et le pont sur la rivière, presqu'en face le château. Je m'habillai à la hâte, et ayant aperçu ma mère, couverte d'un peignoir, qui donnait des ordres et faisait rassembler des armes, je pris mon fusil, mon couteau de chasse, et fus près d'elle en deux bonds. J'avais beau demander ce que tout cela signifiait, chacun était trop préoccupé pour me répondre. Enfin, ayant rencogné un vieux domestique, il me conta que les brigands pillaient Bulgnéville (à deux lieues de là), qu'ils allaient arriver à St.-Ouen, et ensuite à Vrécourt. Les habitants de Vrécourt voulaient marcher au secours de ceux de Bulgnéville. Ma mère leur fit comprendre qu'il y aurait de l'imprudence à abandonner leurs foyers en pareille circonstance, et qu'il fallait se borner à envoyer quelques personnes sûres en reconnaissance, d'autant plus qu'on n'avait pas requis leur assistance. Ils cédèrent à ce conseil.

Ma mère fit armer tous ses domestiques et une quinzaine d'habitants braves et dévoués. Elle répartit les munitions, fit mettre en batterie deux petits canons qui servaient pour les fêtes, et après avoir pris toutes ses mesures stratégiques, elle rentra avec moi. Je ne restai près d'elle que le temps de déjeûner, et je retournai aux canons, qu'on avait chargés à mitraille.

Rassurés par ces dispositions, nous fûmes tranquilles jusqu'à midi, que nous vîmes arriver les populations de dix à douze communes, avec des allures et des cris qui ne signifiaient rien de bon. Elles se massèrent devant nos grilles, sur le pont, et dans les rues. Les habitants de Vrécourt, surpris, ne purent ou n'osèrent se rassembler. Des hommes, ivres de vin, et poussant de grands cris, demandèrent qu'on leur ouvrit les grilles, qu'on leur donnât des armes, des munitions, du vin. Ma mère, que je ne quittai pas d'une semelle, s'avança fièrement, et fit signe qu'elle voulait parler. Quand le silence fut établi, elle refusa positivement d'ouvrir ses portes, ajoutant que si l'on essayait de les forcer, elle ferait usage de ses moyens de défense; bien décidée au besoin à faire mettre le

Digitized by Google

feu à plusieurs centaines de livres de poudre, qui étaient dans les souterrains qui s'étendaient sous leurs pieds. A ces mots on démasqua les canons, et à toutes les fenêtres de la façade, il parut des hommes prêts à tirer. Une panique saisit cette multitude. Tous prirent la fuite se culbutant, se dispersant par toutes les issues. La paroisse se trouva déblayée en un instant.

Ma mère, dans son petit corps, avait l'âme et l'énergie d'un héros. La fermeté de son caractère ne s'est démentie à aucun des moments de sa vie, qui a été semée de vicissitudes et d'épreuves, telles qu'en ont connu ceux-là seulement qui ont traversé le temps où elle a vécu. Elle avait de l'esprit, de l'instruction, des talents, de l'amabilité, mais surtout du courage. Aussi m'a-t-elle dit souvent qu'elle eut mieux aimé me voir mort, que d'apprendre que j'aurais faibli de bravoure dans la moindre occasion.

Le portrait que trace M. de Neuilly du caractère si remarquable de sa mère, se peut compléter par quelques passages empruntés à la correspondance très suivie que M. d'Angiviller, tuteur de Mme de Neuilly, entretint avec elle pendant les longues années de l'émigration. M. d'Angiviller était âgé, sans enfants; sa femme s'était refusée à le suivre dans son exil, et il n'avait aucun des siens auprès de lui : toutes ses affections se reportèrent sur Mme de Neuilly, qu'il regarda dès-lors, et qu'il aima, comme si elle eût été sa propre fille. Mme de Neuilly lui rendit tendresse pour tendresse, et tous les soins d'un cœur filial.

LETTRES DU COMTE D'ANGIVILLER A LA COMTESSE DE NEUILLY.

« Vous vous plaignez de mon silence, ma chère enfant; vous avez tort; mais vous avez bien plus tort encore, quand vous pensez qu'il peut être la suite d'un refroidissement pour vous. Jamais il n'y en aura de ma part : et sur quoi seroit-il fondé? En qui ai-je trouvé un cœur plus fidèle, plus vrai, plus reconnoissant? Avez-vous connu le mien changeant? Et quelle bizarre idée que celle de penser que votre humeur, ainsi que vous l'appelez, ait pu influer sur mon amitié. Vous êtes vive, mais vous n'avez point d'humeur; vous êtes sensible, mais vous êtes courageuse; vous savez endurer et pâtir les peines extérieures que vous pouvez

Digitized by Google

avoir ; et qui y prend plus d'intérêt que moi ! Je ne connois pas de cœur plus généreux que le vôtre. Je vous aime. La fatigue du jour, l'humeur d'autrui, les contrariétés de chaque moment dans une position telle que la nôtre, ne sont que des motifs trop réels pour causer de petites inégalités, que jamais je n'ai remarquées. »

« ..... Le bonheur se compose de mille petites choses : les grandes occasions sont rares ; le *tous les jours* seul rend heureux. Vous mériteriez bien d'en jouir, car je certifierais du fond de mon cœur qu'il n'en est ni de plus fidèle, ni de plus constant, ni de plus tendre, ni de plus soigneux que le vôtre ; j'ajouterai, de plus désintéressé et de plus noble. »

« .... Quand la sensibilité vous donne aux autres, je l'adore ; quand, impérieuse et personnelle, elle veut se les soumettre, elle m'afflige. Je suis né doux, très doux ; mais fier au dedans. Je me donne, et ne sais pas me soumettre : voilà le secret de ma vie, et la source de tous mes chagrins intérieurs. Vous m'auriez peut-être fait enrager et rendu malheureux, si la manière dont je vous ai connue, et dont vous m'avez été donnée comme fille, ne m'avait pas défendu de vous aimer autrement. Mais mon cœur ne vous a rien désiré sous ce titre, qu'il n'ait reçu de vous, et qu'il n'ait tendrement senti. »

« ..... Je n'ai pas besoin d'encouragement pour vous ouvrir mon cœur, car il vous est ouvert par son propre penchant, et par la certitude que le vôtre l'est également pour en recevoir les épanchements. Sa franchise, sa droiture et la noblesse de ses sentiments me sont connus ; et comment sans ingratitude, pourrais-je douter de sa sensibilité et de son amitié pour moi ? Mais lorsqu'il s'agit de vous, croyez-vous que j'ignore, après une si longue connoissance, combien peu vous aimez à laisser vos peines s'exhaler au-dehors ; et combien votre âme, naturellement fière et ferme, a besoin de peu d'efforts pour les renfermer ? »

« Ne croyez pas que vos gronderies me peinent, me fâchent, ni ne m'affligent ; bien loin là, elles me consolent ; et votre lettre m'a mouillé les yeux d'attendrissement. Les larmes douces sont le remède qui soulage de ce que laissent après elles les larmes amères ; aussi, quoique vous soyez un peu sévère relativement à ma sagesse, vous dont la sévérité n'est pas la qualité prédominante, je vous pardonne la vôtre ; je vous en remercie même : je n'aime pas les amitiés molles. »

Digitized by Google

«..... Ce qui m'a le plus attaché à vous, c'est cette vérité sans mesure et sans ménagement quelquefois, que vous avez dans le caractère, et qui ne prend rien sur le sentiment dans votre âme. J'aime la vérité, comme on aime sa maîtresse; ses défauts sont mêlés inséparablement aux perfections qui la rendent chère..... »

« ..... On ne vous sait aucun gré d'une complaisance qui ne soumet pas la pensée; on en profite, sans en être jamais content et satisfait; et plus elle coûte, moins on vous en sait gré. On veut des flatteurs, même en amitié; la vérité excite toujours quelque reproche intérieur. On n'aime que les esclaves. Ce n'est pas ma manière d'aimer, ni la vôtre..... »

« ..... Les plaisirs tristes sont les seuls qui me conviennent. Il y a longtemps que j'ai remarqué, avec attendrissement, combien ils vous conviennent aussi, malgré le penchant qui vous détourne un peu vers la moquerie; jusqu'à ce que le malheur ou la peine vous enlève comme un torrent, vous entraîne et vous précipite à sa suite. C'est ce qui fait que j'avois un peu envie de rire, quand j'entendis M. de Boisgelin dire que vous étiez une moqueuse, qui n'étiez contente que quand vous pouviez trouver un ridicule; et je me disois tous bas : Mon Dieu, envoyez-lui une fois la fièvre, ou la goutte, et il verra alors comment s'y prend la moqueuse!..... »

« Je suis d'autant plus touché de votre amitié, que je sais, qu'en effet, elle n'est pas banale. Aussi sais-je l'apprécier. Je m'y recommande tout entier; vous connoissez tous mes besoins, et je m'en rapporte à vous plus qu'à personne. Je dis avec vous mon *in manus*. Mais que de peine je vous donne, et combien d'obligations je contracte! Mon cœur paie tout ce qu'il doit. Si le reste de ma fortune s'était conservé de même, je serais bien riche. »

« Les amis qui, comme vous, portent dans leur cœur les besoins de l'amitié sont bien rares; et, après vous, je n'ai trouvé que R..... qui ait conservé cet intérêt tendre et soigneux qu'il est si consolant de trouver dans les peines. »

« Que ne vous dois-je pas, bon et tendre cœur? je vous aime de tout le mien. Non, mon enfant, ma chère, bien chère, mille fois chère enfant, je ne connois pas d'amie plus serviable, plus active et plus tendre; mais aussi ne connoissez-vous pas de cœur plus reconnoissant. »

Digitized by Google

« ..... Je me suis cru encore ministre, en recevant ce grand papier. Vous êtes bien bonne, bien tendre ; mais je suis bien sensible, et rien de vos bontés n'est perdu : tout est recueilli dans un cœur qui vous aime bien tendrement. Ne me parlez donc plus de l'ennui de vos longues lettres. Est-ce que vous pouvez douter du plaisir infini qu'elles me font ? Ce sont les seules qui me touchent et me consolent. Plus elles contiennent de détails, plus elles me sont douces ; il n'en est point de petit dans la situation où je suis, ignorant tout au monde. D'ailleurs ces soins si suivis, si tendres, croyez-vous que l'infortune ait assez desséché mon cœur pour qu'il cesse d'en sentir le prix ; quand dans les temps de bonheur c'étoit pour lui la plus douce des jouissances ? Oh ! combien un cœur tendre et reconnoissant dédommage de l'ingratitude ! Combien même il la rendroit aimable, si elle pouvoit cesser d'être odieuse, puisqu'elle sert à le faire mieux sentir et reconnoître..... »

Peu de jours après notre alerte du 22 juillet, arriva le comte de Langeac, avec gens et chevaux, pour s'établir à Vrécourt ; je ne vous parlerai de lui qu'en peu de mots.

Le comte de Langeac était fils de M. de St. Florentin, duc de la Vrillière (1), qui avait eu six autres enfants d'une certaine Mme Sabatin, une des plus belles personnes du temps. Afin de constituer un état à ses bâtards, le duc la fit épouser à un vieux comte de Langeac, qu'il avait extrait des montagnes d'Auvergne où il mourait de faim. Ce malheureux ne vit sa femme qu'à l'autel ; d'où, après avoir reconnu comme siens tous les enfants du duc de la Vrillière, il monta en voiture pour se rendre à Pont-St.-Esprit, dont on lui avait donné le gouvernement pour prix de sa complaisance, avec une bonne pension, et défense d'en sortir, par lettre de cachet.

Le comte de Langeac était un peu au-dessus de la petite taille, d'une jolie figure, fait à peindre, et la tournure la plus élégante qu'on put voir. Mais il n'avait guère pour esprit que

(1) Louis Phelypeaux, comte de St. Florentin, duc de la Vrillière, né en 1705, mort en 1777 ; le sixième de sa branche investi de la charge de secrétaire d'Etat. Il fut, durant l'espace de 52 ans, ministre en grande faveur auprès du Roi Louis XV.

Digitized by Google

du caquetage, du commérage; savait à fond la chronique scandaleuse de la Cour, de la ville, et des coulisses : c'est avec quoi il alimentait son entretien. Le duc de la Vrillière avait fait une énorme fortune à tous ses bâtards; qui tous avaient de l'esprit, du mérite même, et se sont honorablement tirés d'affaire. Quant à M. de Langeac ses débuts n'avaient point été brillants, et la manière dont il figura depuis ne le fut pas beaucoup plus. Il avait été nommé colonel à la suite des grenadiers de France. On l'avait envoyé avec M. de Maillebois faire la guerre en Corse, afin d'avoir un prétexte de lui donner la croix de St. Louis. Mais il lui manquait ce qu'on eût trouvé chez le plus mince des gentilshommes, du courage. Il craignait les balles des tirailleurs Corses, et ne tarda pas à quitter le théâtre de la guerre. Ses revenus, quoique considérables, étaient toujours mangés d'avance; ses dépenses étaient folles. Plusieurs femmes se ruinèrent pour lui, entre autres la vicomtesse de Choiseul.

J'avais pour M. de Langeac une haine d'instinct : ce fut le même sentiment qu'il inspira au château et à la commune, où ma mère cependant était adorée, comme l'avait été mon père. Tout changea de face : cet étranger qui ne devait être là que comme un visiteur indifférent, affecta l'empire. Il se mêla de tout, brouilla tout, chicana les domestiques, les fermiers, les paysans. Je ne fus pas plus épargné que les autres; il voulut étendre sa surveillance sur mes études; lui, ignorant, et non lettré! Je n'y fis pas beaucoup d'attention d'abord, mais il poussa les choses si loin, que la patience (et je n'en avais guère) m'échappa.

J'avais un goût prononcé pour les panades; et comme dans ce temps-là, chacun déjeûnait séparément, j'en faisais demander souvent au cuisinier. Un matin, mon domestique revint sans ma soupe favorite, et m'annonça que M. de Langeac avait défendu qu'on m'en fit sans sa permission. Je courus en colère chez ma mère, à laquelle je fis mes plaintes. Elle m'écouta froidement, et me répondit qu'il fallait que M. de Langeac

Digitized by Google

eut ses raisons pour avoir donné l'ordre qui me regardait. — Comment! m'écriai-je, est-il mon tuteur ou mon maître? — Il a sur un enfant comme toi l'autorité de l'expérience et de l'âge : j'entends que tu l'écoutes et lui obéisses. — Et moi, je vous déclare, que je ne l'écouterai ni ne lui obéirai. — C'est ce qu'on verra! — J'étais hors de moi, et enrageais de mon impuissance à résister. Quoique d'un caractère vif et absolu, il était cependant facile de me ramener par la douceur; mais quand on voulait agir avec moi durement et impérativement, je me serais plutôt laissé piler que de céder. J'avais le discernement du juste et de l'injuste; aussi quand je me sentais en faute, je n'osais rien dire ni me regimber.

Mon précepteur avait été passer deux jours à Neufchâteau, et m'avait taillé des devoirs à faire pour ce temps-là. Je me levai plus matin que de coutume, pour courir dans les jardins. Après une bonne promenade, je me mis à l'ouvrage. Je traduisais les Commentaires de César, qui m'intéressaient beaucoup. J'étais au plus fort de mon travail, quand j'entendis ouvrir ma porte; je ne me retournai pas, croyant que c'était mon valet. Un léger bruit derrière moi me fit tourner la tête; c'était M. de Langeac, qui regardait mon cahier par dessus mon épaule. Le sang me monta à la figure; je lui demandai ce qu'il voulait? — Voir ce que vous faites; et si vos devoirs sont au courant. — Mêlez-vous de vos affaires, m'écriai-je, et allez-vous-en au diable! Il me traita d'insolent, d'impertinent, me jura que je serais puni. Mon emportement n'eût plus de bornes; je ne sais ce que je répondis. Impatient, il s'avança vers moi la main levée pour me frapper; je saisis la barre de fer de la cheminée, et je lui en aurais fendu la tête, s'il ne se fut dérobé à ma fureur.

L'arrestation du Roi à Varennes, causa la nôtre (1). Nous fûmes détenus à La Marche, chef-lieu du district, où nous ne

(1) Juin 1791.

Digitized by Google

fûmes pas trop mal. Ma mère était prisonnière, mais ma sœur et moi et nos domestiques, avions la permission de sortir (1).

L'amnistie nous libéra, et nous retournâmes à Vrécourt (2). Le premier soin de ma mère, à peine remise en liberté, fut de s'offrir elle, ma sœur et moi, en otage pour le Roi et sa famille. Depuis son retour de Varennes, ce malheureux Prince, abreuvé d'outrages, était gardé à vue et détenu ainsi qu'un prisonnier, dans son propre palais. Plusieurs centaines de personnes généreuses, émues pour lui d'indignation et de pitié, s'étaient flattées de l'espoir qu'en s'offrant elles-mêmes, comme caution et comme gage de sa personne, elles obtiendraient qu'on lui rendrait un peu de liberté. Vain espoir! ma mère cependant, le partageait; aussi, dans sa prison, elle avait été inconsolable de n'avoir pu s'associer une des premières à cet acte de courage et de dévouement envers ses maîtres infortunés (3).

(1) Pendant que nous étions à La Marche, il n'y fut bruit, un moment, que d'un duel entre le contrôleur des actes et un jeune sergent d'artillerie, alors en permission chez son père, le bonhomme Perrin, huissier au tribunal. L'affaire eut lieu dans une chambre close. Perrin, en se fendant, enfila son adversaire avec son épée, et le cloua au mur. Le blessé en revint; quant au héros de l'exploit, il fut plus tard le brave et loyal duc de Bellune. Il a illustré un nom qui n'est pas celui qu'il avait reçu de son père. Comme Perrin rappelait Perrin Dandin, il s'en dégoûta, et quand il fut entré au service, il prit le nom de Victor, qui veut dire vainqueur, et qui lui parut mieux aller à un soldat (*Comte de N.*)

(2) L'amnistie qui fut proclamée par l'Assemblée nationale, après que l'infortuné Louis XVI eut déclaré qu'il acceptait l'acte constitutionnel (septembre 1791).

(3) Cette pensée généreuse de se dévouer pour le Roi était due à l'initiative de Durosoi, qui dirigeait alors la *Gazette de Paris*. Répondant à son appel, un grand nombre de royalistes de tout rang et de tout âge, avaient offert de se constituer prisonniers et cautions solidaires de Louis XVI. Durosoi commença par publier les noms de ceux qui s'offraient; mais il ne continua pas longtemps, car c'eût été désigner des victimes à la mort. Lui-même arrêté, et mis en jugement, peu de jours après le 10 août, paya de sa tête son dévouement à la cause royale.

La liste des otages de Louis XVI comprend six cent onze noms. Ce document, devenu rare, a été publié, en 1816, par M. Boulage, qui lui-même avait été un des otages.

Digitized by Google

La joie que nous avions éprouvée en nous retrouvant à Vrécourt, fut grande, mais de courte durée. Une après-midi, à la tombée de la nuit, la paix du château fut troublée par des cris perçants qui partaient de l'appartement où ma sœur était logée avec sa gouvernante. Les premiers qui accoururent pensèrent être renversés par la gouvernante épouvantée, qui se précipitait dans les corridors entraînant Clémentine avec elle. Un coup de fusil avait été tiré dans la direction des fenêtres de l'entresol donnant sur la cour d'honneur ; la balle avait fait voler les carreaux en éclats, et, sifflant par dessus la tête de ma sœur, était allée se loger dans le mur. Ma mère comprit qu'il fallait se hâter d'abandonner des lieux où l'affection dont on nous avait entourés jusqu'alors, ne nous mettait pas à l'abri de pareils dangers. Déjà plusieurs de nos parents, et un grand nombre de personnes de sa connaissance s'étaient rendues à Coblentz; elle se détermina à les y rejoindre, et à émigrer avec moi. Elle confia ce qu'elle avait de plus précieux à l'abbé Robillot, mon précepteur, et à Millot, notre jardinier en chef, attaché depuis longtemps à notre service, et qui nous avait déjà donné autant de preuves de dévouement que de discrétion. Il fut décidé que ma mère partirait seule avec moi, sous prétexte de me conduire au collége de Nancy. Ma sœur devait rester à Vrécourt avec sa gouvernante, sous la garde de Millot et de notre ex-juge, M. Drouot. Ma mère se proposait, après qu'elle m'aurait placé près des Princes, de revenir chercher Clémentine.

Nous partîmes en berline avec nos chevaux, notre cocher, et une femme de chambre. Nous avions beaucoup d'or cousu dans nos vêtements; il y avait une centaine de louis dans la houppe de la boîte à poudre. Nous voyageâmes à petites journées, sans être inquiétés jusqu'à Thionville. Le difficile était de franchir la frontière; nous en vînmes à bout sans malencontre, grâce à l'hôte du Faisan, où nous étions descendus. Ce brave homme, bon royaliste, avait déjà facilité la sortie de plusieurs émigrés, et en sauva, depuis, par centaines. Il

Digitized by Google

annonça sans affectation, que nous allions chez M. de Lostanges, dont la terre touchait à la frontière allemande. On le crut d'autant plus facilement, que nous n'avions pas de paquets apparents. A peine eûmes-nous atteint les poteaux jaunes et noirs, à l'Aigle à deux têtes, que le cocher et moi nous arrachâmes nos cocardes nationales. Ayant fait une halte, j'en fis un usage qu'il ne serait pas bienséant d'exprimer, même à sa nièce.

Nous gagnâmes Luxembourg. Ma mère respirait; il semblait qu'on venait de lui ôter un pesant fardeau de sur les épaules. Quant à moi, j'étais heureux de voir du nouveau : l'aspect du pays, le mouvement du voyage, tout me ravissait.

La citadelle de Luxembourg est bâtie sur un rocher d'une hauteur prodigieuse et à pic. Cependant, m'a-t-on dit, des soldats ont trouvé moyen de déserter en se laissant glisser du haut en bas, à cheval sur leur baïonnette.

Une fois engagés dans les montagnes de Trèves, les chemins devinrent difficiles : nos chevaux en avaient assez de tirer notre grosse berline. Force fut de nous arrêter dans un village, après l'étape de Grevenmacker, et de savourer pour la première fois les détestables bouchons du pays. Ame qui vive, ne parlait français, et quelques leçons d'allemand ne m'avaient appris qu'à demander du pain et de la viande. Par exemple, je savais passablement jurer dans cette langue, et c'est utile en certaines circonstances. Il nous fallait des chevaux de conduite; mais mon savoir, ni les gestes italiens de ma mère ne pouvaient nous faire deviner. Par un bienfait de la Providence, survinrent deux capucins en quête. L'un d'eux savait le latin, que je parlais assez couramment. Nous nous entendîmes à merveille, après que nous eûmes vaincu la difficulté causée par la manière dont chacun de nous prononçait la langue de Cicéron. Avec l'aide de cet enfant de St. François, nous obtînmes tout ce que nous désirions; sans parler de ses avis, et de renseignements qui nous furent fort précieux.

Digitized by Google

Ma mère lui prodigua force signes de remerciements; elle donna pour le couvent; et nous partîmes avec la bénédiction des capucins.

Digitized by Google

I

NOTES.

Note 1. — Il existe au Cabinet des titres de la Bibliothèque de la rue de Richelieu un dossier concernant la famille de Brunet de Neuilly.

Il renferme : les preuves de noblesse faites en 1694 par Marie-Charlotte de Brunet de Neuilly ; et, en 1739, par Geneviève de Brunet de Neuilly, pour leur admission dans la maison royale de St. Louis, à Saint-Cyr. — Les preuves faites en 1699 par Jean-Charles de Brunet, Sgr de Neuilly, devant M. de Phélipeaux, intendant de la généralité de Paris, pour être maintenu sur le catalogue des nobles de cette généralité, et l'arrêt de maintenue. — La généalogie dressée en 1777, par d'Hozier, de la branche de Brunet de Delouze, pour l'entrée aux Pages de Hyacinthe de Brunet; et enfin la copie d'un assez grand nombre d'actes, de brevets et lettres de service des 16e, 17e et 18e siècles. La filiation remonte à Didier de Brunet, qui épousa, en 1531, Nicole de Saucières de Tenance.

Brunet et Brunet Neuilly, portent : de gueules, à deux chevrons d'or alésés, accompagnés de trois étoiles d'argent.

Note 2. — Le fief de la Maison-forte d'Aizanville appartint en dernier lieu à François-Alexandre de Brunet, chevalier de Neuilly, lieutenant-colonel de cavalerie et chevalier de St. Louis ; qui l'avait reçu, en 1732, de son oncle Jérémie de Brunet, chevalier de Neuilly. — Aizanville est un petit village à peu de distance de Châteauvillain en Champagne.

Note 3. — On lit dans les Mémoires de St. Simon : « Hébert, de la congrégation de la Mission, avait acquis une grande et juste réputation étant curé de Versailles. Le cardinal de Noailles lui avait fait donner l'évêché d'Agen, nonobstant les constitutions de

Digitized by Google

cette congrégation, qui excluent leurs membres de l'épiscopat. Il faisait merveille dans son diocèse..... etc. »

Un grand souvenir se rattache au nom de François Hébert. Ce fut lui que Bossuet fit appeler pour l'assister pendant toute la durée de sa dernière maladie et à sa mort. Il l'avait toujours tenu en grande amitié et considération. Aussi ce fut à lui qu'il dicta son testament et ses dernières volontés.

On lit dans le Journal de l'abbé Ledieu : « 27 août 1703. — M. de Meaux s'est confessé à M. le Curé, qui est M. Hébert, d'une bonne famille de Paris, homme de mérite et qui instruit fort bien; auparavant supérieur du séminaire d'Arras, et le prêtre peut-être le plus capable de la congrégation de la Mission. » Lorsque Bossuet mourut (12 avril 1704), François Hébert venait d'être appelé à l'évêché d'Agen. « Mgr. Hébert, dit Ledieu, accompagna le corps du défunt, qui fut transféré, le 16 avril, de Paris à Meaux..... Le 18, dans la cathédrale de Meaux, ont eu lieu les funérailles; Mgr. l'évêque d'Agen a dit la messe pontificale et mis le corps en terre. »

Il est souvent parlé de M. Hébert dans les Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon, par La Beaumelle (*Passim*), et dans la correspondance de Fénelon.

Note 4. — M. André Hébert, écuyer, Sgr. du Loreau, de Hanche et de Hondreville, figure comme parrain sur l'acte de baptême de Jean-Francois-André de Brunet de Neuilly, son neveu (1723). Il fut plus tard introducteur des ambassadeurs.

Note 5. — Par les Coucy, je fus par la suite allié aux Reggio ; le maréchal Oudinot ayant épousé en secondes noces Mlle de Coucy. Elle me traitait de cousin : nous l'étions d'assez loin, et ce titre, de sa part, était plutôt une marque d'amabilité. (*Comte de N*).

Note 6. — Ma mère appelait : mon cousin, le comte d'Orglandes, qui, sous la Restauration, donna sa fille cadette en mariage au comte de Champagne, sous-lieutenant aux gardes du corps, compagnie de Noailles. (*Comte de N.*)

La parenté des Neuilly avec les d'Orglandes venait des Beauchamp : Nicolas d'Orglandes, comte de Briouze, ayant épousé, en 1711, Anne-Suzanne, fille de Guillaume-Alphonse de Beauchamp. Onze enfants naquirent de ce mariage : sept fils et quatre filles.

Digitized by Google

Note 7. — J'ai une lettre de ma mère, écrite en 1798, à son oncle de Boisgelin : elle lui parle de l'amitié que le comte de Vaudreuil avait pour mon père, et de notre parenté « par nos grand'mères communes. » J'ignore si nous avons eu cette grand'mère du côté des Neuilly ou des Lantagnac. (*Comte de N.*)

Note 8.—Le marquis d'Andelarre était cousin-germain de mon grand-père. Il avait un fils, que mon père fit entrer dans les dragons de Noailles. (*Id.*)

Note 9.—M. et Mme de Beauchamp eurent six enfants, cinq filles et un fils. La comtesse de Neuilly était l'aînée; la seconde fille, Philippine, fut mariée à M. de Mondhiver, ancien mousquetaire, fort âgé, riche, et qui la laissa bientôt veuve avec une belle fortune. Eugénie, la troisième, épousa M. de Mandavy, bon gentilhomme du Périgord, officier aux chasseurs du Gévaudan, qui émigra plus tard, et passa au service d'Angleterre. Adélaïde, la quatrième, fut mariée au comte de Millo, lieutenant-général, commandant à Aix, cordon rouge, qui l'épousa en secondes noces. La cinquième fille, Clotilde, ne se maria pas. Elle avait passé le temps de la révolution au château de Montuzet, près de Blaye, chez une amie de sa famille, Mme de la Gaucherie. C'est là qu'elle se trouvait encore cinquante ans plus tard, et qu'elle mourut à l'âge de près de 86 ans.

M. Avenant-Alphonse de Beauchamp fut le dernier de ces six enfants. Il entra fort jeune au service de Sardaigne, et s'en retira au bout de peu de temps pour venir se fixer en France La frivolité de son esprit nuisit à sa fortune, qui promettait d'être brillante. Il a laissé plusieurs écrits, qui témoignent de sa facilité et de son talent : le meilleur et le plus connu est l'histoire de la guerre de la Vendée.

Beauchamp porte : d'argent, au trophée d'armes de sable, d'où sortent trois palmes de sinople.

Digitized by Google

II

A force de cheminer, nous entrâmes à Coblentz, par le pont de la Moselle, près duquel une jolie petite maison, avec un jardin, avait été louée et préparée pour nous. Le propriétaire, barbier-chirurgien, vint nous offrir son rasoir et sa lancette. A mon grand regret, je n'avais pas encore besoin du premier.

Notre présentation aux Princes eut lieu deux jours après notre arrivée. Ils me reçurent avec cette bienveillance et cette bonté qu'ils ont daigné me conserver depuis. Mon père ayant fait partie de la maison de Monseigneur comte d'Artois (1), il était naturel que je m'attachasse à ce Prince, que la nature avait doué au physique et au moral de cet attrait qui gagne les cœurs à la première vue, mais ne garantit pas de l'ingratitude.

Il témoigna à ma mère le regret de ne pouvoir me prendre dans ses pages, dont le nombre était complet ; mais il me plaça dans le guet de ses gardes, composé de trente Maîtres, choisis dans les meilleures familles, montés sur des chevaux à courtes queues, et attachés plus particulièrement à la personne du Prince, bien qu'ils fissent le service, et manœuvrassent avec les autres gardes.

J'avais une vocation décidée pour l'état militaire. Qu'on juge de ma joie, quand je me vis vêtu du charmant uniforme

(1) Charles-Philippe de France, second frère du Roi, né en 1757, qui fut depuis, le Roi Charles X.

Digitized by Google

vert, avec parements, revers et collet cramoisis, galonné en argent, avec des épaulettes de capitaine, parce que j'en avais le grade. Je me levais la nuit pour aller le considérer.

Je fus attaché à la compagnie d'Alsace (à la solde des Princes) qui portait la couleur bleu de ciel entre les deux galons de la giberne.

Je savais déjà l'exercice, et je commençai immédiatement mon service. J'obtins de monter au manége de l'Electeur (1), commandé par le comte O'Hëgerty ; et, au dehors, avec Delorme, ancien piqueur du Roi, sous mon père. J'étais soigné comme l'enfant de la balle. Cela ne m'empêchait pas de monter au manége du corps ; et, un peu plus tard, à l'escadron.

Tous les jours je faisais un cours de théorie, j'apprenais l'allemand, et tous les cinq jours revenait mon tour de garde; de sorte que j'étais passablement occupé. J'étais grand et fort pour mon âge, frais, dispos, et très gai. Malgré mon désir, il me fut impossible de continuer ma rhétorique ; j'en ai eu du regret ; et par la suite, j'ai essayé d'y suppléer.

Comme ma mère demeurait loin des différents lieux où m'appelaient mes occupations journalières, elle me donna pour mentor M. Jahan de Belleville, un de mes camarades, plus âgé que moi de huit à neuf ans ; homme d'esprit, aimable, tout à fait de bonne compagnie. Je fus logé seul avec lui, assez loin de ma mère.

J'allais à la comédie allemande aussi souvent que me le permettait mon service, et les exigences de ma mère, qui recevait fréquemment ses amies et connaissances. Elle me menait chez les comtesses de Vergennes, de Mesnard et de Montléar, etc. Mais comme je m'y trouvais à peu près le seul de mon âge, je ne m'y amusais guère, et n'attendais que le moment de m'échapper. Ma mère voyait aussi beaucoup

(1) Clément-Wenceslas, prince de Saxe, Electeur et archevêque de Trèves, né en 1739 ; frère de feu la Dauphine, mère du Roi, du comte de Provence et du comte d'Artois.

Digitized by Google

d'hommes mêlés à la politique, et, parmi eux, d'anciens membres du côté droit, entre autres Cazalès, l'abbé Maury, le marquis de Bonnay ; mais elle me dispensait naturellement d'assister aux entretiens sérieux qu'elle pouvait avoir avec eux.

Au spectacle, j'eus une querelle avec un émigré de la coalition d'Auvergne, qui m'ayant poussé, refusa de me faire des excuses. Il aggrava l'impertinence, en me traitant de blanc-bec. Je le provoquai, et le lendemain nous fûmes mettre habit bas, sur le bord de la Moselle. Je m'étais gardé de prendre Jahan pour témoin : j'en choisis un autre, un peu plus étourdi. J'avais une assez mauvaise position sous les armes, parce que, ne voulant pas être blessé au visage, je tenais ma main gauche près de ma bouche. Après quelques bottes, mon adversaire se fendit sur moi. Je dérangeai sa pointe avec la main gauche et la fis couler le long de mon bras, qu'elle déchira depuis le poignet jusqu'au coude. Au même moment je lui fis au côté droit une blessure, qui le retint au lit plus de quinze jours. Nos témoins nous firent embrasser, et nous nous séparâmes.

Je passai chez ma mère, qui pansa mon égratignure. Bien qu'elle me parlât peu, je crus m'apercevoir que loin de me blâmer de ce que j'avais fait, elle en était satisfaite.

Je m'étais lié intimement avec deux jeunes gens à peu près de mon âge, les comtes de Piré et de Balbi. Nous passions ensemble tous les moments dont nous pouvions disposer. Piré servait dans les gardes du corps du Roi, avait l'habit bleu, parements, revers et collet rouges galonnés. Balbi était dans les gardes de Monsieur, avec l'habit rouge, le reste bleu de roi, et galonné comme nous. Comme je l'ai dit, mon uniforme était vert. Nous étions tous trois assez jolis garçons ; on nous nommait les inséparables ; plaisirs, folies, tout était commun entre nous. La destinée a traité chacun de nous d'une manière différente. Piré, rentré en Bretagne à l'issue de la guerre des chouans, qu'il a faite, prit du service, fut distingué par Bonaparte, et devint lieutenant-général. En 1814, il

Digitized by Google

fut détaché avec un corps volant, pour s'emparer de la personne de Monsieur, comte d'Artois. Cette mission, qui n'eût pas échoué, si le succès n'eût dépendu que de sa volonté, m'éloigna de lui. En 1815, je le rencontrai, mais je ne voulus pas le revoir.

Balbi a mal fini : après avoir mangé tout ce qu'il avait, il a fait des bassesses, est devenu forban, et a péri misérablement, je ne sais où, dans un naufrage ou un combat. Il était alors l'enfant gâté de sa mère, dame d'honneur de Madame (1), et maîtresse pour la forme de S. A. R. Monsieur, qu'assurément elle n'avait pas captivé par sa beauté. Mme de Balbi (2) était laide, avec des yeux superbes, des dents horribles, un esprit extraordinaire, rempli de saillies et de naturel.

Madame avait sa Maison logée dans la partie droite d'un immense hôtel qui appartenait à l'Electeur. Monsieur avait ses appartements du côté opposé. Pour aller de l'un chez l'autre, il fallait passer du dehors ou traverser le salon d'honneur, qui tenait toute l'aile du milieu. Monseigneur comte d'Artois, demeurait du même côté que Madame. Il était installé en garçon. La Princesse sa femme était à Turin. Mme de Balbi logeait au rez-de-chaussée, sous l'appartement de M. le comte d'Artois.

Balbi nous attirait chez sa mère, où il y avait un excellent souper, et Monsieur n'y manquait jamais. On y était fort gai. Je finis par y passer presque toutes mes soirées. Tous les soirs, quand la comtesse de Balbi avait fait son service auprès de Madame, elle rentrait chez elle, où sa société s'assemblait. Mais d'abord elle changeait de toilette ; on la coiffait près d'une petite table, qu'on apportait d'une pièce voisine ; on lui

(1) Marie-Joséphine-Louise de Savoie, comtesse de Provence (Madame), née en 1753, mariée en 1771.

(2) N. de Caumont la Force, comtesse de Balbi, attachée à la Maison de Madame, comme dame pour accompagner, en 1778 ; et comme dame d'atours, en 1780.

Digitized by Google

passait ses robes, et même sa chemise, en notre présence : c'était reçu, et cela nous paraissait si naturel, que nous n'y pensions même pas. Je dois dire que malgré mes yeux assez vifs, je n'ai jamais rien vu de plus que si elle avait eu autour d'elle dix paravents. Nous étions là, Piré, Balbi et moi, petits garçons sans conséquence, bien que portant l'uniforme, et des hommes déjà ; mais Monsieur y était aussi, et n'y faisait pas plus d'attention que nous. D'ordinaire, il demeurait le dos tourné, assis dans un fauteuil devant la cheminée, la main appuyée sur sa canne à pommeau, dont l'ombre, lorsqu'on la projetait en silhouette, formait le profil de Louis XVI. Il avait la manie de fourrer le bout de cette canne dans son soulier.

Pendant la toilette de Mme de Balbi, qui durait à peine dix minutes, la conversation suivait son train. Elle continuait sur le même ton familier et gai, après l'arrivée de M. d'Avaray, du comte de Vérac, et du très-petit nombre d'habitués admis à ces soirées. On parlait spectacles, musique, nouvelles de Paris, chansons, fatras, chronique scandaleuse. Monsieur contait des anecdotes d'une manière ravissante, et savait gazer ce qu'elles avaient quelquefois de graveleux. On jouait à des jeux d'esprit, on remplissait des bouts rimés, et Monsieur voulait que nous fissions comme les autres ; on faisait une lecture ; quelquefois c'était mon tour. Je lisais bien ; je le tenais de ma mère, qui lisait en perfection. Monsieur me passait le livre : « Achille, lis-moi cela. » Parfois il fallait faire des vers, et S. A. R. daignait nous donner des leçons de prosodie. On tirait les sujets au sort. Un soir, il m'arriva de terminer assez heureusement ma pièce par du latin dont la rime était juste, et faisait bon effet. Je fus surpris de la satisfaction qu'en montra Monsieur. Il me la fit relire, la lut lui-même tout haut, et me baisa sur le front. De ma vie, je n'ai été si honteux.

Tous les dimanches, nous allions faire notre cour au vénérable et pieux Clément-Wenceslas, Electeur et archevêque de Trèves, évêque d'Augsbourg etc., etc..... oncle de nos princes,

Digitized by Google

et à sa sœur la princesse Cunégonde. Sa résidence était neuve, et d'un goût parfait.

Nous nous préparions à entrer en campagne, et jamais on n'a désiré plus vivement le commencement des hostilités. Un matin que Jahan était sorti, j'en profitai pour faire des propretés qui n'étaient pas de son goût. Il s'agissait de blanchir mes culottes et vestes de drap blanc; j'étais au milieu d'un nuage de terre de pipe et de blanc-d'Espagne, qui ressemblait à un bain de vapeur. Jahan arriva tout essoufflé, commença par m'envoyer à tous les diables, ouvrit portes et fenêtres, et me cria que le Roi, qui était parvenu à sortir de France, était à Ath avec 10,000 Autrichiens. Il était comme un fou, mon pauvre Jahan; vive le Roi, vive le Roi! s'écriait-il à chaque instant.

Je ne fus pas long à m'habiller; et lui non plus. Les rues étaient pleines de monde; on était en émoi; on s'appelait, on se parlait; chacun contait la nouvelle et l'embellissait. Au lieu de 10,000 Autrichiens, il y en avait 100,000 avant que nous ne fussions chez les Princes; on y faisait des malles, on chargeait des voitures, on se pressait, on se poussait, et nous apprîmes que les Princes étaient chez l'Electeur, où nous allâmes aussitôt.

Les salons y étaient pleins, comme le spectacle à une première représentation. Un quart d'heure après, les Princes parurent; l'Electeur, ainsi que sa sœur, entrèrent après eux. Monsieur, l'air rayonnant de bonheur, nous confirma la nouvelle, et nous dit que dès que le courrier qu'il attendait serait arrivé, son frère et lui partiraient pour aller joindre le Roi; et qu'immédiatement après, l'armée se mettrait en marche. Des transports, des acclamations de joie lui répondirent. Oubliant les lois du respect et de l'étiquette, on se précipita au cou des Princes, qui se prêtèrent avec indulgence à ces démonstrations; ils furent embrassés par tous ces gentilshommes. L'Electeur ne l'échappa pas non plus. Il n'y eût pas jusqu'à la

Digitized by Google

Princesse, toute vieille et laide qu'elle était, qui ne fut baisée et rebaisée. Jamais elle n'avait dû se trouver à pareille fête.

On attendit toute la nuit, et le matin amena la déception. On apprit qu'on avait été dupe d'une mystification. L'idée en fut depuis attribuée à l'envoyé révolutionnaire, M. de Ste. Croix. Il fut heureux pour lui qu'on n'en ait pas eu la certitude, car il aurait eu peine à sauver sa vie (1).

Personne n'avait songé à manger, tant la préoccupation était grande : mais quand on a quatorze ans, la nature a des lois auxquelles il faut obéir : je fus acheter un gâteau de Savoie, que je dévorai sans boire, pour qu'il passât moins vite. A propos de ce genre de pâtisserie, pour lequel j'avais un faible extrême, il m'arriva un évènement qui pendant quelques jours amusa la Cour à mes dépens. Je faisais ma faction de minuit à deux heures, à la porte de mon Prince, que je croyais rentré, et dormant. Je m'étais pourvu d'un gâteau de Savoie que j'avais coupé en deux, et mis dans mes poches. Je savais qu'en cas de soif, je trouverais une cruche d'eau dans le corridor.

Ayant posé ma carabine, je me mis à manger mon gâteau à grandes bouchées; mais ayant entendu du bruit sur l'escalier, je fourrai dans ma bouche le gros morceau que je tenais à la main, et je me mis à mon poste, en face de la lampe. C'était Monseigneur, qui avait prolongé sa soirée chez la comtesse de Polastron, et rentrait suivi du comte François d'Escars, capitaine des gardes de service, et de quelques personnes. Passant devant moi, il remarqua l'enflure produite par le gâteau, que je n'avais pu avaler, et s'arrêta. Comte François, dit-il, cet enfant est malade; faites-le relever; puis me levant par le menton, la tête que la honte me faisait baisser : « Qu'as-tu? me dit-il ». Je ne pus proférer un mot. Le comte François ayant remarqué que mes deux poches étaient d'une exhubérance inusitée,

(1) Bigot de Ste. Croix, ministre plénipotentiaire près l'Electeur de Trèves, était généralement fort mal vu des émigrés; attendu que sa mission avait pour principal objet leur dispersion et leur éloignement de l'Electorat.

Digitized by Google

y porta la main, et y trouva l'origine de ma fluxion, qu'il montra au Prince en riant de bon cœur. — « Crache ce que tu as dans la bouche, me dit S. A. R. » — Il fallut bien obéir; j'aurais voulu être à cent pieds sous terre.

Le lendemain, on ne parla que de mon aventure; et Monsieur ne m'épargna pas les plaisanteries. S. A. R. Madame me dit que si elle savait quand je serais de garde, elle ferait en sorte que j'eusse de quoi boire, pour que je n'étouffasse pas. A quelque temps de là, pour la punir, je lui volai deux bouteilles de vin de Champagne, dans un panier placé entre deux portes de son appartement. Il me fallut être le plastron des grands, et endurer en silence; quant aux autres, je déclarai que je ne le souffrirais pas. D'Alvimare, un des gardes de Monsieur, ayant voulu faire le joli cœur à mes dépens, je lui campai dans le bras un bon coup d'épée, qui fit taire les malins. Je gagnai en outre deux jours d'arrêts, pour m'apprendre à ne pas tirer l'épée aussi vite, et à mieux entendre la plaisanterie.

Ce fut à peu près dans ce temps-là, que je vis, à ma grande joie, arriver ma pauvre sœur, que sa gouvernante, Mme du Bourg, avait amenée. Notre séparation nous avait paru bien longue à tous les trois. Nous nous aimions tendrement, Clémentine et moi, nous nous entendions fort bien, et nous plaisions toujours ensemble.

Tous les préparatifs étaient faits pour notre entrée en campagne, lorsque un mercredi, à la soirée des Princes, arriva la nouvelle de l'assassinat de Gustave III, roi de Suède, par Ankarstrœm, pendant un bal masqué (1). Ce prince, qui avait reçu une brillante épée des mains de la Reine Marie-Antoinette, s'était déclaré son chevalier et devait commander l'armée de la coalition. La secte des Illuminés avait un foyer à Stokholm; elle préludait par l'assassinat de Gustave au meurtre des têtes couronnées, proscrites par elle. Cette mort dérangea tous les

(1) Le Roi de Suède fut assassiné dans la nuit du 16 au 17 mars 1792.

Digitized by Google

plans, et recula notre entrée en campagne. Le roi de Prusse (1) se décida enfin à se mettre à la tête des troupes combinées; mais il y mit moins d'empressement et de franchise que Gustave.

Tous les corps d'émigrés, composant l'armée du centre, quittèrent leurs cantonnements et se rendirent à Trèves, où ils furent passés en revue par le roi de Prusse. Jamais on n'avait vu une armée plus belle, mieux tenue, mieux disposée; la cavalerie surtout, était magnifique et supérieurement montée. Nous défilâmes par division, devant le Monarque, qui, malgré la chaleur, tint constamment son chapeau à la main, et parut saisi d'admiration. Nous brûlions du désir de combattre, et ce fut aux cris de vive le Roi! que nous passâmes la frontière pour venir assiéger Thionville, sous les ordres du maréchal de Broglie (2), soutenus d'un corps de dix à douze mille Autrichiens. Il y avait chaque jour des engagements de patrouilles et de reconnaissances; mais quoique l'investissement eût été fait, la tranchée ne s'ouvrait pas. Le général de Wimpfen commandait la place; il appartenait à une grande et noble famille allemande, peu riche; ses frères servaient en Autriche, en Wurtemberg, et chez plusieurs autres princes. Il aurait voulu rendre la place qu'il commandait à nos Princes, et non à l'Empereur, qui la convoitait, mais il voulait être sérieusement attaqué. Le roi de Prusse, jaloux de l'Autriche, ne voulait pas qu'on s'amusât à faire des siéges, et prétendait qu'on fit une pointe sur Paris, en faisant observer Thionville et Metz. Son avis l'emporta, et nous marchâmes sur Châlons. Verdun s'était rendu sans coup férir (3). Nous n'avions pas encore aperçu de Français; ils se repliaient devant nos avant-postes.

(1) Frédéric-Guillaume II, neveu et successeur du grand Frédéric, né en 1744: Roi depuis 1786.

(2) Victor-François, duc de Broglie (né en 1718); le vainqueur de Corbach et de Berghen; il avait été créé maréchal de France à l'âge de 42 ans, et il est le seul qui l'ait été aussi jeune.

(3) 2 septembre 1792.

Digitized by Google

Ils firent mine de vouloir tenir à un gros village, sur la grande route, et garnirent d'infanterie les jardins et les vergers, d'où les Autrichiens cherchèrent à les débusquer. La fusillade fut vive, et j'éprouvais un violent désir de voir un combat de près. Je ne sais quel hasard fit que je me trouvai détaché de mon corps, et au lieu d'y revenir, je piquai du côté du village attaqué, que j'abordai par les jardins : mon plumet blanc me valut des coups de fusil qui ne me touchèrent pas. Des hussards survinrent; je me ralliai à eux, et nous tournâmes le village, que l'ennemi commençait à évacuer en désordre ; nous le chargeâmes, et ce fut la première fois que je fis sérieusement usage de mon sabre. J'aurais désiré ne pas quitter ces hussards, mais la crainte d'être puni me fit rentrer à ma compagnie. Je racontai ma bonne fortune à mes camarades, qui envièrent mon bonheur.

Après avoir couché à Somme-Suippe, les Princes, comptant qu'il y aurait une bataille générale vers Valmy, réunirent tous les corps d'émigrés, infanterie, cavalerie, artillerie, dans la plaine, en arrière de la Croix-en-Champagne. On nous forma en colonnes par escadrons dès huit heures du matin. Nous entendions sur notre gauche quelques coups de canon, et nous enragions de notre inactivité. Nous avions mis pied à terre. Les ducs d'Angoulême et de Berry (1) passèrent dans nos rangs, non pour nous exciter, mais pour nous calmer. Nous leur demandions de nous mener au combat, seuls, sans s'occuper des Prussiens, jurant de culbuter l'armée des jacobins, et d'arriver à Paris. Il fallut attendre. Les heures s'écoulaient ; on n'entendait plus rien : cette prétendue bataille de Valmy n'avait été qu'une pétarade (2).

A la nuit on nous fit défiler, pour bivouaquer le long d'une haie, sans aucune distribution de vivres ni de fourrages. Je

(1) Louis-Antoine d'Artois, duc d'Angoulême, petit-fils de France, né en 1775. — Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, son frère, né en 1778.

(2) 20 septembre 1792.

Digitized by Google

remis mon cheval à mon tartare (1), et comme mon estomac sonnait le creux, je me mis en recherche pour le satisfaire. Trois ou quatre autres, pressés aussi par la faim, me joignirent, et ayant découvert une ferme abandonnée, nous y pénétrâmes, non sans peine. Ayant avisé un petit bâtiment, masqué par des fagots, nous le dégageâmes, et il se trouva que c'était une étable à cochons, dans laquelle il y avait une grosse truie, probablement trop lourde pour avoir pu marcher. Nous la tuâmes à coups de sabre; et un de nous ayant été chercher nos domestiques et deux chevaux de peloton, on transféra la défunte au bivouac. Pendant ce temps, j'avais poursuivi mes recherches et trouvé, dans une grange, de l'avoine qui n'était pas battue. J'en fis enlever tout autant qu'il en fallait pour nos chevaux. J'avisai, en cherchant du pain, un sac de lentilles, dont je m'emparai pour faire cuire avec mon cochon. Nos chevaux et nous, fûmes bien pourvus.

Deux jours après, la retraite ayant été décidée, le mouvement commença. Quel désespoir pour nous, quand, au lieu de combattre, il fallut renoncer à l'espoir de délivrer le Roi, et de mettre un terme à tant d'abominables forfaits! On a dit, et je le crois, que Frédéric-Guillaume, las de la vie des camps et de la guerre, pressé de retourner à Berlin retrouver ses maîtresses et reprendre le cours de ses débauches, avait traité avec les meneurs des comités révolutionnaires, et reçu des millions pour évacuer le territoire français. Ce qui prouverait que ce dont on l'accuse est fondé, c'est que son armée ne fut pas inquiétée dans sa retraite, et qu'il n'y eut que la nôtre qui fut mollement attaquée par les garnisons de Sédan et de Montmédy, que nous repoussâmes, après leur avoir pris leurs canons et leur avoir tué beaucoup de monde dans le bois de Sy.

La pluie tombait continuellement. Les chemins étaient dé-

(1) Tartare est le nom qu'on donnait aux valets qui servaient les troupes de la Maison du Roi en campagne.

Digitized by Google

foncés. La boue blanche de la Champagne Pouilleuse prenait aux pieds comme de la poix, déferrait nos chevaux, et arrachait les semelles de nos bottes. Nos alliés les Prussiens avaient pillé nos bagages, de sorte qu'en quinze jours cette armée si brillante était devenue hideuse. La dyssenterie, produite par le temps déplorable et la mauvaise nourriture, commença à sévir, surtout dans l'armée prussienne. La colonne de leurs malades suivait la même route que nous, et ils mourraient chaque jour par centaines. On ne faisait pas grande cérémonie pour leurs obsèques ; on les jetait en bas des charrettes, et on les laissait sur la route : aussi avions-nous une belle escorte de loups des Ardennes. Dans les logements c'était pis encore : on entassait ces malheureux dans les granges, les écuries, les cuisines, sans pourvoir à leurs besoins; et le matin, en sortant de nos chambres, nous étions obligés d'enjamber une douzaine de cadavres.

J'eus le bonheur d'échapper à la contagion, et ne me laissai pas décourager. Cependant n'ayant pas le sou, ne recevant ni vivres, ni paie, j'étais contraint d'aller à la picorée, et je me tirais d'affaire tant bien que mal; mes repas, à la vérité, n'étaient pas des diners de moines; mais pourvu que j'eusse l'estomac garni, je n'y regardais pas de près.

La perspective qui s'ouvrait devant moi n'était pas brillante. Quittant la France, ne sachant pas ce qu'on allait faire de nous ; n'ayant pas un patard dans ma poche, ignorant où je trouverais ma mère, bien d'autres, à quinze ans, se seraient laissés abattre. J'avais par devers moi un trésor : ma gaîté, mon insouciance, un grand fond d'énergie, et confiance dans mon avenir. M. de Langeac s'était fait attacher à l'état-major de l'armée, où il n'y avait pas de coups à recevoir. Il avait de l'argent, des chevaux, des domestiques, et vivait très-bien. Je ne voulus ni le chercher, ni le voir : j'aurais mieux aimé manger le cuir de mes bottes, que d'avoir recours à lui.

Après avoir dépassé Arlon, nous fûmes moins mal; nous nous étions séparés des Prussiens, et on nous fit des distribu-

Digitized by Google

tions; mais point de solde. J'étais tellement en lambeaux, qu'on me vêtit à neuf. Nous fûmes cantonnés près de Tongres, après avoir traversé Marche-en-famine, qui n'a pas volé son nom, et nous eûmes dix à douze jours de repos, sans savoir un mot de ce qui se passait. J'allais à la chasse et à la pêche pour alimenter l'ordinaire, avec mes camarades Ségur et Le Groing, de Montluçon (1). J'avais repris ma mine fraîche.

Ségur, qui était le plus beau parleur de nous trois, et de plus très-joli garçon, avait fait une visite à un Commandeur de l'Ordre de Malte, qui habitait avec une charmante nièce un château voisin, et en avait obtenu, pour lui et pour nous, la permission de chasser à volonté sur ses terres. Comme nous avions fort peu de chose à faire, nos visites au château, nos parties de plaisir, de chasse et de pêche se renouvelaient souvent. Nous ne tardâmes pas à remarquer que Ségur, sans qu'il eût l'air de s'en apercevoir, avait touché le cœur de la charmante nièce de notre aimable hôte. Nous le félicitâmes d'un succès si flatteur, sans songer que les destinées de sa vie se fixaient à ce moment même. En effet, nous fûmes licenciés à quelque temps de là, et le Commandeur, effrayé de l'approche des Jacobins qui marchaient sur Liége, partit pour Vienne, emmena Ségur, qu'il fit entrer dans le régiment du Prince de Ligne, et auquel, un an après, il donna sa nièce avec une belle fortune (2).

Nous espérions quitter bientôt nos cantonnements, lorsqu'un beau matin la trompette sonna l'assemblée, et notre lieutenant-commandant, le baron de Bernecourt, nous lut un ordre du jour, par lequel nos Princes nous exprimaient la douloureuse nécessité de se séparer de nous, et de nous licencier : ils nous remerciaient dans les termes les plus touchants de notre

(1) Le comte Le Groing de la Romagère, frère des deux abbés de la Romagère, confesseurs de la foi, sur les pontons de Rochefort, et oncle du comte de la Romagère, qui épousa Mlle de Montagu, petite-fille de la duchesse d'Ayen.

(2) Voir II, note 1, page 72.

Digitized by Google

fidélité et de notre zèle, espérant qu'un jour la Providence les mettrait en position de les reconnaître. Nous fondions en larmes; et j'ose dire qu'en ce moment aucun de nous ne songea qu'à nos Princes adorés, sans penser à ce que nous allions devenir. On nous donna à chacun quinze francs en argent, et je ne sais pour combien d'assignats. On nous laissa nos chevaux et nos armes. Ce qui se passa ensuite ne ressemblait pas mal à la confusion de la tour de Babel. Nous parlions tous à la fois, sans nous écouter; on faisait des projets qui n'avaient ni cul ni tête; et, au bout de tout cela, chacun prit son parti séparément (1).

Je montai à cheval, et pris la route de Liége. J'y trouvai toutes les têtes à l'envers, car on s'attendait à être promptement envahi. Les Autrichiens avaient fortifié la Chartreuse, mais cela ne rassurait pas. Le Prince Evêque et les chanoines tréfonciers, tous étrangers, hâtaient leurs préparatifs de départ (2). On enlevait des églises les reliques et le trésor; et du palais, les choses précieuses.

(1) ARMÉE
Royale.

Nous Commandant la Cornette des Gardes du corps de Monseigneur Comte d'Artois, certifions que Monsieur le Comte Achille de Neuilly a servi avec zèle et honneur dans le dit Corps, jusqu'au licenciement qui a eu lieu le vingt-six Novembre mil sept cent quatre-vingt-douze.

En foi de quoi lui avons donné le présent Certificat pour lui servir en cas que de besoin.

A Randenach, ce 27 Novembre 1792.

Le Baron de MOUSIN DE BERNECOURT.

(2) L'Evêque de Liége, prince du St. Empire, duc de Bouillon etc.... exerçait la souveraineté sur la ville et tout le pays. Le chapitre de Liége, un des plus célèbres de la chrétienté, était composé de princes, de cardinaux, et de personnes de grande qualité.

On appelait tréfonciers les seigneurs ou possesseurs du fonds de certains bois ou forêts, sujets au droit domanial dit de *tiers et danger*.

Digitized by Google

Ma première idée fut d'aller rejoindre ma mère, si je pouvais découvrir où elle était. Ayant su, par un de mes camarades, que l'Autriche allait prendre à sa solde nos régiments de hussards, qui avaient émigré avec leurs officiers, armes et bagages, et avaient fait la campagne avec nous, je fus trouver le comte de Berchiny, colonel du régiment de ce nom, et je le priai de me recevoir comme simple hussard. Il avait connu mon père; et même était venu à Vrécourt. Il me témoigna combien il était peiné de ne pouvoir m'accorder ce que je désirais, mais que j'étais trop petit et trop jeune; et que d'ailleurs sa capitulation avec le gouvernement autrichien n'étant pas encore signée, il ne pouvait augmenter sa troupe. Le canon grondait en s'approchant, et il faut s'en aller, quand on n'appartient pas à un corps.

Je quittai donc Liége, à la garde de Dieu, seul, sans guide, et sans savoir où j'allais. A une certaine distance, je fus embarrassé : deux routes se présentaient en bifurquant; laquelle prendre? Je m'en remis au hasard, toutes deux m'étaient indifférentes. Je mis mon chapeau sur la poignée de mon sabre, et je résolus de suivre le chemin que la corne du milieu m'indiquerait. Ce fut celle d'Aix-la-Chapelle, où j'arrivai d'assez bonne heure.

L'état de mes finances ne me permettait pas de choisir un hôtel, et je descendis à un méchant cabaret de l'antique cité de Charlemagne. Je me mis d'abord à soigner mon cheval, et je songeai à moi. On me servit un méchant morceau de viande, du pain, et une canette de bière. Ma dernière bouchée n'était pas avalée, que l'hôtesse vint poliment réclamer le montant de mon repas et de celui de mon cheval. Je tombai de mon haut, quand elle me demanda neuf francs. J'eus beau dire, il fallut m'exécuter, de sorte qu'il ne me resta plus qu'un petit écu, et quelque monnaie. J'avais des assignats, mais ils n'avaient pas cours; il fallait donc les négocier; et quoiqu'ignorant les transactions du commerce, je fus en ville à cet effet, quitte à être pris pour dupe. J'avais cherché à vendre mon cheval; on ne

Digitized by Google

m'en avait offert que douze francs, tant il y en avait dont on ne savait que faire.

En passant dans une rue, je me trouvai devant un grand bâtiment où il entrait une foule de gens qui ne se connaissaient pas, du moins en avaient-ils l'air. L'envie me prit de faire comme les autres, et j'entrai. Au haut d'un bel escalier, deux hommes, ayant une table devant eux, me prièrent de leur remettre mon sabre et me donnèrent en échange un numéro, sur une plaque de fer blanc.

La salle dans laquelle je pénétrai était remplie d'officiers de notre armée, de toutes armes, et de bourgeois. Je fus étourdi de la quantité de monde qui se pressait autour d'une grande table oblongue, couverte d'un tapis vert. Je remarquai au milieu, un grand tableau divisé en un grand nombre de carrés qui contenaient chacun un numéro. Hardi et mince, je me faufilai jusqu'auprès du tableau. Un homme âgé, très-bien mis, était assis au milieu de la table, et tenait dans sa main un sac en peau, d'un pied de long à peu près ; à sa droite et à sa gauche, il y avait plusieurs tas d'or et d'argent. Je demandai à mon voisin qui était ce particulier-là. Il me répondit que c'était le banquier, qui taillait le biribi. Je ne connaissais pas le biribi, même de nom. Chacun plaçait l'argent qu'il voulait risquer, sur un des numéros du tableau ; quand le jeu était fini, le banquier agitait son sac en tous sens, l'ouvrait au moyen d'une petite clef, et en faisait sortir une olive percée, en bois, qui contenait un numéro. Celui ou ceux qui avaient eu la chance de choisir le même numéro que celui de l'olive, étaient payés, après que le banquier avait ramassé devant lui tout l'argent placé sur le tableau. Je m'amusai long-temps à voir jouer. A la fin une impulsion irrésistible me fit saisir le petit écu qui me restait, et que je tournai et retournai dans mon gousset, et je le lançai au hasard sur le tableau. Mon mouvement fut si extraordinaire, qu'heureusement il fixa l'attention du marquis de la Roche-dragon, qui me connaissait. Il remarqua le numéro sur lequel ma pièce était tombée.

Digitized by Google

Pour moi, je l'ignorais, car j'avais fermé les yeux en la jetant. Mon numéro sortit; le banquier répéta le numéro sortant, ramassa tout ce qui était sur le tableau, et compta sur le numéro gagnant soixante-quatre petits écus, qu'il invita l'heureux ponte à ramasser. Ne me doutant pas de mon gain, je restais immobile. Enfin La Roche-dragon m'ayant dit que tout cela m'appartenait, je sautai dessus et le fourrai dans mes poches. Au lieu d'être séduit par l'espoir d'en gagner davantage, je m'élançai vers le buffet, me fis tailler une grosse tranche de pâté en croute, dont je n'avais pas dégusté depuis Coblentz, et je l'arrosai d'un carafon de limonade qui se trouva sous ma main. L'estomac réconforté et les poches garnies, je sortis de la banque si transporté, que je ne m'aperçus que dans la rue que j'avais oublié mon sabre, et qu'il me fallut remonter pour le prendre.

Je marchais la tête haute, comme quelqu'un qui a de l'argent dans sa poche, sans avoir un but positif de promenade, lorsque je m'entendis appeler par mon nom d'Achille. Et tout d'un coup j'avisai Lameneville, fils naturel de mon oncle le vicomte de Boisgelin, qui l'avait élevé et le gardait toujours avec lui, sans l'avoir pourtant reconnu (1). Après avoir échangé les premières questions, il m'apprit que mon oncle logeait à l'hôtel de l'Empereur, à quatre pas de là, et m'y conduisit. Mon oncle m'embrassa tendrement. — Où vas-tu ? me dit-il. — Je vais retrouver ma mère à Coblentz. — Tu ne l'y retrouveras pas ; elle a quitté Coblentz depuis plus de six semaines : je la crois à Utrecht, où je me rends moi-même. Si tu veux, je puis te donner une place dans ma voiture. — Je le remerciai, parce que ne pouvant me défaire de mon cheval, je préférais voyager dessus, et que j'étais en fonds. Je le priai seulement de permettre que je fisse route de conserve avec lui, en m'arrêtant

(1) Lameneville avait les traits, la taille, les gestes, tout enfin de son père, à qui il ressemblait comme la figure jeune ressemble à la figure vieille. Il était né longtemps avant le mariage de mon oncle. Ma tante, qui n'avait point eu d'enfants, l'aimait beaucoup. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

aux mêmes étapes, dont il me donna le nom par écrit. Une heure après je l'aidai à monter en voiture, et il se chargea de mon porte-manteau, qui était un peu plat.

Nous couchâmes le premier jour à Juliers, que j'eus le temps de visiter ; puis à Neuss, en face de Dusseldorf.

A la dinée, mon cher oncle, qui avait été un beau dans son temps, et qui pensait l'être encore à plus de soixante ans ; peu soucieux des traces de la guerre, et du bras qu'il avait perdu à bord du vaisseau-amiral du Bailli de Suffren ; mon oncle, dis-je, m'apprit que son intention était d'aller au Chapitre faire une visite aux dames chanoinesses, qu'il avait connues dans une de ses campagnes. — Je te présenterai, me dit-il, à ces dames, et tu verras des femmes délicieuses ! La comtesse de ***, la baronne de ***, etc. — Et là-dessus il m'entama avec complaisance, mais d'une manière un peu prolixe, le détail des plaisirs chapitraux, en me laissant deviner qu'il ne s'en était pas tenu à la contemplation. Je m'abstins de lui faire remarquer que le temps, ce grand ravageur, avait passé sur tous ces charmes, et y avait sans doute produit les mêmes effets que sur lui-même. Nous fîmes nos toilettes avec l'aide de son valet de chambre, qui me décrassa, poudra, brossa, et donna à son maître un petit air de jeunesse. J'avais acheté deux chemises à Aix-la-Chapelle ; fort à propos, car mon unique était noire comme celle d'un charbonnier.

Nous fûmes introduits dans le salon de la dame abbesse, qui, par bonheur, n'avait pas oublié mon oncle. Ils prirent tous deux un petit air coquet, qui m'amusa beaucoup : ils rappellèrent le doux temps d'autrefois, avec le genre de prononciation du maréchal de Richelieu, et s'accablèrent de tant de jolies choses, que je ne sais où cela se serait arrêté. Le rôle d'un tiers n'a jamais été de mon goût, et je commençais furieusement à m'ennuyer, quand j'entendis parler de souper. Les chanoinesses arrivèrent successivement ; il y en avait de différents âges ; mon oncle en reconnut trois ou quatre. Il ne m'avait pas trompé sous le rapport de la cuisine, qui fut par-

Digitized by Google

faite, et à laquelle je fis tellement honneur, que je ne m'occupai de mes deux voisines que lorsque mon appétit fut satisfait.

J'avais à côté de moi une très-jolie personne, parente de l'abbesse. Tout en mangeant, je m'étais aperçu qu'elle me regardait beaucoup. Nous eûmes bientôt fait connaissance, et après quelques plaisanteries sur mon brillant appétit, dont je lui demandai pardon, nous fûmes les meilleurs amis du monde. Rentrés dans le salon, je ne quittai pas ma jolie voisine, avec laquelle je ris des mines et des gentillesses de mon oncle et de ses vieilles amies. Elle avait de l'esprit et une petite pointe de malice, qui me firent filer les heures comme des minutes. Minuit était sonné à toutes les horloges, et il fallut se retirer. Il paraît que mon oncle eut autant de succès que jadis, car l'abbesse lui fit promettre, foi de chevalier, de ne pas partir, et de lui donner la journée entière du lendemain. J'en sautai de joie; et un coup-d'œil que je lançai, me fit voir que ma jolie voisine n'en était pas contrariée.

J'aurais voulu être au Chapitre dès cinq heures du matin; mais nous ne devions prendre le café avec l'abbesse et sa parente, qu'après l'office; mon oncle s'était ménagé le temps nécessaire pour s'adoniser. Tout-à-coup, il me prit un accès de dévotion; et je déclarai à mon oncle que je voulais aller à la messe au Chapitre; et j'y fus. Toutes ces dames étaient rangées dans leurs stalles, des deux côtés du chœur. Je ne fus pas long à trouver une place d'où je pouvais voir celle que je cherchais, et à en être vu. Je crois qu'elle et moi devons avoir eu cet office sur la conscience.

Mon oncle arriva les yeux pétillants, comme je venais de monter chez la Révérendissime, qui m'avait fait compliment sur ma brillante santé et mon exactitude à remplir mes devoirs religieux. Ce compliment n'arriva pas à son adresse. Mon oncle, aux prises avec sa dame, je m'occupai de la mienne; et je parlai si haut de mon goût pour les jardins, que l'abbesse dit à sa nièce de me conduire dans ceux du Chapitre. Elle m'avait attendu avec impatience, me dit-elle, quand nous

Digitized by Google

fûmes seuls; et je le crus sans amour-propre, car dans un cloître un épisode quelconque est une bonne fortune. Elle me fit visiter les jardins, que nous ne regardâmes guère, la chapelle et ses richesses, et le coquet appartement qu'elle occupait. Les petits présents entretiennent l'amitié; elle me donna un joli dessin de sa façon, qu'elle signa et data. Enfin elle me fit promettre de revenir à Neuss; mais, hélas! cette promesse eut le sort de bien d'autres!

Les heures passèrent trop vite à notre gré; et il fallut nous séparer, croyant que ce ne serait pas pour toujours. Elle m'avait prié, en partant, de passer à cheval devant le Chapitre, promettant qu'elle se trouverait à une des fenêtres. Au moment de la séparation, mon oncle demanda à ces dames permission de les embrasser : j'eus le courage de passer en revue cinq à six figures décrépites, pour mériter d'effleurer de mes lèvres ce visage charmant, si jeune et si frais. Le lendemain, de bon matin, j'étais à cheval, exact au rendez-vous. Nous étions trop loin pour nous parler, il fallut se contenter de la pantomime, du mouchoir agité, et de baisers au bout des doigts.

A Nimègue, je vendis mon cheval quinze à seize louis, et je pris place dans la voiture de mon oncle, qui avait envoyé Lameneville, je ne sais plus où. Je ne me séparerai pas de lui sans vous conter une anecdote qui me revient à l'esprit.

Mon oncle avait deux neveux : le chevalier et l'abbé de Boisgelin. Le chevalier était dans l'Ordre de Malte, et depuis a été agent du roi Louis XVIII. Son frère était un abbé de Cour; sans être dans les ordres, il avait deux ou trois abbayes, comme commandataire. Il aimait le plaisir, les dames, la bonne chère. Son frère et lui, tous les deux très gros, étaient cités pour les plus grands mangeurs du monde. Les paris, à cette époque, étaient à la mode. Le duc d'Orléans (Philippe-Egalité) en fit un des plus excentriques. Il s'unit cinq mangeurs du calibre de mes cousins, et paria cent louis avec chacun d'eux qu'ils ne mangeraient pas par tête un diner

Digitized by Google

de cinq personnes. Le pari fut accepté par les cinq goinfres solidairement; le diner servi, et dévoré. Mais l'un d'entre eux, un anglais, arrivé au dessert, ne se sentit pas de force à manger un certain gâteau aux amandes, dont la vue seule promettait une laborieuse digestion. Il témoigna à l'abbé de Boisgelin qu'il allait être obligé d'y renoncer. Malheureux! lui dit l'abbé, forcez-vous; autrement vous nous coûterez à chacun cent louis!—Cela m'est impossible! Si c'était un tout autre gâteau!—Eh bien, passez-le moi; j'en viendrai à bout. — Ce qui fut dit, fut fait; et l'abbé en sortit à son honneur.

Après le 10 août, ce pauvre abbé fut incarcéré à la prison des Carmes avec l'archevêque d'Arles, les évêques de Beauvais et de Saintes, et près de deux cents autres prêtres, destinés tous à la couronne du martyre (1). Quand les égorgeurs se présentèrent, il dit : « J'ai donné le scandale au monde par ma conduite; j'espère lui donner un exemple par ma mort. » Il se mit à genou, fit une confession publique, reçut l'absolution de l'archevêque, et demanda par grâce de commencer la funèbre procession. Son agonie fut longue et douloureuse, car il fut haché à coups de sabre et de piques.

Je reviens à mon voyage. Ma mère ne m'attendait pas; elle fut charmée, ainsi que ma sœur, de me revoir grandi et fortifié. Ne sachant encore où se fixer définitivement, elle logeait dans un hôtel garni (la Place Royale). Toute la famille Vergennes et les Bongars y étaient aussi descendus. Le bon accueil que nous fit la société d'Utrecht nous détermina à nous y fixer. Nulle part, les émigrés n'ont été choyés et caressés comme dans cette ville riche et hospitalière, où il y avait beaucoup de noblesse, qui toute parlait français; mais parlait entre elle le hollandais, de préférence. Quelque désagréable que soit cet idiôme, je l'appris néanmoins pour me

(1) L'archevêque d'Arles, Jean-Marie Dulau, alors âgé de près de 90 ans. — L'évêque de Beauvais, François-Joseph de la Rochefoucauld. L'évêque de Saintes, Pierre-Louis de la Rochefoucauld, frère du précédent.

Digitized by Google

nationaliser; et grâce à l'allemand, que je savais depuis Coblentz, en un mois de temps environ, je pus non seulement comprendre le hollandais, mais même suivre et soutenir une conversation. Cette condescendance de ma part me procura bien de l'agrément.

On était plein de soins et d'attentions pour les familles émigrées; les dames surtout pourvoyaient à leurs besoins. Ma mère, qui était à Utrecht depuis plus de six semaines, s'occupa de chercher une maison pour y vivre avec plus d'économie qu'à l'auberge. Elle hésitait sur le choix, lorsqu'un matin, que nous étions à déjeûner, elle reçut un billet en très-bon français, par lequel on l'invitait à aller prendre possession de la maison qu'elle avait louée rue du Vieux Canal, n°..... Elle n'avait loué aucune maison, et fut fort surprise de cet avis. Nous y fûmes, elle et moi, et nous trouvâmes une jolie habitation, bien aérée, fraîchement décorée. Le propriétaire, qui demeurait à côté, nous remit les clefs, et nous dit qu'une personne, qui ne voulait pas être connue, avait loué pour nous cette maison, et en avait payé d'avance le loyer pour un an. Nous fûmes touchés de tant de délicatesse, et ce bienfait arriva d'autant plus à propos, que nous ne recevions plus rien de France. Ma mère vendit sa voiture et ses chevaux un prix exorbitant, et nous eûmes là une preuve de plus de la générosité de nos nouvelles connaissances.

Mme de Neuilly demeura plus de deux ans à Utrecht. Pendant le séjour qu'elle y fit, et après son départ, elle fut en correspondance avec plusieurs dames hollandaises devenues ses amies. Les lettres qu'elle en reçut, écrites en français avec une parfaite élégance de langage, sont remplies des sentiments les plus délicats, et des témoignages de la prévenance la plus affectueuse. On en pourra juger par les lignes suivantes, qui viennent d'une enfant de treize ans; elles ont été choisies parmi cent autres pages non moins charmantes.

Mlle TAETS D'AMERONGEN A Mme DE NEUILLY.

Renswoude, ce 17 *de mai* 1794.

Ma chère Madame, ma chère amie!

Une enfant telle que moi, pouvait-elle se flatter que dans les

Digitized by Google

tristes circonstances où vous étiez, sa lettre aurait pu vous donner quelque consolation. Si je l'avais cru, comme je vous aurais écrit! Soyez persuadée que vous n'aurez plus ce reproche à me faire; et que la seule idée, ma tendre amie, de pouvoir soulager vos peines est trop chère à mon cœur, pour ne pas profiter de ce que vous me dites d'une façon si aimable.

Persuadez, je vous prie, à maman, qu'il y a plus que de la complaisance de votre part à m'écrire, et à recevoir mes lettres.

Je profite aussi, comme vous le voyez, ma chère amie, de la permission charmante de bannir les cérémonies. Mais si votre amitié veut bien ne pas s'apercevoir de la différence de nos âges, comment pourra-t-il en être de même de la différence bien plus grande d'esprit, de connaissances, de talents? et n'éprouverez-vous pas de l'ennui d'avoir une petite amie qui vous est si inférieure? Mais votre indulgente amitié ne vous fera faire attention qu'au cœur de Mimi, et à son envie de plaire, d'être aimée de sa charmante amie. . . . . .

. . . . . Joost vous a dit, ma chère amie, que j'ai envoyé des graines potagères à votre ami. Le jardinier, qui ne peut rien me refuser, pour l'amour de sa petite fille que j'aime beaucoup, et de mon goût pour le dessin, dont il est passionné, m'a promis de me procurer toutes les graines dont M. le comte de Muneraye aurait besoin. J'ai dû lui promettre, en revanche, de lui laisser en partant un de mes dessins.

Je trouve la situation de votre ami, cultivant son jardin dans un village écarté, fort intéressante. Il me semble que pour vivre de cette façon, il faut bien penser.

Il y a ici des fleurs que j'aime beaucoup, parce qu'elles ont un nom charmant, qui est :

Plus je vous vois, plus je vous aime.

Je voudrais qu'il y en eût qui s'appelleraient : *Sans se voir, on peut s'aimer.*

Qu'elles exprimeraient bien les tendres sentiments de votre tendre amie,

MIMI.

P. S. On vient de m'apporter la charmante lettre de ma chère Clémentine, et la plus jolie bague en crin que j'aie jamais vue. Veuillez lui en faire mes sensibles remerciements.

Digitized by Google

D'autres lettres, écrites à Mme de Neuilly, permettent de citer parmi les personnes qui lui témoignèrent le plus d'attentions et d'amitié :

M. Van Aken, M. et Mme Brown.

Mme de Capellen ; M. Charles, Mlles Annette et Marie de Capellen. Mme Celius.

Le général Van der Duyn, M. de Grosvestins.

M. de Harscamp, Mme de Hardenbroek, le baron Van Haren, M. de Hag, M. et Mme de Heemskerck.

Mme de Karsseboom, Mme Lescius, Mme de Nellesteyn, le comte de Randwyk.

M. de Schorlemer, M. Stegelman, le baron de Schalkwyk, M. Godert de Schalkwyk.

Mmes et Mlle Taets d'Amerongen, MM. Joost, François et Gérard Taets d'Amerongen, Mme de Themaat, M. de Temminck, Mme de Thuyl.

M. de Witt.

Les personnes appartenant à l'émigration française, dont Mme de Neuilly parle dans ses lettres de cette époque (1793 à 1795), sont, entre autres :

La comtesse d'Asfeld, le comte d'Angiviller, Mme d'Alençon de Villers.

Le vicomte de Boisgelin, M. de Béthisy, le comte de Béon, M. de Bonal, évêque de Clermont, M. et Mme de Bongars.

La comtesse de Canchy (tante de Mme de Neuilly), Mme de Campigny, l'abbé de la Cépouse, M. de Chalup, M. de Chavaudon, M. et Mme de Capellis.

M. des Entelles, Mme de l'Escale.

M. de Fénelon, Mme de Forbait.

Le duc de Guines.

Le marquis de Léaumont, le comte de Langeac, M. de Lameneville, M. de Lussan.

Le baron de Ménildurant, le marquis et la marquise de Monéys, le comte de Muneraye.

Mme de Nadaillac.

Mme d'Orfeuil.

M. de Puységur.

Le chevalier Rolli, le comte de Ranchin, M. de Rey, le marquis de la Rochedragon.

M. et Mme de la Salle, le marquis de Saint Simon, M. de Saint Martial, M. de Septeuil.

Le Bailli de la Tour.

La comtesse de Vergennes, le comte et le vicomte de Vergennes.

Presque chaque jour nous avions des invitations ; et j'eus bientôt des liaisons avec les jeunes gentilshommes de mon âge, Joost et Godert de Schalkwyk, Heemskerck, Casembroot, Charles de Cappellen, etc.

Digitized by Google

Les mœurs et les habitudes dans ce temps-là étaient assez singulières en Hollande : je ne sais s'il en est encore ainsi. Les hommes graves, et avec l'âge ils l'étaient tous, passaient la matinée à leurs affaires; après le dîner ils se réunissaient à leurs casinos, où ils jouaient, buvaient et fumaient jusqu'à dix ou onze heures du soir, de sorte qu'ils ne voyaient guère leurs femmes qu'aux heures des repas. Les dames s'occupaient de leur maison, lisaient et écrivaient beaucoup jusqu'au dîner; puis elles se rendaient chez celle d'entre elles qui recevait : chacune avait son jour. Elles prenaient du thé, d'autres boissons chaudes, mangeaient des gâteaux et causaient entre elles. Il n'y avait guère d'hommes à ces réunions, que les fils de la maison : encore n'était-ce que dans leur première jeunesse. Cette vie monotone en apparence était entremêlée d'intrigues amoureuses. Ces dames, celles qui étaient jeunes et jolies, étaient galantes, à peu d'exception.

J'étais assez joli garçon, taillé en force, mais encore très-timide avec les femmes mariées; j'étais plus hardi avec les demoiselles. Je suivis ma mère aux assemblées des dames, et je n'y faisais pas grand frais; en sorte que je n'y trouvai d'abord qu'un plaisir médiocre; je m'en serais bientôt lassé, mais on ne m'en laissa pas le loisir.

Il n'y avait pas huit jours que je suivais ces soirées, qu'une dame d'une trentaine d'années, belle et bien faite, sembla s'occuper de moi. Après quelques questions, elle me demanda si j'aimais la promenade? Sur ma réponse affirmative, elle me dit qu'elle avait un beau et grand jardin, près du Mail, et que je pourrais m'y promener quand je voudrais, de dix heures à midi. J'y fus dès le lendemain, et elle arriva cinq minutes après moi. Ce n'était plus la même personne : au lieu de l'air calme et froid qu'elle avait en société, elle avait une mine toute gracieuse, et des inflexions dans la voix qui portaient au cœur. Après quelques tours d'allées, nous entrâmes dans un pavillon, où il y avait une très jolie chambre avec une table chargée de Madère et de biscuits. Nous nous entretinmes

Digitized by Google

jusqu'à l'heure du dîner ; et il parut que ma conversation, dont elle avait choisi le sujet, lui convint, puisqu'elle m'ajourna au lendemain, et aux jours qu'elle m'indiquerait ensuite. Nous passions presque toutes les matinées ensemble, et nos soirées dans les mêmes maisons, où d'ordinaire elle s'abstenait de causer avec moi, mais sans y mettre la moindre affectation. A voir cette belle personne à l'air distrait et indifférent, on l'eût prise pour l'image même de la froideur.

Il y avait à Utrecht une université où de jeunes anglais, écossais, et irlandais venaient faire leurs humanités. Parmi ces derniers était un O'Mahony, avec lequel j'avais quelque liaison ; j'en avais davantage avec le baron de Heemskerck. Tous deux devinrent amoureux d'une femme très attrayante, nommée Mme C***. Aux charmes de la figure et de l'esprit, elle joignait une détestable coquetterie, de la fausseté, et un fond de méchanceté qui la poussait à se compromettre elle-même pour nuire aux femmes qu'elle n'aimait pas, et il y en avait beaucoup, et aux hommes qu'elle n'aimait plus. Je n'avais pas été insensible aux attraits de cette sirène ; mais heureusement Mme la baronne de Casembroot, femme respectée de tout le monde, aimée et vénérée pour ses vertus et ses hautes qualités, était là. Elle était la mère de mon meilleur ami, et me traitait à l'égal de son fils. Bonne et indulgente, elle ne gourmandait pas la jeunesse ; et ses remontrances étaient si douces et si affectueuses, que je crois vraiment que j'avais du plaisir à être grondé par elle. Elle s'aperçut à temps des projets de Mme C*** sur moi, et m'arrêta sur le bord du précipice. Elle aborda franchement la question, me fit connaître le caractère, les mœurs et les habitudes de cette femme ; et joignant les preuves à l'accusation, elle mit sous mes yeux plusieurs lettres de son écriture où elle mettait à nu toute sa noirceur. Ces lettres étaient adressées à une dame de Dordrecht avec laquelle elle s'était brouillée, après avoir été liée assez long-temps avec elle.

Digitized by Google

O'Mahony et Heemskerck devinrent amoureux d'elle presqu'en même temps; et ayant affaire à une telle femme, la jalousie les anima au point de vouloir se battre. Le dernier me pria de lui servir de témoin, et j'acceptai dans l'intention de les arranger, car j'avais de l'affection pour tous deux. Je suppliai Mme de Casembroot de me confier les lettres en question, pour empêcher l'effusion du sang. Elle y consentit, sous la promesse que je ne m'en dessaisirais pas, que je tairais le nom de celle à qui elles étaient adressées, et les lui remettrais. Je réussis dans mon entreprise; les explications eurent lieu; mes amis virent qu'ils étaient joués tous les deux, et que cette misérable créature avait cherché à les animer l'un contre l'autre, croyant qu'un duel donnerait plus d'éclat à ses yeux.

Je fis avec Casembroot et Joost de Schalkwyk un petit voyage de huit jours. Nous visitâmes la Haye, Rotterdam, Amsterdam, et la Nord-Hollande. Nous fûmes à Saardam, où Pierre-le-Grand avait appris la construction des navires. Il y avait dans cette contrée tel paysan qui donnait à sa fille, pour dot, une tonne d'or valant cent mille écus.

Le bruit qu'on allait commencer le procès du Roi, captif au Temple, arriva jusqu'à nous dans les derniers jours de l'année 1792; et bien que fort éloignés d'en prévoir l'issue épouvantable, nous vécûmes dans un état d'anxiété qu'il est moins facile de décrire que d'imaginer. Ma mère se renferma dans une solitude presqu'absolue; et moi-même, oubliant la gaieté naturelle à mon tempérament et à mon âge, je n'eus plus dans l'esprit que sombres pensées et funestes pressentiments. Je n'essaierai pas de vous dire ce que nous éprouvâmes lorsque le crime du 21 janvier nous fut connu : c'était de l'abattement et de l'horreur, de la stupeur et du désespoir. On s'abordait avec des sanglots; on n'entendait plus que gémissements douloureux, ou malédictions pleines de fureur, contre les monstres qui avaient immolé le meilleur et le plus doux des princes. Nous nous revêtîmes tous de vête-

Digitized by Google

ments de deuil ; il semblait que chacun de nous venait de perdre un père.

Le monde entier partagea notre effroi et notre douleur ; les émigrés furent en tous lieux l'objet des démonstrations les plus chaleureuses et les plus sincères. Monsieur, frère du Roi, était au château de Ham, près de Dusseldorf, lorsqu'il apprit la nouvelle de la mort de son frère. Cédant aux exigences de son haut rang, il suspendit le cours de sa douleur pour déclarer Roi, son neveu, sous le nom de Louis XVII ; et il annonça en même temps, qu'il prenait lui-même le titre de Régent, jusqu'à la majorité du jeune Prince.

Bientôt la nouvelle se répandit, que la Hollande, entraînée par l'Angleterre, s'était déclarée contre la République française (1). Mon ami Casembroot était sous-lieutenant dans le régiment d'Uflt van Oyen cavalerie, en garnison à Utrecht ; il me pressa d'y entrer comme cadet. Ma mère voyant que je voulais servir, ce qui était tout-à-fait dans ses idées, me proposa d'entrer dans un des corps nobles, qui se levaient pour le compte de leurs Hautes Puissances. L'un d'eux était composé de hussards et d'infanterie, sous les ordres du comte de Béon, ancien officier des gardes du corps. M. d'Angiviller connaissait le comte de Béon, et se trouvait à portée de lui parler de moi. Ma mère m'envoya près de lui à Aix-la-Chapelle, et obtint par son entremise de me faire recevoir dans les hussards volontaires, tous gentilshommes français, ainsi que ceux de notre infanterie, et de la légion de Damas.

M. D'ANGIVILLER A Mme DE NEUILLY.

ce 1er Juillet 1793.

« Achille m'a remis hier votre lettre, ma chère Rosalie. Je ne puis

(1) Le meurtre du Roi souleva contre la France révolutionnaire l'Angleterre et la Hollande, qui avaient hésité jusqu'alors à armer contre elle. La Convention nationale, avertie des dispositions hostiles de ces puissances, prit les devants et déclara la guerre à l'Angleterre, le 1er février ; et à la Hollande, le 9 mars 1793.

Digitized by Google

vous dire le plaisir que j'ai eu à le voir et à l'embrasser. J'aurois bien voulu lui donner mon très-mauvais dîner; mais le hasard a fait que moi, qui ne mange presque jamais dehors, j'étois obligé d'aller dîner avec un vieux général avec qui j'allois à la campagne.

Voir le fils d'un de mes meilleurs et plus intimes amis, et le vôtre, a été un bien grand plaisir; mais le voir dans la position où il est, sans pouvoir lui être utile, a été un sentiment bien douloureux et bien pénible. Ce n'est pas qu'il m'ait inspiré le sentiment de la pitié, car il m'a paru avoir tout ce qu'il faut pour soutenir son état et s'en tirer; mais le souvenir du passé est amer pour ceux à qui il ne reste plus d'avenir, et jette sur tout une couleur plus sombre. J'ai été très content de sa tournure, de sa conversation, de ses sentiments, du courage qu'il montre. Il m'a paru que madame sa mère avait mis dans son sang une petite partie de la philosophie résolue qu'elle a dans le sien; et elle lui a fait un fort bon présent, pour les circonstances dans lesquelles nous sommes jetés. . . . . »

Ce Jeudi soir, 18.

J'allais écrire à Mme de Nellesteyn, ma chère Rosalie, pour savoir où envoyer la cassette, lorsque j'ai reçu votre lettre. Je crois que c'est une belle action d'émigré que de renvoyer une cassette. La force de l'habitude l'emporte : je la renvoie.

J'allais vous écrire aussi, pour vous dire que j'avais écrit à M. de Béon, qui est revenu. Je l'ai vu, lui ai demandé une place, qu'il m'a accordée malgré la disette; ou plutôt à vous, et aux Princes. Je lui ai demandé que cet enfant fût sous la conduite de son oncle. J'ai fait venir celui-ci chez moi, et je l'ai envoyé chez M. de Béon : peut-être ira-t-il dès demain à Utrecht. Je crois que ce qui peut arriver de mieux à l'enfant est d'être sous la sauvegarde et la coupelle d'un parent sage. Je vous conseille d'écrire à M. de Béon, et de lui marquer que vous direz à M. le comte d'Artois la bonté qu'il a eue de se charger de votre fils. . . . . »

Le corps s'organisait à Nimègue. Je partis muni de lettres de recommandation; mais la société n'était plus la même qu'à Utrecht; d'ailleurs je ne me sentais guère en disposition, et je n'avais pas le temps de m'y livrer; tant nous étions occupés, du matin au soir, pour pouvoir entrer de suite en campagne.

Digitized by Google

Un soir, que j'avais soupé en ville, je rentrais tard, lorsqu'à quelque distance de mon logement, j'entendis des cris étouffés, qui me parurent poussés par une femme. J'y courus, et j'aperçus une personne du sexe qui se débattait dans les étreintes d'un militaire, que l'obscurité m'empêcha de reconnaître. Je lui ordonnai de laisser cette femme; il m'envoya au diable, en me disant de me mêler de mes affaires. Me voyant approcher, il la lâcha, et je distinguai à peine qu'il venait sur moi le sabre levé; je n'eus que le temps de tirer le mien, de parer, et de riposter. Mon homme ne demanda pas son reste, et se sauva en poussant un juron énergique. Je lui avais parlé hollandais, et il m'avait répondu en allemand, de sorte que je jugeai que c'était un officier des troupes de Hesse ou de Waldeck à la solde de la Hollande. Croyant la belle évanouie, je la cherchai tout autour à tâtons, et ne la trouvant pas, je compris, que n'ayant pas une ferme confiance en son chevalier, elle avait trouvé prudent de prendre la poudre d'escampette. Ce ne fut qu'en rentrant chez moi que je vis que j'avais blessé le félon, car ma lame était ensanglantée.

Je fis un ou deux voyages à Utrecht, et j'y trouvais toujours la même affection. J'allais m'en éloigner avec joie, parce que j'allais faire la guerre; d'un autre côté j'étais attaché à cette ville par tant de liens, que je me sentais le cœur gros, en songeant que j'allais quitter, peut-être pour ne plus les revoir, ma mère, ma sœur, et d'autres personnes pour lesquelles j'avais les plus tendres sentiments. Mon ange gardien, Mme de Casembroot, dont le fils partait aussi, nous recommandait l'un à l'autre, et nous serrait sur son cœur, en nous donnant les conseils que son âge, son expérience et ses vertus lui inspiraient.

Mes finances étaient basses, et ma mère n'était pas en position de les remonter; d'ailleurs, je ne l'aurais pas voulu. J'ai toujours pensé qu'un soldat qui a douze sols par jour, et le pain, sans compter les distributions supplémentaires, a autant qu'il lui faut, quand ce n'est pas un bambocheur; or, j'étais à

Digitized by Google

l'instar d'un simple hussard, pansant mon cheval, balayant l'écurie, allant au fourrage, etc., etc. J'avais deux ou trois louis dans ma poche, et je regardais cela comme suffisant pour me donner de temps à autre quelques douceurs.

La veille de mon départ, je me déshabillais encore tout ému des adieux, quand un commissionnaire m'apporta une espèce de ballot, dont l'adresse était d'une main inconnue, avec un billet de même écriture, qui me priait d'accepter ce paquet, et de ne l'ouvrir qu'à Nimègue. Ma tête travailla pour deviner ce que ce pouvait être, et qui me l'envoyait, mais sans le concevoir. Je fus embrasser ma mère dans son lit, et lui dis mon aventure; mais elle n'y comprit pas plus que moi. Ma pauvre Clémentine pleura beaucoup, et mon œil ne resta pas sec.

Je chargeai le ballot avec mon petit bagage, et fus coucher au château de Zuylesteyn, chez Mme de Nellesteyn, une de mes amies, qui me donna ses chevaux pour me conduire à Nimègue. Mon premier soin, comme on peut le croire, fut d'ouvrir le ballot. J'y trouvai six chemises d'une finesse telle, qu'elles pouvaient tenir dans mon porte-manteau; des mouchoirs, des bas; un étui de mathématiques, une boîte de couleurs, et jusqu'à du taffetas pour les blessures. Tout-à-fait au fond, il y avait une jolie bourse contenant cinquante ducats, avec une devise en hollandais : *Don d'amitié.*

Ma première idée, en cherchant l'auteur de ce bienfait, fut que je le devais à ma seconde mère, Mme de Casembroot. Je lui en écrivis. Elle me répondit d'un tel ton de vérité qu'elle n'y était pour rien, qu'il n'y eût pas moyen d'en douter; d'autant qu'en recevant mes adieux, elle m'avait dit que si je me trouvais dans l'embarras et dans la gêne, je devais m'adresser à elle. Force me fut de rester dans l'ignorance, et de laisser planer ma reconnaissance sur mes amis et amies.

Digitized by Google

NOTE.

II.

Le prince de Ligne a connu à Vienne, il y a une trentaine d'années, un comte de Ségur, émigré français, entré, si ses souvenirs sont exacts, au service d'Autriche, dans le régiment du Feld-Maréchal, prince de Ligne, vers 1792; probablement par la protection de son parent, le célèbre comte de Ségur, pair de France, membre de l'Académie, et ancien ambassadeur auprès de l'Impératrice Catherine II, lequel fut très lié d'amitié avec le maréchal.

Ce comte de Ségur, dont il s'agit, et qui est sans aucun doute le même dont parlent les Souvenirs du comte de Neuilly, devint par la suite grand-maître ou premier aide de camp du prince impérial d'Autriche (1), à la personne duquel il fut attaché d'une manière plus intime encore, lorsque le Prince parvint au trône; car il ne quittait pas cet empereur, et assistait à toutes les audiences que ce souverain accordait. Il jouissait en outre de toute la confiance des ministres autrichiens, qui se méfiaient de la faiblesse d'esprit de leur maître. Il était très considéré à Vienne.

Le prince de Ligne ignore à quelle branche de la famille de Ségur ce personnage appartenait; il croit cependant se rappeler tenir de lui-même, qu'il était cousin-germain du comte de Ségur, cité plus haut. (*Note communiquée par M. le prince de Ligne. — Juin* 1865).

(1) L'archiduc Ferdinand, né en 1793, qui devint Empereur, sous le nom de Ferdinand Ier, en 1833, après la mort de son père, l'Empereur François Ier.

Digitized by Google

III.

Nous partîmes de Nimègue en brillant état; les hommes et les chevaux frais et équipés à neuf. Je ne mentionnerai pas toutes nos marches; il ne nous arriva rien que ce qui advient aux troupes qui voyagent, tantôt de bons, tantôt de mauvais gîtes. Nous arrivâmes à Oudenarde, où nous restâmes quelques jours à manger des moules et à boire de la bière de Louvain, et de là à Bruxelles, où nous fûmes passés en revue par S. A. I. et R. l'archiduc Charles, encore tout jeune (1), et le vieux et célèbre feld-maréchal Bender (2). Ce qui m'amusa beaucoup, fut qu'ayant fait halte auprès du canal, pour nous mettre en grande tenue, les dames qui étaient venues en foule pour voir la revue, assistèrent à notre toilette, qui fut complète, puisque nous changeâmes de pantalons; je ne m'aperçus pas qu'elles tournassent la tête. Notre uniforme était galant : entièrement bleu de ciel, avec collet et parements oranges; toutes les tresses du shako, du dolman et de la pelisse étaient en argent. Quant au personnel, nous étions, à peu d'exceptions, tous très-jeunes; et le plus grand nombre, sans nous vanter, était beau ou joli (3).

(1) Charles-Louis-Jean-Joseph, archiduc d'Autriche, né en 1771, frère de l'Empereur François II.

(2) Blaise Colombeau, baron de Bender, né en 1713, d'un pauvre artisan du Brisgaw. Il avait dû à son mérite militaire d'être créé baron du St.-Empire et feld-maréchal.

(3) Voir III, note 1, page 120.

Digitized by Google

Nos deux escadrons furent logés en ville, où nous eûmes séjour, et nous fûmes régalés aux frais du Prince, dans deux très-bons hôtels.

Le soir, il y eut spectacle où nous entrâmes gratis. On eut la galanterie d'y jouer Richard Cœur de Lion. Tout le parterre était garni exclusivement par nous. La loge de la Cour était occupée par la Grande Gouvernante des Pays-Bas, l'archiduchesse Christine (2), l'archiduc et les grands personnages. Les autres loges étaient remplies de femmes dans la toilette la plus brillante : elles nous parurent toutes divines. Les hussards en voyage ne sont pas très-difficiles.

Nous prîmes les avant-postes devant Maubeuge, dont nous complétâmes l'investissement. Le représentant Drouet était dans la ville, et comme il craignait d'y être pris, il songea à en sortir, sous prétexte d'aller hâter le secours. Nous faisions bonne garde. Un matin, par un temps couvert, nos vedettes donnèrent avis qu'on entendait la marche lente d'un corps de cavalerie le long du glacis. Nous fûmes promptement à cheval, ainsi que les hussards de Barko, qui étaient de brigade avec nous. Nous avançâmes de manière à suivre et observer l'ennemi. Nos autres corps d'avant-postes, qui avaient pris aussi les armes, et étaient en mouvement, se présentèrent en tête de l'ennemi, et le refoulèrent sur nous, malgré les coups de canon de la place. Nous le reçûmes de main de maître, et l'empêchâmes de rentrer, de sorte qu'il fut obligé de se jeter dans la campagne où il y eut une forte mêlée, engagée surtout quand il eut reçu du renfort. Nous aperçûmes une cinquantaine de dragons qui filaient à toutes jambes, et cherchaient à gagner à travers champs du côté de la France. Nous partîmes après eux; mais nous ne les aurions probablement pas rejoints, parce qu'ils avaient trop d'avance, s'ils

(1) Marie-Christine de Lorraine, archiduchesse d'Autriche (sœur de la Reine Marie-Antoinette), née en 1742; mariée au duc Albert de Saxe-Teschen, gouverneur-général des Pays-Bas autrichiens.

Digitized by Google

n'avaient été rembarrés par deux escadrons de Ferdinand-hussards, qui les chargèrent, et les rejetèrent sur nous. La mêlée ne fut pas longue : les dragons furent tués ou pris, à l'exception de trois ou quatre, qui tentèrent de s'échapper, sans se battre, et se dirigèrent vers nous.

Nous les poursuivîmes, et celui que nous prenions pour un général, mieux monté que les autres, prenait sensiblement du terrain ; quand par malheur pour lui, son cheval mit les pieds de devant dans un de ces trous que les soldats creusent pour faire la cuisine, et roula par terre; les hussards furent bientôt sur lui, et commencèrent la visite de ses poches. Ils furent payés de leur peine; car, indépendamment d'un gros portefeuille d'assignats, il avait autour des reins une ceinture pleine d'or. Il était déjà dépouillé et nu comme la main, quand j'arrivai. J'examinai ses vêtements, et je reconnus à son chapeau, retroussé par devant avec une touffe de plumes tricolores, que c'était un représentant du peuple. Je le dis en latin à nos Hongrois, en leur expliquant qu'il était un de ces scélérats qui avaient assassiné le Roi, et tenaient en prison la fille de leur Marie-Thérèse. Alors ils voulurent le tuer; mais leurs officiers s'y opposèrent. Ils se contentèrent de le rosser à coups de plat de sabre; et malgré ses cris et ses protestations, le garottèrent et l'entraînèrent en chemise, avec une simple culotte et à pied, au quartier général, où il fut reconnu pour Drouet, maître de poste, qui avait arrêté le Roi à Varennes. Il fut heureux pour lui que je ne l'aie pas su plus tôt (1).

Un matin, j'étais en train de panser mon cheval, quand un

(1) Drouet avait été envoyé comme commissaire de la Convention à l'armée du nord : et ce fut au lendemain même du meurtre de la Reine (16 octobre 1793), qu'il tenta de s'échapper de Maubeuge, menacé par les Autrichiens. Leur vengeance, qu'il avait si justement redoutée, se borna à une détention de deux années, qu'il subit dans la forteresse de Luxembourg et au Spielberg. Par une des monstrueuses singularités de la révolution, cet homme, doublement régicide, finit par être échangé avec Beurnonville, Camus, Baucal, Quinette, etc., contre la fille de Louis XVI, Madame Royale, l'orpheline du Temple (*novembre* 1795).

Digitized by Google

bruit affreux se répandit parmi nous. On disait que la Reine avait été assassinée à Paris. Je courus tout ému chez le colonel, où la triste nouvelle me fut confirmée. Je me mis à pleurer, à pousser des sanglots de rage. En un instant, tout le corps, infanterie et cavalerie, fut rassemblé. Des cris de vengeance, des larmes de fureur, sortaient de tous les cœurs et de tous les yeux. Chacun poussait des cris d'impatience pour marcher à l'ennemi, et venger la mort de la Reine.

On nous envoya sur la Sambre, et nous tînmes les avant-postes à Bousignies, gros village, où nous étions très-bien. En avant de nous, nous avions une ligne de piquets d'infanterie légère, et n'avions pas l'inquiétude d'être surpris. Cependant nous couchions habillés, et nos chevaux sellés. Nous fournissions des piquets qui n'étaient pas à une lieue des feux des Français. Ceux-ci, que nous ne nommions jamais autrement que les Carmagnoles, personnifiaient à nos yeux la révolution tout entière, ce comble de brigandages et d'horreurs, la honte de l'humanité et l'effroi de l'univers.

Je retrouvai aux avant-postes, Le Groing, mon camarade du collége du Plessis et des gardes d'Artois. Nous avions été séparés par le licenciement, et quand nous nous retrouvâmes, nous fûmes réciproquement enchantés de nous voir. Il était de petite taille, assez laid, mais d'une bravoure qui dépassait la témérité, et qui fut cause de sa mort.

Il était venu m'appeler un matin, gai et de belle humeur, comme il était toujours. — Achille! veux-tu venir pêcher des truites avec moi? — Nous y fûmes. Nous mangions le produit de notre pêche, quand tout-à-coup la trompette sonna à cheval. Je me sauvai bien vite à mon régiment; lui, au sien. L'affaire s'engagea près de Philippeville. Le Groing, lui quatrième, chargea un escadron de dragons; les mit en fuite et les poursuivit jusque sur les glacis de la ville. On leur cria qu'ils n'étaient poursuivis que par quatre hommes. Alors, ils firent volte-face, et chargèrent les hussards. Le Groing, emporté par son ardeur,

Digitized by Google

ne fit pas attention que ses camarades se retiraient. Après s'être défendu et avoir perdu le poignet droit, il fut pris; et fusillé le lendemain par les volontaires de Paris, parce que la troupe de ligne s'y refusa.

Ces exemples de lâche cruauté n'étaient pas rares de la part des républicains. Nous avions, à Béon, les quatre frères : MM. de Foucault, de Normandie; l'aîné fut pris : on l'amena sur les bords de la Sambre, pour le fusiller, à notre barbe. La rivière nous empêchait d'aller à son secours, nous ne pûmes que le venger.

Le vicomte de Mirabeau, frère du fougueux orateur à l'Assemblée nationale, avait levé une légion à l'armée de Condé, infanterie, cavalerie, hussards et hulans (1). Cette légion, qui s'est couverte de gloire, était forte de quatre à cinq mille hommes, toujours au complet, ne manquant jamais de recrues. Les hussards portaient à leur shako une tête de mort blanche, large comme la main, avec des os en croix : on les appelait les hussards de la mort. C'était un brave régiment; je l'ai vu travailler devant l'ennemi; partout où il chargeait, il faisait la trouée.

Le vicomte de Mirabeau était une masse de chair animée par un courage admirable. Il était aussi brave que son célèbre frère était couard. Celui-ci, avait été provoqué en duel une cinquantaine de fois; il en savait le compte, et disait : « J'ai bien fait de les avoir tous refusés, car sur tant de chances que j'aurais courues, j'en aurais à coup sûr attrapé une mauvaise; » ce de quoi il ne se souciait pas. Il répondait tranquillement à ceux qui le provoquaient : « Je ne me bats jamais; si vous avez la rage de tirer l'épée, allez trouver mon frère; il a plus de surface que moi, et il ne demande qu'à se battre. »

(1) Boniface Riquet, vicomte de Mirabeau, né en 1754, député aux Etats généraux par la noblesse de la Sénéchaussée de Limoges. En 1790, le régiment, dont il était colonel, s'insurgea; il fit tous ses efforts pour faire rentrer ses soldats dans le devoir, y échoua, et émigra bientôt après.

Digitized by Google

L'embonpoint prodigieux du vicomte, l'avait fait surnommer Mirabeau-Tonneau; on ne le désignait jamais autrement. Lui-même, sous ce nom, rendit un jour visite aux Carmagnoles. Se trouvant en face d'eux, il s'avisa de passer le Rhin avec une dizaine d'officiers, pendant la nuit, dans une petite barque, et d'aller à un cabaret qui se trouvait là isolé. Il y cloua une pancarte, sur laquelle il provoquait les Carmagnoles, et leur disait que Mirabeau-Tonneau leur avait fait une visite, et les engageait à la lui rendre. Elle ne le fut pas.

Me trouvant un jour à Bruxelles, à l'hôtel de la Charrue-d'Or, avec nombre de jeunes militaires émigrés, nous étions à table, tous très-gais, et buvant des vins pétillants. On chanta beaucoup; le vicomte de Mirabeau, qui se trouvait là, nous proposa de nous fournir de couplets, pendant que nous chanterions les refrains. En effet, sur le refrain :

Il n'est pas de printemps
Sans violette;
Ni d'amour, ma brunette,
Sans amants.

il improvisa des couplets fort jolis, mais rien moins qu'orthodoxes, et que je ne vous redirai pas, parce qu'ils n'étaient faits que pour des oreilles de housards (1).

Notre cantonnement à Bousignies se trouvait très-près d'un pont sur la Sambre. Cette rivière est très rapide; ses bords, du côté de la France, sont presque à pic; du nôtre, l'abord était plus facile. Nous avions poussé de fréquentes reconnaissances vers Cousolre et Laurencaert. Suivant l'habitude que j'avais contractée, j'examinais le pays avec attention, et je faisais

(1) La rencontre de M. de Neuilly et du vicomte de Mirabeau aurait dû trouver place dans ses récits à une date un peu antérieure, le vicomte étant mort à la fin de l'année 1792, victime des fatigues de la campagne. On se souvient, que, dès la première page de ses souvenirs, M. de Neuilly avait prévu ces légères inexactitudes dans l'ordre des faits.

Digitized by Google

des remarques pour pouvoir m'y reconnaître en cas de besoin.

Les bords de la Sambre étaient gardés par des chasseurs à pied autrichiens et hollandais. Je ne dormais qu'habillé, et mon cheval sellé. Une nuit, je fus réveillé en sursaut par un coup de feu; en un instant, je fus debout, et mon cheval bridé. Je le sortis de l'écurie où nous avions couché, et dans la cour, je trouvai mon hôte, qui m'avertit de ne pas prendre la rue, parce que l'ennemi y était, et de le suivre par le jardin pour rejoindre mes camarades. Je suivis son conseil avec empressement, et il m'indiqua le chemin qu'il fallait prendre. Le combat était engagé partiellement; je ne savais plus comment me dégager de ce dédale de venelles qui menaient aux différents jardins. J'enfilai à tout hasard une ruelle qui me conduisit au milieu des ennemis, que la nuit et leur préoccupation empêchèrent de me reconnaître. Je filai avec eux un bout de chemin, sans mot dire, et ayant trouvé une issue sur la gauche, je détachai un vigoureux coup de sabre sur la figure de celui qui était sous ma main, et je lançai mon cheval au grand galop. Quelques-uns me poursuivirent, sans que je les craignisse, et j'eus le bonheur de rejoindre nos gens.

Nous fîmes une charge à fond dans la rue, au moment même où les chasseurs Le Loup (autrichiens) arrivaient, et ayant pris l'ennemi en flanc, le fusillaient à bout portant. Sa déroute fut prompte et complète, et s'il eut fait plus clair, pas un n'eût échappé. Il y en eut beaucoup de tués et de pris. Quelques-uns se noyèrent; le reste repassa le pont, dont ils avaient enlevé le poste, en venant nous surprendre. Nous les suivîmes de près, et nous nous trouvâmes au jour, engagés dans le chemin très-creux, qui monte du pont à la plaine de Cousolre. Les côtés de ce chemin, ainsi que toute la hauteur, étaient garnis d'infanterie, qui avait beau jeu pour nous écraser. Nous ne pouvions ni reculer, ni sortir du chemin, et nous nous croyions perdus, parce que, emportés par l'ardeur de la poursuite, nous n'avions pas attendu nos chasseurs à pied. Les hommes et les chevaux tombaient morts ou blessés. Le comte d'Asson, un de

Digitized by Google

nos plus braves officiers, homme de sang-froid, lança son cheval en biais, et en deux bonds fut sorti du chemin. Une dizaine d'hommes l'imitèrent; et aussitôt ils chargèrent avec furie l'infanterie ennemie, et nous donnèrent la facilité de sortir de cet infernal chemin, où nous laissâmes plus de trente gentilshommes morts ou blessés. Soutenus par une division de hussards hongrois et par nos chasseurs, nous chargeâmes et fîmes un grand carnage de cette infanterie, qui disparut presqu'entièrement et s'éparpilla dans toutes les directions de la plaine.

Nous étions nous-mêmes débandés. Acharné à poursuivre les fuyards, tout-à-fait sur la droite, je m'emportai comme un étourdi; mais ayant jeté les yeux vers le gros du régiment, je l'aperçus qui se repliait un peu vite, parce qu'une grosse masse de cavalerie arrivait sur lui au grand trot. Je ne fus pas longtemps à calculer, que les nôtres faisant leur retraite, les ennemis seraient à l'entrée du chemin creux avant moi; et qu'alors, le moins qui pourrait m'arriver serait d'être pris, et par conséquent fusillé. Cette alternative ne me convenant pas du tout, je me tendis l'imagination pour me tirer de ce mauvais pas. Je me souvins d'un sentier raide et étroit, qui de la côte la plus escarpée, conduisait au bord de la rivière; mais je n'étais pas sûr de l'endroit où il aboutissait; je le cherchai, et le pris à tout hasard, parce qu'il m'offrait une chance de salut.

Après avoir mis pied à terre, au moment où j'arrivai au bord de l'eau, et où je me disposais à en remonter le cours pour tourner le dos au pont, toute la hauteur se couronna d'infanterie, qui commença à tirer sur moi. Je ne balançai pas à entrer dans la rivière : quand je fus au milieu, mon cheval que je ne tenais que par les crins, ne put résister au courant très-rapide, et nous fûmes entraînés à la dérive. Les balles pleuvaient autour de nous; une seule m'atteignit au haut du shako, et coupa mon plumet. Ma pauvre bête, toute fatiguée qu'elle était, finit par gagner la rive opposée et put heureu-

Digitized by Google

sement y prendre pied. Elle s'arrêta pour souffler. Mes membres étaient si roidis, que j'eus de la peine à dégager mes doigts des crins.

L'ennemi ne discontinuait pas son feu, et il n'était pas prudent de m'arrêter en point de mire. Je pris ma gourde d'eau-de-vie, et j'en bus quelques gorgées, tout en marchant. A peu de distance de là, je trouvai les piquets qu'on venait de poser. Sur l'indication qui me fut donnée, je découvris le comte de Béon, mon colonel, dans une maison d'où s'échappait une odeur de cuisine. Je fus reçu avec d'autant plus de plaisir, qu'on me croyait tué ou pris, ce qui était la même chose, dans ce bon temps-là. Mon premier soin fut pour mon cheval, qui en avait grand besoin ; puis je me déshabillai pour faire sécher mes vêtements et tout mon équipage. Je m'aperçus seulement alors, qu'une balle avait emporté un morceau de ma botte gauche, avec un peu de peau sous ma cheville. M. de Béon me fit donner des hardes, et je me mis à table, où j'officiai comme un gaillard de dix-sept ans, qui n'avait rien pris, depuis la veille au soir, qu'un coup d'eau-de-vie, et s'était baigné à l'eau froide, après s'être battu sept à huit heures.

Cette affaire nous coûta cher; plus de quatre-vingts gentilshommes étaient restés sur la place; et nous avions presqu'autant de blessés. Pour nous réorganiser, on nous logea à Binche, où nous fûmes recrutés et remontés.

Peu de temps après, nous nous remîmes en ligne, en avant du village de Rouvroy, où nous bivouaquâmes pendant quelques jours. Vers neuf heures du matin, comme nous finissions de manger, nous entendîmes quelques coups de feu, et nous jugeâmes que nous allions bientôt en découdre. Effectivement, nous eûmes l'ordre de nous porter en avant. Nos deux escadrons étaient en bataille, quand tout-à-coup nous vîmes arriver, devant notre front, notre aumônier, au galop. Il demanda à M. d'Asson, la permission de nous dire quelques mots : « Messieurs, nous dit-il, voici un moment suprême; ce soir peut-être, plusieurs d'entre vous comparaîtront devant

Digitized by Google

Dieu; faites donc un acte de contrition, et je vous donnerai l'absolution *in extremis*. » Quelques instants après, il nous bénit, et nous fîmes le signe de la croix. « Allez, mes enfants, et faites votre devoir! » Je fus extrêmement ému, ainsi que tous mes camarades.

Nous nous portâmes en avant. La plaine, dans laquelle nous avançâmes grand train, était coupée par un ravin ou chemin creux, que nous ne soupçonnions pas, et que l'ennemi avait garni d'infanterie, soutenue par de la cavalerie en bataille, à quelques pas du bord. Nous n'hésitâmes pas à charger cette cavalerie, qui n'était guère plus forte que nous. Nous étions à peine à cinquante pas du ravin, que l'infanterie se leva, et fit sa décharge, qui ne nous fit pas grand mal; et, en fuyant, elle mit du désordre dans sa cavalerie, de sorte qu'après avoir franchi l'obstacle, nous eûmes beau jeu. La cavalerie ne tint pas, et tourna le dos, en nous abandonnant les fantassins, que nous sabrâmes de bon cœur. Un d'eux, que je poursuivais, fit volte-face, m'attendit à bout portant, et me manqua. Je tournais autour de lui, parce qu'il me présentait toujours sa baïonnette; enfin, lassé de ce manége, je lançai mon cheval sur lui, en le faisant cabrer. Sa baïonnette me frappa sur le devant de la jambe droite entre les deux os. Quelque vive que fut la douleur, je relevai le second coup qu'il allait me porter, avec le dos de mon sabre, et d'un revers que je lui appliquai sur le visage, je le jetai à bas, sans connaissance.

Je me dirigeais vers l'ambulance, quand la trompette sonna le ralliement, parce que la cavalerie française revenait sur nous. J'oubliai mon mal et rentrai dans le rang. La mêlée fut assez longue et sanglante; les hussards hongrois de Barko, et les dragons hollandais de Bylandt, étant survenus, nous tuâmes beaucoup d'ennemis, et en fîmes prisonniers un certain nombre. Comme j'allais me faire panser, car je ne sentais plus ma jambe, tant elle était engourdie, j'aperçus un officier français, qui tout blessé qu'il était à la tête, se défendait à

Digitized by Google

pied avec son sabre, contre trois ou quatre hussards. Cette lutte était si inégale, qu'elle m'intéressa, et je demandai à nos amis, les hussards, la vie de ce malheureux ; ils me l'accordèrent. Je lui dis de prendre mon cheval par la crinière, et de ne pas s'éloigner de moi. Il me suivit à l'ambulance où l'on m'opéra, me pansa, et me chargea pour me conduire à Mons, sur une charrette où je donnai place à mon prisonnier, qui se nommait Legrand, capitaine aux chasseurs de Gévaudan. Pour en finir avec lui, je vous dirai que je le gardai deux jours dans mon logement, et qu'ayant su que le général Van der Duyn, frère de ma chère Mme de Casembroot, était à Mons, je lui écrivis et il eut la bonté de venir me voir, et il m'offrit tout ce qui dépendait de lui. Je lui demandai seulement la liberté de mon prisonnier, et de le faire passer en France. Il me le promit, et peu de jours après, il vint m'annoncer que tout était prêt pour le départ de mon homme, qui m'embrassa en me quittant, et me protesta de sa reconnaissance. Je lui dis que je m'en fiais à son honneur, et que le meilleur moyen de me le prouver, serait de sauver, s'il en trouvait l'occasion, les émigrés qui auraient le malheur d'être pris. Il me le jura. J'ai su depuis qu'il ne m'avait pas oublié. Ma blessure ne fut pas longue à guérir. Elle était à peine cicatrisée, que je rejoignis mon corps (1).

On ne croit généralement pas aux pressentiments, et on a souvent raison. Cependant, je vais rapporter ici ce qui est arrivé à un de mes camarades : ce fait a été connu d'un grand nombre de nos volontaires. Un gentilhomme d'Auvergne, nommé Launay, était dans la même escouade que moi. C'était un bel homme, aussi loyal que brave, d'un caractère doux et jovial. Il était marié. Voyant diminuer ses ressources, et craignant que la misère ne vint remplacer le peu d'aisance dont jouissait sa femme, il entra dans les hussards de Béon. Malgré la différence de nos âges, il se prit pour moi d'une vive

(1) Voir III, note 2, page 120.

Digitized by Google

affection, et je le payais de retour. Il me rendait de petits services, et m'avait appris par principes, le maniement du sabre, dont je me servais machinalement.

La campagne était assez avancée, et depuis une huitaine de jours, nous n'avions vu l'ennemi que de loin. J'avais remarqué depuis quelque temps que Launay était soucieux; il ne riait plus; et une fois hors du service, il cherchait la solitude. Nos camarades en avaient été frappés comme moi. Je crus qu'il avait de mauvaises nouvelles de sa femme, et je le lui demandai. Il me répondit qu'il en avait d'excellentes. Etonné de voir sa mélancolie augmenter, je le pressai de questions, mais ce fut en vain. Notre aumônier, qui l'aimait aussi beaucoup, avait avec lui de longues et fréquentes conversations; comme je ne le croyais dévot qu'à demi, ces entretiens prolongés me surprirent.

Un soir, étant seul avec lui, nous parlâmes des quartiers d'hiver, et du lieu où nous les passerions; je lui dis que je désirais qu'ils fussent à peu de distance d'une ville où on pourrait s'amuser : vous y ferez venir votre femme, ajoutai-je. A ces mots bien naturels, sa figure s'assombrit, et je vis des larmes rouler dans ses yeux. — Mon cher enfant, me dit-il, il y a loin d'ici aux quartiers d'hiver! et plusieurs de nous, sans doute, ne les verront pas. — Bah! m'écriai-je, quelle diable d'idée avez-vous là? Je ne songe qu'à l'espoir de me divertir; après nous le déluge! Vous n'avez jamais craint d'aborder l'ennemi; d'ailleurs, la campagne est aux trois quarts finie; et dans notre position, nous n'aurons guère que quelques affaires d'avant-poste. — Il n'en faut pas davantage pour être tué, me répondit-il, d'un ton sérieux. — J'ouvris de grands yeux : mais enfin qu'avez-vous, repris-je? — J'ai l'idée, dit-il en me prenant la main, que ma fin est proche, et que je serai tué à la première rencontre. — Je voulus tourner la chose en plaisanterie, mais il m'arrêta. — Si je n'avais fait mes preuves, et si je ne connaissais pas ta discrétion et ton attachement pour moi, je ne te parlerais pas ainsi. Ma mort est proche, et j'y suis

Digitized by Google

résigné; le sort de ma chère femme est la chose qui me désespère. Elle a quitté sa patrie par amour pour moi; que deviendra-t-elle, quand je ne serai plus, pauvre, isolée, et près du théâtre de la guerre? C'est affreux! Il faut que j'espère pour elle en la miséricorde de Dieu. Déjà, j'ai ouvert mon cœur à notre digne aumônier; il m'a inspiré de la résignation, et nos camarades n'auront pas à rougir de moi. Je lui ai remis ce que j'avais d'argent; il le fera parvenir à ma femme, quand ma destinée sera accomplie.

Jeune comme je l'étais, insouciant à l'idée de la mort, je ne pus entendre ce brave soldat parler ainsi, sans en être vivement ému. Mon silence le toucha plus que des phrases, qui n'auraient rien signifié dans l'état où cet entretien m'avait mis.

Nous eûmes peu après quelques escarmouches insignifiantes, où nous n'eûmes d'engagés que des tirailleurs. Launay n'en fut pas. A la fin, il y eut une affaire sérieuse. Nous fûmes commandés pour enlever une batterie de deux canons et un obusier, que l'ennemi avait démasquée, et qui nous fouettait en flanc. Nous nous lançâmes sur elle, en la prenant des deux côtés. Nous culbutâmes les pelotons qui la soutenaient, et nous rejoignîmes les pièces que les artilleurs emmenaient, après avoir sabré ceux-ci. Pendant cette opération, je n'avais pas eu le temps de songer à Launay. Ma joie fut extrême de le revoir auprès de moi, quand nous eûmes repris nos rangs, sans la plus légère blessure. Eh! bien, lui criai-je, qu'en dites-vous? — La journée n'est pas finie, me répondit-il, d'une voix basse.

Il était près de quatre heures du soir, et la grosse cavalerie avait commencé à défiler, quand une vive fusillade se fit entendre sur notre droite. Au bout de dix minutes, le feu redoubla, et nous reçûmes ordre de nous y porter. Nous rompîmes par quatre; Launay, qui était à deux files de moi, avait l'air fort calme; il allongea le bras et me serra la main, sans échanger une parole. A peine étions nous en bataille, qu'on sonna la charge sur un carré d'infanterie, que nous ne pûmes

Digitized by Google

enfoncer; nous reculâmes pour nous reformer. Malgré notre position critique, je jetai les yeux sur Launay, et vis que sa gourmette étant cassée, il n'était plus maître de son cheval. — Retirez-vous, lui criai-je; votre cheval vous emportera! — Au moment même, une balle frappa sur la fesse, son cheval, qui tourna cul sur pointe, et malgré ses efforts, l'emporta comme une flèche sur le carré, au milieu duquel il tomba percé de coups de baïonnettes. Pauvre Launay, ainsi fut justifié son triste pressentiment!

Etant près de Thuin, on nous fit monter à cheval vers minuit; nous prîmes la tête d'une forte colonne de toutes armes, et nous partîmes sans savoir quel était le but de l'expédition. Un peu avant le jour, on fit halte pour faire manger les chevaux. Quelques coups de fusils nous annoncèrent que nous n'étions pas loin des républicains. Effectivement, après un quart-d'heure de marche, nous distinguâmes une ligne de troupes, dont la droite était appuyée à un gros village, à mi-côte, défendu par les feux croisés de deux redoutes. La gauche, reployée, faisait face à un ruisseau qu'une de nos colonnes se disposait à passer. Nos canons, qu'on avait fait avancer, commencèrent à répondre chaudement au feu des redoutes : une pièce de celles-ci fut démontée, et un caisson sauta.

L'attaque du village commença, et notre infanterie l'emporta, non sans efforts; nous l'avions tourné, et tout ce qui s'échappait tombait sous nos coups. Des dragons vinrent nous charger, mais ils tournèrent bride, avant d'avoir croisé le sabre. Il n'était pas midi, que les ennemis étaient en pleine déroute. Nous les poursuivîmes la pointe dans les reins, et entrâmes presqu'en même temps qu'eux dans la petite ville de Solre-le-Château. A peine avions nous fait vingt pas dans la rue, que nous fûmes assaillis de coups de fusil, que les habitants tiraient des greniers et des larmiers des caves. Force nous fut de nous replier, et le général fit avancer notre infanterie au pas de course, en accordant cinq heures de pillage.

Digitized by Google

Je ne retracerai pas les horreurs dont je fus témoin. Les portes des maisons furent enfoncées, les habitants massacrés; les soldats, ivres de vin et de fureur, assouvirent leur brutalité sur les femmes et les filles, jetèrent dehors les meubles et effets, roulèrent le vin et la bière dans la rue; ils perçaient les tonneaux à coup de fusil, faute d'outils. Une pharmacie fut envahie, et les alcools qu'ils avalèrent, coûtèrent la vie à plusieurs. L'odeur des drogues était si forte, que nos chevaux hésitaient à passer auprès. Mes camarades et moi, étrangers à ces scènes atroces, avions suivi l'ennemi sur la route d'Avesne.

En rentrant dans la ville, je pris une rue détournée, pour trouver un endroit où je pusse faire manger mon cheval. Comme je passais devant une grosse boutique, que nos fantassins exploitaient, je vis à mes pieds une belle pièce de velours de soie bleu clair, plusieurs pièces de toile, et différentes sortes d'étoffes et de marchandises. Je choisis la plus belle toile, et avec ma corde à fourrage, je la liai avec le velours, auquel j'ajoutai des paquets d'échevaux de soie et de fil, et en ayant fait deux ballots égaux, je les mis en trousse. A quelques pas de là, un gros sac fut jeté par des pillards ivres, du haut d'une fenêtre, et pensa me tomber sur la tête. Je le ramassai après m'être assuré que ce n'étaient pas des clous; j'y trouvai, à mon grand plaisir, une forte somme en écus de six francs, en petits écus, et en pièces de trente sols.

Pendant ce temps, mon cheval avait à la tête une musette d'avoine, que j'avais également ramassée; mais, m'apercevant qu'il avait grand soif, je le conduisis vers la rivière, où je le fis boire. Tout à côté, il y avait un moulin, d'où j'entendis partir des cris de désespoir, et des jurements en hongrois. J'y courus; un spectacle horrible me frappa : tout était cassé, brisé; des cadavres mutilés d'hommes et de femmes gisaient devant l'âtre, et près de la porte. Une quinzaine de hussards de Ferdinand étaient autour d'une fille de dix-sept à dix-huit ans.

. . . . . .

Digitized by Google

. . . J'essayai de les détourner, et d'obtenir grâce pour cette malheureuse ; mais ce fut le cas de dire que j'y perdis mon latin. Ils mirent la main sur leurs sabres, torsèrent leurs moustaches, et me dirent de me mêler de mes affaires. La partie n'était pas égale, et je jugeai prudent de ne pas les exposer à un nouveau crime.

Je remontai vers la place ; les soldats avaient entassé les papiers de la mairie, les minutes des notaires, une grande quantité de fagots, autour de l'arbre de la liberté, et y avaient mis le feu. Ils y jetaient les corps morts dont il y avait assez grande quantité ; l'odeur était insupportable. C'étaient nos Croates et nos Valaques qui avaient imaginé cette gentillesse. Heureusement que les cinq heures eurent un terme. On fit sortir tous ces pillards ; en rejoignant le régiment, ils étaient encore si endiablés, que rencontrant un troupeau de moutons, à coups de sabre, ils détachaient les deux gigots, et laissaient le reste.

Quelques jours après, par représailles, les Jacobins nous rendirent visite ; et pendant une forte escarmouche, ils brûlèrent sous nos yeux une douzaine de villages qu'ils avaient auparavant pillés et saccagés. Ils auraient eu bien envie de s'emparer de Thuin, mais elle était trop bien défendue.

J'étais en tirailleur ce jour-là. Nous avions devant nous l'infanterie légère, dont les coups étaient plus assurés que les nôtres ; et nous n'y échappions qu'en tenant nos chevaux en mouvement et par des charges partielles. Un fantassin semblait s'acharner après moi, et, ne me perdant pas de vue, m'avait fait siffler sept à huit balles aux oreilles. Fatigué de cette persistance, je m'éloignai peu à peu de côté ; il me suivit. Quand je le vis assez loin des siens pour ne pas être secouru, je m'en rapprochai en courant des bordées, sans avoir l'air de faire attention plus à lui qu'aux autres ; puis tournant mon cheval tout-à-coup, je courus sur lui, qui n'avait qu'un petit buisson pour le protéger. Il se pressa de tirer, me manqua, et n'ayant pas le temps de recharger, il présenta la baïonnette,

Digitized by Google

que je relevai sans effort; et lui donnant un coup de revers en pleine poitrine, je le jetai à terre. Comme j'allais l'achever d'un coup de pointe, il me cria : « Grâce! je suis une femme. »

Il y a toujours des paysans qui suivent de loin les troupes, un jour d'action, pour dépouiller les morts, ramasser les armes, transporter les blessés; je fus en chercher, leur dis son sexe, et leur recommandai de la porter à l'ambulance, et ensuite chez les religieuses, à Thuin, dès que l'appareil serait mis.

Vers deux heures, nous fûmes refoulés dans la ville, et l'artillerie joua des deux côtés. J'étais si las, que je me hâtai de chercher un coin où mon cheval et moi pussions nous reposer. J'avisai le porche de l'hôtel-de-ville, dont un battant de la porte était ouvert, et après avoir mis la musette au nez de mon cheval, je m'étendis sur les dalles et m'endormis malgré un tapage infernal.

Les Français tiraient toujours sur la ville haute, où je sommeillais ; un de leurs obus, qui devait avoir décrit une forte parabole, vint tomber et éclater sur la place, près de la porte derrière laquelle je dormais. Si les ais eussent été moins épais ou moins solides, j'aurais été tué ou blessé. Après un réveil si peu agréable, je descendis dans la ville basse, plus à l'abri des projectiles, et me ressouvenant de mon amazone, je me dirigeai vers le couvent, où j'avais dit qu'on la déposât. On avait suivi mes recommandations à son égard. Je demandai à la voir ; elle était avec un aumônier, dont j'attendis le départ. Je la trouvai en bonnet et en camisole, dans un lit très propre, une Sœur près d'elle. Aux premiers mots elle me reconnut, ce qui lui fut plus facile qu'à moi, à cause de mon uniforme.

Je lui exprimai le regret de l'avoir mise en cet état. Elle me répondit d'une voix très douce, que Dieu s'était servi de moi pour la tirer de la voie de perdition ; que le bon prêtre qui venait de la quitter lui avait fait espérer que son repentir lui mériterait la miséricorde divine. Elle était encore jolie, et

Digitized by Google

paraissait avoir de l'éducation. Née dans un bourg près de Lille, d'une famille bourgeoise, l'amour lui avait inspiré le courage de suivre son amant, qui avait été forcé de marcher. Son confesseur s'était chargé de faire parvenir une lettre à ses parents. Je pris congé d'elle. Elle me remercia de mon intérêt, en me serrant la main. J'étais très-ému. La religieuse, en me reconduisant, me dit qu'il n'y avait pas d'espoir de la sauver, parce que la lame avait pénétré trop avant.

Dans ce temps-là, il n'était pas rare de voir des femmes guerroyer dans les rangs des Français. Dumouriez avait parmi ses aides-de-camp deux jeunes filles ; l'une d'elles a épousé le général Guilleminot. Je crois qu'elles étaient sœurs.

Je citerai un autre exemple, qui a eu lieu parmi nous. Il y avait dans l'infanterie de la Légion de Damas (corps d'émigrés formé à l'instar de celui de Béon) un gentilhomme nommé la Houssaie. Sa femme, grande et forte, servait avec lui, sous le nom du chevalier, son frère. Aussi courageuse que son époux, elle bravait les dangers et la fatigue; elle faisait son service avec une rare exactitude ; ses armes, son fourniment étaient toujours bien tenus; on citait le chevalier de la Houssaie comme un modèle, dans un Corps aussi distingué. Elle était assez laide pour passer pour un homme; cependant, je ne sais sur quels indices quelques-uns soupçonnaient son sexe, mais sans se permettre d'y faire la moindre allusion, car il aurait fallu mettre l'épée à la main. Le hasard me mit à même de prononcer là-dessus avec connaissance de cause.

Nous passions une certaine nuit à la belle étoile; et les deux régiments étant à peu de distance l'un de l'autre, je fus au bivouac des Damas, pour parler à l'un d'entre eux. Je le trouvai auprès d'un feu énorme, où étaient également MM. de la Houssaie, assis en face de la place que j'avais prise. Le Chevalier dormait accroupi, la tête dans ses mains, sur ses genoux. Quelque désordre dans son vêtement favorisa ma curiosité; et à la lueur du feu, je vis très clairement que ce n'était pas un garçon. J'eus la discrétion de ne faire part à

Digitized by Google

personne de ma découverte. Il faut que j'achève l'histoire de cette moderne Bradamante.

A la journée de Dinan, son mari fut blessé; elle le transporta à l'ambulance, le fit panser, l'achemina vers l'hôpital et revint combattre. Au canal de Louvain, M. de la Houssaie fut tué d'une balle à la tête : sa femme l'enleva, le coucha dans un fossé, le recouvrit de terre avec sa baïonnette, et reprit son poste. Elle fit partie de l'expédition de Quiberon, fut prise et condamnée à mort. De braves Bretonnes lui ayant fait parvenir des habillements de son sexe, elle se sauva. En 1814, je l'ai aperçue, toujours vêtue en homme, au Palais Royal. Elle fut nommée chevalier de St. Louis.

Les opérations furent à peine interrompues pendant l'hiver. J'eus cependant permission d'aller à Utrecht embrasser ma mère et ma sœur. Je ne demeurai guère que trois semaines avec elles.

LE COMTE DE BÉON A LA COMTESSE DE NEUILLY.

« C'est avec trop de satisfaction, Madame la Comtesse, que je rends témoignage au zèle et à la bonne conduite de Monsieur votre fils, pour ne pas vous marquer le plaisir que j'ai d'apprendre que sa santé lui permettra de recommencer une nouvelle campagne avec moi, et poursuivre de nouveau à outrance les affaires de nos malheureux Maîtres. Je lui en faciliterai les moyens, comme vous le désirez, en lui procurant un nouveau cheval commode et facile. Je sens le prix que vous y mettez, et il me suffit, pour que je désire ardemment remplir son intention, et par là prouver mon attachement pour M. de Neuilly, et mon respect et ma soumission à vos ordres. Comme votre fils, je lui dois des égards; et comme mon camarade, je lui donnerai les soins de l'amitié.

Rendez justice, Madame la comtesse, à la sincérité de mes sentiments et au respect avec lequel je suis,

Madame la comtesse,

Votre très-humble et très-obéissant,

Comte de Béon.

De La Haye, le 15 Janvier 1794.

Digitized by Google

Depuis que je faisais la guerre, je n'avais encore assisté qu'à des affaires partielles, quoique sanglantes. Je n'avais jamais vu de bataille rangée, et je désirais ardemment en voir livrer une. Mon vœu fut accompli.

La lettre suivante, transmise à Mme de Neuilly et conservée par elle, a été écrite après une de ces affaires partielles, quoique sanglantes, dont parle M. de Neuilly.

LE COMTE DE BÉON AU COMTE D'ANGIVILLER.

C'est avec satisfaction, Monsieur, que je vous rassure sur le sort de M. de Neuilly ; il est avec les braves volontaires de mon corps, qui viennent en effet de soutenir la réputation de vrais chevaliers françois ; mais je suis inconsolable de la perte de quelques-uns d'eux.

M. de Rey est en congé depuis quelque temps ; je n'en ai pas de nouvelles.

Veuillez, je vous prie, rassurer Mme la comtesse de Neuilly, et lui faire agréer mes hommages respectueux.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, avec un parfait attachement,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

Comte de Béon.

Mons, le 31 de mai 1794.

L'armée française de Sambre-et-Meuse avait investi Charleroy ; la nôtre, sous les ordres de M. de Clairfayt, s'ébranla pour faire lever le siége (1). J'étais, dès la veille, d'ordonnance près du prince de Reuss. On se mit en marche dès minuit ; et à la pointe du jour, les lignes étaient formées. La fusillade des tirailleurs, accompagnée de quelques coups de canon, commença le bal.

Mon prince, avec ses aides de camp et ses ordonnances,

(1) Le 16 juin 1794, Charleroy fut investi par l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres de Jourdan et de Kléber. Les Français furent repoussés, et repassèrent la Meuse pour la quatrième fois. Quelques jours après, ils revinrent à la charge. La ville se rendit à eux, le 27 juin, après sept jours de tranchée et d'un bombardement continu.

Digitized by Google

était placé en tête de sa division, sur une hauteur, d'où nous pouvions apercevoir notre armée à perte de vue. Elle s'avançait en ordre de bataille, et les régiments qui devaient former la colonne d'attaque, se massaient au son de leurs musiques. Dieu! que c'était beau! La division fut chargée de s'emparer d'un bois assez étendu, qu'il était important d'occuper. Le prince m'envoya porter l'ordre au régiment de Sztaray (hongrois), d'aborder par la droite, à la baïonnette; et après m'avoir expliqué ses intentions, me chargea de diriger ce mouvement. Le colonel, près duquel je me tins, sous une grêle de balles, pénétra dans le bois, en chassa l'ennemi, mais en fut repoussé à son tour. Le prince ayant fait avancer quatre pièces d'artillerie, fit ouvrir un feu si vif, que les patriotes, écrasés par les boulets, les obus et les débris des arbres qui volaient en éclats, ne purent tenir contre une nouvelle attaque de nos Hongrois, et se replièrent sur Jumetz. J'avais rejoint le prince, qui avait poussé en avant. La plaine de Jumetz est étendue. Les patriotes, battus sur tous les points, étaient en pleine retraite. Leurs cuirassiers en bataille, à cheval sur la grand'route, étaient chargés de la protéger. Le prince n'avait que de la cavalerie légère, qu'il ne voulut lancer contre cette ligne de fer, que soutenue par de l'artillerie. Il m'envoya chercher les hussards de Saxe, commandés par le brave Gottesheim, et ceux de Toscane, et fit avancer derrière eux deux pièces d'artillerie, chargées à mitraille. Les hussards feignirent une charge sur les cuirassiers, qui ne s'en émurent guère; mais à une quarantaine de pas, ils s'avancèrent par un quart de conversion à droite et à gauche, et démasquèrent les pièces, qui firent un ravage épouvantable dans les cuirassiers; un grand nombre fut tué, y compris le colonel. Profitant de la trouée, les hussards se ruèrent sur eux, et les mirent d'autant plus tôt en déroute, que nos cuirassiers de Cavannah arrivaient au galop.

Toute la plaine était couverte de fuyards, et jonchée de morts. Il fallait que les républicains gagnassent Marchienne-

Digitized by Google

au-Pont; et il en a périt beaucoup au passage de la rivière. J'avais poussé ma pointe avec les hussards, et poursuivi ceux qui fuyaient à travers champs. Nous aperçûmes deux pièces de canon, qui avaient sans doute servi à l'attaque de Charleroy, et que les canonniers emmenaient à grand'peine; nous les chargeâmes, et nous nous en emparâmes, malgré la résistance des artilleurs, que nous sabrâmes sur leurs pièces. Je les laissai aux hussards, et retournai à mon prince, auquel je rendis compte de ce que j'avais fait. Il montait un cheval turc, qui avait appartenu au Bacha de Belgrade : de ma vie, je n'ai vu un plus joli et un meilleur animal.

Je devais dîner avec le prince, ou plutôt souper. Je mis mon cheval dans l'écurie de mon logement, et après m'être décrassé, je fus visiter Charleroy, qui était fort enchantée de ne pas s'être rendue. Je fis quelques tours dans la ville haute, et je rencontrai deux particuliers, qui, sous une redingote grise, portaient la veste et la culotte rouge des officiers généraux. L'un d'eux était fort jeune; à la déférence du plus âgé, je jugeai que le premier était son supérieur; mais je ne savais arranger cela avec sa figure juvénile. Il me regarda; et reconnaissant au brassard à trois fleurs de lys, que j'étais français, il me demanda si la ville avait souffert.—Général, lui répondis-je, je n'ai pas parcouru toute la ville; mais j'ai remarqué quelques maisons dont la charpente a été entamée. — Vous êtes d'un corps français, au service de Hollande? — Oui, Général; des hussards nobles de Béon; et d'ordonnance près S. A. le prince de Reuss.—Brave général! faites-lui mon compliment sur ses succès d'aujourd'hui, en attendant que je lui en témoigne ma satisfaction. — Au nom de qui dois-je lui parler? — De l'Empereur (1). — Je ne sais comment je me tirai de la surprise où me jeta ce peu de mots. Je suppliai S. M. I.

(1) François II, archiduc d'Autriche, né en 1768, élu Empereur d'Allemagne le 14 Juillet 1792, après la mort de Léopold II, son frère. A partir de 1806, François II, réduit à ses états héréditaires, régna sous le nom de François Ier, Empereur d'Autriche.

Digitized by Google

d'excuser le ton bref avec lequel je lui avais répondu, n'ayant pas encore eu l'honneur d'approcher de sa personne. L'Empereur me dit avec bonté, qu'il voyait avec plaisir un de ces gentilshommes qui donnaient en toute occasion des preuves de leur bravoure et de leur fidélité. Il me fit un signe gracieux de la main, et continua sa promenade.

A cent pas de là, je rencontrai le général marquis du Chasteler, auquel j'avais été présenté, et qui m'ayant serré la main, m'invita à venir coucher dans un château qu'il avait près de Fontaine-l'Evêque, se chargeant de toute responsabilité près du prince de Reuss, et de mon colonel. Je refusai avec regret; mais avec moi, le service a toujours passé avant le plaisir.

Peu de temps après, nous nous battîmes aux Quatre-Bras, peu loin de Waterloo. J'y eus mon cheval tué d'un éclat d'obus, qui lui entra dans l'épaule, à deux pouces de mon genou. J'eus le temps de sauter à terre, avant que le pauvre animal ne tombât. J'éprouvai de cette aventure un vif chagrin.

Fort ennuyé d'être démonté, je songeai à me procurer un autre cheval; l'occasion ne s'en fit pas attendre. J'avais détaché mon porte-manteau, et je venais de le cacher sous des broussailles, quand je vis approcher au petit trot un cheval dont le maître était tombé dans le combat; il s'arrêta à brouter l'herbe à trente pas de moi. Approcher tout doucement, saisir la bride qui traînait par terre, m'élancer sur le dos de l'animal, fut l'affaire d'un instant; et je m'éloignai, fort pressé de l'ôter à quelques cavaliers, qui de loin m'avaient vu faire, et semblaient d'humeur, comme les héros d'Homère, à me disputer ma capture. Je retournai à l'endroit où gisait mon pauvre cheval, dont je pris le harnachement pour en affubler ma nouvelle monture; je n'oubliai pas mon porte-manteau, et je rejoignis le corps, très content de ne pas être dans l'infanterie. Ce cheval était beau et bon, et il fut sans doute flatté de porter un gentilhomme plutôt qu'un Carmagnole. Je dus m'en faire payer le prix par le commissariat hollandais,

Digitized by Google

attendu que leurs Hautes Puissances étaient obligées de pourvoir à ma remonte.

Je finirais par vous ennuyer, ma chère Hélène, et c'est peut-être déjà fait, si je vous narrais nos marches, contre-marches, batailles et escarmouches. Je vous dirai seulement que me trouvant, avec une dizaine de mes camarades, renfermé par hasard dans Menin, nous fîmes la tête de la sortie de nuit, au moyen de laquelle le prince héréditaire d'Orange, dernier roi des Pays-Bas (1), et toute la garnison, composée en grande partie d'émigrés, s'échappèrent presque sans perte, sous les ordres du général hanovrien Hammerstein.

Menin était investie de toute part, et notre situation désespérée : un acte d'audace pouvait seul nous sauver. Le prince s'étant résolu à risquer la sortie, on prit des dispositions pour partir. A l'entrée de la nuit, on fit entourer les canons avec des guenilles ; et l'on en mit aussi aux pieds de nos chevaux. Nous arrivâmes dans le plus grand silence devant la porte de France. L'ennemi nous guettait à la porte de Hollande, ne croyant pas qu'on osât tenter la sortie de l'autre côté. Les ponts-levis s'abaissèrent sans le moindre bruit; la nuit était sombre, le vent assez fort. Nous suivimes la chaussée jusqu'au premier poste des républicains, et nous fonçâmes dessus. Pendant ce temps, le prince s'avança et tourna brusquement sur les glacis avec la garnison, infanterie et cavalerie. A un signal qu'ils donnèrent, nous sûmes qu'ils étaient sortis, et nous les rejoignîmes, en soutenant l'attaque des premiers corps de la cavalerie légère des patriotes, parmi lesquels étaient les chasseurs de Saint Georges, commandés par ce

(1) Guillaume-Frédéric, prince d'Orange Nassau, né en 1772, fils de Guillaume V, dernier Stathouder des Provinces-Unies; il devint roi des Pays-Bas en 1815, sous le nom de Guillaume Ier. La révolution de 1890 lui enleva la moitié de son royaume, et son titre de Roi des Pays-Bas, qui fut changé contre celui de Roi de Hollande.

Digitized by Google

mulâtre fameux (1). Nous les voyions depuis long-temps, de la place, en face de nous : c'était un assez beau corps, mais composé d'un ramassis de toute espèce. Nous l'avions tâté, et trouvé peu solide. Une fois sur la grand'route, nous nous trouvâmes environ deux mille cinq cents : les chasseurs ne nous poursuivirent pas.

L'armée républicaine envahissait la Hollande, qui réduite à ses propres forces, ne pouvait résister. Bréda, Berg-op-Zoom étaient investis. Nous avions traversé le Moerdyk par un si mauvais temps, que nous pensâmes tous périr; trois bâtiments chargés de hollandais sombrèrent. Jamais je ne m'étais cru si près de ma fin, et j'avoue que la mort sous cette forme peu martiale ne me plaisait pas du tout.

On nous envoya dans l'île de Bommel. Je n'avais depuis longtemps, de nouvelles ni de ma mère ni de ma sœur; et ce n'était pas surprenant, car je ne restais guère à la même place. Elles du moins étaient rassurées sur mon compte, parce que j'avais l'attention de leur écrire le plus souvent que je pouvais. Je grillais d'aller à Utrecht, et j'avais la promesse d'une permission dès que cela serait possible, lorsque j'appris que ma mère avait quitté cette ville, ainsi que toutes les personnes notables. Elle avait annoncé l'intention de se réfugier à Londres.

Il semble que Mme de Neuilly n'eut pas l'intention de se réfugier à Londres, mais en Allemagne. On le voit par la lettre suivante, qui lui fut adressée peu de temps avant son départ d'Utrecht.

Mme TAETS D'AMERONGEN A Mme DE NEUILLY.

Utrecht (*Octobre* 1794).

Je me hâte de vous répondre, ma chère Madame, pour vous

(1) Saint Georges s'était acquis une sorte de célébrité par ses avantages extérieurs, son habileté à l'escrime, et son talent pour tous les arts d'agrément. Il était né d'une négresse, à la Guadeloupe, en 1745. Son père, M. de Boulogne, fermier général, l'avait amené en France et fait élever avec soin. Il devint l'ami du duc d'Orléans (Philippe-Egalité), et le confident des intrigues du Palais-Royal. Fort avant dans le parti de la révolution, il leva, en 1792, un régiment de chasseurs, dont il fut colonel.

Digitized by Google

témoigner ma sensibilité à votre triste situation, à laquelle j'ai bien pensé ces jours passés. Mes inquiétudes ont été extrêmes. Je les ai cachées à Mimi. Mais grâce au ciel, elles sont diminuées par de meilleures nouvelles que l'on reçoit depuis quelques jours. La Meuse est aussi bien défendue que possible; et M. de Clairfayt a assuré le prince d'Orange et le duc d'York, qu'en cas de besoin, il couvrira toute la Province de Gueldre de son armée. Vous me demandez conseil, ma chère Madame, en cas de danger. S'il est question de partir, on prétend que l'Allemagne est l'endroit le plus sûr, et où on peut arriver sans risque. En trois jours, vous pouvez être d'Utrecht en Westphalie ; et par conséquent hors de danger.

Peu disposée à la gaîté dans ces malheureuses circonstances où nous sommes, je ne puis pourtant m'empêcher de rire du chevalier Rolli, qui tous les soirs, en se couchant, compte par ses doigts les trois rivières, objets de nos espérances et de notre sûreté (1) ; et alors il est tranquille. Il est vrai que tous ceux qui en ont quelque connoissance sont tranquilles. Je me reprocherois cependant de vous donner une sécurité dangereuse dans votre position : j'y prends trop de part, pour ne pas vous conseiller de ne rien risquer.

Utrecht (fin d'octobre 1794).

..... Le sort de notre Province ne peut rester indécis longtemps ; car si les Carmagnoles passoient le Vaal, tout est dit pour nous. Alors vous quitterez sûrement Utrecht bien vite. Je suis vivement inquiète et affectée à votre sujet, et voudrois vous savoir déjà à l'abri du danger. En même temps, je tâche de cacher à ma bonne et chère petite Mimi ce qui se passe dans mon âme ; elle ne le devine, hélas! que trop, et le moindre nuage sur la physionomie de sa maman, la rend malheureuse.

La prise de Bois-le-Duc m'a pénétrée de douleur, aussi bien que le sort de vos compatriotes. J'en suis touchée jusqu'au fond de l'âme, et si j'avois été gouverneur de Bois-le-Duc, on ne les auroit eus qu'avec ma vie (2).

Pardon, Madame! si je vous rappelle des souvenirs trop doulou-

(1) La Meuse, le Wahal (ou Vaal) et le Leck.

(2) Il est ici question de près de quatre cents émigrés, qui faisaient partie de la garnison de Bois-le-Duc, et que Moreau, commandant en chef, momentanément, en l'absence de Pichegru alors malade, avait fait fusiller, tous, sitôt après la prise de la ville. (7 octobre 1794).

Digitized by Google

reux ; mais la part que l'on prend à nos malheurs est la plus douce consolation des âmes sensibles.

Je suis, ma chère Madame, avec les sentiments du plus sincère attachement et de la plus parfaite considération,

Votre très-humble et très-obéissante servante et amie,

C. Taets d'Amerongen
Née Van Der Duyn.

Croyant ma famille et mes amis en sûreté, je ne songeai plus qu'à mon métier. Je fus à Nimègue, où je vis pour la première fois des régiments de montagnards écossais, avec leurs jupons, et leurs cuisses nues. Je les suivis, par curiosité, à l'attaque d'une redoute qu'ils enlevèrent. Leurs culottes ne gênaient pas leurs mouvements, aussi grimpaient-ils comme des chats, le fusil sur le dos, et la claymore à la main (1).

Nous allions évacuer les Provinces-Unies. A Arnheim, on me dit que nos Princes étaient au château de Rozendaal, à une lieue de là. Je m'empressai d'aller leur faire ma cour. Ils daignèrent me montrer cette touchante bienveillance qui porte au cœur, et m'admirent à leur table. J'admirai le calme de Monsieur, comte de Provence. Pendant le dîner, il soutint la conversation, raconta une foule d'anecdotes, et montra une force d'âme admirable dans d'aussi tristes circonstances. Après le café, au moment où je me disposais à prendre congé, il m'appela dans l'embrasure d'une fenêtre, et me glissa dix ducats dans la main, en me disant : « Le Béarnais est pauvre; plus tard, peut-être, pourra-t-il faire mieux. » Je lui baisai respectueusement la main, en balbutiant un remercîment et l'assurance de ma fidélité.

Je fus envoyé à Zutphen, où nous fîmes un séjour de courte durée, après lequel nous entrâmes en Westphalie. Comme l'ennemi ne nous poursuivait pas, il y avait assez de désordre

(1) Nimègue fut emporté par l'armée du Nord le 8 novembre 1794.

Digitized by Google

dans l'arrière-garde, dont je faisais partie. Nous marchions depuis longtemps, et nos chevaux mouraient de faim, ainsi que nous. N'ayant trouvé sur notre chemin aucun lieu où nous pussions satisfaire notre appétit, on nous indiqua un couvent de moines, à quelque distance. Nous formions un détachement d'une vingtaine d'hommes : comme j'étais le seul de la bande qui parlât le latin et l'allemand, je fus désigné pour le parlementaire. Je me rappelai à cette occasion la manière dont le maréchal de Contades avait obtenu des moines ce qu'il désirait. C'était pendant la guerre de sept ans; il avait frappé d'une contribution une riche abbaye, qui lui envoya une députation de religieux. Les bons Pères lui firent une harangue fort belle, sans doute, en latin. Le maréchal, qui avait probablement oublié son rudiment, les écouta attentivement, et leur répondit : *Si non payatis, brulabo vestram abbatiam.* Les moines ne résistèrent plus.

Arrivé à la porte du couvent, je cognai, et dis au Frère portier, que je voulais parler au Supérieur, qui ne se fit pas attendre. Je lui présentai ma requête. Il me répondit plusieurs phrases, dont le refrain était : *sumus pauperes.* Je l'interrompis et lui dis dans la même langue : *Sumus pauperes quoque et esurientes : da nobis hodie panem, carnem, et vinum : aut caritas, aut ignis.*

Mon dilemne eut du succès; les portes s'ouvrirent comme par un charme. Après avoir soigné nos chevaux, nous nous transportâmes au réfectoire, où nous trouvâmes une table chargée en abondance de viandes fumées et salées; d'assez mauvais pain, et de la bière, accompagnée d'eau-de-vie. Nous fîmes honneur aux vivres des moines ; nous nous reposâmes environ quatre heures auprès d'un bon feu, et nous partîmes après avoir remercié de l'hospitalité grande.

Vous voyez, ma chère nièce, que la connaissance de l'histoire sert à quelque chose. Soyez persuadée, ma chère amie, que je n'avais pas l'intention de mettre le feu à la sainte maison.

En Westphalie, le pain que mange le peuple est détestable;

Digitized by Google

on le fait d'avance pour trois mois. Pour le couper par tranches, on a l'instrument dont se servent les sabotiers ; il est tranchant, et fixé, par le bout opposé au manche, à un madrier très pesant. Ce pain se nomme *Pon per Nikel;* c'est celui dont les moines nous servirent. J'ai toujours été curieux des étymologies, et m'informai d'où vient ce mot qui ne me paraissait d'aucune langue. J'appris qu'un officier supérieur français, auquel on présenta de ce pain, pendant les guerres du Hanovre, fit la grimace, et dit : Il est *bon pour Nicolas.* Cette formule, transformée par l'accent tudesque, fut interprêtée par les paysans, comme je viens de le dire.

A quelques jours de là, les choses se passèrent d'une manière plus sérieuse. Les paysans nous attaquèrent avec des fourches, des fléaux, et des outils à couper les branches. Ils blessèrent grièvement plusieurs de nos hommes ; nous jurâmes qu'ils le paieraient cher.

Nous étions dans notre dernier cantonnement, près d'Osnabruck ; le major me fit monter à cheval, vers neuf heures du soir, et me dit de choisir six hommes braves, sûrs, et bien montés. Quand ils furent prêts, on nous donna des cartouches, et le major, me prenant à part, me dit : « Voici une occasion de taper ferme; les paysans des environs se révoltent, et ne veulent pas donner des voitures ; s'ils vous attaquent, tuez; s'ils se soumettent de bonne grâce, caressez-les. » Je lui dis que je ferais tout pour le mieux, et que je lui ramènerais des charrettes. Ainsi préparé, je partis. Quand je fus hors des portes, je fis faire halte, et je commençai à prévenir mes hommes, et à les exhorter à se bien conduire. Quand je leur eus dit que je les menais contre des paysans, ils ne marchèrent plus ; ils volaient. J'arrivai au premier village, au galop, sabre à la main. Je mis ma troupe en bataille devant chez le bailli, et fis apporter de l'eau-de-vie, du jambon, et de l'avoine. Je montrai d'une main mon sabre et une torche de paille ; et, de l'autre, les ordres. Tout le monde se soumit ; les fourches, les faux et les fléaux, qui étaient déjà sortis des

Digitized by Google

granges, furent remis à leur place, et je ramenai vingt-deux chariots.

Nous fûmes long-temps en Westphalie, cantonnés dans les villages. J'eus pour logement une ferme isolée. Les fermes de ce pays consistent en un unique bâtiment très grand, haut et large. Quand on les voit pour la première fois, on est surpris de ces proportions à la fois vastes et simples. A un bout, il y a un grand portail par lequel se rentrent les récoltes de toute nature. Plus loin, se trouvent les écuries et les étables. En avançant, sous les greniers, sont les lits des enfants, et serviteurs des deux sexes; ces lits ressemblent assez aux cadres sur les vaisseaux.

A l'autre extrémité du bâtiment, est la grande porte; l'âtre, qui est en face, est élevé de près de deux pieds au-dessus du sol ; et dans toute son étendue, qui est assez large pour qu'on puisse s'y asseoir, il y a une épaisse plaque en fonte. Il est couronné par une immense cheminée, illustrée de jambons, de bandes de lard, et de saucissons de toutes espèces. A droite et à gauche, s'ouvrent les portes de deux chambres vastes et assez propres : l'une pour les maîtres, et l'autre pour les hôtes. Le soir, dans les longues veillées d'hiver, on n'est éclairé que par de petits morceaux de bois résineux, que les vieilles gens, qui ne peuvent plus travailler, sont chargés d'entretenir. La vestale de mon logement, comptait plus de quatre-vingt-dix printemps. Tous les soirs, pendant que les femmes filaient et que les hommes s'occupaient à divers ouvrages, le père de famille lisait un chapitre de la Bible ; souvent, je prenais le livre, à sa place. Sur la Bible, étaient annotés les principaux évènements de la famille : naissances, mariages et morts ; puis des observations sur les guerres et sur les récoltes.

La neige, qui avait cinq à six pieds de hauteur, nous tenait bloqués, sans communication ni avec Osnabruck, ni même avec les villages des environs et les autres fermes (1). J'avoue

(1) Janvier 1795.

Digitized by Google

qu'après avoir lu deux ou trois bouquins, et avoir écouté les contes et les traditions, dont on ne se lasse jamais dans ce pays-là, le temps me sembla quelquefois un peu long.

La neige fondit, et nous allâmes camper à Hoya, avec l'armée anglaise, dont nous faisions partie depuis l'évacuation de la Hollande. Nos deux légions de Béon et de Damas ignoraient encore quelles Puissances nous allions servir, et cela nous préoccupait beaucoup, comme de raison. On parlait d'un débarquement sur les côtes de Bretagne, pour soutenir l'insurrection vendéenne, sur laquelle nous n'avions pas le moindre détail. Ceux de nous qui étaient des provinces de l'ouest, étaient disposés à s'y rendre. Moi, qui étais Lorrain, je ne voulus pas suivre cette marche, qui m'aurait jeté si loin de mon pays, à moins que le Roi fît un appel à sa noblesse.

Il se passa, sur ces entrefaites, un évènement qui fit beaucoup d'impression sur nous. Les Anglais avaient levé beaucoup de régiments d'émigrés, officiers et soldats, tels que les hulans britanniques, les hussards de Choiseul, de Salm, de Hompesch, La Châtre Infanterie, et des cadres pour former dix à douze régiments d'infanterie, à mesure qu'on aurait des hommes. Dans les hussards de Salm se trouvait, comme simple hussard, le marquis de St. Simon (1), qui ne voulant pas suivre son régiment en Angleterre, et n'ayant pas le sou, rêva que s'il pouvait présenter à la Prusse ou à l'Autriche une centaine d'hommes montés et équipés, il obtiendrait facilement un brevet de capitaine. Il s'ouvrit à deux ou trois de ses camarades, et avec leur aide, il parvint à embaucher un assez grand nombre de hussards. Il ne s'en tint pas là; l'appétit lui vint en mangeant, et il en voulut davantage. Il fut trahi, arrêté, traduit devant un conseil de guerre, composé d'Anglais, et condamné à être fusillé. Il le méritait bien, sans doute; mais

(1) Il était parent du marquis de St. Simon, qui ayant été obligé de quitter la France à la suite d'un duel, s'était réfugié en Hollande, et y avait épousé une veuve hollandaise. J'allais beaucoup chez lui avec mes amis Schalkwyk, au château d'Amelesverk, près d'Utrecht. (*Comte de N.*).

Digitized by Google

à cause de son nom, les sommités des corps français firent toutes sortes de démarches pour obtenir, sinon sa grâce, du moins une commutation de peine. Lord Cathcart, qui commandait en chef, fut impitoyable. Dix-huit autres furent condamnés à passer par les courroies, supplice dont vous n'avez sans doute pas entendu parler, et qui est horrible.

Deux files d'hommes, chacune de mille hommes au plus, et de cinq cents au moins, sont rangées face à face. Chacun tient à la main une courroie d'étrier ou de porte-manteau, roulée de manière à ce qu'il en reste une longueur de dix-huit à vingt pouces; la boucle au bout, si le jugement le porte. Le condamné doit passer entre ces deux files, et chaque homme a ordre de lui appliquer un coup de lannière de toute sa force, sous peine d'être frappé lui-même par les sous-officiers placés en serre-file. Dès le premier tour, les lambeaux de chair volent en l'air; et il y a peu d'hommes qui soutiennent jusqu'au troisième tour. Quand le patient est tombé, chaque soldat le frappe encore, en défilant devant lui; et pour le tuer plus vite, c'est sur la tête que les coups sont dirigés.

Je reçus enfin une lettre de ma mère; elle en avait chargé un émigré qui venait au camp. Il était temps que je reçusse de ses nouvelles; car après avoir appris que bien loin d'avoir quitté la Hollande, elle était tombée entre les mains des républicains, je ne savais absolument plus rien ni de ma sœur ni d'elle. Vous pouvez imaginer l'inquiétude affreuse qui me dévorait.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

G. Horst près d'Hannover, ce 4 juin (1).

Est-ce donc toi, ma chère maman, qui m'écris! Est-ce toi, que j'ai cru mille fois perdue, depuis que je t'ai su prise par les Français! Combien de larmes tu m'as coûtée! Je ne suis pas encore remis des extravagances dans lesquelles ta lettre m'a jeté. . . . . .

. . . . . .

(1) De l'année 1795.

Digitized by Google

Je vais te dire ce qui m'est arrivé depuis ta dernière lettre, que je reçus à Grolle. Tu me marquais, s'il t'en souvient, que tu comptais venir joindre le régiment : aussi après t'avoir attendue près de trois semaines, je ne doutai plus que la retraite du côté d'Arnheim étant coupée, tu n'eusses pris le chemin de la mer : il ne me vint pas même dans l'idée que tu fusess prise. Quant à nous, on nous fit partir de Grolle par un temps épouvantable. Une grande partie eurent les pieds et les mains gelées. J'évitai l'engelure commune, en marchant à pied, faisant conduire mon cheval par la bride. Par ma dernière lettre, je te rendais compte d'une affaire assez sanglante, que nous avions eue avec des paysans. .

. . . . . .

. . . . . .

Ma mère m'écrivait de Hambourg, que retenue dans sa fuite par les glaces, elle avait été faite prisonnière avec ma sœur, et traduite devant une commission militaire, qui les avait d'abord condamnées à mort ; et, le jugement revisé, à être déportées. Elle ajoutait que, par un bonheur inespéré, un ordonnateur, envoyé à Amsterdam pour l'enlèvement des musées hollandais, avait entendu prononcer son nom ; et s'était rappelé qu'elle lui avait rendu un service important, par le moyen du comte d'Angiviller. Etant venu la voir, il la reconnut et remua ciel et terre pour la tirer de la fâcheuse position où elle se trouvait, dépouillée de tout. Il lui remit une somme assez considérable, pour acheter des objets de première nécessité ; puis il obtint qu'elle serait transportée à Hambourg, aux frais de la république une et indivisible. Il ne s'en tint pas là : au moment où elle allait s'embarquer, il fit charger sur le bâtiment des meubles, du linge, et des provisions, telles que sucre, café, thé, riz etc. Il y ajouta une somme assez ronde, dont il lui dit qu'il saurait se faire rembourser, par qui de droit. J'ai présumé depuis, que la Hollande, qui était une bonne vache à lait, avait fait les frais de tout cela. Ma mère m'enjoignait de ne pas m'embarquer, mais de venir la rejoindre.

Digitized by Google

Je fis promptement mes arrangements de démission, et pris congé de tout le monde. Deux jours après, j'embrassais ma mère et ma sœur.

Clémentine de Neuilly a raconté avec détail les aventures de sa mère et les siennes, depuis leur fuite d'Utrecht. Son récit, qui a beaucoup de charme et d'intérêt, a été écrit peu de temps après son arrivée à Hambourg, en Juillet 1795.

RÉCIT DE Mlle CLÉMENTINE DE NEUILLY.

Le 15 février 1795, nous partîmes d'Utrecht, où nous étions depuis deux ans, pour fuir les Français, qui n'en étaient plus qu'à quelques lieues. La poste d'Utrecht à Amsterdam n'allait plus depuis quelques jours, et les canaux étant gelés, nous fûmes obligés de passer par Leyde, ce qui était un détour non-seulement coûteux, mais fort désagréable, vu le temps que cela nous faisait perdre. Nous n'arrivâmes à Amsterdam que le 19 au soir; les préparatifs de notre voyage nous y retinrent toute la journée du lendemain; et ce ne fut que le 21, à 9 heures du matin, que nous nous mîmes en marche, sous la conduite d'un honnête homme de notre connaissance, dont je me reproche bien d'avoir oublié le nom.

Nous faisions conduire devant nous une brouette chargée de nos paquets. En passant devant l'hôtel de ville, nous fûmes très effrayés d'y voir environ une vingtaine de hussards de Lauzun, qui venaient d'entrer dans la ville. Il y avait une telle foule occupée à les regarder, qu'heureusement on ne nous remarqua pas. Arrivés au-delà du T, notre guide nous fit ses adieux, et maman loua pour cinquante florins une mauvaise charrette découverte, qui devait nous conduire jusqu'à Alkmaar.

Notre société de voyage était composée de maman, moi, M. de Langeac, ancien colonel, un certain abbé de la Cépouse, le plus désolé de tous les mortels, ma gouvernante, et la femme de chambre de maman; nous étions fort à l'étroit sur

Digitized by Google

notre triste charrette, traînée par quatre mauvais chevaux, qui malgré les coups de fouet du charretier, allaient si lentement, que nous faisions à peine une lieue en une heure. A peu près à deux lieues d'Alkmaar, en passant sur une digue, la roue casse, et nous voilà les uns sur le grand chemin, et les autres dans le fossé. Je fus de ces derniers; nous nous trouvâmes fort heureux de n'avoir ni bras, ni jambes cassées; les plus malades en furent quittes pour quelques contusions. Mais qui pourrait se peindre notre surprise et notre embarras, quand en remontant sur la digue, nous vîmes que notre charretier avait dételé ses chevaux, et était parti, abandonnant sa voiture cassée, et nous, au beau milieu du chemin. Personne de nous ne parlait hollandais, et le froid était si fort, qu'en restant en place, nous craignions de geler.

Enfin, à force de chercher des yeux, nous aperçûmes une petite chaumière à moitié enterrée sous la neige. M. de Langeac y arriva avec beaucoup de peine, et ramena avec lui deux paysans, auxquels il avait fait entendre par signes qu'il y avait là des pauvres femmes qui mouraient de froid, et qui leur demandaient l'hospitalité. Ces deux paysans étaient bonnes gens; ils eurent pitié de nous. L'un d'eux prit maman et moi par dessous le bras; et l'autre aida les deux femmes de chambre, et ils nous conduisirent dans leur cabane, qui n'était composée que d'une petite chambre et d'une étable. Nous y trouvâmes une vieille femme, qui nous fit bon feu, et nous fit manger du beurre avec du pain bien noir, que la faim me fit trouver excellent. Son mari et son fils furent avec des brouettes chercher nos effets, qui étaient restés dans la charrette. Ces bonnes gens nous cédèrent leurs lits; maman ne put pas fermer l'œil; mais pour moi je dormis encore mieux qu'à l'ordinaire, car j'étais très-fatiguée.

Le lendemain, nos hôtes nous fournirent une voiture et deux chevaux; et après leur avoir témoigné notre reconnaissance de notre mieux, nous partîmes pour Alkmaar, où nous n'arrivâmes que tard.

Digitized by Google

Le 23, à deux heures, nous vîmes de loin une espèce de bourg, et on nous dit que c'était le Helder, but de notre voyage, où nous comptions nous embarquer. Nous y trouvâmes beaucoup d'émigrés, dont les principaux étaient l'évêque de Clermont (1), Mme de Campigny, M. de Fénelon, son frère; Mme de Mayaud, sa fille, et son mari; Mme de la Salle et sa fille, et puis quantité d'hommes de tous âges et de tous états. Ces pauvres gens avaient tous eu l'intention de s'embarquer, et gagner l'Allemagne; mais la mer étant gelée, ils furent trompés dans leur attente, comme nous dans la nôtre.

Il n'y avait pas moyen de retourner sur nos pas, puisque l'avant-garde de l'armée française, qui avait avancé presque aussi vite que nous, n'était plus qu'à quelques lieues d'Alkmaar. Le plus court était de rester où nous étions, et de tâcher de nous cacher dans l'auberge. Cette auberge était un mauvais cabaret, dont l'hôte profitait de notre malheureuse position, pour nous faire payer ridiculement cher les choses dont nous avions besoin. Un verre de mauvaise bière coûtait quatre sols; et les hommes qui couchaient sur la paille étaient obligés d'en payer huit, pour avoir la liberté d'entrer dans une chambre où il y avait plus de fumée que de feu.

D'après le conseil de l'évêque de Clermont, maman et Mme de Campigny furent chez M. d'Espingler, commandant du Helder, pour lui demander s'il ne savait pas quelque moyen de nous faire sauver. Il répondit que cela était bien difficile; qu'il fallait que tout ce qu'il y avait d'hommes en état de marcher partit sans délai, pour tâcher de se cacher dans les environs; que pour les femmes, il valait mieux qu'elles restassent dans l'auberge; que si les Français arrivaient, il les empêcherait d'en faire la visite avant le lendemain; et que dans cet inter-

(1) François de Bonal, né en 1734, prélat d'un grand caractère et d'une éminente vertu. Député du Clergé aux Etats Généraux, en 1789, il s'était fait remarquer à la tête du parti de la résistance. Lorsque les temps devinrent plus difficiles, ce fut à lui que le Roi s'adressa pour être éclairé sur les questions qui intéressaient sa conscience.

Digitized by Google

valle, il verrait à nous faire avoir des chevaux pour nous conduire dans quelque village écarté.

Ces dames rapportèrent ces nouvelles peu consolantes; et dans l'après-dînée, les hommes se mirent en marche; à l'exception de l'évêque, l'abbé de la Cépouse, et un autre abbé, tous trois trop âgés pour supporter cette fatigue.

Nous étions en tout douze femmes. Après le plus triste souper que j'aie fait de ma vie, nous fûmes étonnés d'entendre parler français, sous nos fenêtres. Ayant prêté l'oreille, nous reconnûmes avec une frayeur inexprimable que c'étaient des hussards patriotes. L'un d'eux racontait aux autres, qu'il avait rencontré un émigré, et lui avait pris sa montre et sa bourse. Ils entrèrent dans l'auberge; et au bout de quelques instants, nous les vîmes paraître suivis de notre hôte. Il y avait deux hussards et un officier. Celui-ci s'arrêta à la porte et dit : « Bon Dieu, que de femmes! Pardieu! je suis bien aise de voir des Françaises! » Et là-dessus faisant le tour de la chambre, il dit des injures à l'évêque et aux abbés; des sottises aux femmes, et s'approchant de moi et de Mlle de la Salle, qui étions dans un coin, il nous dit : « Pour vous, petites, qui êtes toutes jeunes, je prierai qu'on vous mette à la suite de notre régiment; il n'y a rien de si amusant que des hussards. » Alors s'adressant à toute la compagnie, qui était plus morte que vive, il dit : « Citoyennes, je vous arrête; et après-demain on vous conduira à Amsterdam, où on fera votre procès. »

Le lendemain matin, arriva l'infanterie, qu'on appelait les *Crapauds bleus*. Ce nom leur allait à merveille, car il est difficile de voir de plus vilaines troupes. La plupart étaient des enfants, forcés à servir, par la réquisition. Le reste étaient des petits hommes mal faits, mal mis, faisant peur à voir : les uns sans habits, et moitié en chemise; les autres n'ayant pour tout vêtement, que des couvertures de laine qu'ils avaient volées.

A peine furent-ils arrivés, qu'il s'éleva une grande querelle,

Digitized by Google

pour savoir qui devait nous garder. L'infanterie prétendait que ce droit lui appartenait; et les hussards, qui nous avaient arrêtés, voulaient être les seuls chargés de nous. Après de longs débats, les officiers décidèrent que l'infanterie nous garderait pendant le temps que nous passerions au Helder; et que les hussards nous accompagneraient jusqu'à Amsterdam.

Le 25, à huit heures du matin, on nous entassa sur trois mauvaises charrettes, qui nous conduisirent à Alkmaar. Nous y passâmes la nuit, dans la prison. Le 26, nous fûmes dîner à Haarlem, où on nous laissa deux heures dans la rue; en butte à toutes les injures de la populace, qui nous aurait, je crois, lapidés, si les hussards, qui devaient répondre de nous, n'y avaient mis ordre. Le même jour, nous arrivâmes à Amsterdam, vers dix heures du soir.

On arrêta devant l'hôtel de ville, et l'entrée que nous y fîmes avait l'air d'une descente aux enfers. On nous fit passer entre deux haies de soldats de figures effrayantes, la baïonnette au bout du fusil. Des torches éclairaient notre marche. Après nous avoir fait suivre de longs corridors, on nous conduisit dans la chambre des tortures. Tous les instruments dont on se servait autrefois pour donner la question, y étaient suspendus. Une grande table carrée, couverte d'un tapis, était au milieu de la chambre. On nous y laissa seuls quelques instants, au bout desquels nous vîmes entrer une quantité de malheureux émigrés qui avaient été arrêtés à Enkhuizen. Au nombre de ceux-ci étaient la vieille comtesse de Vergennes, et ses deux petites-filles, Mmes de Mailly et d'Asfeld, et beaucoup d'autres. Avec cette seconde troupe, nous nous trouvâmes quatre-vingt-dix, tant hommes que femmes.

Le geôlier nous apporta notre souper, qui consistait en une espèce de purée de pois bien mauvaise, du pain noir, et du fromage. A peine avions-nous commencé de manger, que nous vîmes entrer quatre hommes en écharpe et cocarde nationales.

Digitized by Google

L'un d'eux portait un gros livre ; il se fit donner de l'encre et une plume ; et on nous appela les uns après les autres pour nous interroger. On nous demanda nos noms, nos âges ; ce que nous faisions en France ; pourquoi nous avions émigré, et de quoi nous vivions depuis l'émigration. Après que tout cela fut fini, on nous dit que nous resterions un jour à Amsterdam, et que, le surlendemain, nous partirions pour Utrecht, où était la Commission militaire qui devait nous juger.

Les hommes furent conduits au cachot ; et nous passâmes la nuit dans la chambre des tortures ; les unes couchées sur deux chaises, les autres étendues sur de mauvais matelas qu'on avait mis par terre. Ma pauvre maman eut dans la nuit un violent accès de fièvre. Le lendemain, une espèce de fluxion de poitrine s'étant déclarée, j'obtins, à force de supplications, que l'officier de santé vint la visiter. Il reconnut qu'elle était sérieusement malade, et nous obtint d'un des chefs la permission de rester en prison à Amsterdam, jusqu'à ce que sa santé fût meilleure. Nous nous estimions heureuses d'avoir quelques jours de repos, mais notre joie fut de courte durée. Effectivement, le surlendemain, jour qui avait été fixé pour celui du départ général, on nous assembla tous dans une grande salle. Les officiers, auxquels nous étions confiées, nous dirent qu'on avait mis en réquisition les meilleures voitures de la ville pour nous conduire à Utrecht.

Alors maman s'approcha du plus galonné de ces officiers, et lui montra la permission qu'elle avait obtenue. Cet homme, qui était un brutal, lut la permission, et dit en me prenant par la main, que le papier qu'il venait de lire ne faisait pas mention de moi, et qu'il fallait que je partisse. Qu'on juge de ma terreur, et de la peine de maman ! Elle eut beau dire que mon nom avait été oublié ; ni ses prières, ni mes pleurs ne purent attendrir ce monstre, qui m'entraînait à la suite des autres, après avoir rudement repoussé maman, qui voulait me suivre. Heureusement, je parvins à me cramponner après la serrure de la porte : le désespoir m'avait donné des forces. Pendant

Digitized by Google

que je résistais, mes cris attirèrent un officier supérieur. Il demanda la cause de nos pleurs; nous l'en instruisîmes. Notre persécuteur fut vertement tancé, et maman obtint la permission de partir avec moi.

Mmes d'Asfeld et de Mailly, maman et moi, eûmes pour partage une fort belle et bonne berline anglaise. Depuis longtemps nous n'étions plus accoutumées à voyager d'une manière si commode, et nous aurions été tentées de nous croire dans une position plus heureuse, si les hussards qui nous escortaient, et notre habillement plus que mesquin, ne nous avaient rappelé la triste vérité.

En arrivant à Utrecht, nous apprîmes avec peine que la Commission était à Bréda. La manière dont nous avions voyagé jusqu'à Amsterdam nous faisait redouter d'aller plus loin. Comme plusieurs d'entre nous étaient malades des suites des fatigues et du froid cruel qu'il nous avait fallu supporter, on décida que nous passerions deux jours à Utrecht, et on nous assigna pour logement les cachots de l'hôtel de ville.

Quoiqu'il fut à peu près dix heures du soir quand nous y entrâmes, nous vîmes arriver plusieurs jeunes officiers que la curiosité amenait. L'un d'eux ayant entendu nommer maman, lui demanda si elle était la veuve du comte de Neuilly, écuyer du Roi. Sur sa réponse affirmative, il lui dit qu'il était fils d'un marchand de chevaux qui demeurait à Paris, et auquel mon père avait autrefois rendu service. Depuis la révolution, il avait fait fortune; et à dix-huit ans, il était capitaine. Il nous fit donner du pain blanc et quelques bouteilles de vin, que nous partageâmes avec nos compagnons d'infortune, et qui firent grand bien à tout le monde, car nous n'avions pas mangé depuis le matin.

Nous couchâmes dix-huit dans le même cachot, hommes et femmes, sur la paille, comme nous y étions accoutumés depuis notre arrestation. Le lendemain, plusieurs personnes de notre connaissance nous envoyèrent quelques chemises pour maman

Digitized by Google

et moi (qui n'avions que celles qui étaient sur notre corps, tous nos effets ayant été pillés), du vin, du café, du chocolat, et quelques autres petites provisions, qui étaient de vrais trésors pour nous. Le général Moreau vint nous voir. Il donna des ordres pour nous avoir un bon dîner, et nous promit de nous faire loger plus convenablement. Effectivement, on nous conduisit, l'après-dîner, dans une grande maison, près du Dôme, qui appartenait à un émigré hollandais. Il n'y avait que les quatre murailles dans cette maison, mais au moins elles étaient propres. Le général revint nous voir encore une fois, et nous fit donner des matelas. . . .

. . . . . .

. . . . . .

J'ai cherché vainement la suite de ce récit. Il est vraisemblable qu'après l'avoir interrompu, ma mère ne l'a jamais repris. Je le continuerai cependant à l'aide de mes souvenirs, qui ont conservé fidèlement ce qu'elle m'a raconté maintes fois de sa fuite et de sa captivité. (*Maurice de Barberey*).

On vient de voir que les émigrés arrêtés au Helder devaient être conduits d'Utrecht à Bréda, pour être jugés par le tribunal criminel militaire de l'Armée du Nord, qui siégeait dans cette dernière ville. Leur départ d'Utrecht eut lieu le 28 février, par un froid des plus rigoureux. Ce fut en charrette que se fit leur voyage. Arrivés devant l'île de Bommel, le dégel étant survenu, il leur fallut traverser le Wahal moitié sur la glace, moitié à gué sur les chevaux des hussards de Lauzun, qui formaient l'escorte. Dans le trajet, Clémentine de Neuilly, engourdie par le froid, tomba de cheval et s'enfonça sous la glace. Aux cris de sa mère, les hussards accoururent, et la retirent de l'eau à demi évanouie, et mouillée des pieds à la tête. Comme elle ne possédait plus d'autres vêtements que ceux qu'elle avait sur elle, elle dut continuer la route dans le déplorable état où elle se trouvait. Un hussard, la voyant toute transie et grelottante, eut la charité de la couvrir de son man-

Digitized by Google

teau. On peut imaginer ce qu'elle dut souffrir : elle venait d'avoir quatorze ans.

Les émigrés, arrivés à Bréda, furent conduits dans les prisons de la ville ; leur procès s'ouvrit immédiatement. Voici la liste de leurs noms, écrite de la main de ma mère.

LISTE DE NOS NOMS.

Mme la marquise de Campigny.
Sa femme de chambre.
M. le baron de Fénelon.
M. Hocquart, capitne aux gardes.
M. de Comarque.
M. de Launay.
M. du Mans.
M. l'abbé de Montfort.
M. l'abbé de Jobal.
M. le curé de Villeneuve.
M. l'abbé de la Cépouse.
Mme la comtesse de Neuilly.
Mlle Clémentine de Neuilly.
Sa femme de chambre.
Deux domestiques.

Chambre du premier.

Mme de Mayaud.
Mlle sa fille.
Sa femme de chambre.
Mme de la Salle.
Mlle sa fille.
M. Maurice de la Salle.
M. de la Salle.
Un laquais.
Une femme de chambre.
Mme Barré.
M. Barré.
Mlle Françoise.
M. Du Bourg.
M. le marquis de la Tour.
M. de la Tour, son frère.
M. de Morant.
M. Maranda.
M. de Pindray.
M. de Nellaton.
M. de Machelard.
M. Maraval.
Milet.
M. de Fleuri.
Un laquais.
M. Pinto, homme de loi.
M. L'Abbatu.
Charles.
Nicolas.
M. d'Aimar.
M. de Blois.
M. son fils.
M. Tingüy.

Digitized by Google

M. l'abbé Mangin.
M. de Maisons.
M. de St.-Souplet.
Son laquais.
M. Cagnoux.
M. de Molenne.
M. l'abbé Cani.
M. Launay.
M. Tardif, médecin.
Tounnelin.
Gille la Planche.
Chatillon, cuisinier.
Un petit laquais.

5 à la porte d'Anvers.
M. Chardonnet, mort à l'hôpital.
M. du Tertre, laissé à Utrecht.
M. de Robien, laissé à Utrecht.
M. l'évêque de Clermont, et son laquais laissé à Bois-le-Duc (1).

Les prisonniers eurent d'abord à subir un interrogatoire. L'accusateur public, qui se nommait Girard, était un petit homme d'une figure ignoble, et dont le langage et les façons étaient en harmonie parfaite avec la mine. Quand ce fut le tour de Mme de Neuilly d'être interrogée, elle s'avança résolument jusqu'au bureau derrière lequel siégeait Girard, et le regardant de manière à lui faire comprendre qu'elle n'était pas personne à s'intimider, elle commença de répondre à ses questions. Tout en parlant, elle avait posé machinalement sur la table sa tabatière : c'était un cadeau que le comte d'Artois avait fait à mon grand-père, bien des années auparavant. L'accusateur public, y jetant les yeux, interrompit brusquement Mme de Neuilly, en lui disant : « Quel est ce portrait ? » — « C'est celui de Monseigneur le comte d'Artois, frère du Roi, » répliqua-t-elle à haute voix, en remettant sa tabatière dans sa poche. L'accusateur public resta un instant déconcerté du ton hardi de cette réponse ; puis, essayant de sourire : « Tiens, tu es une brave femme, toi ! tu n'as pas peur. »

(1) Cette liste n'est pas complète : Clémentine de Neuilly a oublié de citer une trentaine de noms.

Digitized by Google

Le procès ne dura que quelques instants : la loi était formelle ; les faits d'émigration manifestes ; tous les accusés furent condamnés à mort ; ils devaient être fusillés huit jours après.

Cependant les choses avaient tellement changé depuis le 9 Thermidor, qu'il n'était guère à croire qu'un arrêt aussi cruel dût être exécuté. La Convention, à la nouvelle des étonnants succès de Pichegru en Hollande, venait de désigner un commissaire pour présider à l'organisation des pays nouvellement conquis. Ce commissaire était le conventionnel Cochon, qui fut, l'année suivante, ministre de la police, ensuite proscrit au 18 Fructidor, et plus tard, sous l'Empire, préfet des deux Nèthes, après avoir changé son désagréable nom contre celui de M. de Lapparent. Cochon, quoiqu'il eût eu l'indigne faiblesse de voter la mort du Roi, n'était pas un homme sanguinaire ; il appartenait à la partie modérée de la Convention. Il arriva à Bréda, dans les premiers jours de Mars ; les malheurs des émigrés détenus dans les prisons avaient excité une sympathie générale, on se récriait hautement contre l'absurde barbarie de mettre à mort, pour le seul fait d'émigration, une centaine de personnes inoffensives, vieillards, femmes et enfants, que la rigueur de l'hiver avait empêchés de fuir. M. Cochon fut indigné ; il n'hésita pas à ordonner la révision du procès. Cette fois, l'arrêt conclut à la déportation. Les émigrés dûrent être embarqués pour Hambourg.

Mais après le départ du Commissaire de la Convention, les prisonniers, qui attendaient d'être dirigés vers le port d'embarquement, virent redoubler les rigueurs de leur captivité. On les laissait cruellement souffrir du froid ; leur nourriture était insuffisante et détestable. L'accusateur public, qui avait dû lâcher sa proie devant la volonté toute puissante du Commissaire de la Convention, se vengeait sur eux chaque jour de la leçon d'humanité qui venait de lui être infligée. Ma mère était très-souffrante, elle avait eu les pieds gelés ; toutes les réclamations contre l'inhumanité du régime

Digitized by Google

de la prison, avaient été inutiles (1). Ma grand'mère, désespérée de l'état où elle voyait sa fille, eut l'idée de s'adresser au général Vandamme, qui commandait à Bréda, et de faire

(1) Girard crut devoir une réponse aux plaintes qu'avaient faites les émigrés détenus. Je retrouve la copie de cette pièce aussi ridicule qu'odieuse; elle donne bien idée du caractère, des sentiments, et de l'éducation de l'homme qui l'écrivit.

ARMÉE DU NORD. VIVE LA RÉPUBLIQUE, UNE ET INDIVISIBLE.

Liberté Fraternité — **Egalité ou la Mort.**

S. J. F. GIRARD, accusateur public près le Tribunal Criminel de l'Armée d'entre Sambre et Meuse et du Nord.

. . . . . *Armée républicaine.*

. . *Arrondissement du quartier-général.*

. . . . . .

AUX ÉMIGRÉS DÉTENUS DANS LA MAISON D'ARRÊT DE BRÉDA.

Quand vous avés abandonné votre patrie, vous aves dû vous attendre plus que jamais à toutes les vicissitudes de la fortune; vous n'avés jamais vu en france les Individus détenus pour des délits graves jouir de tous les plaisirs de la Société; J'allieray tout ce que l'on doit à l'humanité, avec ce que la loi et mes devoirs m'imposent; n'avés-vous pas du feu pour vous chauffer; ne vous donne t'on pas du pain et même de la viande! ne vous a t'on pas donné un local sein et commode! de quoy vous plaignés vous donc!

Apprenés que nos frères d'armes détenus pour de simples fautes de discipline, sont placés dans un local bien moins agréable que le vôtre. C'était à eux qu'était dû toute la sollicitude de ceux qui affectoient n'en avoir que pour vous; ils ont répandu leur sang pour réparer les maux que vous nous avès occasionnés; Depuis que vous vous trouvés au milieu d'eux, vous avés eû occasion de reconnaitre que le militaire françois, terrible dans les combats, est le plus sensible des hommes; il oublie comme nous, à la vue des malheureux, ce qu'il doit à sa vengeance; il laisse ce soin aux Loix de sa patrie. Les ordres que j'ai donné étoient tracés par elle; Le Commissaire dont vous me parlés les a violées en vous donnant une lattitude qu'elles proscrivent.

Je vais demander à la Municipalité qu'elle place près de vous une personne qui sera chargée de vous procurer les objets de fantaisie que vous pourriés désirer. Le travail qu'exige mes fonctions ne me permet point de répondre à toutes les demandes particulières que l'on pourroit me faire, vous pourrés vous adressér au Maréchal de Logis Porcher, homme paisible et probe qui recevra toutes vos demandes, et s'empressera de les remplir lorsqu'elles ne contrarieront pas ses devoirs.

L'accusateur Militaire,
GIRARD.

Digitized by Google

appel à sa compassion. Elle lui écrivit; elle ne connaissait le général que de réputation, et il faut le dire, cette réputation était alors celle d'un homme dur et rapace. Vandamme valait mieux qu'on ne le supposait, il fut sensible à cette démarche. Il vint à la prison, accompagné d'un aide-de-camp, et dit en entrant, assez haut pour être entendu de toutes les personnes présentes : « Quelle est, parmi ces dames, Mme la comtesse de Neuilly? » C'est de ces termes mêmes qu'il se servit; et l'on peut penser si l'on fut surpris de les entendre, à une pareille époque, sortir de la bouche d'un général républicain.

Mme de Neuilly se leva, et s'approchant du général, elle lui expliqua en peu de mots la situation où elle se trouvait, ainsi que sa fille. Vandamme lui répondit : « Madame, vous avez bien fait de vous adresser à moi; je donnerai des ordres pour que les indignités qui se commettent ici aient un terme. Permettez-moi de vous offrir le bras; je vais vous conduire dans un lieu plus convenable que celui-ci, et où Mlle votre fille recevra tous les soins que sa position réclame. » Mlle de Neuilly prit le bras de l'aide-de-camp. Cet officier, se nommait M. Lejeune. Ma mère le revit à Paris en 1814; il était alors devenu général.

Vandamme conduisit les prisonnières à l'hôtel de ville; un excellent dîner les y attendait; il se montra aimable, rempli d'égards; il paraissait heureux et flatté de rendre service à une femme qui avait été de la Cour, et qui pouvait, dans l'occasion, donner un bon témoignage de ses sentiments. Il parla beaucoup de lui, des évènements des dernières années, manifesta une grande horreur des crimes de la révolution, et donna à entendre à ma grand'mère qu'il appartenait à une famille noble.

Le dîner terminé, ces dames furent conduites dans un appartement, qui leur parut magnifique après tant de jours passés en prison. Bientôt après, le 27 mars 1795, elles reçurent des passeports pour sortir du territoire de la républi-

Digitized by Google

que (1). Elles devaient s'embarquer immédiatement à Amsterdam; mais ma mère y étant tombée malade, ma grand'mère obtint d'y rester quelques semaines, grâce à un certificat de médecin. Elles quittèrent la Hollande à la fin d'avril, et après une traversée heureuse, elles arrivèrent à Hambourg, qui allait devenir, pendant plusieurs années, le grand centre de l'émigration.

---

(1) Voir III, note 3, page 123.

Digitized by Google

III

NOTES.

Note 1. — M. de Neuilly a Mme de Barberey.

Vous m'avez reproché de ne vous avoir rien dit de notre coiffure; cet oubli est facile à réparer, ma chère. Aux hussards de Béon, nous portions nos cheveux de toute leur longueur, partagés par une raie au milieu. On prenait une poignée de cheveux à droite et à gauche, et on en formait deux tresses appelées cadenettes, qui pendaient sur la poitrine pendant le combat, et préservaient les joues des coups de sabre. Témoin mon camarade Malherbe, qui en reçut un à travers la figure : il fut blessé, mais légèrement, grâce à deux grosses cadenettes sans lesquelles il aurait eu la joue partagée. En garnison, on retroussait les cadenettes, en les laissant pendre seulement un peu le long du visage. Quand on avait beaucoup de cheveux, on multipliait les tresses; j'en avais cinq; le tout réuni dans la queue, ficelé avec un ruban, et poudré, quand on avait le temps. En guerre, on s'en tenait pour la coiffure aux premiers éléments. Mais au camp, lorsqu'on n'était pas devant l'ennemi, on avait le temps de se décrasser. C'était un amusement de se faire la queue; on s'appelait, on se mettait sept à huit l'un devant l'autre, et l'on opérait. Si le ruban ou le fil manquait, ce qui arrivait souvent, on aplatissait une balle avec une pierre ou un marteau, et on la taillait en lanières minces qu'on tortillait au bout des cadenettes. Faute de pommade, on pratiquait la chandelle. Il y avait aussi des queues fausses, en peau bourrée de son, avec un morceau de plomb en haut (pour élargir les cheveux), et des cheveux postiches au bout.

Note 2. — M. de Neuilly a Mme de Barberey.

Janvier 1851.

« .....Je réponds aux dernières questions que vous m'avez faites au sujet de M. de Béon, mon colonel pendant les campagnes de 1793 et 1794.

Digitized by Google

M. de Béarn, comte de Béon, était Exempt des gardes du corps, avant la révolution ; c'était un homme de taille moyenne, la figure longue, colorée, et un grand air de distinction et de politesse.

La légion qu'il avait levée au service de la Hollande, était composée de huit cents gentilshommes, dont deux cents de hussards, et six cents d'infanterie. Je n'ai pas besoin de dire que ce corps était distingué, et qu'il se faisait jour partout où il chargeait. A la journée de Bousignies, entre autres, il se signala de la manière la plus brillante ; M. de Béon y eut deux chevaux tués sous lui.

Si j'avais eu le talent de César, je vous aurais donné des Commentaires plus étendus et mieux écrits ; mais ces cahiers que vous estimez tant, ont été faits sans préparation, et de mémoire.

M. de Béon mourut dans l'intervalle d'une de nos campagnes, en Angleterre, à ce que je crois. Ce fut le duc de La Force, qui avait été d'abord chef d'escadron dans la Légion, qui en eut le commandement.

Puisque me voilà encore sur Béon, vous allez essuyer une anecdote :

Suit une anecdote, et même deux; elles ne sont pas reproduites ici ; elles on été mêlées au récit primitif de M. de Neuilly, et on les a lues quelques pages plus haut.

..... En 1814, le duc de La Force réunit au *Rocher de Cancale* les débris de Béon, au nombre de quarante et quelques. L'aumônier et le chirurgien major en faisaient partie. Je rappelai au premier qu'il m'avait donné l'absolution à Rouvroy, avant la bataille ; et je lui répétai les paroles qu'il nous avaient dites. Il s'en souvenait moins bien que moi.

En fouillant dans mes paperasses, j'ai retrouvé un vieux calepin, sur lequel j'avais écrit, un quart d'heure avant notre réunion du *Rocher de Cancale*, quelques méchants couplets que vous subirez, si cela vous plaît. Vous entendez bien que je n'y ai mis aucune prétention ; ainsi libre à vous, ma chère nièce, de les traiter comme vous voudrez.

AIR : *Si Dorilas.*

I.

Après une si longue absence
Enfin, nous voilà réunis,
Et nous nous retrouvons en France
Sous le règne du bon Louis.

Digitized by Google

Que parmi nous, la gaîté brille;
Et répétons ce doux refrain :
Béon ne fait qu'une famille,
Le sabre et le verre à la main!

II.

A table, ainsi qu'auprès des belles,
Béon signala son ardeur.
Toujours à la gloire fidèle,
On le vit au champ de l'honneur.
Plus d'un Béon perdit la vie
A Turcoing, Bousigny, Rouvroy :
Mais leur sort est digne d'envie
Puisqu'ils y sont morts pour le Roi.

III.

Livrée à la terreur, au crime,
Après avoir gémi dix ans,
La France, sanglante victime,
Tomba sous le joug d'un tyran.
Mais maintenant des jours prospères,
Loué soit Dieu! lui sont promis:
Puisque tous les Français sont frères,
Et qu'ils ont pour père : Louis!

IV.

Buvons à nos généreux frères,
Buvons trois fois à notre Roi!
Qu'il fournisse longue carrière :
Nous serons heureux sous sa loi.
Si jamais de notre vaillance
Louis a besoin quelque part,
On verra reparaître en France,
De Béon, le noble étendard! (1)

Adieu; toujours à vos ordres. Si autre chose vous intéresse, disposez de moi.

(1) Dans le second de ces couplets, le nom de Bousignies a été laissé tel que M. de Neuilly l'a toujours écrit; mais ailleurs, lorsque ce village est cité, il a été indiqué tel qu'on le trouve sur les cartes géographiques.

Digitized by Google

NOTE 3. — *TRIBUNAL CRIMINEL*
Militaire
DE L'ARMÉE DU NORD.

Liberté,
Humanité,

Fraternité,
Justice.

AU NOM DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

S. J. F. Girard accusateur Militaire de l'Armée du Nord, Requiere toutes les autorités civiles et Militaire de laisser passer Catherine Rosalie Beauchamp comtesse de Brunet de Neuilly v^e dudit Brunet de Neuilly Emigrée Française, en territoire étranger et non occupé par les Armées de la République Française ladite de Neuilly ayant été arrêtée dans la Nord Hollande et condamnée par jugement du tribunal criminel Militaire de laditte Armée à être déportée hors du territoire etranger occupé par les Armées Française le dit tribunal faisant et Remplissant les fonctions de tribunal criminel civil de Département en vertu des arrêtés des Representans Français, les Emigrés n'étant point de sa Jurisdiction ordinaire.

Requiere, ledit accusateur Militaire, les Généraux et autres Chefs Militaires Commandans les Trouppes de la République Française d'assurer sa personne et ses effets contre toutes violences ou vexations. Le tout sur leur Responsabilité personnelle et de pourvoir à son Transport et subsistance jusqu'au lieu de leur arrivée sur le dit Territoire.

Fait au Quartier Général à Breda, le 7 Germinal L'an 3e. de la Republique Française une et Indivisible.

L'accusateur Militaire de l'Armée du Nord.

S. J. F. GIRARD.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

Je déposai le harnais, mais mon repos ne pouvait être de longue durée ; l'oisiveté m'eut été odieuse ; et d'autre part, l'état de mes finances m'avertissait de ne pas tarder à prendre un parti. Mon choix, après tout, n'était pas difficile, car je ne voyais en moi d'étoffe que pour faire un soldat.

Ce qui m'aurait le mieux convenu, eut été d'entrer avec mon grade à l'armée de Condé. Ma mère, qui le désirait beaucoup, écrivit au Roi à cet effet. S. M. renouvela mon brevet de capitaine à dater de 1792, et daigna faire réitérer à ma mère, par M. de La Chapelle (1), l'assurance de ses bontés et de sa disposition sincère de l'obliger. Toutefois, Elle lui fit dire, que pour le moment, il ne fallait pas m'envoyer à l'armée; mais qu'il serait temps de me faire partir, lorsque Mgr. le prince de Condé aurait obtenu l'augmentation qu'il sollicitait. Force me fut de prendre patience, et je m'y sentis tout disposé lorsque je vis la joie de ma mère et de ma sœur. Je venais à peine de me réunir à elles, et la pensée qu'elles allaient de nouveau me perdre, leur avait été des plus cruelles.

Ma mère, qui était douée d'une raison aussi juste que son courage était ferme, envisagea dès son arrivée à Hambourg la destinée qui nous attendait. Elle ne se flatta pas d'espérances chimériques, et ne se berça d'aucune illusion qui l'eut

(1) Le comte de La Chapelle était l'agent du Roi, à Hambourg.

Digitized by Google

empêchée de chercher à se créer des ressources par elle-même, pour l'avenir. Avec la somme dont elle était munie, elle fit les premiers frais d'établissement d'un petit commerce de modes, d'objets de lingerie et de parfumerie, qu'elle s'employa de tout son cœur à faire prospérer; et elle y réussit. En peu de temps, elle eut une clientèle brillante dans tout ce qu'il y avait de noblesse et d'honnêtes gens à Hambourg, sans parler des émigrés français des deux sexes. Ma sœur, de son côté, se mit à entreprendre une foule de petits ouvrages, où elle excella. Elle fit d'abord des bagues en crin avec des lettres entrelacées, des noms, ou une devise; puis elle broda des fleurs sur des rubans pour faire des ceintures, nuancées avec de la soie de diverses couleurs, et des fils d'argent ou d'or. Elle faisait aussi des bourses en perles et en filet, qui étaient de véritables petits chefs-d'œuvre. Je ne crois pas qu'on puisse voir quelque chose de plus joli que ce qu'elle imaginait dans ce genre-là.

Mlle TAETS D'AMERONGEN A Mme DE NEUILLY.

Utrecht, ce 30 de juillet 1795.

« Comment! ne pas vous admirer, ma très-chère amie, en vous voyant embrasser, avec courage, même avec satisfaction, un genre de vie, si peu fait pour vous : que vous avez raison d'en être fière; mais, quant à moi, je ne puis penser à tout ce que vous éprouvez, sans en être pénétrée. Vous regrettez de n'avoir pas été accoutumée dès votre enfance, aux ouvrages à l'aiguille; dans ces temps-là, qui auroit jamais pu croire tout ce qui est arrivé; et penser que celle qui réunit tant de talents à tant d'instruction fut jamais dans le cas d'avoir rien à regretter? Combien cependant ne devez-vous pas être fière d'une éducation qui vous met au-dessus des évènements de la vie; et vous les fait supporter avec résignation et courage! Quelle consolation ne trouvez-vous pas dans une âme grande et ferme, que la nature donne, il est vrai, mais que l'éducation fortifie, à ce que j'ai toujours entendu dire! et quel charme encore, quand on y réunit des talents agréables! Ma chère amie, vous devez plutôt vous glorifier.

Je remercie M. votre fils de son dessin; il prouve que ses occu-

Digitized by Google

pations guerrières ne lui ont pas fait perdre ses talents. Je vous félicite de le garder encore quelque temps, et des espérances que vous avez de le placer plus avantageusement : la cocarde blanche et les fleurs de lys sont des souvenirs précieux et touchants à tout bon François.

Ma chère Clémentine se porte donc bien; et a bien soutenu le voyage. Cela me fait grand plaisir : il me semble que sa santé s'est fortifiée et qu'elle devient héroïne comme sa maman. Je ne l'ai jamais trouvée si jolie que la dernière fois que je l'ai vue : c'étoit donc la dernière fois. Hélas! je ne le croyois pas. . . . . .
. . . . . »

Parmi les personnes qui s'acquirent le plus de droits à notre reconnaissance, après notre arrivée à Hambourg, je tiens à vous nommer, ma chère amie, Mme la comtesse de Schulembourg. Non-seulement, elle prodigua à ma mère les attentions les plus aimables, et les marques de l'intérêt le plus délicat, mais elle voulut l'introduire dans la société allemande, qu'elle s'efforça de lui rendre agréable par tous les moyens qui se peuvent imaginer. Ma mère allait fort souvent chez la comtesse; mais naturellement, elle se donnait encore plus à la société française, nombreuse, unie, et qui n'avait pas de plus grand bonheur que de se voir. Aucun des émigrés n'était oisif à cette époque; et lorsqu'on avait passé toute la journée à s'occuper de ses affaires, souvent avec bien de la fatigue et de l'ennui, on se trouvait trop heureux, le soir, d'oublier ensemble pendant quelques heures des soucis qui revenaient toujours assez vite. Quand ma mère s'apprêtait pour aller aux assemblées ou à la comédie, elle nous disait quelquefois, en riant, à ma sœur et à moi : Je m'en faire un peu la dame; j'ai assez fait la marchande toute la journée.

Les émigrés ne recevaient rien de France; leurs biens étaient séquestrés; leurs familles appauvries et dispersées. Il était aussi compromettant que difficile de leur faire passer des secours. La plupart d'entre eux se virent bientôt réduits à une gêne voisine de la détresse, et durent s'ingénier pour ne pas mourir de faim. On a vu quel genre de ressources Mme de Neuilly sut se créer. Ses amis en cherchèrent de plusieurs sortes : elle parle souvent d'eux dans ses

Digitized by Google

lettres, et l'on y voit à quoi chacun s'occupait. Le marquis de Romance s'associa avec la comtesse d'Asfeld pour un commerce de vins et de comestibles à Hambourg; M. d'Apchon se fit maître de dessin à Kiel; Mme de Bermond, marchande de modes à Schwerin. M. de Laenière était maître d'armes; le comte de Gimel, distillateur; M. du Vivier, marchand de musique. A Vittmold, près de Ploën, la comtesse de Tessé, fille du maréchal de Noailles, se trouvait dans une abondance relative, qu'elle partageait généreusement avec de nombreux amis. Ses revenus consistaient dans le produit du lait de trente vaches : c'était la marquise de Montagu (Mlle d'Ayen), nièce de Mme de Tessé, qui surveillait les étables et la laiterie (1).

Voici sur la situation de quelques-uns des émigrés des détails qu'on trouve dans les lettres adressées par Mme de Neuilly à sa fille Clémentine, que Mme la baronne de Lutzow avait alors auprès d'elle, comme compagne de la jeune Sophie de Lutzow, sa fille.

« Rey, après avoir rapé du tabac pour vivre, se trouve maintenant sans emploi : il vient me demander à dîner presque tous les jours, et il dévore avec un appétit qui feroit plaisir à voir, dehors de l'émigration. »

« D'Hargicourt quitte Hambourg aujourd'hui, et va s'établir dans une maison de campagne qu'il a achetée en partie avec MM. de Toustain et de Château-Thierry : ils établissent là un café et une restauration. »

« L'abbé d'Esparbès s'est fait marchand de françois, et a gagné assez pour passer convenablement son hiver, et remonter sa garde-robe de fond en comble. »

« Entre nous, on m'a dit que Mme de Belleport n'est pas trop contente chez la Bne de Sch...tz : elle y trouve l'économie excessive et de l'ennui. Tu as eu le gros lot à cette loterie, mon enfant : les Lutzow sont rares! — (*Réponse de Clémentine de Neuilly*). Je plains la pauvre Mme de Belleport. Mme de Sch...tz est fort gaie et d'une très-aimable société, tout autre part que chez elle; mais dans sa maison, elle est avare, minutieuse, grondeuse; son mari est savant, pédant, et avare aussi. Tu vois, chère maman, que

(1) Il est souvent question de Mme de Tessé et de Mme de Montagu dans la correspondance de Mme de Neuilly et de M. d'Angiviller; mais ce qu'on vient d'en dire ne s'y trouve pas. On l'a emprunté à la vie de la marquise de Montagu, publiée par sa famille.

Digitized by Google

cela ne doit pas faire un intérieur fort agréable. La bonté de mes amis et tout ce que je vois dans mes entours, me prouve bien que c'est le gros lot que j'ai eu. »

« Mme de Milon est toujours gentille et aimable : elle vient assez souvent me voir. Son mari a pris l'établissement de l'hôtel Potocki, pour les bals, les concerts, le café de la Comédie, et des soupers et dîners commandés. »

« M. de St. Hilaire est allé deux fois, cette semaine, chez Mme de Nellesteyn, avec M. de Langeac, pour lui tapisser une chambre en papier ; ils la finiront demain. C'est à une lieue d'Altona, et toute la ville à traverser, dont le pavé est rude : ils partent à 6 heures du matin, pour éviter la grande chaleur, et reviennent à la fermeture des portes. »

« Nous n'avons point de parents du nom de La Treiche : le La Treiche que tu me dis, est celui de Bourmont, qui a voulu se donner les violons en se disant le nôtre ; et pouvant parler de nous beaucoup, nous connoissant beaucoup. J'ai appris tout dernièrement de ses nouvelles. La duchesse de Wurtemberg lui a fait avoir, par la protection d'une sœur de sa femme, qui étoit dame d'honneur chez elle, un brevet d'écuyer de la Landgrave douairière de Hesse-Cassel. Il a quitté cette Cour au bout de quelques mois ; sa femme s'est rendue à Berlin ; et lui, est allé habiter un château que le roi de Prusse a donné pour y loger plusieurs familles. Il y a quelques avantages attachés à cette place. Le travail de sa femme, les bontés de la duchesse de Wurtemberg, un petit négoce de broderie, tout cela l'a sauvé de la misère jusqu'à ce jour. Son fils est placé à l'école militaire de Stolpe, en Poméranie. »

« J'ai eu le plaisir de revoir une ancienne connoissance à moi, qui est le baron de Flotte. Il a vu naître Achille et l'a vu têter à Vrécourt, où il a passé huit mois, la même année où Mme de Lowendal et sa famille y ont passé ce temps. Il a trouvé ma situation bien changée ; au reste, la sienne l'est aussi beaucoup. Il a perdu ses possessions en France et celles qu'il avoit dans son pays, qui a été conquis ; c'est cependant un gros seigneur en comparaison de moi, car il a pu acheter une petite ferme près Munster. Il t'embrasse comme un de tes plus anciens serviteurs. »

« Le pauvre Fénelon te fait bien des compliments ; il est à la

Digitized by Google

misère. Il sort de maladie; il étoit à cette campagne où il avoit cru faire un bon établissement et où il n'a rien fait, que de s'en mettre cent pieds sur tête. »

« J'ai reçu hier par la petite poste la lettre où tu me donnes une commission de tabac, près Mme de Biencourt, pour M. de Lutzow. J'ai été sur le champ chez elle pour m'en acquitter, et la prier de faire toute la diligence possible. Elle m'a promis de tâcher d'avoir du même que celui qu'elle avoit déjà envoyé à M. de Lutzow; mais comme elle ne se souvient pas du prix, et ignore s'il ne sera pas changé depuis le temps, elle n'a pas voulu d'argent d'avance. »

« Tous les jours, les émigrés partent par bandes de 25, 30, et plus; cependant l'on ne sait trop pourquoi, car excepté dans quelques cas extraordinaires ou particuliers, l'on ne rattrape point son bien. Les jeunes gens sont happés pour les armées, les jeunes femmes obligées de continuer le métier qu'elles ont appris en émigration; les vieux et les vieilles meurent de faim. Mais c'est une épidémie. La plupart ne savent point pourquoi ils sont sortis, et savent encore moins pourquoi ils rentrent. Mme de Ste. Aulaire est partie; Mlle d'Havrincourt, qui est Mme de Louvigny, part. Il n'y a pas jusque au baron chrétien (1), le fondateur de la pâtisserie, à Hambourg, qui est rentré. » (*Lettre du* 13 *mai* 1800).

« M. de La Treiche n'est plus à Berlin; il est à Cassel, d'où il m'a écrit. Mme la Landgrave, qui n'a jamais cessé de lui porter intérêt, lui a donné des lettres pour tous les ministres de Hesse; et son grand maître, une place dans sa voiture pour venir jusqu'à Cassel; c'est là qu'il traite ses affaires avec le baron de Waitz, le meilleur et le plus honnête des hommes, et qui s'occupe à chercher tous les moyens d'améliorer son sort. Il lui a proposé une place chez le comte régnant de Wittgenstein : il ne s'agit pas moins, que d'être l'ange gardien de la vertu d'un jeune homme de vingt et un an. C'est bien le cas de chanter : *Sans chien et sans houlette.* Enfin, il a accepté. Le jeune homme, très-emporté, rempli de présomption, n'ayant rien vu, croyant tout savoir, prévenu contre ses gouverneurs, en ayant dégoûté quatre dans une année, voilà la perspective qui l'attend. 60 ducats et les autres agréments de la vie, sont les avantages, en outre des protecteurs puissants. »

(1) Le chevalier de Montmorency

Digitized by Google

« Le duc de Mecklembourg a envoyé 25 louis à Mme de Lus...., sur la recommandation de la grosse comtesse de Holstein (tu sais aussi que le duc et la duchesse l'ont connue à Paris). Cela est honnête et bien placé, car la pauvre femme est toujours malade ; et ce que lui donnent sa belle-fille et la comtesse ne lui suffit point avec ses infirmités. »

« J'ai le cœur navré de la misère du pauvre F..... J'y suis retournée hier ; il manquoit de tout. J'ai demandé à Mme de Hahn pour lui ; elle ne m'a donné que 12 marks; Fanny, 1 ducat; trois de mes amis françois, chacun 6 l., ce qui est beaucoup pour eux; et moi, 6 l... La charité est morte chez les riches; le luxe sèche les cœurs. »

« La saison est depuis long-temps bien rigoureuse ou bien malsaine. Ah! quel climat! et quel hiver! Il y a prodigieusement de maladies; de celles dont on meurt et de celles dont on souffre sans mourir. Je ne sais si je t'ai mandé que le capitaine B...., qui étoit capitaine des gardes du 1er régiment, s'est tué à coup de rasoir, volontairement. Hier, un autre François s'est brûlé la cervelle. Les suicides ont été communs cet hiver. » (1798).

«..... On vole beaucoup en ce pays-ci. Hier encore, on a volé trente louis et des marchandises à un pauvre diable de François, qui montre ici la langue françoise, et dont c'étoient les épargnes. Il est frère du général Gouvion St.-Cyr (1), et de celui qui a été tué avec M. de La Fayette : il n'a pas donné dans la révolution.» (*Lettre de M. d'Angiviller, alors à Kiel, à Mme de Neuilly*).

Autre lettre de M. d'Angiviller à Mme de Neuilly. « M. de R.... me propose des pâtés de Strasbourg de foies gras aux truffes, sans m'en dire le prix, pour en proposer à mes connoissances. Il est véritablement bien marchand par le fond et par les formes. Si vous en savez le prix, marquez-le moi; car comment en proposer sans cela? » — *Quelques jours après, M. d'Angiviller écrivait* : « Quel juif que ce R....! Il m'offroit des pâtés de foies gras aux truffes, et

(1) Il y a ici une légère erreur. Le général Gouvion, qui fut tué, en 1792, devant Maubeuge, à l'avant-garde de l'armée du général Lafayette, était cousin et non pas frère, du général (depuis maréchal) Gouvion St. Cyr. L'émigré français dont parle M. d'Angiviller, étant frère de Gouvion St. Cyr, n'était que cousin du général Gouvion.

Digitized by Google

me prioit de lui en faire vendre : un louis la perdrix ! Pourroit-il envoyer, par commission, trois ou quatre fromages de Roquefort, et des noix de Rouen, mais surtout du fromage? (1). »

L'hiver vint; je le passai au sein des plaisirs, présenté dans les meilleures maisons de la ville. J'avais négligé la société des dames émigrées, la trouvant un peu trop sérieuse, pour celle des Hambourgeoises, presque toutes charmantes, et des mieux disposées à bien accueillir un jeune officier naturellement en fonds de gaieté et de belle humeur.

Vous pensez bien, ma chère nièce, que votre vieil oncle se gardera de dérouler ici le tableau des fredaines de sa jeunesse; car j'en fis quelques-unes alors, je l'avoue. Si j'avais voulu me marier, on m'en offrit plusieurs fois l'occasion; mais j'étais loin d'y songer à mon âge et dans ma position. Telle qu'elle était, je m'en accommodais; et même, souvent je la trouvais fort agréable. Mes liaisons devinrent intimes avec la jeunesse du pays, grâce à la langue, que je parlais presque comme un allemand. On m'avait admis, bon gré malgré, dans la société philharmonique; j'y étais le seul Français. Quoique je ne connusse pas une seule note, je faisais ma partie comme un autre. Ces dames avaient la bonté de me l'apprendre au piano, et je ne leur donnais pas de peine. On vantait ma voix, mais j'ai toujours cru qu'il y avait là beaucoup d'indulgence.

Dans ce temps-là, une romance française faisait fureur; c'était : *Te bien aimer, ô ma chère Zélie.* Une jeune dame, dont je m'occupais beaucoup, ne savait pas le français; j'imaginai de la lui traduire, de manière qu'elle pût la chanter. Je vais écrire les deux seuls couplets que je me rappelle dans les deux langues. Comme vous savez l'allemand, vous pourrez en juger.

Einzig und treu, Zelia, dich zu lieben
Ist für mein herz das reizenste geschick;
Nichts soll fortann mein heitres leben trüben,
Macht diese Liebe nur dein ganses Glück !

(1) Voir IV, note 1.

Digitized by Google

Doch um in mir die wilde Glüht zu stillen
Die ungekühlt mich bald verzehren muss,
Schenke, o Zelia, um meiner liebe willen
Mir nur ein ach ! ein blick, ein kuss !

Te bien aimer, ô ma chère Zélie,
Est pour toujours le charme de mon cœur.
Et désormais tout m'attache à la vie,
Si mon amour suffit à ton bonheur.

Pour apaiser le feu qui me dévore,
Le feu divin qui va me consumer,
O ma Zélie ! à l'amant qui t'adore,
Donne un regard, un soupir, un baiser !

Cette bagatelle eut un prodigieux succès dans la société, et redoubla l'affection que les vieux et les jeunes me témoignaient. Les jeunes personnes poussèrent des bottes à ma muse pour écrire sur leur *Stand buch*, qu'on a depuis nommé *album*, je ne sais pourquoi. Il me fallut bon gré malgré enfourcher Pégase, pour ne rien perdre de mon agréable position. L'amour platonique n'a jamais été fort de mon goût ; j'en parlais cependant le langage, et je savais, comme un autre, mettre en jeu le *Mondschein*, *die Sternen*, et le *vergiss mein nicht*. Mais après avoir erré quelque temps dans le monde métaphysique, j'avais soin de ramener le plus tôt possible mes belles voyageuses sur cette terre matérielle.

J'étais presque tous les jours invité ou à dîner ou à souper, de sorte que je mangeais rarement chez ma mère. Mes amis avaient des loges aux deux spectacles ; j'en profitais tant que je voulais.

Il y avait alors à Hambourg deux sortes de Français : les républicains, qui portaient tous la cocarde tricolore ; et les émigrés, qui n'en portaient pas ; par la raison qu'il était défendu d'en porter d'autres que celles des puissances reconnues. Il y avait entre eux de fréquentes querelles ; et, par suite des duels : on allait se battre sur le territoire danois, à Wandsbeck, ou près d'Altona.

Digitized by Google

On jouait à la comédie française une première représentation de Richard Cœur de Lion. J'avais dîné ce jour-là chez M. d'Alopéus, ministre de Russie; j'étais de fort belle humeur, j'avais bu du vin de Champagne. Je ne sais ce qui empêcha M. et Mme d'Alopéus d'aller au spectacle, mais ils m'engagèrent à y aller dans leur loge, avec deux attachés. Lorsque l'acteur chanta : *O Richard, ô mon Roi!* etc., les émigrés applaudirent avec enthousiasme, et les républicains sifflèrent. Des cris, on en vint aux coups. Voyant la mêlée, je n'y tins pas, et m'élançai de la loge dans le parterre, à tous risques. On portait alors de petits gourdins courts, en ceps de vigne, et je m'en escrimai de mon mieux sur les porteurs de cocarde : ceux que je frappai durent s'en ressentir, car je n'y allais pas de main-morte. La garde ne tarda pas à arriver pour saisir les perturbateurs. Je m'en aperçus un des premiers, et comme je tenais à ne pas coucher au violon, je me démêlai lestement, en sautant par-dessus les autres, comme au cheval fondu, gagnai l'orchestre, et m'échappai par une porte sous le théâtre. Il s'agissait de sortir de la comédie, dont les issues étaient gardées. Je fus sur le théâtre, dire deux mots à Mlle Mées, gentille actrice que je connaissais : elle me mena dans sa loge, et le spectacle fini, je sortis par la porte des acteurs, en lui donnant le bras. C'est ainsi que mon étourderie n'eut pas de suites désagréables.

Finguerlin, fils d'un riche banquier suisse, était à la tête de la jeunesse évaporée de Hambourg. Il avait été envoyé chez M. Tanner, associé de son père, apprendre la banque et le haut commerce. Au lieu de travailler, ce jeune homme se livra à la dissipation et aux plaisirs. Quoiqu'il n'y eût pas de régularité dans ses traits, il était d'une figure agréable, et tournait la tête aux femmes. Il était taquin, audacieux, insolent, quoique sans bravoure pour soutenir ses impertinences. Il me prenait pour confident de ses bonnes fortunes; je n'avais pas en lui la même confiance, parce que j'avais des preuves de son

Digitized by Google

indiscrétion. Malgré ma réserve, il paraissait me préférer à toutes ses connaissances. Quand il éprouvait quelqu'embarras, ou du chagrin, c'était toujours à moi qu'il avait recours; mais je n'eus jamais assez d'empire sur lui pour l'empêcher de faire une sottise quand il l'avait dans la tête. Les autres n'ont pas eu plus de crédit que moi; et sa carrière, qui devait être si brillante, a fini plus que médiocrement.

Mme la comtesse de Genlis était à Hambourg, avec la fameuse et séduisante Paméla, que malgré sa naissance équivoque, elle avait trouvé moyen de marier au lord Fitzgerald. Je ne sais non plus comment elle s'y était prise pour faire épouser sa parente et sa pupille, Mlle de Sercey, par le vieux Mattiesen, bossu et riche banquier, tenant une bonne maison.

Je retrouvai le marquis Ducrest, que j'avais vu si souvent dans mon enfance; passionné pour la musique, plus artiste que gentilhomme, et manquant tout-à-fait de dignité; jusque dans sa mise, qui était plus que négligée. Fort aimable d'ailleurs, avec une instruction immense, de l'esprit, et même du génie; il passait sa vie en inventions et en projets.

Elevé au milieu des philosophes, vivant avec Diderot, Helvetius, et autres *ejusdem farinæ*, il s'était mis de bonne heure au-dessus des préjugés reçus. Philippe-Égalité le goûtait beaucoup, et en avait fait son chancelier. Il était de ces soupers du Palais Royal, qui ne rappelaient rien moins que le banquet des sept Sages. Des femmes, entre autres, Mme de Buffon, en faisaient partie. Le sillery y coulait à flots; on y jouait un jeu d'enfer, c'était le creps. Voici une anecdote que je tiens de M. Ducrest lui-même.

Avant le souper, on avait joué, et il avait perdu une somme considérable, qu'il avait sur lui. Après être sorti de table, fouillant dans ses poches pour voir s'il ne trouverait pas quelques louis oubliés, un papier se rencontra sous sa main. C'était un billet de cinq cent livres. Il s'écria : Qui tient les cinq cents francs? Dix personnes se présentèrent. Il gagna, et continua à jouer aussi heureusement, jusqu'à ce qu'il eut vidé

Digitized by Google

le gousset de tous les joueurs, ce qui se montait à plus de seize cents louis. Il avait la tête pleine d'anecdotes, et racontait avec autant de gaîté que d'agrément. Fou de musique, il s'était laissé séduire par Mlle Pradher, fille d'un célèbre violon du temps, et avait fini par l'épouser. Ce mariage fit, comme vous pouvez croire, grand bruit à Paris, et éloigna de lui beaucoup de personnes, qui le quittèrent à regret.

Mme Ducrest était une petite femme charmante; les yeux à la chinoise, pleins de douceur et d'expression, la bouche agréable, le nez fort spirituel, une jolie taille, un peu maigre, et la désinvolture d'une odalisque. Elle avait un talent rare sur la harpe et le piano, et une voix délicieuse. Excellente femme, indulgente pour tout le monde; quoique la voyant beaucoup, je ne lui ai jamais entendu dire du mal de personne. Elle avait une fille, qui avait alors six ans, et qui promettait de la beauté et de l'esprit. Je ne sais pas trop de quoi les Ducrest vivaient à Hambourg : logés modestement, ils avaient un salon assez grand dans lequel ils recevaient beaucoup de monde, surtout des jeunes gens, qui papillonnaient autour de Madame; sans éveiller la moindre jalousie du mari. Et je crois qu'il n'en avait pas sujet : du moins pour nous tous, hormis Lepelletier de Morfontaine, qui était bien réellement l'amant de Mme Ducrest. Le marquis nous donnait de temps en temps à souper, où l'on ne servait quelquefois que du rôti et de la salade. Mais le mari et la femme, comme Mme Scarron, faisaient oublier la qualité et le nombre des mets par une conversation spirituelle et saturée d'anecdotes.

Ce fut à cette époque, que le marquis Ducrest s'imagina d'une invention pour la construction des navires. Il s'était associé avec deux officiers de marine très-distingués, MM. du Coudray et de Gimel ; et de concert avec eux, il avait si bien étudié son procédé, qu'il ne doutait, non plus qu'eux, du succès. La coque de son bâtiment n'était composée que de copeaux tellement joints, qu'ils formaient une masse compacte à l'épreuve des expériences les plus fortes. M. Ducrest

Digitized by Google

nous disait souvent : « Mes enfants, quand mon projet aura reçu la sanction du temps, comme j'en suis sûr, je vous donnerai une fête dont il sera parlé longtemps. Je veux donner un bal, qui sera composé de quatre quadrilles; et je ferai venir de Lyon, à mes frais s'entend, des habits et des robes brodées et lamées. A la suite de quoi, il y aura un souper composé des mets les plus recherchés. » Je ne savais qu'en penser; cependant, après avoir entendu raisonner ces trois messieurs, je commençais à ajouter foi au succès.

Il avait formé à cet effet une compagnie de banquiers et de négociants, et on se mit à l'ouvrage dans les chantiers d'Altona. Pendant ce temps-là, mon métier me força de quitter Hambourg; j'y revins au moment où le vaisseau devait être lancé. Les deux marins, dans l'enthousiasme de leur procédé, prétendaient qu'on le pouvait employer à la construction des frégates, parce que le boulet qui donnait dans la coque faisait un trou qu'il était facile de boucher.

On avait publié que le vaisseau ne tiendrait pas lorsqu'on le lancerait, et qu'il y aurait beaucoup de danger pour ceux qui le monteraient. Pour nous rassurer, M. Ducrest nous invita à déjeuner à bord ce jour-là; il pria aussi beaucoup de dames; mais personne ne voulut accepter, qu'après la cérémonie. Nous fûmes six ou sept qui consentirent à être sur le bâtiment dans le moment périlleux. La chose ayant réussi, on servit le déjeuner, et tout le monde y fit honneur (1).

L'éducation que les deux époux donnèrent à leur petite Georgette ne devait pas produire des fruits excellents. Rentrés

(1) Le bâtiment marchait bien; mais au bout de quelques jours, les constructeurs, jaloux, gagnèrent le pilote, qui manœuvra de façon à échouer sur un rocher. Le pauvre navire y resta plusieurs semaines, défiant l'effort des vents et de la mer.

Avant la révolution, le marquis Ducrest avait conçu et exécuté une voiture en papier mâché, avec enduit et vernis, qu'il fit conduire à Longchamp, en 1785 ou 1786. D'après les instructions qu'il donna, des statues colossales de même matière ont été faites à Ludwigslust, par les ordres du duc de Mecklembourg; je les ai vues, touchées, et *soulevées*. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

à Paris, ils s'occupèrent de lui donner des talents, sans y joindre des leçons de morale. Ils la donnèrent à Bochsa, pour apprendre à jouer de la harpe, et à un autre pour le piano. Elle avait une voix très agréable, dont elle tirait bon parti. Bochsa ne s'amusa pas seulement à former son élève sous le rapport de la musique. On la lui fit épouser, après que le mariage eut été rendu nécessaire. Ce misérable était bigame; non content de cela, il se mit à faire des faux, fut condamné en Cour d'assises, et s'enfuit en Angleterre, pour éviter d'aller ramer à Brest, laissant sa femme et son enfant à ses parents.

Le marquis Ducrest me mena chez sa nièce, Mme Mattiesen, et de là, un peu malgré moi, chez sa sœur. Ma mère, ni aucun des émigrés, ne voulaient la voir; mais quelques-uns de nous, plus jeunes et rendus faciles par l'envie de nous amuser, fûmes attirés chez elle.

Mme de Genlis pouvait avoir quarante-cinq à cinquante ans (1). Elle avait été jolie, encore plus piquante, et quand son visage s'animait, on voyait qu'elle avait dû beaucoup plaire. Son esprit fort remarquable, sans contredit, était gâté par la pédanterie et le manque de naturel. Son ton, ses manières étaient affectées; tout en elle, jusqu'à la mise, avait quelque chose de prétentieux. Elle était maigre, plutôt petite, et se grimpait sur de hauts talons. A telles enseignes, qu'il lui arriva un jour de me marcher sur le pied, et si fort, que je lâchai une exclamation d'une énergie toute militaire. Cela fit beaucoup rire ces dames, bien loin de le prendre en mauvaise part.

Paméla était une créature toute divine, blanche, sans beaucoup de couleurs, la figure ovale, les plus beaux yeux du monde, bien que de nuance différente, de charmants cheveux d'un brun tirant sur le noir, qu'elle portait toujours bouclés et

(1) Stéphanie-Félicité Ducrest de St. Aubin, comtesse de Genlis, était née en 1746.

Digitized by Google

sans poudre. Son attitude était nonchalante et gracieuse; sa mise toujours simple et d'un goût exquis.

Mme Mattiesen était une femme de beaucoup d'esprit, grasse et d'une taille moyenne; agréable malgré sa circonférence; le bras, la main, les épaules, superbes; la figure ronde, haute en couleur; les yeux, les sourcils, les cheveux d'un noir de corbeau; les dents belles et bien rangées entre les lèvres roses d'une jolie bouche. Elle était loin d'être folle de son mari, qui, je crois, ne l'était que de nom. Il semblait, à la première vue, que sa conquête ne devait coûter ni beaucoup de peine, ni beaucoup de temps. Finguerlin en devint éperdûment amoureux, me le dit de suite, et me confia toute la péripétie de son intrigue; même le dénouement, qui ne se fit attendre que faute d'occasion, comme je l'avais présumé. Nous passions chez Mme Mattiesen des soirées agréables; nous étions ordinairement une douzaine, dans un joli petit salon, où paraissait rarement le maître de la maison.

Mme de Genlis venait de terminer les *Chevaliers du Cygne*, assez mauvais roman, qu'elle voulut lire en petit comité. Une extinction de voix lui étant survenue, le jour convenu pour la lecture, elle m'engagea à venir déjeuner avec elle; et m'ayant fait lire haut une dizaine de pages de son manuscrit, elle jugea que je ne défigurerais pas trop son ouvrage. Elle me le remit pour le parcourir avant la séance. Le soir, je parus chez Mme Mattiesen, avec le rouleau. La table, les bougies, et le verre d'eau de rigueur, m'attendaient; je toussai, et commençai. Je ne me fis point illusion sur les compliments dont on m'accabla; ils n'étaient que la suite obligée de l'admiration qu'on devait manifester pour le chef-d'œuvre. Tant il y a, que Mme de Genlis m'embrassa, — soit dit entre nous, j'aurais préféré que ce fut Lady Fitzgerald — et au bout d'une quinzaine de jours, me fit présent d'un joli médaillon, peint par elle en miniature, qui représentait un cygne sur le bord de l'eau, près d'une urne, avec ces mots : *Candeur et loyauté*; devise des chevaliers du cygne, héros du roman.

Digitized by Google

Pendant que nous nous amusions ainsi, des choses plus sérieuses se passaient à quatre pas de nous. Lord Fitzgerald et O'Connor méditaient une conspiration pour soustraire l'Irlande au joug de l'Angleterre, avec le secours de la France. Des caisses d'armes et de munitions s'entassaient dans les magasins de M. Mattiesen. Le dénouement approchant, les deux chefs se rendirent secrètement à Londres, où tout échoua par la mort de Fitzgerald, qui fut découvert, et périt en se défendant dans un grenier contre les constables. La charmante veuve qu'il laissa ne se fit pas faute de consolateurs et de consolations. Elle finit, après quelques années de veuvage, par épouser Pitcairn, le consul d'Amérique à Hambourg; puis, elle divorça. Elle est morte, après avoir été enlevée de l'Abbaye-aux-Bois, par le duc de La Force, autre écervelé.

Le passage suivant, relatif à Paméla et à Mme de Genlis, se trouve dans une lettre écrite par Mme de Neuilly à sa fille, le 1er août 1800.

« . . . . . Mme de Genlis, après avoir fait la momerie de se confesser, et avoir communié à la chapelle d'Espagne, a assemblé tous ses amis, parents et connoissances chez Mme Mattiesen. Là, elle leur a dit, qu'après l'acte religieux qu'elle venoit de faire, elle se devoit à elle-même et au public, de rendre hommage à la vérité en déclarant que Paméla n'étoit point sa fille et celle de M. le duc d'Orléans; mais la fille d'une pauvre blanchisseuse, qu'elle avait achetée à beaux deniers comptants. Paméla s'est pâmée à cette belle déclaration; son amant, le consul américain, en a presque fait autant; et après bien des larmes et des scènes de roman, chacun s'est essuyé les yeux; et dame Genlis est partie pour Paris, avec un nouvel enfant d'adoption, fils d'un tailleur, qu'elle a nommé Cazimir. »

Il y avait parmi les émigrés, à Hambourg, un certain marquis d'A... fils de ce philosophe favori, que le grand Frédéric épargnait si peu. Il avait épousé une veuve Thomassin, sur laquelle couraient toutes sortes d'histoires, entre autres, qu'elle avait fait ses débuts à Ermenonville, où l'on se rassemblait chez les Girardin pour des orgies dignes de la Régence. Si c'était vrai,

Digitized by Google

je n'en sais rien; je n'y étais pas; mais on l'assurait : *on est si méchant au village!* Elle n'était plus jeune, on voyait pourtant qu'elle avait dû être jolie; sous le rapport de l'intrigue, elle n'avait rien perdu. Ses relations avec la société des émigrés étaient demeurées assez froides; elle les prit de grippe, et se fit la complaisante de la princesse de Holstein-Beck, dont la maison était une des plus brillantes de Hambourg. Jadis confidente de l'impératrice Catherine, la princesse de Holstein-Beck avait été exilée de Russie comme complice de l'assassinat de Pierre III (1).

Les d'A....., mari et femme, prirent racine chez elle, et se plurent à en éloigner les Russes et les émigrés qui la voyaient beaucoup avant cela. Fourrés toute la journée chez la princesse, le nez à la fenêtre de sa bibliothèque, au rez-de-chaussée, ils riaient haut, et se moquaient de ceux qui venaient pour lui faire visite. Des gens faits pour être reçus, M. de La Bourdonnaye, le marquis de Wignacourt, le marquis de Chastenay, s'étaient présentés, on leur avait répondu que la princesse n'y était pas, après qu'on avait été les annoncer, et qu'ils l'avaient saluée à sa fenêtre et vue avec du monde. Ces façons-là, ne portèrent pas bonheur aux d'A..... On se vengea de leurs airs en faisant pleuvoir sur eux le ridicule; on les couvrit de brocards, on revint sur les histoires passées de Mme d'A...., et on la chanta d'une manière peu flatteuse. Ses courtisans, tels que MM. d'Hargicourt, d'Osseville, d'Espinchal etc., eurent aussi leurs petits couplets : dans le nombre, il y en avait de fort spirituels. Ma mère s'était amusée à les recueillir. Les ayant trouvés sur sa table, je les lus, et ils m'inspirèrent les quatrains que voici, avec d'autres dont je ne me souviens plus.

(1) Catherine II n'avait pas été étrangère au meurtre de Pierre III, son époux, lequel, détrôné le 10 juillet 1762, fut étranglé dans sa prison quelques jours après.

Digitized by Google

Sur l'air de la Baronne.

A la princesse,
La Thomassin tourne l'esprit;
Ni sa vertu, ni sa sagesse,
Ne lui ont donné son crédit
Sur la princesse.

Dans cette ville
La Thomassin a fait du bruit;
Mais aux bosquets d'Ermenonville,
Elle en a plus fait, m'a-t-on dit,
Qu'en cette ville.

J'avais déguisé mon écriture et fourré mon papier à travers les autres; de manière que ma mère en les repassant, trouva mon chef-d'œuvre. — Ah! ah! Qu'est-ce donc cela? C'est joli. De qui est-ce? — Elle nomma un tel, un tel. Je riais sous cape. — Tu es bien embarrassée de deviner l'auteur? — Oui; je ne connais pas du tout cette écriture là. — Et la voilà qui cherchait tous les noms. — Tu ne devines pas? — Non. — C'est de moi. — Comment, de toi! Mais tu viens de me dire que ces couplets étaient charmants. — Justement; et si tu les avais trouvés mal faits, je ne m'en serais pas vanté.

Il ne manqua pas de bonnes âmes qui se firent un plaisir de répandre nos chansons. On les porta toutes à la princesse, et on alla même jusqu'à les envoyer chez tous les ministres. Mme d'A....., fit la désespérée, et finit par quitter Hambourg pour se cacher je ne sais où, car sa retraite fut un mystère, hors pour les intimes. La princesse ferma sa maison, et ne l'ouvrit plus qu'aux élus du parti. Pendant un moment la société fut en insurrection.

Zouboff, le dernier des amants de la grande Catherine, recevait beaucoup et menait grand train; il était vain comme un dindon, et riche comme une bête. C'était un simple garde,

Digitized by Google

que l'Impératrice avait élevé jusqu'à elle; fort, carré des épaules, assez laid; mais Catherine ne s'arrêtait pas à la figure. Il avait la manie d'avoir des diamants non montés, dans la poche de sa veste : il les faisait jouer, briller, sauter dans sa main, et les remettait dans sa poche. L'Impératrice lui avait donné son portrait en miniature entouré d'énormes brillants, ressemblant, mais flatté et rajeuni : il le portait toujours sur lui.

Je rencontrais souvent Klopstock chez sa nièce, Mme Schrœder, qui logeait sur le Oude gracht. L'illustre poète était d'une parfaite simplicité, et d'une candeur d'enfant; la figure et la tournure assez communes; il n'avait en aucune façon l'air inspiré. J'aimais beaucoup à l'entendre causer. Quelquefois je lui parlais de ses ouvrages, entre autres la Messiade. Je lui dis un jour que, malgré que je susse bien l'allemand, j'avais beaucoup de peine à le comprendre; et que même quelquefois je ne le comprenais pas du tout. Il se mit à rire, et me dit : J'en suis au même point. Il faut que je commence un chant pour le comprendre. Si je le prends dans le courant, je ne retrouve plus le sens, et je suis obligé de remonter, pour ressaisir mon idée.

Le ministre de Russie, Mouraview, et sa femme, étaient fort aimables. Ils aimaient à recevoir, surtout les émigrés. M. de Mouraview jouait très-bien du piano. Je me souviens qu'un soir, ma mère, après y avoir soupé, l'accompagna du violon de manière à l'étonner beaucoup.

M. Fraser, le ministre d'Angleterre, avait aussi une maison fort agréable. Mme Fraser était une personne charmante, douce, intéressante, aimable. Elle tomba malade sur la fin de l'hiver, languit quelque temps, et mourut. Son image, vivante encore dans mon souvenir après tant d'années, s'offrait à moi telle que je l'avais toujours vue, gracieuse, et le sourire sur les lèvres. Je n'oublierai jamais l'impression qu'elle me fit lorsque je la revis morte, et vêtue comme dans les fêtes où j'avais tant

Digitized by Google

de fois dansé et ri avec elle. On l'avait posée dans un cercueil en acajou, doublé de satin blanc. Elle était à demi couchée, revêtue d'habillements blancs de la plus grande élégance, parée de diamants, les cheveux bouclés, la figure pâle; très-calme, parfaitement belle. Elle semblait endormie, prête à se réveiller. L'appartement était très-éclairé. On passait devant le cercueil, et l'on faisait une profonde révérence. Je ne pus retenir mes larmes, en la regardant une dernière fois.

L'année que j'avais passée si gaîment s'achevait pour moi dans une attente qui me devenait très pénible. Ma présence ajoutait aux charges de ma mère, et je souffrais de cette inaction, qui se prolongeait. L'armée de Condé venait d'être licenciée; il n'y avait plus rien à espérer de ce côté. J'aurais volontiers pris du service, à la solde de l'Angleterre, pour St. Domingue, les Grandes-Indes, n'importe où.

Ce projet, d'entrer au service de la Compagnie des Indes, d'abord un peu vague dans mon esprit, finit par y prendre assez de consistance, pour que ma mère en écrivit à son tuteur, en lui demandant de m'en faciliter les moyens.

M. d'Angiviller était fixé à Kiel, en Holstein, et la position qu'il y avait prise, le mettait à même de me recommander à plusieurs personnages de distinction, influents en Angleterre.

Depuis l'envahissement de la Hollande, le comte d'Angiviller s'était réfugié à Kiel. Son mérite, sa réputation, son titre d'ami de l'infortuné roi Louis XVI, le désignaient naturellement pour remplir à Hambourg la fonction d'agent du roi Louis XVIII. Il en avait écarté l'offre par des motifs qu'il a indiqués dans plusieurs de ses lettres.

M. D'ANGIVILLER A Mme DE NEUILLY.

« . . . . . Il auroit fallu qu'on m'eut offert cette fonction, je ne puis appeler cela une place, d'une manière qui me convînt, et avec les marques d'amitié et de confiance qu'on me doit. Je n'aurais ni pu, ni voulu, être un agent général des affaires des particuliers, en compte ouvert avec chacun d'eux; j'aurois voulu

Digitized by Google

avoir un commis chargé de ce détail ; un aide, une espèce de secrétaire, qui eut tenu le registre des comptes qui est immense, qui eut répondu à tout le monde ; et je me serois borné à la correspondance directe. Il ne m'auroit pas convenu non plus d'être la créature, ni le dépendant, ni le flatteur de M. d'Avaray ; ni mon âge, ni mon état, ni mon rang, ayant auprès du Roi celui de ministre, en ma qualité de conseiller d'Etat d'épée, ni mon âme, ni mon caractère, ne me permettroient cet amoindrissement.

« Les personnes qui sont auprès du Roi et auprès des princes se sont accoutumées à voir dans N***, non un agent secret du Roi, mais un commissionnaire banal : vous me connoissez assez pour savoir comment je repousserois tout ce qui auroit quelque ressemblance à cela. M. d'Avaray surtout exerce une supériorité à laquelle je n'offrirois que des respects très gauches, n'étant point né des plus souples, et n'ayant jamais encensé de favoris. Voyez-moi lire une dépêche où je trouverois *le Roi et moi*, et jugez la réponse! la correspondance seroit diablement épineuse. »

Mme de Neuilly pressa maintes fois M. d'Angiviller de venir se fixer à Hambourg : les pages de sa correspondance sont remplies de ses tendres instances, auxquelles son tuteur répondait par ses hésitations, et par de douloureux regrets.

« Je reçois, mon aimable et chère enfant, votre tendre lettre, qui me touche jusqu'au fond du cœur. J'en ai versé des larmes, car c'est la seule expression qui me reste pour le plaisir et la joie. Il me seroit sans doute bien doux de vivre près de vous, et sous le même toit que vous ; mais ma position s'y oppose de toutes les manières. Ma fortune est trop modique, elle est trop incertaine : la vie de Hambourg est trop chère pour moi. Les occasions de dépense y sont multipliées, et souvent nécessaires, quand on vit dans un certain monde, que je serois forcé de voir. Si j'avois pu avoir quelque chose à y faire, je n'aurois certainement pas balancé ; je ne balancerois pas. Mais cette profonde indolence, dans un lieu où tout présente un objet de dépense à un homme qui a tous les goûts, est une position trop délicate, surtout quand, comme moi, on n'a jamais connu d'autre ordre que celui de ne pas emprunter, et de se priver quand on n'a rien : cela ne suffit pas dans nos positions. D'autre part, ne voyez-vous pas combien cette Légation françoise seroit un inconvénient grave pour moi, qui ne suis pas plus réservé ni modéré qu'il ne faut? . . . . . »

Digitized by Google

« . . . . . On ne me blesse jamais que par le cœur : c'est ce que vous faites, vous, mon enfant et ma bien chère enfant, quand vous me dites que je vous parle d'être près de vous, de me réunir à vous, sans intention de le faire. Je vous jure, sur mon honneur, que c'est mon seul vœu, mon seul désir. . . . . .

« . . . . . Près de vous, en vous faisant la Surintendante de mon existence, je n'aurois aucun embarras, aucun souci ; tout trouble intérieur seroit calmé, détruit, anéanti. Non, c'est de bonne foi et du profond de mon cœur que je vous le jure, comme c'est de là que je vous aime ; bien loin d'y renoncer, c'est ma seule espérance de repos au lieu de bonheur, et ce repos seroit bien loin d'être sans bonheur. »

L'isolement que M. d'Angiviller trouvait à Kiel dans son intérieur, l'attristant de plus en plus, il tourna les yeux vers Wittmold, où s'était fixée Mme de Tessé. Mais peu de temps après, il écrivait à Mme de Neuilly :

« . . . . . Quoique vous en disiez, avec mon caractère, mon abandon, mon incurie et mon insouciance des menus détails de la vie, il n'y avoit pour moi qu'une pension chez un ami, qui put me convenir. Si j'eusse cédé aux offres de Mme de Tessé, c'étoit presque fait, mais j'ai été retenu par une délicatesse qui ne vous paroîtra pas exagérée ; car je suis sûr que vous auriez pensé et senti comme moi, et même jusqu'à l'excès. La parenté et la liaison avec M. de La Fayette, doivent tenir les yeux ouverts sur ce petit coin, si peu dangereux, du monde (1). Il m'auroit été affreux d'être la cause ou l'occasion d'une arrestation ou d'une surveillance inquiétante. J'aime cette femme, qui a des défauts, mais des qualités excellentes ; qui a un cœur fidèle en amitié ; fidèle même après la mort, et qui conserve de longs et profonds souvenirs : mon attachement pour cette famille tient à mon enfance. . . . »

Je fus passer quelques jours auprès de M. d'Angiviller. Il approuva ma résolution de m'en aller servir aux Indes, et il me présenta à sir Edward Barry, ami intime de lord Spencer, premier Lord de l'amirauté, qui me donna pour celui-ci des lettres de recommandation pressantes, ainsi que toute espèce

(1) Une des nièces de Mme de Tessé, Mlle de Noailles, fille du duc d'Ayen, avait épousé M. de La Fayette.

Digitized by Google

de renseignements propres à m'éclairer et à me guider dans mon projet.

Je quittai Kiel, bien décidé à tenter la fortune, ne m'effrayant pas d'avance des dangers du climat, ni des balles des Indiens. Sir Edward m'avait dit qu'il me serait indispensable d'apprendre l'anglais et un peu de hollandais. Je me mis à étudier ces deux langues avec une grande ardeur.

Une chose m'étonnait, c'était la disposition d'esprit où je voyais ma mère. Après m'avoir si fort encouragé dans mes démarches, elle s'était subitement refroidie depuis qu'elle pouvait en prévoir le succès. Je ne savais à quoi attribuer un tel changement chez une personne d'ordinaire si résolue et si ferme, lorsqu'un soir, que je me trouvais seul avec elle, ma pauvre mère, n'y pouvant plus tenir, me découvrit le secret qui l'oppressait. — J'avais trop présumé de mon courage, me dit-elle; la pensée que tu vas t'éloigner de moi m'accable et me désespère. J'ai consenti à ce sacrifice, mais je ne prévoyais pas tout ce que j'ai déjà souffert! Ce n'est pas que je veuille reprendre maintenant la parole que je t'avais donnée, ni faire obstacle à tes projets. J'y consens... pars..... mais sache, mon enfant, que si tu quittes ainsi ta mère, tu lui déchireras le cœur. — Que le ciel m'en préserve! m'écriai-je, et je me jetai à son cou, pour qu'elle ne vit pas l'attendrissement qui me gagnait. Que diable aussi, pourquoi m'avoir caché ton chagrin et tes inquiétudes; il y a longtemps que je t'en aurais tirée, et maintenant tu n'y penserais plus! Je renonce à tous ces projets, et je t'en fais le sacrifice à l'instant même; il n'y a qu'une chose que je regrette, ce sont les heures que j'ai passées à apprendre mon anglais.

A quelques jours de là, ma mère me parla de son désir de me voir entrer au service de Russie. Je n'y fis pas d'objection; ce qu'il me fallait, c'était reprendre mon épée; le reste me souciait peu.

Ma mère écrivit de nouveau au Roi, et ce bon prince, par l'intermédiaire du général Driesen, gouverneur de Mittau,

Digitized by Google

m'obtint la promesse d'une sous-lieutenance de hussards, dès que je saurais la langue russe (1). Cela ne m'embarrassait pas avec la facilité que j'avais; mais en vérité, au train dont allaient les choses, il était à craindre que ma mémoire ne devint une tour de Babel!

A tout évènement, en attendant de recevoir mon brevet, je me décidai à tirer parti d'un fort mince talent que j'avais pour le dessin et pour l'aquarelle. On n'était pas difficile dans ce temps-là. Comme il n'existait aucune des inventions qui ont, plus tard, mis le dessin et la gravure en couleur à la portée de tout le monde, les moindres crayons avaient leur prix. C'est ce qui fit que mes clairs de lune dans la forêt, mes couchers de soleil au bord de la mer, et mes paysages des Alpes, tout médiocres qu'ils fussent, ne restèrent point sans amateurs. Mes succès, auxquels je ne m'étais guère attendu, je l'avoue, m'encouragèrent; si bien qu'une fois lancé, je me mis à dessiner et à peinturlurer du matin au soir.

Ma mère s'était résignée depuis quelque temps à se séparer de ma sœur, que Mme la baronne de la Calmette, femme d'un des ministres du roi de Danemark, avait prise avec elle comme dame de compagnie. Le chagrin de cette séparation avait été adouci pour ma mère par l'espérance que Clémentine trouverait au milieu d'un monde nouveau, dans une maison riche et brillante, l'agrément et même le bien-être, qu'elle pouvait de moins en moins lui offrir à Hambourg. Malheureusement il n'en fut pas ainsi. Clémentine parut d'abord s'accoutumer à sa position nouvelle; mais elle fut prise d'une tristesse insurmontable, après que Mme de la Calmette eut quitté Copenhague, pour aller habiter une terre charmante qu'elle possédait dans l'île de Moën, sur les bords de la Baltique.

(1) Au commencement de l'année 1798, Paul Ier, empereur de Russie, avait fait offrir au roi de France un asile dans le château de Mittau, en Courlande. Le Prince exilé demeura dans cette résidence du 23 mars 1798, au 21 janvier 1800; et de la fin de l'année 1804, au mois d'août 1807.

Digitized by Google

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

« ..... Tu me dis de tâcher de m'amuser cet été ; et moi, je ne veux que bien travailler, pour mettre en ordre tout ce que je possède, afin que si je reviens auprès de toi, mon entretien ne te coûte rien, pour quelque temps au moins. Je veux que tu ne t'aperçoives que je suis là, que par les soins que j'aurai de toi. Je ne regretterai jamais l'espèce de bien-être dont je jouis ici. Et toi, maman, seras-tu un peu contente, quand nous serons ensemble ? Sois-en sûre, maman, tu seras contente de moi. Si trop de vivacité ou d'étourderie me fait quelquefois faire des sottises, un moment de réflexion me ramènera toujours. Je t'aime trop pour te faire de la peine. »

« Oh ! la triste chose, que d'être chez les autres : j'aimerois cent fois mieux, je te l'assure, ma chère maman, aider ta servante à éplucher ses pois et sa salade, que d'être ici à faire la dame de compagnie. Je ne dirois pas ces choses-là à tout le monde, mais entre nous, maman, nous pouvons bien parler à cœur ouvert. . . . .

. . . . . .

« Bonsoir, maman, la maison est pleine de monde ; mais cela ne m'égaie pas. Au contraire, la nécessité de paroître gaie me rend plus triste, et les seuls moments où je suis contente sont ceux où je me rêve auprès de toi. Je t'embrasse bien chèrement et tendrement. »

« Depuis quelques jours, mon humeur est mieux ; je réfléchis le moins possible, car j'ai remarqué que la tristesse me vient toujours à la suite des réflexions. J'emploie bien mon temps, pour qu'elles aient moins de place. Je lis l'allemand assez bien, et commence à l'écrire ; et puis la musique et le dessin m'occupent ; surtout le dernier, j'y fais beaucoup de progrès de l'aveu de tout le monde, et l'étude de ce charmant art m'intéresse de plus en plus. »

MADAME DE NEUILLY A SA FILLE.

« Je crois que j'oublierois toutes mes peines si j'avois le bonheur de te voir et t'embrasser, fille à moi, fille chérie ; mais ton bonheur doit m'être plus cher que le mien ; il me l'est aussi, et je sens que je ne pourrois te rendre en bien-être et en agrément rien de

Digitized by Google

ce que tu perdrois, si je te rappelois ici. Il faut se soumettre à son sort, et espérer qu'il changera. Tous mes compatriotes sont comme des fous de ce qu'ils appellent la bonne tournure des affaires, mais moi, je regarde qu'il y a bien loin d'ici à Vrécourt. »

« Tu me demandes comment je passe mon temps par le froid et par la pluie, et si je n'en suis pas incommodée. Non, vraiment, ma bonne petite amie. Je suis assez heureuse pour m'accommoder au temps, à la nécessité, à la peine de corps, et profiter de l'emploi forcé de mon temps à des détails peu agréables, pour qu'il passe du moins sans ennui et sans trop de dégoût. La raison, la sagesse, le besoin de rendre sa position le moins désagréable possible, veut que l'on se dise à soi-même : les choses étant ainsi, et ne pouvant être autrement, accommodons-nous à elles, ne pouvant les accommoder à notre gré. »

« Mon enfant, rappelle ta gaîté pour toi-même, et pour ma satisfaction aussi. Pense à ta maman, qui n'auroit d'autre bonheur que de te savoir heureuse. Si tu as des motifs de chagrin, confie-les moi, et cherchons ensemble, s'il n'y a ni remède, ni consolation. Il y en a à tout, quand on veut s'aider de sa raison. . . . . »

« ..... Défends-toi, chère enfant, des chagrins romanesques et purement d'imagination; et pour cela faire, occupe-toi toujours. Rien ne produit la tristesse comme le désœuvrement. Je n'ai jamais éprouvé moins de cette sorte de dégoût, que depuis que mes moments sont tous employés; le tracas nécessaire de la maison et du ménage, est un bienfait du ciel dans mon malheur. La nécessité d'agir me distrait des véritables sujets de peine, dont mon âme se laisseroit peut-être accabler, sans cette sorte de fatigue et d'occupation. »

« ..... Ne t'afflige donc pas, chère Clémentine, par le sentiment du dégoût de ta position : tu dois bien sentir qu'aucun de nous ne sommes à notre place; mais songe, mon enfant, que nous sommes peut-être des moins malheureux; et que tels, qui valent encore mieux que nous pour le rang qu'ils tenoient dans le monde, y sont maintenant moins bien placés. »

« Je te félicite, petite chère, sur le retour de ta belle humeur :

Digitized by Google

conserve-la soigneusement; le caractère que l'on a, fait la moitié du bonheur ou du malheur; ainsi l'on ne sauroit jamais trop employer la raison à se régler et se diriger, de manière à voir les choses telles qu'elles sont, et non au gré de notre imagination. »

Le chagrin de ma pauvre sœur prit de telles proportions, que ma mère la fit revenir auprès d'elle, et l'y garda près de six mois; au bout desquels, elle trouva moyen de la faire recevoir chez Mme la baronne de Lutzow, en Mecklembourg. Je vous parlerai plus tard de cette excellente famille, au sein de laquelle Clémentine trouva, jusqu'à sa rentrée en France, un accueil vraiment maternel.

Ma mère en avait entendu dire tout le bien imaginable; toutefois, avant d'y envoyer Clémentine, elle m'exprima le désir que j'allasse juger de la vérité par mes propres yeux. Tout ce que je vis dans ma visite à Tessin dépassa encore ce qu'on nous avait dépeint. Mme de Lutzow était aimable, douce et prévenante; M. de Lutzow, simple, franc, plein de bonhomie. La maison était commode, vaste, bien située; le jardin un peu petit, mais avec un joli bois à la porte. On y vivait à la campagne, avec beaucoup de voisinage. Les enfants, au nombre de cinq, étaient tous élevés à la maison, avec un gouverneur et une jeune gouvernante. L'aînée, une fille, pouvait avoir quatorze ou quinze ans.

Les exigences de la politique avaient contraint le grand-duc (1) à porter défense de recevoir aucun émigré dans ses états; on ferma les yeux sur l'entrée et la présence de ma sœur. Elle dût cette faveur à la bienveillance que la grande-duchesse avait pour ma mère, qu'elle avait connue à Hambourg. C'était d'ailleurs une de ses dames d'honneur, Mlle de Huïd, notre excellente amie, qui la première avait parlé de ma sœur aux bons Lutzow.

(1) Frédéric-François, grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, né en 1756; marié, en 1775, à Louise de Saxe-Gotha.

Digitized by Google

Clémentine de Neuilly arriva à Tessin le 16 janvier 1798; quelques jours après, le 29 janvier, elle écrivait à sa mère :

« Nous sommes allées jeudi dernier à Schwerin, pour un bal où je me suis beaucoup amusée. J'ai causé avec le Duc, qui m'a demandé de tes nouvelles. J'ai dansé avec les deux jeunes princes, qui sont fort aimables. La princesse est venue auprès de moi et m'a demandé comment je me trouvais en Mecklembourg. Elle m'a présenté une dame, qui à ce qu'elle disoit, avoit envie de faire ma connoissance ; ensuite elle m'a dit qu'elle espéroit me voir cet été à Ludwigslust. En tout je me suis fort amusée à ce bal, où j'ai été comblée d'honnêtetés par tout le monde. »

LETTRE DE LA GRANDE-DUCHESSE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN A LA COMTESSE DE NEUILLY.

« MADAME,

« L'intérêt que vous m'avez inspirée depuis le premier moment que j'ai eu l'avantage de faire votre connoissance, Madame, n'a fait que redoubler par la lettre charmante que je tiens de vos bontés.

« Je suis toute confuse du prix que vous attachés à une bagatelle, que j'ai osée vous offrir sous les auspices de Mlle de Huïd, et je déplore l'impossibilité dans laquelle les circonstances, qui nous imposent des loix, me mettent de cultiver une connoissance qui m'a fait tant de plaisir, et de recevoir chés moi Mlle votre fille, lorsqu'elle étoit ici (1). Je fais les vœux les plus sincères pour votre

(1) Mme de Neuilly, fière de son titre d'émigrée, et glorieuse à bon droit des sacrifices qu'elle avait faits à la fidélité et à l'honneur, ne concevait pas aisément que sa fille ne fut pas reçue à la Cour. Les paroles gracieuses de la grande-duchesse et son bon vouloir, ne lui suffisaient pas. Elle écrivait à Clémentine, en février 1798 :

« . . . . . La Ferté et Colleville sont attachés à la Cour. Ils sont là anciennement et privilégiés, comme certains émigrés à Berlin; mais une exception en ta faveur auroit peut-être tiré à conséquence pour les émigrés qui sont à Schwerin, et qui auroient pu souhaiter la même chose. Il y avoit à dire, qu'étant avec Mme de Lutzow, c'étoit un cas particulier. Au reste, que veux-tu, ma chère enfant, notre dévouement à nos Souverains, nos sacrifices à l'honneur, qui auroient dû être exaltés et honorés de tous les Rois, et les peuples, sont un titre de proscription auprès de presque tous. Notre propre estime est notre seule récompense; l'honneur nous reste; c'est un bien que l'injustice des hommes et des gouvernements ne peut nous ravir.

Digitized by Google

bonheur, et je serai toujours bien charmée d'en recevoir des nouvelles, et de vous réitérer, Madame, les protestations de mon estime,

« Madame,

« Votre très-dévouée amie
et servante,

« LOUISE D. DE MECKLEMBOURG.

« *Suérin, ce 7 février* 1798. »

J'étais un soir au bal masqué, en habit noir, la figure découverte, et je donnais le bras à une dame, qui, ne voulant pas être reconnue, était en chauve-souris, avec un domino qui lui couvrait les pieds et les mains. Nous avions circulé dans la salle et dans le foyer, quand un individu, qui paraissait n'avoir pas fait abstinence, s'avisa d'attaquer Mme de N..., disant qu'il la reconnaissait. Il voulut lui prendre la main, pour y écrire son nom. Je lui dis d'un ton ferme, qu'il m'obligerait de passer son chemin, et de laisser cette dame tranquille. Il insista, et porta même sa main à la barbe du masque. Révolté d'une si grossière audace, je lui donnai un soufflet à poing fermé, et le saisissant aussitôt par le bras, je lui dis à voix basse : Point d'esclandre, où je vous fais arrêter sur le champ. Si vous ne me connaissez pas, voici ma carte; apportez-la moi demain, et je verrai si vous n'êtes pas un laquais. Il se retira en me montrant le poing. Mme de N..., plus morte que vive, pensa se trouver mal, et me pria de la ramener. Je la rassurai, en lui disant que le drôle qui l'avait insultée n'avait pu la reconnaître, et que son masque l'avait bien cachée. La crainte d'avoir été reconnue était au fond ce qui la troublait le plus.

Il faisait à peine jour, que deux jeunes gens inconnus se firent annoncer chez moi. Je me levai, et les reçus. L'un d'eux, qui n'avait guère plus de vingt ans, me dit que l'insulte qu'il avait reçue de moi la veille, exigeait du sang, et qu'il venait s'entendre pour le lieu, le temps et les armes. Je lui répondis

Digitized by Google

que l'impertinence dont il s'était rendu coupable envers une femme au bras d'un homme démasqué, aurait mérité une correction plus sévère, et que partout ailleurs, je l'aurais fait mourir sous le bâton; que lorsqu'il se serait nommé, si sa position sociale le permettait, j'étais prêt à me battre avec lui. Il se nommait Groque, et appartenait à une bonne famille de Bordeaux. Depuis quelques jours seulement, il était arrivé à Hambourg, après une suite d'aventures qui méritent que j'en dise quelques mots.

A l'âge de quatorze ans, Groque avait été pris pour la réquisition en France, et avait fait la guerre pour la nation aux avant-postes, comme soldat, et mêlé avec le ramassis des coquins les plus fieffés; il était brave, mais il avait contracté des manières dures, grossières, et un courage farouche, dans un tel genre de vie. Son père fut guillotiné à Bordeaux. Lorsqu'il y revint après une absence de deux années, il se fit une espèce de parti, tua l'homme qui avait causé la mort de son père, et continua, avec d'autres jeunes gens, à tuer comme des bêtes fauves tous les Jacobins qu'ils pouvaient attraper. A travers cette espèce de brigandage d'une vertu féroce, il sauva des émigrés en les enlevant des mains de la gendarmerie nationale, au risque et péril de sa vie. Il continua de la sorte jusqu'au 18 fructidor. A ce moment, sa mère, alarmée des suites d'une pareille conduite, dans un temps où les Jacobins reprenaient le dessus, l'avait envoyé à Hambourg; où il avait déjà un frère aîné, émigré, doux, honnête, bien élevé, et n'ayant pas comme lui passé ses premières années en si mauvaise compagnie, ni fait tant d'exploits, sentant un peu l'assassinat, contre les Jacobins.

Nous convînmes de nous trouver à Wandsbeck à une heure après midi, avec nos témoins et des pistolets (1). J'embrassai

(1) Wandsbeck est un petit village du Holstein, à peu de distance de Hambourg. Entouré de bois et dans une situation charmante, ce lieu est un but de promenade pour les habitants de la ville.

Digitized by Google

ma mère, en lui disant de ne pas compter sur moi de la journée parce que j'allais à la campagne; j'ajoutai que je ne reviendrais peut-être pas coucher. Cela ne lui parut pas extraordinaire.

Je pris Mandavy, qui avait épousé une sœur de ma mère, et Finguerlin. Mon adversaire arriva à l'heure dite. On compta trente pas; nous devions marcher l'un sur l'autre, et tirer à volonté. L'attitude de Groque me fit juger qu'il avait l'habitude des duels; et ne me fiant pas à son caractère, je résolus d'essuyer son feu avant de tirer, pour ne pas courir le risque d'être assassiné. Je m'avançai effacé, et couvert de mon arme. Il ne bougeait pas, et m'ajustait. Son coup partit, la balle me frappa à gauche du menton. Je chancelai, sans tomber. Je tirai mon mouchoir, et le mis de la main gauche sur ma blessure, en faisant signe que chacun restât à sa place. Je marchai sur Groque, la bouche du pistolet dirigée sur lui, de sorte qu'il se crut mort. Il pâlit, laissa tomber ses bras, et attendit. Je lui tins l'arme sur la poitrine pendant quelques instants, et lâchai mon coup en l'air.

Mon sang coulait fort, et nous n'avions pas amené de chirurgien. Nous remontâmes en voiture, et ce ne fut qu'à Hambourg qu'on me pansa, au logis de mon oncle de Rey (1). J'avais demandé qu'on me déposât chez lui, de peur d'inquiéter ma mère. Quoique la balle eut frisé l'artère, le chirurgien m'assura que je ne garderais pas longtemps le coin du feu.

On lit ce qui suit à la sixième page d'une lettre de Mme de Neuilly, commencée le 12 février et interrompue jusqu'au 27 (1).

« . . . . . Hélas! mon enfant, un malheur auquel je ne m'attendois guère m'a empêchée vendredi dernier de fermer cette lettre. Ton pauvre frère a eu ce même jour une

(1) Deo gratias de Rey, grand-oncle de M. de Neuilly, était le dernier des trente-deux enfants de M. de Rey, grand-père de Mme de Neuilly, duquel il a été parlé au commencement de ces récits. Avant la révolution, M. Deo gratias de Rey était officier au service de France. — Voir IV, note 3.

(1) Février de l'année 1798.

Digitized by Google

affaire, et a reçu un coup de pistolet. Ne t'effraie pas : il va aussi bien qu'il se puisse dans son état, et il n'y a pas de danger pour sa vie, grâce au ciel! mais c'est un terrible malheur, et bien effrayant pour une mère. Ma consolation est que ton frère ne l'a pas mérité, et qu'il s'est conduit avec une bravoure et un sang-froid, qui lui fait le plus grand honneur, et qui lui vaut les marques générales de sensibilité et d'intérêt de toute la bonne compagnie. . . . . .

. . . . . Jeudi matin, Achille, en sortant, me prit la main qu'il me serra beaucoup, en me disant : Adieu, petite maman, adieu, ne m'attends pas pour dîner, car je vais faire un bon déjeuner à la campagne. Il passa chez son oncle (1), et puis il vint me demander ce que je ferois le soir. Je dis que j'irois chez Mme de Vergennes. — Va chez Mme d'Asfeld, plutôt; il y a longtemps que tu n'y es allée; j'irai aussi, moi, si tu y vas; fais-moi ce plaisir-là. — Je dis oui, et il me remercia. En effet, il vint le soir chez Mme d'Asfeld, soupa bien, gagna à la bouillotte quelques marks, et fut très-gaî. Il était allé à Vandsbeck, où ces messieurs ne s'étoient pas rendus, trouvant les portes fermées pour une assemblée de bourgeois, qui avoit eu lieu. Le lendemain, vendredi, fut pris. Il sortit de très-grand matin avec son oncle; comme cela lui arrive souvent, je n'y fis pas attention. La journée se passa comme à l'ordinaire, et le soir je fus chez Mme de Schulembourg. Vers dix heures, le comte revient de la comédie, où il avoit appris qu'Achille avoit eu une affaire, et où on lui avoit fait l'éloge de son sang-froid, de sa bravoure; et ajouté, que le pistolet de son adversaire étant mal chargé, la balle ne lui avoit fait qu'une légère contusion au menton, et étoit tombée à ses pieds. Il entre, me voit, se précipite vers moi, tout touché, me faisant compliment sur le bonheur de mon fils et sa conduite; persuadé que, puisque j'étois chez sa femme, le coup étoit moins que rien. Il me causa une épouvante, que je ne puis t'exprimer, et à la pauvre comtesse. M. d'Hargicourt alors convint qu'il savoit tout par un des témoins, et me dit d'être tranquille; que la blessure ne seroit pas dangereuse; qu'il m'en donnoit sa parole; qu'il savoit que ses deux oncles étoient près de lui, que l'on en prenoit le plus grand soin, etc..... On ne put m'ôter mes mortelles appréhensions. En rapprochant ce que l'on me disoit, je vis que les autres étoient rentrés en ville, avant deux heures; et qu'à sept heures du soir,

(1) M. de Rey.

Digitized by Google

et les portes fermées, Achille n'étoit point à la maison ; qu'il n'y avoit ni lettre, ni rien, de la part de Rey ni de Mandavy : donc la blessure étoit considérable, puisqu'il étoit à Wandsbeck. Je passai de cruelles heures ; jusqu'à ce que mon beau-frère rentra à minuit ; et là, me dit qu'Achille étoit blessé, et chez son oncle Rey, comme plus proche. . . . . Il me donna sa parole que Rouyer disoit que c'étoit un coup unique pour le bonheur ; qu'il n'y avoit pas de danger, rien de fracassé ; que le pauvre blessé avoit un homme pour le garder, qu'il étoit dans le lit de l'oncle, qui se reposoit sur un matelas, et que je ne devois absolument pas aller là nuit le troubler ; qu'on le préviendroit le lendemain, avant que j'y fusse. Tu sens, ma chère enfant, quelle nuit je passai !

Enfin, je le vis le matin, plein de force et de courage ; la balle est entrée près du menton, a frisé l'os de la machoire, et est ressorti par le cou ; car lorsqu'on l'a déshabillé, elle est tombée en deux morceaux. . . . . Ton frère ne fut pas renversé du coup, et ne perdit ni sa contenance ni sa tranquillité avec le sang dont il était inondé ! Tous l'embrassèrent avec des marques d'attendrissement. Tout-à-coup, le voilà qui se met à chanter, pour savoir s'il n'avoit pas le gosier endommagé. Il a marché plus d'une demi-heure pour sortir du bois, monté à cheval, et ensuite en voiture, toujours perdant beaucoup de sang. Ses oncles, fort inquiets, pressès d'avoir du secours, craignant ma douleur, le déposèrent chez Rey, et furent occupés toute la journée à avoir le chirurgien, les remèdes, le linge, enfin tout ce qu'il lui falloit. Il est bien, mais il ne doit pas parler du tout, et l'on ne pourra le transporter, d'ici à quelques jours. J'y vais du matin au soir. Voilà, ma pauvre enfant, une épreuve bien douloureuse, un surcroît de peine, de dérangement et de dépense, cruel dans ma situation. Dieu l'a voulu ainsi : il faut le vouloir de même, et se résigner. Fais part à M. de Lutzow de ce malheureux évènement. Je me suis levée avant le jour pour te donner ces détails : je t'embrasse, et vais m'enfermer avec ton frère. Adieu, ma chère enfant. »

Le 6 mars.

« Je suis bien affligée, mon cher cœur, que tu te sois effrayée, au

Digitized by Google

point de t'en rendre malade, de l'accident de ton frère. Je t'avois mandé qu'il n'y avoit aucun danger, et qu'il étoit aussi bien que possible. En effet, sa force et sa constitution lui ont sauvé jusqu'à la fièvre. Il a peu souffert, relativement à l'enflure de son cou, sa tête, et sa poitrine : tout cela va de mieux en mieux : car ce qu'il y avoit à craindre avant-hier, qui étoit qu'il ne se formât un dépôt au-dessus et au-dessous des deux plaies, n'aura, j'espère, pas lieu.

. . . . . .

. . . . . Il se lève un peu tous les jours, et nous faisons le petit piquet; tranquillise-toi donc, ma bonne amie; cet évènement très-malheureux sans doute, fait honneur à son sang-froid, à son courage; et s'étant montré comme il a fait, personne ne lui cherchera plus querelle.

Ma blessure, suivant le pronostic du chirurgien, fut promptement guérie, et je repris mon genre de vie. On jouait gros jeu au quinze et à la bouillotte. Mes finances me prescrivaient de hasarder peu; mais la fortune me favorisa tellement, que je gagnai près de 2,000 marks (3,200 fr.).

M. d'Angiviller vint à Hambourg pour y passer quelques semaines auprès de ma mère. Tous deux pleurèrent de joie de se revoir. Il s'ennuyait à mourir à Kiel; le séjour de Hambourg lui parut beaucoup plus agréable, et nous fîmes tout au monde pour le lui faire paraître tel.

Les lettres que M. d'Angiviller écrivait à cette époque expriment moins encore l'ennui, que la profonde tristesse de son isolement. Peu de jours avant de partir pour Hambourg, il écrivait à Mme de Neuilly :

« . . . . . Bientôt je vous embrasserai; je vous serrerai tendrement et tristement contre mon cœur; mais j'espère que ma tristesse restera en dedans. Vous ne savez pas de combien d'idées cette tristesse se compose. Il faudroit être dans mon cœur, qui a besoin du bonheur d'autrui; oh ! mon enfant, qui en vérité a besoin du vôtre, auquel je suis et me désespère d'être si inutile. Je ne veux pas me laisser aller; car les cœurs expansifs et sensibles ne savent pas s'arrêter; et de plus, je le sens très-bien, la vieillesse s'appesantit sur ses peines.

Digitized by Google

« . . . . . Adieu, mon enfant, ma chère, à jamais chère enfant; je vous presse et vous serre étroitement, en vous embrassant, contre mon cœur. Mes tendresses à vos enfants; et mes amitiés, où il faut : le nombre n'en est pas grand. »

« . . . . . Oh! mon enfant, si vous voyiez toutes mes pensées, vous les verriez plus sombres que noires, plus douloureuses que tristes. Mon âme n'a rien perdu de l'énergie naturelle qui, au sein du malheur, m'a conservé la gaîté quand je suis avec des personnes que j'aime, et avec lesquelles mon cœur est à l'aise et content. Avec qui l'est-il autant qu'avec vous? . »

« . . . . . Toutes ces sombres idées, on les chasse, elles reviennent; la philosophie est bien vaine et impuissante à les repousser. Elle apprend à supporter son propre malheur, mais jamais elle n'a appris, qu'aux cœurs insensibles et durs, à supporter ceux d'autrui; et dans ce cas-ci, cet autrui, c'est le monde, ou du moins tout ce qui reste d'honnête encore en ce monde. Mon enfant, mon âme est profondément douloureuse et flétrie, il n'y a qu'avec vous qu'elle se sente bien! . . . . .

« Je vous verrai donc bientôt, ma chère, et mille fois chère enfant; ma santé est bien dérangée, elle se rétablira auprès de vous, dans le sein de l'amitié. Mille choses à vos amis. Mes tendresses à votre fils. A vous, mon cœur entier, et mes plus tendres embrassements contre mon cœur. »

Au mérite le plus rare, M. d'Angiviller joignait une amabilité remarquable et toutes les grâces de la conversation, dont le goût s'était conservé chez lui, malgré qu'il eut bien peu d'occasions de s'y livrer. Il fut recherché avec autant d'empressement que de distinction, par les émigrés français, et par les ministres étrangers, qui discernèrent aisément le mérite, la dignité, et l'esprit, dont il était si bien pourvu.

MADAME DE NEUILLY A SA FILLE.

Vendredi 18 (*sans date*).

« . . . . . J'ai eu le plaisir d'avoir une soirée du bon tuteur, que j'ai réuni à ses nièces, neveux, amis et

Digitized by Google

connoissances. Tout le monde t'a regrettée, et moi, fille chérie, plus que tout le monde, car tu manquois bien là, et tu te serois amusée certainement. J'avois M. et Mme de Finguerlin, à qui j'ai voulu rendre la soirée qu'ils m'avoient fait passer; le beau Tilly, Coppens, le marquis de Wignacourt, l'ami Dunes, Gimel, Septeuil, Achille, les six Capellis, et des Entelles, qui a paru en manière de revenant, à onze heures du soir. Nous le croyions en France; il n'avoit été qu'à Dusseldorf. Apprenant dans cette ville, que madame sa femme ne se *soucissoit* plus de le revoir, et qu'un sien cher ami, dépositaire de 4,000 louis, à lui ayant appartenus, ne se *soucissoit* pas non plus de les lui rendre (1); il a tourné bride d'après cela, et s'est rabattu sur un général russe qui avoit voulu l'emmener avec lui, lorsqu'il étoit à Berlin; ce qu'il avoit refusé alors, ayant le projet de rentrer. Le voilà donc près de partir avec son général, qui, sachant sa déconvenue, lui avoit donné rendez-vous à Hambourg. Il y arrive à la fermeture des portes; se décrasse un peu; me cherche dans mon ancien logement, rôde tout le quartier, et enfin tombe au milieu de nous. Ce sont des joies sans fin de se retrouver : MM. d'Angiviller, Tilly, les Capellis, Coppens, tout ce à quoi l'on ne s'attendoit pas; le punch anime encore tout cela; on cause, on veille, on rit, comme si l'on étoit encore heureux.

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE,

« . . . . . Je suis charmée que M. d'Angiviller soit à Hambourg : c'est un grand plaisir pour toi, qui n'en a guère, ma tendre maman. J'embrasse ton bon tuteur, chère, chère maman; il étoit aussi l'ami de mon pauvre papa, je le respecte et le regarde comme mon second père.

M. d'Angiviller venait à peine de nous quitter, quand la nouvelle se répandit de l'arrivée de Léonard Bourdon, naguère un des plus scélérats terroristes, que le Directoire français envoyait à Hambourg pour une mission dont on ne disait pas

(1) Il était passé en plaisanterie, dans la société de Mme de Neuilly, de dire se *soucisser*, pour se soucier. Cela était venu après qu'on avait beaucoup ri d'un pauvre émigré, ignorant et ridicule, qui s'était avisé de professer la langue française à Hambourg. Comme il ne manquait pas dans l'occasion de dire : je me *soucisse* je me *soucissais* etc., il enseignait cette façon de parler à ses élèves allemands.

Digitized by Google

l'objet. L'alarme fut universelle. Les Sénateurs, qui sont les premiers magistrats de la ville, firent prier les chevaliers de St. Louis de ne pas porter leur croix, et ils la quittèrent. Pendant quelques jours, on parlait de nous faire tous partir : il n'en fut rien; Bourdon s'en retourna, comme il était venu.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce lundy.

« Léonard Bourdon vient de repartir. Le monstre, après avoir fait peur à tout le monde, n'a fait de mal à personne : de prime-abord on avait craint, que sa visite ne fût aussi funeste à la République, que celle de Sieyès l'a été à la Hollande (1). »

Benecke, un de mes amis, vint un matin me prendre au lit. — Je suis obligé d'aller passer quelques jours chez mon père, qui habite une belle terre près de Magdebourg, me dit-il, et je viens vous proposer de faire cette partie-là avec moi; nous nous arrêterons à Berlin quelques jours, chez le baron Borgstæde, mon beau-frère, conseiller intime et supérieur des finances.

Je lui fis observer qu'il me prenait de bien court; et que je ne pouvais improviser mes préparatifs, comme sa proposition; que d'ailleurs, malgré le désir que j'aurais de faire un voyage aussi agréable, l'état de ma bourse ne me le permettait pas. Il

(1) Il est curieux de mettre en regard de la vérité, le langage du *Moniteur* de l'époque.

« Le Sénat de Hambourg n'a pas hésité un seul instant d'accorder à Léonard Bourdon toutes les demandes qu'il était chargé de lui faire au nom du Directoire exécutif.

« La présence des émigrés étant incompatible avec celle de l'envoyé de la République française, vingt-quatre heures après son arrivée, ils ont été avertis, à son de trompe, d'avoir à quitter sur-le-champ la ville, qui, jusqu'alors, avait été leur capitale. »

Le *Moniteur Universel*, 24 pluviôse, l'an 6 (12 février 1798, V. st.).

Digitized by Google

eut réponse à tout; me fit remarquer que je n'aurais aucune dépense à faire, puisque je serais logé et reçu chez ses parents. Bref, il mit tant de bonne grâce à ses instances, que je fus le premier à sentir le ridicule et la petitesse d'un refus qui eut blessé son amitié. Je me rendis.

Je ne pouvais me présenter à Berlin comme Français, les émigrés n'y étant pas admis. Il fut convenu que je prendrais un passeport comme Suisse. Nous fûmes ensemble chez l'envoyé des treize cantons, qui ne fit pas la moindre difficulté; et nous partîmes en poste, dans une bonne calèche allemande. Nous arrivâmes promptement chez le baron de Borgstæde, où nous étions attendus.

Dès le lendemain, Benecke me fit visiter cette ville de Berlin qui, au milieu d'une plaine de sable, offre un aspect royal par la beauté des maisons et des façades, la grandeur des places; ses statues, ses monuments; la largeur de ses rues et ses promenades. J'étais dans l'admiration de tout ce que je voyais. En passant devant le château, je m'attendais à en voir sortir le Grand Electeur, le gros Guillaume, et le grand Frédéric, dont chaque objet me rappelait la mémoire.

Nous vîmes, ce jour même, le Roi (1) au retour de la manœuvre. Rien ne le distinguait des officiers, que son Ordre, qu'il avait de commun avec beaucoup de monde; point de suite brillante, point de livrées; rien d'extraordinaire en chevaux, et pas un air fort noble. Sa Majesté, qu'on disait fort aimée de ses sujets, prenait le grand Frédéric pour modèle, aimait le militaire, et s'y appliquait.

Le baron de Borgstæde, homme parfait, froid, profondément instruit, et littérateur, donna un grand dîner, où il nous présenta à ses amis, Benecke et moi. J'y fus placé auprès du comte Struensée, ministre des finances, qui me combla d'égards et

(1) Frédéric-Guillaume III, né en 1770, qui avait succédé, en 1797, à son père, Frédéric-Guillaume II.

Digitized by Google

de politesses. Les fêtes et les dîners se succédèrent. Je fus présenté chez la princesse Radziwill, cousine du Roi, femme des plus aimables. J'eus l'honneur de voir chez elle, LL. MM., le Roi et la divine Reine (1). En approchant de cette princesse, on devinait, au premier abord, cette réunion de charmes, d'esprit, et de vertus, que nulle personne de son sexe n'a jamais égalée, et qui faisait d'elle l'idole de la Prusse.

La reine Louise était d'une taille moyenne, parfaitement faite; le pied et la main charmants; la peau éblouissante de blancheur et d'incarnat; les yeux bruns, grands et expressifs; un grand air de bonté et de douceur, qui n'excluait pas la majesté. On la voyait souvent se promener avec le Roi, *Sous les Tilleuls* (2); tous deux suivis d'un seul aide-de-camp et d'un valet de pied; ou bien, avec sa sœur, la princesse Louis, depuis princesse de Solms, et duchesse de Cumberland (3). La toilette de la reine et celle de la princesse étaient toujours pareilles. La Cour paraissait fort sage, peu brillante, et n'était pas nombreuse.

Je fus invité chez le feld-maréchal de Mœllendorf, gouverneur de Berlin, le dernier élève de Frédéric. Je visitai les établissements, les manufactures de porcelaine et de soieries. J'envoyai à ma sœur un biscuit d'un pied de haut, qui venait seulement d'être mis dans le commerce : c'était la reine en pied, appuyée sur sa sœur. Ces deux statuettes étaient d'une ressemblance frappante. Je joignis à cet envoi, une capote en taffetas, une ombrelle verte avec une guirlande de roses, et des

(1) Louise-Auguste de Mecklembourg-Strelitz, née en 1776; mariée, en 1793, au prince héréditaire de Prusse, qui devint roi, en 1797, sous le nom de Frédéric-Guillaume III.

(2) Unter den Linden, *Sous les Tilleuls*, une des plus belles promenades de Berlin.

(3) Frédérique-Caroline de Mecklembourg-Strelitz, née en 1778, mariée au prince Louis de Prusse, frère de Frédéric-Guillaume III; puis au prince de Solms-Braunfeld; et en troisièmes noces, au duc de Cumberland, frère de George IV, roi d'Angleterre.

Digitized by Google

rubans. On fait rapidement des connaissances et des amis en Allemagne, quand on n'est point un évaporé. J'avais fort à faire pour répondre aux invitations; mais j'étais jeune, vigoureux, bien portant, et je suffisais à tout. J'ai toujours cru que mon existence pseudonyme n'était plus un mystère, et que tout le monde savait qui j'étais; car une fois il échappa au ministre Struensée, de me traiter de *Herr Graf* (Monsieur le Comte); je ne fis pas semblant de l'avoir entendu.

Les quinze jours que nous devions passer à Berlin s'écoulèrent comme un songe; mais une fête que donna la princesse Radziwill, et à laquelle nous tînmes à assister, nous fit retarder notre départ de quelques jours. Je n'en fus pas fâché, comme on peut le croire.

Nous visitâmes Postdam et ses merveilles, où tout parle aux yeux et à l'âme, de l'immortel Frédéric. Tout y avait été laissé dans le même état qu'au moment de sa mort, même ses vêtements, ses pantoufles, faites avec les pieds de ses vieilles bottes; ses plumes avec l'encre au bout; une lettre commencée sur son bureau; sa pendule, avec un Titus pour support, et cette devise : *Diem perdidi* (l'aiguille était arrêtée sur l'heure où il avait expiré); ses fauteuils déchirés par ses levrettes, tout enfin : il ne manquait que ce grand homme (1).

Frédéric avait fait placer une statue de la Justice sous un berceau de charmille vis-à-vis de son cabinet d'étude; et cette statue venait se réfléchir dans un miroir qu'il avait sous les yeux, de manière que toutes ses pensées se trouvaient présidées par cette déesse : c'était son Égérie. Sous le dernier règne, cette statue s'était dégradée; *la balance lui tomba des mains, et il ne lui resta plus que le glaive.* Je ne sus pas si l'intention du Roi était de la faire réparer. Tout le monde l'espérait.

Nous partîmes pour Magdebourg, et nous trouvâmes, en y

(1) La mort de Frédéric II était encore de date récente, ne remontant qu'à l'année 1786.

Digitized by Google

arrivant, le gouverneur, parent de Benecke, qui donnait un bal, où nous dansâmes toute la nuit, pour nous délasser. Quatre ou cinq jours après, nous étions à Warmersleben.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Ce 12 mai (1798 ou 1799).

« . . . . . Magdebourg est une ville extrêmement forte, défendue par l'Elbe, et par une bonne citadelle, où La Fayette a été enfermé. On montre aussi le cachot d'où le baron de Trenck s'est sauvé. La ville a été prise par les Autrichiens dans la guerre de Trente Ans, et a été détruite presque entièrement. Elle est parfaitement rétablie, et assez bien bâtie, mais triste. La cathédrale est fort belle et très-ancienne. On y voit encore les brèches que les boulets y ont faites; elle est surmontée de deux clochers qui portaient chacun une couronne de métal; mais une des deux a été emportée d'un coup de canon. Le pays de Magdebourg est charmant, fertile, et bien cultivé; tout y respire l'aisance et le bonheur. On s'aperçoit de cette prospérité, au caractère bon et hospitalier des habitants. La franchise et la loyauté, chassée du reste de la terre, paroit s'être réfugiée dans ce petit canton. Les femmes y sont jolies, et les hommes laids. Bonne aubaine!

« Nous avons eu hier, ici, une assemblée de savants, qui ont bu et mangé comme des poètes. Les savants allemands ne paient pas de mine, mais ils sont bonnes gens; ils ont fumé et discuté honnêtement. Je me suis trouvé à côté d'un certain M. Annexius, qui a parcouru presque toute l'Europe : sa conversation est aisée et agréable; il m'a beaucoup intéressé; je lui ai fait une foule de questions sur les pays qu'il a vus; il a répondu à toutes, et m'a paru prendre plaisir à ma conversation, car il m'a prié de me mettre à table à côté de lui. Les sociétés finissent de bonne heure dans ce pays-ci; il n'étoit pas dix heures et demie, que tout le monde étoit retiré. . . . . »

Le père de Benecke, sa mère et ses deux très-jolies sœurs montrèrent la joie la plus vive à notre arrivée; on aurait juré que j'étais de la famille. Dès les premiers jours, ces gentilles

Digitized by Google

personnes s'emparèrent de moi, avec une liberté qui attestait leur candeur et leur innocence; il fallait chanter en allemand et en français, valser, écrire sur leurs albums, y peindre des fleurs et des papillons. Nous faisions des promenades à pied, à cheval et en voiture. Nous pêchions des écrevisses. Mais ce qui me contrariait un peu, c'est que M. de Benecke ne voulait pas que je tuasse ses lièvres, qui étaient si confiants, qu'ils ne se levaient pas quand on en approchait. Les dénominations de Monsieur et de Mademoiselle furent bientôt bannies entre nous, et nous ne nous appelions que par nos noms de baptême. Elles me nommaient Karl, de préférence à Achille. J'aurais fini par oublier le monde entier pour cette terre de Warmersleben!

Une coutume toute allemande, qui ne me déplut pas, c'est que, le matin et le soir, quand on se retrouve et quand on se quitte, on se baise sur la bouche. C'est à merveille, quand les lèvres sont purpurines; mais le correctif est qu'il faut se résigner lorsqu'on a affaire à un ancêtre ou à un laideron. La première fois que je me vis admis à ces innocentes tendresses, cela me fit un singulier effet.

Toute chose a un terme, surtout le bonheur : il fallut quitter cette famille; ce ne fut pas sans larmes, et les bons parents n'avaient pas les yeux plus secs que nous.

Nous repassâmes par Berlin, où je revis avec plaisir mes connaissances. C'était le moment où on parlait beaucoup du général Bonaparte, et Borgstæde témoigna le désir d'avoir une gravure qui lui ressemblât. De retour à Hambourg, j'en découvris une fort belle et fort grande, qui le représentait à cheval. J'écrivis au bas : *Je souhaite qu'il n'entre jamais à Berlin, qu'en peinture.* Cette gravure était encore dans le salon de Borgstæde, en 1814, à ce que m'a dit son fils, que j'ai vu à Paris, aide-de-camp de Müffling.

Je fus passer quelques jours à Kiel, chez le comte d'Angiviller, ou pour mieux dire, chez M. Trueman : c'est le nom

Digitized by Google

qu'il avait pris, et qu'il méritait bien, par le culte qu'il rendait à la mémoire de Louis XVI. La dame chez laquelle il était logé, avait une charmante fille de seize à dix-sept ans. M. d'Angiviller, d'une vertu sévère et d'une gravité à l'avenant, n'était point habitué à la familiarité qui existe dans plusieurs contrées de l'Allemagne, entre les jeunes gens des deux sexes. Me voyant causer et rire avec sa jeune hôtesse, il me soupçonna de projets hostiles contre sa vertu. Un matin, il me fit comparaître devant lui, me tint en enfilade pendant une heure entière, et me fit une morale tellement soignée, que j'en demeurai d'abord interdit. Je lui protestai que j'étais incapable de porter le trouble dans une famille respectable, au sein de laquelle il avait fixé sa demeure. Il parut rassuré sur ma sagesse; cependant, pour le tranquilliser tout-à-fait, je le quittai au bout de deux jours, malgré les instances que sa tendresse lui inspira pour me retenir.

La vie que menait l'excellent tuteur de ma mère était triste et mélancolique; j'en fus impressionné très-péniblement. Depuis le départ de ses nièces, Mmes de Nadaillac et de Capellis, retournées en France avec leurs enfants, ses jours s'écoulaient dans une solitude que le poids de l'âge rendait accablante. Son cœur se tournait sans cesse vers le lieu que ma mère habitait; mais lorsqu'il s'agissait de quitter sa retraite et de venir se fixer près d'elle, il se rencontrait mille obstacles et toutes sortes d'empêchements, qui le retenaient.

M. d'Angiviller écrivait à Mme de Neuilly, quelques jours après le départ de Mme de Capellis.

« . . . . . Vous me parlez des regrets de ma nièce, de ne m'avoir pas vu jusqu'au dernier instant. Si les miens n'eussent pas été plus vifs encore, je n'aurois pas sacrifié ces derniers moments. Mais, je vous l'avoue, mon cœur étoit brisé. J'ai toujours aimé tendrement cette nièce, qui, de son côté, me témoignoit un véritable et tendre attachement. Ses enfants sont des plus intéressants, et ils ont été élevés et appris à m'aimer. Je ne puis vous dire ce que j'ai souffert à cette séparation. Elle n'est pas

Digitized by Google

la même pour elle. Elle va revoir un père et une mère; un père, vieillard respectable, et qu'elle aime. Elle va retrouver un enfant que l'on dit charmant, et qu'elle ne connoît pas. Son cœur sera toujours ouvert, et le mien est serré pour ne plus s'ouvrir. En les voyant retourner en France, je les perds pour jamais. J'ai cru sentir l'univers se dépeupler pour moi; il ne me reste plus un parent, ni un ami. Quand j'étois riche, je m'en faisois de tous ceux à qui je faisois du bien. Je les aimois, ils m'avoient fait jouir; je ne leur demandois pas autre chose; leur reconnoissance, je la trouvois dans mon propre cœur. Grâce au ciel, je n'avois pas besoin de lire dans le leur pour être satisfait; j'aurois trouvé bien du mécompte. L'encre de la reconnoissance est légère, elle s'évapore et se dissipe aisément; et la substance qui la fait revivre est encore un secret à découvrir; je doute que la découverte soit réservée à notre siècle. Devenu pauvre, je n'ai plus cette ressource; et de toutes les privations, c'est celle que je sens avec le plus d'amertume. . .
. . . . . »

Grâce à quelques restes de son immense fortune, M. d'Angiviller vivait dans un intérieur serré, sans contredit, mais du moins à l'abri du dénuement et des privations auxquelles se trouvaient réduits un si grand nombre d'émigrés. Cependant, il était pauvre, par suite de sa générosité; et après qu'il avait tout donné, il sentait cruellement le chagrin de ne pouvoir soulager encore l'infortune qui se révélait à lui. Bien qu'il fût le vieillard le plus aimable, le plus soigneux à cacher ce qui l'affligeait, il était poursuivi de la crainte d'ennuyer et d'être à charge. Il refusa toujours de se rendre aux instances que firent auprès de lui plusieurs personnes qui lui étaient fort attachées, et qui le pressaient de se réunir à elles. Mme de Tessé y échoua, malgré les droits de l'amitié la plus ancienne; le comte et la comtesse de Reventlow, le comte et la comtesse de Stolberg, n'y eurent pas plus de succès. Ni la comtesse de Münster, qu'il aimait comme si elle eut été sa propre fille, ni ma mère elle-même, ne purent triompher de ses scrupules; sa vie se consumait dans une lutte cruelle entre une délicatesse excessive et le désir qu'il aurait eu de céder à des offres, qui eussent fait la douceur de ses derniers jours. Après bien

Digitized by Google

des années d'incertitude, il vint se fixer près de ma mère, ou plutôt il vint y mourir; ce fut elle qui lui ferma les yeux.

LETTRE DE M. D'ANGIVILLER A Mme DE NEUILLY.

« . . . . . J'admire votre philosophie, ma chère enfant; ce n'est pas en plaisantant, c'est très-sérieusement que je vous le dis; mais tout en l'admirant, je ne vous trouve pas trop juste sur la mienne. Quoique ma position n'ait rien de bien plaisant, je suis quelquefois tenté de rire en voyant comment on la juge. Mon grand malheur, mon enfant, est de n'être point occupé, et de ne pouvoir me faire une occupation qui m'intéresse, n'en ayant point qui m'assujettisse et m'oblige. Je regrette une occupation qui m'eut imposé des devoirs; car j'ai toujours pensé dans tous les temps, et je pense plus que jamais, que l'homme a besoin d'en avoir de forcés, qui lui imposent la nécessité d'agir, et qui aient un objet et un but. Il lui faut une chaîne; il la faut légère, mais il en faut une, qui retienne et qui fixe sans peser : celles qu'on se forge pour soi-même sont toujours trop lâches, et d'ailleurs la facilité de les détacher, fait que ce ne sont plus des chaînes.

» Mes soirées commencent de bonne heure et se prolongent fort tard : je les réserve pour mes lectures; ce que je lis est immense, mais la tête s'y fatigue et s'y use. Je ne sais rien faire de mes mains, au moyen de quoi, je suis dans une imbécillité absolue tout le long du jour, et surtout le soir. J'ai une horreur insurmontable pour être à charge à mon prochain. Dans cet état, j'aime mieux souffrir seul, et n'ennuyer que moi. J'avois la ressource de me faire joueur; je n'ai point d'argent; je suis honnête homme, et j'ai cet état en horreur, comme état. Que faire donc? En vérité, ma chère enfant, on y est bien embarrassé, et toute la philosophie du monde est bien inutile, quand on ne sait que faire de soi. . . . . » »

« . . . . . En vous importunant de mes incertitudes, de mes inquiétudes, je ne vous ai jamais dit toutes mes peines, parce que je n'en voyois pas le remède : je les renferme encore en vous les disant.

« Vous ne vous étiez pas trompée : j'ai pensé un moment à Schwerin, où un de mes amis de Holstein a parlé au Duc de moi, de ce que j'ai été, de ce qu'il croit que je peux mériter d'intérêt, sans en être chargé ni prié; j'ai permission d'aller. Je sais qu'il a l'âme noble

Digitized by Google

et généreuse; mais avec ma fortune et mon caractère, sa Cour ne me seroit point de ressource; et d'ailleurs, à mon âge, il faut se rendre justice. Je puis être, avec ce qui me reste, supportable dans le courant, et aimable par instant avec l'amitié, qui, mémorative du passé, se rend indulgente pour le présent, et ferme les yeux sur le dégoût. Mais les miens sont ouverts sur moi-même.

« Vous connoissez ma tendre amitié pour la comtesse de Munster : ce qu'elle est à mon cœur ressemble à ce que vous m'êtes vous-même; c'est à la fois la sœur en qui on a la confiance la plus abandonnée, la fille la plus tendrement chérie, même adorée, l'amie la plus vénérée et la plus aimée. Les lumières, la modestie, les talents en tous genres, l'esprit, la vertu la plus délicate, une douceur angélique, lui ont assujetti tous ses amis, qui sont les miens, et parmi lesquels, malheureuse et infortunée elle-même, le malheur m'avoit distingué. J'ai espéré quelque temps, unir nos infortunes, et les rendre moins pénibles l'une et l'autre; près d'elle, j'aurois abandonné ma vie pour la vivre et en jouir dans un doux oubli du passé, du présent même, et de l'avenir; pour vivre seulement et sentir la vie. Ajoutez à cela, que son enfant, qui m'est tendrement chère, et qui a déjà plus de quinze ans, m'auroit donné facilement tout le radotage si doux d'un grand-père. Si j'avois eu de la fortune, ayant renoncé à toute la France, hors à ma nièce de Capellis et à vous dehors, elle auroit été pour *Elles*, hors ce que j'en aurois séparé pour vous deux. Mais j'étois dans ces doux projets avec si peu de personnalité et d'aveuglement, que j'ai contribué moi-même à me ravir cette douceur et ce bien.

« J'ai refusé constamment tout cet hiver les offres touchantes de son amie, de la mienne, de sa mère, la comtesse Louise de Stolberg; d'abord, parce qu'elle ne voudroit pas de pension, et qu'elle est peu riche; ensuite, parce que pour être moins serrée, et surtout son vertueux et digne mari, si on lui offre un prix avantageux de sa terre, elle la vendra; et il y a des offres en ce moment, où l'enchère est à toutes les terres. Enfin, parce que les étés, elle les passe dans sa famille, en visites. Comment un étranger, qui peut déplaire, que l'on connoît peu ou point, et auquel on croit qu'il est dû quelque considération, iroit-il s'exposer aux risques d'être à charge? Ces motifs n'ont besoin que d'être exposés à une âme telle que la vôtre. »

« Le duc de Mecklembourg m'a fait assurer d'un asile à Schwerin. On a bien de la peine à trouver où mourir! Mais je m'inquiète moins pour moi que pour vous, qui ne vous inquiétez guère, quoi-

Digitized by Google

que vous ayez plus à vous inquiéter que moi, qui ai bien moins à vivre. Mais je m'inquiète pour deux, parce que je ne sépare pas aisément mon intérêt du vôtre. Vous êtes trop bien établie dans mon pauvre cœur, pour que cette séparation me soit facile. »

« . . . . . Il faut que je vous ennuie encore de ces fastidieux détails. Je n'ai pas un meuble, je n'ai pas d'avances. Je puis bien emprunter cent louis au comte de Reventlow; je suis sûr de lui faire plaisir; mais ce seroit le premier emprunt que j'aurois fait de ma vie, et ce pas me coûte. Je pourrois bien demander au duc de Sérent la permission de prendre un lit, un fauteuil, quelques chaises, etc., à Wittmold, qui n'en seroit pas vendu un sol de moins; mais j'ai une extrême répugnance à faire une demande que ni lui ni Monsieur ne pourroient pas refuser, quand l'un et l'autre ne penseroient pas comme ils font sur mon compte (1). Si j'avois un intermédiaire, comme lorsque le duc d'Havré étoit ici, je l'aurois mis dans ma confidence, et je me serois monté : mais demander! . . . . . Adieu, ma chère enfant, en voici bien long sur le même sujet. Pardon, et Dieu vous garde d'un homme qui n'a qu'une affaire! mais la mienne est bien grande. Je meus, j'en ai deux; mais l'autre est bien ancienne: c'est de vous aimer comme je vous embrasse, et de vous embrasser comme je vous aime. »

« Mon enfant, je me porte mal depuis trois ou quatre jours, c'est-à-dire plus mal : j'ai eu des maux de cœur, une pesanteur de

(1) La terre de Wittmold, après avoir appartenu pendant quelques années à la comtesse de Tessé, fut achetée, dans l'été de 1802, par le comte d'Angiviller, qui en fit l'acquisition pour le duc de Sérent, lequel, en cette occasion, servit de prête-nom à Monsieur, comte d'Artois. Trois ans plus tard, M. le comte d'Artois revendit Wittmold, par la même entremise de M. d'Angiviller, qui, à l'époque de cette vente, écrivait à Mme de Neuilly : « J'ai reçu une lettre de l'abbé de X***, qui (très entre nous), je crois, a fait une spéculation pour la vente de Wittmold. Il me prie de lui en faire avoir l'état, parce qu'il a un acheteur, qui connoît la terre, mais qui n'en sait pas assez la valeur pour conclure. Il me prie aussi d'écrire au duc de Sérent, et de lui demander *combien on est déterminé à perdre sur le prix de l'acquisition, et que le secret en restera entre lui et moi.* Je sais comme tous les traités se font dans ce pays-ci : on se fait payer par le vendeur et par l'acquéreur; et des gens qu'on appelle *comme il faut*, et que vous et moi appelons *comme il ne faut pas*, ne se font pas de scrupule de cette honteuse pratique. On n'a pas rougi de me la proposer; mais je puis vous assurer que si on n'a pas rougi en faisant la proposition, il faut que la peau soit bien épaisse, si la rougeur n'a pas paru après l'avoir faite. »

Digitized by Google

tête continuelle; en tout, un grand malaise; et comme disoit M. de Fontenelle, une grande difficulté d'être.

« Mais ne soyez pas inquiète, cela n'en vaut pas la peine; et à la moindre chose, je vous écrirois.

« Je vous embrasse, vous chéris, vous aime et vous aimerai jusqu'à la mort; je vous le promets et vous le jure. Adieu, mon enfant, très-cher, très-aimé. Adieu.

« Trouvez-moi, s'il se peut, un gîte, je vous en prie. »

Je fis à Kiel une trouvaille à laquelle je ne m'attendais nullement : étant à ma fenêtre, je vis passer une figure qui ne m'était pas inconnue; j'y fis plus d'attention, et je reconnus le comte de Holck, qui m'avait fait honnêteté à Hambourg, plus d'un an auparavant. Notre reconnaissance se fit dans les règles, et après quelque discours, le comte me proposa de venir avec lui, en voiture, voir les environs; ce que j'acceptai. Il vint me prendre, me mena voir les plus jolies maisons de campagne, et en revenant me présenta dans deux maisons : l'une allemande, et l'autre chez un Anglais, marié à une Française charmante. M. d'Angiviller y soupait presque tous les soirs, et l'on m'engagea à y venir tant que je voudrais.

Le comte de Holck était un seigneur danois qui avait été le favori du roi de Danemark (1), et était venu avec lui en France, en 1769. Il s'y était fort amusé, et en avait conservé de l'amitié pour les Français. Lorsque le ministre Struensée eut pris sur la jeune reine Caroline-Mathilde l'influence qui devint si funeste à lui et à cette princesse, le comte de Holck, qui avait pris parti pour la reine-mère, tomba en disgrâce. Il joua un grand rôle dans la révolution qui amena la mort de Struensée et l'exil de la jeune et malheureuse reine. A l'époque où je le vis, il semblait beaucoup plus occupé de plaisirs que d'affaires; on le disait fort dépensier, et il avait mangé une fortune immense.

(1) Christian VII, né en 1749; marié, en 1766, à Caroline-Mathilde, sœur de Georges III, roi d'Angleterre. Christian VII mourut en 1808, et régna de nom jusqu'à cette époque; mais son fils, Frédéric, prince royal, régnait de fait, depuis le coup d'état de 1784.

Digitized by Google

Il était affilié à la secte des Illuminés, fort répandue alors dans le nord de l'Allemagne, et fit des tentatives pour m'y enrôler. J'eus le bon esprit de ne pas m'y laisser prendre.

On était très-sociable et très-aimable dans ce pays de Holstein ; la vie y était facile, et le prix des denrées fort modique. Pour vous donner une idée du bon marché de certaines choses, il y avait à Kiel des chaises à porteur qui ne coûtaient que 3 sols la course. La ville était petite, mais jolie ; sa position au bord de la mer la rendait fort agréable.

J'avais formé quelque liaison à Hambourg avec le capitaine Willmanns, du régiment de Stain, employé au recrutement autrichien dans les villes anséatiques et le cercle de la Basse-Saxe. Il eut connaissance du désir que j'avais d'entrer au service de Russie, et vint chez moi tout exprès pour me parler de mon projet, qu'il blâma. Il me fit observer, qu'en Russie, un officier n'était pas sûr de sa carrière, et que la mauvaise humeur d'un chef pouvait non-seulement en faire un soldat, mais encore l'envoyer dans une des horribles garnisons dont il y a tant dans ce pays-là. Il me fit, en outre, un tableau si sombre de l'état militaire dans cette contrée hyperboréenne, qu'il m'en dégoûta tout-à-fait, et me disposa à entrer comme *Cadet ex propriis*, au service d'Autriche, dans son régiment, dès qu'il y aurait une vacance. Sitôt que j'y eus consenti, il écrivit à son colonel, qui m'agréa, et répondit que je serais nommé dans le courant de février : c'était un délai de quatre à cinq mois, et cent fois plus qu'il ne m'en fallait pour apprendre l'exercice autrichien, les commandements, et même le réglement, que je me proposais d'étudier.

Lorsque ma sœur nous avait quittés, elle avait fait promettre à ma mère de ne pas rester longtemps sans venir la voir. Après quelques mois de séparation, elle insista pour lui demander de lui tenir sa promesse ; la pressant, au nom de M. et de Mme de Lutzow, de faire une visite à Tessin, où ils

Digitized by Google

m'engageaient à venir aussi. Par suite de divers empêchements, ma mère se trouva dans l'impossibilité de s'éloigner de Hambourg; elle chercha à consoler Clémentine, et à tromper ses propres regrets, en m'envoyant auprès d'elle. Je fis donc seul ce voyage, que nous avions compté faire ensemble, et dont elle aurait bien joui, car elle aurait vu l'affection et les tendres soins dont on entourait sa fille. Quels gens que ces Lutzow père, mère, et enfants! Quelle bonté, quelle douceur, quelle noblesse d'âme! Ma sœur était choyée et chérie comme l'enfant de la maison.

Clémentine exprime dans toutes ses lettres à sa mère son attachement et sa reconnaissance pour ceux qu'elle appelle ses bons parents d'adoption; on en jugera par les lignes suivantes :

Tessin, ce 12 May (1798 *ou* 1799).

« . . . . . Tu sais, maman, que je suis bien heureuse; il est bien doux d'être aimée, et il ne manque à mon bonheur que de voir ma chère maman à portée de jouir de l'amitié qu'on me témoigne, comme des louanges qu'on me donne; au moins, tu peux dire que si je vaux quelque chose, c'est toi qui me le fais valoir. Que serois-je devenue, si je n'avois pas eu une si bonne et tendre maman! . . . . . .
. . . . . .
. . . . . »

Tessin, ce 4 août 1799

« . . . . . Mme la baronne de Behr, la mère de Mme de Lutzow, arrive la semaine prochaine; c'est une nouvelle connoissance qui me reste à faire; mais je n'ai pas peur, parce qu'elle sait que sa fille favorite me regarde comme son enfant. Que je suis heureuse d'avoir rencontré une si bonne amie, qui avec de l'esprit a tant d'indulgence pour mes petits défauts, car j'espère ne pas trop me flatter, en te disant que je n'en ai point d'essentiels. Elle me prouve encore plus de confiance et plus d'amitié depuis quelque temps : elle me fait part de tout ce qui l'intéresse. Que ne peut-elle lire dans mon cœur, elle le verroit plein de reconnoissance et d'amitié pour elle! »

Digitized by Google

Tessin, ce 2 novembre 1800.

« . . . . . M. de Lutzow m'a dit hier, qu'il avoit lu dans les gazettes, que toutes les personnes qui avoient été attachées à la Cour, ne pourroient jamais rentrer; et il a ajouté qu'il ne pouvoit que se réjouir de cette nouvelle, puisque cela lui donnoit l'espérance que je resterois toujours à Tessin. Cet excellent homme cherche toutes les occasions pour me dire des choses agréables; on diroit vraiment que c'est moi qui lui fais grâce en restant ici. Aussi, je t'assure, que je l'aime et le respecte comme mon père. Si je m'ennuie quelquefois, à part mon chagrin d'être séparée de ma chère maman, il me semble que c'est bien pardonnable à mon âge, de penser avec regret aux amusements dont on peut profiter l'hiver en ville. Je crois que toute jeune personne à ma place en diroit autant si elle étoit franche. Cela n'affoiblira jamais la reconnoissance et la tendresse qui demeurera éternellement au fond de mon cœur pour mes bons parents adoptifs. »

Je vous ai entretenue, ma très-chère nièce, d'une foule de personnes qui vous sont plus ou moins étrangères; et maintenant je m'aperçois, qu'il est bien temps que je vous fasse connaître celle qui devait être un jour la mère de votre mari, mon aimable neveu. Mais vous n'avez pas attendu jusqu'à ce jour pour apprendre à l'aimer, chère Hélène; je me bornerai donc à vous tracer son portrait, telle qu'elle était lorsque je la retrouvai à Tessin.

Cette sœur unique et chérie, la compagne de ma jeunesse, l'amie de toute ma vie, l'objet désormais d'ineffaçables regrets, Clémentine, qui pouvait avoir alors dix-sept à dix-huit ans, était une petite personne mignonne, gracieuse, et toute faite pour plaire : les yeux bleus, pleins d'esprit et plus encore de douceur; une belle peau, de la fraîcheur, un sourire charmant, de jolies dents, une forêt de cheveux d'un blond cendré, qu'elle arrangeait dans la perfection (1); le nez un peu busqué, ce qui ajoutait à la distinction de son visage et de toute sa personne, et complétait sa parfaite ressemblance avec mon

(1) Les coiffures de la fin du dernier siècle étaient loin d'être simples; il en faut lire la description dans une lettre de Mme de Neuilly à sa fille. — Voir IV, note 4, page 188.

Digitized by Google

père. Elle n'avait de ma mère, que la voix douce et pénétrante, la main et le pied, qui étaient les plus jolis qu'on pût voir.

La timidité qui lui était naturelle ajoutait aux charmes de sa figure, car elle s'alliait à un air de gaîté, de franchise, et même de confiance, avec ceux qui se montraient bienveillants pour elle. Quand elle se trouvait à son aise, elle était fort rieuse, et se serait volontiers laissée aller à de légères malices sur le compte de son prochain, si elle n'avait été retenue par la crainte de faire de la peine. Toutefois, elle avait le parler franc, comme ma mère, avec le même fond de droiture, de netteté dans l'esprit, de fermeté dans le caractère. Joignez à cela toutes les qualités d'un cœur bon, aimant, sensible, et dévoué au plus haut degré.

Elle eut un succès infini en Mecklembourg; c'était à qui lui témoignerait de l'amitié et lui ferait fête. Quand je fus à Tessin, je vis que tous ceux qui y venaient l'accablaient, les femmes, de caresses; les hommes, de compliments. Et comme je l'en félicitais, me trouvant un jour seul avec elle, elle me dit : « Je n'y comprends rien moi-même, et je commence à croire que c'est une mode, d'être aimable pour moi. »

Elle avait été présentée à la cour, où l'on était on ne peut plus gracieux pour elle : le jeune prince Charles, surtout, passait pour son admirateur. Il n'eût tenu qu'à elle de se fixer à jamais dans ce pays, en épousant un neveu du baron de Lutzow; mais elle se refusa à ce mariage, s'étant promis qu'elle n'épouserait qu'un Français. On peut dire que cette résolution, et le refus qui s'ensuivit, fut le seul chagrin qu'elle donna à ses amis, dans les quatre années qu'elle passa près d'eux (1).

(1) M. Mandé Bailly de Barberey, que Clémentine de Neuilly épousa, appartenait à une bonne et ancienne famille de Champagne. En 1791, il venait d'avoir seize ans, lorsque son père le fit sortir de l'école militaire de Brienne, pour l'envoyer à Coblentz, où se formait l'armée des Princes. Il fit la campagne de 1792 dans les chevaux légers, avec le grade de lieutenant de cavalerie; et servit, après le licenciement, dans le régiment de Vioménil infanterie, puis dans la cavalerie noble de l'armée de Condé. Revenu d'émigration vers le même temps que Mlle de Neuilly, il l'avait rencontrée chez sa tante, Mme de Neuilly de Verpillières, et n'avait pas tardé à ressentir pour elle un sentiment vif et profond.

Digitized by Google

Le prince héréditaire et le prince Charles vinrent passer trois jours à Tessin, pendant que j'y étais (1) : ce ne furent, du matin au soir, que fêtes, chasses, danses, promenades, jeux de toute espèce, colin-maillard, etc. On ne s'asseyait plus que pour manger : c'était charmant et amusant. Quand les princes furent partis, les jeunes Lutzow se trouvèrent très-déconcertés, ainsi que nous, d'entendre Mmes de Klein, de Rantzau, de Schultz, et les autres vieux parents, qui disaient que tout ce mouvement les avait rendus de fatigue.

Plusieurs fêtes se succédèrent : un charmant petit bal chez Mme de Moltke ; des dîners et parties de chasse à Gress, chez le grand écuyer de Rantzau ; une comédie chez le comte de Hardemberg ; une redoute à Schwerin, et pour terminer le tout, une fort jolie fête dansante donnée par Mme de Schilden, pour le jour de naissance de la jeune Mme de Lutzow.

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 20 *janvier* (1799 *ou* 1800).

« Le prince héréditaire et le prince Charles partent vendredi pour la Russie ; ce dernier a beaucoup prié M. de Lutzow de m'engager à venir à la redoute jeudi, pour qu'il s'acquitte, à ce qu'il dit, de la promesse qu'il m'a faite de danser avec moi cet hiver. Je trouve que le prince a une fort bonne mémoire, car la mienne ne se souvient plus du tout de ceci. M. de Lutzow ne veut pas que je manque la fête : tu imagines bien comme je suis contente ; d'autant plus que je n'espérais pas aller au bal cet hiver. Maintenant, chère maman, il faut que je te conte comment je serai habillée : alors tu croiras m'avoir vue. Je mettrai une robe de tarlatane claire brodée à petits bouquets ; les manches, la ceinture, et ce qui est autour de la gorge sera garni de rubans roses. Sur la tête, une espèce de bandeau avec du velours, du ruban rose, et des plumes noires ; sur les épaules, un

(1) Frédéric-Louis, prince héréditaire de Mecklembourg-Schwerin, né en 1778 ; et Charles-Auguste, son frère, né en 1782.

Digitized by Google

manteau de taffetas noir à la vénitienne; des yeux en blonde noire, des souliers roses, et des bas blancs à coins roses. Ne serai-je pas bien jolie, chère maman? J'ai déjà essayé toute ma parure; et, prévention à part, je t'assure que cela me va fort bien. »

Tessin, ce lundy 27 janvier 1800.

« On attend le prince et la princesse héréditaire le 15 du mois prochain; on prépare des fêtes charmantes, pour les bien recevoir (1). La comédie françoise viendra à Suérin pendant quelque temps; on lui paiera mille écus par semaine. J'irai à une redoute et à quelques comédies. Je ne songe pas à la Cour cet hiver; il faudroit trop de dépenses pour y paroître convenablement. Ma bonne amie (2) m'a promis que nous irions cet été passer quelque temps à Ludwigslust (3); et là, si le cœur m'en dit, je pourrai aller à la Cour, tous les jours : une simple robe blanche est tout ce qu'il faut. Il n'en est pas de même pour les fêtes d'hiver; ce sont de ces choses auxquelles il faut qu'une émigrette renonce, et ce ne sont pas là, ma bonne maman, les privations qui coûtent le plus. . .

. . . . . .

Peut-être n'aurai-je plus occasion de vous parler du Mecklembourg; je vous dirai donc maintenant, qu'au second voyage que j'y fis, je fus présenté à la famille grand-ducale, et y jouai la

(1) Le prince héréditaire venait d'épouser Hélène, grande-duchesse de Russie, fille de l'empereur Paul Ier. Clémentine de Neuilly appelle cette princesse « un ange de bonté et de beauté. » Elle mourut, à l'âge de dix-neuf ans, après trois ans de mariage, laissant un fils, le prince Paul-Frédéric, et une fille. Le prince héréditaire ne régna pas; il mourut à l'âge de quarante-un ans, en 1819; et ce fut son fils, le prince Paul-Frédéric, qui succéda, en 1837, au grand-duc Frédéric-François, son aïeul.

Le prince héréditaire, après sept années de veuvage, s'était remarié à la princesse Caroline de Saxe-Weimar, qu'il perdit, toute jeune, au bout de quelques années. En 1818, il avait épousé, en troisièmes noces, la princesse Auguste de Hesse-Hombourg. Cette princesse était plus âgée que lui. Devenue bientôt veuve, elle servit de mère aux deux enfants que le prince avait eus de la princesse Caroline; c'étaient un fils, qui mourut jeune, et une fille, la princesse Hélène, qui devint, en 1837, la duchesse d'Orléans.

(2) Nom d'affection que Clémentine de Neuilly donnait à Mme la baronne de Lutzow.

(3) Petite ville, où se trouve le château grand ducal; alors comme aujourd'hui, résidence favorite des princes souverains de Mecklembourg-Schwerin.

Digitized by Google

comédie. Faute d'autre sujet, on m'avait appris, comme à un perroquet, le rôle du mélomane, dans la Mélomanie; je ne m'en tirai pas trop mal, à ce qu'on prétendit. La princesse Charlotte jouait la soubrette (1), et le prince, son frère, Saint Réal.

Je me trouvai à Gress, chez le comte de Rantzau, un jour que le duc régnant et le prince héréditaire y vinrent dîner. Son Altesse, qui avait déjà vu plusieurs fois ma mère, vint me demander de ses nouvelles, et m'annonça son intention d'aller la voir lorsqu'il serait à Hambourg. Il y vint à deux ou trois jours de là, accompagné du frère de M. de Lutzow et du baron de Schilden. Ma mère, sachant que je devais voir le prince à la comédie, me chargea de le prier avec ces Messieurs de lui faire l'honneur de passer la soirée chez elle. Il eût la grâce d'accepter, et de lui laisser vingt-quatre heures pour se préparer. Elle ne voulait pas avoir l'air de donner un souper, parce que ni sa bourse, ni son local, ni ses accessoires, ne le lui permettaient; il fallait garder un juste milieu, et ne donner qu'une collation simple et sans apprêt : ne pas inviter trop de monde pour ne pas avoir l'air cohue, et en avoir assez pour s'amuser, jouer et souper. Ma mère y réussit à merveille, et toute sa société s'empressa de la seconder. Le prince fut charmant, poli, honnête, gracieux et spirituel. Il n'ouvrit la bouche que pour adresser des choses agréables. Il parut content de tout, et qui plus est, amusé; rien n'est aimable comme cela; aussi enleva-t-il tous les suffrages. Peu de jours après, Son Altesse

(1) Charlotte-Frédérique de Mecklembourg-Schwerin, née en 1784, mariée en 1806, à Christian-Frédéric, prince de Danemark, cousin du roi Frédéric V, et roi lui-même en 1839, sous le nom de Christian VIII. Ce prince avait divorcé d'avec la princesse Charlotte, en 1810. Deux ans auparavant, elle lui avait donné un fils, Frédéric-Christian-Charles, qui devint roi en 1848, sous le nom de Frédéric VII. Christian VIII n'eut jamais d'autre enfant que ce fils; le mariage qu'il contracta après son divorce, étant demeuré stérile.

Frédéric VII, qui se maria et qui divorça deux fois, est mort sans enfants, en 1863. La princesse Charlotte n'a pas vu le règne de son fils; elle est morte en 1844, à Rome, où elle s'était retirée. On pourra lire plus loin des lettres d'elle, et de singuliers détails où son caractère se dépeint. — Voir IV, note 5, page 188.

Digitized by Google

envoya à ma mère un joli service en porcelaine, orné de fleurs.

Mme de Neuilly, dans une lettre où elle raconte cette soirée à sa fille, finit ainsi :

« Le prince a tant fait notre conquête, que nous nous sommes tous réunis pour le prier, le supplier, de faire le même honneur à Mme d'Asfeld qu'à moi, le lundy suivant. C'étoit sa fête, toute la société devoit se réunir chez elle, et nous désirions tous faire partager à nos compatriotes notre admiration et notre contentement. Le prince s'est rendu à nos instances avec la bonté et la grâce qu'il met à tout ce qu'il fait; nous étions plus de cinquante, chez Mme d'Asfeld. Le prince a été là, comme ailleurs, parfait sous tous les rapports. Le marquis de Rochemore, qui avoit fait des couplets pour Mme d'Asfeld, en a fait un sur le champ pour cet aimable prince, qui nous a tourné la tête à tous. Il est impossible d'allier plus de complaisance à tant de grâce et de dignité. M. de Lutzow nous a paru un homme du plus grand mérite; M. de Schilden est d'une figure distinguée, aussi aimable que joli garçon; le troisième cavalier est celui qui parle le moins bien françois; nous lui avons su gré de se plaire avec nous, ou du moins d'en avoir l'air. Le prince a eu l'honnêteté de me demander mes commissions pour toi, et de regretter que je n'eusse pas profité de ses offres à cet égard. J'ai eu trop à faire et à défaire dans ce peu de moments pour t'écrire; d'ailleurs, il m'auroit semblé un peu trop familier d'user de sa complaisance. Nous autres François, apprécions les bontés des princes, sans en mésuser. Je ne sais si celui-ci a été réellement content de nous; nous l'avons traité comme nous aurions fait M. le comte d'Artois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il nous a laissés enchantés de lui, et formant le vœu, pour le bonheur des peuples, que tous les princes lui ressemblent. »

LE PRINCE HÉRÉDITAIRE DE MECKLEMBOURG
A LA COMTESSE DE NEUILLY.

« MADAME,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, m'a fait un bien sensible plaisir, me prouvant la bonté que vous avez, Madame, de me continuer votre souvenir. Veuillez en agréer mes sincères remercîments, comme aussi du cadeau qui accompagnoit

Digitized by Google

votre aimable épître. L'un et l'autre ne sauroient qu'augmenter la reconnoissance que je vous porte déjà, Madame, de la charmante réception que vous avez bien voulu me faire lors de mon séjour à Hambourg. Ce souvenir-là me restera toujours des plus agréables, et ce sera toujours pour moi une fête que de me rappeler les intéressantes connoissances que j'y ai faites, et que j'y ai renouvelées. Veuillez, Madame la comtesse, être l'interprète de ma reconnoissance auprès de toute votre société, du souvenir qu'elle veut bien me conserver, et de toutes les politesses dont on a bien voulu me combler, dont assurément j'ai senti tout le prix.

« Je vous prie de dire à Madame la comtesse de Lussan que ce n'est que la crainte de l'incommoder qui m'a fait m'infliger la privation de ne point lui écrire, en lui envoyant le gibier qu'elle m'a paru désirer de recevoir.

« En finissant ma lettre, j'aurois encore une faveur à vous demander, celle de recevoir avec indulgence la bagatelle que j'ose vous offrir ci-jointe. Ne regardez point au prix, Madame, mais à l'intention de celui qui désire se continuer à votre souvenir. Avec toute la modestie possible, vous ne sauriez me blâmer, Madame, de ce que je soigne mes intérêts.

« C'est avec la plus parfaite considération et l'estime la plus distinguée, que j'ai l'honneur de me dire,

« Madame la Comtesse,

votre très-humble, très-obéissant serviteur,

« Frédéric-Louis, Prince héréditaire
de Mecklembourg-Suérin.

« *A Ludwigslust, ce 2 de novembre* 1798. »

Je ne vous ai point encore parlé du prince Louis de Prusse (1), fils du prince Ferdinand, le dernier des frères du grand Frédéric, qui venait à Hambourg, et y séjournait le plus qu'il pouvait, pour y faire, malheureusement, beaucoup de sottises. Il pouvait avoir vingt-cinq à vingt-six ans, était beau, rempli

(1) Louis-Christian, né en 1772. Il fut tué à l'ouverture de la campagne de 1806, à Saalfeld, près d'Erfurth, en combattant contre un des corps de l'armée du maréchal Lannes.

Digitized by Google

d'esprit, d'instruction, et même de talents ; il jouait du piano comme un maître. On citait de lui des traits de bonté et de générosité qui faisaient l'éloge de son cœur ; mais il se laissait emporter par ses passions, et ternissait toutes ses qualités par l'usage de la boisson, et une sorte de penchant pour la mauvaise société ; même celle des hommes, ce que rien n'excuse. Ses torts, cependant, semblaient l'effet de la mauvaise éducation, plutôt que de son naturel, et aussi d'une trop grande popularité ; défaut de tous les princes qui secouent l'étiquette jusqu'à un certain point. Je me trouvai avec le prince Louis plusieurs fois à souper chez les ministres de Russie et d'Angleterre, mais je ne cherchai point à lier de relation avec lui ; encore moins à faire partie des sociétés avec lesquelles il se familiarisait.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 4 décembre (année 1799).

« J'ai dîné et soupé avec le prince de Prusse. Ah ! quel prince ! Il est, bras dessus, bras dessous, avec la mauvaise compagnie en femmes, et qui pis est, en hommes ; toutes les opinions politiques lui sont égales. Il caresse les Jacobins mêmes. Avec de la figure, de l'esprit et des talents, il a l'art de déplaire aux honnêtes gens par son inconduite et ses liaisons. Je souffre de voir des princes se traîner dans la boue, dans un siècle où l'on n'est que trop porté à les y faire descendre. »

Je reçus mon admission au régiment impérial et royal de Stain infanterie, en qualité de cadet. Il y en avait de deux sortes : les cadets *ex propriis*, qui étaient nobles pour la plupart, et les cadets du régiment, qui étaient des fils d'officiers pauvres, équipés par le corps ; au lieu que les premiers versaient dix ducats à la caisse, pour leur équipement. Les cadets portent l'uniforme du régiment, de la même coupe que celui du soldat, mais d'un drap plus fin ; leurs fusils sont plus légers ; ils font le service de caporaux.

Digitized by Google

Assurément, ce n'était là rien de brillant pour un jeune gentilhomme qui avait déjà servi trois ou quatre ans, fait quatre campagnes, et obtenu le grade de capitaine dans la cavalerie. Mais il n'y avait pas à choisir; d'ailleurs, je m'étais bien promis de ne pas rester longtemps cadet. J'avais dit à ma mère, en la quittant, que je serais officier ou tué, à la première affaire.

Les régiments d'infanterie, en Autriche, sont composés de trois bataillons, de six compagnies chacun, et en outre de deux compagnies de grenadiers, qui, en temps de guerre, sont détachées avec celles des autres régiments, pour former des bataillons qui constituent la réserve de l'armée.

Les compagnies sont de deux cent quinze hommes, et commandées par un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant, un enseigne, un sergent, huit caporaux, et huit appointés; deux sapeurs, deux tambours et un fifre. L'état-major se compose du colonel, lieutenant-colonel, deux majors et un adjudant. Deux pièces d'artillerie légère sont attachées à chaque bataillon.

Digitized by Google

IV

NOTES.

NOTE 1. — LETTRE DU COMTE DE RANCHIN A LA COMTESSE DE NEUILLY.

Amsterdam, le 16 mars 1794.

« Éprouvant avec tant d'autres les malheurs de l'émigration, votre cœur sensible, Madame la comtesse, ne vous fera pas trouver extraordinaire que dans notre position, on fasse ressource des talents que l'on peut avoir, afin de subsister en attendant un autre ordre de choses. Ce qui pourra vous le paroître un peu, sera de recevoir cette lettre de quelqu'un que vous croirez vous être inconnu ; mais si je le suis effectivement de Mme la comtesse de Neuilly, je me réclamerois auprès d'elle de Mlle Rosalie de Beauchamp, et des titres que me donne une ancienne connoissance avec elle, afin d'exciter l'intérêt de Mme de Neuilly, et d'en obtenir le service que ses talents et la bonté de son cœur me donnent droit d'en attendre.

« En garnison à Antibes avec le régiment d'Angoumois où je servois alors, la passion de Monsieur votre père pour la musique, et la connoissance qu'il eût que je jouois du violoncelle, le fit m'inviter à aller le voir. Je me rendis avec plaisir à son honnêteté, et fus à Monaco avec le baron de Frondad, officier de mon même régiment, et qui était parrain de Mlle Philippine, votre sœur. Logé au palais, je jouis, pendant les trois semaines que j'y passai, du plaisir fréquent de vous voir, et d'applaudir à vos talents déjà surprenants. Je portois alors le nom de Montaran, que je quittai quelques années après, lorsque je fus présenté à la Cour, et pris celui de ma famille, sous lequel je vous écris. Fixée vous-même à Versailles, j'eus l'avantage d'y faire quelquefois ma cour à Mlle de Beauchamp ; qui habitoit dans la rue de l'Orangerie ; mais j'ai été assez malheureux pour n'avoir aucune occasion de cultiver auprès de Mme la Cesse de Neuilly la connoissance de Mlle de Beauchamp, quoique fort lié avec MM. de Vergennes, qui l'étoient fort de Mme d'Angiviller, que vous voyiez beaucoup. Mais enfin, Madame, puisque vos talents et

Digitized by Google

votre cœur n'ont point changé avec votre nom, je sollicite de votre obligeance un peu d'intérêt.

« Je suis arrivé ici, sans connoître le pays, et avec l'intention d'y donner un concert. Mais la multitude qu'il y en a déjà eu, et qu'il y en a encore journellement, fatigue les Hollandois ; de sorte que le succès tient aux bonnes connoissances qu'on peut avoir, bien plus qu'au talent qu'on leur offre.

« Une de ces bonnes connoissances ici, Madame, est, à ce que l'on m'a assuré, un M. Fizeaux, qui a, m'a-t-on dit aussi, l'avantage d'être connu de vous ; et pour lequel une lettre de recommandation feroit merveille. Je n'ai pu me défendre, vous connoissant, de l'espérance que vous voudriez bien m'accorder cette faveur, à laquelle votre envie d'obliger me fait penser que vous mettrez tout ce qui pourra exciter l'intérêt de M. Fizeaux. Et si vos connoissances ici ne se bornent pas à lui, Madame la comtesse, et que vous voulussiez être assez bonne pour, par d'autres lettres, me les rendre utiles, je vous prierois de me les adresser aux *Armes de Hambourg*, chez Magwitz, dans le Niwendeck. Ma reconnoissance pour ce service, Madame la comtesse, s'unira à l'admiration que vos talents m'ont inspiré toujours, et aux sentiments de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le Cte DE RANCHIN,
Lt. Cl. du Régt de la Sarre. »

« *P. S.* Vous ne devez pas douter de l'inquiétude que j'ai de savoir si vous voudrez bien admettre ma requête. »

NOTE 2. — On trouve les détails suivants dans *le Moniteur* des 22, 28 et 29 prairial de l'an VI (10, 16 et 17 juin 1798).

Londres, 6 prairial l'an VI (25 *mai* 1798).

« Le lord Fitzgerald, pour l'arrestation duquel le gouvernement irlandais avait offert une récompense de 1,000 livres sterling, a été à la fin découvert dans une maison à Dublin. Il a fait résistance et a été blessé. Il a tiré un coup de pistolet qui a atteint le capitaine Ryan et l'alderman Swan, chargés de son arrestation. Le premier est, dit-on, mort de sa blessure.

Digitized by Google

« Le lord Fitzgerald a été d'abord conduit au château de Dublin, et de là, à Newgate. »

« . . . . . On a trouvé chez lui, à ce qu'on assure, le plan d'une attaque générale pour le 23 ou le 24 mai; des uniformes, des armes, des proclamations, un manifeste, et le drapeau de la liberté. Paméla, son épouse, qui lui servait de gardien-commissaire, déguisée en jockey, était absente lors de son arrestation.

Dublin, 16 *prairial an VI* (4 *juin* 1798).

« . . . . . Lord Édouard Fitzgerald est mort dans sa prison à deux heures du matin. Quelques heures avant d'expirer, il eut un violent transport; mais il devint plus calme dans ses derniers moments. Il témoigna le plus vif désir de voir son frère, lord Henry, sans pouvoir obtenir cette faveur. Paméla est inconsolable de la mort de son époux. Elle a reçu du gouvernement d'Irlande l'ordre d'en partir sur le champ. Elle s'est déjà rendue à Londres, d'où elle doit, dit-on, passer à Hambourg. »

---

7 messidor l'an VI (25 juin 1798).

« Les Irlandais-Unis ont composé un chant funèbre sur la mort du lord Édouard Fitzgerald. En voici la traduction :

« Regarde l'indomptable lord abattu : il nage dans le sang qui coule de ses larges blessures. Les destins demandaient la tête d'un tyran; un Roi a mordu la poussière.

« Erin pleurera longtemps la perte du brave et vertueux Édouard. Elle n'en verrra jamais de pareil : longtemps enivrée de sa douleur, ses montagnes répèteront ses plaintes immortelles. »

NOTE 3. — M. Deo gratias de Rey, après avoir émigré et servi dans l'armée royaliste, s'était retiré à Hambourg; il y vivait depuis plusieurs années, lorsqu'à la suite d'une longue maladie qui avait épuisé ses ressources, il se trouva dans une position des plus tristes. Sa nièce, Mme de Neuilly, s'adressa au Roi, en sa faveur. La réponse qu'elle reçut, par l'intermédiaire du vénérable abbé Edgeworth de Firmont, est doublement précieuse.

Digitized by Google

L'ABBÉ EDGEWORTH DE FIRMONT A LA COMTESSE DE NEUILLY.

Mittau, ce 27 juin 1805.

« J'ai reçu, Madame la Comtesse, la lettre dont vous m'avez honoré; et j'ai saisi la première occasion que m'a fournie la Providence, pour mettre sous les yeux du Roi la détresse de votre respectable parent. Sa Majesté y a été doublement sensible, en pensant que l'état de souffrance où se trouve M. de Rey porte également sur vous, puisque vous en êtes journellement témoin; et elle s'estimeroit heureuse de pouvoir soulager deux cœurs à la fois. Malheureusement sa position ne lui permet de vous offrir que 50 ducats; et elle me charge de vous les faire passer. Agréez, Madame, cette foible offrande d'un Maître qui ne vous a oubliée, ni vous, ni feu M. de Neuilly; et croyez que le seul regret qu'il éprouve en ce moment, est de ne pouvoir pas vous en faire une plus digne de vous, et plus digne de lui.

« Je suis, avec respect, Madame la Comtesse, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« L'abbé EDGEWORTH DE FIRMONT. »

A ce même moment, M. d'Angiviller vint aussi en aide à M. de Rey. Mme de Neuilly lui ayant témoigné sa reconnaissance, il lui écrivait tendrement :

« Ne me remerciez pas pour le pauvre de Rey; n'êtes-vous donc plus mon enfant, quand je sens si bien que vous l'êtes? Et n'est-il pas votre oncle? Son état me touche autant que vous-même : il est affreux. M. Knorr a raison, il ne faut pas vous exposer, malgré votre courage, à gagner sa maladie, qui est réellement contagieuse par le contact. J'ai le même courage que vous, et ne crains aucune maladie. N'ayant jamais eu la petite vérole, j'ai gardé Mme du Muy sous son rideau; et sa sœur, Mme de Soran, du pourpre. Mais songez où vous en seriez si, dans la position où vous êtes, vous vous trouviez atteinte d'un tel mal! J'espère qu'averti par M. Knorr, sa délicatesse préviendra la vôtre. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Digitized by Google

NOTE 4. — Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 2 juillet 1799.

« . . . . . La mode est maintenant d'avoir les cheveux coupés courts sur toute la tête, de les pommader et poudrer, et faire tenir en l'air. Ceci est l'affaire d'une légère précaution d'habitude, qui est de peigner les cheveux de derrière en avant, au moment de se coiffer de nuit, et d'avoir soin de les contenir dans ce sens par un bonnet ou un fichu. Le matin, prendre une serviette chaude, et se frotter les cheveux à rebrousse-poil, pour les faire revenir sur le devant et les tenir en l'air sur la tête et des côtés. On les frise aussi de temps en temps, et l'on peut placer des fichus, des rubans, etc..., et être très-bien coiffée ainsi. Toutes les jeunes femmes et les élégantes, qui ont abîmé leurs cheveux, sont comme cela ; l'ancienne mode a été pernicieuse aux belles chevelures, celle-ci est propre à réparer le mal.

« Si tu le désires, je t'enverrai un faux chignon ou deux ; avec cela, et les cheveux coupés, on s'ajuste à merveille et très-promptement. On laisse une bordure de cheveux courts et bouclés sous le faux chignon, que l'on tourne autour de sa tête. On passe fichus, rubans, perles, ce que l'on veut, sur sa tête; et l'on relève le reste du chignon, par dessus, avec un peigne.

Si l'on veut être tout en cheveux et à la grecque, on prend un second chignon, auquel on fait une natte de chaque côté, en laissant le milieu bien peigné et lisse. On pose ce second chignon sous l'attache du premier, et on le tourne sur le devant de la tête (ce qui forme un ruban de cheveux, entouré de deux nattes), et on laisse tomber la bordure de cheveux courts et bouclés sur les tempes et le front; seulement, on découvre les oreilles, et l'on entr'ouvre un peu ces cheveux courts, soit sur le côté, ou au milieu du front. Voilà comme se coiffoit toujours Fanny, qui étoit trouvée charmante. Je ne doute pas qu'avec un peu de bonne volonté, tu n'arrives bientôt à savoir te coiffer tout aussi bien. Le chignon du milieu doit faire boule, être bien retroussé, et attaché haut sur le sommet de la tête : on met un camée ou un croissant dessus, et voilà tout. »

NOTE 5. — Dans le temps où son divorce allait être prononcé, la princesse Charlotte vint à Hambourg; elle voulut voir Mme de Neuilly; celle-ci a raconté, d'une manière piquante et spirituelle, comment eut lieu sa première entrevue avec la princesse.

Digitized by Google

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, 10 *janvier* 1810.

« . . . . . Notre connaissance s'est faite assez plaisamment : la princesse ayant obtenu de sa Cour la permission de venir à Hambourg, prit le parti sur le champ de sauter à pieds joints sur toutes les étiquettes, pour se procurer du plaisir, de l'agrément et de la société. Elle tomba donc un beau matin chez Mme de Bourrienne (1), et au bout d'une heure, mon nom étant tombé dans la conversation, en l'entendant prononcer, la princesse se ressouvint de toi ; et s'imaginant que te connoître, c'est me connoître aussi, elle s'écrie : « Comment, ma bonne Neuilly est ici ! je la croyois en France ! Eh ! mon Dieu, sa fille et elle sont mes amies ; donnez-moi son adresse pour que j'y aille, en sortant de chez vous. » — Dit et fait, avant que Mme de Bourrienne put me faire prévenir. On sonne chez moi ; j'y étois toute fine seule, et fis l'office de portière. Deux femmes entrent, empaquetées dans leurs pelisses, leurs chapeaux, leurs voiles. L'une d'elles me saute au cou, m'étouffe de caresses, en me disant : « Ah ! ma chère amie ! ma chère Neuilly ! Eh quoi ! vous êtes ici ! Je vous croyois bien loin ! A peine l'ai-je su, que je suis courue vous voir. Comment va Clémentine ? est-elle mariée ? est-elle heureuse ? etc. » — Pendant ce colloque, je cherchois à me rappeler, à reconnoître le son de voix de cette amie, qui me pressoit si fort dans ses bras, que je ne pouvois pas voir le côté de son visage, que son voile laissoit à découvert. Elle me répétoit : « Eh quoi ! vous ne me reconnoissez pas ! Je suis Charlotte, la pauvre Charlotte, bien malheureuse à présent. » — Je me dégage un peu, je soulève le voile, et vois un très-joli visage à moi inconnu ; quoique étourdie de la visite et de la familiarité de notre amitié prétendue, je me doute de ce que c'est. Je lui exprime ma surprise, et ma reconnoissance des bontés et du souvenir qu'elle conserve pour toi, et qui me vaut une visite si agréable et si flatteuse. Elle m'apprend qu'elle sort de chez Mme de Bourrienne qui lui a parlé de moi, et qu'elle s'est décidée à me venir voir sans retard. Elle reste une heure et demie avec moi, m'engage à l'aller voir. Je lui fais remarquer que ni ma toilette ni mes moyens ne me permettent de lui faire ma cour en public ; elle répond qu'elle

(1) Mme de Bourrienne, femme du ministre de France à Hambourg.

Digitized by Google

ne regarde pas aux habits, et qu'elle m'enverra chercher, ou viendra elle-même me prendre. C'est ce qu'elle a fait deux ou trois fois; et les mercredis, qui sont ses jours d'assemblée, Mme de Bourrienne vient prendre M. de Larcy et moi, et nous mène et ramène, à minuit. Les samedis, la princesse vient chez Mme de Bourrienne passer la soirée depuis sept heures jusqu'à minuit. Nous sommes de fondation à ces soirées; une robe noire a fait mon affaire. . . . . .

« . . . . . Son divorce sera prononcé très-incessamment, et son sort sera de manger sa petite pension dans quelque vieux château solitaire, si elle ne s'y soustrait en faisant quelque coup de tête qui lui coupera les vivres en totalité. Elle fait pitié de la voir pleurer, danser, se ruiner la santé, allier le désespoir et la folie, etc., etc., et au milieu de tout cela, être très-bonne enfant. »

Dans une autre lettre, Mme de Neuilly écrit à sa fille :

« La princesse n'étoit pas aimée dans le pays (1), ni à la Cour, parce que le Roi et la Reine (2), son beau-frère (3) et ses belles-sœurs (4), vouloient que le prince Christian épousât la fille du Roi (5); et tous ont été fâchés de l'amour de ce prince pour la princesse Charlotte, et du mariage qui s'en est suivi; mariage auquel l'on n'a pas pu s'opposer, étant convenable et assorti de toute manière. Il en est résulté qu'on a cherché à la perdre; et elle a prêté à ce qu'on put y réussir facilement, par ses imprudences audacieuses et ses coquetteries passant les bornes. »

En 1814, lorsque Mme de Neuilly fut rentrée en France, la princesse Charlotte lui écrivit de Hambourg la lettre que voici :

« Ma bonne amie, comme il me paroît singulier de vous adresser ces lignes à Paris. Je me réjouis de votre bonheur bien sincère-

(1) Le Danemark.

(2) Le roi Frédéric VI, et sa femme, la reine, Marie-Sophie de Hesse-Cassel.

(3) Le prince Frédéric-Ferdinand, frère du prince Christian, et beau-frère de la princesse Charlotte, après qu'elle eut épousé Christian.

(4) La princesse Louise-Charlotte et la princesse Julienne-Sophie, sœurs du prince Christian et du prince Frédéric-Ferdinand.

(5) Caroline, princesse royale de Danemark, qui n'avait alors que douze à treize ans. Le prince Christian avait vingt ans; et la princesse Charlotte, en avait vingt-deux.

Digitized by Google

ment. Dieu veuille qu'au bout de vingt-cinq ans, je puisse dire la même chose; mais hélas! encore, il n'y a guère d'espoir; au contraire, je me trouve bien à plaindre.

« Nous passons ici des tems fort triste, et surtout moi qui suis dans une angoisse perpétuelle pour la vie de mon ci-devant mari. Vous saurés sans doute qu'il a été roi de la Norwége; que les Norwégiens l'ont élu roi (1). Mais voilà Messieurs les Suédois qui font un tapage terrible, et ce maudit Ponte-Corvo (2) fait tout le mal qu'il peut. On attend tout de la Diète de Vienne (3). Nous autres Danois, nous tremblons comme des feuilles; car nous sommes ruinés. Voilà depuis le mois de décembre, que nous avons les Russes dans le pays, et Dieu sait quand on en sera quitte, et de quelle manière!

« Je me réjouis que vous ayés pu avoir au moins quelque chose de vos biens. Avec le tems vous aurés le reste, j'en suis sûre, si les choses restent comme elles sont à présent; mais, je n'en crois rien encore. Si longue tems que N... B... (4) vit, il n'y aura point de sûreté. Grande bêtise des alliés!

« Ce que vous me dites de Güdin, m'a fait bien de la peine; mais c'est singulier que cette blessure a été sur la langue. On diroit que la Providence avoit aussi trouvé sa langue trop pointue, comme bien des fois je lui ai reproché; mais c'est un de ces peu d'hommes que j'estime vraiment; faites-lui bien mes compliments, et dites lui que si Paris lui donne quelques moments de reste, qu'il veuille écrire quelques lignes seulement à Horseces, où on parle souvent

(1) Au commencement de l'année 1813, la Norwége fut promise à la Suède comme prix de son alliance avec la Russie et l'Angleterre, contre Napoléon. Le prince royal de Suède (Bernadotte, fils adoptif du roi Charles XIII), entra en Danemark, à la tête d'une armée, et contraignit bientôt le roi Frédéric VI à signer, dans le traité de Kiel, l'abandon de la Norwége. Le prince Christian, héritier présomptif de la couronne de Danemark, protesta courageusement contre le traité, passa en Norwége, organisa le parti de la résistance, et fut proclamé roi par les Norwégiens. Après la chute de Napoléon, toutes les forces de la Suède se tournèrent contre la Norwége, et Christian, cédant à l'empire des circonstances, dut renoncer à sa royauté.

Tous les historiens qui ont parlé de ce prince ont rendu hommage à son grand caractère et à son esprit éclairé. Il a régné, en Danemark, de 1834 à 1848.

(2) Bernadotte qui, en 1806, étant maréchal de France, avait été créé prince de Ponte-Corvo.

(3) Le congrès de Vienne.

(4) N... B..., pour Napoléon Bonaparte.

Digitized by Google

de lui. En tout encore, les agréables soirées de Mad. Bourrienne ne sont pas oubliées, et sont souvent le texte favori de notre conversation. Madame de Horn vous écrit l'incluse ci-jointe :

« Je vous conjure de m'écrire avec la poste ordinaire; car si vous adressés mes lettres au Ministre de France, cela pourroit me procurer du désagrément. »

Voici quelques lignes à Clémentine :

« Chère amie,

« Je vous écris dans la lettre de votre tendre mère, sachant que vous n'avés point de mystère pour elle. Mille remercîments pour votre lettre ; elle m'a prouvé que les amis de jeunesse ne s'oublient jamais. Soyés sure que j'ai bien souvent pensé à vous, sachant que le théâtre de la guerre était chés vous; mais heureusement que vous êtes bien portante. Vous me demandés si je me sens plus heureuse dans ma situation? Hélas ! il faut que je réponde : Non, nullement. Au contraire, de jour en jour, je la trouve plus abominable ici. Dieu veuille que nous pourrions émigrer ! Je sais bien que pour ma personne, je viendrois à Paris ! Faites des bons vœux pour moi, et rejouissés-moi par une lettre.

« Adieu, ma bonne amie. »

« Me voici de nouveau à vous écrire, chère Neuilly, je vais de l'une à l'autre; écrivés moi bientôt, c'est tout ce dont je vous prie. Quand j'aurai de nouveau de vos nouvelles, veuillés m'écrire un peu aussi des modes de Paris.

« Maintenant je finis ma lettre, vous serrant contre mon cœur et vous souhaitant la continuation de votre bonheur actuel. Votre amitié, vous me la conserverés, j'en suis sure, et vous pouvés compter sur la mienne.

« Je suis à jamais, ma chère amie,
votre invariable,

« CHARLOTTE FREDERIQUE. »

Digitized by Google

V

Je fus dirigé vers le régiment par Bremen, Hœxter, Cassel, Hildburghausen, et Nuremberg, où je devais trouver le commissaire-général. Willmanns, pour me rendre la route plus agréable et moins coûteuse, m'avait chargé de la conduite de cinquante recrues. En arrivant à Bremen, mon premier soin fut de rendre visite au lieutenant-colonel, baron Clément, qui me fit le meilleur accueil. Il était Lorrain, et des environs de Vrécourt. Comme un grand nombre de gentilhommes de notre province, les traditions de fidélité envers nos anciens souverains l'avaient fait entrer au service d'Autriche; moi-même, je ne faisais que reprendre l'antique religion de mes pères : j'avais un cousin de mon nom qui servait à ce titre dans l'armée impériale (1); j'y retrouvais beaucoup de noms de notre noblesse, aussi bien que de la noblesse d'Alsace.

Depuis que par le mariage du duc François avec Marie-Thérèse, la Maison de Lorraine était montée sur le trône d'Autriche, une soixantaine d'années s'étaient écoulées à peine. Le souvenir de nos anciens Ducs était encore vivant, et bon nombre de familles de notre province avaient suivi la fortune de cette vieille race, restée si chère au pays qu'elle avait gouverné pendant tant de siècles. Je pouvais en outre

(1) Le comte de Brunet, mort en 1824, lieutenant commandant des gardes du corps (compagnie de Noailles).

Digitized by Google

espérer que la mémoire de mon père, mort Grand bailli d'épée de la noblesse de Neufchâteau, me recommanderait auprès des officiers d'origine lorraine. La suite de ce récit vous montrera, ma chère nièce, que je ne me trompais pas dans ma prévision.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, le 2 juillet (année 1799).

« Ton frère est parti, ma chère enfant; cette séparation m'est sensible au-delà de l'expression. Je ne m'accoutume point à cette solitude, quoi que fassent mes amis pour me distraire les premiers jours, et ne pas me laisser une minute à moi. Me voilà de nouveau en proie aux alarmes; et ce m'est un surcroît de douleur, de le voir au moment de courir les hasards d'une guerre meurtrière, dans une arme qui n'est pas la sienne. Je l'aurois mieux aimé dans la cavalerie, où il a toujours servi. Il m'a promis de n'être ni fol ni téméraire. Faisons des vœux, ma pauvre chère, pour que le ciel nous le conserve intact et exempt d'accident. . . . . .
. . . . . »

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Bremen, ce lundy (année 1799).

« Ma chère maman,

« Je suis arrivé hier au soir, après une route affreuse; j'ai eu la pluie et le vent dans le nez, ce qui m'a empêché de dormir une minute. J'ai été sur le champ chez notre lieutenant-colonel, qui est un brave et ancien militaire. Il m'a comblé d'amitiés et m'a engagé à déjeuner et dîner et souper. Il connoît mes terres en Lorraine, étant lui-même de cette province; il a été à Vrécourt, et étoit le grand ami des Thumery. Il me charge d'une lettre de recommandation pour le régiment, et m'a assuré que je ne resterois pas longtemps cadet.

« Je pars demain avec un transport pour Hœxter; et de là, à Cassel et Nuremberg, où il m'a recommandé de voir le prince de Nassau. Si M. de Buol vient ici dans quelques jours, prie M. d'Angiviller de lui demander de parler de moi au lieutenant-colonel. Écris un mot à celui-ci pour le remercier de l'accueil qu'il m'a fait; cela le

Digitized by Google

flattera et lui fera plaisir. Il connoît tous nos voisins lorrains. Si je ne me trompe, il est parent d'un M. Pelgrin, de Bourmont.

« Adieu, chère maman, je t'écris à la hâte ; j'écrirai à M. de Lutzow et à Clémentine dès que je pourrai.

« . . . . . *P. S.* M. Clément vient de m'interroger sur les différentes connoissances militaires que je pouvois avoir, et il a été tellement content, qu'il a écrit une lettre à l'autre lieutenant-colonel, où il lui recommande particulièrement mon avancement, et de me procurer de l'agrément. Je suis bien content d'avoir étudié pendant quelque temps la tactique pour l'infanterie, cela m'a bien servi tout à l'heure. »

Hœxter, ce lundy 7 juillet (année 1799).

« Je suis arrivé en bonne santé, chère maman, et la fatigue ne m'a pas paru difficile à supporter; je me suis beaucoup amusé en route, car le pays est superbe. J'ai été à Pyrmont, la ville où nous avons couché n'en étant qu'à une demi-lieue; et pour te prouver que je suis déjà bon marcheur, j'y ai été à pied, après avoir fait huit lieues dans la matinée.

« Les environs d'Hœxter sont superbes; la ville est antérieure à Charlemagne, qui l'a rendue célèbre par la défaite du fameux Witikind, dont on voit le château tout en ruine, sur une haute montagne à pic, que les troupes de Charles escaladèrent après avoir traversé le Weser, qui en baigne le pied. L'Empereur, en mémoire de sa victoire, fonda un monastère à un quart de lieue de la ville, et les premiers moines furent tirés de Corbie en Picardie. L'Abbé est prince immédiat de l'empire, et est élu à la pluralité des voix. Depuis un siècle, on a sécularisé les moines, qui sont devenus chanoines; ils doivent prouver seize quartiers. J'ai eu l'heur, en arrivant, de faire connoissance avec le chapelain du prince, qui m'a mené au château, et fait voir tout, entre autres, la bibliothèque, et la galerie de tableaux, qui renferme de bonnes pièces. Le maître de l'auberge où je loge, m'a pris en amitié, et m'a invité à sa noce pour ce soir. Le commissaire, qui est fort aimable, m'a donné à dîner aujourd'hui; et j'ai trouvé une certaine dame de Brakel, fort jolie, qui a ses terres dans les environs, et qui m'a engagé à l'aller voir. Mais comme je pars demain, je ne profiterai pas de l'invitation.

« Les paysans sont obligés de servir six ans avant de se marier; mais ils ne sortent jamais du pays. Ils portent l'uniforme autrichien, et sont payés par l'Abbé. Celui-ci est maintenant en voyage, autre-

Digitized by Google

ment je lui aurois été présenté. Tu vois que le temps se passe agréablement ; je n'ai pas encore eu un moment d'ennui. Tu n'as pas idée du plaisir que j'ai à me promener parmi les ruines de ces vieilles forteresses, à en examiner la structure et la distribution, qu'il est facile de suivre. M. le maréchal de Turenne a fait sauter un pont de pierre qui étoit sur le Weser; j'ai vu l'endroit où ce grand homme a campé et l'endroit où il a logé. Dans le château, Charlemagne est représenté partout, soit en peinture, soit en sculpture; on l'y regarde comme un saint. J'ai rassemblé tout mon latin pour comprendre l'inscription qui détaille le combat de Witikind. Une peinture qui est auprès, explique cela mieux que le reste. . . . . »

Mon voyage à travers l'Allemagne fut une véritable promenade, la saison était superbe, les pays que je traversais, tout nouveaux pour moi, excitaient, à chaque pas, ma curiosité et mon intérêt. Autant que possible, je m'arrangeais pour que mes séjours fussent dans les endroits que je jugeais les plus agréables; et comme j'avais des lettres de crédit, j'y touchais l'argent nécessaire pour la paie de mes hommes.

En passant par les résidences des petits princes d'Allemagne, je me faisais présenter, quand je le pouvais. J'étais arrivé tard à Hildburghausen, et ne songeant pas, je ne sais plus pourquoi, à chercher l'occasion de faire ma cour au duc régnant, je partis à pied, de très-bon matin, pour aller visiter la maison de plaisance du prince, et un très-grand et beau jardin anglais, qui, disait-on, ne le cédait guère à celui de Dessau. Bien que je ne fusse pas encore habillé comme je devais l'être au régiment, j'avais une certaine tenue militaire; mon uniforme me servant de carte d'entrée, on m'introduisit sans difficulté.

J'arpentai ce magnifique jardin, dans toutes ses parties; et je remarquai qu'on avait négligé un beau point de vue, qu'on aurait obtenu en faisant une trouée à travers un petit bois. Comme je me disposais à m'en aller, je me trouvai nez à nez avec un gros papa, vêtu d'une redingote brune, que je jugeai riche à la finesse de ses vêtements et de son linge; sur-

Digitized by Google

tout à deux gros diamants qu'il portait, l'un au doigt, l'autre au jabot. Nous nous saluâmes ; et en m'abordant, il me demanda si je trouvais ce jardin de mon goût? Je lui répondis que dans son genre, il me plaisait autant que celui de Dessau, mais que si j'en étais le maître, je ménagerais un des plus beaux points de vue, qu'on avait négligé, pour l'amour de quelques arbres, sans doute. Il me pria de l'y conduire, et il fut de mon avis. J'avais prolongé ma promenade, parce que la conversation de ce Monsieur me plaisait : je m'inclinai pour prendre congé de lui. Il me demanda comment j'étais venu? Je lui dis que c'était à pied, et que j'allais m'en retourner de même. Il m'offrit alors une place dans sa voiture; ce que, volontiers, j'acceptai.

Me précédant de quelques pas, tout en causant avec moi, il me fit passer par l'intérieur du château; et comme nous sortions par la principale porte, sur la cour, où ses gens l'attendaient, le factionnaire cria : aux armes ! et tout le poste sortit, et le tambour battit aux champs. Ce qui m'étonnait, c'était qu'un homme qui paraissait si poli, passât le premier à toutes les portes.

J'avoue ma simplicité; je crus que c'était à moi, comme à un officier de distinction, que la garde rendait ces honneurs. J'avais beau leur faire signe de cesser, le tambour et le fifre allaient leur train, et les soldats présentaient les armes. Je me retournai vers mon compagnon, et lui dis que les troupes ducales étaient d'une politesse embarrassante, et qu'une autre fois, j'aurais soin d'éviter les postes. Il sourit. Un valet de pied s'étant avancé à la portière, son maître lui parla; et le mot de *Durchlaucht* (Altesse) ayant frappé mon oreille, je connus que mon Monsieur n'était autre que le duc régnant (1). Sans me démonter, je lui témoignai toute ma confusion de ma méprise. — Monseigneur, lui dis-je, je supplie votre Altesse de m'excuser si je me suis permis de lui parler avec cette fami-

(1) Frédéric, duc de Saxe-Hildburghausen, né en 1763; marié, à Charlotte-Louise de Mecklembourg-Strelitz, née en 1769.

Digitized by Google

liarité. — Il me répondit, et le répéta à deux reprises : J'ai été charmé de votre conversation; vous m'avez fait beaucoup de plaisir. — Je lui exprimai mes très-humbles remercîments de ses bontés et de son indulgence, et j'allais me retirer, lorsqu'il me dit : — Comment, Monsieur l'officier, vous avez donc oublié que vous avez accepté une place dans ma voiture! — J'y montai donc, et comme c'était un coupé, je dus m'asseoir à côté de lui.

Nous causâmes sur toutes sortes de sujets, et il jugea que ce n'était pas la première fois que je me trouvais avec un souverain. Il m'invita à dîner, et me dit qu'à quatre heures, une voiture viendrait me prendre pour me conduire au château. A l'heure dite, le maréchal de la Cour se fit annoncer, et nous partîmes. Ma présentation se fit dans les règles. Le soir, je fis le reversi de la duchesse. Je fis ce qui dépendait de moi pour être bien vu, et il parut que j'avais réussi; car au moment où j'allais me retirer, le prince me dit : — Comte, je vous garde demain. — Je lui répondis que j'étais confus de ses bontés, mais que mon devoir ne me permettait pas de lui obéir; quelque regret que j'eusse de m'éloigner d'un prince dont l'accueil me pénétrait de reconnaissance. — Vous direz ce que vous voudrez, mon cher comte, reprit-il; mais vous êtes ici dans mes états, et j'use de ma prérogative. Vous êtes mon prisonnier pour deux jours encore. Mes ordres sont donnés pour que vos hommes soient bien traités, et s'il en est besoin, quand vous me quitterez, je vous donnerai une lettre qui vous servira d'excuse près de votre colonel. — Je n'eus qu'à protester de mon obéissance.

Le lendemain, nous courûmes un cerf, que nous prîmes. Le jour suivant, il y eut un tiré, où je tuai énormément de gibier, surtout des faisans. Je fus toujours traité avec la même affabilité et la même distinction; et quand je pris congé, LL. AA. SS. daignèrent me dire qu'elles étaient charmées de me connaître, et qu'en tout temps, elles me verraient avec plaisir, quand je me présenterais à leur Cour.

J'étais parti de Hambourg dans les premiers jours de juillet;

Digitized by Google

il ne me fallut pas moins de trois semaines pour faire la route jusqu'au régiment, que je trouvai campé sur les hauteurs qui bordent le lac de Zurich. Je fus reçu par le colonel baron de Schœnthal, avec grâce et amitié; de leur côté, les officiers m'accueillirent comme quelqu'un qui devait être bientôt leur camarade. Le capitaine, nommé Behrmann, était Brabançon, et fort aimable.

On ne se figure pas la hauteur des montagnes que nous occupions; la tête tournait quand on regardait en bas. J'étais dans l'étonnement en voyant nos gros soldats grimper avec assez de légèreté et d'assurance, là où des chèvres à peine pouvaient monter. La vue qui s'étendait en face de nous et à nos pieds, était admirable. Notre front faisait face à l'Albis sur lequel était établie l'armée française dont, à l'aide d'une lunette, nous distinguions tous les mouvements, et jusqu'aux factionnaires. A droite, sur le même plan, la ville de Zurich; et au-delà, un horizon à perte de vue; en nous contournant, son beau lac, avec ses bords élégants, garnis de jolies petites villes, de villages et de villas entourées de vignobles adossés à une colline qui se prolongeait au loin. De notre côté, nous dominions sur des monticules, et des vallées gracieuses, ornées d'une manière pittoresque, de fermes éparses et de troupeaux de toute espèce. La population de tout âge était superbe. Les jeunes filles, avec leurs jupons courts et leur coiffure coquette, leurs longues tresses, leur costume national, étaient généralement charmantes et peu farouches. Elles nous apportaient au camp des fraises champêtres et parfumées, et du lait délicieux. A un quart de lieue, entre deux rochers, nous avions un torrent rempli des meilleures truites.

Le régiment était dispersé par compagnies sur ces montagnes. Je voulus, en arrivant, coucher au camp. Le colonel, plein de bonté, s'y opposa. — Vous êtes jeune, me dit-il, il vous faut du repos, aussi je veux que vous ayez un quartier, au moins jusqu'à ce que vos habits soient faits. Il me fit habiller avec du drap d'officier. Je mangeais avec ceux-ci, et

Digitized by Google

j'y logeais. Il nous en coûtait par jour 12 kreutzer, équivalant à 9 sols de France, et nous étions bien. Je me remis à faire la cuisine, c'est-à-dire à la diriger. J'avais un soldat à qui je donnais par mois 48 sols de France, et qui me servait beaucoup mieux que le meilleur valet de chambre. Il ne me quittait pas; on avait l'attention de le commander toujours de service avec moi. C'était au bon colonel Clément que je devais l'accueil que j'avais reçu et l'avancement que j'espérais. Je n'en étais que plus impatient de voir arriver la première affaire, pour montrer au colonel que je méritais sa distinction; et à nos braves soldats, que j'étais digne d'être leur compagnon d'armes.

En peu de jours, je fus bien équipé et chaussé. On m'avait cherché dans la compagnie le fusil le plus léger, et le meilleur sabre de bas-officier. Je me fis faire pour la prochaine attaque, des grappins de fer pour les pieds et les mains, afin d'arriver avec moins de peine aux endroits où il faudrait grimper à quatre pattes, le fusil sur le dos.

Le jour même de mon arrivée au camp, le colonel avait dit tout haut que je serais bientôt officier : il me tint parole, et beaucoup plus tôt que je n'eusse osé l'espérer. Effectivement, il n'y avait guère plus de huit jours que j'étais au régiment, qu'il me fit appeler pour m'annoncer qu'il venait de me nommer Enseigne, et que j'eusse à me procurer le plus tôt possible l'argent nécessaire pour faire mon équipage. J'écrivis aussitôt à ma mère pour lui donner la surprise d'une nouvelle si heureuse, et lui demander de me trouver les fonds nécessaires. Je fis aussi part de mon avancement au baron Clément, l'attribuant à la faveur de sa recommandation, et lui disant qu'il s'était acquis des droits éternels à ma reconnaissance.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 16 août (année 1799).

« Ton frère n'a été cadet que neuf jours : le voilà officier. J'ai

Digitized by Google

reçu coup sur coup deux lettres de lui. Arrivé bien portant à sa destination, et satisfait de l'accueil que ses chefs et ses camarades lui ont fait. Par sa seconde lettre, écrite de l'ordre de son colonel, il me mande que celui-ci l'a fait appeler pour le prévenir qu'il seroit fait officier, et qu'il eût à se munir d'argent pour son équipage en cette qualité. Cet avancement est d'autant plus flatteur, qu'il marque une préférence, en ce qu'il y a beaucoup de cadets plus anciens que lui au corps. Il est un peu enflé de ses succès; je souhaite qu'il les justifie, sans s'exposer témérairement, et aussi par sa conduite particulière.

« En ce moment, les affaires politiques prennent une tournure propre à réveiller un peu nos espérances. Monsieur, frère du Roi (1), a quitté Édimbourg; il va se rendre en Suisse; l'Angleterre soldera 20,000 Suisses et autant de François, sous les ordres de Pichegru; si celui-ci, par ses intelligences dans l'intérieur, parvient à les réunir; ce sur quoi il paroît compter. Enfin nos Princes vont jouer un rôle, et les Puissances paroissent vouloir, de bonne foi, rétablir la tranquillité de l'Europe, en anéantissant notre exécrable révolution ! . . . . . »

Nous n'étions pas oisifs au camp, bien que pas un coup de fusil ne fût tiré de part ni d'autre. Nous exercions nos hommes, et nous avions de forts piquets peu éloignés de ceux de l'ennemi, en étant toujours sur le qui-vive. L'armée brûlait de combattre, les soldats étaient on ne peut mieux disposés; les paysans aussi étaient excellents : ils devaient, dès que nous aurions reçu l'ordre d'attaquer, sonner le tocsin et se joindre à nous.

J'étais très-curieux de connaître le célèbre pasteur Lavater, de Zurich, et je demandai une permission pour aller à cette ville. J'y arrivai en peu d'heures, un samedi; et je fus faire une visite à cet homme célèbre, qui ne parlait que le suisse, le latin et le grec. J'étais déjà assez habitué, grâce au beau sexe de la montagne, à la langue du pays, et il comprenait l'allemand, dont elle dérive; de sorte que nous nous comprîmes. Il devait prononcer le lendemain son sermon de rentrée; il

(1) Monsieur, comte d'Artois.

Digitized by Google

m'invita à y assister, et à un dîner qu'il donnait après; j'avais avec moi un camarade, qu'il m'engagea à amener. Je perdis quelque chose à son sermon, mais j'en compris assez pour en être très-satisfait. Il ne payait pas de mine, le digne homme : il était petit, maigre, et laid ; si on peut l'être, avec une physionomie douce et expressive, et des yeux pétillants d'esprit et de génie.

Je fus très-tenté de mettre à l'essai sa science physiologique; mais je ne savais comment m'y prendre. Je tournai autour du pot, et émis des doutes sur les rapports des traits du visage avec les qualités de l'âme ou ses défauts, au point de les faire reconnaître. Il soutint sa thèse, et l'appuya sur des explications spécieuses. — Pour me convaincre, lui dis-je, il me faudrait un exemple, et je ne connais ici personne sur qui vous puissiez faire votre thème; mais mon camarade, que vous avez beaucoup examiné, ainsi que moi, pourrait vous servir; car je n'ose me proposer. Je le connais à fond, et je pourrai juger si votre art est réel ou conjectural. — Il y consentit; me dit sur mon camarade des choses qui me surprirent et que je n'avais connues qu'à la suite d'une étroite fréquentation, et en ajouta que je fus forcé de reconnaître plus d'un an après. Je le quittai en lui témoignant combien je serais heureux de le revoir, et lui dis, en riant, que je tremblerais quand je verrais ses yeux fixés sur moi, parce que je n'étais pas un des sept Sages. — Vous n'avez rien à craindre, me dit-il. Vous avez des passions vives, des défauts; qui n'en a pas? Mais je ne vois rien dont vous ayez à rougir dans le sens du monde (1).

Notre aile droite était appuyée au lac de Zurich, près

(1) La visite que M. de Neuilly fit à Lavater, précéda de quelques jours la catastrophe, qui mit fin à la carrière de cet homme bon et illustre. En effet, le 25 septembre 1799, l'armée française, commandée par Masséna, vint attaquer Zurich. La ville fut prise et occupée après plusieurs jours d'une lutte acharnée : on se battit dans les rues; et Lavater fut frappé d'une balle, devant le seuil de sa maison. Il mourut de sa blessure, mais après plusieurs mois de souffrances affreuses. Il était né à Zurich, en 1741.

Digitized by Google

Richtenschwyl, et notre gauche à Schwitz : celle-ci s'étendait même jusqu'à un village sur le lac des Quatre cantons. Nos forces consistaient en deux bataillons de Kaiser, deux de Kaunitz, trois de Stain, un de Peterwaradin, six cents chasseurs Suisses, et quelques divisions de Croates ; environ huit à neuf mille hommes. Notre artillerie consistait en treize pièces de canon. Le général Jellachich, croate de nation, nous commandait.

Le 13 août, au soir, j'étais officier d'inspection, quand une ordonnance arriva, et un moment après, le colonel nous manda tous chez lui; c'est-à-dire les officiers du bataillon général, car les autres bataillons étaient encore assez éloignés. Il nous dit qu'il recevait un avis, que les Français attaqueraient le lendemain ; qu'en conséquence nous eussions à tout préparer, à faire l'inspection des armes, et tenir nos gens habillés, etc. Dès que j'eus fini cette besogne, j'allai souper avec mes deux camarades d'ordinaire, puis je me retirai dans ma tente. J'avais donné l'ordre au bas-officier de service de m'éveiller au premier coup de fusil. A trois heures, il ouvrit ma tente, et m'avertit qu'il entendait tirer du côté de nos Croates, qui étaient à une demi-lieue en avant de nous. Je courus chez le colonel ; un instant après, survint un dragon de Modena, qui venait nous chercher. En dix minutes, notre bataillon fut sous les armes, et nous allâmes, par compagnies, occuper nos positions respectives : le pays était tellement coupé, qu'il était impossible d'agir autrement que par détachements.

Le feu devenait plus vif, et les balles pleuvaient déjà sur nous avant que nous vissions l'ennemi. Le capitaine me détacha avec quarante hommes, pour empêcher les Français de passer le torrent de la Sihl, qui était à notre gauche. Je me portai devant le gué, et j'étendis mon front le plus qu'il me fut possible. Voyant que j'avais du temps, je fis faire un petit abattis, où je postai dix de mes meilleurs tireurs. Dès que j'eus fini mes dispositions, les ennemis parurent ; ils me tirèrent quelques coups de fusil, et me dirent beaucoup d'in-

Digitized by Google

jures ; je défendis à mes gens de leur répondre, ni de tirer, avant qu'ils fussent sur le bord. Ces gaillards, voyant mes dispositions, et qu'ils ne pouvaient passer sans perdre beaucoup de monde, se retirèrent d'eux-mêmes. Alors, je fis faire feu par mes dix hommes, et ils hâtèrent la retraite de l'ennemi en lui tuant quelques conscrits.

Je reçus ordre, au même moment, de rejoindre la compagnie, qui se trouvait seule, obligée d'en soutenir une autre et un canon. L'ennemi attaquait avec fureur; notre canon se retira après que les canonniers eurent été blessés pour la plupart. Notre piquet descendit de la montagne appelée Rosemberg, et les républicains après nous, poussant des cris affreux. Comme j'étais le seul officier près de là, le capitaine me détacha encore, et me dit : « Mon cher Brunet, au nom de Dieu, repoussez l'ennemi, et reprenez le poste, ou nos affaires sont perdues (1) ! » Je ne répondis qu'en commandant : Marche ! la baïonnette en avant, sans tirer, sous peine de la vie. Je sautai le premier dans l'ouverture d'une haie, que les Français garnissaient de feu, et j'eus deux ou trois hommes tués. L'ennemi nous voyant arriver si résolument, prit la fuite. Nous les poursuivîmes l'épée dans les reins, et nous en fîmes un carnage affreux. Ceux que nous travaillions si bien étaient des conscrits ; mais au milieu de la côte, il y avait encore une haie derrière laquelle étaient de vieux scélérats qui servaient depuis longtemps, et qui me le firent bien voir : leur feu fut si vif et si bien servi, que de mes quarante hommes, ils m'en tuèrent ou blessèrent plus de trente. Le capitaine, qui était en bas, fut blessé grièvement, et un autre Enseigne tué. Alors, tout le feu se dirigea sur moi. J'étais à jeun et fatigué ; je fis

(1) Mon père portait dans les actes le nom de comte de Brunet de Neuilly; mais on avait fini, à la Cour, par ne lui donner que ce dernier nom. Lorsque je me présentai au colonel du régiment de Stain, et qu'il m'eut demandé mon nom, je lui dis que je me nommais le comte de Brunet Neuilly. Il me fit observer que ces deux noms étaient un peu longs, et il m'engagea à me contenter du premier. J'y consentis sans peine, parce que c'est mon nom de famille ; en outre, les allemands avaient une grande difficulté à prononcer Neuilly.

Digitized by Google

cependant un dernier effort, et je montai encore quelques pas, au bout desquels je reçus une balle dans la cuisse droite; et presqu'à la même minute, une autre balle dans la cuisse gauche. Je tombai; mais presqu'aussitôt, je fus relevé par deux de mes soldats, qui me prirent chacun sous le bras, et m'entraînèrent au bas de la montagne, aussi vite qu'ils purent. A ce moment, ma redingote fut percée de coups de feu, et un des hommes qui me soutenaient fut blessé. Si les Français avaient osé, ils auraient pu me prendre, car ils virent fort bien que j'étais blessé. Je les entendis qui disaient : « Tiens, voilà encore un de ces b..... d'officiers qui a le tapin ! etc. »

Mes soldats m'assirent sur leurs bras; j'avais les miens passés sur leur cou. Nous nous acheminâmes ainsi vers l'ambulance, qui était derrière la maison où avait logé le colonel. Je ne sais comment cela se fit, mais nos gens ne tardèrent pas à perdre du terrain, et les Français ayant repris la première hauteur, comme j'en étais à peine descendu, leurs balles me sifflaient aux oreilles. Il en vint une, qui me passa sous le bras droit, et cassa la nuque au soldat qui me portait. Il tomba mort, et m'entraîna dans sa chute, ainsi que son camarade, que je n'avais pas lâché. Le seul homme qui me restait, chargé de ses armes et de son sac, ne pouvait me porter seul; mes blessures me cuisaient horriblement, et je ne pouvais marcher.

Par bonheur, un *handlanger* (servant d'artillerie), vint à passer près de moi. Je lui ordonnai de venir, et d'aider à me porter. Il s'y refusa, je ne sais plus sous quel prétexte : je dis à mon soldat de le tuer, s'il n'obéissait pas. Avec ces façons-là, on obtient tout.

Ils formèrent une espèce de civière avec deux fusils, les couvrirent de leurs capotes, pour que ce fût moins dur, et je voyageai comme Virginie avec ses nègres. Le chirurgien-major se mit après moi, et pour débrider les quatre trous faits par les balles, il me fit huit incisions très-profondes. Comme il me pansait, on apporta un de mes camarades, qui avait été tué

Digitized by Google

d'une balle, et un autre Enseigne mortellement blessé, qui était frère de mon ami, le capitaine Willmanns.

L'appareil posé, on garnit une civière d'une botte de paille et de deux oreillers, et comme il n'y avait nul moyen d'user d'une charrette, dont il y a très-peu dans cette contrée, quatre jeunes et vigoureuses paysannes me chargèrent sur leurs épaules, et nous partîmes lestement pour Schindellegi, où je devais être embarqué, afin de traverser le lac.

Je n'étais pas assez accablé pour ne pas remarquer la figure de mes porteuses : une surtout, celle qui était à ma droite, était d'une beauté remarquable. Je commençai à jaser et rire avec elles; et elles n'en revenaient pas, que blessé comme je l'étais, je pusse être aussi gaî. — Quel dommage, dit celle que j'avais remarquée, qu'un jeune et joli officier doive mourir sitôt! — Comment, de par tous les diables! m'écriai-je, je ne compte pas mourir tout-à-l'heure. — Oh! que si, reprit-elle; il est bien sûr que vous n'en reviendrez pas, car mon cousin Franz, blessé de la même manière, n'a pas vécu huit jours. — Sois tranquille, ma belle enfant, avant peu je serai guéri, et viendrai te prouver que tu te trompes. — Je continuai mes agaceries, et après quelques haltes, nous arrivâmes à Pfaffikon, où on me guinda dans une charrette. J'embrassai mes porteuses, qui ne firent pas les bégueules.

Un bateau, préparé par mon domestique Piringer, m'attendait. En peu de temps, je me trouvai sur le port de Rapperschwyl. Le couvent des capucins avait été destiné à recevoir les blessés : deux Frères étaient sur le port avec une civière noire, embellie de têtes de morts et d'ossements en croix, blancs. On m'étendit dessus, avec un mauvais matelas aussi dur que les planches, du contact desquelles il devait me préserver.

Une fois dans la capucinière, on me hissa dans une chambre au premier, dans laquelle était un grabat, que Piringer trouva moyen de rendre supportable, avec du foin. Ce prétendu lit était en face de la fenêtre, d'où, quoique couché, je pouvais

Digitized by Google

distinguer le superbe amphithéâtre de l'autre côté du lac, qui s'élevait graduellement jusqu'aux plus hautes montagnes.

La bataille durait toujours. De mon lit, je distinguais les mouvements, par le feu des décharges générales et partielles. Nos troupes eurent du pire; et se replièrent lentement, en suivant le bord de la Sihl, jusqu'au pont, qu'elles traversèrent, et rompirent deux jours après.

Échauffé par les évènements de la journée, tracassé par mes blessures, et surtout inquiet de ce qui se passait au régiment, je m'endormis très-tard et d'un sommeil agité. Vers minuit, je fus réveillé par des démangeaisons épouvantables; j'appelai Piringer, couché sur une paillasse auprès de mon grabat. Il m'apporta de la lumière, et je frémis d'horreur, en me voyant couvert de gros poux, dont il paraissait que les bons Pères avaient un fort approvisionnement, puisqu'ils en donnaient si libéralement à leurs hôtes. Nous passâmes le reste de la nuit à faire la chasse; et au point du jour, j'envoyai à l'hôtel-de-ville demander un autre logement.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 31 août (année 1799).

« J'ai reçu, chère amie, une longue lettre écrite de la main d'Achille, par laquelle il me fait le détail de l'affaire du 14 au 15 de ce mois, où il s'est trouvé, et où il a été blessé de deux balles. . . . . »

« . . . . . Je suis forcée de regarder ce malheur comme une preuve du bonheur de ton frère; car l'affaire a été si vive, si chaude, son régiment a tant perdu de monde, que sans cette blessure qui l'a mis heureusement hors de combat le 14, il auroit été tué ou pris infailliblement. Rendons grâces à Dieu, mon enfant; nous lui en devons, de nous avoir épargné de plus grands sujets de douleur et d'inquiétude.

« Imagine-toi que son régiment, de 3,500 hommes, est réduit à 350, au plus. Tout le surplus est blessé grièvement, tué, ou pris. Le colonel est du nombre de ces derniers, ainsi que le major, etc. De tout le corps, il ne reste intact que trois officiers. Son bataillon

Digitized by Google

est réduit à moins de 100 hommes; et de toute la compagnie dont il étoit, il ne reste que 8 hommes au lieu de 129. Sa lettre, datée de St. Gall, où on l'a transporté, est écrite des 16, 17 et 19. Il me rassure, et me demande de te rassurer; et en effet, cette lettre est très-rassurante; elle est gaîe, courageuse, et bien attentive pour moi; car ce n'est qu'à la troisième page, qu'il parle de lui et de ses blessures, sans se faire valoir, et sans s'apitoyer sur lui-même. Au contraire, il me dit qu'il est bien logé, bien servi, chez un docteur aisé, qui a voyagé, et qui a deux nièces aimables, qui lui tiennent compagnie toute la journée. . . . . .

« . . . . . Quoique tout le monde me dise que je dois me réjouir, en ce que rien n'est plus beau que d'être blessé quand il n'y a pas danger pour la vie, et en ce que le voilà à l'abri pour longtemps, je trouve qu'il seroit bien plus réjouissant, qu'il fût du nombre des trois élus qui n'ont rien attrapé de fâcheux. Mais enfin, il faut se soumettre à sa destinée; et regarder comme un bonheur, le mal qui ne nous arrive pas.

L'oncle Rey m'a remis pour ton frère les 25 louis qu'il lui avoit promis pour l'aider à s'équiper. Cet évènement l'a ému extrêmement. J'ai reçu des visites de tout le monde, et il est impossible de recevoir plus de marques d'intérêt qu'on ne m'en a donné. . . .

. . . . . « Adieu, ma bonne enfant, bien vite et bien tendrement. Il est tard, je t'embrasse comme je te chéris, de tout mon cœur, mille et mille fois, et suis à toi de toute mon âme. »

Je ne restai pas longtemps à Rapperschwyl, car l'ordre arriva d'évacuer les blessés sur St. Gall. J'y fus transporté par une voiture douce, sur laquelle on m'avait pratiqué un lit où j'étais fort à mon aise. On me logea chez le docteur W..., savant naturaliste, et tout-à-fait bonhomme, quoique pédant et assez ennuyeux. Il avait sa femme et deux nièces, fort laides, mais excellentes personnes, qui eurent de moi tous les soins imaginables. Tant que je gardai la chambre, elles n'en bougeaient : elles y avaient fait porter leur piano et leur métier, et me faisaient tour à tour la lecture. Mes blessures, quoique graves, guérissaient à vue d'œil, et déjà je pouvais marcher à l'aide d'un bras et d'une béquille.

Digitized by Google

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

St. Gall, ce 20 août (année 1799).

« Mes blessures vont à ravir; je suis plus heureux que le capitaine qui est avec moi, car on sera obligé de le taillader. On a beau dire, l'état militaire est le plus beau que je connoisse. Nous avons de la peine, il est vrai, mais aussi du plaisir; et un moment de bonheur nous fait oublier un jour de fatigue et de misère. Moi, par exemple, je suis un pauvre diable, étendu sur un bon lit, bien logé, bien soigné, mais je ne puis remuer. Malgré cela, j'oublie mes incommodités lorsque je vois les deux nièces de mon hôte, qui sont assez aimables pour venir s'asseoir près de mon lit, et passer une grande partie de la journée avec moi. Je fais mon possible pour les divertir, soit en leur contant des histoires, soit en chantant, etc. Quand j'y pourrai employer tous mes talents, j'espère les amuser davantage. En attendant, je ressemble au général Van der Duyn, mais je ne retarderai pas, comme lui, ma guérison. Nous avons une cuisinière aussi bonne que celle du licencié Sédillo, ses ragoûts entretiennent ma gourmandise et l'excitent. J'ai un appétit d'enragé, mais on me tient.

« Il n'est point arrivé de nouvelles, sinon que la droite de l'ennemi s'est encore avancée de quelques lieues. Je ne fermerai ma lettre que ce soir très-tard, ou demain matin, pour attendre les nouvelles. Je veux, en attendant, te conter une anecdote qui te prouvera combien les Suisses ont dégénéré de la valeur de leurs ancêtres (j'en excepte les 600 chasseurs enrégimentés, qui se sont battus avec nous, et qui se battent bien). En quittant le gué que j'avois défendu, je traversai un pont de bois, au sortir duquel je rencontrai soixante paysans, en habit des dimanches, armés parfaitement, avec un tambour et des officiers. Je les arrêtai, et leur demandai où ils couroient si vite. Ils me répondirent qu'ils ne pouvoient plus tenir à leur poste, et qu'ils avoient déjà perdu trois hommes. Je saisis le capitaine au collet, et je fis mettre sa troupe en joue par nos gens, en les menaçant de les exterminer, s'ils ne retournoient vivement au feu. En même temps, pour plus de persuasion, je me mis à donner des coups de plat d'épée au capitaine, jusqu'à ce que sa troupe fut en marche, tambour battant. Cette momerie amusa mes gens à ravir, et leur donna de l'ardeur.

« J'apprends que la dernière division russe vient d'arriver à Schaffouse. Il semble que la privation d'une chose nous en donne

Digitized by Google

plus d'envie. Je suis on ne peut pas mieux, eh bien! je désire marcher. Dans ce moment, j'aurois beau faire, je ne serois pas capable d'un voyage autour de ma chambre.

« Je suis fâché et bien aise que Mandavy n'ait pas été avec moi : j'aurois eu le plaisir de le voir, et s'il avoit survécu, il seroit officier, mais il est plus probable que j'aurois eu à regretter sa perte. Adieu, ma chère maman, écris moi promptement; je t'embrasse mille fois tendrement.

« ACHILLE, LE VULNÉRABLE.

« Je te sais mauvais gré de ne m'avoir pas trempé dans le Styx! »

Je m'aperçus que je n'étais pas indifférent à Mlle Lischen W.... et j'en fus désolé, parce que je ne me sentais pas de force à répondre à ses sentiments. Dès que je pus marcher seul, je songeai à quitter St. Gall, quelque bien que j'y fusse; et sans en parler à mes hôtes, j'en sollicitai l'autorisation.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

St Gall, 16 *septembre* (*année* 1799).

« Ta lettre, chère maman, a été un baume pour moi, qui depuis si longtemps soupirois après tes nouvelles. Loin de me plaindre de mes blessures, je leur ai une grande obligation pour l'intérêt qu'on a pris à moi, quoique indigne. Des quatre ouvertures, trois s'approchent de la guérison, mais la quatrième est celle qui me retiendra le plus longtemps, parce qu'il y a dans la plaie une quantité de linge et de drap qui l'envenime. Je marche sans trop de peine, mais je ne puis rester une demi-heure debout. Dès que j'ai pu sortir, j'ai reçu des invitations de droite et de gauche, et j'ai été introduit dans les sociétés les plus agréables. Ma redingote a été tellement déchirée par les balles, que je n'ai pu m'en servir davantage, en qualité de redingote; j'en ai fait faire un frac, qui est fort bien, à quelques coutures près. J'ai dîné chez le prince (1), qui est un brave et digne homme, mais il fait mauvaise chère et l'on s'ennuie chez lui; aussi malgré ses invitations réitérées, j'ai trouvé des prétextes

(1) Le Prince Abbé de St. Gall.

Digitized by Google

pour n'y plus manger. Je suis bien fâché de ne pas me trouver à l'affaire qui va avoir lieu, et qu'on attend dans cinq ou six jours. Si mes maudites blessures vouloient se fermer d'ici là, je ne manquerois pas à la fête. Mais le chirurgien me l'a défendu, sous peine d'inflammation et autre accident. Il faut donc prendre mon parti le plus gaîment possible. Le régiment manque d'officiers; pourtant je ne crois pas qu'il soit possible que je sois avancé, parce qu'il n'y a point de passe-droit chez nous. On suit à la queue, et on parvient à son tour; à moins qu'on ne fasse une action transcendante; mais moi, je n'ai fait que mon devoir.

« Il y a ici beaucoup de personnes, et surtout de dames, qui ont ont été élevées en France, et je connois beaucoup d'icelles. Elles sont remplies de talents et d'amabilité : j'y vais familièrement, parce que c'est le ton ici, et je me partage autant que possible pour arrêter les langues, qui sont aussi piquantes à St. Gall, qu'en aucune petite ville que ce soit. Il a passé l'autre jour un frère ou un cousin de l'oncle Deo gratias, qui est officier autrichien : mais je ne l'ai su qu'après son départ; il est allé en Italie (1). J'ai eu des nouvelles du marquis et de la marquise de Ville; ils se portent fort bien, l'un sourd à St. Ouen, et l'autre à Nancy. M. de Tillancourt est mort, et M. de Riocourt, et le vieux La Treiche, aussi. J'ai su d'un prisonnier, que Vrécourt n'est pas vendu; mais bien Beauffremont et Morvilliers, mais je ne sais qui les a. Pour la plupart de nos terres, ce sont les anciens fermiers qui les régissent. Les bois sont en bon état. On a enlevé la grille de fer de Vrécourt et pris les orangers. Le prisonnier qui m'a raconté cela, est de Damblain, et a quitté la Lorraine, il y a peu de temps. Je n'ai pas eu le temps de le questionner beaucoup, parce qu'ils étoient en pleine marche. Il

(1) Ainsi qu'on le verra, M. de Neuilly retrouva son cousin de Rey, plus tard, à la bataille de Biberach; mais avant ce temps, il était entré en correspondance avec lui. Dans une lettre, datée du 4 janvier 1800, Mme de Neuilly écrit à son fils.

« Fais mes amitiés à Rey; je l'ai vu bien petit garçon, si je l'ai vu. J'étois bien petite fille, quand je tins un enfant sur les fonts, avec son père, qui me donna un beau bouquet, un plus beau bal, et un excellent goûté. Je n'ai point de commissions pour l'Italie, autre que s'il rencontre les fils de ma tante de Massa-Carrara, et les sœurs de l'oncle Rey (dont une mariée à Gênes, et l'autre à Bologne, à un des *quarante*), il me rappelle à leur souvenir. Je ne pense pas qu'il ose passer à Monaco; mais dans le cas où il le pourroit, je voudrois savoir ce qu'est devenue la famille d'Adhémar. Je n'ai jamais cessé d'aimer ces chers parents-là, et il m'en coûte d'ignorer jusqu'à leur existence, et celle des enfants de ma sœur de Millo. »

Digitized by Google

étoit si misérable, que je lui ai donné un florin, pour ses nouvelles.

« . . . . Adieu, chère maman, répète bien aux personnes que tu m'as nommées, mes remercîments et ma reconnoissance, et que j'espère à mon retour à l'armée mériter davantage leurs éloges que cette fois, pour laquelle il n'y a pas de quoi se vanter. J'écrirai aux oncles et à Clémentine par le courrier prochain. Veux-tu faire lire ceci à l'oncle Rey?

« Mille et mille remercîments, très-cher oncle, pour le sacrifice que vous me faites; soyez sûr que j'en sens tout le prix. Je souhaite bien sincèrement de me trouver à même de le reconnoître par la suite. En attendant, rendez-moi la justice de croire que mon amitié et mon attachement pour vous n'avoient pas besoin de ce nouveau service pour être extrêmes. Adieu, cher prince, je vous embrasse tendrement, et vous charge d'en faire autant à maman.

« ACHILLE. »

Les magistrats de St. Gall donnèrent un banquet à une cinquantaine d'officiers blessés, et autres, qui étaient dans la ville. Je pus y assister. Le couvert, de plus de cent personnes, était mis dans une immense salle de l'hôtel-de-ville, parfaitement décorée, et garnie de buffets chargés d'une quantité de pièces d'une argenterie antique, qui semblait avoir été prise dans le camp du duc de Bourgogne. La chère était exquise, et les vins choisis. Ce qui me frappa le plus, fut un poisson de près de six pieds de long, gros et large à proportion, nommé *Rheinlang*, pris dans le lac de Constance, et cuit dans son entier; puis des pièces montées en pâtisserie, représentant des châteaux forts, des animaux, etc.; tellement volumineuses, qu'il avait fallu pour les cuire un four à la Gargantua. Nous fîmes honneur au festin et aux vins. Après le repas, des voitures nous transportèrent à une petite lieue, pour prendre le café dans une *Landhaus*, au milieu d'un superbe jardin, appartenant à la ville. Nous fûmes reconduits fort tard, chacun chez nous, bien lestés, et fort contents de notre journée.

J'avais fait une visite au Prince Abbé de St. Gall, dont le couvent est entouré de murs et fortifié. Il touche à la ville,

Digitized by Google

toute protestante, sur laquelle l'Abbé n'a aucune juridiction. La ville est libre, elle se gouverne par ses magistrats. La souveraineté du prince ne s'étendait que sur la campagne. Il m'invita à dîner; mais je m'y ennuyai tant, que je n'y retournai plus.

Je reçus l'ordre de me rendre à Arbon, où se trouvaient trois à quatre cents blessés, dont le commandement fut donné à un des capitaines du régiment, qui avait été blessé en même temps que moi.

Arbon est une jolie petite ville sur le lac de Constance. La famille de mon ami Finguerlin l'habitait, et je fus logé chez elle. Les Finguerlin me connaissaient comme lié avec Henri, et ne lui ayant jamais donné que de bons conseils. J'appris d'eux que non content d'être l'amant heureux de Mme M....., il l'avait enlevée à son mari, et voulait l'épouser après son divorce. Je le connaissais capable de faire une sottise, mais non de la pousser à ce point là. Ses parents en étaient désolés; ils ne cessaient pas leurs questions sur le commencement et sur l'objet de cette liaison. Personne mieux que moi ne pouvait les satisfaire. Les deux frères de Henri Finguerlin étaient entrés au service d'Autriche : Gustave, l'aîné, dans les hulans de Schwarzenberg; et Auguste, dans les cuirasssiers de Mack.

J'espérais achever ma guérison dans cette bonne maison, où j'étais regardé comme un quatrième fils; mais le sort en avait décidé autrement. Un soir, pendant que je jouais au piquet avec M. de Finguerlin et le capitaine, il arriva une estafette qui remit à ce dernier une lettre du colonel, annonçant que le général Korsakoff avait été battu complètement à Zurich, et son armée mise en déroute. La division autrichienne, dont le régiment faisait partie, avait failli être prise; mais heureusement, elle avait pu se retirer à travers les montagnes; et elle se dirigeait vers Reineck, pour y passer le Rhin et s'étendre sur le littoral du lac. Le colonel ajoutait que le régiment devait tenir garnison à Lindau, et il donnait des

Digitized by Google

ordres pour que tous les blessés y fussent transportés immédiatement.

Le capitaine était loin d'être guéri de ses blessures, comme je l'étais des miennes. Il jugea fort sagement qu'il ferait bien de ne pas retarder sa guérison en se donnant un mouvement et une fatigue dont il pouvait se décharger sur moi, sans aucun inconvénient. Je fus donc chargé d'agir à sa place, et il me laissa pleins pouvoirs pour prendre les mesures que je jugerais nécessaires.

Nous avions environ une centaine d'hommes dont les blessures étaient légères ou guéries. Je leur fis prendre les armes, et me transportai avec eux sur le port, où je requis une dizaine de grandes barques pour porter tout le monde à Lindau, qui est à trois ou quatre lieues, en face d'Arbon, et baigné par le lac. Je mis un poste sur chacun de mes bateaux, et je revins au logis, pour ordonner le transport et l'embarquement immédiat de ceux qui ne pouvaient marcher.

Pendant ma courte absence, la nouvelle de la défaite de Korsakoff s'était répandue, et avait porté la stupeur dans toutes les âmes. On ne parlait que des atrocités commises par les Russes dans leur fuite : ils pillaient, massacraient, incendiaient partout ; et ce qu'ils épargnaient, faute de temps, n'était pas mieux traité par les Français. Déjà beaucoup d'habitants riches prenaient des mesures pour sauver leurs personnes et leurs effets précieux. Le père Finguerlin avait complètement perdu la tête : il allait et venait dans sa maison, sans savoir que résoudre. Sa femme se jetait à mon cou, en s'écriant : « Sauvez-nous, nous sommes perdus ! »

Je pris de suite mon parti. Aussitôt que mes blessés invalides furent embarqués et partis, je fus prendre mes blessés guéris, ne laissant que la garde pour veiller sur mes bateaux de réserve. Aidés d'eux, je fis enlever, sous la direction du caissier, la caisse, les registres et tous les papiers, puis les meubles, l'argenterie, les glaces, enfin tout. Quand il ne resta plus que les quatre murs, et que tout fut casé sur mes bateaux,

Digitized by Google

j'emmenai M. et Mme de Finguerlin, tous leurs domestiques, et jusqu'à leurs chevaux; et nous levâmes l'ancre. Mon domestique, qui était parti avec mes effets, par le premier convoi, avait eu l'ordre de faire le logement de la famille, dans une bonne auberge, où je la conduisis, aussitôt que nous eûmes pris terre. Le mari et la femme étaient dans un tel état de stupeur, qu'ils ne voyaient, ni n'entendaient, et qu'ils se laissèrent conduire, sans savoir pourquoi ni comment. Je les quittai quand ils furent couchés, et m'en retournai aux bateaux, où je recommandai bonne garde. Après quoi, je fus prendre du repos dont j'avais grand besoin.

Dès le matin, je fus chez les Finguerlin, qui s'éveillaient à peine. — Ah! mon ami, s'écria le mari, quelle perte! c'est comme celle de Lyon! mais dans ce temps-là, j'étais jeune! — Je sais, lui dis-je, que vous avez été volé de trois à quatre cent mille francs, au commencement de la révolution, mais cette fois-ci, vous n'avez rien perdu. Si vous voulez vous lever, et venir au port, vous verrez que tous vos effets sont intacts. Je ne regrette que de n'avoir pu emporter aussi la maison. — Il ne pouvait se le persuader. Ce ne fut que lorsqu'il eut vu son caissier couché près de sa caisse, avec toutes ses paperasses, ses meubles, et le reste, très en bon ordre, qu'il me sauta au cou, en me nommant son sauveur. Il me remit cent cinquante ou deux cents florins pour mes soldats, et me fit à moi toutes les offres de service. Sa femme ne fut pas moins reconnaissante. Ils insistèrent tellement, pour que je leur disse comment ils pourraient me prouver leur gratitude, que je me déterminai. J'y fus poussé surtout par la pensée du service que je pourrais rendre à ma mère. Elle se trouvait en ce moment dans une position fort pénible. Je priai M. Finguerlin de lui ouvrir un crédit d'un millier de marks. A l'instant, il prit la plume, et écrivit à M. Tanner, son associé, de lui en ouvrir un de quatre mille marks, sans autre garantie que la mienne.

Le départ d'un grand nombre d'émigrés, qui cherchaient à rentrer en France, avait sensiblement réduit le genre d'affaires

Digitized by Google

dont ma mère subsistait. Pour comble de malheur, elle avait été volée indignement, par un scélérat de domestique qu'elle avait pris en guise de servante; parce qu'on le lui avait recommandé comme très-honnête, et qu'il était, ou paraissait, tout confit en Dieu. Le misérable avait fait son coup avec une audace incroyable, un soir, comme ma mère, qui sortait à peine de dîner, était occupée à écrire. Il avait fait main basse sur tout son linge et toute sa garde-robe, si bien qu'il ne lui était resté absolument que ce qu'elle avait sur son corps, sur la table, et dans son lit. Tout cela n'était ni considérable ni beau, mais c'était pourtant une grande perte, car tout est relatif. Le crédit que M. Finguerlin ouvrit pour elle, lui arriva comme un secours providentiel.

Ce fut le vieux tuteur de Mme de Neuilly qui lui vint le premier en aide après son désastre : toute la délicatesse de son cœur, toute sa tendresse et sa générosité se peignent dans les lettres qu'il lui écrivit à ce moment-là.

Kiel, ce lundy (septembre ou octobre 1799).

« Mon Dieu, mon enfant, quelle triste et cruelle aventure que ce vol! Toutes les circonstances en sont bien cruelles et restent bien inquiétantes. Je vous admire de la manière dont vous prenez ce malheur; tandis qu'à votre place, M. de R.... ou Sept...., auroient fait retentir tout Hambourg de leurs gémissements. . . . . .

« . . . . . Écoutez-moi bien, et qu'il ne vous échappe pas un seul mot, de quelque nature que ce soit, d'excuse, de refus, de remercîment, en réponse à ceci. Je ne veux rien entendre de quelque espèce que ce soit. Silence absolu, obéissance, soumission; et ce silence, je l'exige envers l'univers entier, comme envers moi. Je l'exige, je l'*ordonne*. Ce ton est permis avec celle qu'on appelle son enfant.

« J'ai oublié mon portefeuille où sont mes billets, à Kiel; et je suis encore à Wittmold, avec mon imbécille; mais j'ai écrit à une personne de mes amies, à Kiel, de mettre sur le champ un billet de 50 écus, sous enveloppe, avec votre adresse, en lui disant que c'est une dette que j'acquitte. C'en est une en effet, puisque c'en est une de mon cœur. Vous me blesseriez cruellement si vous ajoutez un seul mot à celui-ci : *j'ai reçu*. Je vous préviens encore qu'il vous en arrivera un de somme pareille. Regardez-le comme

Digitized by Google

reçu. Je pouvois le joindre sans me gêner en rien; mais comme j'attends sous peu quelque argent de plus, j'ai pensé que vous aviez bien crédit pour un mois, et que vous prendriez sur le champ ce qu'il vous faut. 20 louis sont bien peu de chose en garde-robe, mais enfin, vous aurez des chemises, quelques jupons, quelque robe simple. Je vous déclare que je ne veux ni représentations, ni excuses, ni remercîments; pas un seul mot. Je vous déclare de plus, et sur mon honneur, que si vous faites la plus petite difficulté, la moindre représentation, je ne vous prie plus d'aucune commission pour moi, que vous laisserez par là dans l'abandon le plus absolu. Employez sur le champ ces 100 écus, sans en parler à qui que ce soit. . . . . »

Il est vraisemblable que Mme de Neuilly ne put prendre sur elle d'obéir de point en point à son tuteur; un silence absolu eut été trop pénible pour un cœur sensible et reconnaissant comme le sien dut l'être. Ce qui est certain, c'est qu'elle supplia M. d'Angiviller de ne plus rien ajouter à son premier don. Voici la réponse qu'il fit à cette prière :

Ce 14 au soir (septembre ou novembre 1799).

« Je vous plains infiniment sous tous les rapports, ma chère enfant; il n'y a rien de plus fâcheux que la position dans laquelle vous vous trouvez, et je conçois que vous devez être accablée de fatigue et d'ennui; mais ce dont je vous plains plus que de tout le reste, c'est d'être devenue une bête. Le repos vient après la fatigue; elle passe, et elle ajoute même, par le souvenir de ce qu'on a souffert, un prix au repos que l'on goûte; au lieu que la bêtise reste; et si par hasard on se souvient qu'on a eu un peu de bon sens et d'esprit, ce n'est que pour se trouver plus sot encore; et il n'y a pas le moindre plaisir à cela.

« Écoutez-moi bien, et souvenez-vous que dans l'état de bêtise où vous êtes maintenant, vous ne pourriez me répondre qu'une sottise, ce qui n'est le brin du monde amusant à lire: taisez-vous donc, mais écoutez-moi. Vous aviez grande raison de me dire que s'il se mêle quelquefois de l'amertume aux plus grands plaisirs, de même il se mêle des consolations aux malheurs que nous éprouvons. N'est-ce pas là ce que vous me mandiez? Je crois l'avoir lu bien positivement. Mais le fait est, que vous avez raison. Hier, jeudi 25, vous saurez donc que j'ai reçu deux tierçals de ma pension arriérée, qui me causoit si justement tant d'inquiétude; qu'aujourd'hui 26, j'envoie à MM. Mattiesen et Silem, par qui je l'apprends, deux quit-

Digitized by Google

tances comme ils me les demandent pour m'en faire passer le montant en billets par la caisse d'Altona, si je le veux, et je le veux; qu'ils recevront ma lettre, le lundi 30; que s'ils sont bien empressés, je recevrai la somme, le mardi 1er; et dans ce cas, que vous recevrez, le vendredi 4, un billet de 50 rixdallers; auquel dit cas, vous n'aurez pas le temps de débiter vos bêtises; qu'au cas contraire, je ne les lirois pas, ce qui doit vous dispenser de la peine de les écrire, et qu'alors vous recevriez le susdit billet, le lundi 7.

« Ceci posé en fait, vous aurez la bonté, sous peine de ma malédiction, d'employer de ce très-peu, ce qui vous procurera un petit soulagement de propreté, ou d'aisance; et pas un mot d'excuse, et pas un mot de refus. N'affligez pas mon cœur inutilement, laissez-moi jouir de mon petit bonheur d'avoir reçu si juste ce qui m'inquiétoit. Je vous jure que je crois le devoir à votre malheur : le bon Dieu a voulu m'en consoler, en m'envoyant cette aisance. N'en parlons plus, n'y songeons plus. Vous ne réparerez pas encore tout pour votre ménage. Ne me dites pas que vous ne me parlerez plus de vos malheurs, je veux tout savoir, jusqu'à vos moindres amertumes. Il faut que vous vous souveniez toujours qu'au plus léger embarras, vous me devez de le dire à celui auquel vous avez donné le droit de père. . . . . »

Le mouvement que je m'étais donné, en partant d'Arbon, avait irrité mes blessures; et le colonel, qui arriva le lendemain, ne voulut pas me laisser reprendre mon service. Il m'envoya, avec deux de mes camarades et un aide-major, nous soigner à l'abbaye d'Isny, en Souabe, à peu de distance de là.

Nous y fûmes traités à merveille; la table de l'abbé était fort bonne; nous y mangions avec les dignitaires. Le soir, on jouait. J'étais assis à table près du Père Augustin, bibliothécaire, homme d'une profonde érudition. Il m'attaqua sur différents sujets, et il reconnut que j'avais un vif désir de suppléer aux connaissances qui me manquaient, par suite de la lacune que les évènements avaient faite dans mon éducation. Il me proposa de passer tous les jours, quelques heures avec lui dans la bibliothèque; et j'acceptai avec empressement. Je travaillai sous lui avec ardeur, en allemand et en latin; c'est à

Digitized by Google

ses soins que je dois l'habitude d'analyser, que j'ai toujours pratiquée depuis. Il me prouva la mauvaise foi des philosophes du siècle, et la fausseté de leurs citations en combattant la religion et les anciennes institutions. Il ouvrit Voltaire, dans son histoire générale, ses questions sur l'encyclopédie; et les textes à la main, il me prouva qu'ils avaient été falsifiés, dénaturés, et faussement interprétés. Ses adeptes continuent maintenant son œuvre avec la même bonne foi. Les cinq semaines que j'ai passées avec ce savant bénédictin m'ont été bien utiles, et ma pensée s'y reporte souvent.

Souwarow, battu dans les petits Cantons, où il comptait nous trouver, fut obligé de se retirer par les Grisons, avec son armée décimée mais non découragée (1). Nous nous portâmes au-devant de lui avec des vivres, des munitions, et des vêtements. C'est là que je vis pour la première fois cet homme si énergique, qui faisait ployer sous sa volonté de fer une armée qui l'adorait et se faisait tuer au premier signe. Je m'étais attendu à voir une de ces figures distinguées dans leur laideur, une force musculaire, une physionomie caractérisée, une empreinte vigoureuse. Au lieu de cela, je vis un petit vieillard maigre, chétif, d'une mine repoussante; vêtu d'un sarrau de toile, malgré la rigueur de la saison; affectant le langage d'un inspiré, et ayant parfois l'air de ne pas jouir de la plénitude de sa raison. Il prenait tous les jours un bain froid ; buvait de l'eau pendant des semaines entières; pendant d'autres, il avalait des liqueurs fortes, sans que ce changement de boisson parut lui faire de l'effet. Il faisait sans cesse le signe de la croix; et dès qu'il rencontrait un prêtre de quelque religion qu'il fût, il se jetait à genoux, et lui demandait sa bénédiction. Avec cela, quand un de ses popes commettait une

(1) L'armée française, commandée par Masséna, battit à Zurich les corps russes de Korsakoff. Après cette défaite, Souwarow, général en chef, se décida à opérer sa retraite. Le mouvement rétrograde de l'armée russe commença le 30 septembre 1799.

Digitized by Google

faute grave, il lui faisait appliquer le knout, ou lui donnait un soufflet. Il se mettait quelquefois, sans aucun propos, en grand uniforme de feld-maréchal, brodé sur toutes les coutures, avec des plaques et des cordons qui le couvraient des deux côtés. Parfois il s'asseyait par terre avec les soldats, et mangeait de leur pitance, en présence de son état-major, et même de nous. Un de ses généraux ayant manqué à son service, il le fit venir, le gourmanda longuement, lui fit prendre le bonnet de cuivre, le fusil, la buffleterie d'un grenadier, et le mit pendant deux heures en faction à sa porte. J'en ai été témoin.

L'empereur Paul (1), ayant rappelé son armée en Russie, elle se mit en marche par différentes routes, pour ne pas fouler le pays. A chaque colonne, fut attaché un officier au service d'Autriche, sachant le français, afin de servir d'interprête ; assurer, de concert avec les autorités locales, les logements et les subsistances; aplanir les difficultés, et veiller à ce qu'il n'y eût pas de collision entre les Russes et les gens du pays. Je fus chargé de ces fonctions près de la division commandée par le comte Chérémèteff, homme spirituel, instruit, mais absolu dans ses volontés, et disposé à la violence, quand les choses n'allaient pas à son gré. Je ne fus pas long à juger mon homme, et je fis mon thème en conséquence. Tout en causant, je dressai mon pavillon, et fixai la nature de nos relations; me montrant bien décidé à ne pas laisser empiéter d'une ligne sur mes attributions. Je fis entendre très poliment que je n'avais aucun ordre à recevoir de lui; et que tous les rapports qu'il désirerait avoir officiellement avec les autorités, devaient avoir lieu par mon intermédiaire. Cela posé, nous fûmes très-bien ensemble. J'avais sous mes ordres trois cents de nos soldats, que j'avais grand soin d'isoler des Russes.

Les corps commandés par Chérémèteff étaient de l'artillerie, traînant caissons et canons, pour lesquels il fallait cher-

(1) Paul Petrowitz, fils de Pierre III et de Catherine II, né en 1754, empereur de Russie en 1796.

Digitized by Google

cher des chevaux de réquisition tout le long de la route. Les gens du pays s'y prêtaient de fort mauvaise grâce. Les Russes étaient en horreur. Partout où ils passaient, on se barricadait à leur approche. Ces prétendus héros du Nord n'avaient apporté en Suisse qu'un estomac vide et des mains crochues. Il n'y avait pas au monde de plus grands pillards; leurs généraux n'étaient pas à l'abri de leurs vols. On ne pouvait quitter ni son bagage, ni ses chevaux, sans quoi tout était escamoté lestement. Les soldats avaient des figures épouvantables, et un costume essentiellement ridicule, puisque c'était celui des Prussiens pendant la guerre de Sept Ans; à la différence, que le costume des Russes était vert, et que celui des Prussiens était bleu. Rien n'était aussi grotesque que leurs chapeaux : les deux cornes de côté, leur tombant sur les épaules, et la corne du milieu écrasée, à peine saillante. Ils paraissaient assez propres à l'extérieur; mais le dessous était d'une saleté extrême. Les corps d'élite de la cavalerie étaient mieux tenus.

Arrivés à Trauchburg, qui appartenait au comte de Truchsess, Chérémeteff et moi, logions au château, dont l'*oberamtmann* (1) nous faisait les honneurs. Nous devions y passer deux jours. Les Russes étaient campés hors de la ville, et mes gens avaient des logements, avec ordre d'être toujours prêts à prendre les armes.

Trois soldats russes, malgré la consigne, sortirent du camp, et s'en furent à une lieue de là, dans un assez gros village, où ils exigèrent à boire et à manger, et voulurent attenter à la pudeur d'une femme, qui n'ayant pas trouvé leurs manières galantes de son goût, jeta les hauts cris, qui attirèrent bon nombre de paysans. Les Russes tirèrent leurs sabres, en blessèrent quelques-uns, mais ils furent accablés par le nombre. Deux furent tués; le troisième s'échappa. Arrivé au camp, il raconta l'histoire à sa manière. Le rapport en fut fait à Chéré-

(1) *Oberamtmann*, grand bailli.

Digitized by Google

méteff, qui prit feu à l'instant, et entra dans ma chambre, la figure toute bouleversée. — On assassine mes soldats, s'écria-t-il, mais leur mort sera vengée! Je vais faire mettre ce repaire de brigands à feu et à sang, et je compte sur votre concours. — Je le laissai exhaler sa furie pour songer à ce que je devais faire. — Général, lui dis-je, une exécution militaire n'est pas tolérable, et je m'y opposerai tant que j'aurai une goutte de sang dans les veines. Deux de vos hommes ont été assassinés, dites-vous; je vous réponds sur mon honneur, que vous aurez satisfaction. Nous sommes dans un pays régi par des lois, et c'est en nous y conformant, que nous mettrons notre responsabilité à couvert. — En ce moment entra l'*oberamtmann* avec une figure longue et altérée. La fureur du général ne connut plus de bornes. Mais comme l'un parlait en russe, et l'autre en allemand, ils ne s'entendaient pas.

Je jugeai qu'il était temps d'intervenir. — Comte, dis-je, vous en revenez à l'exécution militaire, aux massacres et à l'incendie, et je vous déclare ici que je ne le souffrirai pas. Je n'ai que trois cents hommes, et vous en avez cinq mille; mais à deux lieues, il y a quatre régiments d'infanterie et un de cuirassiers, et je tiendrai jusqu'à ce qu'ils arrivent. En les attendant, je ferai sonner le tocsin, et tous les paysans se lèveront en *Landsturm* (1). Qu'arrivera-t-il? C'est que cette collision n'ayant eu lieu que par votre emportement, le comte de Truchsess, qui est puissant à Vienne, fera agir la Cour impériale; et le comte Chérémeteff pourra bien aller tuer des renards bleus en Sibérie. Si au contraire, vous me laissez agir, je vais ordonner une enquête. Après quoi, je formerai une commission mixte, composée de mes deux officiers et des juges seigneuriaux, que je présiderai; et soyez certain que le jugement, quel qu'il soit, sera motivé de manière à ce que personne ne pourra raisonnablement se plaindre. — Faites donc comme vous l'entendrez, dit le général, en gagnant la porte. — Un

(1) Le *Landsturm* est la levée en masse, le ban général.

Digitized by Google

moment, lui criai-je! veuillez donner les ordres les plus sévères pour que personne ne sorte de votre camp, officiers ni soldats. Je vais envoyer un officier avec cinquante hommes, occuper le village en question, et pour le reste, je vais m'entendre avec l'*oberamtmann*.

Notre conversation avait eu lieu en français, que celui-ci n'entendait pas : aussi était-il dans un état de consternation, que la physionomie féroce du Russe n'avait pas calmée. Je lui expliquai ce qui était convenu, et il me baisa les mains avec transport.

La commission s'assembla. Les témoins, au nombre de plus de soixante, furent entendus, en présence du général et de beaucoup d'officiers russes, dont quelques-uns comprenaient l'allemand. Il fut prouvé que les trois soldats s'étaient échappés du camp pour aller piller, et qu'ils avaient été les agresseurs, ainsi que l'avoua celui d'entre eux qui s'était sauvé. Mais attendu que les paysans avaient tué deux hommes au lieu de les saisir, comme ils eussent du et pu le faire, quatre d'entre eux furent condamnés à recevoir sur les fesses chacun cent coups de bâton, et à quelques mois de prison. L'exécution fut fixée au lendemain, mes caporaux en furent chargés. Je leur recommandai de frapper légèrement, et l'*oberamtmann* se chargea de faire rembourrer les culottes des paysans, de manière à ce qu'ils n'éprouvassent pas de mal. A chaque coup, ils devaient faire des contorsions. Je mis une sorte de solennité à cette exécution, si bien que tout le monde fut content. Le comte de Truchsess m'adressa une lettre de remerciments; et ma conduite, dans cette affaire délicate, fut approuvée de mon colonel et de nos généraux.

Le comte Chéréméteff avait amené de Russie quatre lévriers de Sibérie d'une taille extraordinaire : au long poil gris et dur, et à la mâchoire garnie de dents longues comme le doigt. Ces animaux étaient tellement forts et lestes, qu'un loup qui débouchait dans la plaine, était pris, bousculé, étranglé, en un

Digitized by Google

moment. Nous faisions souvent des chasses, et les soldats russes nous servaient de traqueurs. Un jour, Chérémèteff me proposa une partie pour le lendemain. Je ne sais plus pour quelle raison je lui dis que mon cheval ne pourrait pas faire cette course. Il m'offrit de m'en donner un. Comme nous sortions de déjeuner, on m'amena un cheval qui ressemblait à celui de l'Apocalypse. Je ne pus m'empêcher d'en rire. — Ah! bien! vous en riez, fit Chérémèteff. Allez! montez là dessus; vous arriverez le premier à l'hallali. — A la garde de Dieu! J'enfourchai cet horrible animal, et je voulus l'attaquer d'après les règles de l'équitation; mais en vain; il ne me fut pas possible de le mettre en mouvement. Chérémèteff regardait, riant comme un fou. Il prononça un mot, et le cheval partit comme une flèche. Je voulus l'arrêter, le modérer. Impossible: c'était comme si je lui avais mis la bride sous la queue. Le comte, qui me suivait de près, galopant derrière moi, lâcha un mot; et ce cheval, lancé à me couper la respiration, s'arrêta tout à coup. Je fus jeté sur l'encolure, et la maudite bête redevint immobile, les quatre pieds fixés par terre, comme avant le départ. Je trouvai la plaisanterie fort peu de mon goût, et je fus au moment de me fâcher. — Je voulais seulement vous faire connaître nos chevaux cosaques, me dit Chérémèteff; vous ne les estimiez pas à la mine, maintenant vous voyez bien ce qu'ils font. — Je vous remercie, lui dis-je; mais de ma vie, je ne monterai une espèce d'animal comme celui-là. — Il me fit alors donner un autre cheval, une bête raisonnable.

J'escortai nos amis les Russes jusqu'à Ulm, où, grâce à Dieu, je fus relevé, et revins à Lindau.

M. et Mme de Finguerlin s'y étaient installés tout-à-fait : ce fut un bonheur pour moi, car peu de jours après mon arrivée, je tombai gravement malade, et ils me soignèrent tous deux comme leur fils. Le bon docteur W..., qui m'avait soigné dans mes blessures, et ses deux filles, apprenant ma maladie, s'empressèrent de m'envoyer un de leurs parents pour me garder.

Digitized by Google

Tant de soins et d'attentions me touchèrent profondément; et dans ma triste situation, je me trouvai heureux d'avoir intéressé des êtres aussi sensibles et aussi obligeants.

M. DE NEUILLY A LA VICOMTESSE DE V...

Landau, (janvier ou février 1800).

« Je vous ai écrit, belle Fanny, ainsi qu'à ma mère, sans recevoir de réponse, ni de vous ni d'elle. Peut-être, ma mère ayant changé de logement, n'a pas reçu ma lettre. Je viens d'échapper à une maladie terrible, qui m'a tenu pendant quinze jours aux portes du tombeau. C'est aux soins d'un docteur Weber, et à ceux de mes soldats, que je suis redevable de la vie, qu'il auroit été dur de perdre dans mon lit, quand j'ai échappé aux dangers de la guerre. Je ne suis pas extrêmement fâché d'avoir été si malade : cela m'a fait voir combien j'étois cher à mes chefs, à mes camarades, et aux soldats. Ceux-ci venoient continuellement, et se relevoient pour me veiller; et comme on désespéroit un moment de moi, ils se sont tous mis à pleurer, et sont venus me baiser les mains. Vous qui êtes aimée de tout ce qui vous approche, vous devez savoir comme il est doux de pouvoir croire à l'attachement. Mais pardonnez, je vous parle de moi, comme si je n'avois rien de mieux à vous dire. J'ai pensé mille fois à vous. . . . . .

« . . . . . Comment vous amusez-vous à Hambourg? Vous y avez sans doute autant de succès que partout. Il me semble entendre parler de la belle Hollandoise. Quand vous fûtes partie, la première fois, j'arrivai; et tous les jeunes gens me dirent que j'avois bien perdu de ne pas vous voir. Je les assurai que j'avois déjà eu le bonheur de vous connoître, et que cela me rendoit votre départ plus douloureux; puisque, outre votre jolie figure, j'avois connu en vous, charmante Fanny, un excellent cœur et un heureux caractère, qui vous rendoient chère à tout ce qui vous voyoit.

« Adieu, ma belle dame, pensez un peu à moi, je vous prie; et souvenez-vous, que parmi les personnes qui vous chérissent, il n'en est pas beaucoup d'aussi sincères que

« ACHILLE. »

Mon rétablissement fut prompt et complet; j'avais été nommé sous-lieutenant, et j'avais la promesse d'une lieutenance dans la cavalerie. Mon sort me paraissait de plus en plus heureux.

Digitized by Google

Peu de temps avant d'être nommé sous-lieutenant, M. de Neuilly écrivait à sa mère :

« Tu me demandes, chère maman, si je suis toujours au même point? Hélas oui! Dans ce service, on n'avance qu'à son tour, à moins que l'on n'ait de puissantes recommandations, et je ne suis pas assez souple pour en chercher. Je me contente de mériter la place, en faisant strictement mon devoir. C'est aux chefs à se consulter, et à voir s'ils veulent de moi. Il n'est pas dans mon caractère d'aller mendier une sotte place de sous-lieutenant, ou plutôt de la voler à ceux de mes camarades qui sont devant moi. Non.

« Je suis depuis longtemps à la dernière place :
Je n'en suis ni fâché, ni surpris, ni confus;
Si je n'ai pas reçu la plus légère grâce,
Je n'ai pas essuyé la honte d'un refus. »

« Et puis, moi qui sais combien je suis gauche en sollicitant pour les autres, je rougis encore plus de ma bêtise lorsque j'ai la moindre chose à demander pour moi. Croirois-tu que lorsqu'il s'agit d'une permission pour aller me divertir à une couple de lieues, j'y regarde à deux fois; et que j'aime souvent mieux m'en priver que de la demander, quoique sûr de l'obtenir. — Mon cher fils, vous êtes un sot. — C'est vrai; mais que veux-tu faire? je suis bâti comme cela; et quoi que je puisse me dire à moi-même, je ne peux pas gagner sur moi de prendre de l'assurance, même pour des bagatelles. Si je me connois bien, c'est moins par timidité que par fierté : car un refus m'humilie et m'afflige, s'il n'est pas habillé de satin; et chez nous, on ne pèche pas par trop de compliments. On a fait à quelques officiers des remontrances, à la parade; si pareille chose m'étoit arrivée, ou je me serois cassé la tête, ou j'aurois quitté le régiment. Aussi je suis terriblement circonspect, et j'évite les apparences d'un tort. Depuis que je suis au régiment, je n'ai goûté ni du prévôt ni des arrêts; ce qui est vraiment beaucoup, car je n'en connois guère qui n'y aient été plusieurs fois, en moins de temps. . . . . »

Le lieutenant-colonel, baron d'Eichler, qui commandait le régiment, avait pris beaucoup d'amitié pour moi; j'étais comme son aide-de-camp. Il m'avait éprouvé par quelques

Digitized by Google

commissions assez difficiles, et comme j'avais eu le bonheur de les remplir, il m'en témoignait son contentement en m'en donnant d'agréables, qui me mettaient en relation avec les généraux. Il me menait toujours avec lui en société, et me donnait des instructions sur mon métier. C'était un jeune homme de vingt-huit ans, qui s'était élevé par sa bravoure et ses talents. J'étais bien avec tous mes camarades, sans exception; et l'ami d'un seul, qui était de bonne famille, instruit, et estimé de tout le régiment. Le colonel avait approuvé notre liaison, et nous avait recommandés l'un à l'autre. Nous étions dans la même compagnie, et tout seuls, car notre capitaine était prisonnier.

Il y avait dans notre armée beaucoup d'officiers de fortune, de ceux qu'on appelle *von der pique auf* (1). Entre eux et les officiers nobles, on ne faisait aucune distinction. Nous mangions, nous sortions, et nous jouions ensemble. Il n'y avait pas de bande à part entre camarades, et l'on eut été fort mal vu, si l'on se fut avisé de faire le fier. Toutefois, une éducation différente amenait des goûts différents, et chacun se liait sans affectation avec ceux qui lui convenaient. La plupart passaient leur temps hors du service à fréquenter les cafés et les jeux; quelques-uns l'employaient à étudier de bons ouvrages de stratégie ou de littérature. J'étais de ce nombre; et le soir, j'allais dans la meilleure société avec le colonel. Là, ma naissance me donnait une position que les officiers de fortune n'avaient pas, et j'étais accueilli par mes supérieurs en grade. Tous ceux qui servent dans l'armée autrichienne peuvent s'élever à tous les grades : le maréchal Kaim avait commencé par être tambour; Kaufmann, un de nos capitaines au régiment de Stain, avait été soldat, sous-officier, et sergent.

Il y avait à Lindau un chapitre de chanoinesses nobles : nous

(1) Littéralement : *Qui viennent de la pique*, c'est-à-dire qui sont sortis des sous-officiers. La pique, de même que la hallebarde, étant l'arme des sergents des compagnies d'infanterie.

Digitized by Google

passions là presque toutes nos soirées. L'abbesse était âgée, mais je me rapprochais de celles des chanoinesses qui me paraissaient les plus jolies et les plus jeunes : elles n'étaient nullement guindées. On dînait chez elles, et il y avait quelquefois plus de trente couverts. On jouait aux cartes, aux petits jeux. Je me souviens de leur avoir appris :

Il a passé par ici,
Le furet du bois joli.

Ces dames étaient libres de sortir; elles pouvaient se marier : mais la plupart étaient peu riches, et n'avaient guère l'espoir de s'établir. Elles étaient vêtues comme dans le monde. La seule chose qui les distinguait, était leur croix attachée sur l'épaule par un nœud de ruban.

L'abbesse vint à mourir. Elle était de haute naissance; on lui fit des obsèques conformément à son rang princier. Tout le régiment prit les armes; nous nous mîmes en grande tenue, avec l'écharpe. Une partie des troupes entra dans l'église, le reste demeura en dehors pour faire les salves d'usage. La défunte, revêtue de son habit de chœur et d'un grand manteau de velours noir, à longues manches garnies d'hermine, reposait sur un catafalque, élevé au milieu de la nef. Elle avait sur la tête une sorte de bonnet carré en velours noir bordé d'hermine, assez semblable à un bonnet de juge; et au-dessus de la tête, sa couronne fermée, posée sur un coussin. Ses armes étaient sur des écussons, aux quatre coins du catafalque, et sur une grande bannière qui flottait au-dessus. On distinguait de loin, dans le haut du chœur, toutes les chanoinesses, rangées dans leurs stalles : elles étaient en grand costume, vêtues comme l'abbesse. Leur manteau les enveloppait de la tête aux pieds, et leurs longues manches traînantes leur couvraient les mains. On apercevait à peine leurs visages sous leurs bonnets. C'était d'un effet bizarre et fort majestueux.

Digitized by Google

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Du 19 mars 1800.

« Je ne reçois plus de tes lettres, chère maman, et il est aussi possible que les miennes ne te parviennent pas. De grâce, donne-moi de tes nouvelles. J'en attends tous les jours, bien impatiemment. . . . . .

« Ma santé est bonne; je mène toujours une vie heureuse, et il n'y a pas d'officier qui serve plus agréablement que moi. Je suis de cœur et d'âme à mon devoir; j'exerce tous les jours la compagnie, et j'étudie avec un officier instruit, toutes les manœuvres. Ma peine est bien récompensée par la bienveillance que tout le monde me témoigne. Nous attendons chaque jour l'ordre de marcher. Les républicains évacuent leurs conquêtes, et nous allons les occuper.

« Dernièrement, il est venu des prisonniers françois en quartier dans ma station; et parmi eux, il s'est trouvé plusieurs personnes de Neufchâteau, Bourmont, La Marche, etc..... Il y avoit un certain Henry, dont le père étoit sergent à la prévoté de Brunet-Neuilly. Il s'est souvenu de m'avoir porté sur les bras. Les deux fils de Pernin étoient officiers, et ont donné leur démission. Le fils d'Artus est sergent-major; le gendre de Morquin, le tanneur, a été tué. D'autres, de Neufchâteau, connoissent l'abbé Robillot, mais ignorent où il est. Pour ce qui est des biens, ils n'ont pu me dire rien de certain. Je leur ai fait donner à boire et à manger; et j'ai invité à dîner un capitaine, homme aimable et bien élevé, qui m'a paru fort touché d'être si bien traité par moi. Il m'a donné son nom et des renseignements pour qu'il puisse m'être utile. Il connoît aussi un autre capitaine à qui j'ai sauvé la vie, et qui parle de moi avec le plus vif désir de me revoir et de m'être utile. Dieu sait ce qui peut arriver!

« Je te prie de dire à Mme de Martel mille belles choses, et que j'ai rencontré avant-hier un sien cousin, nommé l'Épinay, qui est simple dragon dans La Tour. Je l'ai invité à souper en l'honneur de sa parente, et nous avons bu à sa santé. Ce pauvre diable est pour le moment aussi pauvre que Job, et sale comme un gentilhomme qui fait le métier du soldat. . . . . .

« . . . . . Adieu, chère mère, donne-moi des nouvelles de tout le monde et de la chronique. J'embrasse mes oncles. Gronde Clémentine : je lui ai écrit souvent, sans réponse. Adresse tes lettres au quartier-général, elles parviennent toujours. Tu sais les nouvelles plus tôt et plus sûres que nous. La paix paroît certaine avec les François, mais on arme terriblement

Digitized by Google

en guerre : il seroit possible que notre aigle dirigeât son vol vers le nord. »

Deux de nos soldats, polonais de nation, avaient été arrêtés, désertant à l'ennemi avec armes et bagages ; ils avaient aggravé leur crime, en tirant sur nos patrouilles. A cette occasion, j'assistai pour la première fois à un *Stand-recht*, ou Cour prévotale militaire, qui n'est ordinairement formée qu'en temps de guerre. Je vais décrire ici cette institution, qui n'est pas connue en France.

Dans les vingt-quatre heures de son arrestation, le prévenu doit être jugé, condamné, et exécuté, sans avoir posé la tête sous un toit. C'est habituellement à la grand'garde qu'il est détenu aux fers, sous la surveillance d'un factionnaire, qui est puni de mort, s'il s'échappe. La commission, composée d'un major président, deux capitaines, deux lieutenants, deux sous-lieutenants, deux caporaux, et deux soldats, s'assemble en plein air, formant un demi-cercle : le rapporteur, qui se nomme l'*auditeur*, est à la droite, à l'extrémité du demi-cercle. Aux pieds du président, est un tambour sur lequel sont croisés une épée nue et un bâton. Tout le monde est debout. On amène le prévenu libre, en face du major. La procédure, qui ne relate que le délit et ses circonstances, est écrite au crayon sur la peau d'âne d'un portefeuille. Le rapporteur en donne lecture. Le major interroge le prévenu sur son nom, son âge, son pays; puis le rapporteur lit l'article du Code militaire ou Réglement, qui spécifie la nature de la peine. On fait retirer le prévenu, et le major dit: « Que ceux qui sont d'avis de la condamnation, lèvent la main droite, le pouce en l'air. » Il compte alors quelle est la majorité. Si elle est pour la condamnation, il prend l'épée qui est sur le tambour, et la tenant la pointe en l'air, il prononce le jugement et l'heure de l'exécution. Pour l'absolution, il prend le bâton sur le tambour, et le baisse.

A cent pas du Conseil, est *à cheval*, le plus jeune des officiers présents au corps. Dès que le rapporteur a notifié le jugement

Digitized by Google

au condamné, il en instruit l'officier, qui doit se rendre *au galop*, près du colonel, et implorer la grâce, que celui-ci a le droit d'accorder, ou de commuer la peine. S'il la refuse, le régiment s'assemble, et se range sur le lieu de l'exécution, en carré, dont un des côtés n'est pas fermé : c'est celui où on place le condamné, qui se met à genoux; et un tambour lui bande les yeux. Le major, à cheval, est à sa droite, l'épée à la main. Au signe qu'il en fait, quatre hommes sortent du centre, s'avancent sans bruit, l'arme haute, à trois pas du patient. Ils le mettent en joue, quand le major lève l'épée; et font feu, quand il en frappe sa botte. Deux tirent à la poitrine; un, à la tête; le quatrième, dès que le malheureux est tombé, lui casse la tête, à bout portant.

Les Français ayant paru concentrer leurs forces près de Constance, on y envoya des troupes. Mon capitaine fut nommé commandant de place à Ermatingen, et je fus détaché de la compagnie avec quarante-cinq hommes, dans un bon village, où je fus souverain seigneur. Ermatingen est une jolie petite ville, avec un port sur le lac, en face de Constance, près de Petershausen. Cette ville était la résidence actuelle de M. de Dalberg, coadjuteur de Mayence, prince-évêque de Constance, etc., depuis électeur, archichancelier de l'empire, archevêque métropolitain et primat de l'Allemagne (1).

(1) Charles-Théodore, baron de Dalberg, né en 1744, d'une très-illustre famille, fut aux titres les plus divers, un personnage éminent : évêque, souverain, grand politique, négociateur, savant, penseur, écrivain. Une des époques les plus mémorables de sa vie a été celle de 1792 à 1804; il fut alors l'âme de la défense des intérêts allemands et des coalitions entre les princes du corps germanique. Devenu électeur de Mayence en 1801, il assista au démembrement, puis à la reconstruction de l'électorat, dont le siége fut transféré à Ratisbonne. Lors de l'établissement de la confédération du Rhin, ce fut lui qui présida, sous le titre d'archevêque, grand-duc, prince-primat, prince souverain d'Aschaffenbourg, Francfort, Fulde, etc., les deux colléges créés par l'acte fédéral, et particulièrement le premier collége, dit collége des Rois. Après la victoire de Wagram, la ville de Ratisbonne avait été réunie à la Bavière, et le prince-primat indemnisé par le grand-duché de Francfort, dont la succession fut déclarée acquise à Eugène Beauharnais. Francfort se souviendra toujours des bienfaits de son gouvernement éclairé et généreux.

Digitized by Google

Ce prince, un des hommes les plus habiles, les plus fins et les plus spirituels qui aient vécu, tenait sa Cour, comme si nous eussions été en pleine paix. Cette Cour, où la sévérité ne régnait certes pas, était embellie par des femmes charmantes, que le prélat semblait préférer beaucoup à ses chanoines. Si Son Altesse n'était pas très-orthodoxe comme évêque, c'était bien le prince le plus aimable et le plus gai qu'on put voir. Il parlait français comme à Versailles, et affectait de ne parler jamais que français. Il connaissait une foule de personnes de la Cour.

En arrivant, je fus lui offrir mes hommages. Il me reçut d'autant plus gracieusement, qu'il avait souvent rencontré chez son parent, le comte souverain de La Leyen, mon cousin, le comte de Brunet, alors capitaine aux hulans de Schwartzenberg. La comtesse de La Leyen et la mère de M. de Brunet avaient été élevées ensemble, au couvent de Metz; elles étaient demeurées fort liées, et mon cousin était reçu avec une affection toute particulière chez la princesse. Son Altesse m'invita à dîner tous les jours au palais. Il y avait jeu à la Cour épiscopale; et deux fois par semaine, des concerts. J'y allais le plus souvent que je pouvais.

Je ne tardai pas à adresser mes hommages à une jeune demoiselle, fille d'un chambellan, vive, accorte, plus agréable que jolie : elle était si fraîche que l'évêque l'avait surnommée Mlle *Frühling* (Mlle Printemps). Son esprit tenait tout ce que promettait sa mine éveillée et spirituelle. Le feu prend vite à l'amadou. Il me parut bientôt que je n'avais pas l'air de trop lui déplaire. Aussi, tous les moments dont je pouvais disposer, je les lui consacrais.

Nous reçûmes une recrue considérable de jeunes Bohêmes, généralement d'une figure et d'une tournure charmantes. J'en eus, pour ma part, une soixantaine. Je les traitai avec bonté et douceur; malgré cela, je remarquai que la tristesse les gagnait, et qu'ils étaient attaqués de cette fatale maladie du pays

Digitized by Google

(*heimweh*). J'imaginai de faire infuser des écorces d'oranges amères dans de l'eau-de-vie, et de leur en faire avaler une cuillerée. Puis, comme j'avais parmi mes hommes plusieurs soldats qui jouaient du violon et d'autres instruments, j'organisai tous les soirs un bal, que mon tambour se chargea de pourvoir de beau sexe. J'avoue que la réunion n'était pas la fleur de la société, mais j'avais mon but, et il fut atteint. Ces demoiselles égayèrent ces pauvres enfants, et leur firent oublier leur chaumière et leur troupeau. Le mal du pays se passa; je ne perdis pas un homme, tandis qu'il en mourut un grand nombre dans les autres compagnies.

Le capitaine m'en félicita; mais cela me valut de sa part une mission dont je me serais bien passé. L'hôpital du régiment était à une demi-lieue, dans un ancien château, abandonné à un fermier. Il était si mal tenu, si mal dirigé, qu'il y mourait beaucoup de soldats, et que les convalescences ne finissaient pas. Le capitaine m'en nomma commandant, avec un pouvoir discrétionnaire pour en extirper les abus. Il fallut surmonter mon ennui et mon dégoût. Je fis venir devant moi les chirurgiens et les employés, et leur donnai lecture d'un ordre du jour, relatif aux soins à donner aux malades, à la propreté, aux heures des visites et des pansements, auxquels je voulais assister. Cet ordre fut affiché à l'entrée de toutes les salles. J'établis des règles fixes, et je menaçai de punitions sévères ceux qui y contreviendraient. Enfin je fis faire des fumigations partout, blanchir et aérer les salles; j'employai le vinaigre des Quatre-Voleurs, et j'avais toujours à la main un citron piqué de clous de girofle.

En visitant la cuisine, je crus m'apercevoir que la viande n'était pas en rapport avec le poids marqué sur les feuilles. On trouva en effet un déficit considérable. Je fis mettre au cachot l'employé qui en était coupable. Me souvenant du comte sicilien dans Gil Blas, et craignant qu'on me trompât sur la viande cuite, j'établis un planton près des marmites. Un espion que je m'étais donné, m'apprit que MM. les chirurgiens, quand la

Digitized by Google

visite du soir était faite, s'échappaient par une petite porte, et passaient la nuit en ville; je les consignai, et deux d'entre eux ayant enfreint ma défense, je les mis aux arrêts de rigueur, avec un factionnaire à leurs frais pendant huit jours. Je fus averti que le sommelier, au lieu de vin, donnait aux convalescents de l'abondance; je le fis mettre aux fers, et certes, il aurait été pendu, si j'en avais rendu compte. En très-peu de temps, tout fut en ordre : les malades guérirent et purent rejoindre. Le colonel vint avec des officiers supérieurs visiter l'établissement; ils furent satisfaits de l'ordre, de la régularité et de la propreté qui y régnaient. Je demandai si vivement qu'on me fit relever, que quelques jours après, on envoya un autre officier, auquel on enjoignit de ne s'écarter en rien de la marche que j'avais suivie. Enchanté d'avoir mené à bien cette mission peu agréable, je revins à Ermatingen.

Depuis le commencement de la guerre, les Croates que nous avions dans l'armée avaient donné des signes de mécontentement : ces peuples sont d'ordinaire les plus fidèles sujets de l'Empereur; les griefs de ceux-ci venaient de la conduite de leurs officiers. La Croatie, par sa capitulation, était tenue de fournir à l'armée active, un certain nombre de bataillons pour servir pendant un temps déterminé; après lequel, ils étaient relevés par d'autres contingents. Cette fois, les bataillons qu'on attendait n'étaient point arrivés, et l'on n'en avait aucune nouvelle. Les bataillons qui avaient fait leur temps, ne voulurent plus servir. On essaya vainement de tous les moyens pour les déterminer à rester en ligne : ils s'insurgèrent et partirent. On nous fit prendre les armes : infanterie, cavalerie et artillerie, et nous les rejoignîmes à dix ou douze lieues, dans les environs de Tettnang. Ils s'étaient mis régulièrement en défense, sur un monticule; nous trouvâmes moyen de les cerner. On les somma de mettre bas les armes : ils refusèrent. On les fit attaquer, et ils furent écrasés sous le nombre, après une défense dans laquelle beaucoup des nôtres furent

Digitized by Google

tués ou blessés. Les Croates qui furent pris, furent condamnés à être décimés; ce qui a lieu ainsi :

On fait mettre les coupables en bataille : un officier supérieur passe devant eux, et les compte avec le doigt un à un, jusqu'au dizième homme, qu'il fait sortir du rang et qu'il remet entre les mains de la garde. Il recommence alors à compter jusqu'au dizième homme, et toujours ainsi. Les condamnés restent au milieu du piquet, jusqu'au moment où ils subissent leur peine, ce qui a lieu deux heures environ après la sentence. Ils peuvent pendant ce temps réclamer les secours de la religion; l'aumônier du régiment est toujours présent à l'exécution.

On fait l'appel : chaque patient arrive à son tour; on lui bande les yeux. Quatre soldats, désignés d'avance, arrivent le fusil haut, en faisant le moins de bruit possible. Ils s'arrêtent, et tirent à la distance de trois pas. On jette de côté le corps de l'homme qui vient d'être tué; on amène un autre patient, et quatre nouveaux soldats exécutent sa sentence. Il n'est pas rare de voir le condamné qu'on amène pour subir son sort, aider à enlever le corps de son camarade. Il faut avoir été témoin de cette familiarité avec la mort et de cette aisance parfaite, pour la croire possible à un pareil moment.

Les Croates, au nombre d'une vingtaine, subirent leur peine avec le plus grand sang-froid. Plusieurs avaient la pipe à la bouche, et ne la quittèrent pas en allant au supplice. L'un d'eux, un beau jeune homme qui n'avait pas plus de vingt-un ans, quand le tambour s'approcha pour lui bander les yeux, tira quelques gorgées de fumée, et lui remit sa pipe tranquillement. Il tomba l'instant après.

J'ai vu fusiller bien des soldats, en ma vie, et je les ai tous vus mourir avec ce courage passif : sans cris ni pleurs. En général, le soldat allemand ne montre pas de faiblesse. J'en ai vu qui fumaient leur pipe, pendant qu'on leur coupait le bras ou la jambe, et que le chirurgien opérait. Il fallait que l'opération fut bien douloureuse, pour leur arracher des plaintes

Digitized by Google

ou de sourds gémissements. Je n'en ai jamais entendu qui jetassent les hauts cris.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Ermatingen, ce 15 avril (année 1800).

« Nous avons quitté Lindau, depuis environ huit semaines, chère maman, et nous marchons, dans quelques jours, à la grande armée, ce qui nous réjouit fort. M. de Kray rassemble ses forces sur deux points : un camp à Stockach, l'autre, à Donau-Eschingen. Nous présumons qu'il laissera l'ennemi attaquer le premier, et passer le Rhin; et qu'alors il prendra l'offensive. J'attends l'ouverture de la campagne avec une impatience partagée par mes camarades et nos braves soldats. Nous avons notre réputation à soutenir, et nos pertes de la Suisse à venger. D'ailleurs le plus beau jour d'un militaire, est celui d'une action, où il peut se distinguer; et au poste que nous allons occuper, on récompensera les preux et on punira la lâcheté, car tout est en vue. Ce n'est pas comme dans les petits corps, où le brave soldat périt sans espoir d'être seulement nommé, et où le poltron, chacun combattant séparément, a plus de facilité de fuir le danger.

« Dans trois ou quatre mois, je serai lieutenant. J'ai refusé net la cavalerie, où vu l'état de mes moyens, j'aurois joué un triste rôle; au lieu que dans l'infanterie, je figure aussi bien que les autres, grâce à l'oncle Rey, que je remercie encore, et que j'embrasse de tout mon cœur. Je suis toujours de plus en plus content et heureux. Il est dommage que chez nous, on n'avance en grade que sur les cadavres de ses amis et de ses camarades. Mais au fait, chacun y est pour soi : à l'heureux, l'heureux!

« Mon capitaine a été sensible à ta lettre, et m'en montre encore plus d'amitié, s'il est possible. Il cherche à me procurer tout le bien-être qui dépend de lui. Notre régiment est de nouveau sur un pied formidable. Nous exerçons bien, et nous avons une bonne espèce d'hommes. L'armée est magnifique, équipée et armée supérieurement. En attendant que je guerroie, je me divertis le plus possible : je chasse, je pêche, je vais dans les villes voisines, telles que Mœrsburg, Markdorf, etc..... Mes chevaux se portent bien, malgré les promenades que je leur fais faire. La seule chose qui me peine, c'est le manque de livres; mais on ne peut pas avoir tous les agréments à la fois. . . . . »

Digitized by Google

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Ermatingen, 19 avril (année 1800).

« Le capitaine t'écrivant, ma chère maman, il m'a proposé de mettre un mot pour toi dans sa lettre; et quoique je t'aie écrit un volume l'autre jour, je profite de l'offre. Les nouvelles d'Italie sont tous les jours meilleures, et pendant que nous sommes dans le repos, nos frères d'armes mettent nos ennemis en fuite. J'espère bien que, à notre tour, nous allons sortir de l'inaction. La chaleur ici commence à être insupportable. Si nous avons à combattre pendant une journée comme celle-ci, nous serons rudement harassés. J'arrive de la chasse, et j'en rapporte un lièvre. J'ai blessé l'autre jour un chevreuil, mais je n'ai pu l'avoir, faute de chiens. Mes soldats m'apportent le plus beau poisson qu'ils pêchent; ils m'ont pris des carpes de sept à huit livres, et des tanches de trois; beaucoup de belles truites et d'écrevisses. Avec quel plaisir, je te régalerois, si tu étois auprès de moi! Tout-à-l'heure, après l'exercice, j'irai à la pêche. C'est un bien bon métier que le mien, puisqu'il satisfait mes goûts : j'aime la pêche, la chasse, j'y vais; la bonne chère ne me manque pas. Quant aux belles, il n'y en a pas de cruelles, en quelque état que ce soit, dans le cercle de Souabe; tout le monde le sait.

« J'ai deux bons chevaux; je suis reçu et considéré partout; aimé de mes chefs et de mes camarades, bien portant, et gai du matin au soir. Je n'ai point d'inquiétudes pour le lendemain. Si je te savois heureuse, je n'aurois rien à désirer. »

« Le 20. — Nous recevons l'ordre de partir demain pour Uberlingen. Ce lieu est rempli d'émigrés et d'émigrettes, entre autres : la vicomtesse de Mirabeau. Mon cousin de Salvert y a été longtemps.
. . . . . »

Mme DE NEUILLY A SON FILS.

Hambourg, ce 29 avril (année 1800).

« . . . . . Il est doux pour moi de te savoir content de ton état. L'on n'est réellement heureux, que lorsque l'on croit l'être; et il est d'un bon esprit de se contenter d'un sort

Digitized by Google

médiocre mais honnête, dans un temps où aucun de nous ne se trouve plus être à sa place. Il est agréable d'être distingué de ses chefs. Fais en sorte, mon cher ami, que la bonne opinion qu'ils ont prise de toi se soutienne. L'on ne doit souvent la prévention favorable que l'on inspire, qu'à des qualités extérieures, qui n'ont tout leur prix, que lorsqu'elles sont accompagnées et soutenues par du mérite. Tu plais toujours au premier aperçu; mais quelquefois, tes conquêtes ne sont pas de longue durée, car souvent tu ne te gênes plus, tu te livres à tes petits défauts, et tu perds le fruit de cette première prévention, qu'il te seroit si aisé d'entretenir avec tant soit peu d'attention sur toi-même, puisqu'au fond, tout ce que tu parois de bon, tu le vaux, mon cher enfant.

« Tu ne me dis pas comment il se fait que tu aies la promesse d'une lieutenance dans quelques mois, et cela m'intéresse beaucoup. Il y a tout à gagner pour le grade, les appointements, l'agrément; et, qui plus est, pour les évènements de la guerre. Mande-moi si tu as plus que de l'espérance à cet égard? . . . . »

Nous fûmes envoyés au camp de Donau-Eschingen, un des points sur lesquels M. de Kray avait rassemblé ses forces. Le colonel du régiment, fait prisonnier dans la dernière campagne, était remplacé par le comte Caraccioli, napolitain, brave, généreux, obligeant, mais très-vif; énormément riche et fou de musique. Dès son arrivée au régiment, il avait fait des frais considérables pour avoir des musiciens et des instruments de choix : nous avions soixante-douze musiciens d'harmonie, sans compter la musique turque (1). Il les avait fait costumer richement et à ses frais; et dans les villes où il séjournait, il donnait des bals et des concerts. Je lui rendis tout ce qu'un subalterne doit à son chef; mais sans empressement, préférant attendre, et me recommander par mon zèle et mon exactitude à remplir mes devoirs, sans y mettre de l'affectation.

(1) En Autriche, chaque régiment avait deux bandes de musique : la musique d'harmonie et la musique turque. L'harmonie était composée de clarinettes, basson, etc. Elle était ordinairement à l'état-major. La musique turque était composée d'instruments en cuivre : cymbales, chapeaux chinois, etc. Elle marchait avec le régiment, quand il était en entier. (*Comte de N.*)

Digitized by Google

Le régiment était cantonné, et les officiers, logés dans les meilleures maisons de la noblesse et du clergé. J'avais en partage un château, dont j'ai oublié le nom, aussi bien que celui du seigneur, qui, ainsi que sa châtelaine, était bon musicien. Ils me demandèrent si je l'étais? Je répondis qu'à ma honte, je ne l'étais pas.

J'avais l'habitude de chanter lorsque je m'habillais : un matin, par hasard, la dame m'entendit. Ayant trouvé ma voix juste, elle voulut chanter avec moi des duos de la *Cosa rara*, de la *Zauber flœte*, etc... Je me prêtai avec empressement, et du matin au soir, la musique devint notre principale occupation.

La fenêtre du salon où était le piano, était ouverte, un jour que mon colonel, qui venait faire une visite, défendit qu'on l'annonçât. Il nous écouta jusqu'à la fin du morceau, et étant entré, il me vit planté comme un maëstro, à côté de la prima dona. — Quoi! vous chantez, me dit-il. Vous m'aviez assuré que vous ne saviez pas la musique. — Et je ne vous ai pas trompé, mon colonel, lui répondis-je. Et je lui expliquai que je n'étais qu'un perroquet. Il nous pria de recommencer, et parut si content de moi, que j'en fus honteux. Ce qui est certain, c'est que depuis lors, il ne cessa de me montrer de la bienveillance.

Nous n'attendîmes pas longtemps au camp, avant d'entrer en campagne. Le 1er mai, nous apprîmes que Moreau avait passé le Rhin, sur plusieurs points. Ordre nous fut donné, sur-le-champ, de nous mettre en marche.

Nous partîmes du camp, le 2 mai, et nous arrivâmes à trois heures du matin, à la position près d'Engen.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Au camp de Donau-Eschingen.

Ce 26 avril (année 1800).

« . . . . . Je serai exact à t'écrire, à la première bataille, qui sera drue, et avant peu de temps. Nous n'au-

Digitized by Google

rons pas l'avant-garde, à cause de nos pertes de l'année précédente ; mais j'espère que nous aurons part au festin ; ou du moins au dessert. Sois rassurée sur mon compte, pendant la campagne. Autant j'aurai d'ardeur à faire mon métier en homme d'honneur, autant j'aurai la prudence essentielle à un officier. Si je succombe, ce que je ne crois pas, ce sera en faisant mon devoir, et avec l'estime de ceux qui me connoissent. Si j'en reviens, comme je l'espère, chère maman, ce sera avec un grade de plus, et peut-être deux, et une bonne conscience. L'objet de mon ambition seroit la croix de Marie-Thérèse : pour l'avoir, il ne faut que l'occasion ; sois sûre que je la saisirai. . . . . »

Digitized by Google

VI.

Le 3 mai se passa à rassembler les colonnes, et en affaires d'avant-postes. Le 4, à 9 heures, commença l'affaire. Nous étions de l'aile droite, et opposés à la meilleure partie des troupes des républicains. Il y avait devant notre front, de petits prés, environnés de haies; un bois, et une vallée. On demanda des volontaires, et j'eus l'honneur de les commander. Je fouillai tout, et découvris l'ennemi dans le bois. Je l'en chassai, sans pourtant oser le poursuivre, parce que je vis des tirailleurs qui gagnaient mon flanc droit, pour me couper.

Le bataillon arriva, et j'eus ordre d'aller observer les mouvements de l'ennemi sur la droite. Je gagnai la hauteur de Stauffen, et je vis les républicains, qui cherchaient à nous amuser du côté où nous étions, et faisaient filer une forte colonne, pour nous prendre en flanc. Je jugeai leur intention, et en prévins le major; je lui dis ensuite ma manière de voir, qu'il approuva. Ce que je lui avais prédit arriva : les Français mirent quatre pièces en batterie, et commencèrent à tirer dans le bois où nous étions, et forcèrent nos gens à la retraite. J'étais à mon poste avec un peloton, et fort attentif à tout. Tout d'un coup, je vis avancer l'ennemi de droite et de gauche, et que presque tous les points de retraite allaient m'être coupés. Il y avait une ferme à quelques cents pas, et déjà je songeais à m'y retrancher, lorsque mon capitaine, plein d'inquiétude pour moi, vint au grand galop, au péril de sa vie,

Digitized by Google

pour me sauver, me criant de rejoindre en toute diligence, et par le milieu de la montagne. Il était plus que temps, car à peine avais-je rassemblé mes gens, que l'ennemi était à mes trousses. Je gagnai une haie, et pour arrêter ces drôles, qui me serraient de trop près, je fis faire une décharge, qui en mit quelques-uns à bas, et contint les téméraires. Je revins prendre ma place au bataillon, sans avoir perdu un seul homme. J'avais un petit morceau de pain et de saucisson dans ma poche; je me dépêchai de le manger, parce que je me doutai que nous attaquerions bientôt.

Nous reçûmes l'ordre de marcher contre une forêt, où l'ennemi était en grand nombre. Nous partîmes par pelotons, et à deux ou trois cents pas, nous nous mîmes en bataille, et avançâmes tambour battant, jusqu'à environ cinquante pas, où on nous accueillit avec une grêle de cartouches, d'obus et de balles. Nous reçûmes ce diable de feu sans bouger, et même après deux décharges, sans y plus répondre. Nos files étaient renversées et remplacées en un clin d'œil. J'admirais la constance de nos gens. Nos deux majors furent blessés, de même que cinq à six officiers, et un monde de soldats. Je reçus une balle à mon ceinturon, mais elle ne perça pas.

J'étais près de mon capitaine, et je lui faisais sentir la maladresse de fourrer des troupes dans la sotte position où nous étions, et je l'engageais à proposer l'attaque à la baïonnette; mais il me dit qu'on nous faisait rester là, jusqu'à ce qu'il y eût assez de troupes pour tenir la position plus loin. A peine achevait-il ces derniers mots, qu'une balle le frappa à la tempe droite, et le jeta roide, à mes pieds. Rien ne peut peindre la douleur que je ressentis.

Notre bataillon s'étant retiré, je ne pus me résoudre à abandonner le corps de mon pauvre capitaine, et suivi de trois soldats sûrs, je courus le chercher. L'ennemi me tira des milliers de coups sans nous toucher, ni me faire autre mal, qu'à mon chapeau, qui fut percé. La faim, la soif, la fatigue, et surtout la chaleur, avaient ôté les forces, mais non le cou-

Digitized by Google

rage, à nos soldats. Nous tînmes jusqu'à la brune, où les Français nous attaquèrent si vivement, que nous nous retirâmes en désordre.

Je faisais mon possible pour rallier nos gens; j'en avais déjà une vingtaine près de moi, lorsqu'un boulet vint frapper contre une grossière pierre, et m'en envoya un éclat contre la cuisse droite, au-dessus du genou. Je tombai presque sans connaissance. Pour me réchauffer, un demi escadron de Kinsky me passa sur le corps, sans me faire mal, heureusement. Je me traînai sur les cadavres, comme je pus, au moment d'être pris ou écrasé à chaque instant. Pour mon bonheur, je rencontrai deux soldats qui me cherchaient et qui me conduisirent à Engen. Rey, mon cousin, officier au régiment de Ferdinand dragon, m'y donna un peu de vin, et me fit des compresses d'eau-de-vie. Ma jambe était si engourdie, que je ne la sentais pas : je tremblais qu'il n'y eut fracture; le chirurgien me rassura, et me promit que je serais bientôt guéri.

Je passai la nuit sur la terre, auprès du feu, ayant le dos d'un soldat pour oreiller, et j'en eus une mauvaise, plutôt par le mal d'esprit, que par celui du corps. Mon infortuné capitaine était enterré à quatre pas; à peine fermais-je les yeux, que je le voyais sanglant et défiguré : je n'eus pas un instant de repos.

Il n'y avait point de charriots pour transporter les blessés, et tout se retirait : je pris mon parti, et fis une lieue et demie sur mes jambes, appuyé sur deux soldats. Arrivé à Lieptingen, je grimpai sur une mauvaise charrette, et me fis conduire à Tuttlingen. Je me croyais là en sûreté; point du tout. Je venais à peine d'y arriver, que les chasseurs français y entraient. Je gagnai, avec mes soldats, un bois qui était proche, et je me rendis clopin-clopant jusqu'au village prochain; où, d'autorité, je pris une voiture. Pendant quatre jours, j'eus toujours ces Messieurs à mes trousses, car l'armée avait pris un autre chemin.

Je n'ai parlé que de mon régiment; les autres firent aussi, supérieurement leur devoir : toutes nos troupes combattirent

Digitized by Google

avec une valeur au-dessus de tout éloge, mais il y eut de grandes fautes de la part de nos chefs. Le major me loua sur la manière dont je m'étais conduit, mais il ajouta qu'une autre fois, je ne marchasse qu'à mon tour. Cela vint, de ce qu'au moment où l'on avait demandé des enfants perdus, j'étais sorti de ma place le premier : ce qui n'est pas d'usage; car les officiers sont tous censés de bonne volonté, et ils ne doivent marcher qu'à leur tour.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Ce 19 may (année 1800).

J'ai reçu des nouvelles d'Achille hier au soir, ma chère enfant. Il m'apprend qu'il a été blessé au-dessus du genou d'un éclat de boulet, qui l'a renversé, et qu'un escadron de Kinsky lui a passé sur le corps, sans lui faire heureusement aucun mal. Son capitaine, celui qu'il aimoit tant, avec juste raison, a été tué en lui parlant; cette perte l'afflige plus que sa blessure. Il m'écrit d'Ulm, qu'il se rend à Augsbourg avec le jeune Finguerlin, blessé aussi; et que le chirurgien croit que les bains lui seront nécessaires. Ainsi, peut-être, ira-t-il à Carlsbad. L'aîné Finguerlin, qui sort d'ici, me dit que son frère ayant des parents et des amis à Augsbourg, Achille y seroit bien traité : c'est une grande consolation pour nous, que de le savoir bien accompagné, et bien recommandé.

Je ne puis pas m'affliger beaucoup d'une blessure qui n'a pas de grands dangers, et qui le met hors de portée d'en courir de plus grands. Au contraire, je me sens dans un soulagement véritable : nous allons avoir tous un peu de répit : lui aux périls et aux fatigues; nous, à l'inquiétude. . . . . Il faut convenir que ton frère a du malheur, quoiqu'il se regarde comme heureux de sortir à si bon marché d'affaires si chaudes et si meurtrières. Dieu veuille que cette blessure le tienne en échec le reste de la campagne! le désir immodéré de gagner la croix de Marie-Thérèse, le porte à s'exposer au-delà de son devoir, et me jette en d'inexprimables tourments.

Notre retraite se fit lentement; les attaques de l'ennemi bien que réitérées, ne nous forçaient point à hâter notre marche. Nous arrivâmes sous Ulm, où nous prîmes une forte position.

Digitized by Google

On nous y laissa respirer quelques jours, quoique nous eussions très-fréquemment des attaques à repousser. Ce fut dans une de ces sorties, que j'arrivai en aide fort à propos à mon cousin de Rey, le même qui m'avait donné des soins après la journée de Engen. Mais je ne vous ai pas encore dit où ni comment nous nous étions rencontrés.

Je savais depuis longtemps qu'un des cousins de ma mère, neveu de son oncle Deo gratias de Rey, était officier dans les dragons de l'archiduc Ferdinand. Je m'étais informé de lui plusieurs fois, et j'avais fini par savoir qu'il guerroyait en Italie. J'étais alors en garnison à Lindau ou à Ermatingen. Les hostilités ayant repris du côté du Rhin, son régiment fit partie de l'armée de l'archiduc Jean, en Souabe: j'espérais, dès-lors, que je le rencontrerais.

Après la bataille de Biberach, je vis passer, près de notre bivouac, un détachement des dragons de Ferdinand. Je m'approchai de l'officier qui le commandait, et lui demandai si le lieutenant de Rey était à proximité. Il me répondit que dans deux heures, son escadron serait là. J'attendis, et enfin, on me le fit voir. C'était un beau garçon, grand, bien fait; la figure martiale, les cheveux et les sourcils d'un noir prononcé. Je me fis connaître: il mit pied à terre; nous nous embrassâmes; nous causâmes beaucoup; nous soupâmes ensemble, et nous nous promîmes de nous revoir, quand l'occasion s'en présenterait. Effectivement, nous nous retrouvâmes cinq ou six fois pendant cette campagne.

Après que l'armée se fut repliée sur Ulm, les Français nous serrant de près, le feld-maréchal-lieutenant de Kray, se décida à les attaquer. Nous partîmes d'Ulm à onze heures du soir, et nous nous portâmes dans la vallée d'Illerdissen, non loin du monastère de ce nom. Nous fîmes halte pour nous reposer, et à la pointe du jour, nous attaquâmes l'ennemi qui occupait les bois couronnant les hauteurs. Nous l'en délogeâmes, et le poursuivîmes vivement. Je fus détaché sur notre gauche avec deux cents hommes environ, pour observer une troupe que nous

Digitized by Google

ne distinguions pas bien. Dans le même moment, j'aperçus un corps de cavalerie que je reconnus pour être des nôtres. Il était très-mal mené par un gros de cavalerie française, en nombre supérieur. Voyant qu'il était extrêmement pressé, je n'hésitai pas, et volai à son secours. Je descendis dans la plaine; et à la faveur d'un ravin, je pus m'avancer assez près de l'ennemi, sans être aperçu. Au moment où j'arrivai, nos dragons allaient se débander. Je recommandai à mes gens de viser au ventre des chevaux et aux jambes des cavaliers, et je fis faire une décharge qui fit rouler beaucoup d'hommes et de chevaux. Je continuai par un feu de file bien nourri, qui mit le désordre parmi les ennemis. Nos dragons ayant repris courage par ce secours inattendu, chargèrent à leur tour, reprirent l'avantage, et firent beaucoup de prisonniers. C'étaient les dragons de Ferdinand. Mon cousin se trouvait parmi leurs officiers. J'eus peine à le reconnaître : noirci par la poudre, les vêtements en désordre, couvert de sang, les cheveux dénoués et ramenés sur ses épaules, autour de son casque. Je n'étais guère moins défiguré que lui. Il fut étonné de s'entendre appeler par son nom. Je me nommai ; il sauta à bas de son cheval, et m'embrassa, en s'écriant que je l'avais sauvé.

Ce même Rey, la paix étant faite, rentra dans sa garnison de Bohême, fit connaissance ou retrouva une jeune demoiselle dont je ne me rappelle pas le nom, et finit par l'épouser. Elle lui apporta une très-grande fortune, et deux terres, entre autres, qui le firent siéger aux États, et lui donnèrent deux voix. J'ignore pour quel motif il fut à Hambourg. Il y vit ma mère, chez laquelle il logea. Il lui parla beaucoup de moi, et lui raconta ce qui avait eu lieu lors de notre dernière rencontre, en la priant de me dire qu'il ne l'oublierait jamais.

Nous étions rentrés dans Ulm; l'adjudant vint me prévenir que le colonel me voulait parler, le lendemain matin, à six heures. Je me rendis près de lui. Il me fit asseoir près d'une table sur laquelle était étendue une carte, et me dit que

Digitized by Google

M. de Kray, notre général en chef, lui avait fait part du désir qu'il avait d'envoyer un corps de partisans sur les derrières de l'armée ennemie pour l'inquiéter, détruire les convois, intercepter les correspondances, etc., etc. Qu'il lui avait demandé s'il avait à lui donner un officier qui eut les qualités nécessaires pour remplir cette mission. — J'ai pensé à vous, me dit-il, et ne vous dissimule pas les fatigues et les dangers qui vous attendent. Je compte toutefois que vous ne démentirez pas le bien que j'ai dit de vous. — Cette marque de confiance était trop flatteuse pour ne m'en pas montrer reconnaissant. Il me conduisit chez M. de Kray, qui me fit connaître ses intentions, me donna ses instructions et un chiffre, en cas que j'eusse à lui faire des communications. Il me donna une carte, où ma marche était indiquée à l'encre rouge, et les endroits où je pourrais me rallier aux autres corps de partisans, en cas de besoin. — Au surplus, me dit-il, votre intelligence suppléera à ce que je ne puis prévoir ; je vous laisse carte blanche pour les modifications à apporter à mes instructions.

Je devais prendre deux cents hommes d'élite, et vingt-cinq dragons. Les curés, les baillis, devaient me fournir des vivres et des renseignements, enfin me prêter aide et assistance. Tout le pays était pour nous, les espions ne devaient pas me manquer.

Mes préparatifs ne furent pas longs, et on crut que j'allais escorter un convoi. Je pris la route d'Augsbourg, puis tournant à droite, je me dirigeai par le Tyrol, le Voralberg. Une fois dans le pays envahi par l'ennemi, je ne marchai plus que la nuit. Je fus prévenu qu'un convoi d'eau-de-vie et d'habillements devait loger dans une petite ville, à quelque distance de Bludenz. J'en étais à cinq ou six lieues. Dès la nuit suivante, je fus me poster dans un bois, à une demi-lieue de la ville, dont le maire vint me trouver ; j'allai reconnaître les lieux avec lui, et il fut convenu entre nous de tout ce qu'il y avait à faire. Nous restâmes tout le jour dans le bois, et nous entendîmes distinctement arriver le convoi, dont les charrettes furent rangées sur

Digitized by Google

la place. L'escorte n'était pas nombreuse, et ne craignant pas d'être attaquée, elle s'était bornée à avoir un poste pour la garde des bagages. Je fis investir la ville, dès que je crus les Français endormis; trente à quarante habitants armés, qui s'étaient joints à moi, se chargèrent de veiller sur les issues, et d'arrêter ceux qui m'échapperaient. Mes instructions données, je m'avançai doucement avec cinq à six hommes vers la place. La nuit était noire. Le factionnaire m'entendant, cria : Qui vive ? Au même instant, un de mes gens s'élançant sur lui, le jeta à terre d'un coup de baïonnette. Ceux qui me suivaient se précipitèrent dans le corps-de-garde, et prirent tout ce qui y était. Il ne nous fut pas difficile de faire prisonnier le reste de l'escorte dans ses logements. Après avoir pris toutes les précautions de sûreté, j'attendis le jour. Je distribuai raisonnablement de l'eau-de-vie à ma troupe, qui prit en fait d'habillements, ce qu'il lui plût. J'abandonnai le reste aux habitants.

Quant aux prisonniers, il y eut controverse entre les autres officiers et moi. Les uns voulaient les faire détenir par les habitants pendant quelques jours, et les relâcher après; d'autres prétendaient qu'on fit main basse sur eux, pour éviter qu'ils ne compromissent les habitants, et n'attirassent sur nous des forces supérieures. Je repoussai ces deux opinions. L'une était odieuse, l'autre n'était pas praticable. Il fut décidé que j'enverrais les prisonniers sous escorte à un de nos corps de partisans, qui à son tour les ferait filer sur un autre corps, et ainsi de suite jusqu'aux États héréditaires. Pour n'être pas obligé de détacher trop de monde pour leur conduite, j'eus recours à un moyen qui ne manque pas son effet : ce fut de leur faire couper la ceinture de leurs culottes. Un homme est bien vite mis au pas, quand il est forcé de tenir son haut-de-chausses à deux mains, pour qu'il ne lui tombe pas sur les talons. Cela fait, je n'eus plus à craindre que mes prisonniers voulussent s'échapper; toutefois, je les prévins, à leur départ, que le premier qui se détacherait de la colonne serait fusillé sans

Digitized by Google

pitié. Je fis beaucoup de prises d'équipages, et la destruction s'ensuivait immédiatement. Ne pouvant emmener tous les chevaux, nous abattions ceux qui ne nous convenaient pas.

Mes espies se hâtèrent de me faire savoir que l'ennemi, averti de nos courses sur ses derrières, venait de détacher un corps de troupes, bien supérieur à nous, pour nous poursuivre. J'en donnai promptement avis aux nôtres, et nous reprîmes le chemin du Tyrol, où nous arrivâmes sans malencontre. Nous rejoignîmes ensuite le régiment. Mon rapport satisfit M. de Kray et mon colonel.

Nous nous battîmes près d'Illerdissen, et je pensai y être tué. J'avais une excellente lorgnette, et pour suivre les mouvements de l'ennemi, je changeai de place avec un soldat, qui, cinq minutes après, fut coupé en deux par un boulet.

Nous eûmes une autre affaire près de Dillingen, et le régiment fut envoyé en Franconie. Je fus mis en cantonnement dans un gros bourg, non loin duquel se trouvait un couvent de dames bénédictines; mon logement y fut marqué. J'avais un très-bel appartement dans le bâtiment des hôtes, qui touchait à la mense abbatiale. On vint prendre mes ordres pour les heures de mes repas, et je chargeai la Sœur de demander à Mme l'abbesse la permission de lui présenter moi-même mon respectueux hommage. Cette faveur me fut accordée. Après mon dîner, ayant fait une toilette, je me rendis à la mense.

Je m'attendais à trouver une vénérable dame, bien ridée, bien froide, bien guindée : jugez de mon étonnement, quand sous une guimpe, je vis non une femme mais un ange de beauté, qui semblait avoir à peine vingt ans. Je ne l'aurais jamais crue dignitaire, si je n'avais remarqué sa croix pectorale. Je restai interdit à sa vue. La cause de mon trouble, qui ne lui échappa point, ne me parut pas la mécontenter. Je me remis promptement, et nous causâmes avec aisance. Elle m'offrit de passer la soirée chez elle, où vinrent plusieurs Sœurs, dont quelques-unes étaient jeunes et jolies. Je fis tout ce que je pus pour plaire à la divine abbesse, qui, me dit une des

Digitized by Google

Sœurs, n'avait guère plus de vingt-cinq ans. Elle m'invita à dîner pour le lendemain. Vous pensez bien que je n'y manquai pas.

Après le repas, qui fut très-gai, nous nous promenâmes dans les jardins. J'étais seul avec l'abbesse : nous causâmes sur toutes sortes de sujets, même sur l'amour. Elle avait beaucoup d'esprit, et des connaissances en littérature. Je parus étonné qu'avec tant de grâce et de beauté, lorsque la nature semblait l'avoir faite pour briller dans le monde, elle se fut confinée dans un couvent. Elle m'avoua que sa famille n'avait point consulté sa vocation, et qu'il n'y avait pas longtemps qu'elle s'était résignée à son sort. Même la dignité d'abbesse, dont elle avait été revêtue depuis deux années, n'avait que faiblement contribué à lui faire prendre son parti. Elle était née comtesse de Gemmingen, et n'était pas peu fière de sa naissance. Elle me dit un jour, que sa famille descendait d'une Maison romaine, les Geminius. Afin qu'elle ne crut pas déroger avec moi, j'appelai le Tasse à mon aide, et me fit descendre de je ne sais plus quel chevalier, mort sous les murs de Jérusalem. Je mangeais tous les jours à sa table, et je puis dire que j'y étais choyé comme Vert-Vert, par toutes les Sœurs jeunes et vieilles.

L'abbaye relevait de l'évêché de Bamberg. La comtesse de Gemmingen n'avait de compte à rendre à personne : elle était comme souveraine. Une des premières fois que je la vis, je lui demandai : — Comment vous appellerai-je ? Ma mère? ce titre serait mal séant : j'ai plutôt l'air d'être votre grand-père. — Appelez-moi, ma sœur, me dit-elle. — Ma sœur, ce ne serait pas assez respectueux ! — Appelez-moi donc Madame. — Oui, Madame ; *gnædige frau*, gracieuse dame ; c'est ainsi que l'aumônier et ceux du dehors l'appelaient.

Elle aimait beaucoup les fleurs, et elle en avait tout autour d'elle, de rares et de belles, dans des vases, des caisses, sur les consoles, partout. Le salon où elle recevait était très-vaste, avec les murs en stuc. Il y avait tout à l'entour, de grandes

Digitized by Google

statues des saints, d'un aspect imposant. L'ameublement était sévère et simple.

La table était servie avec élégance : le linge magnifique, toute la vaisselle en argent, la chair excellente, et les vins choisis. L'aumônier assistait toujours aux repas, ainsi que sept à huit religieuses. Nous étions servis par des Sœurs converses. Ce bon aumônier, qui pouvait avoir une cinquantaine d'années, était gai comme un pinson. Je lui dis un jour, au dessert : — Mon cher abbé, je voudrais vous voir aumônier du régiment : le nôtre est fatigué ; on va l'envoyer curé quelque part, il faut que vous preniez sa place. — Non pas, s'il vous plaît! s'écria-t-il ; je ne quitterai pas le service de ces dames, pour aller avec vous, qui me feriez mourir de faim. Si je vous suivais, je n'aurais pas longtemps le teint fleuri. — N'en craignez rien, l'abbé, nous vous ferions bien vivre ; vous n'auriez pas tant d'occupation qu'ici : il n'y a que moi, qui vous en donnerait. — Vous, vous, fit-il en riant ; vous m'avez bien une mine à cela ! vous me faites l'effet d'un fameux pénitent ! — Venez avec nous, mon cher abbé ; vous me mettrez à l'épreuve. Nous ne sommes pas aussi diables, que nous sommes noirs. — L'abbesse riait beaucoup de la peur de son aumônier. — Si vous acceptez les propositions du comte, lui dit-elle, je m'adresserai à Monseigneur, et j'appuierai sa demande.

Le soir, on jouait aux cartes, on contait des histoires de revenants, de voleurs, de voyages. Je racontai un jour les merveilles que j'avais vues dans le trésor de je ne sais trop quel monastère : Salmansweiler, Isny, ou Notre-Dame-des-Ermites. C'étaient toutes sortes d'objets précieux de la plus haute antiquité : des chasses couvertes de pierreries, des reliquaires en filigrane, des ornements pour dire la messe, chargés de broderies en relief représentant des emblêmes et des figures de saints. Les Sœurs m'écoutaient avec beaucoup d'intérêt. A chaque objet que je décrivais, c'étaient des cris : — Dieu que c'est beau ! Ah ! si nous avions cela ! — Je suis désolé, leur dis-je, de n'être pas venu ici avant d'aller visiter toutes

Digitized by Google

ces curiosités. Si j'avais su le plaisir que j'aurais pu vous faire, j'aurais volé pour vous un de ces beaux reliquaires couverts de pierreries, bien qu'ils fussent un peu massifs. L'abbé! vous m'auriez donné l'absolution, en faveur de l'intention.

Je vous conte ces enfantillages, ma chère nièce, pour vous montrer l'innocence de ce qu'on appelle des plaisanteries de couvent.

Trois semaines s'étaient écoulées comme un songe, lorsque je reçus des nouvelles de mon capitaine : ses blessures s'étaient rouvertes, sa santé déclinait. Je compris qu'on allait me rappeler au régiment. Quand l'ordre de partir arriva, je l'apportai à la comtesse.—Voilà, m'écriai-je, en le lui montrant, voilà une chose qui me désespère! — Elle me témoigna son regret de me voir partir. Et comme j'essayais de lui exprimer ma reconnaissance de ses bontés, et le chagrin que j'éprouvais : J'emporterai d'ici, lui dis-je, de bien doux souvenirs! — Et vous en laisserez, me dit-elle.

Notre armée s'était concentrée près de Nœrdlingen. Je crus qu'il y aurait une affaire sanglante sur le terrain illustré par Gustave-Adolphe et par le grand Condé. Nous étions en bataille sur les hauteurs au sud de la ville, et les tirailleurs étaient en besogne. Le général de Klinglin m'ayant aperçu, m'invita à déjeuner avec lui. Nous voyions distinctement les lignes de l'ennemi, et la plaine présentait un spectacle curieux et animé. Nous fûmes surpris de voir tout à coup les tirailleurs des deux partis courir de côté et d'autre comme des fous, en poussant des cris qui ressemblaient bien plus à de la gaîté qu'à de la fureur. C'était un pauvre renard, qui, débusqué de sa retraite, s'était élancé au milieu des soldats, qui des deux côtés resserraient le cercle pour le prendre. Pendant cette chasse improvisée, qui dura assez longtemps, on n'aurait pas cru que ces hommes allaient bientôt après songer à s'exterminer. On envoya, de part et d'autre, des officiers, qui ne réus-

Digitized by Google

sirent à faire finir cette plaisanterie, que quand le renard fut pris.

On allait commencer tout de bon à se battre, quand le baron de Kray, notre général en chef, envoya un aide-de-camp au général qui commandait le corps d'armée ennemie (je ne sais plus qui, je crois fort que c'était Ney), pour le prévenir que les préliminaires de la paix ayant été signés, ainsi qu'il venait d'en recevoir l'avis, il l'invitait à suspendre l'effusion du sang, jusqu'à ce que le même avis lui fut parvenu. On convint qu'il y aurait suspension d'armes, et que les deux armées resteraient dans leurs positions respectives. Le bruit de l'armistice se répandit promptement; on le salua par des cris de joie. Les officiers et les soldats français se mêlèrent à nous; on roula des barriques de vin et de bière sur le terrain neutre, et on but ensemble de bonne amitié. Nous causâmes beaucoup entre officiers, et il s'établit des parties de passe-dix.

A la nuit, un coup de canon et la musique annoncèrent la retraite. On se sépara amicalement, en se promettant de se revoir le lendemain. Des feux nombreux furent allumés sur les deux lignes, et nous nous étendîmes par terre pour prendre quelque repos. Il n'y avait pas une heure que je dormais, quand nous fûmes réveillés, avec ordre de prendre les armes, en observant le plus grand silence. Nous décampâmes, en laissant du monde pour entretenir les feux et pousser les cris de veille, de trois minutes en trois minutes, d'après l'ordonnance. Nous marchâmes toute la nuit et la journée suivante, de sorte que nous gagnâmes deux marches sur l'ennemi. J'ai toujours pensé que ce bruit de paix n'était qu'une ruse, pour donner le temps à nos colonnes attardées de regagner la ligne d'opération.

Nous prîmes une bonne position près de Neuburg, et eûmes une journée de repos, en nous disposant à passer une revue le lendemain; mais l'ennemi ne nous le permit pas. Vers neuf heures du matin, au moment où les soldats venaient de manger la soupe, il fallut prendre les armes. Le lieutenant-colonel, qui

Digitized by Google

commandait en l'absence du colonel, me dit de monter à cheval, pour lui servir d'aide-de-camp. Nous nous portâmes rapidement en avant, ayant à notre droite un régiment d'infanterie bavarois, qui fit admirablement une attaque oblique à files ouvertes. Nous enlevâmes le plateau ; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup de monde. Mon sous-lieutenant Dombrowitz fut tué ; et deux de mes meilleurs amis, les comtes Prias et Inzaghy, furent blessés.

De la hauteur où nous étions, et où on établissait des batteries, nous découvrîmes une masse d'infanterie ennemie qui venait sur nous. Elle était fort loin encore, et avait à traverser une plaine, avant de nous attaquer. Nous manquions de cavalerie. Le lieutenant-colonel me fit partir au galop pour aller en demander au général en chef, qui était à un quart de lieue en arrière. Je fus arrêté par un marais qui m'aurait obligé à faire un long détour, si je n'avais eu le bonheur de reconnaître, par la nature de l'herbe, une ancienne chaussée au niveau du sol. J'avançai avec précaution, et parvins sans accident à l'autre bord. En quelques minutes, je pus exposer ma mission au général Kray.

Un vieil officier d'état-major lui représenta que le temps qu'il faudrait pour tourner le marais, qu'il jugeait impraticable, ne permettrait pas aux escadrons que je demandais d'arriver assez vite. Je pris alors la parole, et dis qu'ayant moi-même traversé le marais, je répondais sur ma tête d'y faire passer la cavalerie. Mon assurance inspira de la confiance au général, qui me donna quatre escadrons de dragons et deux de lanciers. Nous traversâmes le marais sans évènement, et les escadrons s'étant formés en marche, je les conduisis, suivant les instructions de mon lieutenant-colonel, sur le flanc de la colonne ennemie, au moment même où elle se portait sur notre plateau au pas de charge. Notre cavalerie y jeta le désordre, avant que cette infanterie eut eu le temps de se former en bataillon carré. Elle fut mise en déroute complète.

Le combat ne cessa que vers dix heures du soir, et mon

Digitized by Google

cheval, qui avait reçu une balle à la fesse, étant aussi fatigué que moi, je fus m'étendre par terre sous quelques arbres qui n'avaient pas été épargnés par les boulets. Au bout d'un instant, je m'endormis d'un sommeil si profond, que l'explosion d'un caisson, qui eut lieu à peu de distance, ne me réveilla pas. Je m'étais enveloppé dans mon manteau, et j'avais appuyé ma tête sur quelque chose. Cet oreiller était un mort ; je m'en aperçus le lendemain.

Nous continuâmes notre retraite sur Ingolstadt, que les ennemis investirent, et nous fûmes à Mühldorf, où il fut formé un camp régulier. Les Français, maîtres de la Bavière, s'y installèrent.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Mühldorf, ce 16 juillet (année 1800).

« Ma chère maman,

« Tu connois trop mon exactitude à t'écrire, pour ne pas douter de la peine que mon silence m'a fait à moi-même ; mais des marches forcées, et des affaires presque continuelles, m'ont tellement fatigué, que je n'ai eu ni le courage ni la force de courir pour trouver du papier et une poste qui reçut mes lettres. J'ai eu un moment agréable pour moi dans nos malheurs : le lieutenant-colonel m'a témoigné une confiance qui m'a donné une nouvelle vigueur. A l'affaire de Neuburg, il vint me trouver et me dit de monter à cheval, et de lui servir d'aide-de-camp. Pendant l'affaire, il me consulta plusieurs fois, et fut si content de mes réponses, qu'il redoubla d'amitié et de bonnes manières pour moi. J'ai eu beaucoup de bonheur, mais j'ai perdu deux amis dont la mort m'afflige encore : celle de mon malheureux capitaine me chagrine toujours extrêmement.

« Auguste Finguerlin se porte bien; il est venu souper et coucher chez moi, hier; et ce matin, il retourne à son régiment. Je lui ai fait faire aussi bonne chère qu'il m'étoit possible, et il s'en est bien trouvé; car ils meurent de faim aux avant-postes. Le capitaine de ma compagnie me dédommage autant qu'il peut de la perte du pauvre Perremans. Nous sommes très-liés ensemble, et il

Digitized by Google

me paroît avoir beaucoup d'amitié pour moi. J'ai reçu une réponse du frère de Perremans : elle est fort honnête, touchante, et peint la tendresse et l'union qui existoit entre les deux frères.

« J'ai couru beaucoup de dangers pendant les derniers combats, mais le bonheur m'en a toujours préservé; je crois que c'est parce que je n'y pensois pas, ayant autre chose à m'occuper. J'ai toujours le goût du métier, et fais exactement mon devoir. Je suis heureux et content; j'ai des amis; je jouis de la paix intérieure et d'une bonne réputation. Au reste, quoique je sois toujours, comme je te le dis, heureux et content, je ne crains point le dénouement, et ce n'est pas par forfanterie. Je t'assure que je l'ai vu de près, sans éprouver un frémissement. Le seul moment où le cœur bat, c'est pendant la marche; mais cette sensation n'est même pas désagréable.

« J'ai été d'ordonnance, pendant huit jours, chez le lieutenant-général comte de Baillet, qui m'a témoigné beaucoup de bienveillance. J'ai parlé au prince de Lambesc, qui m'a fait fort bon accueil. M. de Kray a des entrevues avec Moreau; et je crois que cela nous mènera à une trève, en attendant plus. Nous partons demain pour Alt-Œtting; adresse-moi tes lettres au quartier-général. Aie la bonté de dire à Clémentine, que j'ai à peine le temps de t'écrire un mot.

« Adieu, très-chère maman, je t'embrasse mille fois, et te prie de m'écrire souvent, toi qui as du temps de reste. Donne de mes nouvelles à ma sœur. J'embrasse mes oncles. Mes compliments et amitiés à tous ceux qui veulent bien se souvenir de moi. J'espère que tu vois M. et Mme de Finguerlin; je te prie de leur présenter mes respects et de leur dire que je n'ai pas oublié leurs bontés pour moi. Dis-leur aussi, que j'ai bien soin de m'informer d'Auguste, et que tout le monde fait son éloge. Gustave est enfermé dans Ingolstadt, mais on ne tire pas. J'ai dîné avec les deux frères, qui m'ont fait amitié à mon passage à travers cette ville. Le fils du baron de Kurzrock est cadet chez nous; il est assez joli garçon. J'ai parlé en sa faveur au lieutenant-colonel; j'espère que ma recommandation contribuera à le faire placer. »

Des négociations furent entamées, et on nous laissa tranquillement travailler à une forte tête de pont sur l'Inn. Malgré qu'il fût question de paix, les préparatifs de guerre continuèrent sur un pied formidable. Le commandement de l'armée, retiré à M. de Kray, fut donné à l'archiduc Jean.

Digitized by Google

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Au camp de Schœrding, ce 30 août (année 1800).

« En revenant de présider au travail des redoutes, on m'a remis tes lettres du 6 août, ma chère maman. Peu de jours auparavant, j'avois reçu ton billet par le père Clément. On parle aussi de paix dans nos parages, et on la désire, parce qu'on voit qu'on ne peut pas faire la guerre avec avantage, tant que le cabinet dirigera nos mouvements, et que la jalousie règnera parmi nos chefs. L'un contre-carre l'autre; et le second se réjouit de l'humiliation du premier. Affreuse campagne! Je compte plus tard te donner le détail des sottises du plan, et des âneries dont j'ai été témoin. Plus à portée de juger qu'un autre, employé souvent, comme je l'ai été, hors des rangs; c'est-à-dire avec un commandement détaché, et ayant la liberté de courir à droite et à gauche.

« En ce qui me regarde, comme je te l'ai toujours répété, je suis content et heureux : à cela près, des ressources pécuniaires, qui, à cause de la cherté excessive, sont assez basses. J'ai le bonheur d'avoir un excellent cheval. Ayant vendu l'autre avec profit, j'ai racheté celui-ci pour 14 ducats; et j'en aurois trouvé déjà 30. J'ai en outre un vieux cheval de bât alezan, qui a bien soutenu la retraite. Nous sommes assez tranquilles ici, et pas trop mal, sauf la crotte et la poussière qu'il fait continuellement. J'ai fait bâtir une jolie maison couverte en paille, comme l'ermitage de Vrécourt; et je m'amuse beaucoup d'une basse-cour d'une douzaine de poulets que j'élève autour de ma maison, qui est environnée d'arbres et de feuillage. Nous nous rassemblons tous les jours entre camarades, et nous apportons chacun nos dîners et soupers, pour pouvoir faire la conversation.

« J'attends avec impatience la fin de la trève, pour savoir si nous nous battrons, ou si nous ne nous battrons pas (1). Pour le bien général, je t'avoue que je désire la paix; et pour le mien, la guerre. L'armée de l'Empereur n'est plus en comparaison de ce qu'elle fut jadis. Les recrues que nous recevons, sont des enfants hauts comme des bottes; et l'esprit est passablement mauvais. Plus parmi les officiers, que parmi les soldats. Ils sont las de la guerre; et j'en pourrois citer quelques-uns qui m'auroient, je crois, dévi-

(1) Les hostilités étaient suspendues depuis l'armistice de Parsdorf, signé entre le général Moreau et M. de Kray, le 15 juillet 1800 (26 messidor, an IX).

Digitized by Google

sagé, parce que je montrois le désir de réparer nos revers et nos pertes.

« Il y a de bien grands vices dans notre service. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils sautent aux yeux de tout le monde, et qu'on ne veut pas les corriger; parce que l'on tient aux vieilles coutumes, et que personne ne veut être le premier à ouvrir la bouche. Ceux qui dirigent la machine sont un tas de vieilles perruques, qui croient que s'ils faisoient autrement qu'il y a deux cents ans, cela iroit tout de travers. Quoiqu'on soit assuré que notre tactique est vicieuse, par rapport à celle de nos ennemis, c'est égal; on ne la change pas. Les républicains, avec cent hommes, nous en tiennent en respect plus de mille, malgré la bravoure des chefs et de nos soldats; parce qu'ils savent étendre leurs gens, les disperser à propos, et toujours gagner nos flancs. Nous autres, nous ne savons que rester serrés comme des harengs, recevoir le feu de l'ennemi, et n'aller jamais que droit devant nous. Notre méthode étoit bonne jadis avec les Prussiens; mais maintenant, nous avons du désavantage, et beaucoup. Nous manquons de troupes légères à pied, et nous avons trop de cuirassiers, qui nous gênent plus qu'ils ne nous servent. On ne les emploie que rarement; et dans ces occasions, comme Messieurs les officiers de l'état-major ne sont pas toujours à leur place, pour éclairer les colonnes, ils n'ont qu'à rencontrer un marais ou un ravin, ils sont perdus. C'est ce qui leur est arrivé à Dillingen, cette année. Il n'en faut qu'un qui culbute, pour renverser les autres; et comme ils sont chargés de fer, ils ne peuvent plus se relever, et sont obligés de se rendre prisonniers.

« Quand je suis détaché avec une troupe, je n'en garde que le tiers réuni; et encore, je place sur deux rangs. J'éparpille les autres, autant pour dérober la connoissance de ma force aux ennemis, que pour me mettre à l'abri de ses surprises et de ses coups, qui deviennent incertains, n'étant pas dirigés contre une masse serrée. C'est ce qui m'a réussi à la bataille d'Engen, le 3 mai. Sans cette précaution et celle de garder mes flancs, j'aurois été infailliblement tué ou pris, au lieu que je n'ai pas perdu un homme.

« Une chose qui t'étonneroit parmi nous, c'est l'indifférence avec laquelle on se laisse prendre. Avant l'affaire, la moitié des officiers songent où ils fourreront leurs espèces, en cas qu'ils soient pris: les uns les cousent dans la doublure, d'autres les font couler dans leurs bottes etc., etc. C'est une adresse, ce me semble, de la part des républicains, de bien traiter nos prisonniers, parce que d'un côté, ils n'ont pas une longue résistance à redouter; et de l'autre, ils

Digitized by Google

espèrent que nous leur rendrons la pareille. Il seroit, je crois, utile d'examiner, dans un conseil de guerre, de quelle manière chaque officier a été pris; et d'infliger des punitions infamantes à ceux qui seroient convaincus de n'avoir pas fait humainement tout ce qu'il étoit possible. Croirois-tu, qu'après l'affaire de Memmingen, il y avoit, au quartier-général de Moreau, plus de 133 officiers autrichiens prisonniers! Je ne crains pas plus d'être pris qu'un autre, sûr de ne courir aucun danger; mais je ne le serai que lorsque je verrai qu'une résistance plus longue ne me serviroit qu'à faire massacrer mes gens, sans me tirer du péril, et sans pouvoir me faire un chemin au travers des ennemis. Il y a de mes camarades qui ont été pris jusqu'à quatre fois dans cette guerre, et qui n'ont pas fait toutes les campagnes, à beaucoup près.

» Dans la guerre avec les Turcs, c'étoit un phénomène qu'un officier se rendît; parce qu'on savoit qu'il en coûtoit la tête, et qu'aucun n'étoit jaloux de figurer sans tronc à Constantinople. Mais comme les François sont plus gracieux, et que leur pays est agréable, qu'on y vit presque pour rien, on se dit; « Si je suis pris, on m'échangera un jour; en attendant, je passerai bien mon temps. » Voilà une des nombreuses causes qui nous valent des échecs si fréquents. Il y en a bien d'autres qui sautent aux yeux. Quand on voudra parler, on n'aura pas de peine à les dire; mais l'amour du bien public n'est guère éloquent; ou du moins, sa voix est si basse, qu'on ne l'entend plus, ou qu'on prend ce qu'il dit pour des radotages. Adieu, chère maman; ceci n'est qu'un petit aperçu d'une partie de ce que j'ai vu, et que je te conterai, quand nous nous retrouverons. . . . . »

L'Empereur vint nous passer en revue, et sa présence au milieu de nous, anima le courage de l'armée. Étant d'ordonnance près de lui, j'eus l'honneur de manger à sa table. Le roi actuel de Wurtemberg (1), fils du prince héréditaire, s'y trouvait, ainsi que les généraux, les colonels, les officiers supérieurs, etc. La table était dressée sous une tente immense, et n'avait point de luxe; le service n'eut rien de brillant: c'était un dîner militaire. Le café et les liqueurs furent servis sur une

(1) A l'époque où ceci a été écrit, c'était le roi Guillaume, qui régnait en Wurtemberg. Ce prince, né en 1781, avait succédé, en 1816, à Frédéric, son père, dernier duc et premier roi de Wurtemberg.

Digitized by Google

longue table étroite, qu'on avait pour la desserte, et qui fut apprêtée à la hâte. On s'y tint debout; l'Empereur, de sa grosse voix, causant avec ceux qui étaient proche de lui.

Nous avions tous été choyés et accueillis dans les châteaux des environs. Le colonel désira répondre à cette bonne réception par une fête aux châtelaines. On construisit en bois un bâtiment à trois compartiments : pour le bal, le jeu, et le souper. Un de nos camarades qui avait été à l'école de Theresienstadt, se chargea de diriger les travaux, avec tous nos sapeurs, au nombre de quarante. D'autres s'occupèrent de la décoration; d'autres, enfin, du souper et de la police. Je faisais partie de ces derniers. Sans m'amuser à retracer ici tous les détails, je dirai seulement que la fête fut charmante, nombreuse, et que tout le monde fut satisfait. Le canon donna le signal de toutes les péripéties; les tables étaient numérotées, et servies par des grenadiers ayant le même numéro sur leur buffleterie. Nous étions douze commissaires, avec un ruban au bras, pour qu'on nous reconnut.

J'ai omis de vous dire une anecdote : le souvenir de cette fête me la remet à l'esprit. Mais pour vous la conter, il me faut retourner à plusieurs mois en arrière.

Le comte Carraccioli, comme je l'ai dit, était très-riche, garçon, et ne reculait devant aucune dépense pour se divertir. L'archiduc Charles était au château de Donau-Eschingen, chez le prince de Furstenberg; mon régiment n'en était qu'à une demi-lieue. Le colonel conçut, pour le carnaval, le projet d'une grande et belle mascarade, et il demanda l'agrément de S. A. I., qui daigna l'accorder, et y jouer un rôle. C'était une ambassade que S. H. Sultan Selim III, envoyait à l'archiduc, pour le féliciter sur ses hauts faits. Le colonel, qui devait être le pacha, fit confectionner à Vienne tous les costumes de la plus grande exactitude : le sien surtout était magnifique, et les nôtres très-convenables, suivant les grades. Rien n'avait été oublié : les queues de cheval, les petites flammes, etc. Cinquante de nos plus beaux grenadiers avaient été choisis pour

Digitized by Google

janissaires; la petite musique, avec ses divers instruments, accompagnait notre marche. Le drogman était un de nos chirurgiens, nommé Domitsch, né à Constantinople, et parlant le turc.

Nous nous costumâmes dans une grande maison, que le prince de Furstenberg nous avait assignée. Nous en partîmes dans le plus bel ordre, au son de la musique, et nous nous acheminâmes vers le château. Une foule immense garnissait les rues et les fenêtres.

L'archiduc, en grand uniforme, entouré de son état-major, nous attendait dans la grande salle des chevaliers (*Rittersaal*). Le pacha, sans omettre aucune cérémonie, remit à S. A. I. une lettre du Padischa, et fit, en turc, une harangue, que l'interprête traduisit. Tout se passa avec gravité, de part et d'autre. L'archiduc répondit, et invita l'ambassadeur à dîner, avec les officiers de sa suite. La salle était entourée de gradins, garnis de dames venues exprès, de plus de dix lieues à la ronde. Nous fûmes quitter nos costumes et nos barbes; et le soir, il y eut un bal magnifique, où le majordome de S. A. I. n'avait pas épargné les rafraîchissements. Ce fut notre musique qui joua pendant le dîner et le bal. Elle fut bien régalée, ainsi que les janissaires. Cette fête, dit-on, coûta au colonel plus de 10,000 livres, et je n'en fus pas surpris. Aussi fit-elle longtemps du bruit; non-seulement dans la contrée, mais à Vienne et en Allemagne.

Étrange contraste de la destinée des hommes de guerre, et de tout l'éclat d'une fête, au sort promis à la plupart de ceux qui embrassent notre glorieux état! Quelques semaines venaient de s'écouler à peine, que le comte Carraccioli était tué d'une balle au front, à la tête du régiment.

Je reprends le fil des évènements. Une forte garnison fut laissée à Mühldorf, et mon régiment fut envoyé en Haute-Autriche : le premier bataillon à Linz, notre ville de garnison; les deux autres furent cantonnés. Ma compagnie fut placée

Digitized by Google

dans le district de Saint Florian, abbaye superbe et nouvellement bâtie. L'église et les escaliers étaient garnis de statues; les caves, de vins excellents. On conservait dans les caveaux funéraires, la meule de moulin à laquelle avait été attaché le saint patron, lorsqu'il avait été martyrisé.

J'étais logé dans une grosse cense, à demi-lieue du château de Tillysburg, bâti par le fameux comte de Tilly, rival de Gustave-Adolphe, dans la guerre de Trente Ans. Les panneaux de tous les appartements étaient couverts de tableaux représentant ses hauts faits. Il y était peint partout, à pied ou à cheval, avec une toque, surmontée d'une grande plume rouge qui retombait jusque sur son épaule. Son pourpoint tailladé était de velours ou de satin vert pomme, ou bleu clair. Sa figure maigre, effilée, ses petits yeux vifs, sa barbe pointue, son nez déprimé et long, l'ensemble de sa physionomie, ne démentaient pas la férocité qu'on lui reprochait, et dont il a donné des preuves au sac de Magdebourg.

Le pays, quoique montagneux, était fertile et bien cultivé; il y faisait bon vivre, de toutes les manières. Le soir, les paysans, en revenant du travail, chantaient en partie des *Landlerische* ou chants nationaux, dont l'un ou l'autre d'entre eux improvisait le motif. Je ne me lassais pas de les entendre. Le dimanche j'allais à la messe avec mon hôte et les riches habitants. L'assemblée accompagnait l'office, pendant toute sa durée, de chants à demi voix, d'une harmonie ravissante.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

St. Florian, ce 26 octobre (année 1800).

« Si notre métier est parfois fatigant, parfois aussi il n'y a pas de chanoines qui soient aussi paisibles que nous. Dans ce moment-ci, par exemple, nous n'avons pas la moindre chose à faire, qu'à nous divertir ou à nous ennuyer, suivant que chacun a des dispositions à l'un ou à l'autre. Quant à moi, je mélange si bien mon temps, que je suis tout étonné à la fin du jour, qu'il soit l'heure de se coucher; il me semble toujours, que s'il y avoit encore deux heures à passer,

Digitized by Google

je n'en serois que plus content. Je ne sors cependant pas de mon cantonnement, qui, comme je te l'ai marqué, est d'environ deux lieues de circonférence ; aussi à présent, il n'y a pas d'habitant du pays qui connoisse mieux que moi les sentiers, les buissons, et, pour ainsi dire, jusqu'aux arbres. Les paysans sont bonnes gens ; ils s'accordent bien avec nous ; et quoique nous leur soyons un peu à charge, je suis persuadé qu'ils seroient fâchés si nous partions.

« Il y a, à une demi-lieue de chez moi, un château qui appartenoit jadis au fameux comte de Tilly, qui après l'avoir fait bâtir, le trouva trop petit, et le vendit. De main en main, il est venu aux chanoines de Saint Florian, qui n'y habitent pas ; et il sert présentement à une de nos manufactures de fusils. J'y ai été avant-hier : ce n'est qu'une enfilade de pièces, qui font le tour d'un carré parfait, flanqué par quatre tourelles. La situation est charmante, ainsi que le pays des environs. J'en ai vu peu d'aussi bien cultivé et d'aussi agréable. Il n'y a pas un pouce de terre perdu.

« Je t'assure, qu'au milieu des plaisirs et des divertissements de Hambourg, je n'ai jamais été si gai ni si content qu'à présent. Je me lève le matin sans inquiétude et me couche de même. L'exercice et la sobriété m'entretiennent en santé ; et loin de me fuir moi-même, je n'ai, quand je suis seul, que des pensers agréables. Quand je m'approche des soldats, je ne vois pas chez eux cet air froid et guindé, qu'ils ont vis-à-vis des autres officiers, et qui ressemble plus à la crainte et à l'éloignement, qu'au respect. Au contraire, sachant que je les aime et que j'ai du plaisir à causer avec eux, ils ne sont plus contraints quand je viens chez eux. Ils ne se cachent pas de moi, parce que j'ai leur confiance ; et je suis sûr que lorsque j'ai le dos tourné, ils ne disent pas du mal de moi, parce que je ne leur fais que du bien. J'ai fait cesser la tyrannie des bas-officiers, qui n'agissoient qu'à coups de bâton : il n'y a dans la compagnie, que le voleur et le raisonneur qui en reçoivent ; parce que l'un et l'autre sont indignes d'être soldats.

« Je t'assure, qu'il ne dépend que de l'officier, et des moyens qu'il emploie, de faire ce qu'il veut du soldat. Je n'ai qu'un mot à dire, ou même un signe à faire, et tout s'exécute. Pourquoi ? J'ai étudié le caractère de chaque homme, et j'ai connu ce dont chacun étoit capable. Loin de les abrutir par des mots grossiers ou de mauvais traitements, je les élève à leurs propres yeux, et leur persuade qu'étant plus que les autres hommes, ils doivent aussi plus être attachés à leurs devoirs et à leur honneur. J'ai trouvé moyen, sans heurter les droits du capitaine, de purger la compagnie, pour ainsi dire ; et d'en bannir ce qui nuisoit à l'accomplis-

Digitized by Google

sement de mon plan, qui n'est pas encore parfait, si tu veux, mais qui approche de la perfection. Du moins, depuis que je suis à cette compagnie, personne ne peut se plaindre d'avoir été puni injustement, et le nombre des punitions, depuis plus d'un an, ne monte pas à cinq ou à six.

« Il y a beaucoup d'autres officiers à la compagnie; mais quoique leurs principes fussent différents des miens, j'ai toujours su les y amener, par des moyens aisés, et proportionnés à l'intelligence de chacun. J'ai peu d'amis, mais je suis bien avec tout le monde. J'évite, par aucune légèreté, de donner la moindre prise sur ma conduite. Je fuis les sociétés des joueurs et des buveurs, quoique j'aime le vin et le jeu, pour ne pas me trouver entraîné dans de vilaines affaires, ou à faire des dettes. Voilà, ma chère maman, et ma conduite et ma façon de penser, du moins quant à ce qui t'intéresse. J'ai le bonheur d'avoir l'estime de mes chefs et de mes camarades, tant par rapport à ma conduite devant l'ennemi, que dans l'intérieur du service, et avec cela un bon témoignage de ma conscience. C'est là le secret de mon bonheur et de mon contentement. . . . . »

Un jour, au rapport, le sergent me dit que six soldats logés dans une ferme demandaient à être changés. Comme le logement était bon, je fus étonné, et je m'enquis du motif qu'ils alléguaient. Le sergent me répondit qu'ils se plaignaient d'être troublés, presque toutes les nuits, par un revenant. Je partis d'un éclat de rire; mais reprenant mon sérieux, j'ordonnai au sergent de m'amener ces hommes. Les ayant interrogés, ils me contèrent que dès que l'horloge de Saint Florian sonnait minuit, un fantôme blanc, couvert de chaînes qu'il secouait, paraissait au bout de la haie de clôture, et s'avançait vers la maison, où il disparaissait. Mes soldats étaient nés en Bohême, pays de traditions et superstitieux par essence. Je me fis donner par eux tous les détails, et leur promis de leur faire marquer un autre logement, si le revenant se présentait encore.

Eux partis, je dis à mon sergent de venir me trouver le soir, à onze heures. Il vint, et nous fûmes nous coucher le long de la haie en question, avec nos armes blanches et nos cannes. A l'heure précise de minuit, nous entendîmes un bruit de

Digitized by Google

ferraille, et la lune qui nous éclairait, nous fit apercevoir une figure blanche de la tête aux pieds. Nous la laissâmes approcher à vingt pas, et quittant notre embuscade, nous courûmes dessus l'épée haute. Voyant qu'il avait beau secouer ses chaînes, et que nous ne nous arrêtions pas, l'esprit prit la la fuite. Au bout de quelques pas, il s'entortilla dans son linceul, et tomba le nez en terre. Je lui labourai le dos à grands coups de plat d'épée. Il demanda grâce, et je lui ordonnai de me dire pourquoi il s'amusait à tourmenter mes soldats? Le pauvre diable me répondit en pleurnichant, qu'il était d'intelligence avec une des filles de la maison qu'il ne pouvait voir que la nuit, depuis qu'il y avait garnison dans la ferme; et que s'étant aperçu que les soldats croyaient aux esprits, il en avait joué le rôle, pour les faire déloger.

Vers la mi-octobre, j'avais été invité à un grand dîner et à un bal, dans un château voisin; lorsque, dans le temps que je m'en donnais à cœur joie, il m'arriva une Ordonnance, qui ne m'ayant pas trouvé à mon logement, était venu me chercher où j'étais. C'était un ordre de me trouver le lendemain à Linz, à onze heures du matin, avec du linge et des vêtements de rechange. Je n'avais pas de temps à perdre pour faire mes dispositions, et je quittai bien à regret cette agréable réunion, ainsi que les autres officiers.

Le régiment se mit en marche pour Braunau, d'où je fus expédié avec une mission pour le général Moreau, qui était à Munich. Je montai dans une calèche allemande avec Piringer, et me hâtai autant que le permettait des chevaux de réquisition, faute d'autres.

Moreau avait son quartier-général, non à Munich, mais à Nimphenburg, maison de plaisance de l'Electeur de Bavière, à environ une lieue de la capitale. Il me reçut poliment; me dit que je ne pourrais repartir que dans deux jours, pendant lesquels il m'offrait la table et le logement, que j'acceptai. Moreau était d'une taille ordinaire; il avait un air de douceur,

Digitized by Google

quoique froid ; la figure pleine, l'œil vif et spirituel. Ses yeux étaient pleins d'expression. Au demeurant, sans être bel homme et sans traits distingués, il était agréable. Il portait une lévite bleue à grand collet, avec une broderie en or sur le bord ; et quand il sortait, il mettait une écharpe tricolore.

M'ayant proposé de faire une promenade avec lui, il me donna un de ses chevaux. Il passa en revue une demi-brigade arrivée de la veille. Je ne gardai pas mes yeux dans ma poche. La cavalerie que je vis, était bien tenue; mais l'infanterie me parut misérable.

Le général avait à dîner quinze ou seize personnes, il me plaça près de lui. Les autres convives étaient les généraux Ney, Lecourbe, Richepanse, Decaën, et d'autres moins élevés en grade. Ces braves gens se tutoyaient, et quand les officiers leur adressaient la parole, ils les traitaient de Citoyen général. Je trouvais cela fort bizarre; d'autant que deux ou trois fois, on s'oublia jusqu'à me parler ainsi. Du reste, je n'eus qu'à me louer des prévenances et des attentions de tout ce monde-là.

Le dîner était splendide, et les vins fins n'y furent pas épargnés. Je crois bien qu'ils provenaient des caves électorales. Moreau me sembla plus sobre que les autres. Son langage était pur, mais parfois légèrement ampoulé. J'avais toujours parlé français avec lui et avec les autres; et ils avaient paru surpris qu'un Allemand connut si bien leur langue. Moreau soupçonna ce que j'étais; et pour s'assurer si j'étais réellement un Germain, il me mit aux prises avec un officier supérieur de hussards, avec lequel je causai longtemps. Je parlais l'allemand plus purement que lui; et comme, sans me vanter, j'étais moins obtus, je l'éblouis complètement. Il me crut plus tudesque qu'un Viennois; et assura au général que je parlais comme un prince.

Après le café, le général Moreau me prit dans l'embrasure d'une fenêtre, et me tenant sous le bras, me dit : — Ah! ça, nous sommes seuls, et je vais vous avouer que je ne vous crois pas plus Autrichien que moi : vous êtes Français. Votre

Digitized by Google

figure, votre façon d'être et de parler, votre ton, tout, me persuade que nous sommes compatriotes. N'attribuez pas à la curiosité la question que je vous fais, mais au désir de vous être utile. Si vous êtes émigré, comme je le crois, ouvrez-vous à moi ; et si vous voulez revoir votre patrie, je vous en donnerai les moyens ; vous ne serez pas le premier à qui j'aurai rendu ce service.

Nous étions trop près des temps où une confidence imprudemment faite, avait coûté la vie à une foule de braves gens, dans une situation semblable à la mienne ; aussi, bien que je ne doutasse en aucune façon de la loyauté du général, je jugeai à propos de lui répondre d'une manière évasive : il en prit ce qu'il voulut. Du reste, je le remerciai beaucoup de ses offres obligeantes, et l'assurai qu'étant officier au service d'Autriche, et tout entier à mon métier, la pensée de faire un voyage en France ne s'était jamais offerte à mon esprit. — Je n'insiste pas, me dit-il, en secouant la tête, car croyant mériter la confiance, je ne l'arrache pas. Mais si jamais l'envie vous prend de faire un voyage chez nous, soit pour vous promener, soit pour vous occuper des intérêts que vous pouvez y avoir (si ce que je suppose est vrai), écrivez-moi, ma réponse ne se fera pas attendre, non plus que tout ce qui vous sera nécessaire pour faire sûrement ce voyage, qui peut-être vous effraie, après tout ce qui s'est passé dans ce malheureux pays. Heureusement les temps sont changés, et l'on ne fusille plus les émigrés, pris même les armes à la main. Si le sort de la guerre vous faisait tomber en notre pouvoir, réclamez-vous du général Moreau : vous trouverez en lui un ami. — Cette bonté et cette franchise me touchèrent jusqu'au fond du cœur. Je lui pressai la main qu'il me présenta, et l'assurai de tous les sentiments que j'éprouvais.

Pendant mon court séjour au quartier-général, je fis plusieurs connaissances, entre autres celle de La Biffe, aimable jeune homme, aide-de-camp du général Decaën.

Je rapportai à l'archiduc Jean les dépêches du général

Digitized by Google

Moreau, et répondis à toutes ses questions, ainsi qu'à celles du général Laüer, son quartier maître général. Je gardai seulement le silence sur les propositions qui m'avaient été faites.

J'avais à peine rejoint le régiment, que nous reçûmes l'ordre du départ. Nous marchâmes par un temps affreux, pour nous approcher de l'ennemi, dont les avant-postes étaient à sept ou huit lieues en avant de Munich. L'armée était sur trois colonnes, et avait une forte réserve de grenadiers. Mon régiment faisait partie de la droite (1).

---

(1) Les négociations entamées depuis plusieurs mois, pour amener la paix entre la France et l'Autriche, ayant échoué définitivement vers le milieu du mois de novembre 1800, l'armistice avait été rompu. Les hostilités reprirent immédiatement en Allemagne, entre l'archiduc Jean, à la tête de l'armée impériale, et le général Moreau, commandant en chef de l'armée dite du Danube (28 novembre 1800, 7 frimaire an IX).

Digitized by Google

VII

Le manuscrit des *Souvenirs du comte de Neuilly* contient de nombreuses pages consacrées à la campagne des deux derniers mois de l'année 1800. C'est après avoir hésité longtemps, que je me suis décidé à les laisser de côté pour leur substituer la *relation* que le jeune officier écrivit pour sa mère, au lendemain de la campagne. Mme de Neuilly avait conservé ce petit cahier, qu'elle ne dût pas recevoir sans émotion. Il est jauni par le temps; l'écriture en est grosse et courante, et ne rappelle que de loin les lignes élégantes du manuscrit des *Souvenirs*, tracées de l'écriture fine, correcte, et presque féminine, que M. de Neuilly a conservée jusqu'à plus de quatre-vingts ans.

Cette *relation*, M. de Neuilly ne l'avait point relue lorsqu'il rédigea ses *Souvenirs*. Ce qui le fait voir aisément, c'est l'omission de certains détails, de légères interversions dans les faits, et le silence gardé sur quelques incidents (une blessure entre autres). A ces différences près, la fidélité essentielle du récit, composé dans la vieillesse de l'auteur, éclate à chaque page. Disons encore que M. de Neuilly, dans ses *Souvenirs*, est toujours resté en deçà de la vérité, quand il s'est agi de raconter ses périls à la guerre et ses actions d'éclat. En le comparant avec lui-même, à cinquante ans de distance, on le trouve plutôt disposé à diminuer qu'à exagérer ce qui lui fit honneur. Il est vrai qu'en dédiant sa relation à sa mère, il lui a promis *qu'il se vanterait de tout.*

Le lecteur y trouvera des faits de peu d'importance; cependant, j'ai cru devoir les conserver : si à l'époque où cette relation fut écrite, les moindres détails intéressèrent le cœur d'une mère, le temps écoulé leur donne aujourd'hui cette qualité qu'on prise si fort sous le nom de couleur locale. Ils font bien connaître les vicissitudes de la vie militaire, et montrent sous leur aspect réel la misère, les privations, les traverses d'une armée maltraitée par la fortune. Quelque vivante que fût la narration écrite un demi-siècle plus tard, elle ne pouvait avoir ce caractère de la vérité prise sur le fait, et ce coloris jeune et vif qui fait le charme d'un récit. (*M. de B.*).

Digitized by Google

RELATION

De ce qui m'est arrivé pendant la campagne d'hiver, depuis le 19 novembre 1800, jour où nous quittâmes nos cantonnements, jusqu'au 1er janvier 1801.

Infandum. . . . . .
Regina jubes tantum renovare dolorem.
VIRGILE. Eneid.

A MA MÈRE.

Je suis sûr d'avance que ces détails t'intéresseront, puisqu'ils me regardent, et que ta tendresse m'est bien connue. Tu ne t'arrêteras pas au style, qui est celui d'un soldat. Je te raconterai ce qui m'est arrivé, simplement, et du mieux que je pourrai. Si je parle avantageusement de ma personne, c'est moins par fanfaronnade, que par fidélité dans la narration. D'ailleurs, ma plus grande satisfaction en faisant mon devoir, a été de penser que tu serais contente de moi; et nous avons tant souffert, qu'il serait injuste de nous envier le petit plaisir de nous vanter de nos peines.

Reitling. Janvier 1801.

Digitized by Google

J'étais tranquillement dans mon quartier près Saint Florian, lorsque mon capitaine vint chez moi, me dire qu'on allait de nouveau tenter le sort des combats. La suspension d'armes finissait le 25 du mois (1). J'avoue que cela me parut hors de vraisemblance, connaissant l'état et l'esprit actuel de l'armée. L'ordre de partir me tira du doute. Quelque peine que cela me fit, j'embrassai mes jolies hôtesses, et tout touché de leurs adieux, je montai à cheval, et les quittai le 19, à cinq heures du matin.

La première marche fut jusqu'à Linz; la seconde, jusqu'à Efferding. Mes quartiers furent d'autant meilleurs, que le capitaine était resté en arrière.

Le 22, nous vînmes à Peuerbach, et je logeai à une lieue de la ville, chez le père de mon domestique Piringer. Le bon vieillard, qui est un riche maître de forges, mit toute la maison sans dessus dessous, pour me recevoir convenablement. Secondé de sa femme et de ses autres enfants, il me prodigua toutes les attentions imaginables; il me remercia de mes bontés pour son fils, et me le recommanda de nouveau. C'est un brave garçon, mon Piringer : un peu maladroit, mais honnête, fidèle, attaché. Il m'a sauvé la vie par ses soins, dans ma maladie de Lindau. Il est rare de voir un serviteur aussi désintéressé, et aussi reconnaissant de ce qu'on fait pour lui. Au reste, il est plus riche que moi, et me sert plus par attachement, que pour le peu que je lui donne.

Le 23, nous vînmes à Neukirchen, et y séjournâmes le 24. J'y fus mal logé; et à peine si je pus avoir à dîner.

Le 25, le régiment se rassembla à une demi-lieue de Passau; et le même jour, nous traversâmes cette ville, et allâmes cou-

(1) Novembre 1800.

Digitized by Google

cher à deux mortelles lieues de là. J'eus le plaisir de voir mon cher lieutenant-colonel, qui commande un bataillon de grenadiers.

La compagnie qui était de deux cent cinquante-deux hommes, n'eut que deux mauvaises baraques où on pouvait à peine se retourner. Comme il faisait froid, je laissai coucher dans ma chambre autant de monde qu'il en pouvait tenir. Je fis cuire deux chaudières pleines de pommes de terre, et deux gamelles de soupe, pour ceux des gens qui étaient dans la maison; et je ne mangeai pas autre chose moi-même.

Le 26, nous marchâmes depuis sept heures du matin jusqu'à près de dix heures du soir, sans repos et sans nourriture; et pour nous réchauffer, on nous logea au milieu d'un champ labouré, à une pluie battante. J'étais d'une humeur de chien; moins à cause de ce que je souffrais, qu'à cause des malheureux soldats, qui n'avaient rien à manger; et qui, pour de l'argent, ne trouvaient rien. Je ne fermai pas l'œil de la nuit, qui me parut d'une longueur affreuse.

Nous restâmes le lendemain, jusqu'à midi, sur cette maudite place, et en partîmes avec joie, croyant que nous serions mieux. Je crus que nous n'arriverions jamais! Il semblait que les villages se reculaient à notre approche. Il était deux heures du matin, lorsque le spectre du régiment arriva dans la forêt qui devait être notre gîte. Je dis spectre, parce que ce qui restait de nous, n'était plus que l'ombre d'un corps. Les soldats, n'ayant rien mangé depuis deux jours, et n'ayant plus de souliers, restèrent en chemin, et se couchèrent dans la boue, sans pouvoir faire un pas de plus. De toute la compagnie, il n'y avait que moi, le sergent, un appointé, et quatre hommes. Le reste ne vint que le lendemain. Il ne fallait pas être sorcier, dans ce moment, pour prévoir nos défaites.

Le 28, nous ne fîmes qu'une demi-lieue, pour donner le temps aux traîneurs de rejoindre. La pluie cessa; mais l'hu-

Digitized by Google

midité et la boue n'en furent pas moins grandes, jusqu'au lendemain soir, où il commença à geler.

Le 29, nous nous mîmes en marche, à six heures du matin. Nous fûmes contraints de faire halte pendant plus de deux heures, parce que l'on avait oublié de faire savoir, qui, de la cavalerie ou de nous, marcherait à la tête de la colonne. Le major Langer m'envoya pour chercher les marmites. J'eus toutes les peines du monde à les rassembler; et je n'arrivai au camp que longtemps après les autres. A peine avais-je commencé de manger, que l'on vint m'avertir que j'avais l'inspection. J'allai à la grand'garde, et j'y passai la nuit, sur une botte de paille.

Le 30, notre avant-garde ayant passé la Vils, à Vilsbiburg, et chassé l'ennemi par-delà Landshut, nous prîmes position en deçà de la rivière. Les *Manteaux rouges*, ayant fait plusieurs prisonniers, leur coupèrent la tête (1). Mon Piringer, que j'avais envoyé en avant, m'apporta du pain blanc, une bouteille de vin, et une oie fort grasse. Je m'en fis une soupe délicieuse, que je mangeai avec mon capitaine.

Nous espérions aller à Landshut, mais l'ordre nous vint de nous réunir à la grande armée, et d'en venir former l'aile droite.

Le 1er du mois (2), nous marchâmes vers Dorfen; mais comme la marche était trop forte, nous n'y vînmes que le lendemain.

(1) Les *Manteaux rouges* (corps francs autrichiens), sont recrutés en Valachie, en Moldavie, et sur les frontières turques. Ces corps sont toujours aux extrêmes avant-postes, et ne frayent pas avec le reste de l'armée. Ils sont mal disciplinés, et commettent souvent des horreurs. Leur nom leur vient de la couleur de leurs manteaux. Ils se frottent le corps de graisse, pour se défendre contre la vermine. On les sent d'un quart de lieue. (Note du manuscrit des *Souvenirs du comte de Neuilly*).

(2) Décembre 1800.

Digitized by Google

Nous avions bien soupé et bien bu, et nous ronflions sur la paille, auprès du feu, lorsqu'à minuit, mon capitaine qui était couché près de moi, se plaignit de douleurs dans tout le corps. Comme il est d'une mauvaise santé, je lui conseillai d'aller au village, où était mon domestique, avec mes chevaux, et de voir si cela n'irait pas mieux. Il suivit mon conseil, et comme nous étions à Dorfen, je reçus de lui un billet au crayon, où il me mandait qu'il était si malade, qu'il ne pouvait plus aller avec nous, et qu'il me remettait le commandement de sa compagnie.

Le 2, nous passâmes outre Dorfen, et nous marchâmes par un chemin abominable, jusqu'à une lieue et demie de Buch, où était l'ennemi. Nous risquâmes de rester embourbés dans un marais coupé par des fossés pleins d'eau, qu'il fallut franchir. Plusieurs de mes camarades, moins bien montés que moi, firent la culbute, et pensèrent se casser le col. Mon cheval, qui est Croate de nation, est léger et adroit; il passe sur toutes les planches, et saute les haies et les fossés, comme un chevreuil. Il me revient à sept louis, et j'ai pu en avoir treize. Mais je n'en pourrais trouver un pareil à si bon compte.

La pluie commença à tomber à cinq heures de l'après-midi, et dura jusqu'au soir du jour suivant. Nous n'avions point d'abri, et le vent était fort. Nous avions faim et soif; le sommeil m'accablait. Je fis cuire de la farine, qu'un soldat me donna, avec de l'eau, du sel, et de la graisse. L'estomac rempli de ce détestable ragoût, j'avalai deux verres d'eau-de-vie, et je m'endormis, comme si j'avais été dans un bon lit. A une heure du matin, les soldats m'éveillèrent pour manger de leurs provisions. Ils avaient été en patrouille, et avaient ramassé du pain, des poules, et de la viande fumée. Je ne me fis pas prier, et je jouai de la mâchoire, mieux que je ne l'aurais fait à la table de l'Empereur. Je me rendormis par là-dessus, jusqu'au moment du départ, qui eut lieu à cinq heures.

Digitized by Google

La fusillade commença peu après (1), et notre premier ordre de bataille en vint aux mains, que nous étions encore à plus de deux lieues en arrière. Nous avançâmes à travers la forêt, et débouchâmes. Le bataillon général, dont je suis, marchait à la tête; et le bataillon colonel avait la réserve. Nous étions au milieu du village de Buch, lorsque la cavalerie et les canons se précipitèrent sur nous dans leur fuite. C'était une confusion, qui n'eût jamais d'exemple. Je sautai dans un jardin pour ne pas être écrasé, et j'appelai mes gens après moi. Malgré les coups de canon et de fusil de l'ennemi, notre bataillon général et celui de lieutenant-colonel, sortirent sur la gauche, et tout en désordre que nous étions, nous tombâmes avec vigueur sur l'ennemi, et le repoussâmes jusqu'au second village, dont j'ignore le nom. Comme les boulets balayaient un passage étroit où on se précipitait, j'arrêtai la compagnie, et lui fis faire un détour, à la droite d'une maison, qui nous couvrit. Je m'avançai ensuite à une centaine de pas plus loin, et postai ceux que j'avais avec moi contre une haie pour arrêter la cavalerie ennemie, dont deux régiments cherchaient à nous couper. Je me doutais qu'en voyant une troupe serrée, ils ne s'aventureraient pas. Je restai en bonne posture, jusqu'à ce que notre droite, ayant été vigoureusement repoussée, nous fûmes contraints de nous retirer sur l'Isen, parce que les Français occupaient le chemin de Dorfen.

Je m'en allais tranquillement à côté du capitaine Schrœder, lorsque je reçus une balle à l'épaule. La douleur fut si vive, que je poussai un cri. Étant déjà faible, le cœur me manqua; et j'allais tomber, si un soldat ne m'avait soutenu. On m'apporta de l'eau dans un casque; cela me remit un peu. J'avais le bras engourdi et enflé, et j'étais persuadé que la balle était restée

(1) C'est dans cette journée du 3 décembre 1800, qu'eut lieu la bataille de Hohenlinden, « *l'une des plus grandes de ce siècle, qui en a vu livrer de si* extraordinaires ». (THIERS, *Histoire du Consulat et de l'Empire*).

Digitized by Google

dans la plaie; mais par bonheur, elle s'était arrêtée contre l'os. J'en fus quitte pour une contusion qui me fit souffrir plusieurs jours.

Nous nous reformâmes sur la hauteur, près d'Isen. L'ennemi était sur nos talons. Il s'était logé derrière des fermes sur la hauteur opposée, et nous avait déjà tué quelques hommes, lorsque le général Fresnel demanda cent hommes de bonne volonté et un officier, pour reprendre ces maisons. Chacun était rendu par la faim et la fatigue, et mon bras me faisait mal. Fâché de voir que personne ne se présentait, je pris mon épée de la main gauche, et me proposai. Le colonel et les officiers majors m'applaudirent. J'appelai quelques braves de la compagnie, qui me servent comme de gardes dans chaque affaire : aussitôt, il sortit des rangs plus de monde qu'il n'en fallait. Je courus à leur tête sur l'ennemi, et le chassai, non sans peine, des fermes et même d'une partie de la forêt. J'avais quelques dragons près de moi; j'en fis partir un, ventre à terre, pour demander au général qu'il m'envoyât une division d'infanterie et de la cavalerie pour me soutenir; et sans attendre davantage, je me mis à la poursuite de l'ennemi.

La nuit me surprit au milieu du bois, et comme j'étais trop échauffé pour remarquer mon chemin, je n'eus pour m'orienter que les coups de fusil. Mes gens étaient dispersés, et je n'avais avec moi qu'une douzaine d'hommes de la compagnie, un *Manteau-rouge*, et un dragon de Coburg. Je suivis le chemin qui me parut nous ramener en arrière; mais je pris justement le mauvais. Il me conduisit, il est vrai, à la lisière du bois; et à peu de distance j'aperçus des feux que je pris d'abord pour ceux de nos piquets; cependant, le bruit qu'ils faisaient me les rendit suspects. Je laissai ma petite troupe dans le bois; et seul, je m'avançai à la faveur des haies, jusqu'à la maison près de laquelle était le plus fort piquet. Je me glissai jusqu'à une dizaine de pas du feu, et me tapis dans une encoignure entre la haie et un amas de bûches. J'eus une sueur froide, quand je reconnus distinctement aux voix et aux uniformes, que j'étais

Digitized by Google

tombé au milieu d'un poste de Français. Leurs discours, dont je ne perdis pas un mot, ne me rassurèrent nullement. Ils parlaient tous à la fois, et racontaient leurs exploits de la journée, tout en étant très-occupés à dépecer un veau, et à plumer des poules. L'un d'eux s'écarta, et demeura assez longtemps contre mon tas de bûches. Je retenais mon haleine. Si malheureusement j'avais toussé, ou même respiré un peu fort, j'étais perdu. Quand ce drôle fut parti, je me retirai tout doucement, par où j'étais venu, et j'évitai une patrouille qui venait de poser les petits postes. Je me coulai dans un fossé qui était aux trois quarts plein d'eau, et marchai à quatre pattes plus de cinquante pas, avant de rentrer au bois, où je rejoignis mes gens qui étaient déjà inquiets sur mon compte. Nous retournâmes sur nos pas, et nous n'avions pas fait une lieue, que nous fûmes reconnus par une troupe. C'étaient deux compagnies du régiment, et des dragons, qui venaient me chercher, et en même temps reconnaître les positions de l'ennemi. Je ne puis exprimer la joie que j'eus en me retrouvant au milieu d'eux.

Je revins avec eux sur mes pas, et chemin faisant, je racontai au capitaine ce qui m'était arrivé. Je lui proposai d'enlever ce piquet français, qui ne s'y attendait pas; mais il ne le voulut pas, pensant que cela ne servirait qu'à donner l'alarme à l'armée, sans nous être utile. Nous visitâmes toute la chaîne des postes, et retournâmes bien fatigués à Isen.

L'armée l'avait déjà abandonné. Nous mîmes nos soldats en quartier dans les auberges, et nous nous établîmes chez M. le Curé, qui pour de bonnes paroles, nous donna à chacun une bouteille de vin, de la soupe à la semoule, et un canard rôti. Sa nièce et sa servante m'apportèrent tout ce qu'il fallait pour changer, puis elles firent bien sécher mes vêtements et mes bottes. Le bon Curé me frictionna lui-même l'épaule avec une sorte de baume, qui me produisit un effet merveilleux.

Le 4, à six heures, nous partîmes pour Dorfen, où était le

Digitized by Google

régiment. On allait marcher, lorsque nous arrivâmes. Je trouvai là, le jeune Sercey, de Valenciennes, qui me donna deux tablettes de chocolat; et je partis avec la colonne pour Neumarkt, à sept mortelles lieues de là. Nous allâmes, un de mes camarades et moi, coucher dans un moulin, après en avoir fait déguerpir des Hongrois qui ne s'y conduisaient pas bien. Le froid était presque insupportable.

Le 5, nous vînmes à Neu-Œtting, c'est-à-dire dans un bois, près de cette ville, sur les bords de l'Isen. Les soldats avaient fait du butin en ustensiles de cuisine et provisions de bouche. Ils me traitèrent.

Le 6, on fit venir le régiment près de Mühldorf. Le 7, nous entrâmes dans les redoutes. Les vivres étaient rares, et d'une cherté horrible. Le premier jour, j'allai diner au Cygne, mais je me promis de n'y plus retourner. Mon domestique me déterra un boulanger chez qui, un de mes camarades et moi, allâmes nous établir; c'est-à-dire y dormir une couple d'heures, pendant le jour. Pendant la nuit, nous étions sous les armes, crainte de surprise.

Le 8, je fus de service dans la batterie n° 1, et je ne fermai pas l'œil. L'ennemi était à un quart de lieue des palissades. S'il avait attaqué, c'était moi qui devais recevoir son premier effort. Outre la batterie, j'avais une *traverse* et le *tambour* à défendre, avec trois cent soixante hommes. J'avais pour me seconder l'Enseigne de ma compagnie (qui est beau-frère de celui qui a le bureau d'assurance dans le Neuwall, à Hambourg, et un sot, par dessus le marché). Presque toute la nuit, je me promenai sur le parapet, pour plus de précaution; car un officier qui se laisse surprendre, est déshonoré, ou du moins doit l'être.

Le général Cavassini, qui était de jour, vint, à trois heures du matin, me trouver, et demander si un de mes gens savait le

Digitized by Google

chemin de Vieux-Mühldorf, où étaient nos postes avancés. Je lui dis que je le connaissais d'autant mieux, que trois mois auparavant, j'y avais campé, et y avais été commandé pour faire des abattis. Il me pria de vouloir bien conduire son aide-de-camp chez le colonel de Coburg dragons, qui commandait les avant-postes, pour s'informer si le rapport qu'on avait envoyé concernant les mouvements de l'ennemi, était juste. J'allai avec mon compagnon, jusqu'aux sentinelles ennemies, et de là, chez le colonel. Il nous dit que la veille, les Français avaient fait beaucoup de mouvements; qu'on les avait vu courir dans la forêt; et qu'on avait entendu presque tout le jour la musique turque. Il ajouta qu'il ne croyait pas cependant à une attaque.

Nous rendîmes compte au général de notre course, et il nous fit déjeuner avec lui. Je fus relevé à trois heures après-midi; et j'allai me décrasser dans la ville, et dormir quelques moments.

Le 10, le général français Ney, dont le frère, dit-on, est à notre service, fit demander un pourparler par un trompette.

Les Français ayant passé l'Inn, à Wasserburg, nous fûmes contraints de nous retirer, et d'abandonner les ouvrages de Mühldorf, le 11, à cinq heures du matin. Nous vînmes, le même jour, à Burghausen, où nous fûmes mis en quartier. J'eus mon billet chez un apothicaire, qui se montra « extrêmement hon-« nête. » La fille de la maison était fort jolie, et toute la famille me traita bien. Nous espérions rester plusieurs jours dans cette ville; mais le lendemain, à midi, nous en partîmes pour Laufen. Il resta pour garnison notre 3e bataillon, avec le major Langer.

Le 12, nous n'arrivâmes qu'à onze heures du soir à notre gîte qui était un bois plein de neige; et à quatre heures du matin, il s'agit de marcher vers Salzburg.

Digitized by Google

Le 13, le bataillon général reçut ordre de prendre la position de Montigelberg; et le bataillon colonel, celle de Bergheim. Le lieutenant-colonel Lind, commandait le bataillon général, dont je suis. Il alla reconnaître le terrain, et nous plaça en plein champ dans la neige jusqu'à mi-jambe. Je fis nettoyer une place contre un arbre, faire un abri avec de la paille, et un bon feu, près duquel je m'étendis avec quelques-uns de mes camarades. Nous nous endormîmes une couple d'heures, et nous fîmes ensuite un cent de piquet.

Depuis le 12, on se battait continuellement vers notre gauche, et les Français tentaient les efforts les plus vigoureux pour emporter les passes de Reichenhall. Nos troupes se défendaient avec bravoure. Le canon de gros calibre et la mousqueterie faisaient un tel fracas dans les montagnes, qu'il y avait de quoi rendre fou : c'était comme les éclats et le roulement du tonnerre, renvoyés sans fin par les échos des gorges et des rochers. Les chamois, perchés sur la pointe des pics, s'en précipitaient, et se jetaient à travers nos bataillons, comme s'ils avaient été poursuivis par le cor d'Astolphe. Les soldats en tuèrent plusieurs.

Le 14, vers midi, nous croyions l'ennemi battu, quand tout à coup on vint nous avertir que le régiment de Gemmingen s'était laissé surprendre à Laufen, et que l'ennemi avait passé la Salza avec une division; et que dans un moment nous allions l'avoir sur les bras. Notre bataillon colonel eut ordre de marcher, et soutint le combat assez longtemps. Ne croyant pas que nous devions prendre si vite part à l'action, je commençai une partie de piquet. A peine les cartes étaient-elles données, que le lieutenant-colonel arriva au grand galop, et me dit : « Mon cher Brunet, prenez votre compagnie, et suivez-moi. » Mes gens étaient rassemblés, aussi je fus bientôt prêt. Il s'agissait de repousser les tirailleurs ennemis qui s'étaient logés dans le bois, et cherchaient à gagner notre droite, pour nous couper.

Notre position n'était pas des plus agréables. A notre gauche,

Digitized by Google

la Salza; derrière nous, une autre petite rivière nommée la Saal; sur notre flanc droit, une chaîne de montagnes, couverte de bois. L'ennemi avait une partie de la forêt et toute la plaine jusqu'à un hameau, qui couvrait notre front et était garni de nos flanqueurs. Je reconnus vite l'endroit où je devais attaquer; et auparavant, je détachai un caporal et vingt hommes, pour couvrir ma droite, et j'en envoyai un autre avec quelques volontaires pour cacher ma marche. J'exhortai la compagnie à me faire honneur, et à se bien conduire : jamais je n'ai vu une meilleure contenance que celle de la compagnie. J'avançai au pas redoublé jusqu'à environ quarante pas de l'ennemi, et mes soldats restèrent serrés comme à l'exercice, malgré le feu qui était des plus vifs. Je fis donner une décharge, et je fonçai à la baïonnette sur un bataillon de chasseurs. Ces gaillards s'ouvrirent pour me laisser passer, et me prendre au milieu d'eux; mais heureusement, je pénétrai leur dessein. Je fis faire une conversion à droite, et me jetai contre la montagne, ne croyant pas possible à des hommes d'y grimper. J'arrêtai l'ennemi près d'un quart-d'heure; mais il envoya un détachement, qui vint par des chemins impraticables se loger au-dessus de moi, et me fusiller. Dans ce moment, notre gauche plia, et me laissa presque environné. Ne me voyant plus en état de résister, je songeai à la retraite.

J'entrai dans le bois, et en me serrant, autant que possible, contre la montagne, je voulus chercher à rejoindre le bataillon. Le capitaine Weiss survint avec une poignée de monde, et se joignit à moi. Il me dit que l'ennemi avait le village et la route, et que notre retraite était coupée. Je n'étais pas d'humeur à me rendre sans combat. Je proposai au capitaine de gagner la crête des montagnes, et d'aller sur Matt-See; mais il me pria en grâce de n'en rien faire; et je crois qu'il ne lui aurait pas été possible de me suivre, à cause de son embonpoint, et des rochers qu'il fallait gravir.

Nous suivîmes donc le chemin frayé dans les bois. Nous espérions être sauvés, quand nous vîmes venir à nous un peloton

Digitized by Google

de cavalerie ennemie, et une quantité d'infanterie qui nous barrait le chemin. Je ne balançai pas, et je gagnai la montagne, suivi du peu de monde qui me restait. Les Français nous saluèrent d'une décharge, et tuèrent deux hommes et le capitaine. Pour me tirer des pattes de la cavalerie, je me fourrai dans le taillis, mais les balles sifflaient toujours. Une d'elles me frappa au genou, mais comme sa violence fut amortie par les petites branches, elle ne pénétra pas. En gravissant les rochers à quatre pattes, je m'écorchai les mains, et je parvins enfin à la crête du sommet; où je ne fus pas peu désappointé, en voyant que je me trouvais au bord d'une ouverture large et profonde qui séparait deux montagnes.

Je tins conseil avec mes gens; et nous résolûmes de tenter le saut périlleux, plutôt que de nous rendre. Je me laissai glisser sur le derrière jusqu'en bas, et j'en fus quitte pour une rude secousse; mais un soldat n'ayant pas bien pris ses mesures, et étant chargé de son fusil et de son sac, se rompit le col en tombant.

Le versant de l'autre côté, était moins rapide, et nous pûmes le gravir sans beaucoup de peine. Ayant ce rempart naturel entre les Français et nous, nous nous reposâmes un peu. Mais les tirailleurs étaient à notre poursuite; ils furent bientôt à l'endroit dont nous venions de partir. Aucun ne se hasarda à franchir ce passage si difficile. Ils se contentèrent de nous tirer plusieurs coups, que nous leur rendîmes avec usure; après quoi, ils s'éloignèrent, et nous laissèrent tranquilles. Cependant, comme je craignais qu'ils ne vinssent à passer plus loin, je reformai mes gens, et les conduisis, par le haut de la montagne, jusqu'à une hauteur pelée, d'où j'aperçus notre armée qui avait fait halte, et avait arrêté l'ennemi.

Je vis que pour rejoindre le gros, il me fallait passer un ruisseau; et qu'il n'était pas bien sûr que la cavalerie ennemie ne me coupât pas le chemin, si elle m'apercevait. Tout en cherchant un moyen de tirer ma troupe et moi de ce mauvais pas, je jetai les yeux vers une petite vallée derrière moi, et j'aperçus

Digitized by Google

une maison qui me parut habitée. J'y portai mes pas, et après avoir frappé à plusieurs reprises, voyant qu'on ne m'ouvrait point, je fis enfoncer la porte. Aussitôt des cris partirent de la chambre. Je m'avançai pour rassurer ces malheureux. Quand ils virent tant de soldats, couverts de crotte et de sang, et dans une toilette facile à s'imaginer, ils crurent leur dernière heure venue. Ils se jetèrent à mes genoux et me demandèrent pitié. Je les relevai et les rassurai de mon mieux. Le langage de ces pauvres gardeurs de chèvres était un jargon comme celui des Iroquois; je ne les entendais guère, et ils eurent assez de peine à me comprendre. Je promis une récompense à celui qui me conduirait, par des chemins détournés, aux avant-postes autrichiens. Le plus jeune garçon, un joli enfant de treize à quatorze ans, dit qu'il me mènerait à Bergheim, sans être rencontré de personne. Ces bonnes gens donnèrent à mes soldats du pain et du lait; et à moi, me firent cuire une couple d'œufs.

Sous la conduite de mon petit guide, je m'avançai, avec mes gens, par un chemin où, avant nous, il n'était jamais passé de soldats. Nous traversâmes plusieurs précipices sur des ponts tremblants; et à la brune, nous passâmes à gué le petit ruisseau, non loin duquel nous trouvâmes le premier poste autrichien. Je donnai un petit écu à mon guide, et le renvoyai fort content.

Il y avait au piquet, un capitaine des hussards de Ferdinand, avec une division. Comme il n'avait point d'infanterie, il me pria de rester auprès de lui. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'étais trop fatigué pour rejoindre le régiment.

Nous mîmes des vivres en réquisition. Ma compagnie eut un veau, un demi cochon, sept miches de pain, trente-six pots de vin, et huit d'eau-de-vie. J'eus, pour ma part, de l'anisette, du kirchwasser, et du genièvre, autant que j'en voulus; j'en remplis deux cruches, que j'emportai. Nous fîmes rôtir une oie, le capitaine et moi; et mangeâmes une omelette au lard. Nous

Digitized by Google

bûmes comme des outres; et nous nous endormîmes, après avoir visité nos postes.

A minuit, deux coups de fusil partirent, qui m'éveillèrent. J'envoyai une patrouille, qui me rapporta que quelques chasseurs à cheval étaient venus par hasard donner contre nos vedettes, et que dès qu'on les avait reconnus, ils s'étaient enfuis à toutes jambes. Je me recouchai tranquillement sur la paille, auprès du feu, et me rendormis profondément.

Vers trois heures, l'ordre vint de rejoindre nos régiments respectifs. Je pris un guide, qui me mena à un quart de lieue de Bergheim, où était le bataillon général. Chemin faisant, je rencontrai le général Wolfskehl, qui me demanda mon régiment et mon nom. L'ayant satisfait : — Monsieur le comte, me dit-il, on a beaucoup parlé de vous chez le lieutenant-général, prince de Lichtenstein; on y a fait votre éloge, et le prince vous témoignera son contentement, dès qu'il vous verra. Adieu, mon cher comte, je suis charmé d'avoir fait votre connaissance. Puis s'adressant à mes gens : — Mes amis, vous vous êtes bravement conduits, et si toute l'armée en avait fait autant, cela irait mieux. — Je traduis littéralement ses propres paroles.

On me croyait pris ou tué, lorsque j'arrivai au bataillon. Le lieutenant-colonel après s'être assuré que c'était bien moi, se débarrassa de ses couvertures, et m'embrassa à plusieurs reprises. — Vous voilà, me dit-il; je me console de la perte des autres! — Il fut bien surpris quand je lui dis que je lui amenais tout mon monde. Il vint les voir, les fit avancer près des feux, et m'ayant mené au sien, me fit coucher à côté de lui sur la paille. Nous vidâmes, avec quelques officiers, une de mes cruches, et mangeâmes un morceau du cochon, et le quart de l'oie, que j'avais prudemment empaquetée.

Le lendemain 15, nous fîmes l'arrière-garde. Comme j'avais envoyé mon cheval à Frankenmarkt, je fus obligé de faire le chemin à pied. Mais trop fatigué de la veille, je m'étendis sur

Digitized by Google

un canon, et m'y endormis. La voiture était dure; pourtant, je ne me réveillai qu'en arrivant.

Nous vînmes camper à demi-lieue de Neumarkt. Je me fis faire une panade en arrivant, et distribuai le prêt aux soldats; après quoi, je m'enveloppai dans mon manteau, et dormis sur la neige; comme un prélat, sur le duvet.

Le 16, le brouillard était froid et si épais, qu'on ne voyait pas à quatre pas devant soi. Mais la marche ne fut pas très-longue, et nous passâmes la journée assez tranquillement.

Le 17, dans la matinée, l'ordre vint que l'arrière-garde, commandée par le général Leppert, ayant été battue, nous eussions à nous tenir prêts à nous mettre en bataille, au premier coup de fusil. Une heure après, le canon commença à ronfler; et nous allâmes prendre position au-delà de Frankenmarkt, qui fut pillé par nos maraudeurs. Nous restâmes dans le bois, jusqu'à ce que l'ennemi fût très-près; puis nous nous rangeâmes en avant d'un hameau entouré d'une plaine peu considérable, et terminée de tout côté par des bois.

On fit la faute de ne pas assez garnir notre droite, et les chasseurs s'y glissèrent. Je ne sais par la faute de qui, notre front se trouva tout d'un coup découvert. Une cinquantaine de Français entreprenants, s'en vinrent nous tirailler à quarante pas, et nous tuer du monde dans nos rangs. Le jeune archiduc Ferdinand était au milieu de nous; je me trouvais justement être le plus près de lui. Il fut un peu surpris d'entendre siffler les balles. Son Mentor, le colonel Bianchi, me demanda s'il n'y avait personne devant notre front. Je répondis que je ne le croyais pas. — Comment, Monsieur, vous voyez cette faute, et n'y remédiez pas! — Mon colonel, répondis-je, quand il y a des officiers supérieurs, un subalterne n'a qu'à obéir aveuglement. Si S. A. R. me l'ordonne, je suis prêt à attaquer. — Le jeune prince me dit : — Allez, mais vite! — Je commandai :

Digitized by Google

Marche! et je marchai à grands pas vers la forêt, où était environ un bataillon.

A ma première décharge, l'ennemi ne tint pas, et se retira en désordre. Je me mis à sa poursuite, et j'avais déjà gagné un petit vallon, quand, en me retournant, je ne vis plus près de moi qu'une poignée d'hommes. Les autres n'ayant pas mangé depuis plusieurs jours, et sans souliers, n'avaient pu me suivre. J'envoyai le sergent pour les faire hâter; et avec le peu que j'avais, je tiraillai, jusqu'à ce qu'une forte colonne ennemie se glissa sur ma droite. J'allais être fait prisonnier, si je n'avais gagné au pied. J'avais cette grosse capote, que j'ai apportée de Hambourg, et les pieds enflés et sanglants; néanmoins, je regagnai la lisière du bois avec la légèreté d'un daim. Mon sergent fut pris avec deux hommes, et il y en eut quelques-uns de tués.

Je reçus un petit renfort, et j'avançai de nouveau, en faisant un feu roulant. Un jeune officier de chasseurs perdit la vie. Mes gens lui prirent sa montre et son argent. Il avait sur lui un paquet de lettres et de chansons assez jolies, qui furent mon partage. Je courus un grand danger dans ce moment : un chasseur français, qui était posté derrière un arbre, me laissa approcher jusqu'à la portée de pistolet; et comme j'étais en avant de mes gens, il eut le temps de m'ajuster. Il tira, et sa balle me frisa la poitrine. Comme il se sauvait, le pied lui manqua, et il tomba sur le nez. Alors un soldat s'élança sur lui, et le tua d'un coup de crosse.

Peu de moments après, j'entendis tirer derrière moi ; je crus que j'étais coupé, et n'osai remonter par le même chemin où j'étais venu. Je me jetai à gauche, et cherchai à sortir du bois, pour rejoindre le régiment. J'attrappai un mauvais passage, car je me trouvai justement devant deux de nos canons. Les chasseurs qui me poursuivaient, sortirent du bois, presque en même temps que moi; et les canonniers les voyant, tirèrent un coup à boulet, qui ne me fit rien ; et un à mitraille, qui me couvrit de terre, et tua plusieurs ennemis. Je criai de toutes

Digitized by Google

mes forces à l'artillerie de ne plus tirer; mais le vacarme était si grand, que l'on n'aurait pas entendu tonner. Il fallut me résigner à mon sort. Je puis assurer que j'étais si fatigué, que la mort me paraissait un bien.

Je m'en tirai cependant, grâce à mon bonheur inouï à la guerre. Pendant que nous nous amusions à brûler de la poudre, l'ennemi avait pris les devants; et gagnait à droite et à gauche, par la forêt, les deux côtés de la route par où nous devions nous retirer. On s'aperçut trop tard de la sottise qu'on avait faite, de ne pas mieux garder nos flancs, et la retraite ne fut qu'une fuite véritable.

Je m'en allai au pas ordinaire avec quelques braves gens qui ne m'avaient pas abandonné. Si j'avais suivi la même route que les autres, il m'aurait fallu courir comme un Basque, ou bien j'aurais été pris. Mais la fatigue et la faim m'avaient presque ôté les forces. J'avalai un verre d'eau-de-vie, qu'un soldat me donna, et je continuai ma route, par un petit sentier qui me conduisit, sans rencontre d'ennemis, jusqu'aux environs de Vœlabrück, où je cherchai un gite.

Il était nuit. Toutes les portes étaient fermées, crainte de pillage. Je frappai inutilement à plusieurs. Enfin, j'entendis parler deux femmes, à peu de distance, et je m'adressai à elles pour avoir un coin où je pusse me réchauffer. Elles furent d'abord effrayées; mais quand je leur eus dit qui j'étais, elles m'engagèrent poliment à les suivre. Nous traversâmes un joli jardin, et parvînmes à une maison fort propre.

J'étais fait comme un diable, et je fus stupéfait d'entrer dans une chambre bien meublée. Un homme de cinquante ans, et une femme encore jeune, qu'une de mes conductrices avait appelée, me firent asseoir, et me présentèrent du vin, en me priant de prendre patience jusqu'au souper. Quoique je pusse faire ou dire, il fallut me laisser tirer mes bottes par la servante. On me donna une chemise blanche, des bas et des pantoufles, et on m'apporta de l'eau et du savon. Cela me rendit une nouvelle vie.

Digitized by Google

Nous discourions de guerre, et mes hôtes m'écoutaient avec intérêt, quand quatre ou cinq maraudeurs croates frappèrent. On leur ouvrit sans défiance, parce que j'étais dans la maison avec mes soldats. Ces coquins se précipitèrent vers la cave et la cuisine, et voulurent enlever ce qui y était. La servante poussa les hauts cris. Je sautai sur mon épée, et j'accourus. Ils ne se dérangèrent pas pour moi ; et comme je leur ordonnai, en mauvais polonais, de sortir, ils me répondirent qu'ils avaient faim et soif aussi bien que moi, et qu'ils voulaient rester. La colère me saisit, et je criai à mes gens, qui étaient en haut, de descendre. Je saisis moi-même un de ces messieurs par le bras, et le poussai. Il fit mine de se défendre ; alors, je tirai mon épée, et lui en allongeai un coup sur le visage, qui fut couvert de sang. Mes soldats, sans savoir de quoi il s'agissait, sautèrent sur les Croates, et à coups de crosse, les jetèrent dehors.

Ainsi, un bienfait n'est jamais perdu. Si ces honnêtes bourgeois ne m'avaient pas reçu, ils auraient été pillés, comme tant d'autres.

Je dormis comme on peut croire; et le lendemain, bien remis de ma fatigue, je fis mes adieux et mes remercîments à mes hôtes, qui tout en pleurs, me souhaitèrent un bon voyage.

Le 18, j'appris, chemin faisant, par un caporal de la compagnie, que le régiment campait près de Schwanstadt. Je m'acheminai vers cette petite ville, où je rencontrai mon fidèle Piringer, qui, fort inquiet de moi, me cherchait partout. Il me conduisit chez un de ses parents, où je fus soigné on ne peut mieux.

Nous ne restâmes pas longtemps à Schwanstadt, car vers deux heures après midi, l'arrière-garde ayant été de nouveau mise en déroute, nous fûmes contraints de nous retirer lestement, et de gagner Lambach, malgré les charriots et les canons qui embarrassaient la route, et dont la plupart tombèrent entre

Digitized by Google

les mains des ennemis. Nous traversâmes la ville, et repassâmes la Traun, à onze heures du soir.

Mon sergent ayant été pris à l'affaire du 17, je fus obligé de faire toutes les écritures de la compagnie; et presque seul, tout le service; d'autant qu'il ne me restait que deux bas-officiers, et qui ne savaient ni lire ni écrire.

Le prince Schwartzenberg, qui commandait l'arrière-garde, le 19, ayant été vivement poussé, perdit canons et bagages. Par une faute impardonnable, ceux qui étaient préposés pour brûler le pont de Lambach, allumèrent à la hâte les matières combustibles; et sans s'inquiéter si elles prendraient feu ou non, décampèrent à toutes jambes, en voyant les premiers ennemis. A cause de l'humidité, le pont ne brûla point; et l'avant-garde française se trouva sur notre dos, à deux heures après midi, sans que nous nous en doutassions. Peu s'en fallut que la moitié de l'armée ne fut prise. Nous nous retirâmes en désordre deux lieues plus loin; et le lendemain, nous marchâmes au-delà de Kremsmünster.

Le 20, pendant la nuit, les Français prirent les devants; et se trouvèrent sur notre passage, vers les quatre heures après midi. Heureusement, qu'ils n'étaient pas en force, car ils nous auraient totalement coupés. On canonna et on fusilla de part et d'autre. Vers le soir, il y eut une espèce de suspension d'armes; et les avant-postes des deux partis burent ensemble aux dépens des moines de Kremsmünster. Sur le soir, ils devinrent si tendres, qu'ils s'embrassèrent.

Nous marchâmes toute la nuit et le jour suivant, 21, où nous traversâmes la ville de Steyer. On fit un traité avec l'ennemi, dont j'ignore les clauses (1); mais depuis ce jour, on ne tira

(1) L'armistice fut signé à Steyer, entre l'archiduc Charles, qui venait de recevoir le commandement de l'armée impériale, et le général Moreau.

Digitized by Google

plus un coup de fusil. Nous nous retirions chaque jour; et l'ennemi venait coucher à l'endroit dont nous étions partis.

Le 22, nous vînmes à Amstetten; et le 23, à Strengberg. Nous souffrîmes extrêmement du froid, et le brouillard était si épais, que plusieurs soldats perdirent la colonne. Nous passâmes comme à l'ordinaire la nuit dans le bois. A peine si je pus fermer l'œil, quoique les soldats m'eussent fait un abri avec des branches et de la paille. Ils firent rôtir la moitié d'un gros cochon, et une bonne soupe, avec des oies et des poulets; et nous mangeâmes jusqu'à minuit.

J'avais du vin et de l'eau-de-vie qui me soutinrent, car j'aurais été gelé sans cela. Mon chapeau, pendant que je dormais, tomba dans le feu, et fut entièrement consumé. Je fus contraint de prendre un casque de soldat. Je brûlai aussi un pan de ma redingote et toute une manche de mon manteau.

Le 24, la marche fut d'une longueur terrible; et l'officier de l'état-major général ayant fait une confusion, nous fûmes obligés de marcher deux heures de plus, avant de trouver notre camp. Nous passâmes la nuit, sans paille, et presque sans feu, dans un bois peu fourré; de manière que nous avions le vent et la fumée de tous côtés.

Le 25, nous campâmes sur une montagne de plus d'un quart de lieue de hauteur, près de Mœlk.

Le 26, nous passâmes près de Saint-Pœlten, et allâmes dans le bois de Juttendorff, qui appartient au comte de Piis. Nous y restâmes jusqu'au premier de l'an, jour où nous rentrâmes dans de mauvais cantonnements, mais toujours préférables à d'excellents bois.

Cette campagne me coûta six bas-officiers, et quatre-vingt-dix-sept soldats.

Digitized by Google

VIII

Une suspension d'armes ayant eu lieu pour entamer les préliminaires de la paix, nous allâmes à Steyer, où nous restâmes quinze jours, que nous employâmes à rétablir l'ordre, réparer les armes, vêtements et chaussures, et à nous décrasser, ce qui n'était pas superflu. De là, nous fûmes envoyés en cantonnements le long du Danube : l'état-major et le premier bataillon à Krems; les deux autres furent distribués par compagnies dans de gros villages.

Il était temps que cette campagne se terminât; les officiers étaient dégoûtés, les soldats exténués, et si elle eut duré encore un mois, l'armée aurait été fondue. Le lieutenant-colonel qui avait pour moi autant d'amitié que de confiance, m'ouvrait son cœur, et me contait en français ses appréhensions et ses ennuis; il ajoutait qu'il voudrait qu'un boulet y mit fin. Je cherchais dans l'avenir une lueur d'espérance, que je ne trouvais pas. Par bonheur, la paix se fit, et nous pûmes respirer.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Reitling, à 10 lieues de Vienne, ce 3 janvier 1801.

. . . . . .

« . . . . . Actuellement, je suis tranquille, mes peines sont oubliées, et je ne songe qu'à jouir du présent. J'ai un excellent quartier : du repos sans désœuvrement, l'esprit tranquille et paisible. J'ai des livres, et tout va le mieux du monde.

Digitized by Google

Avoue cependant qu'il n'y a pas d'état au monde, où il y ait des contrastes aussi forts que dans le mien. C'est là ce qui me le rend cher. Aujourd'hui, nous sommes réduits à envier le sort d'un misérable, qui repose au moins tranquillement la nuit; le lendemain, nous nous trouvons traités, logés, couchés, comme des princes. Parfois, nous nous arrachons les aliments les plus vils et les plus détestables; d'autres fois, nous nageons dans une abondance digne d'un vrai Sardanapale. La gaîté assaisonne notre genre de vie; et dans des moments où d'autres seroient dans le désespoir, nous rions et chantons. Croirois-tu qu'environné presque de tous côtés, et ne voyant devant moi que la prison ou la mort, je chantois une chanson militaire. Les soldats me voyant si gai, ne soupçonnoient pas leur position. On s'accoutume à l'idée de la destruction, de manière à marcher à la mort d'un air serein et sans battement de cœur. Mon bonheur est inouï à la guerre. J'ose dire que peu ont risqué autant que moi, et que pas un n'a eu des blessures si heureuses.

On croit à la paix; et moi, je crois la guerre impossible : j'ai mes raisons. Je crois l'Empereur trop raisonnable pour hasarder une campagne avec des troupes épuisées par la fatigue et les revers. On ne s'imagineroit jamais ce que nous avons tous souffert. Les troupes ont manqué de pain et d'argent pendant plusieurs jours; elles étoient rendues par les marches forcées; la plupart n'ayant ni souliers, ni manteaux, ni guêtres; et beaucoup, point de culottes. Combien de fois n'avons-nous pas invoqué l'archiduc Charles, comme le seul Dieu tutélaire en état de remédier à nos maux! En effet, à peine a-t il paru à l'armée, qu'il y a eu de l'ordre dans les marches; on a pourvu à la nourriture et à l'habillement des troupes. Enfin, chère maman, l'ange sauveur de la monarchie a paru, et les soldats ont cessé les murmures.

« Si une cabale de Cour n'avoit pas mis Kray à la place de l'archiduc, nous n'aurions jamais essuyé ces revers, et nous n'aurions pas l'humiliation d'être aux portes de Vienne, comme nous y voici aujourd'hui. D'un autre côté, Kray ayant été mieux secondé en Italie, auroit rendu de bons services. On parle de beaucoup de fautes qui ont causé la perte de la bataille de *Hohenlinden*, le 3 décembre; mais je ne veux pas porter un jugement téméraire sur mes chefs. Si nous nous revoyons un jour, je pourrai te parler plus à cœur ouvert.

« Presse encore M. de Buol; il peut tout par l'archiduc. La place de capitaine est une des plus agréables : ils sont souverains de leur compagnie, et ont beaucoup de prérogatives. La différence des appointements est peu sensible jusqu'à la compagnie.

Digitized by Google

	flor.	kreutz.	rations de pain	rations de fourrage	
L'enseigne.	20 . . .	20	2	2	par tête.
Le lieutenant.	23 . . .	20	2	2	
Le premier lieutenant. .	27 . . .	40	2	2	
Le capitaine-lieutenant.	40 . . .	»	3	4	
Le capitaine en pied. .	75 . . .	20	3	4	

« Outre cela, le capitaine a tant par mois, pour entretenir l'armature et les souliers de chaque soldat, et d'autres revenant-bons, qui demandent trop de détails pour t'en instruire.

« (Il faut 9 florins pour 1 louis. 60 kreutzer font 1 florin. Ainsi, juge s'il faut de l'économie pour vivre).

J'étais logé chez un riche meunier, qui avait une très-belle maison, près de ses moulins, et douze ou quinze garçons pour les exploiter, sans compter la domesticité de sa maison. J'avais un appartement de trois pièces bien meublées, bien claires, et avec une jolie vue. Mon hôte ne voulut pas entendre parler de paiement pour ma nourriture; alors, je lui déclarai que je mangerais à sa table; ce qui le flatta infiniment, à cause de mon titre.

Je me remis à exercer ma compagnie; et peu de temps après, j'aurais pu rentrer en campagne. Il est vrai que j'étais bien secondé par les autres officiers, avec lesquels je vivais, hors du service, comme avec des frères.

Un matin, je reçus l'ordre de faire préparer des logements pour une vingtaine d'officiers prisonniers, qui, ayant été échangés, retournaient en France. Je résolus de leur donner à dîner, et j'en parlai à mes hôtes, qui s'y prêtèrent de la meilleure grâce du monde; j'obtins, non sans peine, de payer ce qui ne ferait pas partie des provisions du ménage. Je fis prendre les armes à ma compagnie, et je fus, en promenade militaire, au-devant de mes convives. Je les rencontrai à trois quarts de lieue, et leur fis mon invitation, qu'ils acceptèrent avec empressement; on les conduisit à leurs logements, où ils se mirent dans la meilleure tenue que leur dénuement leur permettait.

Nous eûmes un couvert très-propre et un dîner excellent,

Digitized by Google

abondant et bien servi. On mangea beaucoup, on but de même, et on fut très-gai, surtout au dessert. Je fis les honneurs de mon mieux, un air d'entente cordiale était répandu sur toutes les figures. Ayant demandé à un vieux chef de bataillon s'il avait servi avant la révolution, il me répondit que oui, dans les chasseurs du Gévaudan, où par suite de l'émigration des officiers, il était devenu capitaine. — J'ai combattu, lui dis-je, contre votre régiment, en Belgique, à la bataille de Rouvroy, à telles enseignes que j'y fus blessé. — Serviez-vous dans votre régiment actuel? — Non, j'étais dans les hussards. Cet officier me fixa attentivement..... — N'avez-vous pas sauvé la vie à un officier de mon régiment? — Oui, je l'ai même fait échanger par le crédit d'un général hollandais. — A ces mots, il se leva de table, se précipita à mon cou, en me nommant son sauveur. Il se tourna vers ses camarades, leur raconta avec feu ce que j'avais fait pour lui; puis m'embrassant de nouveau : — Que de fois j'ai parlé de vous, s'écria-t-il! Ma femme et mes enfants vous bénissent, et j'ai toujours demandé à Dieu de vous revoir, avant de mourir, pour vous dire que vous n'avez pas obligé un ingrat!

Cette scène nous avait tous attendris, et les compliments m'assaillirent de tous côtés. — Nous allons boire à notre heureuse rencontre, après tant d'années et de dangers, lui dis-je, en donnant ordre d'apporter le café et les liqueurs, et de préparer du punch. Nous prolongeâmes le festin, bien avant dans la nuit, et je fis promettre au commandant Legrand que nous déjeunerions ensemble, le lendemain, avant son départ. Tous ces messieurs vinrent prendre congé de moi, et me remercier de mon bon accueil, en m'assurant qu'ils ne m'oublieraient jamais. Legrand ne se sépara de moi, qu'en versant des larmes. Je lui offris de l'argent, mais il refusa, en disant qu'il en avait assez pour sa route, et que d'ailleurs il m'en devait déjà. Je connus alors combien il est doux de faire du bien à qui a le cœur reconnaissant.

Le colonel me manda à Krems, et me dit qu'il m'avait choisi

Digitized by Google

pour aller dans le Bannat de Temeswar prendre le commandement d'un transport de trois à quatre mille prisonniers, pour les conduire à la frontière de France, ou jusqu'à l'endroit où je rencontrerais les troupes françaises. L'escorte devait m'être fournie par les garnisons qui se trouveraient sur ma route; après quoi, je prendrais quatre cents hommes du régiment, pour aller jusqu'au but.

Je me mis en route, et voyageai aussi rapidement que me le permirent des chevaux de réquisition. Les ordres étaient arrivés avant moi à Temeswar, et je trouvai tout disposé pour le départ. Mes étapes étaient fixées, et ce qui me fit grand plaisir fut d'avoir séjour à Presbourg. On ne peut se figurer combien les denrées étaient à bon marché en Hongrie. Pour quinze sols (monnaie de France), je fis un repas succulent, dans la première auberge de la ville.

Je trouvai en arrivant à Linz, les quatre cents hommes du régiment, que je devais prendre avec moi; et je profitai des quatre jours de repos, pour organiser mon transport. J'avais feint pendant toute la route, de ne pas entendre un mot de français, pour mieux étudier ceux à qui j'avais affaire. Je divisai les prisonniers par compagnies et par escouades, et je choisis parmi les plus intelligents ceux qui devaient commander aux autres, et me répondre de leur conduite. Je nommai pour adjudant un Franc-comtois nommé Mottet, qui était de Vauvillers. Il parlait allemand, et me servait de trucheman dans mes rapports avec tous les autres. Je fis un ordre du jour très-sévère, que je lui donnai à traduire en français, et à lire trois jours de suite aux prisonniers. Je leur annonçais mon intention de les bien traiter, et veiller à ce que rien ne leur fit défaut en route; et j'ajoutais que ceux qui manqueraient à l'ordre ou à la discipline seraient sévèrement punis, attendu que j'avais sur eux un pouvoir discrétionnaire, qui allait même jusqu'à faire fusiller ceux qui se permettraient le vol, les voies de fait, et la rébellion. Je fis part à mon colonel, qui vint me voir, de mes dispositions, et il les approuva.

Digitized by Google

J'avais ma compagnie, et une autre commandée par un de mes amis ; et nous voyageâmes commodément dans une calèche, avec des chevaux de réquisition. Comme nous avions nos chevaux de selle, que nos domestiques menaient en main, nous cheminions alternativement sur le flanc de la colonne, précédée, suivie et flanquée, par nos soldats. Cela avait l'air d'une petite armée, et personne ne pouvait quitter son rang, surtout pendant la marche, sans permission. Je faisais observer la plus sévère discipline : ceux qui se permettaient d'y manquer étaient punis aussitôt. Ces gaillards-là n'étaient point à plaindre; en arrivant au logement, ils trouvaient tous leur souper prêt, et des chaussures lorsqu'ils en manquaient. J'en vins bientôt au point de les connaître tous; en général, ils étaient gais et jaseurs. Lorsque je cheminais à côté de la colonne, j'étais quelquefois forcé de me tenir à quatre, pour m'empêcher de rire de leurs jazzis et de leurs chansons grivoises. Un certain jour, l'un d'eux s'érigea en orateur, et se mit à narrer un épisode de la révolution, dans lequel il se vantait d'avoir joué un rôle. J'écoutai avec grande attention, tout en ayant l'air de penser à autre chose,

En 1790, le Gévaudan était dans un état d'exaltation effrayant. On attaquait, on incendiait, les châteaux; on massacrait les nobles. Un de ceux-ci, dont le château avait été pillé, M. d'Escayrac, s'était réfugié chez son ami, M. de Clarac, à quelques lieues de chez lui, lorsqu'une horde de brigands se présenta chez ce dernier, et le somma d'ouvrir ses portes au peuple. Au lieu de cela, M. de Clarac, confiant dans ses préparatifs de défense, leur conseilla de se retirer pour éviter les malheurs qui pourraient leur arriver. Furieux, ces démons commencèrent à ébranler les grilles et les portes, en faisant feu sur les fenêtres, d'où on leur résistait. La lutte durait depuis quelque temps, lorsqu'il arriva un renfort considérable aux assaillants, qui avaient vu tomber beaucoup des leurs, sans être découragés. Le château fut investi de toutes parts, et le petit nombre de ses défenseurs ne leur permit pas de faire face

Digitized by Google

partout. Les servitudes brûlaient, et une des portes ayant cédé aux coups de hache et aux pièces de bois dont ils se servaient comme de bêliers, ces messieurs se réfugièrent dans un caveau dont ils barricadèrent la porte, de manière à être sûrs qu'elle ne pouvait être enfoncée.

L'œuvre de pillage commença, et une partie des scélérats se mit à la recherche de M. de Clarac, qu'ils savaient n'avoir pu échapper. Ils fouillèrent le château du haut en bas, sans rien trouver; mais quelques-uns qui étaient descendus dans les caves, avisèrent la porte du caveau et ne pouvant l'ébranler, appelèrent leurs complices. Leurs efforts furent vains; ils eurent alors l'idée d'y mettre le feu, et ils apportèrent de la paille avec des fagots. M. de Clarac se flattait que l'humidité empêcherait cette porte de brûler; mais l'ardeur du feu était telle que bientôt il s'y fit une large ouverture. Dès que les brigands aperçurent ces messieurs, ils leur crièrent de se rendre, et qu'ils auraient la vie sauve.

M. de Clarac accepta la capitulation, et sortit avec M. d'Escayrac, dès qu'on leur eût frayé un passage. On les désarma, et les ayant entraînés dans la cour, on leur fit subir mille tortures avant de les tuer. Quand ils furent morts, on les coupa en morceaux, qui furent jetés sur des charbons, et dévorés par ces cannibales. Le conteur se vanta du rôle actif qu'il avait joué dans cette horrible tragédie, et ajouta qu'il n'y avait rien de si bon qu'une grillade d'aristocrate. La plupart de ses auditeurs, il faut leur rendre justice, parurent révoltés de cette histoire, et le témoignèrent hautement. J'eus peine à me contenir; mais je me promis qu'avant de nous séparer, ce coquin-là serait puni. Je crois me souvenir qu'il se nommait Florial. Je l'examinai attentivement, de manière à le bien reconnaître.

A deux jours de là, nous avions couché dans une petite ville de Bavière, et j'avais donné l'ordre qu'à six heures du matin tout le monde fut rendu sur la place, pour faire l'appel avant le départ. Les six autres officiers et moi, étions à cheval, pour surveiller l'appel. L'adjudant Mottet me fit rapport que deux

Digitized by Google

hommes de telle compagnie, telle escouade, manquaient à l'appel. Je lui dis de s'informer si quelqu'un de leurs camarades pouvait dire où ils étaient. On les avaient vus entrer dans un cabaret borgne, où j'envoyai sur le champ un caporal autrichien et quatre hommes, pour me les amener. Ils eurent l'air de narguer le caporal, et l'envoyèrent paître. Pour le gouailler, ils lui présentèrent un verre de vin, dans lequel l'un d'eux jeta du tabac et du poivre. Le bas-officier renversa le verre avec le bout de son bâton. Alors le plus méchant des deux lui lança à la tête une bouteille, qui fut se broyer contre la muraille. Les soldats se jetèrent sur eux, les garottèrent et les conduisirent devant moi.

Le rapport fait, je fis dire à ces deux drôles, que si je suivais à la lettre mes instructions, je les ferais fusiller; mais que celui qui avait lancé la bouteille, recevrait cent coups de bâton, et l'autre vingt-cinq; qu'en outre, ils seraient enchaînés et rivés à une charrette, jusqu'aux premiers corps de l'armée française. Au premier coup-d'œil, j'avais reconnu cet infâme Florial, et c'est ce qui m'avait guidé dans le choix de la punition.

Je fis à l'instant même former le carré par les prisonniers, en arrrière desquels mes hommes étaient espacés, les armes chargées. On apporta deux bottes de paille sur lesquelles les coupables furent étendus et maintenus, malgré leurs imprécations contre Dieu et contre moi. Une douzaine de caporaux leur appliquèrent sur les fesses le nombre de coups déterminé. J'avançai ensuite au milieu du carré, et je rappelai aux prisonniers mon ordre du jour, et les soins que j'avais pris pour que rien ne leur manquât en route; qu'il était pénible pour moi d'être contraint de sévir à la fin du voyage, mais que je ne me relâcherais pas de ma sévérité, tant qu'ils seraient sous mes ordres. Qu'au reste, je ferais connaître plus tard la cause de ma rigueur. Cette allocution, que je fis en allemand, fut traduite en français par Mottet, qui montrait autant de zèle, que de dévouement à ma personne.

Le reste du voyage se passa sans aucun incident remar-

Digitized by Google

quable. Nous voyagions d'une manière fort paisible et agréable; et comme j'avais passé ou séjourné dans tout le pays, à peu près, le long de la route que je suivais, j'avais le plaisir de rencontrer des personnes qui ne m'étaient pas étrangères : à Braunau, à Mühldorf, et à Munich, je retrouvai même plusieurs de mes anciens camarades et de mes amis.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Munich, ce 23 avril (année 1801).

« Depuis près de cinq mois, chère maman, je n'ai pas reçu de tes nouvelles; et quoi que je puisse me dire, je n'en suis pas moins inquiet sur ta santé.

« Tu seras étonnée de me savoir dans la capitale de la Bavière; mais j'ai quitté le régiment depuis cinq semaines pour conduire un transport de prisonniers de guerre françois, jusqu'aux premiers postes. J'ignore où je rencontrerai l'armée, et si même je ne serai pas contraint de les mener jusqu'à Strasbourg. Le voyage est assez agréable, d'autant qu'il me procure le plaisir de revoir mes connoissances en Souabe et en Bavière. Je jouis toujours d'une bonne santé et d'un parfait contentement. Je t'en désire autant de tout mon cœur.

« Il y a dans mon transport une infinité de Lorrains, qui connoissent mon nom, et ont tout de suite prononcé que j'étois François d'origine; mais quand ils m'ont vu écrire et parler l'allemand aussi facilement, cela les a déroutés. Du reste, je n'ai pas sujet de me plaindre de tous ces républicains; et même, je puis me flatter d'avoir gagné leur attachement. On nous met sur le pied de paix maintenant, et on change totalement la hiérarchie militaire qui vraiment étoit par trop vicieuse. Il y a deux colonels, un lieutenant-colonel, et d'autres officiers, cassés avec infamie pour n'avoir pas fait leur devoir; mais on a donné de bonnes pensions aux généraux, qui, par leur scélératesse, leur ineptie, et leur ignorance, ont causé la perte de la campagne et ont mis l'État à deux doigts de sa ruine. C'est bien le cas de citer le vers de La Fontaine : « Où la guèpe a passé, le moucheron demeure. »

« J'ai lu dernièrement dans un gros livre, que jamais la Maison d'Autriche ne termineroit heureusement ses guerres, à cause du vice de son gouvernement; et ensuite, parce qu'elle ne sait jamais

Digitized by Google

le moment de faire la paix. C'est en Empire, pis que jadis en France. La reine de Naples dirige sa fille, qui dirige son époux (1), qui est dirigé par tous les coquins du conseil de la guerre et par tous les ministres à la solde de l'Angleterre; enfin l'on se seroit retiré au-delà de la Hongrie, si le Dieu tutélaire de l'Allemagne, l'archiduc Charles, n'avoit paru, et n'eût, par la prépondérance que lui donnent sa valeur, ses talents et sa loyauté, su gagner l'estime et l'amour des François, comme de nous tous. C'est avec lui seul, que Buonaparte et Moreau ont voulu traiter, et non avec tous ces petits vermisseaux de cabinet, qui ne font consister la politique que dans un jeu de mots; et qui par le moyen d'une virgule, donnent un sens étranger aux phrases, et se jouent de tous les traités. Tout le monde pensant est animé contre l'impératrice et ses ayant-cause. Si l'attachement traditionnel de ces peuples envers leurs souverains, n'écartoit toute idée de révolution, il y en auroit eu une terrible à cause d'elle; mais par bonheur, ce qui arrêta la construction de la tour de Babel, a préservé la monarchie d'un bouleversement total : je veux dire, la différence des idiomes, et la haine des Pays héréditaires les uns pour les autres. Le peuple de Vienne ni l'armée ne voient, n'adorent que CHARLES. L'empereur est un être nul, que l'on ne hait, ni n'aime. En revanche, sa moitié a eu le talent, comme le bouc d'Israël, de se faire charger des malédictions de tout le monde, et elle les partage avec le sieur Thugut, qui, ainsi qu'elle, est accusé d'être l'auteur de la guerre et de la disgrâce de l'archiduc. Il est bien heureux que ce dernier soit honnête homme, car il n'auroit qu'à dire un mot, et *nous serions tous à ses ordres*. . . . . »

Arrivé à quelques lieues d'Augsbourg, j'appris que je trouverais une garnison française dont le commandant recevrait mon transport, et m'en donnerait décharge. Je lui écrivis pour m'entendre avec lui. Il fut convenu qu'il mettrait sa troupe en bataille sur le glacis, et qu'en arrivant, je rangerais mon transport en face.

(1) La *reine de Naples*, Marie-Caroline, archiduchesse d'Autriche, fille de Marie-Thérèse, et femme de Ferdinand II, roi de Naples. *Sa fille*, Marie-Thérèse-Caroline, princesse de Naples, impératrice d'Allemagne. *Son époux*, l'empereur François Ier. Empereur d'Autriche, en 1804, sous le nom de François II.

Marie-Thérèse-Caroline était la seconde femme de cet empereur, qui devint veuf trois fois, et se remaria en quatrièmes noces, en 1816.

Digitized by Google

Le commandant de cette arrière-garde, était M. Lafond, colonel du sixième régiment de chasseurs à cheval. Nous nous abouchâmes, et je lui remis un contrôle, pour qu'il pût suivre l'appel général, que j'ordonnai à Mottet de faire.

L'opération faite, avant le défilé, je dis au commandant, à haute voix, et en bon français, que je n'avais eu qu'à me louer de la conduite des hommes que je lui remettais; qu'il y en avait cependant deux, contre lesquels j'avais dû sévir rigoureusement; et je lui contai ce dont s'était vanté ce scélérat de Florial, et la voie de fait dont son camarade et lui s'étaient rendus coupables envers mon caporal. Il me remercia de mes soins pour ses compatriotes, et m'assura que les deux hommes que j'avais si justement punis, seraient conduits enchaînés jusqu'à Strasbourg, où il serait statué sur eux par l'autorité supérieure.

Vous devez vous figurer l'étonnement de tout ce monde, en m'entendant m'exprimer en français, eux qui croyaient que je n'en entendais pas un mot. Je ne pus m'empêcher d'en rire, et la surprise de ce pauvre Mottet m'amusa encore plus que celle des autres.

Pour en finir avec ce brave garçon, je vous dirai, qu'indépendamment de cinquante francs que je lui donnai, avec une redingote dont il avait grand besoin, je le recommandai d'une manière toute particulière au colonel Lafond, qui me promit de s'intéresser à lui, et de lui rendre service. Quelques années après, Mottet, qui avait pris l'étude de son père, notaire à Vauvillers, ayant appris que j'étais à Vrécourt, chez Millot, vint m'y voir et me répéter sa reconnaissance. Son fils, sous la Restauration, vint après sa mort, me trouver à Paris. Je fis en sorte d'être utile à sa mère, dans une affaire dont je ne me souviens plus.

Le colonel nous invita, tous les officiers et moi, à accepter sa table, pendant notre séjour à Augsbourg. J'hésitais par discrétion, à accepter cette gracieuseté. Mais je sus dès le même jour, que nous serions traités aux frais de la ville. Nous accep-

Digitized by Google

tâmes donc, et nous disposâmes à bien vivre, aux dépens des bons bourgeois, qui n'en pouvaient mais.

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Augsbourg, ce 4 mai 1801.

« Ma chère maman,

« Nous avons remis le transport de prisonniers de guerre français entre les mains de leurs compatriotes. Le jour de notre arrivée, nous allâmes nous annoncer chez le sieur Lafond, colonel du 6e régiment de chasseurs à cheval, commandant de la ville. Il nous reçut on ne peut mieux, et nous engagea à dîner. Le repas fut d'autant plus splendide que c'étoit aux dépens de la ville. Nous soupâmes chez le commissaire-ordonnateur des guerres, un jeune homme fort aimable. Enfin, nous n'avons eu qu'à nous louer de tous ces citoyens, qui m'ont particulièrement comblé d'amitiés. A leur départ, je suis monté à cheval, et les ai accompagnés une lieue. J'ai été très-content du ton qui règne parmi les officiers, et de la discipline qu'ils maintiennent parmi leurs soldats. Ce régiment peut passer partout pour un très-beau corps.

« Il paroît qu'il y a les plus grandes facilités à retourner en France. Si je n'avois pas mon sort assuré, je ne balancerois pas à y aller tenter la fortune. L'armée de Condé est dissoute, et se rend en foule aux frontières. J'ai chargé quelqu'un, sur qui je peux me fier, de s'informer de ma tante de Vomas ; et d'aller à Vrécourt, savoir qui y demeure, et à qui cela appartient. Buonaparte ne s'inquiète guère de ce qui rentre, pourvu que l'on soit tranquille. Beaucoup de Lorrains, au service de l'Empereur, veulent demander une permission au conseil de la guerre pour aller faire un tour au pays. Si je puis avoir des finances, je me joindrai à eux, quand ce ne seroit que pour voir les visages. Quant au risque, il n'y en auroit aucun, en y allant de cette façon-là. Réponds-moi ce que tu en penses. D'ailleurs, cela peut tarder plusieurs mois. Le colonel, à qui j'ai dit qui j'étois, m'a fort conseillé de rentrer, au moins pour tâcher de ravoir une parcelle de mes biens ; quitte, m'a-t-il dit, à m'en retourner, si je ne me plaisois pas en France. Je ferai en tout cas, comme le plus grand nombre des officiers lorrains et alsaciens qui sont au service de S. M. I.

« Je te prie, chère maman, de ne pas me laisser si longtemps

Digitized by Google

sans me donner de tes nouvelles. Et ma sœur, qui ne m'a pas écrit depuis plus de huit mois! Fais-lui en des reproches. Donne-moi des nouvelles de tout le monde. . . . . .

« . . . . . Je suis fâché que Hambourg soit aussi loin; s'il n'y avoit qu'une distance raisonnable, j'irois te faire une visite; mais il n'y a pas moyen de faire trois cents lieues, sans beaucoup d'argent. Les François en ont emporté beaucoup, et ont équipé leur armée à neuf, aux dépens du pays. Outre les contributions, chaque général, chef de corps, ou même simple officier, s'est fait une bourse bien garnie, et n'a dépensé un sol, ni pour la nourriture, ni pour son habillement. C'est une manière assez agréable de faire la guerre! . . . . . »

Nous restâmes quatre jours à Augsbourg, après lesquels nous nous en retournâmes, en faisant de petites journées, comme nous étions venus. Ce voyage dura près de huit semaines, tant pour aller que pour nous en revenir. En arrivant à Braunau, je trouvai l'ordre de laisser ma compagnie à Efferding, et d'aller à Lintz trouver le colonel, et régler mes comptes à la chancellerie du régiment. Cette affaire terminée, je trouvai que ma mission m'avait valu 500 florins, toutes dépenses faites.

Je revins à Efferding, jolie petite ville, où il n'y avait pas de noblesse, mais de la bonne bourgeoisie. J'y fis des connaissances agréables, entre autres, la famille Müller, composée du père, de la mère, d'un fils, et de trois très-jolies filles. C'étaient les meilleures gens du monde. Je me trouvais très-agréablement à Efferding.

Pour mes péchés, nous avions pour commandant du bataillon, le major Langer. Il sortait du génie, et n'avait pas la moindre notion des manœuvres de l'infanterie. Plusieurs fois, pendant la dernière campagne, il avait eu recours à moi, ne sachant quel mouvement il devait commander. Il avait près de cinquante ans, avec l'air rogue, et un fonds de méchanceté. Jamais il n'était plus heureux que quand il pouvait punir officier ou soldat, aussi était-il cordialement détesté de tout le monde.

Il venait quelquefois chez les Müller, qui se seraient bien

Digitized by Google

passés de ses visites. La seconde des sœurs, qui était la plus agréable à mon gré, avait fixé son attention ; il roucoulait près d'elle, quoiqu'elle lui fît une mine de chien. Quand il me rencontrait dans cette maison, il semblait contrarié, sans que je m'en inquiétasse.

On avait l'habitude d'aller tirer à la cible, dans des auberges hors de la ville, dans l'après-midi des dimanches. On jouait une poule, et j'y gagnai souvent. Les Müller ne manquaient guère d'y venir, et le major s'y rendait aussi, pour les y rencontrer.

Nous avions (je parle des jeunes officiers) adopté un bonnet de police de fantaisie, rouge, brodé en or, plus ou moins richement, avec un galon noir et or au bord. Nous portions nos bonnets, quand nous n'étions pas de service, même sous les yeux du colonel, qui en avait un lui-même. Le mien qui avait été fait à Vienne, était riche et de bon goût.

Un dimanche, j'avais été prendre les Müller, et nous étions partis tous ensemble pour aller à la cible. Je donnais le bras à Mlle Gretchen, qui riait beaucoup de ce que je lui contais, lorsque nous rencontrâmes le major. Il salua, et passa son chemin.

La famille se mit à une table, et nous prîmes des rafraîchissements. Je les quittais pour aller tirer à mon tour, et revenais m'asseoir près d'eux. Nous vîmes apparaître le major, qui prit une chaise, et s'assit de l'autre côté de Gretchen. Pendant que je tirais, elle s'avisa de parler de mon bonnet, et de dire qu'elle le trouvait charmant. — Regardez-le bien, s'écria-t-il, car vous ne le reverrez plus ! — Cet arrêt déconcerta tout le monde ; et l'on ne soufflait pas le mot, quand je revins tout joyeux d'avoir gagné la poule, qui était de cent cinquante florins. Le vieux major voyant qu'on lui répondait à peine, quitta la place, et s'en fut. On me rapporta son exclamation, et je ne m'en souciai guère.

Le lendemain, il fit lire à la parade, un ordre du jour, qui défendait à tout officier de paraître dans la rue, même hors du

Digitized by Google

service, autrement qu'avec une coiffure uniforme. Il fallut bien s'y conformer. Un matin, un de mes camarades, qui venait de Linz, et allait à Branau, s'arrêta chez moi. En le reconduisant, je restai sur le seuil de la porte, sans mettre le pied dans la rue; j'avais mon bonnet sur ma tête, et le major, qui logeait en face de moi, me vit. Il n'en fallut pas davantage; un quart d'heure après, l'adjudant vint me signifier les arrêts, pour quinze jours. Cela me peina d'autant plus, que je n'avais jamais été puni depuis que j'étais au régiment. Furieux de cette injustice, je pris la plume et je rendis compte au colonel de ce qui s'était passé. Le colonel, qui n'aimait pas ce damné de Langer, lui envoya ordre de lever mes arrêts, d'effacer mon nom du registre des punitions, et de révoquer son ordre relatif aux bonnets. Ma joie fut grande, et je courus chez les Müller, mon bonnet sur l'oreille.

A quelque temps de là, le maudit major envoya ma compagnie à Beyerbach, où je fus mal, avec défense de venir à Efferding, sans y être mandé.

Rien ne tente comme le fruit défendu; aussi ne m'en fis-je pas faute. Je partais à cheval, après l'appel, et passant par les derrières de la ville, je me rendais en bourgeois chez les Müller, où je restais jusqu'à dix heures et demie ou onze heures; puis, allant reprendre mon cheval, en un quart d'heure j'étais chez moi.

La pensée d'aller faire un tour en France était entrée dans mon esprit, depuis quelques mois, et n'en sortait plus. J'en avais fait part à ma mère, la priant de me guider de ses conseils, et de me donner son avis sur mon projet. Les jours et les semaines s'écoulaient, et je ne recevais d'elle aucune réponse, ni aucune nouvelle. Ce silence m'effrayait et me tourmentait d'autant plus, que depuis la campagne d'hiver, rien ne m'était parvenu, ni de Hambourg, ni de Tessin. Je me perdais en conjectures, et je ne savais à quoi m'arrêter.

Digitized by Google

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Efferding, ce 13 juin 1801.

« Ma chère maman,

« Je commence à croire qu'on me trompe à la chancellerie du régiment, et qu'on me retient mes lettres, car je n'ai pas reçu une ligne de personne, depuis le 19 novembre 1800. Pour tirer au clair tout ceci, et que je sache si par hasard tu m'as écrit depuis, adresse tes lettres à M. le maître de poste d'Efferding, en Haute-Autriche, ou à M. Ruemner, hôte de l'Agneau, à Efferding. Quand même je ne serois pas ici, ils me feroient passer sûrement mes lettres.

« Tous les officiers françois au service de l'Empereur, reçoivent des permissions pour aller en France; si tu crois que ma présence y puisse être utile, je suis prêt à partir, et j'espère en trouver les moyens. Je désirerois savoir ceux de mes parents qui existent, et les personnes qui pourroient me donner des renseignements. Allant en uniforme, je ne risque ni insulte, ni emprisonnement.

« Je te prie de me répondre en grand détail sur cet article, car je suis décidé à toutes les démarches possibles. J'ai écrit à Mme de Verpillières, par une personne qui alloit dans ses environs, et j'en aurois fait autant à Mme de Vomas, si j'avois su où elle existe. Ce seroit une folie d'espérer trop, mais il est fort possible de ravoir quelque chose; du moins, je le pense, en ayant des exemples, non-seulement dans l'armée, mais même dans le régiment.

« Si tu crois ce parti le meilleur, j'irai; et je serai peut-être assez heureux pour t'ouvrir le chemin; ou du moins, pour améliorer ton sort. Ne me fais pas attendre après ta réponse, je t'en prie; et pèse bien le pour et le contre. Quant au danger, il n'y en a pas l'ombre, grâce à ma cocarde. J'ai des connoissances dans l'armée françoise, qui sont en Lorraine et en Alsace, et je puis compter sur eux. Si tu pouvois m'envoyer quelque argent, en cas que tu fusses de l'avis du voyage, ce sera bon; sinon, je m'en passerai, et je suis presque sûr d'en trouver ici. Au reste, la fortune ne m'a jamais abandonné jusqu'à présent; cette folle aime les jeunes gens entreprenants.

« Adieu, très-chère maman, je t'embrasse; écris-moi sous enveloppe à une des deux adresses que je t'ai données; et marque-moi

Digitized by Google

si tu m'as écrit auparavant, et combien de fois environ. Bien des choses tendres à ma sœur, je te prie. Je t'embrasse encore mille fois.

Efferding, le 29 juillet 1801.

« Ma chère maman,

« Mon parti est pris, je pars pour la France; j'ai pesé le pour et le contre, et j'ai vu que je ne risquois rien, pour gagner quelque chose. Je demande un congé de six mois à l'archiduc, et je m'annonce au commandement du régiment pour ma permission; j'espère que dans trois semaines je serai en état de partir.

« J'ai en ma possession environ vingt-cinq louis; j'en trouverai peut-être encore autant, et je m'en vais droit en Lorraine chercher l'abbé Robillot, Mmes de Vomas et de Verpillières, m'informer à droite et à gauche des démarches nécessaires, et les faire sans perdre de temps. Je me repose sur mon bonheur, et sur mon adresse à profiter des circonstances favorables. Enfin, comme je te l'ai mandé, je n'ai rien à risquer. C'est donc une chose décidée. Je voudrois bien, avant de partir, avoir de toi les renseignements nécessaires; mais si tu ne m'écris pas, comme je commence à craindre que tu n'en aies pris la résolution, il faudra bien que je parte tout de même. J'ai une connoissance à Strasbourg qui me sera utile : c'est le colonel du 2e régiment de chasseurs à cheval, qui m'a témoigné de l'amitié, et offert ses services. J'ai ma confiance dans ma bonne fortune, qui ne m'a jamais abandonné; et qui, j'espère, me suivra dans un des moments les plus décisifs de ma vie. Si je suis assez heureux pour ravoir si peu que ce soit, quelle sera ma joie de pouvoir rendre ton sort plus agréable! Je ne me fais pas le chemin plus beau ni plus uni qu'il n'est; mais le proverbe dit : « *Qui risque gagne;* » et ce ne sera pas en restant les bras croisés en Autriche, que je rattraperai quelque chose.

« Écris-moi, je t'en prie, pour qu'avant mon départ, j'aie au moins la consolation d'avoir de tes nouvelles, et de savoir que ta santé et celle de ma sœur sont bonnes.

« Adieu, chère maman; il faut que j'aille à l'exercice, et je crois

Digitized by Google

que la poste va partir. Je te quitte à la hâte et t'embrasse tendrement.

Écris-moi comme ceci, sous cette enveloppe :

A Monsieur
Monsieur RUEMNER,
Hôte de l'Agneau,
Efferding, en Haute-Autriche.

Efferding, ce 1er août 1801.

« Ma chère maman,

« J'ai enfin reçu ta lettre que j'attendois depuis si longtemps, et avec une si grande impatience; je t'en remercie de tout mon cœur. Tu recevras dans peu la lettre où je te marque ma promenade en France. Ce n'est, je te prie de croire, ni un coup de tête, ni une entreprise téméraire. Je ne vais point en Lorraine avec un but bien décidé; les circonstances et les personnes que je verrai me guideront dans mes démarches. J'y vais sous le nom de Brunet; et si je ne réussis à rien, je ne gâterai rien, et je m'en reviendrai comme je suis allé. C'est un voyage de curiosité. Voilà deux ans que je suis au régiment sans avoir été en congé, et je veux un peu me divertir. Je pourrois aller à Hambourg, et j'en aurois bien le désir pour me procurer le bonheur de te voir; mais d'autre part, je ne retirerois rien de ce voyage, au lieu qu'en France..... qui sait? Une bonne aventure..... Au reste, je ne risque absolument rien. Comme je te le dis, c'est un voyage de plaisir, qui peut tourner à mon profit.

« Je te supplie de ne pas chercher à me détourner, parce que mon parti est pris, et que j'ai déjà écrit au bureau de la guerre pour une permission de quelques mois. J'ignore encore si je l'obtiendrai. Songe aussi qu'à mon âge beaucoup de choses paroissent, et sont en effet, plus faciles qu'à un âge plus avancé; et que si je n'avois pas mes raisons, je ne me serois pas décidé.

« Beaucoup de mes camarades lorrains et alsaciens sont déjà partis; et j'ai lu les lettres qu'ils ont écrites, où ils marquent qu'ils sont chez eux comme ici, et à Nancy et Strasbourg, moins gênés

Digitized by Google

qu'à Vienne. En outre, un jeune officier françois du 2e régiment de chasseurs à cheval, et un capitaine de la 63e demi-brigade, à qui j'ai rendu un service signalé, m'ont écrit tous deux de Strasbourg, et, sans se connoître, mandé la même chose; qui est que je puis aller, venir, comme bon me semble. Je vais donc, si j'obtiens la permission, faire un tour, voir moi-même ce qui se passe, et revenir.

« Je suis persuadé que tu vas me blâmer de ma légèreté; mais je t'assure que je n'écris sur un ton aussi leste que parce que j'ai mûrement réfléchi, et que, s'il y avoit quelque chose à craindre, je ne serois pas assez sot pour aller m'y exposer. Je ne me ferai connoître qu'à qui bon me semblera; je suis trop changé depuis dix ans pour que le plus fin me remette. Je ne puis pas te dire : je ferai, ou ne ferai pas telle chose, parce que j'ignore moi-même ce que je pourrai ou devrai faire; mais tu seras instruite, à mesure, de tout. Guide-moi par tes conseils, que je serai toujours disposé à suivre, persuadé qu'ils ne peuvent tendre qu'à mon intérêt et à mon bonheur. Écris-moi un peu en détail sur tout ce que tu sais de France, et quelles personnes tu connois soit à Paris, soit en Lorraine, et où on peut les trouver. Adresse toujours tes lettres sous enveloppe à M. Ruemner, hôte de l'Agneau, à Efferding. C'est un brave et galant homme, qui m'est fort attaché.

« Il me paroît que tu n'as pas reçu la moitié de mes lettres, ni celle où je te marque que dans la campagne d'hiver, j'ai commandé la compagnie; que je me suis distingué deux fois, et ai été loué par les officiers généraux et majors; et que j'ai reçu deux blessures légères, l'une à l'épaule, et l'autre au genou, mais que je suis toujours resté à la compagnie. L'avancement est arrêté chez nous depuis la paix, parce que nous avons 5 à 6,000 officiers surnuméraires. Que je sois en route ou ici, c'est la même chose pour mon avancement; il n'en ira ni plus vite ni plus doucement.

« Fais mes compliments et mes adieux à mes connoissances, et reçois les miens. Mes tendres amitiés à ma sœur. Mon absence sera ou très-courte, ou bien je resterai trois à quatre mois, suivant que je trouverai ou non quelque chose à faire. Je laisse ici une partie de mes effets, et je n'emporte que ce dont je ne puis me passer.

« Adieu, chère maman, je t'embrasse mille fois, et je te prie encore de ne pas chercher à me détourner, parce que je suis décidé à la promenade; mais sois sans inquiétude sur mon sort : j'ai assez de tête, de courage et de présence d'esprit, pour ne pas faire de sottises ni m'exposer inutilement.

Digitized by Google

Efferding, ce 19 août 1801.

« Ma chère maman,

« Le colonel m'a écrit qu'il ne pouvoit solliciter de congé pour moi, jusqu'à ce que je n'aie un attestat comme quoi ma présence est nécessaire en France, et j'ai écrit à ma tante, pour lui en demander un. J'ai tourné ma lettre aussi gracieusement que possible, et j'en attends un assez bon effet. Je t'enverrai la copie de la réponse. Par tous ces retards, cela pourra durer encore quelque temps avant que je ne parte. Mais mon parti est inébranlable, et j'irai aussitôt que je pourrai. Tu auras exactement de mes nouvelles et de mes progrès.

« Je trouve que tu as fort sagement agi en ôtant l'idée du voyage de la tête de Clémentine. Quand j'aurai été moi-même sur les lieux, je jugerai d'après mes foibles lumières, et je consulterai les gens de mérite, et qui connoissent les affaires; et alors je pourrai lui dire ce qui sera le plus sage et le plus utile. Qu'elle demeure tranquille en attendant; car se remuer à présent seroit une imprudence et une folie.

« Il y a beaucoup d'exemples d'officiers autrichiens rentrés soit en France, soit en Brabant, et que personne ne s'avise d'inquiéter; parce qu'il n'en faudroit pas davantage pour ramener la guerre entre les deux puissances, qui en sont fatiguées. On voit aussi dans nos pays et en Empire, beaucoup d'officiers françois à qui l'on ne dit rien. Pourquoi nous tourmenteroit-on en France, quand nous y sommes tranquilles? D'ailleurs, j'ai des connoissances à Strasbourg, par où je passerai, qui me guideront dans mes premiers pas. Dieu veuille, chère maman, que je réussisse!

« Tu seras un peu étonnée, que n'ayant jamais reçu d'argent, je me trouve en état de faire une si longue route, et que je n'aie pas un sol de dette. D'abord, j'ai épargné pas mal dans les cantonnements, l'automne dernier, et j'ai toujours vécu avec économie, depuis longtemps, que j'ai eu ce projet en tête. Je commande la compagnie dans ce moment-ci; mais mon empire ne sera plus de longue durée, car j'attends le capitaine, à chaque instant. Je vais à la chasse, à la pêche; je fais des courses dans le voisinage, je danse de temps en temps. J'ai des livres, de mauvaises couleurs, et j'écris beaucoup. Aussi le temps coule avec une rapidité surprenante. Ma santé est des meilleures : je vis bien, et suis gai et content. Je n'ai pas l'ombre d'inquiétude, et je me réjouis d'avance

Digitized by Google

de revoir mon pays et mes parents. Il passe une quantité de Condé par mon cantonnement. J'ai trouvé quelques connoissances parmi eux. Dis à l'oncle, que Destouches se porte bien; je l'attends à chaque moment, et je lui donnerai à dîner chez Ruemner. Mes compliments à mes connoissances de Hambourg; je me recommande à leur amitié et à leur souvenir. Quant à toi, chère maman, je désirerois bien vivement t'embrasser avant mon départ; mais j'espère qu'un jour mon voyage nous mettra en état de nous réunir. J'embrasse ma sœur, et l'assure de ne pas oublier ce dont elle m'a chargé. Adieu, chère, très-chère maman, je t'embrasse mille fois, et suis pour la vie, avec tout l'attachement et le respect possible, ton fils.

« ACHILLE. »

Je t'envoie une relation, écrite depuis plusieurs mois, de ce qui m'est arrivé pendant la campagne d'hiver, car il me semble qu'il y a eu beaucoup de lettres perdues.

Mme de Neuilly envisageait à un autre point de vue que son fils, la situation et les démarches de ceux des émigrés qui rentraient en France. Ce qu'elle lui répondit alors, n'a pas été conservé; mais on le devine aisément, en lisant quelques fragments des lettres qui furent échangées à cette époque, et quelques mois auparavant, entre elle et sa fille.

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 23 mars (année 1800).

« . . . . . J'ai fait connoissance avec un jeune neveu de M. de Lutzow, qui est chambellan du roi de Prusse. Il est fort aimable, et m'a parlé de ma position avec beaucoup d'intérêt. Il m'a appris que le prince de Béthune étoit rentré en possession de ses biens, par la protection du roi de Prusse; et il m'a dit que si tu faisois quelques démarches, il seroit possible que tu parvinsses à rattraper quelque chose. Je te prie, et t'exhorte, bonne et tendre maman, à ne négliger aucune des choses qui pourroient te faire ravoir un peu de notre fortune passée. Dieu sait que ce n'est pas pour moi que je la désire, cette fortune si inconstante; mais mon cœur seroit soulagé d'un poids énorme, si je savois que ma bonne mère eût quelque chose d'assuré . . . »

Digitized by Google

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 30 mars (année 1800).

« . . . . . M. le chambellan est mal informé touchant M. de Béthune : le roi de Prusse et sa protection ne lui a servi de rien; il est rentré un moment dans ses propriétés, comme Brabançon, mais il en est chassé de rechef. Je le tiens de Mme d'Asfeld, dont il a épousé la belle-fille; et aussi, d'autre part. Tous les rayés provisoirement, et sortis par ordre, le 18 fructidor, ne touchent rien, et n'ont rien (1). Il n'y a de moins malheureux,

(1) La liste de confiscation, de proscription, et de mort, dite liste des émigrés, avait été formée, d'après les ordres de la Convention, au moyen de listes partielles dressées par les autorités locales, dans toute l'étendue du territoire de la république. D'après un rapport de Fouché, ministre de la police (vendémiaire an IX, octobre 1800), la liste générale des émigrés ne comprenait pas moins de 145,000 noms. La persécution, la cupidité, l'étourderie, y avaient fait entrer une foule d'inscriptions arbitraires : un nombre incroyable de noms d'artisans, de laboureurs, d'ouvriers, de simples citoyens, dont l'unique crime avait été une absence momentanée, et souvent fortuite, de leur domicile habituel. Sous la désignation d'enfants ou d'héritiers des émigrés, on y avait porté une quantité d'inscriptions collectives, atteignant des groupes d'individus, à peine désignés, en nombre illimité. Tous les habitants des villes insurgées, telles que Lyon, Toulon, etc., y étaient inscrits en masse. Depuis le moindre citoyen convaincu d'avoir correspondu avec un émigré, ou de lui avoir fait passer des secours, jusqu'à ces milliers de prêtres proscrits et déportés par décret, le nombre est inouï des catégories d'individus résidant en France, qui furent assimilés aux émigrés, dépossédés comme eux, mis hors la loi, privés de tous leurs droits civils.

Cependant les divers gouvernements qui s'étaient succédés depuis 1792, avaient rayé ou éliminé de la liste des milliers de personnes : les radiations pour la plupart se faisaient avec une légèreté égale à celle qui avait présidé aux inscriptions. Après la réaction anti-royaliste du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), les mesures de rigueur avaient repris le dessus; mais ce mouvement n'avait pas duré.

A la fin de l'année 1800, les consuls firent adopter une loi destinée à clore la liste des émigrés. Par un bienfait rétroactif de cette loi, tout fait d'absence antérieur au 4 nivose an VIII (25 décembre 1799), cessa d'être qualifié d'émigration, et poursuivi des mêmes peines : confiscation, emprisonnement, etc. Pendant dix ans, s'absenter du territoire de la République, avait été un crime : la liberté d'aller et de venir fut rendue aux Français. Une autre disposition de la loi, déféra aux tribunaux ordinaires, c'est-à-dire au jury, l'examen des circonstances constituant réellement ce qu'on appelait le délit d'émigration. L'autorité administrative fut admise à se prononcer sur la situation des individus qui

Digitized by Google

que ceux qui ont, en France, père, mère, femme, ou mari, à qui il reste quelque chose ; et qui soient assez bien intentionnés, pour partager avec ceux des leurs qui sont émigrés ; et cela même est rare, parce que peu ont de quoi vivre eux-mêmes ; et peu encore, veulent bien faire quelques sacrifices aux absents. Il faut songer, ma chère, que toutes les fortunes ont changé de maîtres. Nous apprenons tous les jours, que des gens puissamment riches autrefois, sont dans la plus grande misère maintenant, quoique n'ayant pas quitté leur patrie. Ceci est l'exacte vérité ; le reste, des contes que l'on fait à tous les malheureux dont on veut se débarrasser, en les engageant à rentrer. Quant à présent, il n'y a rien à espérer, et je doute que nous ayions jamais un meilleur sort à attendre. Il faut donc chercher notre malheureuse existence, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de nous retirer de ce monde, où nul bonheur n'est plus pour nous, sans un miracle inattendu, dont nous ne devons pas nous flatter. Mets-toi bien cette triste vérité dans la tête, ma pauvre enfant, et agis en conséquence, pour faire le miracle toi-même, autant que les circonstances y prêteront. . . . . »

Hambourg, 19 *mai* (*année* 1800).

« . . . . . Mme de Martel part pour France, et Mme de Sainte-Aulaire, très-incessamment aussi. C'est une épidémie. La société se réduit tous les jours, mais non pas des plus sages. Falaiseau et Château-Thierry ont été arrêtés à Paris comme conspirateurs. Ce sont deux pauvres bêtes, qui n'ont jamais conspiré que contre le bon sens. La pauvre Trotinette est dans le chagrin, et il y a de quoi, car si ces messieurs ont besoin de conspirations, ils peuvent avoir besoin de victimes. Malheur à celui sur qui le

ayant été indûment inscrits sur les listes, demandaient à être radiés (ou rayés). Il fut permis aux émigrés qui voulaient obtenir leur radiation, de rentrer en France, sous la surveillance de la haute police. Dès-lors, ce fut assez que d'obtenir ce qu'on appelait *une surveillance*, pour revenir d'émigration et devancer le moment d'être rayé. Et pour être rayé, ce fut assez que de présenter un certificat rétrospectif de résidence sur un point quelconque du territoire. Ces certificats, souvent faux, étaient délivrés pour la plupart à prix d'argent, et par complaisance.

A l'égard des biens des émigrés, rentrés et radiés, la même loi arrêta, que ce qui avait été vendu, était irrévocablement vendu. Ceux-là seuls dont les biens étaient séquestrés et non vendus, pouvaient aspirer à se les faire rendre.

Digitized by Google

sort tombe! Mais qu'alloient-ils faire dans cette maudite galère? . . . . . »

Hambourg, 9 juin (année 1800).

« . . . . . Dame Gimblette part demain sans faute, et Mme de Martel aussi, avec le doucereux. Mme de Monnéys est partie; presque tout le monde s'en va. On raye à bord et à babord, et à tribord, à Paris, le tout pour de l'argent, et sans rien rendre. Ceux dont une portion des biens n'est pas vendue, restent grevés des impôts, comme s'ils jouissoient de la ci-devant totalité des biens et de toutes les créances en même quantité, de sorte qu'ils sont de malheureux fermiers, sujets à être vexés de toutes parts, et plus misérables que jamais. Au reste, que je sache, personne ne jouit encore de rien, même parmi les plus protégés. Ces rayures semblent un dernier moyen de dépouiller ceux à qui il restoit au dehors un peu d'argent comptant. Mme de Gimel est dans un cas particulier; sa mère, ne lui donnant qu'une pension depuis son mariage, ne la lui pouvoit plus payer depuis la révolution; mais elle lui propose de la loger, nourrir, elle et sa fille, à la campagne, où elle vit. Dame Gimel n'ayant point eu de propriétés apparentes, n'étoit point sur la liste fatale; elle va donc avoir son existence, et cessera d'être à charge à son mari. Si sa mère meurt, elle héritera sans contradiction du peu qui reste. M. et Mme de Martel sont dans le même cas; mais il y en a une foule qui vont là, comme des corneilles qui abattent des noix, qui ne savent comment faire pour rester ni s'en aller; et qui seront trop heureux, s'ils peuvent reprendre les métiers qu'ils faisoient ici ou ailleurs, pour vivre. Or, j'aime mieux faire ce que je fais ici, que d'aller m'humilier là-bas, et demander l'aumône à la porte du coquin qui jouit de mon bien.

« La fille de la comtesse de Fougières, celle de Budos, qui ne sont pas sorties de France, à qui la nation a adjugé à l'une 100,000 écus, à l'autre, 200,000 livres, sur le bien de leurs pères, n'ont jamais touché un écu; et sont à la charité de tantes, qui les logent et les nourrissent, comme elles peuvent. »

Hambourg, 18 juillet (année 1800).

« Mme de Gimel écrit à son mari, que plusieurs de ceux et celles qu'elle rencontre à Paris, et qu'elle avoit vus à Hambourg, regret-

Digitized by Google

tent cette ville. La manie de rentrer dure encore, malgré que l'on ne fasse rien en France. Tels dont les biens ou les maisons ne se vendoient pas, les voient vendre, à peine on les sait rentrés, et pendant qu'ils sont en radiation. D'autres n'obtiennent cette radiation inutile, qu'au prix du peu d'argent qu'ils rapportent. Malgré ces exemples, les chimères qui remplissent la tête des François, leur inconstance naturelle et la versatilité de leurs opinions, les précipite à rentrer en foule.

« M. de Poterat m'a écrit que nous étions vendus par milliers de petites portions; et qu'il ne resteroit d'autre espoir, que les bois au-dessus de trois cents arpents, qui n'ont pu être aliénés. Quelques personnes me conseillent de réclamer comme étrangère la portion qui m'étoit dévolue par contrat de mariage et testament de M. de Neuilly. L'on prétend qu'il y a quelques exemples favorables pour ma cause. Mais non-seulement ces démarches me répugnent, mais je n'ai pas la moindre idée qu'elles eussent du succès.

« Falaiseau et Château-Thierry sont sortis de prison. Le chevalier de Coigny vient d'être arrêté, et mis au Temple. Ce dernier étoit resté en France, et n'est point prévenu d'émigration. »

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 22 juillet 1800.

« . . . . . Puisqu'il y a quelques exemples de familles émigrées qui sont rentrées dans la possession de leurs biens, pourquoi ne pas espérer que nous aurons ce bonheur ? Il est bien temps que nous en ayons un peu. Je t'en conjure, ma chère, très-chère maman, agis, et songe que ces démarches qui te répugnent, si elles étoient couronnées par le succès, en faisant ton bonheur, ajouteroient beaucoup à celui de ton enfant. . . . »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, 1er *août* (*année* 1800).

« . . . . . Je t'assure qu'il n'y auroit eu que le désir de sauver pour ton frère et toi quelque débris de notre

Digitized by Google

fortune passée, qui auroit pu vaincre mon extrême répugnance à avoir affaire même indirectement à ces scélérats; mais il n'y faut pas songer seulement. Pour l'instant, on ne raye qui que ce soit, et personne ne l'est qu'en espérance, et au prix du peu d'argent que l'on a versé dans les bureaux, et que les chefs se partagent. Il y a mille prétextes pour un, de ne rien finir; et le très-petit nombre des rayés n'obtient aucune portion de ses biens, après la cérémonie. Car dès l'instant que l'on se met sur les rangs, et que l'on a toutes les données favorables pour soi, ceux de vos biens invendus, et qui n'étaient qu'en séquestre, se vendent comme par enchantement, tout de suite; de sorte que l'on n'a rien, et que l'on se trouve plus léger du peu d'argent qu'on avoit rapporté. Cette rayure n'est bonne que pour ceux qui ont des héritages en perspective ou des arrangements particuliers de famille à faire. On arrête, on déporte, on fait des règlements contre les émigrés; et, par dessous main, pour de l'argent, les agents mêmes du gouvernement leur facilitent les moyens de rentrer. Il paroît que la politique est de les arracher à la cause du Roi et à la leur, de les avilir par cette conduite, et de faire en sorte qu'on joigne le mépris à leur misère.

« Le prince de Léon est au Temple. Son beau-frère, le chevalier de Montmorency, m'a raconté qu'il a voulu y être enfermé, et être jugé; parce qu'il n'étoit rentré en France qu'avec une passe du gouvernement, et qu'en conséquence, on avoit tort de le vouloir déporter. A sa place, je ne me serois pas tant fait prier pour m'en aller. . . . . »

Hambourg, 9 septembre (année 1800).

« . . . . . Personne n'avance ses affaires en France. Il y a huit à neuf cents personnes arrêtées et au Temple; d'autres emprisonnés sur les frontières. Malgré cela, on rentre. On épluche les uns, et l'on ne dit rien aux autres. Les jolies femmes, les intrigants, ou les gens riches encore, se tirent d'affaire; ensuite les négociants et les artistes, et les marins, qui peuvent être utiles.

« Mesmond est toujours en prison. L'empereur de Russie a pris fait et cause pour lui, car il a retiré son ministre d'ici, à son sujet, dit-on. Le Sénat a voulu faire sa cour au gouvernement françois, qui n'a pas mis une grande attache à la punition du coupable; et il se fait une querelle d'un autre côté. »

Digitized by Google

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 27 octobre (année 1800).

« . . . . . As-tu lu dans les gazettes, qu'on a rendu un décret qui permet aux femmes et enfants émigrés de rentrer, et qu'au bout de dix ans, ils pourront rentrer en possession de leurs biens? Je regarde cela comme un moyen que Buonaparte a imaginé pour faire circuler en France le peu d'argent que les pauvres émigrés ont gagné en pays étranger. . . . . »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 3 novembre (année 1800)

« . . . . . Buonaparte tourne toutes les têtes avec ses belles paroles, avant que l'on sache si les effets suivront. Au reste, ceux et celles qui s'en vont, ont de quoi faire des voyages : ce sont les belles et les richards. . . . . »

Hambourg, ce 11 décembre (année 1800).

« Il m'est venu ici, par une voie presque inconnue, une lettre pour ton frère, de ma belle-sœur de Neuilly de Verpillières, que je croyois morte depuis tous les évènements désastreux de la révolution. Il paroît que quelqu'un qui a vu ton frère ici, et qui ne nous connoissoit pas, a dit à ta tante, au hasard, qu'Achille étoit à Hambourg; car elle lui demande de nos nouvelles, et où nous sommes. La pauvre femme marque qu'elle a été bien malheureuse; ayant pourri dans les cachots pêle-mêle avec des malfaiteurs, pendant un temps infini, et qu'elle avoit mis le pied sur la fatale charrette, pour aller à la mort, quand la France fut délivrée du monstre qui l'ensanglantoit. Elle se dit ruinée, et manquant souvent du nécessaire, sur ses vieux ans. Cependant je vois, par la date de sa lettre, qu'elle est toujours à Verpillières, terre que ton oncle avoit laissée à Achille. Y est-elle comme propriétaire, ou comme fermière de la nation? c'est ce qu'elle ne dit pas. Je lui ai répondu (non pas par la même voie que m'est parvenue sa lettre, car celui qui l'a envoyée ne donne pas son adresse), mais par une de mes connoissances qui est partie pour France, hier, et qui mettra ma lettre à la poste à Paris. Elle montre le désir d'embrasser ton frère,

Digitized by Google

avant de mourir. Je la prie de s'informer de l'état de Vrécourt, et s'il y a quelque espérance; et de faire pour vous deux ce qui se pourra. Je lui demande aussi, si Mme de Vomas existe, de lui parler de nous, et de la charger d'aller aux informations. »

Hambourg, ce 9 janvier (année 1801).

« . . . . . On parle de l'assassinat de Buonaparte par les Jacobins, on le dit blessé. Si on l'eut tué, la posture des rentrés n'auroit pas été bonne! J'apprends que la nouvelle n'est pas vraie, et que Sa Majesté Buonaparte se porte bien. . . . . »

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 8 janvier (année 1801).

« . . . . . La manière horrible dont on a voulu attenter à la vie du roi Buonaparte fait vraiment frémir. Je suis bien aise qu'il en soit sorti sain et sauf. Jusqu'à présent, il se conduit en honnête homme, et autant vaut cette Majesté-là, qu'une autre. . . . . »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 29 avril (année 1801).

» . . . . . Les nouvelles que l'on m'a données de France sont meilleures en apparence qu'en réalité. Il est possible que des gens obscurs, ayant de petites propriétés non seigneuriales, soient rentrés en possession de leur petit avoir, par des circonstances particulières; mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai mille exemples que la présence des grands propriétaires, en état de réclamation, rayés provisoirement, munis de surveillance, etc., etc., a nui à leurs intérêts, plutôt qu'à les servir. C'est-à-dire, que l'on a vendu sous leurs yeux, successivement, tout ce qui étoit resté en séquestre jusqu'à leur arrivée. A Mme la duchesse de Montmorency, par exemple, 400,000 livres de rente; à M. d'Hargicourt, son hôtel; et au marquis de Chastenay, tout ce qu'il possédoit, et sur quoi il comptoit rentrer, quand il est parti d'ici, rempli des plus belles et des plus justes espérances. Romance écrit

Digitized by Google

que le pauvre malheureux s'en meurt de chagrin; et que tout ce qui nous a quitté, il y a quinze à dix-huit mois, n'est pas plus avancé que le premier jour, et moins encore.

M. de la Millière a écrit au marquis de Dunes, par le dernier courrier, qu'il s'étoit assuré que nous étions tous trois inscrits sur la liste des éliminés, fondés à l'être par la loi; et que nous serons compris dans le travail, si tant est que ce travail finisse; car on l'attend depuis des siècles. Du moins, il ne nous en coûtera ni mensonge, ni bassesse, ni corruption. Nous devons être rayés de droit, si l'on raye; parce que nous avons été inscrits sans nos noms, prénoms et qualifications; moi, veuve Brunet-Neuilly-Vrécourt; et vous deux, les enfants, les héritiers. Cette forme employée dans le temps, par mépris, nous sert mieux que tout ce que l'on auroit pu dire et faire. Au reste, la raison veut que nous restions tous où nous sommes, jusqu'à ce que Buonaparte ait apposé sa signature au travail. A cette époque, s'il reste quelque chose, on le rattrapera sans difficulté. . . . . »

Hambourg, 20 *avril* (*année* 1801).

« J'ai reçu une lettre de France, de la part d'un ci-devant avocat de Chaumont en Bassigny, homme d'affaire et de confiance de feu ton oncle, le chevalier de Neuilly (et de sa veuve), qui paroît être resté honnête homme, malgré le temps, le lieu, les circonstances, et l'habit qu'il portoit. Cet homme, que j'ai vu jadis une fois ou deux, mais dont je me souviens que j'ai entendu dire du bien à ma belle-sœur et à ton père, lorsqu'il alla à Verpillières pour prendre connoissance de la portion de cette terre, que ton oncle avoit laissée à Achille, m'écrit pour me faire part que ton élimination, celle de ton frère, et même la mienne, dessus la fatale liste de proscription, ne doit souffrir aucune difficulté, d'après les lois qu'il me cite, et qu'il doit connoître, étant employé dans les tribunaux. Il paroît vouloir se charger d'office de nos intérêts à cet égard. Il fait plus; d'après les renseignements qu'il s'est procurés sur les lieux, il me fait l'énumération des foibles objets échappés au naufrage, qui ne sont que séquestrés, et dans lesquels l'élimination, c'est-à-dire la radiation, nous mettroit dans le cas de rentrer. Ces restes formeroient un revenu de 5 à 6,000 livres par an. Il prétend aussi, que l'acquéreur des forges et fourneaux est disposé à nous en faire la cession à notre rentrée; et il ajoute, qu'il aime à croire que cet exemple seroit suivi par quelques-uns des autres acquéreurs, au moins. Les différentes communes, dit-il, se sont emparées de

Digitized by Google

tout ce qui étoit à leur convenance, dans les temps de brigandage et d'anarchie. Il ne sera pas impossible de revenir sur ces objets; mais cela ne peut être que contentieux et long, et l'affaire du temps, de l'opinion, etc. Mais il ne met pas cela en ligne de compte.

Le legs de ton oncle à Achille subsiste, puisque, pour son bonheur, sa tante vit. Verpillières est beaucoup diminué de revenu par la révolution; mais il lui restera 4 à 5,000 livres de rente et une jolie habitation; on sera peut-être obligé de vendre, mais enfin, il aura cela. Avec cet espoir même, vous serez fort peu riches, mes pauvres enfants, mais c'est beaucoup encore, et tout le monde n'en a point autant. Ce bon monsieur me paroît très-satisfait de me donner ces bonnes nouvelles. Tout cela est fort beau sur le papier; mais de fait, aucuns des rentrés de notre connoissance à tous, ne sont rayés définitivement depuis dix-huit mois; et personne ne rentre dans ses biens encore. Il faut donc des ressources dans le sein de sa famille, pour attendre l'heureux moment de ramasser les miettes de sa fortune; ou sinon, que faire? Mendier à la porte des voleurs! cela est bien dur. »

Mme DE NEUILLY DE VERPILLIÈRES A LA COMTESSE DE NEUILLY.

De Verpillières, ce 23 avril (année 1801).

« Combien j'ai éprouvé de surprise et de joie, ma chère bonne amie, lorsque j'ai reçu votre lettre, laquelle je n'avois pas lieu d'espérer, n'ayant pu découvrir jusqu'à présent votre demeure. Je vous aurois plus tôt marqué ma joie et ma sensibilité, sans les cruelles infirmités que j'ai eues tout cet hiver, occasionnées par mes années.

« Mais, ma bonne amie, vous n'en avez pas moins occupé mon cœur et mon esprit, pour prendre les renseignements que vous désirez avoir. Étant éloignée, je me suis adressée à quelqu'un qui a des connoissances dans tous les pays où vous avez besoin de prendre des renseignements sûrs, et il en a chargé une personne qui vous connoît, et qui paroît vous être attachée et s'intéresser à votre malheureux sort. Par les découvertes déjà faites, il paroît, ma bonne amie, qu'en rentrant en France, il vous restera une fortune honnête, par ce qui n'a pas été vendu. Et c'est beaucoup, d'après le tableau déchirant que vous me faites de ce que vous avez souffert, qui ne peut qu'affecter une âme sensible.

« D'après ce tableau, je ne peux plus vous parler de ce que j'ai éprouvé, ni de ce que je souffre, qui est bien au-dessous de votre

Digitized by Google

situation. Cela ne m'empêche pas, ma bonne amie, de ménager quelques petites choses pour Achille. Je serois cependant dans une gène extrême et fort à plaindre sur mes vieux jours, si les choses restoient encore longtemps dans l'état qu'elles sont. Ayant jusqu'à présent bataillé avec la nation pour différer un partage, qui ne peut qu'être très-onéreux pour moi, comme pour votre fils. Partage dont la nation a déjà fait faire les avances par des expertises, que j'ai payées; et qui, cependant, me deviendra nécessaire, si d'ici à trois mois, Achille n'étoit pas de retour (1). Je suis dans une extrême impatience qu'il vienne, quand ce ne seroit que pour prendre ensemble des arrangements; parce qu'étant d'un âge où la mort peut m'enlever d'un moment à l'autre, et n'ayant que des collatéraux, je veux mettre ordre à mes affaires.

« Quant aux formalités, elles sont bien aisées à remplir, en prenant un passeport. M. Cottenet, qui a été exécuteur testamentaire de mon mari, homme honnête, et tout dévoué à notre nom, m'a dit qu'il se faisoit fort de vous faire avoir une surveillance, sitôt que vous m'auriez marqué que vous êtes décidé à venir; ne voulant pas faire une démarche sans avoir une certitude de votre part.

« Clémentine, dès son enfance, promettoit d'être une charmante personne, et par conséquent chérie et aimée de tous ceux qui la connoîtroient. Je ne suis pas surprise, d'après cela, de ce que vous me mandez sur elle; ni de son bonheur présent, qui fait bien un adoucissement à votre sort; mais, ma bonne amie, ce n'en est pas un pour elle.

« Que ne venez-vous donc, ma chère bonne amie, voir une sœur qui vous chérit et qui vous offre un asile tout prêt à vous recevoir tous? et qui n'aura de vraie jouissance que lorsqu'elle pourra vous tenir dans ses bras, et vous exprimer de vive voix sa joie et son tendre attachement pour sa bonne amie.

« BERTHELIER DE NEUILLY. »

(1) Aux termes de la loi dite de *présuccession*, la nation, déjà spoliatrice des biens actuels des émigrés, s'emparait encore de leur part d'héritage dans les successions auxquelles ils pouvaient un jour prétendre. Chaque père, mère, aïeul, ou autre ascendant, dont un émigré se trouvait être héritier présomptif, était tenu de faire la déclaration de tous ses biens au directoire du district de son domicile; après quoi, la nation en faisait le partage entre l'ascendant et ses futurs successeurs non émigrés. Tout émigré, étant frappé de mort civile, la portion qui lui était attribuée dans la succession de l'ascendant *présuccédé*, était réunie au domaine national. C'est à un partage de ce genre, que fait allusion Mme de Neuilly de Verpillières. Elle avait réussi jusqu'alors à en faire différer l'exécution; et elle pensait qu'elle l'écarterait tout-à-fait, si son neveu, rentré en France, demandait à être rayé de la liste des émigrés.

Digitized by Google

P. S. — Mme de Vomas, avec laquelle je n'ai pas l'honneur d'être en correspondance, a su que l'on faisoit des recherches pour vous; et a donné à entendre qu'elle regrettoit qu'une autre qu'elle, s'occupât de vos affaires. Elle a demandé votre adresse.

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Tessin, ce 27 avril (année 1801).

« Les espérances que ta lettre me donne, ma chère maman, me paroissent si extraordinaires, que la première chose que j'ai faite ce matin en me réveillant, a été de la relire, croyant que j'avois rêvé tout ce que tu m'écris. Je regarde tout ceci comme une faveur particulière du ciel. Il est presque incroyable que nous, depuis neuf ans absents de France, qui n'avons jamais fait une démarche pour y rentrer, nous trouvions une bonne tante décidée à faire pour nous ce qui lui est possible, et un honnête homme, qui se donne gratuitement de la peine pour nos affaires. Dans quelle province est Verpillières? Une chose que je ne puis comprendre, c'est que ce bon monsieur, dont j'ignore le nom, se flatte de pouvoir faire rayer et rentrer Achille, qui a servi depuis le commencement de la révolution. Certainement, si cela arrive, il ne faut désespérer de rien dans le monde.

« J'espère que tu as déjà répondu à sa lettre, ma chère maman, et que dans peu de temps nous aurons d'autres nouvelles tout aussi satisfaisantes que celles-ci. Toute mon ambition, ma bonne et tendre maman, se borne à te voir passer ta vie dans l'aisance. Que cela soit, et je ne demande rien de plus. Peut-être aussi, que si nous étions une fois sur les lieux, il seroit moins difficile de retrouver quelque chose de notre ci-devant fortune. Au reste, après une émigration de neuf ans, nous saurions nous contenter de peu. »

Tessin, ce 12 juin (année 1801).

« . . . . . Le duc de Parme (1) fait rêver tout le monde, ici, comme à Hambourg. Comme on est très-avide

(1) Don Louis, infant d'Espagne, duc de Parme, appelé par le premier consul à régner sur la Toscane, transformée en royaume d'Étrurie.

Digitized by Google

de nouvelles, et qu'on en sait très-peu, je te prie de me mander quelques-unes de celles que l'on débite. Les gazettes nous ont appris, hier, que le roi d'Étrurie étoit toujours fêté à Paris, et qu'on avoit beaucoup applaudi au théâtre, à ce vers d'Œdipe : « Je fais des rois, et n'ai pas voulu l'être. » Pour moi, je me borne à souhaiter que si on change encore la forme du gouvernement en France, cela se fasse sans effusion de sang. . . . . »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 15 juin (année 1801).

« . . . . . Je ne puis rien te dire du roi de la façon de Buonaparte ; car je ne sais des gazettes que ce que le marquis me dit. Le hasard m'a fait apprendre hier, que Mme Ducrest apprend un rôle pour le jouer à une fête que donne Mme de Montesson, sa tante (veuve du duc d'Orléans, père d'Égalité). Cette dame a toujours aimé, joué, composé, des comédies; elle étoit liée avec Mme de Beauharnais, dans un temps où peu de dames la voyoient, à cause de son état équivoque. La femme du premier consul a continué de la voir, lui a rendu tous les services de l'amitié; et celle-ci fête le roi d'Étrurie. Au reste, la Ducrest mande qu'elle voit chez cette tante bonne compagnie; qu'elle l'habille, la nourrit, l'amuse bien; mais qu'elle n'a pas un écu dans sa poche, ni ne voit jour à en avoir, malgré tout le crédit de sa chère tante; et qu'elle vit au jour le jour, tout comme en émigration. . . »

Hambourg, 16 juillet (année 1801).

« . . . . . S'il y avoit eu des nouvelles de France, je t'en aurois donné. Je n'en sais que de celles qui arrivent aux uns, aux autres, et qui ne sont pas satisfaisantes. On dit les éliminations de femmes signées, mais aucunes ne sont délivrées; de sorte que chacun ignore son sort, et aucune affaire ne se fait. La misère est des plus grandes; les arrestations en grand nombre; l'inquiétude d'un changement quelconque porte la crainte et l'effroi dans toutes les âmes.

« Le comte d'Agoult, aide-major de cour, frère du marquis, des gardes-françoises, un de mes bons amis, a été arrêté, et mis à Sainte-Pélagie. Il étoit à Paris depuis trois ans; et maintenant, on

Digitized by Google

prétend qu'il n'est pas en règle, et étoit là sans autorisation. Le vicomte de Vergennes est revenu, après huit mois passés à Bruxelles chez son ami Pontécoulant, qui est préfet, sans avoir jamais pu obtenir d'aller à Paris légalement; ne voulant pas risquer, comme tant d'autres, d'y aller illégalement, pour être coffré un beau jour. D'Espinchal, dont j'ai lu une lettre hier au soir, dit que l'on voit des choses bien étranges; que rien ne se fait; que la misère est grande, et qu'elle doit faire nécessairement des progrès, vu l'état des choses. Mme sa parente, malgré toutes ses intrigues, n'est pas plus avancée que nous.

« Il y a des moments où l'on voit tout en beau, lorsque le calme a succédé à de grands orages. M. Cottenet avoit jugé apparemment ainsi; et voyant que ses espérances n'étoient pas prêtes à se réaliser, il attend un moment plus propice pour écrire; et garde le silence, pour ne pas détruire l'espoir qu'il nous avoit donné.

« M. de la Salle devoit partir aujourd'hui; on lui a écrit d'attendre. Comarque est accroché aussi, et plusieurs autres.

« Mme de Finguerlin te fait ses compliments; elle quitte ce pays-ci vers la fin du mois prochain, pour s'établir à Munich, ne trouvant ni la France ni la Suisse assez tranquilles pour risquer d'y aller. Mme de Buol, qui quitte Hambourg, la détermine à aller attendre les évènements à Munich avec elle. »

Hambourg, 27 juillet (année 1801).

« . . . . . Mme de Laugier me dit, dans une lettre datée du 14, que rien n'avance pour les rentrés : qu'ils sont tous au même point que lorsqu'ils sont partis d'ici. Elle a frère et oncle dans ce même cas. Les certificats d'élimination ne sont délivrés à qui que ce soit. Chacun ignore son sort; et pendant ce temps-là, les séquestres ne sont pas levés, et l'on vend les biens tant qu'on peut, ou le gouvernement en retire les fruits. On ne peut raisonnablement prendre de parti, ma chère, que quand ce système de pillage et d'injustice cessera de bonne foi; et que l'on voudra bien laisser quelques miettes à ceux que l'on autorise à rentrer, pour qu'ils ne soient pas réduits au bout de quelques mois, à devenir à charge à ceux qui les ont recueillis, ou à mourir de faim.

« M. d'Angiviller vient à la fin de la semaine pour dire adieu à Septeuil, qui part avec une grande tristesse de quitter le certain pour l'incertain. Il laisse ses fonds ici, si peu il a de confiance. Les

Digitized by Google

arrestations sont fréquentes. Il n'est pas permis aux papiers publics d'en faire mention; on les sait par les lettres particulières. Le neveu de Romance, fils du comte de la Chapelle, ministre du Roi, est un de ceux qui ont été arrêtés à Baireuth.

« Tilly est parti, Coppens part, Comarque s'en va à Amsterdam; Mme de Milon revient, faute de pouvoir vivre à Paris. »

Hambourg, ce 3 septembre (année 1801).

« Tu sais que nos espérances en France étoient fondées, ainsi que celles de plusieurs autres, sur les parties de bois au-dessus de trois cents arpents, que l'on avoit décidé, par un décret, ne devoir pas être vendus et rester sous le séquestre. Eh bien! par une nouvelle loi des consuls, la nation s'empare de ces biens, et se réserve d'indemniser ceux qu'elle jugera avoir le droit de l'être; c'est-à-dire, de les inscrire sur le grand Livre; ce qui veut dire, à peu près zéro. Voilà, sans doute, pourquoi on tardoit tant à délivrer les certificats d'élimination; c'étoit pour consommer ce dernier acte de justice. Maintenant qu'ils ne laissent aux rentrés et à ceux qui s'arrangeoient pour rentrer, que les yeux pour pleurer, ils ne seront pas si difficiles pour donner ce beau chiffon de papier.

« Septeuil est furieux. Il avoit une terre toute en bois, sur laquelle il comptoit, l'en voilà frustré : au reste, ce n'est pas lui qui est à plaindre, il peut s'en passer; mais je crois qu'il regrette un peu, tout l'argent qu'il a donné pour sa radiation, dont il ne tient pas encore l'acte. Il doit partir néanmoins, car toujours espérant, il s'est défait de sa maison, de ses meubles, et coucheroit à l'auberge, s'il restoit. Il me charge de mille belles choses pour toi. M. d'Angiviller est reparti pour sa solitude, et m'a chargée de t'embrasser, commission dont je m'acquitterois avec plus de plaisir de près que de loin, ma pauvre enfant.

« Si ton frère obtient un congé, il ira faire un tour en France. Je le charge de voir si l'asile que ta tante t'offre, pourroit avoir quelque agrément et quelque douceur; et si sa santé peut faire espérer de la conserver quelques années, terme qu'il faudra avoir devant soi, pour rattraper quelques bribes de sa fortune. Je vois ce que tu désires, et je souhaite que tu aies toute satisfaction dans tes désirs. Mais avant que d'y souscrire, il faut s'assurer que tu ne changeras pas un état doux et paisible, contre un état mille fois moins heureux; où tu trouverois désenchantement et ennui; avec

Digitized by Google

une vieille tante, respectable et excellente personne, sans contredit, mais dont toi ni moi ne connoissons le caractère dans son intérieur; qui est dans une petite terrotte au fond de la province, vivant en franche campagnarde, et qui, si elle venoit à mourir, te laisseroit isolée et sans appui, comme sans fortune; puisque la part de bien qui lui reste, ses intérêts étant séparés de ceux de ton frère, est reversible à ses parents. Attendons donc quelques nouveaux renseignements, que nous pourrons aisément plus tard avoir par ton frère, avant de nous creuser la tête sur ce que nous ferons. D'après eux, mon enfant, je me dévouerai à faire le sacrifice du bonheur de t'avoir près de moi, pour ton utilité, si je l'aperçois le moins du monde. »

Le désarroi de tous les services pendant une guerre malheureuse, mes changements de cantonnements, mon voyage, et, plus encore, un concours de circonstances malencontreuses, avaient interrompu ma correspondance avec Hambourg et Tessin. Enfin, vers le milieu de l'été, je reçus une lettre de ma mère, avec un énorme paquet d'effets et d'objets de toute sorte, qu'elle m'envoyait pour réparer les désastres de ma dernière campagne. Grâce au ciel, les nouvelles qu'elle me donnait d'elle et de ma sœur étaient bonnes, et rien de fâcheux ne leur était survenu ni à l'une ni à l'autre, pendant ce long intervalle. Elle me parlait cependant avec tristesse du vide qui se faisait chaque jour autour d'elle, par suite du départ d'une foule de ses compatriotes qui quittaient Hambourg pour retourner en France. « La mode est maintenant de « rentrer, comme jadis de sortir, me disait-elle. Il ne restera « bientôt plus que des Hambourgeois à Hambourg. La société « des Français se réduit à rien, et l'autre est nulle pour « moi. »

La société des émigrés fut de 1795 à 1800 très-nombreuse, et relativement assez brillante, à Hambourg. Par sa situation et par ses goûts, Mme de Neuilly y avait d'étroites relations.

Il ne sera pas sans intérêt pour ceux qui recherchent les anciens souvenirs,

Digitized by Google

de trouver ici comme une liste des noms qui apparaissent dans sa correspondance avec ses enfants et avec M. d'Angiviller.

Le vicomte d'Abzac, la marquise d'Ambert, Mlle Nina d'Ambert (1), la comtesse d'Asfeld, le marquis d'Ambly, M. d'Agoult, évêque de Pamiers, le vicomte d'Agoult, son frère; le marquis d'Asnières, le marquis et la marquise d'Argens, M. d'Aché, M. d'Amécourt, M. d'Apchon, M. d'Autichamp, le duc d'Aumont.

Le chevalier de Boubers, le baron de Breteuil, M. de la Belinaye, M. et Mme de Bloquart, Mme de Biencourt, M. de la Bourdonnaye, le marquis de Bouzolz, M. et Mme de Bury, M. et Mlle de Bosredon, Mme de Bermond, Mme de Belleport, Mlle de Bouqueval, le baron de Budos, Mme de Bois-d'Enemetz, le chevalier de Beaumont, M. de Béthune, le vicomte de Beaune, M. de Bongars, le marquis de Bonnay, le chevalier de Barry, l'abbé de Broglie, M. Boutelaud.

Le marquis de Chastenay, M. de Comarque, M. de Colleville, M. de Chastellux, M. de Coppens, M. de Caupenne, Mme de Carondelet, M. de Château-Thierry, M. Mme et MMlles de Capellis, Mme et Mlles de Choisy, M. de Conzié, évêque d'Arras, Cléry (le valet de chambre de Louis XVI).

M. et MMlles de Douai, le marquis et la marquis Ducrest, le marquis de Dunes, l'abbé Delmas, M. Dauger, M. Duplessis d'Argentré, évêque de Séez.

L'abbé d'Esparbès, M. et Mme d'Espinchal, le comte d'Escars.

Le baron de Flotte, le baron de Fénelon, M. Fizeaux, M. et Mme de Falaiseau, M. de Fontbrune, le baron de Foix-Candale, le duc de Fleury, M. de la Ferté.

M. de Gruel, le comte et la comtesse de Gimel, le chevalier de Gremion, M. de Ganay.

M. d'Hédouville, le marquis d'Havrincourt, le marquis d'Hargicourt, le duc d'Havré, le chevalier d'Hoffelize.

M. de Kersalaun.

La comtesse de Lowendal (Mlle de Bourbon, fille légitimée du comte de Charolais), la comtesse de Lussan, le comte de Langeac, M. Le Roy, Mme de Louvigny, M. et Mme de Launay, l'abbé Le Monnier, M. Le Changeur, M. de Larcy, M. du Liscouet.

Mme de Martel, M. et Mme de Milon, le marquis de Mesmond, M. de la Millière, la comtesse de Mailly, le chevalier de Montmorency, M. de Morel, M. Monnot, le comte de Muneret, M. de Mazancourt, la comtesse de More (fille du maréchal de Vaux), Mme de Matignon (fille du baron de Breteuil), M. de Mandavy, le marquis et la marquise de Moneys, M. de Montigny, M. de Marcillac, M. de Montfleury, M. Maréchal, M. et Mme de Montullé, le chevalier de Maupas, le chevalier Marin, la marquise de Montagu, le comte de Mun.

(1) Voir VIII, note 1.

Digitized by Google

La comtesse de Narbonne.

M. Orry, M. d'Osseville.

M. de Prouville, M. Picot, M. Plantier, le duc de Polignac, M. de Pindray, M. de la Palu, le duc de Piennes.

M. et Mmes de Quatrebarbes.

M. de Renneville, M. de Rey, le marquis de Romance, le marquis de Rochemore, M. de Rivarol, M. Rainville, le prince de Robecq.

M. de Saint-Hilaire, M. de Saint-Souplet, Mme de Sainte-Aulaire, l'abbé de Saint-Albin et l'abbé de Saint-Phar (tous deux fils du duc d'Orléans, père de Philippe-Égalité, et d'une fille de théâtre, Mlle Marquise), M. de Septeuil, M. et Mme de la Salle, M. de Sautereau, Mme de Spada, le duc de Sérent, M. et Mme de Saint-Mauris.

M. et Mme de Toustain, M. de la Treyche, M. et Mme de la Tour, le comte de Tilly, la comtesse de Tessé, M. de Thauvenay, Mme de la Tour-d'Auvergne.

Le vicomte de Verthamon, M. du Vergne, le chevalier de Vesc, le marquis de Vertillac, M. du Vivier, la comtesse de Vergennes, le comte et la comtesse de Vergennes, le vicomte et la vicomtesse de Vergennes, M. de Vaudremont, le chevalier de la Villefranche, le comte de Vérac, M. de Valori.

Le marquis de Wignacourt.

Parmi les émigrés hollandais à Hambourg :

Le général Van der Duyn, Mme de Nellesteyn, Mme Læscius (depuis vicomtesse de Villemur), les Heemskerck, les Growestins, M. Persoons.

Depuis que je l'avais quittée, ma mère avait perdu plusieurs de ses amies, dont la perte lui causait un profond chagrin : c'étaient MMmes de Lussan, de Quatrebarbes et de Belsunce. Toutes les dames de Vergennes avaient aussi disparu. Hambourg leur avait été également funeste. De quatre qu'elles étaient, aucune n'avait survécu. Je fus affligé en apprenant ces nouvelles, d'autant plus que ma mère, tout en s'attristant de la solitude où la laissaient tant de pertes successives, me marquait sa résolution bien arrêtée de ne pas quitter Hambourg. Les départs se joignaient à la mort pour faire le vide autour d'elle, mais elle voulait résister à l'entraînement général, dût-elle être la seule à n'y pas céder, avec M. d'Angiviller, son tuteur. Je déplorai alors ce que j'avais souvent regretté pour

Digitized by Google

elle, c'est qu'elle se fût peu à peu retirée de la société allemande, qui l'avait si fort recherchée, et qu'elle avait goûtée beaucoup, dans les premiers temps.

De toutes les personnes qu'elle avait connues à l'époque de son arrivée, elle ne voyait plus que la comtesse de Schulembourg, Mme de Hahn, et la bonne Auguste de Grote, qui, malgré la différence de leurs âges, fut toujours charmante et constante dans sa tendre amitié.

L'aimable personne dont il est ici question, était Mlle de Hahn, mariée fort jeune au baron de Grote, ministre de Prusse, veuf, et âgé de plus de cinquante ans. C'est en parlant d'elle, que Mme de Neuilly écrivait à sa fille, quelques années plus tard. — Avril 1809.

« . . . . . La bonne Grote est comtesse, au lieu de baronne. Le roi de Prusse, ne pouvant guère récompenser ses fidèles serviteurs autrement que par des titres, a donné celui-ci à M. de Grote, qui est de trop bonne maison pour que cela y fasse quelque chose. Depuis que tous les saute-ruisseau sont chevaliers, comtes, ducs, princes, et rois, je trouve que les gens de qualité sont heureux de n'avoir plus de titres qui les confondent avec ces gens-là. . . . . »

Quant à la société allemande, Mme de Neuilly l'avait beaucoup vue dans les premiers temps de son séjour à Hambourg; mais elle n'avait pas tardé à s'en éloigner par des motifs qu'elle a exprimés dans ces lignes adressées à sa fille. — 1799-1800.

« . . . . . Toutes les amitiés des dames de ce pays-ci sont si passagères, qu'il n'y faut guère compter; celles qu'on croit les plus solides ne passent guère les deux ou trois ans. L'empire de l'habitude, qui étoit pour nous une espèce de sentiment, qui acquéroit des droits sur notre cœur, n'a aucune prise sur elles. Elles nous aiment d'abord par le seul attrait de la nouveauté, et se dégoûtent de nous, comme de leur chat, ou de la mode qui vieillit. Cette vérité est triste, mais il faut se flatter qu'il n'y a pas de règle sans exception. . . . . »

. . . . . .

« . . . . . Tous les gens de ces pays-ci

Digitized by Google

sont d'une inconstance et d'une légèreté extraordinaire. Ils ne voient le monde que comme l'on voit la lanterne magique. Plus les objets passent et se multiplient, plus ils sont contents. Nous n'étions pas ainsi en France : nos sociétés nous devenoient d'autant plus chères, qu'elles étoient plus anciennes. Il en naissoit des affections purement d'habitude, auxquelles l'on tenoit presque autant qu'à l'amitié. Des étrangers, des passants, gênoient la société, au lieu d'en faire tout l'agrément, comme dans ces pays-ci : l'on n'étoit jamais mieux qu'entre soi; c'étoit un besoin que de se réunir et se voir tous les jours, pendant la vie entière; c'est tout le contraire chez les gens de ce pays. Voir ces St....., d'abord, ces Ben.... cela a été tous les Russes d'ici, puis nous, dont ils ne pouvoient se passer; l'on auroit cru qu'ils nous aimoient à la folie. A propos de rien, ils nous ont laissés là, et se sont jetés à la tête de cette maussade coterie hollandoise; puis ils ont passé en revue quelques François; puis ils en font autant des Cappadoce (1), des Bury, des Dinars; et puis ils quittent tout cela, comme leur chien ou leur perroquet, et sont, au bout des années, sans amis, sans société, et toujours à recommencer sur nouveaux frais. . . . . »

Vers la Pentecôte, j'obtins une permission pour aller à Vienne, avec le baron Herz, un de nos lieutenants, qui y avait sa famille. Sa mère était une juive convertie, filleule et protégée de l'immortelle Marie-Thérèse. J'y fus reçu comme un autre enfant, et on me procura tous les divertissements de la saison.

J'assistai le jour de la fête, à la superbe procession qui a lieu tous les ans, à cette époque. Il est impossible de voir une plus belle cérémonie. Leurs Majestés Impériales et toute leur famille, étaient en grand costume, et couverts de diamants. Les gardes nobles allemande et hongroise, en grande tenue, étaient sous les armes, ainsi que toute la garnison. Celui qui me frappa le plus par la richesse de son costume, fut le prince Esterhazy, qui commandait la garde noble hongroise, dont l'uniforme de hussard est rouge et argent. Toutes les tresses et les broderies

(1) Les Cappadoce étaient des juifs portugais, émigrés d'Amsterdam, d'où ils avaient sauvé beaucoup de fortune. *(Comte de N.)*

Digitized by Google

du prince étaient en diamants, du haut en bas, de même que le sabre, la sabretache, jusqu'aux éperons. Au lieu de pelisses pareilles aux nôtres, ces gardes avaient une peau de tigre dont le muffle et les griffes se réunissaient sur l'épaule gauche. Celle du prince avait des yeux, des dents, et des griffes, en diamants. Son kolbach était surmonté d'un esprit, à la base duquel tournait l'aile d'un aigle. Il montait un cheval gris, de ses haras; et au lieu de ces petites coquilles, nommées, je crois, *peaux de lièvre*, qui garnissaient le harnais des chevaux des gardes, le harnais du sien était couvert de cailloux du Rhin, taillés à facettes. Les yeux étaient éblouis de cette magnificence orientale. On prétend que l'aîné des princes Esterhazy jouit par substitution de huit millions de valeur en pierreries; et que chacun d'eux se fait une gloire de les augmenter.

Je rencontrai par hasard le baron de Buol-Schauenstein, ambassadeur d'Autriche à Munich, et auparavant, ministre plénipotentiaire à Hambourg, où je l'avais beaucoup vu. Il me fit tout plein d'amitiés, et les offres les plus obligeantes de recommandation pour mon avancement. Je le remerciai d'autant plus, que je savais que sa bienveillance ne s'en tenait pas seulement aux paroles, et qu'à une époque antérieure il m'avait chaudement recommandé aux deux archiducs. Mais cette fois, comme je n'avais autre chose en tête, que le désir d'obtenir mon congé et d'aller faire mon voyage en France, je me bornai à lui exprimer ma reconnaissance, sans accepter ce qu'il m'offrait.

Mes moyens étaient trop minces pour me permettre de jouir longtemps des plaisirs qu'on pouvait se procurer à Vienne; d'ailleurs, je tenais à les ménager. Tout était hors de prix dans la capitale de l'empire, et l'on y était écorché d'une manière atroce. J'y abrégeai mon séjour, et je retournai à mon cantonnement, où n'ayant de tentation d'aucune sorte, je me plaisais beaucoup plus.

Digitized by Google

Le licenciement des troupes des Cercles, qui avaient recruté pour leur contingent une quantité de mauvais sujets et de gens sans aveu, occasionna en Souabe, en Bavière, et dans la Haute-Autriche, une perturbation qui inquiéta beaucoup les campagnes. Il s'était formé des bandes de brigands, qui attaquaient les maisons isolées, les pillaient, et tuaient ceux qui résistaient. Il n'y avait pas en Autriche de corps spécial pour la police, tel que la gendarmerie. C'était la troupe de ligne qui en faisait le service. Le capitaine du Cercle de la Haute-Autriche (le préfet), ayant été prévenu qu'une forte bande avait traversé l'Inn, et était entrée dans la province, prit des mesures avec mon colonel, pour l'anéantir. Plusieurs compagnies furent détachées sur différents points, pour former un réseau, qui ne permit pas à ces scélérats de s'échapper. Ma compagnie fut du nombre. Nous avions pour instructions de combiner nos mouvements, d'après les circonstances, et de faire passer par les armes, à l'instant même, ceux qui seraient pris en flagrant délit.

Je partis, me dirigeant vers Notre-Dame de Platen, me reposant le jour, et étant toutes les nuits sur pied, avec ma troupe.

Un soir, je reçus avis que des gens de mauvaise mine avaient été aperçus rôdant dans la campagne, et qu'ils avaient même demandé à quelques paysans à acheter des vivres. Il y avait à deux lieues de là, un bois très-fourré et assez étendu, où je présumai qu'ils se cachaient. Je m'empressai de prévenir le major qui nous commandait, et qui n'était plus ce vilain Langer, et je me portai de suite du côté convenu. Je marchais avec toutes les précautions d'usage à la guerre, et je fis halte à un grand carrefour, d'où j'envoyai des patrouilles dans différentes directions. Une heure était à peine écoulée, que j'entendis quelques coups de fusil, dont je distinguai le feu. Quelques moments après, la fusillade continua, et nous avançâmes rapidement ; c'était à environ un quart de lieue. J'étendis mes hommes de manière à ce qu'aucun brigand n'échappât. Ces drôles avaient

Digitized by Google

attaqué une grosse maison, et on leur opposait une vive résistance. Ils étaient si occupés à forcer la porte et les fenêtres du rez-de-chaussée, qu'ils ne s'aperçurent pas de mon arrivée. Je les saluai d'une décharge, qui en jeta beaucoup sur le carreau; les autres voulant fuir, furent saisis par mes soldats, qui en expédièrent à coups de baïonnettes. Seize ou dix-sept, sur une soixantaine, furent pris vivants. Je les fis garrotter, et enfermer sous bonne garde, dans une chambre basse. Le propriétaire de la maison, ancien militaire, n'épargna ni les remercîments à ses libérateurs, ni les vivres.

Au point du jour, je fis conduire les bandits à un groupe de grands arbres, où je les fis tous brancher, conformément à mes instructions.

A peine de retour à Beyerbach, notre bataillon fut envoyé à Braunau, pour en augmenter la garnison. Le major Langer avait passé dans un régiment des frontières, laissant dans le nôtre un nom détesté de tous. Voici ce qui le détermina à demander son changement.

A propos de je ne sais plus quelle fête, le bataillon avait pris les armes, et devait faire les salves d'honneur, sur la place devant l'église, à laquelle nous faisions face. Le major, à cheval, était à quarante pas en avant, sur le front, au centre, et tourné vers nous, pour commander. Au premier feu, deux balles partirent et lui sifflèrent si près des oreilles, qu'il devint blanc comme du papier. Il commanda de mettre les baguettes dans les canons, et de vérifier toutes les cartouches. Comme de raison, on ne trouva point de balles, car ceux qui font de semblables gentillesses, ne gardent pas sur eux ce qui pourrait les trahir. Il voulut haranguer les soldats, mais la fureur et l'émotion qu'il avait éprouvée ne lui permit que de balbutier. Il ne continua pas la cérémonie, et laissa le commandement au plus ancien capitaine. Malgré toutes les recherches, on ne put découvrir les coupables. Langer avait commis tant d'injustices, il avait été si fâcheux pour les officiers, et si dur pour

Digitized by Google

les soldats, que personne ne prit part à l'aventure qu'il avait courue. Craignant une nouvelle tentative, il changea de corps.

Le général Sebottendorf, dont le frère, un de nos majors, avait été tué à Zurich, était gouverneur de Braunau, et y tenait une bonne maison. Sa femme, qui était beaucoup plus jeune que lui, était jolie, gracieuse, aimable, et faisant à merveille les honneurs de son salon et de sa table. Il y avait toujours du monde chez elle, et on s'y divertissait : j'y allais le plus souvent que je pouvais.

J'étais de garde à la porte de l'Inn, dont on avait triplé le poste, lorsque M. de Champagny, ministre plénipotentiaire de la république française, près de S. M. l'Empereur et Roi, arriva, comme on en avait été prévenu. Je lui rendis les honneurs qui lui étaient dus. Il fit arrêter sa voiture, m'adressa la parole, et me dit des choses polies, auxquelles je répondis de mon mieux. Une heure après, il envoya un de ses attachés m'inviter à venir le soir prendre avec lui une tasse de thé. J'acceptai avec empressement. Mais comme un officier ne doit pas s'aboucher avec un étranger marquant, sans une permission, je passai chez le général Sebottendorf, qui m'autorisa à me rendre à l'invitation de M. l'Ambassadeur de la République, en me disant que nous étions maintenant les meilleurs amis du monde.

Malgré sa myopie, M. de Champagny me parut un homme qui y voyait clair. Il fut pour moi d'une amabilité charmante. Sans me questionner sur le lieu de ma naissance, il me parla de ma mère qu'il avait connue, de ma famille de Lorraine, et ajouta que si l'envie me prenait d'aller faire un tour n'importe dans quelle province de France, je pouvais sans façon m'adresser à lui; et qu'il assurerait non-seulement ma sécurité, mais me préserverait de quarantaine, et de tout démêlé avec la police, fort soupçonneuse de sa nature. Je me bornai à le remercier; et après une soirée fort agréable, je fus chez Mme de Sebottendorf, où les questions ne me firent pas faute.

Digitized by Google

Bien entendu, que sortant de chez un diplomate, je ne dis que ce que je voulus.

Je reçus peu après, une lettre de ma tante, la comtesse de Vomas, qui, ayant su par un officier autrichien prisonnier, que j'étais officier au régiment de Stain, m'avait écrit de sa petite ville de Joinville, et sur l'adresse : *ibi vel ubi*. Elle me faisait passer sa lettre par la sœur de mon cousin de Brunet, qui était rentré en France, et qui avait aussi parlé de moi à mes parents.

Ma tante me pressait de profiter de la paix pour venir en Lorraine, où ma présence était nécessaire à mes intérêts. Légataire universel de mon oncle, le chevalier de Neuilly, il était urgent que je prisse des arrangements avec sa veuve, qui était usufruitière. Elle ajoutait que nos biens ayant été vendus, il ne restait que les bois, et que le premier consul en avait déjà rendu à plusieurs émigrés.

Mon impatience de partir était extrême, mais j'étais retenu par les délais du lent bureau de la guerre, qui ne m'envoyait pas mon passeport. Je donnai connaissance de la lettre que j'avais reçue à mon colonel, toujours excellent pour moi ; il comprit mon impatience, et me promit d'appuyer de nouveau ma demande.

Depuis longtemps j'avais obtenu l'assentiment de ma mère à mon voyage. Mais bien qu'elle en eut compris l'opportunité, elle n'y avait consenti qu'avec peine et sous toute espèce de réserve : prenant acte de la promesse que je lui avais faite, de ne prendre aucun engagement de nature à contrarier ni à interrompre ma carrière militaire au service de l'Empereur ; se reposant sur les assurances que je lui donnai, d'agir en tout avec une prudence extrême, et de m'assurer toutes les garanties nécessaires pour ne risquer en rentrant en France, ni arrestation, ni emprisonnement. Je dus lui savoir un gré infini de la concession qu'elle m'avait faite, et que sa tendresse seule lui dictait. Car, s'il ne se fût agi que de ses intérêts personnels, jamais elle n'aurait consenti à me laisser courir les hasards d'une aventure qui

Digitized by Google

pouvait aisément devenir périlleuse; et jamais elle n'aurait sacrifié la répugnance qu'elle avait à me voir rentrer dans un pays où rien ne se trouvait plus qui ne fût en objet d'horreur à ses yeux.

Elle avait juré de ne revoir la France, que gouvernée par son roi légitime, et jusque-là de n'avoir aucun contact avec les puissances du jour, qu'elle méprisait. Aussi blâmait-elle les rentrants et les rentrés de toutes ses forces. Elle s'indignait contre eux, et personne ne l'y surpassait si ce n'est M. d'Angiviller, son tuteur. La femme de ce dernier, la comtesse d'Angiviller, plus âgée que lui de quelques années, n'avait pas voulu le suivre, lorsqu'il avait émigré. Après un oubli apparent de sept ou huit années, elle s'était avisée de lui adresser les lettres les plus pressantes, pour l'engager à rentrer en France et à se réunir à elle. Ses instances ne réussissaient qu'à l'exaspérer. « Jamais, s'écriait-il, jamais, je ne reverrai cette « terre impie et sacrilége; ces lieux teints de sang ne souille- « ront jamais mes yeux. L'ami de l'infortuné Louis XVI ne « pourrait aller sans honte, sans déshonneur, sans infamie, se « soumettre devant ses bourreaux. Qui pourrait l'y voir sans « horreur? Mes jours s'achèveront dans l'exil où sont encore « mes malheureux Maîtres; c'est en vain qu'on s'efforcerait de « vaincre ma résistance. Ma résolution est ferme et fixe, car « elle est implantée dans l'honneur (1). »

Quant aux sentiments de Mme de Neuilly, rien ne montre leur vivacité et leur constance, comme ces lignes qu'elle adressait à sa fille, au mois de juin 1802, en septembre 1803, et à la fin de l'année 1804.

« Qu'irois-je faire dans un pays, qui m'est devenu odieux? Me mettre à la merci des évènements, dans la dépendance de personnes qui me sont étrangères, et auxquelles je ne voudrois devoir aucun service, ni avoir, pour rien au monde, la moindre obligation personnelle; ne voulant en avoir qu'à mes amis, ou à des personnes indif-

(1) Voir VIII, note I, page 354.

Digitized by Google

férentes, que je n'ai aucune raison de haïr, ni desquelles, du moins, je n'ai pas à me plaindre. . . . . Je resterai paisiblement où je suis, vivant de mon industrie et de mon travail; pauvre, mais malheureuse seulement par les circonstances, et non point par les personnes; gagnant mon existence journalière avec peine, mais enfin la gagnant, sans dépendre de personne, sans bassesse, sans humiliation, sans hanter la mauvaise compagnie. Ici l'on est l'égal de tout le monde, en vendant à l'aulne, et je ne perds rien de ma considération dans la bonne société : cette manière d'être me convient.

« En France, je ne pourrois avoir que des sujets de peine, de chagrin; l'état des choses si différent de ce qu'il étoit pour moi, pour mes amis, pour les gens de ma caste, révolteroit mon cœur, mon esprit et mes yeux; je ne pourrois voir ce pêle-mêle dégoûtant, faire ma cour, solliciter un gueux de jacobin, pour rattraper un écu. Avant que cette écurie ne soit nettoyée, il n'y aura pas moyen de s'y souffrir; du moins, c'est ce que je sens; et je n'ai pas grande idée de la délicatesse de sentiments de ceux qui s'accommodent de ce salmigondis, composé des éléments les plus contraires, ou qui devroient l'être. Qu'ils soient heureux, s'ils le peuvent, au milieu de cette affreuse corruption; où je les plains d'être; et encore plus, de ne pas seulement s'en apercevoir. . . . . »

« Ton frère prétend que j'ai grand tort de persister à rester à Hambourg; mais il est loin de me le prouver. Tout me prouve, au contraire, que je ne puis faire mieux; quoiqu'assurément je ne mène qu'une vie laborieuse, et point agréable; et n'ayant plus de consolation de société, ni d'amitié, mon dernier ami parti (1). »

(1) Ce dernier ami, que regrettait Mme de Neuilly, était le marquis de Dunes, dont elle avait ainsi annoncé le départ à sa fille, juin 1802 : « Mon ami de Dunes, vient de partir pour France; sa belle-mère a exigé qu'il lui fît le sacrifice de sa répugnance. Cette belle-mère a été si bonne, si généreuse pour lui, malgré les dangers qu'il y avoit à l'être, qu'il a fallu se rendre. Il a laissé presque tous ses effets, et tout ce qu'il possède, ici; ayant le projet d'y revenir et y faire valoir le peu qu'il pourra retrouver. Quoique j'espère le revoir, son absence me fait une peine sensible, et je ne m'accoutume pas à être privée de son aimable société, car c'est le meilleur, le plus digne des hommes, comme un des plus instruits et des plus aimables. Sa société répandoit un agrément extrême dans mon intérieur, et en faisoit le charme : c'étoit un moment fort doux, que l'heure du repos du soir, où je pouvois me livrer aux charmes de la confiance et de l'amitié. A mon âge, on se soucie peu du monde et de ses plaisirs : on n'en trouve qu'au milieu des amis sur lesquels on peut compter, et celui-là étoit de ce petit nombre. »

Digitized by Google

« Depuis cinq mois, je ne suis pas sortie quatre fois, pour aller en visite, ni en société. Je passe mon temps dans l'occupation de ma maison, et de mes affaires. Je n'ai nul plaisir, nul amusement, nulle distraction; mais j'éprouve l'absence des peines avec celle des plaisirs, et je ne suis sous la dépendance de personne; je ne vois rien qui me plaise, mais aussi, rien qui me blesse; et de cette manière, je puis me soumettre à tout. . . . . »

« Je ne sais pas si je t'ai marqué que j'ai engagé ma sœur Clotilde à venir se réunir à moi. Elle n'auroit pas grand sacrifice à faire en quittant un pays qu'elle ne peut plus aimer; partageant les mêmes sentiments et les mêmes opinions que moi; détestant comme moi les innovations, et préférant la pauvreté et le travail à la fortune rachetée par des bassesses, ou l'oubli, du moins, de ce que l'on se doit à soi-même, et de ce qu'on doit à ses bienfaiteurs et à ses maîtres légitimes. Cette courageuse et noble manière de penser, me la rend extrêmement chère, et me fait désirer vivement de finir mes jours avec elle. Elle n'a que la vie et une amie à Blaye (1). Elle trouveroit la vie et une amie à Hambourg. Ce sera une grande consolation pour moi d'avoir une compagne, une société, et quelqu'un avec qui m'entr'aider; si tant est qu'elle accepte, et que la rigueur de ce climat ne lui fasse pas peur. . . . . »

« . . . . . Mme de Milon est revenue, ainsi que son mari, dans sa petite maison de Hafenhosen : nous nous sommes visitées réciproquement; mais comme mon temps est trop rempli par mes affaires pour me laisser le loisir de me livrer à ses invitations, nous nous verrons rarement. J'ai pris le parti de laisser là absolument le peu de société qu'il y a, et de me mettre à mes occupations jusqu'au cou, exclusivement à tout. Presque tout ce qu'il y a de mes compatriotes ont fait ce que je n'ai pas fait, et ne ferai jamais. Ils veulent avoir les profits du vice et les honneurs de la vertu; cette conduite les rend viles et méprisables à mes yeux; de sorte que leur société m'est désagréable, à moi, qui n'ai d'autres dieux ni d'autres maîtres que ceux de mes pères, et qui ne professerai jamais de culte étranger. . . . . »

M. d'Angiviller mourut dans l'exil. Quant à ma mère, ni les

(1) Voir I, note 9, page 40

Digitized by Google

évènements prodigieux de cette époque, ni tant d'années qui s'écoulèrent, ne changèrent rien à sa manière de sentir. Sa belle-sœur, Mme de Neuilly de Verpillières, qu'elle avait toujours respectée autant qu'elle l'aimait, lui avait demandé de laisser venir Clémentine auprès d'elle, pour la consoler dans ses vieux jours. C'était là, un grand sacrifice; ma mère s'y était résignée pourtant, dans la pensée de l'avenir de ma sœur.

Mme de Neuilly exprime en maints endroits la douleur qu'elle ressentit au moment où elle envoya sa fille à Mme de Verpillières. Clémentine, bien que très-affligée de s'éloigner de sa mère, éprouvait une joie toute naturelle dans sa position et à son âge, en pensant qu'elle allait revoir la France, après une émigration de plus de onze ans. Mme de Neuilly ne comprenait pas cette joie; et c'était M. d'Angiviller, si inflexible, lorsqu'il s'agissait de lui-même, qui l'exhortait à s'y montrer indulgente, tout en demeurant ferme dans les résolutions qu'elle avait prises pour elle-même. Il écrivait à celle qu'il appelait son amie et sa chère enfant :

Kiel, 5 avril (année 1802).

« . . . . . Je conçois vos peines : la séparation d'une fille que l'on chérit, l'incertitude de son sort; l'inconséquence de votre fils, excusable à son âge, mais qui, comme vous le dites, avoit un état honorable et une réputation de volonté et de courage, et qui peut-être va le quitter pour rien; je sens combien tout cela est douloureux pour le cœur d'une mère aussi tendre que vous. Je ne me rappelle pas qui est cette tante d'Achille dont vous me parlez. Mais reste-t-il à Vrécourt quelque chose qui n'ait pas été vendu? Dans ce cas, vos enfants peut-être pourroient en retirer quelque objet. Armez-vous de courage, au moins, ma chère enfant, et ne vous laissez pas abattre. Je sais combien tout cela est rude à supporter, mais on doit se roidir plus que jamais, quand on voit la lâcheté générale. Je vous avoue qu'elle m'indigne et me révolte, mais ne me gagnera pas. »

25 mai (année 1802).

« Ce ne sont pas mes peines qui m'ont fait pleurer, ce sont les vôtres; je vous trouve si raisonnable, si noble, si sensible, que j'en ai réellement pleuré. Vos enfants, comme vous dites, sont de vrais

Digitized by Google

enfants; je leur pardonne ; ils n'ont rien connu, rien aimé; ils ont été errants et vagabonds, ils croient trouver une patrie. »

« Je vous approuve en tout sur vos résolutions. Votre fils est bien jeune. Plaise au ciel que ces pauvres enfants retirent quelque chose, et que Clémentine le rapporte à sa mère (1)! »

Malgré tout ce qu'il en coûtait à la tendresse de ma mère pour vivre séparée de moi et de ma sœur, jamais nous ne pûmes la déterminer à venir nous rejoindre, et à s'éloigner de Hambourg. Elle y vivait de plus en plus isolée, au milieu de privations de toutes sortes, et sous un climat qui lui était en horreur, par quelque saison que ce fût; car l'hiver, elle était la plus souffrante et la plus malheureuse créature du monde; et l'été, elle trouvait qu'on grillait comme à Monaco, et même pis, à cause de la pesanteur de l'air. Mais ce qui eut abattu tout autre courage, ce fut la persécution, qui ne l'épargna pas dans son lointain exil. En 1805, elle fut expulsée de Hambourg, brutalement, et sans aucun prétexte que celui de son hostilité inoffensive et muette au gouvernement despotique, dont l'étreinte s'étendait sur l'Europe entière. Rappelée bientôt, grâce au zèle et à l'influence de quelques-uns de ses amis, elle endura, plus tard, toutes les horreurs d'un siége; quand Davoust, enfermé dans Hambourg avec une armée décimée par les privations, les maladies et la disette, tint tête pendant huit mois aux forces russes et allemandes. Plusieurs banqueroutes l'atteignirent dans ses intérêts, et compromirent gravement la petite fortune qu'elle s'était faite. Nous la pressions, ma sœur et moi, de céder à ces tempêtes. Elle nous répondait d'un cœur toujours aussi ferme : « Rien ne me fera faiblir, je serai plus têtue que le malheur. » Elle continua de l'être, et ce fut, chose étrange! ce fut le malheur qui céda.

(1) Clémentine de Neuilly était à Tessin, chez Mme la baronne de Lutzow, lorsque sa mère la rappela pour l'envoyer auprès de sa tante, Mme de Neuilly de Verpillières. Voir, sur sa rentrée en France, les correspondances citées, VIII, note 5, page 356, et suivantes.

Digitized by Google

Telle était ma mère, que j'espère vous avoir bien fait connaître, ma chère Hélène. L'honneur, le désintéressement, le dévouement et la tendresse, étaient fortement enracinés dans ce cœur. Si parfois on eût été tenté de la trouver exaltée dans ses sentiments, exagérée peut-être, du moins elle paraissait toujours, ce qu'elle était en effet, grande, généreuse, noble, et d'une dignité de caractère incomparable.

Je vous l'ai montrée aux prises avec le malheur; que ne puis-je vous dépeindre le bonheur qui couronna ses dernières années, et les consolations que la Providence lui réservait! Il me suffira, pour vous les faire comprendre, de vous dire qu'elle revit la France rendue à ses bien-aimés Princes, et qu'il lui fut donné de serrer de nouveau ses enfants entre ses bras.

Au moment où elle fut expulsée de Hambourg, Mme de Neuilly écrivit à sa fille une belle et courageuse lettre, où son âme fière s'est peinte tout entière. L'intérêt qui s'attache à ce récit, le fera paraître court, malgré sa longueur.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Altona, ce 8 aoust 1805.

« Le lendemain ou surlendemain de la dernière lettre que je t'écrivis, ma chère enfant, il m'arriva un évènement auquel je ne m'attendois guère, et auquel tu ne t'attends pas non plus. Je fus chassée de Hambourg, sous deux fois vingt-quatre heures, par l'ordre d'un M. Bourrienne, nouveau ministre de France à Hambourg; ainsi que MM. de Larcy, de Vaudremont, d'Esparbès, Maréchal, Picot, que tu as vu à Utrecht; Morel, ce fou; un M. de Laroque, et quelques valets ou marmitons, partageant avec nous l'honneur de cette proscription. L'armée de Hanovre est à la porte; et ce M. Bourrienne s'est servi de cet épouvantail, pour forcer le Sénat à commettre cet acte d'iniquité. C'est en tremblant d'un côté, et en pleurant de l'autre, que les pauvres diables de sénateurs et de prêteurs, nous ont signifié l'ordre de quitter la ville, et de nous soumettre à la force, à leur exemple, crainte de plus grands malheurs, et pour nous et pour eux. Cet acte de despotisme, tel qu'au temps du tyran Robespierre, rien de pareil ne s'étoit fait dans une

Digitized by Google

ville impériale, neutre et libre, a soulevé tous les cœurs. Chacun, à commencer par les personnes les plus distinguées de la ville, les ministres des cours étrangères, les bourgeois, le peuple même, nous a donné des marques d'intérêt, de sensibilité, de regret, sur une barbarie contraire à toutes les lois du pays, aux droits des gens de tout l'univers, etc., etc. Le baron de Grote, ministre de Prusse ici, a mis toute la chaleur de l'amitié et tout son crédit à nous servir. Quoique ministre d'une puissance amie, il n'a jamais pu obtenir que dix jours de répit, pour que je misse un peu d'ordre à mes affaires, et la promesse de M. Bourrienne, d'écrire à Milan, et à M. Fouché (de qui le coup est parti), pour lui rendre compte des témoignages de M. de Grote, en notre faveur. Le fait est, que l'on ne nous accuse de rien; que l'on ne peut fonder d'accusation ni sur des paroles, ni sur des écrits, ni sur des démarches indiscrètes ni répréhensibles le moins du monde, et que l'on n'en peut vouloir qu'à nos sentiments particuliers, dont on croit avoir la preuve en ce que nous n'avons point fait de soumission au gouvernement françois.

« J'avoue mes sentiments très-volontiers, quoique je n'en doive compte à personne. Mais tels qu'ils soient, je défie que ma conduite soit prise en défaut; car je ne traite et ne m'occupe d'aucune affaire du dehors, ni d'intrigue d'aucune sorte; m'embarrassant aussi peu des rois, princes et empereurs de nouvelle fabrique, que s'ils n'existoient pas. Mais ne voulant point avoir affaire à eux, rien réclamer d'eux, rien tenir d'eux, ni aller vivre sous leurs lois, je n'ai que faire de m'y soumettre, de les reconnoître, de prendre la qualité de leur sujette, non plus que de l'empereur de la Chine, ou du roi de Maroc. Ceci est donc une vexation des plus ridicules, et une tyrannie atroce; et si l'on croit ramener ainsi les cœurs, on a grand tort. Il n'y a que les âmes viles et lâches, qui fléchissent sous le joug de la violence et de la persécution. La mienne n'est pas de cette trempe: il s'en faut; et tout cela me porte à concevoir la sainte opiniâtreté du martyre!

« J'ai ma maison, et tout ce que je possède, à Hambourg; et j'ai pris un logement à l'entrée de la ville d'Altona. La fille qui me sert, demeure là-bas, veille à mon dépôt, garde la maison, et y restera tant qu'on ne l'en chassera pas. Moi qui suis un peu du régiment de Champagne, et me moque de l'ordre, je vais donner un coup-d'œil à mes affaires, quand je le juge à propos. J'en ai prévenu messieurs du Sénat, en leur disant qu'en attendant que je sois pendue sous le bon plaisir de MM. Fouché et Bourrienne, il falloit que je vive, et que je fisse honneur à mes affaires jusqu'au

Digitized by Google

dernier moment. Ils m'ont répondu qu'après avoir fait ce qu'ils ont été forcés de faire, ils ne feroient point de *perquisitions*. En conséquence, je fais mes petits voyages. C'est de la fatigue, du dérangement, de la dépense, des entraves à mes affaires; mais tout n'est pas perdu du moins, tant que cela pourra aller comme cela, et jusqu'à la réponse de Paris, s'il y en a une. Tu remarqueras que tous les proscrits sont des *non-soumissionnaires;* et que l'on a laissé et laisse tranquilles tous autres individus, de quelque opinion qu'ils aient été, et qu'ils aient manifestée hautement.

« J'ai tardé à te mander ma situation, mon enfant, espérant qu'elle changeroit bientôt; mais comme je vois que cela prend la tournure de traîner en longueur, je te veux instruire, pour que tu ne le sois pas par hasard, et d'une manière plus inquiétante.

« L'abbé d'Esparbès, qui porte toute sa boutique avec lui, c'est-à-dire qui vivoit de ses leçons, a pris le bon parti, et s'en est allé en Russie; moi qui ne possède rien que des chiffons, et qui n'en tire que ma subsistance journalière (tout l'argent qui en provient, y retournant pour entretenir et alimenter mes affaires), je n'ai pu, à mon grand regret, suivre ce bon exemple. Tout ce que je désirerois, seroit d'être si loin de toute cette maudite race, que je n'en entendisse plus parler. Il faut qu'ils soient enragés vraiment, pour venir persécuter douze ou treize individus obscurs, paisibles, et purement laborieux. Qu'ils nous fusillent ou nous étranglent, s'ils ne veulent pas souffrir que nous ayions un asile sur la terre; cela sera moins barbare que de nous poursuivre, et nous ruiner une seconde fois. Ne voilà-t-il pas une belle victoire pour un homme sur lequel pleuvent les couronnes, que celle qu'il remporteroit sur une poignée de gens comme nous, dont l'opinion ne lui est pas plus à craindre qu'à désirer. Ce n'est pas nous, dont on doit se défier; mais bien plutôt de ceux pour lesquels la foi des serments n'est comptée pour rien; et qui se donnent aussi facilement à Dieu qu'au diable, quand leur intérêt y entre pour quelque chose (1). . . . . »

Hambourg, 29 *octobre* 1805.

« Au travers tous les tracas d'affaires et de devoirs que j'ai eus à remplir ici à mon retour, je ne puis me rappeler, ma chère amie,

(1) M. de Bourrienne, après avoir été d'abord l'instrument de la persécution envers Mme de Neuilly, devint, dans la suite, un de ses plus dévoués amis. (Voir VIII, note 6.)

Digitized by Google

si je t'en ai fait part. Grâce à l'intérêt soutenu des ministres de Prusse et d'Espagne, de leurs femmes et de tous les gens honnêtes de la ville, qui ont joint leurs pressantes sollicitations à celles-là, ils ont obtenu mon retour : celui des autres victimes, aussi innocentes que moi, s'en est suivi. Nous sommes tous tranquilles, et espérons rester tels; n'étant pour rien dans les évènements politiques; et toute notre ambition étant de rester obscurs et ignorés. Mon affaire s'est terminée heureusement dans les formes qui me convenoient le mieux : c'est-à-dire, sans que j'eusse à m'en mêler, et sans avoir à faire aucune démarche personnelle, ce qui m'auroit beaucoup coûté de peine et de répugnance. Grâce au ciel, j'en suis sortie sans avoir vu le visage de l'ennemi. . . . . Je suis bien sensible au témoignage de ton bon cœur, qui t'a portée à m'offrir de vendre ton argenterie, mais je n'accepte point cette offre. Garde le peu que tu as, mon enfant; je voudrois faire assez bien mes affaires, pour y ajouter un jour. Il faudroit que tous moyens d'exister me fussent fermés, pour me déterminer à écorner les tiens. Mon ancien Maître, apprenant, par la renommée, que j'étois victime de ma fidélité, m'a fait passer un secours de quarante louis, qui m'a flattée encore plus qu'il ne m'a été utile. Je ne l'avois ni sollicité, ni fait solliciter, n'ayant nul rapport avec lui, vu ma situation et la sienne. Cette bonté attentive et paternelle m'a touchée sensiblement. »

Je reviens aux journées qui précédèrent mon départ de la petite ville de Braunau. Le bureau de la guerre m'accorda enfin une permission de quatre mois. Je la reçus avec une joie fort grande, le 1er novembre, jour de la fête de tous les Saints. J'écrivis aussitôt à M. de Champagny, pour lui rappeler ses offres obligeantes. Huit jours après, je reçus de lui une réponse des plus gracieuses, avec un passeport très en règle, et une lettre de recommandation très-pressante pour M. Lomond, préfet à Strasbourg.

Je m'arrangeai promptement avec un capitaine aux dragons de Lobkowitz, qui avait une calèche allemande, légère et commode. Je laissai mon chien et une partie de mes effets chez les bons Müller, ne voulant emporter que ce qui m'était indispensable; et nous partîmes, mon camarade et moi.

Nous passâmes par Munich, que nous visitâmes en détail. Je

Digitized by Google

pensai avoir à table d'hôte une affaire avec un officier de Chevau-légers bavarois. Heureusement qu'un officier supérieur de son régiment, qui vit qu'il avait tort, l'envoya aux arrêts. Nous traversâmes Augsbourg, Günzbourg, Stuttgard, Carlsruhe, où je me séparai de mon compagnon, qui était de Bade.

J'oubliais de dire qu'étant partis de Augsbourg, vers neuf heures du soir, par un beau clair de lune, nous traversâmes un bois. L'un de nous devait veiller, pendant que l'autre dormirait; nos armes étaient prêtes. La voiture était fort basse, avec une capote et un tablier; nos malles étaient attachées derrière, avec une double chaîne en fer. Nous allions lentement à cause du sable, et c'était mon tour de faction. Il me sembla entendre le grincement d'une lime de fer. Je ne pus rien voir par le vasistas, que les bagages dominaient. Je me penchai hors de la voiture, et je distinguai l'ombre d'un homme penché sur nos malles. Je saisis mon pistolet; je détachai le tablier, et criai au postillon d'arrêter, en m'élançant hors de la calèche. L'individu sauta lestement à terre, et prit la fuite. Je lui tirai mon coup, et ne le vis plus. L'avais-je atteint? c'est ce que j'ignore, et nous ne fûmes pas curieux de nous en assurer. Nous continuâmes notre route, non sans avoir vérifié que les chaînes qui tenaient nos malles, quoique entamées par la lime, ne couraient pas risque de se rompre.

Je fis une pointe à Rastadt, et j'arrivai à Kehl, où je couchai, parce qu'il était trop tard pour entrer à Strasbourg. J'y soupai avec deux émigrés, que j'avais connus à Coblentz. L'un était en règle, et rentrait en France sous son nom; l'autre avait des papiers sous un nom supposé.

La douane visita légèrement mon bagage, prit mon passeport, et me donna en échange une carte avec laquelle je devais me présenter le jour même, ou le lendemain, à la mairie. Je descendis à l'hôtel de l'*Esprit*, fort renommé en Allemagne.

Je ne saurais exprimer les sensations que j'éprouvai en me voyant en France. J'étais trop jeune quand j'en étais parti, et

Digitized by Google

trop indigné des horreurs commises pendant la révolution, pour sentir mon cœur battre au mot de patrie. Ce nom de république m'était odieux, et ces inscriptions sur tous les murs, portant : liberté, égalité, fraternité ou la mort! me faisaient frémir d'horreur. Je me croyais dans un pays de cannibales. Je mangeai à table d'hôte, et je ne parlai qu'allemand. Un quidam, que je supposai être un espion, me combla de politesses, et chercha à me faire causer : je jouai serré, et il en fut pour ses compliments et une bouteille de champagne, qu'il paya. Le lendemain, après déjeuner, je fus à la mairie, et je lus sur toutes les portes : *Ici on s'honore du nom de citoyen, et on se tutoye. Fermez la porte, s'il vous plaît.*

On me conduisit devant le maire, M. Hermann, gros papa, bien nourri, et de bonne mine. Après lui avoir remis ma carte, qui était l'extrait de mon passeport, il m'invita à passer au bureau des émigrés, où on me la délivrerait. Je me récriai que je n'avais que faire là, que j'étais officier au service de S. M. l'Empereur et Roi, et qu'ayant un passeport en règle, visé par l'ambassadeur français, je ne m'attendais guère qu'il fallût tant de cérémonies pour me laisser continuer mon voyage. J'eus beau dire, il fallut en passer par ce qu'il voulait, et me laisser conduire vers ce maudit bureau, dont le chef était un moine renégat, mielleux, poli à outrance, et complimenteur. Je reconnus sur son visage le trait de fausseté, que m'avait fait observer Lavater. Il me vanta les dispositions du premier consul à la clémence, et ajouta que les émigrés devraient les reconnaître en se dévouant à sa personne, etc.....

Je lui laissai débiter une foule de lieux communs, qu'il avait appris par cœur, et à la fin, je lui demandai où il voulait en venir avec tout cela. Je vous ferai remarquer, que je n'avais parlé qu'allemand, quoiqu'il m'eut, à différentes fois, parlé français. Il se leva, fut chercher deux gros volumes in-folio, portant l'un la lettre B, l'autre la lettre N. Il les feuilleta, et me montra du doigt : Brunet Neuilly, Ange-Achille-Charles; et, Neuilly, ci-devant comte, avec mes prénoms. — Il est inutile de

Digitized by Google

dissimuler plus longtemps, me dit-il, vous voilà inscrit tout du long sur cette liste, ainsi que Mme votre mère et Mlle votre sœur. Ainsi le mieux est d'en convenir.

Je le regardai fièrement, avec beaucoup de calme. — Je ne suis habitué ni d'humeur à me laisser longtemps ennuyer, lui dis-je; et sous l'habit que je porte, je prétends n'être molesté ni tracassé en aucune façon. Je vous répète que mes papiers sont en règle : mon passeport m'astreint à le montrer à toute réquisition légale, et à prévenir le préfet dans le département duquel je séjournerai; mais si je dois essuyer tant de difficultés pour pénétrer en France, et subir une enquête à chaque pas que je ferai, je renonce à mon voyage. Rendez-moi mon passeport, et je m'en retourne à mon régiment. Je saurai après, ce que j'aurai à faire, et ce que je dirai à l'ambassadeur, de la signature duquel on semble faire si peu de cas.

L'homme de police, qui avait plus d'insolence que de caractère, fut imposé par mon ton, et surtout par l'expression de ma figure; et après avoir balbutié quelques mots : — Le citoyen préfet décidera de votre affaire, dit-il, je vais vous faire conduire près de lui. — Que ne le disiez-vous plus tôt, au lieu de me faire toutes vos histoires? repartis-je; je compte aller lui porter une lettre de S. E. M. de Champagny. — Mon homme me donna pour guide un valet de ville, et me fit suivre de loin par un bon gendarme, qui devait veiller sur moi, et remettre mon passeport au préfet, dans le cabinet duquel je fus aussitôt admis. Le général commandant la place était avec lui. Il eut un air glacé en lisant mon passeport et un petit bout de rapport; mais sa figure se rasséréna, quand il eut jeté les yeux sur la lettre de M. de Champagny. Il m'avança un fauteuil, et une conversation en français, à laquelle le général prit part, s'établit entre nous. Il m'assura que rien ne s'opposerait à mon départ quand je le voudrais, mais qu'il espérait que je lui ferais l'honneur de dîner avec lui. J'acceptai, et il engagea le général à être des nôtres.

Je retournai à l'hôtel, et en montant l'escalier, que descen-

Digitized by Google

dait en même temps un officier de hussards, je sentis deux bras qui m'étreignaient. Je levai les yeux, et je reconnus La Biffe, aide de camp du général Decaën, que j'avais connu au quartier général de Moreau. Nous nous embrassâmes, et je lui expliquai la cause de ma venue à Strasbourg. Il voulut me donner à dîner; mais lui ayant dit que j'étais invité chez le préfet, il exigea que la journée du lendemain lui appartint tout entière. Il fallut bien le lui promettre.

Je me mis en grande tenue, l'écharpe autour du corps, et je m'acheminai chez le préfet, où je trouvai nombreuse compagnie. Il me présenta à sa femme, qui était fort bien, sous tous les rapports. Les généraux Decaën et Richepanse me reconnurent et me firent un aimable accueil. Après un bon dîner, Mme Lomond m'offrit une place dans sa loge, en me priant de l'accompagner au bal, après le spectacle. Je me laissai faire; je dansai beaucoup, ris et causai de même. M. et Mme Lomond eurent l'extrême bonté de me jeter à ma porte, en exigeant la promesse que je reviendrais les voir, soit pendant mon séjour, s'il se prolongeait, soit en repassant. Ces attentions commencèrent à me raccommoder un peu avec la France.

Deux jours après, je pris la route de Franche-Comté, pour me rendre chez mes tantes de Vomas et de Neuilly, auxquelles j'avais écrit de Strasbourg. Pour commencer, je mis le cap sur Joinville, où demeurait la première.

Ma tante de Vomas, malgré ses soixante-dix-huit ans, était encore belle, d'une santé parfaite, et gaie comme à vingt ans; elle me reçut à bras ouverts. Jamais elle n'avait eu d'enfants, ayant épousé, n'étant plus très-jeune, le comte de Vomas, maréchal de camp des armées du roi; un vieux galant, devenu infirme, fâcheux de caractère, et tombé dans une dévotion outrée. Les deux époux, si l'on en croit ce que racontaient les méchantes langues, n'avaient point fait un paradis de leur maison : ils se chamaillaient dévotement du matin au soir; elle, vive et gaie; lui, chagrin et peu endurant. Ce qui plus tard n'empêcha pas la bonne dame d'avoir un culte pour la

Digitized by Google

mémoire de son mari défunt; elle le regrettait toujours, et ne parlait de lui qu'avec attendrissement.

Elle me tint en chartre privée, jusqu'à ce que je lui eusse conté toutes mes aventures, qui me parurent tour à tour l'amuser ou l'intéresser beaucoup. Dès le soir de mon arrivée, elle me présenta à ses connaissances. La société de Joinville était peu nombreuse, mais agréable. Indépendamment des dîners et des soupers, on se réunissait tous les jours, sans cérémonie; et ceux qui n'avaient rien à faire, passaient leur vie en visites. Dans les environs, se trouvait le château de Brachey, où l'accueil le plus cordial m'attendait chez les Montangon, mes parents, qui l'étaient aussi de Mlle de Coucy (plus tard, la duchesse de Reggio).

Au bout d'une semaine, je passai d'une vieille tante près d'une autre, et j'en fus reçu avec les mêmes marques de tendresse, quoique celle-ci ne m'eût jamais vu. Elle me regarda longtemps, me prit par la main, et me mena près du portrait de mon oncle, auquel elle prétendit que je ressemblais, comme deux gouttes d'eau. C'était une petite femme toute courbée, mais vive, alerte, la physionomie expressive. Elle avait de l'esprit naturel, peu d'acquis, et racontait gaîment une foule d'anecdotes. Je ne fus pas sitôt arrivé, qu'elle me constitua maître de la maison, et ce n'était pas de trop, car elle était volée comme dans un bois. J'eus bientôt réformé les abus, et mis les choses sur un bon pied; après avoir chassé deux fripons mâle et femelle, qui se gorgeaient à ses dépens. J'établis une discipline et une exactitude militaires, et tout alla bien. Les maisons du village ne furent plus alimentées de pain, de lard, de beurre et autres denrées; les journaliers n'arrivèrent plus deux heures après le lever du soleil. Je remplaçai un mauvais garde par un ancien soldat, qui n'avait pas froid aux yeux, et bien m'en prit.

Verpillières est situé sur la rivière de l'Ource, à une lieue environ de la petite ville d'Essoies, qui était habitée par ce qu'on peut trouver de plus mauvais dans la classe mitoyenne :

Digitized by Google

espèce insolente, jalouse, sans honneur, sans religion, sans principes, et qui sacrifie tout aux intérêts matériels. Une dizaine de ces faquins aimaient la chasse, et s'y livraient avec un contingent, de chacun un chien. Nous avions environ trois cents arpents de bois qui joignaient une étendue beaucoup plus considérable, appartenant à l'État. Ces particuliers avaient contracté l'habitude de venir chasser sur nous, sans avoir l'honnêteté d'en demander permission : ils affectaient même de sonner de la trompe en passant au bout de l'avenue du château. Je ne fus pas long à mettre fin à cette impertinence; ma tante avait essayé de m'en détourner, en me disant que je courrais des risques. Cela ne m'arrêta pas, comme vous pouvez le croire.

Ma mère, en quittant la France, avait confié au brave et loyal Millot, notre jardinier en chef, un dépôt d'argenterie, bijoux, linge, etc. Après notre départ, les vautours du district s'étaient abattus sur notre pauvre château, et avaient mis sous les scellés, dans une chambre, le gros linge, la literie, les pendules, enfin tout ce qui pouvait être transporté, pour en faire une vente; tout était entassé pêle-mêle, et sans inventaire. Millot, homme froid et grave, avait un attachement profond et sincère pour nous, mais il n'était pas expansif. N'inspirant point de soupçons à la canaille dominante, et étant d'une probité reconnue, il fut nommé gardien des scellés. Il connaissait à fond le château, et il savait qu'un cabinet, attenant à la chambre où on avait logé la plus grande partie du mobilier, avait une porte qui avait échappé aux furets révolutionnaires, et communiquait aux autres appartements. Il en profita pour enlever peu à peu, pendant la nuit, tout ce qu'il put emporter, et le cacha chez lui, dans l'espoir que nous ne tarderions pas à revenir. Le digne homme exposait sa vie; et quoiqu'il eût femme et enfants, rien ne l'arrêta pour faire ce qu'il regardait comme son devoir. Il sauva également la plus grande partie des vases sacrés et des ornements de l'église. Dans notre siècle de progrès, trouve-t-on beaucoup de gens de ce calibre-là ?

Digitized by Google

Un autre dépôt plus précieux et plus considérable avait été envoyé dans quatre à cinq charrettes, recouvertes de foin, à Neufchâteau, chez une personne dont j'épargnerai la mémoire et tairai le nom. C'était un homme à qui mon père avait autrefois rendu service, et qui se trouvait notre obligé, de toutes les façons. Ma mère le considérait comme lié envers nous par une reconnaissance dont il avait donné, dans l'occasion, quelques preuves affectées. Elle croyait à sa probité, et se fut fâchée si l'on se fut avisé de le prendre pour un hypocrite. Il l'était pourtant, et infâme aussi, car jamais il ne rendit rien de ce dépôt de confiance : il se l'était approprié, et il le garda pour lui.

Millot, au contraire, n'eut pas plutôt appris mon arrivée à Verpillières, qu'il s'y rendît, m'apportant cinquante louis, dont il présumait que je pouvais avoir besoin ; sachant que d'ordinaire les émigrés n'étaient pas en fonds. Heureusement, j'avais une assez jolie somme dans ma poche. Il fallut que je la lui fisse voir, pour motiver mon refus. Cet homme excellent me pressa de venir à Vrécourt, où les trois quarts des habitants désiraient me voir, et pour me remettre le dépôt. Nous partîmes ensemble, et ce fut chez lui que je descendis.

Tout le pays était venu à ma rencontre. La plupart des habitants me reconnurent. Tous me demandèrent avec une affection qui me toucha au fond du cœur, des nouvelles de ma mère et de ma sœur. On fit, quelques jours après mon arrivée, un service pour mon père, où tous les curés des paroisses dont il avait été seigneur se firent un devoir d'assister, ainsi qu'un nombre si considérable de nos anciens vassaux, que l'église ne put les contenir. Sa tombe se trouve dans une des chapelles de cette église ; je ne m'y agenouillai pas sans une profonde émotion.

Je fus voir nos anciens amis, MM. le marquis de Ville, baron de Thumery, de Landrian, et surtout de Tillancourt, avec lequel j'avais été si lié avant l'émigration.

Le château de Vrécourt n'était pas vendu, mais entièrement

Digitized by Google

dévasté ; et comme je vous l'ai dit en commençant, il était envahi par une foule de gens qui avaient trouvé bon d'en prendre possession, et de s'y installer comme chez eux. Les forges avaient été acquises par les anciens administrateurs.

Millot me pressait de commencer mes démarches pour réclamer nos bois, et il ne doutait pas du succès, parce qu'au moment où la loi révolutionnaire spoliait les émigrés, ma sœur et moi étions mineurs.

Je fus passer quelques jours à Chaumont, où je vis M. Cottenet, ancien conseil de mon oncle, qui insista pour que j'allasse à Paris solliciter ma radiation, avant de demander le renvoi en possession de nos bois. Ne pouvant rien objecter à cet avis, qui en effet était le seul raisonnable, je m'y rendis. Mais avant d'entreprendre le voyage, je passai à Verpillières pour revoir ma vieille tante, et je retournai à Vrécourt, dont je ne m'éloignais qu'avec regret.

En effet, un séjour de quelques mois passés en France, avait éveillé dans mon cœur une foule de sentiments que je ne m'étais pas encore connus. A Vrécourt surtout, les témoignages d'affection des habitants, l'accueil de nos anciens voisins et des amis de ma famille, la vue des lieux où s'était écoulée mon enfance, et jusqu'à cet étonnement d'entendre autour de moi, à chaque instant, parler ma langue maternelle, au lieu des idiômes étrangers, qui m'étaient si familiers cependant, tout cela m'impressionnait d'une manière aussi vive qu'inattendue, me captivait insensiblement, et me rattachait au sol natal.

Je tenais ma mère au courant de tout ce que je voyais et de tout ce qui m'arrivait. Elle ne désapprouvait pas mon projet de faire un voyage à Paris, pour tenter quelques démarches; mais elle se montrait fort peu confiante dans le succès que j'en espérais. La suite me prouva qu'elle ne s'était pas trompée ; mais comme à ce moment, je me flattais d'un résultat meilleur, je dois dire que son incrédulité me paraissait venir d'un parti pris, et me contrariait. Quoiqu'il dût advenir, ma mère m'en-

Digitized by Google

gageait toujours à tirer de France tout ce que je pourrais, et à revenir en Allemagne. Ma chère Clémentine, au contraire, me laissait deviner le désir qu'elle avait de rentrer, de me rejoindre, et d'accepter l'asile que notre tante de Verpillières lui offrait.

Cette manière de voir si différente, de la part des deux personnes qui m'étaient ce que j'avais de plus cher au monde, me jetait dans une étrange agitation. Moi-même au fond, j'étais tellement combattu, que pour la première fois de ma vie, plus je réfléchissais, plus je me sentais irrésolu. Qui m'eut dit alors, que je ne devais jamais revoir l'Allemagne, m'aurait grandement affligé et plus encore surpris. Cependant, sans que j'en fusse le maître, quelque chose parlait très-haut au fond de mon cœur : j'écoutais, je m'interrogeais ; et vivement ému, je finissais toujours par conclure, que désormais il ne me serait plus possible de vivre éloigné de mon pays.

Digitized by Google

VIII

NOTES.

Note. 1. — Mme de Neuilly a sa fille.

Hambourg, 20 juillet 1798.

« Le marquis d'Ambert, père de Nina, vient d'être condamné à mort, et fusillé comme émigré, quoique rentré en 92, et n'ayant jusqu'ici point passé pour tel, et ayant même été employé comme citoyen par la république. Mme d'Ambert a fait l'impossible pour sauver son mari ; Nina a été demander un sursis de quelques heures à l'exécution du jugement, protestant que sa condamnation étoit le fruit de l'erreur, et se plaignant que la commission militaire avoit refusé un défenseur à son malheureux père. Elle a demandé en vain une commission, pour faire un rapport séance tenante sur ces illégalités. Ces cannibales n'ont rien voulu entendre ; on est passé à l'ordre du jour. L'infortunée n'a plus de père. La rage contre les émigrés est pire que jamais. Les visites domiciliaires sont ordonnées pendant un mois dans toute la France. »

Note 2. — Mme de Neuilly a sa fille.

Hambourg, ce 9 juin (année 1799 ou 1800).

« Fizeaux part ; il a fermé sa maison, et tout le monde défile. Hambourg ne sera bientôt plus que ce qu'il étoit jadis, c'est-à-dire pas grand'chose. Notre vie sera peu agréable. Un ami aimable me reste, le marquis de Dunes. Rivarol vient aussi me voir assez souvent, le soir, et puis la maison d'Asfeld, pour les nouvelles et les caquets. Comme ils sont bien logés et aisés, c'est le point de réunion.

Rivarol passa plusieurs années à Hambourg. On trouve de curieux détails sur sa fin, dans une lettre datée de Berlin, qui ne porte pas de signature, et qui

Digitized by Google

est écrite à Mme de Neuilly, par un de ses cousins, vraisemblablement le comte d'Adhémar, qui avait été aide-de-camp du duc de Berry, à l'armée de Condé.

Berlin, ce 25 mai 1801.

« Vous êtes, ma belle dame, la plus aimable, la plus spirituelle des cousines. Eh bien ! ce n'est point assez, il faut que vous soyez encore la plus indulgente. Voici un grand mois que je dois vous répondre. . . . . .

« . . . . . Vous me demandez quelques détails sur ce pauvre Rivarol. Vous l'aviez très-bien jugé : son cœur étoit aussi bon, que sa langue quelquefois l'étoit peu. Bon fils, bon père, bon ami, c'est un hommage que je lui dois; et sa société journalière étoit aussi douce qu'aimable. Fêté, caressé, par toutes les belles dames de notre superbe ville, il a été victime des coulis, truffes, et bonbons, qu'on lui prodiguoit. Il est mort comme Vert-Vert....

Attaqué d'un érésypèle à la tête, malgré tout ce que j'ai pu lui dire, il ne s'est pas assez soigné dans sa convalescence : l'humeur bilieuse qui le dominoit, déterminée par un gros rhume, s'est jetée sur sa poitrine; et dès les premiers jours de sa seconde maladie, il n'y avoit plus moyen de le sauver. Sa tête étant prise, il n'a point eu connoissance de son état, et a très-peu souffert. Je ne l'ai pas quitté : entouré de ses amis et des miens, il a fini en nous souriant. Son buste que j'ai fait prendre, en garde l'empreinte. Pour ses papiers et ses affaires, il n'y avoit aucun ordre : j'ai tout rassemblé avec un de ses amis, et nous y avons mis de suite nos sceaux. Nous avons écrit à la famille et au fils, mais personne n'a encore paru. J'avoue que je suis mécontent de l'insouciance qu'on paroît mettre; et pour peu qu'on tarde, la justice s'emparera de tout, et Dieu sait ce qui arrivera.

Note. 3. — M. d'Angiviller eût retrouvé en France une famille nombreuse, empressée à entourer sa vieillesse de soins et de respects. En 1801, il n'avait pas encore perdu son frère aîné, le comte de Flahault; il avait un jeune neveu, héritier de son nom, fils unique et orphelin du comte de Flahault, mort sur l'échafaud, pendant la révolution. (La veuve de celui-ci, Mme de Flahault, s'était remariée, en 1802, au baron de Souza, ministre de Portugal en France). M. d'Angiviller avait ses nièces et petites nièces, MMmes de Capellis, de Nadaillac, de Cintré, et leurs maris; son

Digitized by Google

neveu, le comte de La Bédoyère; et le duc d'Havré, son parent et son intime ami.

Dans une de ses lettres à Mme de Neuilly, M. d'Angiviller raconte le trait suivant de M. de La Bédoyère :

Décembre 1804.

. . . . . .

« . . . . . C'est de mon digne et respectable neveu La Bédoyère, que je tiens tous ces détails. Il faut que je vous dise sur le compte de celui-là, pour que vous l'aimiez, que malade et presque mourant depuis quinze ans, et n'ayant pu par cette raison sortir de France, il m'apporta, en 90, quatre-vingt mille francs, en me disant : « Mon oncle, quand on ne peut servir de sa personne, on doit servir de ses biens : faites accepter cette somme!..... » On y fut très-sensible, mais on n'en voulut point alors, en se réservant de les accepter. Il vit avec 100,000 L. de rentes, dans ses terres en Brie, et retiré dans sa maison à Paris, avec la plus respectable et la plus sainte, et la plus douce, et la plus aimable des femmes, dont il a deux garçons, qu'il fait voyager avec un gouverneur vertueux et instruit, qu'il traite comme un frère. »

Note 5. — Mme de Neuilly a sa fille.

Hambourg, ce 15 *février* 1802.

« Ton frère me marque par sa lettre du 30 janvier, ma chère amie, que ses affaires ne sont pas plus avancées que le premier jour. On lui fait espérer journellement sa radiation définitive, sans laquelle il ne peut rien faire, ni donner seulement sa procuration. Dieu veuille que tout en l'espérant, il ne l'attende pas des siècles! Au reste, il a obtenu une prolongation de congé, jusqu'en avril.

« Il me charge de te dire qu'il espère aussi t'envoyer incessamment ton acte d'élimination; que ma belle-sœur, ta tante, sera charmée de te garder et recevoir comme son enfant. Il me presse en conséquence, de te confier à quelque personne honnête et sûre pour le voyage; de le prévenir du lieu où tu te rendras en France, désirant se rendre au-devant de toi à Nancy ou ailleurs, et d'arranger les choses de manière à ce que vous puissiez être ensemble, au moins quelques jours.

« A***, le docteur Dietrick, Millot, Royer, ont été le voir, et lui

Digitized by Google

offrir de loger chez eux à Vrécourt, quand il iroit, et l'assurer de l'affection des habitants, en mémoire de votre père. A*** lui a dit s'occuper à disposer plusieurs acquéreurs à lui remettre leurs achats, et assuré qu'il donneroit lui-même l'exemple. (Il faut que le coquin ait donné le mauvais, pour se trouver dans le cas de donner le bon). Au reste, il est à savoir à quelles conditions tous ces gaillards-là se démettroient. Plusieurs font la simagrée de vouloir restituer, parce que cela est devenu de bon ton, et qu'ils veulent se réhabiliter dans l'opinion des honnêtes gens, et faire oublier, s'il se peut, leur scélératesse passée; mais leurs offres sont telles, que les malheureux ci-devant propriétaires se mettroient la corde au col en transigeant avec eux. J'ai conseillé à Achille, et lui conseillerai de rechef, de prendre l'avis de M. de Tillancourt, et des personnes au fait des affaires, et qui n'ont jamais dévié dans leurs principes et leurs actions. Car il y a toujours à se défier de ces gens qui ont été de francs coquins et fripons, quand ils l'ont pu être tête levée, et qui ne chantent la palinodie, que depuis que la moralité semble prendre le dessus.

« Voilà l'état des choses, ma chère amie; c'est à toi de savoir s'il te convient de profiter de la bonne volonté de ta tante. Peut-être ta présence pourroit-elle être utile à tes affaires d'intérêt. Sur cela, je ne puis te conseiller et te diriger que d'une manière très-incertaine, ton frère n'ayant que des données vagues et basées sur de simples propos; mais enfin, si ta présence n'est pas utile, elle ne pourroit pas nuire; et dans cette incertitude, il n'y auroit pas d'inconvénient à l'essayer, ce me semble. Le cas où tu perdrois l'une et l'autre de tes tantes, avant que tu eusses récupéré quelque chose, seroit possible et très-fâcheux. Encore, ignoré-je dans quelle position est Mme de Vomas, retirée à Joinville. Elle ne doit pas être brillante, car presque tout ce qu'elle avoit, autant qu'il m'en souvient, étoit placé à fonds perdu et rentes viagères; et les caricatures sur les rentiers nous ont appris qu'ils étoient plus misérables que les misérables émigrés. Je te dis le pour et le contre, ma chère enfant, parce qu'il y a de l'un et de l'autre dans le parti que tu as à prendre; ou du moins, que je l'aperçois ainsi. »

Hambourg, 10 *mars* 1802.

« Je vois une grande difficulté à ton voyage, ma chère amie, en ce que je ne connois en ce moment qui que ce soit avec qui tu pourrois faire la route; car il ne reste de femmes ici que Mme d'Asfeld

Digitized by Google

et moi : et point d'hommes âgés ou assez de ma connoissance pour pouvoir te faire accompagner, dans le cas où ils partiroient. D'ailleurs, tu n'as pas encore d'acte d'élimination, ou surveillance, ou passeport, qui en tienne lieu ; et personne ne voudroit se charger de toi, pour risquer d'être arrêté ou tracassé aux frontières, par rapport à toi. On laisseroit un homme s'en tirer comme il voudroit ou pourroit ; mais on ne laisse pas une jeune personne, dont on prend la charge, en arrière. Ne te flatte pas trop, mon enfant, que ces difficultés soient levées au gré de tes désirs et de ton impatience ; tu vois que ton frère, qui est sur les lieux, n'étoit pas plus avancé à l'époque de sa dernière lettre, que le jour de son arrivée ; et j'ai vu des gens auxquels on annonçoit les plus belles choses du monde, qui en ont attendu l'effet, six mois, huit mois, un an. »

Hambourg, ce 23 mars (année 1802).

« Je viens de recevoir, chère enfant, une lettre de ton frère, qui m'envoie une copie de mon acte d'élimination, et me dit qu'il t'envoie, par le même courrier, le tien, pour te servir de passeport.

« J'ai parlé au vieux M. de Montigny, qui compte rentrer en France dans la belle saison. Il ne sait pas si ce sera à la fin du mois prochain, ou en mai ; cela dépend de tout plein de petites circonstances. Il ira de compagnie avec toi, avec plaisir ; et tu seras honnêtement et sûrement accompagnée par ce vieillard respectable ; mais il ne va point en Champagne, comme je le croyois ; il va droit à Paris ; et il faudroit que tu y allasses aussi, pour ne pas te trouver seule en chemin, sur la frontière. Ceci n'est pas une grande difficulté à vaincre, et feroit peu de différence pour la dépense.

« Ton oncle s'est prêté de très-bonne grâce à t'aller chercher, quand il en sera temps, à Büchen ; j'écrirai donc incessamment, ma chère amie, à M. et à Mme de Lutzow, afin qu'ils aient la bonté de te faire conduire jusque-là. Je n'ai pas besoin de te dire, mon enfant, que ce sera un temps bien doux pour moi, que celui que nous passerons ensemble, et qu'il faudra tout le désir de ton bonheur pour m'engager à te laisser éloigner de moi. Ici, d'un jour à l'autre, nous pouvions nous réunir : ce n'étoit pas une séparation, à proprement parler ; au lieu qu'une distance prodigieuse nous séparera réellement. Puisse du moins un sacrifice aussi cruel te devenir utile ! ce sera mon seul motif de consolation. Adieu, mon enfant, nous nous verrons bientôt, je ne voudrois songer qu'à cela. Je t'embrasse de toute mon âme. »

Digitized by Google

Hambourg, ce 30 mars (année 1802).

« Ma chère enfant, j'écris à M. et à Mme de Lutzow, par ce courrier, pour te redemander, et leur exprimer ma reconnoissance; ce que je ne fais pas aussi bien que je le sens; car les obligations que nous avons à ce digne couple, sont au-delà de l'expression. Je les prie de faire les arrangements de ton départ. Aie bien soin d'écrire très-lisiblement le nom de l'endroit où l'oncle Rey devra t'aller chercher, car je suis brouillée avec les noms allemands. S'il étoit possible d'y joindre la route de Hambourg jusque-là, ce seroit parfait: car les coquins de carrossiers abusent de notre ignorance, pour nous pressurer. Fais attention que le jour de ton départ ne tombe pas sur un dimanche ou fête; car c'est un jour où les voitures sont d'un prix fou. Observe bien que j'aie le temps de recevoir ta lettre, faire les arrangements de voiture, prévenir l'oncle un peu d'avance, pour qu'il prenne ses mesures en conséquence. Souviens-toi bien, bonne Clémentine, de tout ceci, je t'en prie.

« Prends congé par écrit de tous ceux qui t'ont fait amitié, et que tu n'es pas à portée de voir : c'est une chose convenable; il faut toujours bien finir, tant qu'on peut. Je te conseille d'écrire du moins à la princesse Charlotte, pour le même motif, et au prince héréditaire. Si tu crains d'écrire à la duchesse, fais lui offrir tes hommages par ses enfants. Souviens-toi qu'ils t'ont donné asile dans leurs états, dans un temps et à une époque où il étoit interdit d'en donner aux émigrés : c'est un motif de témoigner de la reconnoissance et de prendre congé. Fais-moi donc ce plaisir, mon enfant; et si tu me marques d'écrire à la jeune princesse, j'écrirai à la duchesse, pour toi et pour moi, en cette occasion.

« Je me réjouis d'avance de te voir, chère fille à moi, malgré mon cœur déchiré de la pensée que ce bonheur précèdera une séparation véritable; et si je ne te voyois pas aller habiter cette malheureuse France, encore fraîche émoulue des crimes les plus atroces! Adieu, chère enfant, nous nous verrons bientôt; en attendant, je t'embrasse très-tendrement, mille et mille fois.

« Je n'ai pas besoin de te recommander de montrer beaucoup de tendresse et de reconnoissance à M. et à Mme de Lutzow, car je sais que tu as beaucoup de l'un et de l'autre; mais fais en sorte seulement, qu'ils en soient bien convaincus. Adieu, adieu. Je ferai mettre ton lit dans ma chambre, afin de causer soir et matin, et de profiter de tous les moments. »

Digitized by Google

LA BARONNE DE LUTZOW A LA COMTESSE DE NEUILLY.

A Tessin, le 8 avril 1802.

« Madame,

« Au moment de me séparer de ma chère Clémentine, mon cœur est trop serré pour vous bien remercier, Madame, de tout ce que votre amitié pour les amis de cette aimable enfant vous a dicté. Il n'est que trop vrai, nous la perdons avec le plus grand regret. Notre tendre intérêt et nos vœux la suivront dans sa patrie, mais nous voulons imiter votre exemple, Madame, en sacrifiant la douceur de l'avoir avec nous, pour lui voir suivre une destinée, qui j'espère, sera heureuse pour elle. C'est à moi à vous remercier, Madame, de la complaisance que vous avez eue de nous la confier pendant les années trop vite écoulées que nous avons passées ensemble. Vous vous êtes acquise par cette bonté des droits éternels à notre reconnoissance. Vous l'augmenterez encore, Madame, en voulant me donner quelquefois des nouvelles de vous-même, et de notre Clémentine. Nous la regarderons toujours comme membre de notre famille, et elle nous conservera, j'en suis bien sûre, toujours quelque attachement.

« J'espère bien avoir le plaisir de vous voir encore cet été, Madame la comtesse, où je compte faire un tour à Hambourg ; votre porte ne nous sera pas fermée, et j'en profiterai pour vous assurer que j'ai l'honneur d'être, avec la plus haute considération,

« Madame,

Votre très-humble et obéissante servante,

« AUGUSTE LUTZOW. »

LE BARON DE LUTZOW A LA COMTESSE DE NEUILLY.

A Tessin, le 8 avril 1802.

« C'est bien à nous, Madame, de vous témoigner notre reconnoissance, de nous avoir confié jusqu'ici Clémentine, comme d'avoir osé la traiter en membre des nôtres. Nous étions si intimement liés avec cette chère enfant, qu'il n'auroit tenu qu'à elle de se fixer chez nous pour la vie. Le sort en a décidé autrement : il nous la ravit, — comme à vous, Madame, — et nous ne pouvons que

Digitized by Google

réunir nos souhaits aux vôtres, que ce soit pour son bonheur que Clémentine fasse la démarche dont elle vient d'atteindre la veille! Plus cependant nous l'avons aimée, plus nous sentons sa perte : mais nos sincères regrets et nos bénédictions la suivent : sentiments qui ne finiront qu'avec nous, et qui ne sont égalés que par la considération distinguée, avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

« Madame,

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« LUTZOW. »

M. DE NEUILLY A SA MÈRE.

Joinville, 19 *avril* 1802.

« Ma chère maman,

« J'ai reçu deux lettres de Clémentine, et j'attends chaque jour celle qui m'instruira du jour de son départ, et du lieu où je dois aller au-devant d'elle. Le chemin de M. de Montigny seroit de passer par Laon; mais à cause de la longue distance, si par hasard, d'ici à son départ, ma sœur trouvoit une occasion qui ne la dérangeât pas autant de sa route, je serois bien aise qu'elle s'en servît. Cependant, comme il est urgent qu'elle arrive, il n'importe quel chemin elle prenne, pourvu seulement qu'elle ne tarde que le moins possible. Je pars tout à l'heure pour Vrécourt, afin de découvrir où sont les papiers, et pour voir ceux qui me désirent depuis si longtemps. Clémentine, une fois ici, quand même mon élimination ne seroit pas signée, je la ferai agir et pétitionner, et je pourrai traiter, en son nom, avec différentes personnes. . . . . »

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Minden, ce 16 *mai* 1802.

« Nous voilà ici depuis trois heures du matin, ma bonne maman, et nous y resterons toute la journée d'aujourd'hui et la nuit prochaine, la diligence ne partant que demain à neuf heures. Cela nous permet de nous reposer, et mon intention est d'en profiter de mon mieux. Nous nous arrêterons aussi à Cassel, qui n'est qu'à quatre milles d'ici; mais les postillons vont si lentement, que nous

Digitized by Google

n'y serons pas avant demain au soir. Ma bonne et chère maman, ne sois pas inquiète pour ma santé, je me porte à merveille, et je ne m'aperçois pas du tout des quatre nuits que j'ai passées dans ces cahotantes. Nous ne sommes pas encore à la moitié du chemin; mais j'espère qu'une fois sur le territoire de France, nous aurons des voitures plus commodes. On nous a dit à Hanovre, qu'il falloit prendre garde à nous à Mayence, parce qu'on étoit impitoyablement fouillé. J'espère pourtant qu'ils ne me prendront pas les deux jolis gilets que j'emporte pour Achille. »

Mayence, ce 23 mai 1802.

« . . . . . Nous avons trouvé à l'entrée dans cette ville, les commis les plus honnêtes du monde, qui n'ont regardé nos malles que très-superficiellement. J'ai été à Francfort faire viser mon passeport par le résident de France. Ce Monsieur a été on ne peut plus poli. Il m'a dit de ne rien craindre; que les François n'étoient pas si noirs qu'on les faisoit diables, et puis qu'ils seroient toujours galants pour une belle demoiselle comme moi.

« Nous sommes arrivés ici à deux heures, et demain, à neuf, nous irons faire viser nos passeports chez le préfet. Jusqu'à présent, je ne suis nullement fatiguée. Le seul regret que j'aie, est de ne pas avoir le temps de voir d'une manière moins précipitée le beau pays que nous traversons. «

Ce lundy 24.

« Comme c'étoit hier dimanche, ma chère maman, et que le préfet ne vise pas les passeports ce jour-là, nous avons été obligés de rester ici; j'en ai profité pour visiter la ville, qui est ancienne et fort curieuse à voir. . . . . .

« Après avoir bien calculé, nous avons loué ici une voiture et des chevaux, qui, moyennant dix louis, nous conduira, nous et nos effets, jusqu'à Verdun. Cela coûtera peut-être un peu plus à chacun, que par la diligence; mais nous serons beaucoup plus commodément, et pouvant nous arrêter quand nous voudrons, nous n'arriverons pas excédés de fatigue. Nous serons vendredi à Verdun. »

Tollaincourt, ce 9 juin 1802.

« En arrivant à Verdun, aux *Trois-Maures*, où mon frère

Digitized by Google

m'avoit écrit que je trouverois Millot, mon premier soin a été de demander à l'aubergiste, s'il n'y avoit pas quelqu'un de Joinville ou de Neufchâteau, qui fut venu au-devant de moi. Cette femme m'a répondu que non. Tu peux juger, ma chère maman, de l'embarras où cela m'a mise! Enfin, à force de questionner, j'apprends que Millot a passé huit jours à m'attendre, et qu'enfin il est reparti de la veille. Il avoit laissé une lettre pour moi, par laquelle il me mandoit de me rendre à Saint-Mihiel, chez la belle-sœur de Catherinette, qui est établie dans cette ville; qu'elle me conduiroit chez Mme de Spada, qui me rendroit mon séjour agréable, autant qu'il seroit en elle. Que de là, j'écrirois à mon frère pour qu'il vienne me chercher. C'est ce que j'ai fait. J'ai été parfaitement reçue chez Mme de Spada, qui m'a comblée de politesses. J'y suis resté trois jours, au bout desquels Achille et Millot sont venus me chercher.

« J'ai été charmée de revoir Achille, et Millot aussi : c'est un honnête homme, auquel nous avons maintes obligations; il seroit à souhaiter que nous n'eussions eu affaire qu'à des gens comme lui. Nous avons passé par Neufchâteau, où j'ai été faire ma soumission au sous-préfet, qui est très-poli; et la veille de la Pentecôte, nous sommes arrivés à Vrécourt, où j'ai été descendre chez notre bon Millot.

« Le lendemain, après la sortie de la messe, tous les paysans, tout le monde, nous ont entourés pour nous voir. J'ai été attendrie de l'empressement de ces bonnes gens. On faisoit foule partout où nous passions, mon frère et moi. J'ai déjeuné chez M. A***, et nous avons dîné à la forge chez M. B***. Jusqu'à présent, je n'ai qu'à me louer des personnes que j'ai vues; on est très-disposé à nous rendre service. Je suis venue ici avant-hier. M. et Mme de Tillancourt, qui te disent mille amitiés, m'ont reçue à bras ouverts. J'ai retrouvé auprès d'eux mon amie Céleste; nous dînerons demain avec le marquis qui vient ici; et dimanche, nous irons tous à Saint-Ouen; il y aura beaucoup de monde, et on y dansera. Il ne faut pas croire tous les contes qu'on fait sur la France. Je t'assure, ma bonne maman, qu'on y est parfaitement heureux. La religion y est ostensiblement rétablie; on voyage dans l'intérieur, sans avoir besoin de passeports; et la misère n'y est pas si grande qu'on nous le fait croire en pays étranger.

« Nous partirons mardi pour Verpillières, où nous resterons jusqu'à dimanche, et de là, nous irons à Joinville. Quant aux affaires, ma chère maman, je n'y entends rien du tout; mais selon toutes les apparences, elles iront bien. Ce que je puis te dire avec certitude, c'est que la R*** est une franche coquine, de même que son

Digitized by Google

fils. Quelle différence entre elle et notre bon Millot; nous ne pourrons jamais être assez reconnoissants envers cet homme-là. »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 28 juin 1802.

. . . . . .

« . . . . . Je suis charmée d'avoir la certitude de l'existence de M. de Tillancourt, mon bien cher ami, quand je n'en avois que l'espérance. Je ne suis pas étonnée qu'il ait reçu ton frère et toi à bras ouverts, mais j'en suis touchée et reconnoissante, parce que je rapporte à son amitié pour moi cet aimable accueil. N'oubliez pas l'un et l'autre la recommandation que je vous ai faite, de référer à ses conseils, avant de terminer aucun arrangement, et que je vous renouvelle.

« Je n'ai jamais douté de l'honnêteté de Millot; je suis charmée de ne pas m'être trompée dans mon opinion, et que vous ayez à vous louer de sa constante fidélité. Apparemment que ce M. B***, chez lequel vous avez dîné à la forge, est un acquéreur. Le dîné qu'il vous a donné vous coûte plus cher qu'à lui, si, en effet, c'est ce que j'imagine; et c'est un singulier spectacle, dans ce cas, que de voir les volés et les voleurs en si bonne harmonie. Quel pays, quelle morale, et quels exemples, pour la jeunesse inexpérimentée, et pas encore forte en principes! Il est probable que Mme R*** est une coquine. Cela me surprend moins que si elle ne l'étoit pas; car la révolution nous a prouvé qu'il y avoit plus de coquins que d'honnêtes gens.

« Je désire vivement, mes chers enfants, que vos espérances de fortune se réalisent; mais je n'y compte pas beaucoup. Ceux qui en avoient de plus considérables et de plus en ordre que ne l'étoit la vôtre, se trouvent réduits à zéro, à peu près. Ainsi ménagez le peu que vous récupérerez, et ne le mangez pas sur les grands chemins. Toute somme qui n'est pas mise en valeur, est bientôt dissipée, quelque économe que l'on soit. . . . . »

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Joinville, ce 29 juin 1802.

« J'ai attendu jusqu'à présent, ma chère maman, à te donner de

Digitized by Google

mes nouvelles, pour pouvoir te dire avec plus de certitude, si le séjour de Joinville me plaisoit. Il y a ici deux jeunes femmes et autant de demoiselles qui sont très-aimables. On se réunit tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre ; on rit, on cause, et la journée se termine par une promenade à un joli petit bois qui est tout près de la ville. Il y a outre cela, deux assemblées par semaine où les joueuses jouent. Quant à ma tante, je l'ai trouvée, chère maman, entièrement comme tu me l'avois dépeinte. Sa santé est bonne, elle est gaie, fort allante; passe à l'église les trois quarts de la journée ; son jardin, qu'elle soigne beaucoup, prend l'autre quart. J'emploie les loisirs qu'elle me laisse, à aller voir mes connoissances. Comme je suis persuadée que je te ferai plaisir en acquérant des talents, j'ai accepté l'offre que m'a faite une jeune personne que je vois souvent, de m'apprendre à peindre en miniature. Elle y réussit fort bien, et a surtout le talent de faire des portraits très-ressemblants. Je compte, un de ces jours, la prier de faire le mien, que je t'enverrai, ma bonne et chère maman.

Mon frère est aujourd'hui à Brachey, à deux lieues d'ici, chez ma cousine de Montangon. Achille est le meilleur garçon du monde : je n'ai qu'à me louer de lui ; il est vraiment aux petits soins pour moi, et cherche à me faire plaisir autant qu'il le peut. Nous partons d'ici le 12 juillet pour aller passer huit jours à Verpillières, chez ma tante, que je n'ai pas encore vue. Il n'y a sorte de bien qu'Achille ne m'en dise : aussi serai-je charmée de la voir. Ne sois pas fâchée, chère maman, si je ne te parle pas affaires ; je n'y entends rien et ne me mêle de rien ; c'est Achille qui arrange tout cela. Il est conseillé par de très-honnêtes gens, qui n'ont que notre bonheur en vue. Tu vois, ma chère maman, que le genre de vie que je mène est assez agréable. Nous avons le projet de danser, et jouer la comédie, cet hiver. Il ne me manque, pour être bien contente, que de te savoir plus près de nous, chère maman. J'espère qu'un beau jour tu te laisseras fléchir, et que le même toit couvrira toi et tes enfants. . . . . »

CLÉMENTINE.

« Mes affaires vont bien, chère maman, et je n'attends plus que ma radiation définitive (retardée par la mesure générale), pour frapper les grands coups. Clémentine s'amuse, et c'est mon désir, jusqu'au moment où nous pourrons penser à des choses plus sérieuses pour elle. En attendant, nous ne nous séparerons pas, et nous tiendrons ménage ensemble, et le premier établi gardera l'autre avec lui. L'union fait le bonheur des familles, et elle ne

Digitized by Google

sera jamais troublée entre nous deux. J'ai fait faire des connoissances à ma sœur, et ce n'est qu'après les avoir étudiées, et connues moi-même. Je jouis de beaucoup de considération ici, et j'y suis aimé et recherché.

« Nous partons bientôt pour Verpillières, où je n'ai pas pu me rendre plus tôt, ayant eu des papiers à débrouiller. J'ai écrit à Rey, il y a peu de jours.

« Clémentine a bien pris ici : elle y est fort goûtée de toutes nos dames, qui sont elles-mêmes fort aimables ; et j'ai reçu beaucoup de compliments sur le cadeau que j'avois fait à la société, en l'y présentant. . . . . »

ACHILLE.

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 14 juillet 1802.

« . . . . . Par quel hasard, ma chère amie, n'allez-vous passer que huit jours à Verpillières, et ne vous établissez-vous pas chez votre tante de Neuilly, asile décent et convenable ; et ne devant en avoir d'autre, que chez l'une et l'autre de vos tantes ? Qu'est-ce que cela signifie, un ménage entre votre frère et vous ? Oubliez-vous, mon enfant, que vous n'êtes partie d'ici qu'à cette condition, et que vous ne pouvez ni ne devez avoir d'autre habitation, à votre âge, que chez vos tantes, tant que vous n'aurez point un mari. Vivez unis et de bon accord et de bonne amitié avec votre frère, c'est à merveille, et j'en serai heureuse assurément ; mais quoiqu'il en soit, un Mentor tout frais émoulu des camps, ne peut être votre guide dans le monde ; et vous êtes trop jeunes tous les deux, pour avoir l'apparence d'être livrés à vous-mêmes. Qu'il ne soit donc plus question de cette inconvenante folie. . . . . »

Mme DE NEUILLY DE VERPILLIÈRES A LA COMTESSE DE NEUILLY.

Verpillières, par Bar-sur-Seine, ce 16 juillet 1802.

« J'ai voulu attendre, chère bonne sœur, l'arrivée de Clémentine pour répondre à votre charmante lettre, qui ne peut que me donner plus de regrets, que vous n'ayez pas accompagné votre chère fille

Digitized by Google

en France, où vous auriez été chérie et aimée de tous ceux que vous y avez laissés, et de moi par-dessus tous, qui vous désirois avec le plus vif empressement, pour vous faire oublier, s'il est possible, toutes les peines que vous avez éprouvées de l'autre côté du Rhin; parce que d'après le tableau que votre fille m'a fait, l'on ne peut pas éprouver plus de malheurs que les vôtres. Ceux de France ne sont pas comparables. Le gouvernement que nous avons, est si opposé à celui que nous avons eu, que nous ne pouvons que nous en louer; et même, on assure que l'on rendra justice aux émigrés, en leur rendant leurs biens. Cette espérance est de bon augure pour la suite.

« Malgré cet espoir, votre fils ne peut encore rien espérer des pertes qu'il a faites; car l'on ne sauroit compter quelque peu de mobilier qu'il a recouvré, lui et sa sœur. Ses affaires sont toujours dans le plus grand chaos; n'étant pas rayé définitivement, il ne peut agir; il n'a dans ce moment, comme amnistié, que la faculté d'aller et de venir, sans crainte de se montrer à Vrécourt, où le frère et la sœur ont été reçus comme des dieux, avec tous les témoignages de la plus vive joie de les revoir : c'étoit à qui les fêteroit.

« Si vous fussiez revenue avec Clémentine, chère sœur, vous auriez certainement reçu le même accueil, le nom de Neuilly étant toujours considéré et aimé; et vous ne m'auriez pas fait plus d'embarras que vos enfants ne m'en font. Voulant bien se prêter aux malheureuses circonstances que la France a éprouvées, ils partagent avec moi mon malaise, dont ils veulent bien se contenter; et tant que Clémentine n'aura pas de sort décidé, si elle veut rester avec moi, je serai charmée de partager avec elle les restes de ma fortune, que je voudrois qui fût plus considérable, pour le plaisir que j'aurois de lui en faire part; parce qu'elle est gentille, douce et bénigne, et bien sensiblement attachée à sa tendre maman. Il n'y a pas de jour, ma chère sœur, qu'elle ne me parle de vous, et ne m'entretienne de vos peines; elle me dit qu'elle ne peut jamais être heureuse tant qu'elle vous saura loin d'elle, et dans la situation que vous préférez, me dites-vous, chère sœur, à notre gouvernement; qui pourtant, dans ce moment, est à peu près comme celui que vous avez connu; avec l'exception des distinctions honorifiques dont la noblesse jouissoit, mais qui par la suite renaîtront. Je suis trop âgée pour le voir, mais vos enfants s'en apercevront; Buonaparte ayant soin de placer ce qu'il peut de mieux dans la noblesse.

« Je ne peux que me louer des égards qu'Achille a pour moi.

Digitized by Google

Malgré son grand feu et sa jeunesse, il est prudent et n'agit qu'avec réflexion. J'en suis toujours dans l'admiration, ayant été livré à lui-même dès sa tendre jeunesse. Il faut, ma chère sœur, qu'il ait bien retenu les bonnes leçons que vous lui avez données.

. . . . . »

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 5 Février 1803.

« Je suis bien aise, ma chère amie, que le temps te passe agréablement, et que ta bonne tante et toi, vous accommodiez si bien l'une de l'autre. Embrasse cette chère sœur de ma part : c'est avec un cœur pénétré de reconnoissance, que je lui envoie ce baiser.

« Ma chère enfant, je suis sensible au chagrin que tu me témoignes, de penser que nous ne nous reverrons peut-être plus. Il me seroit doux de conserver l'espérance du contraire ; et si un peu d'aisance me fournissoit le moyen de te faire faire un petit voyage ici, je t'embrasserois avec bien du bonheur. Je ne puis espérer cette aisance que du fruit de mon travail, et je doute, hélas ! que je l'obtienne. C'est beaucoup, que de parvenir à vivre du fruit de son travail, quel qu'il soit. Je travaillerai toutefois avec plus de courage, stimulée par ce but.

CLÉMENTINE DE NEUILLY A SA MÈRE.

Verpillières, ce 25 novembre 1804.

« Je conserve toujours l'espoir, chère et tendre maman, que tu te rendras enfin aux sollicitations que mon frère et moi t'avons faites tant de fois, de venir te réunir à nous. Tu retrouverois tout par ce moyen : famille, patrie, liberté ; peu de bien, à la vérité ; mais n'est-on pas assez riche, quand avec le nécessaire, on est entouré de gens qu'on aime et dont on est sûr d'être aimé?

« De l'avis de toutes les personnes que j'ai consultées, les espérances que nous conservons relativement à nos bois ne sont pas aussi mal fondées que tu le crois. Nous en avons déjà quelques parcelles peu considérables, à la vérité, mais c'est toujours cela, en attendant mieux. Il paroît même que, grâce à ce que j'étois rayée définitivement avant l'amnistie, mes affaires iront plus vite que celles d'Achille. Le conseiller d'Etat chargé des affaires de

Digitized by Google

l'intérieur, a écrit au préfet des Vosges pour s'informer quelles pouvoient être mes prétentions sur le bois du Creuchot. On assure que nous aurons des indemnités; et comme la plus grande partie de nos bois n'est que séquestrée et non pas vendue, cela feroit un objet considérable. L'intention d'Achille est de louer une petite campagne, en attendant que l'arrangement définitif de nos affaires, lui permette de se fixer quelque part. Jusqu'à ce moment, je compte lui laisser la jouissance des petits objets qui nous ont été rendus : il me fait une pension de vingt-quatre louis pour mon entretien, et ma tante me défraie de tout le reste. Je te remercie, ma bonne maman, du désir que tu as de contenter mes fantaisies, comme je n'ai jamais été trop à portée de les satisfaire, j'en ai peu; mais quand il m'arrive d'en avoir, j'économise; et quand mes économies ne sont pas suffisantes, au bout d'un certain temps, je finis par y renoncer sans beaucoup de peine. Dis-toi bien, chère maman, que si je n'use pas de la permission que tu me donnes, je n'en suis pas moins sensible à la tendresse qui te l'a dictée. Un jour à venir, si tes affaires vont aussi bien que je le désire, je n'en ferai pas de cérémonie. Du reste, quant à présent, je sors fort peu; et ne me livrant pas à la société, je n'ai pas de grands frais de toilette à faire. Ma chambre, quelques amis, mon piano, et des livres, voilà mon univers, dont je ne sors qu'à regret ».

Mme DE NEUILLY A SA FILLE.

Hambourg, ce 10 *décembre* 1804.

« Je te voudrois un mari, chère Clémentine, et pour en avoir un, il ne faudroit pas trop te circonscrire à une société particulière. Une demoiselle de ton âge, doit fréquenter un peu le monde : ce n'est que là, qu'elle peut se faire connoître et rechercher; ne perds point cet objet de vue, ma chère amie, et engage ta tante à s'en occuper; elle prend trop d'intérêt à ton sort, pour ne pas sentir l'avantage de ce conseil.

« Je suis très-fâchée des dissentions qui ont eu lieu dans la maison de T.....; je pense que c'est d'une séparation dont tu veux parler, en parlant de divorce; car ce dernier mot est indigne d'honnêtes gens, dont le caractère ne sympathise pas. Il est trop révolutionnaire, trop contraire à la religion et aux bonnes mœurs, pour que je croie ces deux époux capables d'en faire usage.

« Adieu, ma chère bonne enfant, porte-toi bien, passe agréablement ton hiver, et songe à ton avenir, qui m'occupe au moins autant que le présent.

Digitized by Google

Hambourg, ce 11 Janvier 1805.

« Je vais satisfaire, autant que je le puis, aux questions du voyageur dont le hasard t'a procuré la rencontre, et qui est sûrement un de mes cousins. Mon pauvre père est mort à Paris, pendant la révolution ; et autant qu'il m'en souvient, il s'appeloit de son nom de baptême Charles-Joseph. Ma mère est morte en Périgord, chez sa fille, Mme de Mandavy. Je n'ai appris sa mort, que l'année dernière, lorsque ma sœur Clotilde a retrouvé ma trace, par M. de Dunes, quoique la mort de ma mère ait eu lieu depuis quelques années. Je crois que ma mère se nommait Marianne ; mais je n'en suis pas très-sûre ; le nom d'amitié que lui donnoit mon père étoit celui de Maimonne. Au reste, elle étoit le dernier enfant du premier lit de M. de Rey, père de 33 ou 34 enfants ; comme Charles Deo gratias, ton oncle, est le dernier enfant du dernier lit. Je m'intéresse à ce parent qui s'intéresse à nous, et peut-être à moi, sans me connoître ; ou me connoissant fort peu, puisque j'ai quitté Monaco étant très-jeune encore. Aussi, quand tu le reverras à son passage, fais-lui aussi beaucoup de questions, pour me mettre à portée de savoir auquel de mes parents j'ai l'obligation de songer et se souvenir de moi. Depuis que cette malheureuse révolution nous a expatriés, et disséminés sur la terre, j'ai perdu la trace de tous les miens, et ignore s'ils existent, et le lieu de leur existence. D'ailleurs ma famille maternelle étoit si nombreuse, si étendue, que je n'ai pas connu, il s'en faut de beaucoup, tous les membres qui la composent. N'oublie pas de parler à ce parent, de l'abbé de Rey et de notre oncle qui est ici, et qui n'a jamais eu de réponse aux lettres qu'il a écrites à ses frères.

« T'amuses-tu un peu ? dessines-tu ? as-tu retrouvé le piano de Vrécourt ; et te sert-il faute de mieux ? il faut entrer dans tous ces petits détails.

« Le bon tuteur va venir passer quelque temps ici ; son logement est tout prêt. Il se fait bien vieux ; mais toujours sensible à l'amitié, il le sera sûrement à ton souvenir. Gimel est malade depuis un an ; il lui est défendu d'habiter Hambourg, et il s'en est éloigné pour sa sûreté. Le maître de l'univers l'a exigé du Sénat. Mme de Milon est revenue dans sa maison de Hafenhosen ; j'ai été dîner avec elle hier ; il faisait beau pour aller à pied, et j'en avois le temps. Romance et Mme d'Asfeld, voilà ce qui reste, en maison ; et des hommes, je n'en connois plus que trois ou quatre, que je ne vois que bien rarement.

Digitized by Google

« Je me réjouis des bonnes nouvelles que tu me donnes sur la santé de ma digne, aimable, et bienfaisante sœur. Je ne cesse de faire des vœux pour que le ciel la lui conserve, *et te la conserve*. Embrassez-vous réciproquement pour moi, comme je le fais de toute la tendresse de mon cœur. Adieu, ma chère bonne enfant, mes vœux pour toi sont de te souhaiter plaisir, santé, et établissement modeste mais honnête, et un mari *sans reproche*. Sur ce, je t'embrasse encore du plus tendre de mon cœur, chère Clémentine. »

Note 5. — Mme de Neuilly a sa fille.

Hambourg, ce 10 *décembre* 1810.

« M. de Bourrienne est parti ce matin, mandé à Paris par le maître..... Nous sommes tous bien fâchés de ce départ, dans la crainte qu'il ne précède son rappel. Je n'aurois jamais cru que j'en viendrois à ces termes avec cette famille. Je perdrois immensément, si je les perdois. Cet homme, que je regardois comme le grand diable d'enfer, est le plus obligeant et le meilleur des hommes. Il est grand, noble, généreux ; excellent père, aussi bon mari ; bon maître ; vif, mais bon dans son intérieur, à étonner. Sa femme est tout ce qu'il y a de plus gracieux au monde ; et elle est telle du matin jusqu'au soir, à toutes les heures du jour : chose rare. Je regrette le temps de mes préventions, c'est du bon temps perdu ; et je prie Dieu, si l'on change la forme de ce gouvernement, qu'on fasse de M. de Bourrienne un préfet, un gouverneur général de ce pays-ci. Ce seroit le vœu de tous les habitants, dont il s'est fait aimer beaucoup. »

Digitized by Google

APPENDICE

Peu d'évènements, d'un intérêt tout personnel, marquèrent pour M. de Neuilly le temps qui s'écoula depuis son retour d'émigration jusqu'en 1814. Il n'a rien laissé sur cette époque de sa vie. Ce qui précède était depuis plusieurs années entre les mains de sa nièce, lorsqu'elle obtint de lui qu'il écrirait encore les pages qu'on va lire.

1814.

« . . . . . Dès que le sénatus-consulte qui proclamait Louis XVIII me fut connu, je quittai ma retraite de Rigné, avec ma femme et mes enfants, et nous partîmes pour Paris, où nous eûmes peine à arriver, par suite de la difficulté de nous procurer des chevaux de poste; tant les routes étaient encombrées de voyageurs, de courriers, et surtout de solliciteurs. Mon beau-frère et ma sœur nous avaient retenu un joli logement près du leur, rue du Montblanc; et j'eus le bonheur de revoir et d'embrasser ma chère Clémentine, après une séparation de plusieurs années.

Je me fis présenter à Monsieur, qui daigna me reconnaître, et me dit que je pouvais compter sur ses bontés.

Nous étions présents, le 3 mai, à l'entrée du Roi, et je ne pourrais peindre ce qui se passa dans mon âme. Lors de ma présentation, cet excellent prince m'aperçut de loin, avant que mon tour vint, me sourit des yeux, et me fit un signe de

Digitized by Google

reconnaissance. Le prince de Poix, quand vint mon tour, lui dit : Sire, c'est le fils de Neuilly. Le Roi répondit : Je retrouve en lui les traits de son père. J'osai lui manifester le désir d'être attaché à sa personne. — Je m'occuperai de vous, me dit-il ; et ne vous oublierai pas : ne faites aucune démarche. — Je fus nommé chevalier de Saint-Louis, et reçu, comme tel, par S. A. R. Monsieur.

Pour ne pas négliger nos affaires, je me fis introduire chez l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, par son parent, l'abbé d'Esparbès, ancien ami de ma famille, et je lui demandai le renvoi en possession de nos bois : ce qui n'éprouva pas la moindre difficulté. Pour l'ampliation de l'ordonnance, j'eus affaire à M. Guizot, secrétaire-général, qui y mit toute l'obligeance possible. J'avais toujours correspondu avec le père Millot, qui fit les démarches préliminaires, secondé par son fils, excellent jeune homme, vif et rempli de cœur, que vous avez connu, plus tard, père de famille, aimé et estimé de tous, percepteur, puis maire (il l'a été pendant trente ans), tout à côté de Vrécourt. Sitôt qu'ils eurent déblayé le terrain, ils me prévinrent, et je partis en poste pour la Lorraine, avec mon beau-frère. Nous nous arrêtâmes deux jours à Troyes; lui, chez son père; moi, chez ma vieille tante de Neuilly, qui vivait encore et me reconnut, bien qu'elle ne fût plus que l'ombre d'elle-même.

Aux limites de Vrécourt, nous trouvâmes le maire, la garde nationale à pied et à cheval, réunis pour nous faire honneur. Je répondis le moins mal que je pus à la harangue de circonstance; et comme je les connaissais tous pour la plupart, je leur prêtai la joue, comme une patène.

D'après les lois et la coutume qui régissaient la Lorraine, au moment du décès de mon père, je devais avoir les trois quarts dans les biens nobles, et moitié dans les roturiers, qui étaient peu de chose. Je me hâtai de renoncer à faire valoir ce droit, et je me contentai de n'avoir que les trois cinquièmes. Ce fut sur ce pied, que se fit le partage.

Digitized by Google

Je m'arrangeai pour passer mon été à Paris ; non pas que je craignisse que le Roi ne m'oubliât ; mais en général, à la Cour, qui veut arriver, doit se montrer.

Le marquis du Landel, écuyer de main, vint à mourir ; il y eut plus de cinquante demandes pour sa place. Le Roi répondit : J'en ai disposé en faveur de Neuilly. Madame la Dauphine, le comte de Blacas, avaient leurs protégés, ils insistèrent ; le Roi tint bon. Je reçus mon brevet d'écuyer de main, et ma joie fut grande. Je fus remercier le Roi, et prêter serment entre les mains de S. A. S. Mgr. le prince de Condé, grand maître de la maison du Roi.

Ce moment où tout souriait à mes vœux, fut comblé par le retour de ma mère. Je n'essaierai pas de vous dire les effusions de tendresse et de joie qui débordèrent de nos cœurs, lorsque nous nous trouvâmes réunis tous les trois, elle, Clémentine et moi.

Dans les premiers temps de son arrivée à Paris, ma mère accepta un logement chez Mme de Bourrienne, avec laquelle elle avait contracté une liaison intime à Hambourg, dans les années où M. de Bourrienne y avait été ministre plénipotentiaire de France. Les Bourrienne furent pour nous d'une amabilité charmante : ils nous comblèrent de soins, d'attentions, d'invitations ; j'allai bientôt chez eux en très-grande familiarité. Le mari m'étonnait par la vivacité de son esprit, la profondeur de son savoir, ses saillies, sa facilité d'élocution, et le charme de sa narration ; il était pétillant d'éloquence quand il abordait un sujet qui lui plaisait. Nous devons tous un souvenir de reconnaissance à cette famille, qui n'a point varié dans ses procédés envers nous.

Devant commencer mon service au 1er avril, j'avais été passer la fin de l'hiver à Rigné, avec ma femme et mes enfants. Nous étions là, gaîment et paisiblement, avec quelques-uns de nos amis, lorsque ma mère et le journal nous apprirent le débarquement de Bonaparte à Cannes, et l'appel que le Roi

Digitized by Google

faisait à ses fidèles sujets. Ne voulant pas laisser ma famille seule à la campagne, dans des circonstances que mes pressentiments m'annonçaient devoir être critiques, nous partîmes pour Niort; d'où je pris seul, en poste, la route de Paris; ayant avec moi dans ma chaise, M. de Châteaubardon, des gardes du corps.

Je payais grassement les guides, cependant je n'avançais guère, parce que les postes étaient encombrées de voyageurs qui fuyaient Paris. Nous partîmes de Chartres, à la nuit tombante, et en arrivant à Maintenon, nous aperçûmes des gardes du corps, qui cheminaient à pied du côté d'où nous venions. Nous les hélâmes, et ils nous apprirent que le Roi était parti pour Lille; que Bonaparte devait être entré le soir même à Paris; qu'eux se dirigeaient sur Angers, où Monseigneur le duc de Bourbon rassemblait des troupes, et organisait le soulèvement de toutes les provinces de l'Ouest. Désespérant de rejoindre le Roi, et n'ayant rien à faire à Paris, je résolus de me rendre à Angers, et je fis virer de bord.

Les dragons de l'impératrice étaient en garnison à Chartres. En y arrivant, je m'aperçus qu'on avait établi des postes, depuis que nous avions passé. A la poste, on me refusa des chevaux; et un dragon de planton me dit qu'aucun voyageur ne partirait avant que la consigne ne fût levée.

Fort ennuyé de me voir ainsi retardé, j'entrai dans la cuisine de la poste, seule pièce qui fût ouverte; et le planton y vint après moi. Il était environ onze heures du soir. J'avais affublé mon compagnon de mon carrick, pour cacher son uniforme des gardes; et il était à se promener dans la cour. Ayant lié conversation avec le planton, je fis venir de l'eau-de-vie et des cigares. Je lui en offris; il accepta mon aimable invitation. Entre militaires, la confiance suit immédiatement la connaissance, surtout le verre à la main. Je lui dis bas à l'oreille, l'embarras où je me trouvais, il me promit qu'il me préviendrait le premier, quand on lèverait sa consigne, et que

Digitized by Google

je n'avais qu'à parler au maître de poste, pour qu'il ne me fît pas attendre des chevaux.

Je sortis à cet effet, et ayant joint le maître de poste, je lui formulai ma requête. Il m'emmena dans un coin, et me dit qu'il voyait bien ce que j'étais, à l'uniforme que prenait soin de cacher mon compagnon, mais qu'il avait aperçu; que j'aurais les premiers chevaux, dut-il les conduire lui-même. Je le remerciai, en lui serrant la main.

Mon compagnon m'apprit qu'un de ses camarades, M. de Charette, était dans l'hôtel; qu'il s'était sauvé de Paris, au moment de l'entrée de Bonaparte; que suivant la même route que nous, il me priait de permettre qu'il se logeât, comme il pourrait, derrière ma chaise de poste. Je trouvai qu'il aurait autant valu lui donner l'estrapade; et après en avoir conféré avec le maître de poste, on attacha sur le tablier de la voiture, une botte de paille sur laquelle il prit position, les deux pieds sur les bras du brancard. Il était dans un état continuel de contraction, pour se soutenir et ne pas rouler sous les roues; et il m'inspira tant de pitié, que je fis arrêter, pour le faire monter dans l'intérieur, et le répartir sur nous deux.

Nous suivions de près la malle-poste : je m'aperçus qu'à chaque relai, le courrier lisait un papier à chaque maître de poste, et lui remettait un imprimé. J'eus une sorte d'envie de l'arrêter, le fouiller, et le mener prisonnier à la première station, parce que j'avais très-bien entendu qu'il lisait un ordre de M. de Lavalette, qui se substituait à M. Ferrand, directeur général des postes, et faisait répandre des proclamations bonapartistes, tout le long de la route. La connaissant bien, j'avisais déjà où nous pourrions faire le coup, quand je réfléchis qu'en cas de résistance, il faudrait tuer cet homme. Je me décidai à ne pas le perdre de vue, et à le faire arrêter à La Flèche. En effet, pendant qu'il remettait ses dépêches à la poste, je le fis suivre par mes deux jeunes gens, et je courus chez le général, qui l'envoya arrêter par les gendarmes. Après avoir reçu notre déposition, que nous si-

Digitized by Google

gnâmes, il le garda en prison, et fit partir un autre courrier à sa place.

Nous arrivâmes à Angers, vers onze heures du matin, et descendîmes au *Cheval-Blanc*. L'hôtel était plein de royalistes venus de toutes parts, dans le même dessein que nous. Habitué à me méfier de l'enthousiasme, autant qu'à admirer le dévouement, je me mêlai parmi ces braves gens, et je jugeai bientôt que chez eux, il y avait beaucoup de bras et peu de têtes. J'avalai un morceau à la hâte, et me rendis chez le général d'Autichamp, qui commandait la division, et que je connaissais beaucoup. Il m'apprit que Mgr. le duc de Bourbon avait quitté la ville, et s'embarquait pour l'Angleterre, en lui disant formellement que le Roi ne voulait pas qu'il y eût de prise d'armes, et l'avait chargé de notifier à tous ceux qui se présenteraient qu'ils eussent à rentrer dans leurs foyers, afin de rassembler le plus d'armes et de munitions qu'il leur serait possible, et de recruter sous main les paroisses, afin d'être prêts à se lever au premier appel. Le général ajouta que sa position était des plus critiques, à cause du mauvais esprit de la garnison; qu'il avait fait partir sa femme et ses enfants avec ses bagages, et que ses chevaux étaient sellés depuis vingt-quatre heures pour s'échapper, lorsqu'il ne pourrait plus tenir.

De retour à l'hôtel, je fis part à mes deux compagnons de ma conversation avec M. d'Autichamp, et nous prîmes notre parti, Châteaubardon et moi, de regagner Niort; Charette, de filer sur Nantes. Avant cela il fallut dîner, et nous prîmes place à la table d'hôte.

J'étais à côté d'un particulier, que j'entendis traiter de général. Comme ni dans sa tournure, ni dans son costume, je ne reconnaissais rien de militaire, je me servis de la formule de Monsieur, quand j'eus à lui offrir quelque chose; j'étais même incertain s'il n'appartenait pas à quelque congrégation. Je sus ensuite qu'il se nommait Beauvollier, et avait servi dans les armées de l'Ouest, non sans honneur. Il s'échauffa un

Digitized by Google

peu avec le vin d'Anjou, parla avec volubilité, et semblait devoir avaler tout cru l'ogre de Corse. Je songeais plus, je l'avoue, à satisfaire mon appétit, qu'à l'écouter; d'autant plus qu'il avait négligé d'apprendre le français. Quand mon estomac fut un peu tranquille, je donnai un peu plus d'attention à ce qui se bourdonnait autour de moi. A entendre mon voisin, il fallait une levée en masse, s'emparer de Nantes, de Saumur, s'assurer du littoral pour recevoir des renforts et des munitions; et ayant pris toutes ces mesures, se rallier au Midi, et marcher sur Paris, avant que l'usurpateur, menacé par les puissances, n'eût organisé les moyens de se défendre.

Beaucoup de niais, dont le beau côté était un dévouement sincère, écoutaient la bouche béante, et étaient séduits par ce plan de campagne grandiose, dont je me gardai d'interrompre l'exposition. Quand l'haleine manqua à l'orateur, je pris la parole, et dis : Qu'indépendamment des difficultés morales et matérielles, je voyais un obstacle : qu'aucun de nous, quel qu'il fût, n'avait droit d'allumer une guerre civile, sans le commandement du Roi; et que ce serait se mettre en état de rébellion, que d'agir contre sa volonté. Je racontai alors textuellement ma conversation avec M. d'Autichamp; j'ajoutai que, ne reconnaissant qu'à lui seul, comme lieutenant-général commandant la division, le droit de donner des ordres, j'allais retourner chez moi immédiatement.

M. de Beauvollier, plus que sexagénaire, s'emporta comme une soupe au lait, et s'écria que si M. d'Autichamp ne voulait pas prendre l'initiative, il y avait d'autres généraux qui lèveraient l'étendard, et feraient appel aux fidèles serviteurs du Roi. Je lui demandai qui étaient ces généraux qui oseraient agir contre les volontés de Sa Majesté? — Moi, Monsieur, répondit-il fièrement! — Monsieur, repris-je, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne mets certes pas en doute vos talents, pas plus que votre dévouement; mais vous me permettrez de vous faire observer, que n'ayant pas de lettres de service, on ne peut pas vous reconnaître comme chef, et vous

Digitized by Google

obéir. M. d'Autichamp, au contraire, a été chargé, par Mgr. le duc de Bourbon, de nous transmettre les ordres du Roi; notre devoir est de nous y soumettre.

La discussion s'échauffait, malgré ma modération et les formes polies qui m'étaient commandées par l'âge de mon interlocuteur, quand Auguste de La Rochejaquelein entra dans la salle. M. de Beauvollier se leva, courut à lui, lui parla à l'oreille, en me désignant des yeux, et l'amena près de moi. Après les compliments d'usage, je lui répétai ce que m'avait dit M. d'Autichamp, et il nous pria d'attendre qu'il lui eût parlé. Il sortit; plus d'une heure s'écoula sans qu'il reparût. On m'annonça que les chevaux étaient mis; sur quoi je pris congé des convives, dont le plus grand nombre se disposa à suivre mon exemple, malgré les efforts du sire de Beauvollier, qui, *in petto,* m'envoyait probablement à tous les diables.

Je trouvai la ville de Niort dans une étrange exaltation : la populace, travaillée par la même espèce de gens, qui, dans toute révolution, poussent au mépris des lois, à la haine des classes élevées, et au pillage, se fédéra, et dans ses réunions fit entendre des motions de meurtre contre la noblesse, déjà mise en surveillance par les vieux républicains, dont Bonaparte avait cru devoir s'entourer, pour soutenir son nouveau gouvernement. L'honnête bourgeoisie et les fonctionnaires ne trouvèrent d'autre moyen de salut que de se fédérer eux-mêmes, malgré leur répugnance pour le nom et la chose. Ils prirent de l'ascendant sur cette plèbe, qui abandonna les agitateurs, et n'écouta que ceux qu'elle avait l'habitude de respecter. Cependant c'était comme le tigre assoupi, et on me conseilla de ne pas mettre d'affectation à me montrer, parce que j'étais doublement en vue, comme écuyer du Roi.

La guerre civile s'était rallumée dans l'Ouest, sous de funestes auspices. Louis de La Rochejaquelein s'était présenté aux anciens chefs vendéens, qui avaient survécu, comme chargé par le Roi de faire une levée générale dans les paroisses du

Digitized by Google

Bocage. Il ne montrait ni une nomination officielle, ni une lettre signée de Sa Majesté. MM. d'Autichamp, de Sapinaud, et de Suzannet, refusèrent d'abord de le reconnaître, et de faire soulever leurs divisions, avant de savoir d'une manière officielle les volontés du Roi.

La Rochejaquelein résolut alors d'agir seul, et ayant fait sonner le tocsin dans les paroisses des cantons autour de Bressuire, entraîna les paysans par son ardeur, et parvint à rassembler quelques milliers d'hommes. Les autres chefs jugeant que cette levée de boucliers allait attirer dans l'Ouest les forces impériales, armèrent leurs divisions, et se tinrent sur la défensive, sans arrêter aucun plan d'opérations.

La Rochejaquelein manquait d'armes et de munitions; il se porta dans les marais St. Gilles, où devait lui arriver un bâtiment expédié d'Angleterre. Le gouvernement envoya contre lui le général Travot, avec une forte division, dont faisaient partie deux mille gendarmes d'élite de l'armée d'Espagne, redoutables par leur bravoure et leur discipline, et habitués à ce genre de guerre. Ce fut avec eux que Travot attaqua la troupe mal armée et trop faible en nombre, qui s'était éparpillée dans les marais St. Gilles. La Rochejaquelein paya de sa personne, et à la première décharge, tomba percé d'une balle. Toute sa troupe se dispersa et regagna sa contrée. Ainsi périt à la fleur de son âge, un preux chevalier, victime de son dévouement et d'une illusion funeste, qui le porta à tenter une entreprise au-dessus de ses forces, dans le vain espoir de servir son roi et de recueillir l'héritage de gloire de son frère Henry, qui était, lui, un véritable héros, réunissant au même dégré la prudence et le courage (1).

Toute communication entre le Bocage et Niort était interceptée, de sorte que nous ne savions ce qui s'y passait, que par les journaux de Paris, et long-temps après les évènements.

(1) Louis de la Rochejaquelein était âgé de trente-huit ans, et père de huit enfants; il avait épousé la veuve du marquis de Lescure, l'illustre chef vendéen.

Digitized by Google

Les nouvelles de Gand, et les pamphlets royalistes, nous parvenaient régulièrement, et l'espoir ne nous abandonnait pas.

L'empire s'écroula pour la seconde fois. Nous attendîmes la suite des évènements dans une anxiété facile à comprendre. Le 2 juillet, à cinq heures du matin, comme je venais de me lever, un de mes amis entra chez moi, tout effaré, et m'annonça que l'Empereur, arrivé de la veille, à dix heures du soir, était à la préfecture. Cette immense nouvelle s'était répandue avec la rapidité de l'éclair, dans toute la ville. Mme de Neuilly fit ce qu'elle put pour m'empêcher d'aller aux enquêtes; d'autant que le 2e de hussards, qu'on avait fait boire, je ne sais trop pourquoi, galopait dans les rues, le sabre à la main, et criait : Vive l'Empereur, mort aux royalistes!

Je fus sur la place de la Préfecture, encombrée de groupes qui politiquaient à tort et à travers. J'écoutais plus que je ne parlais, et pour cause : sans avoir moins de courage, on devient prudent, quand on est père de famille. Je conclus qu'il était à désirer que Bonaparte séjournât le moins possible à Niort.

Le colonel de gendarmerie sortait de la préfecture; je le connaissais, et je l'abordai. Je lui demandai si nous garderions longtemps notre nouvel hôte, et s'il était sûr des deux mille gendarmes qui venaient de rentrer, pour maintenir l'ordre en ville. Il m'assura que ses mesures étaient prises, et qu'à dix heures, l'ex-Empereur partirait pour Rochefort; qu'il allait porter l'ordre au colonel des hussards de les échelonner sur la route, et qu'il avait déjà fait doubler les postes de gendarmes, dont il répondait.

Nous ne tardâmes pas à apprendre le retour du Roi à Paris, et je me disposai à m'y rendre. Deux jeunes brigadiers des gardes-du-corps se joignirent à moi, et nous partîmes par les messageries.

Dès les Ormes, nous rencontrâmes des débris des régiments qui s'étaient retirés en deçà de la Loire : officiers et soldats

Digitized by Google

semblaient exaspérés, et disposés à se livrer à des excès; ils marchaient en désordre et dans la plus triste tenue; déjà en passant à Tours, ils avaient pillé plusieurs boutiques. La démoralisation dans une armée est un spectacle hideux. Nous portions tous les trois une redingote bleue, une cravate noire, et nous étions décorés. Le moins jeune de ces deux messieurs avait servi, et sa tête était plus chaude que son air froid ne l'aurait fait croire. Déjà deux fois, je l'avais contenu pour l'empêcher de répondre à quelques allusions indirectes que des officiers se permirent à table d'hôte, et qui m'auraient suffi dans mon jeune temps, pour faire une ouverture à un pourpoint; mais ce n'était ni le lieu ni le temps, d'être susceptible. Le dîner n'était pas encore servi. Je recommandai à mes jeunes gens de ne prendre la mouche qu'en cas d'attaque formelle, et je fus joindre le colonel, qui attendait dans une chambre voisine. Je me fis connaître à lui, ainsi que mes acolytes, et lui fis sentir qu'il était de son intérêt de s'opposer à ce que quelques-uns de ses subordonnés cherchassent noise mal à propos, et sans autre objet, que de répandre du sang; d'autant plus que notre patience était à bout. Il me comprit très-bien, rentra avec moi dans la salle, son bras passé sous le mien, et prit place à table, près de moi. Je vis à l'air des assistants que l'intervention était urgente. Tout se calma, et le vin de Champagne que le colonel et moi fîmes venir, nous rendit tous les meilleurs amis du monde. Ainsi avec quelques mots fermes et polis, j'empêchai une collision, qui, de quelque manière qu'elle eût tourné, aurait été fort désagréable.

Nous arrivâmes à Paris, sans autre incident, à travers des troupes alliées de toutes armes. Je commençai aussitôt mon service près du Roi. Ce prince, qui a été si parfait pour moi, et dont le souvenir est gravé dans mon cœur, était très-gros et très-goutteux. Jamais il n'avait marché avec aisance, même dans sa jeunesse; et dès l'âge de trente ans, il n'avait pu monter à cheval, sans être aidé pour s'enlever sur l'étrier. Devenu réellement infirme, on devait, pour qu'il entrât en

Digitized by Google

voiture, le pousser en le soulevant de marche en marche, tandis qu'un de ses officiers, monté avant lui, le tirait par la main. Il y avait une autre cérémonie pour le descendre, et elle demandait autant de force que d'attention et d'adresse. Malgré toutes ses infirmités, Louis XVIII était le type de la représentation royale; il avait une tête et des épaules superbes. Très-bon pour ses serviteurs, il exigeait qu'ils fissent leur service avec zèle, régularité et intelligence. On n'était jamais tenté d'oublier qu'il était Roi. Doué d'une mémoire extraordinaire, il avait tout lu, tout retenu, jusqu'aux moindres bluettes, et toute la chronique scandaleuse de son temps. Aussi aimait-il à citer. Il racontait de la manière la plus piquante, même des anecdotes un peu graveleuses, avec un jeu de physionomie qui aurait fait honneur aux meilleurs comiques. Je n'ai pas besoin de dire que ce n'était qu'en petit comité, et devant des gens bien connus. Je lui ai même entendu chanter de vieux ponts-neufs, oubliés depuis longtemps; et le respect seul nous préservait du fou-rire. Il était adoré de ceux qui avaient l'honneur de l'approcher de près, et auxquels il daignait parler familièrement. Je ne me permettrai pas d'asseoir mon jugement sur sa politique; je ne relèverai pas davantage les contes qu'on a débités sur lui. Je dirai seulement, qu'avec les souffrances morales et physiques que Dieu ne lui a pas épargnées, on doit s'étonner qu'il ait pu accomplir tout ce qu'il a fait, sans sortir de son rôle de Roi, jusqu'à son dernier soupir. J'ai eu pour lui le dévouement le plus absolu; et tant que mon cœur battra dans mon sein, je lui donnerai des regrets, comme je lui garde une reconnaissance éternelle.

Nous étions six écuyers de main, qui furent supprimés plus tard, quand on réorganisa la Maison du Roi; il y eut alors douze écuyers cavalcadours, qui firent le même service, trois par quartier.

Le Roi daignait m'adresser la parole, surtout en revenant des promenades, en s'appuyant sur mon bras. Il aimait à citer

Digitized by Google

des vers latins et possédait ses auteurs. Un jour, il lui échappa un hémistiche de Virgile, et comme il ne l'achevait pas, je pris la liberté de dire le second. Il se retourna vers moi, et me dit : — Vous savez donc le latin? — Sire, je l'ai su; mais l'allemand lui a fait tort. — Quelques jours après, il me dit quelques mots en latin; et je terminai ma réponse par : *O Rex altissime! — Deus solus est altissimus*, me répondit-il.

Je pourrais citer mille traits de sa gaîté et de sa familiarité avec moi. Une fois, à Saint-Cloud, pendant le dîner, j'étais placé de l'autre côté de la table, un peu à gauche de lui; il me montra du doigt, et dit : Vous voyez bien cet homme-là; j'ai été sous la chambrière de son père. — Comment Sire! — Oui; je montais au manége; et quand j'allais mal, il donnait tant qu'il pouvait des coups de chambrière sur le cul de mon cheval; mais quelquefois, cela arrivait à moi....., et souvent!

Un de mes amis, qui avait séjourné longtemps à la Havane, étant venu à Paris, me fit cadeau d'une caisse d'excellents cigares, et de quatre carottes de Nakitoches. Comme à cette époque je ne fumais plus, je fis cadeau de mes cigares aux uns et aux autres; et au sortir de la messe, je demandai au Roi la permission de lui offrir mes carottes. Il accepta gracieusement, et me dit de ne pas tarder à les lui envoyer. Je les remis au baron de Peronnet, son premier valet de chambre, qui se hâta de les faire râper, et d'en faire goûter au Roi. Le lendemain, le prince m'ayant aperçu, m'appela, me dit qu'il était enchanté de mon tabac, m'en fit des remercîments, et ajouta : — Ce n'est pas tout, je veux avoir d'autres carottes, et les payer. Pouvez-vous m'en procurer? — Je lui répondis que j'allais m'en occuper; ce que je fis sans retard. Un temps très-long se passa, et le tabac n'arrivait pas. Le Roi me dit que j'étais un gascon, et qu'il ne voyait rien venir de ce que je lui avais promis. Je fus aux informations et j'appris que la douane du Havre avait saisi le tabac. Je courus au château, et racontai l'affaire au Roi. Il se mit en colère et me dit : — Ils veulent me prendre

Digitized by Google

par le nez, j'y mettrai bon ordre. — Deux jours après, les carottes arrivèrent, et Peronnet les paya. Souvent quand le Roi prenait sa tabatière, il me disait : Voilà de vos bienfaits.

Nous revenions de la promenade de Verrières, et la voiture allait au pas, à la descente de Chatillon. J'étais en avant, et j'aperçus un individu à dix ou douze pas de la route, qui, ayant reconnu la voiture du Roi, s'avisa de défaire son haut-de-chausses, en tournant le derrière de notre côté. La moutarde me monta au nez. Je piquai mon cheval, et dis à un lancier de l'avant-garde de me suivre. Nous franchîmes le fossé, et je lui ordonnai d'allonger un coup du bois de sa lance sur le dos de l'impertinent. Celui-ci nous voyant arriver sur lui au galop, voulut s'enfuir, mais son vêtement l'empêchait de courir. Le lancier lui donna un si vigoureux coup sur le dos, qu'il tomba le nez par terre. L'opération faite, nous retournâmes à notre poste, après que j'eus donné une pièce de cent sous au lancier. La scène se passa devant la portière du Roi. Rentrée aux Tuileries, Sa Majesté me demanda quelle expédition j'avais faite? Je la lui racontai, en ajoutant que j'avais donné à ce manant (qui me paraissait être un bon bourgeois), une leçon de respect et de politesse. — La leçon est un peu autrichienne, me dit le Roi en riant. — La chose en resta là.

Les promenades du Roi étaient au moins de quinze lieues, et ont été jusqu'à vingt. Nous prenions quelquefois par Choisy, la forêt de Senart, Grosbois, pour revenir par Vincennes. Je montais alors six chevaux. Les promenades avaient lieu tous les jours. On partait après la messe, à une heure. Les cavalcadours réglaient l'allure devant la tête des chevaux, pour qu'on n'allât ni plus ni moins vite qu'il ne fallait.

Un jour, le Roi avait fait en calèche découverte une grande tournée par Saint-Cloud, et revenait par la Malmaison. A la descente de Saint-Cucufat, qui est très-rapide, je donnai ordre au cocher de ralentir. Arrivé à Ruel, où était le relai, le Roi, de sa voix sonore, m'appela. — Neuilly, il faut que je sois aux Tuileries à six heures moins un quart; ainsi, allez bon train; je

Digitized by Google

donne à dîner au roi de Prusse. — Je répondis à Sa Majesté qu'elle pouvait être sûre d'arriver assez tôt; et m'adressant au cocher : Suivez-moi. Les huit chevaux se mirent en branle; nous allions si vite, que je ne sais où mon cheval mettait les pieds. En arrivant dans Paris, il fallut tourner par la rue Saint-Honoré, la rue de Rivoli, passer le guichet, aller au pavillon de Flore, où descendait le Roi, et toujours de ce train d'enfer. J'étais couvert de sueur et de poussière, et n'avais plus figure humaine.

En descendant de voiture, le Roi regarda sa montre : il était six heures moins vingt minutes. — Bon, bon, me dit-il, je suis content. Soyez tranquille, quand je ferai des courses comme cela, vous en serez. — On crevait les chevaux du Roi; mais ils étaient bien soignés, et couraient encore.

Louis XVIII était l'exactitude même. Il y avait une pendule dans le salon bleu précédant le cabinet du Roi. Tous les soirs, quand cette pendule sonnait l'heure précise, pas une seconde avant, ni une seconde après, la porte s'ouvrait, le Roi paraissait, et donnait l'ordre pour le lendemain.

Sous le roi Charles X nous ne faisions plus de promenades; nous l'escortions dans les chasses, qui n'offrent aucune fatigue, au prix de ces courses sur les grand'routes, avec la poussière, ou bien dans les courses dans Paris, aux revues, à Notre-Dame, le jour anniversaire du vœu de Louis XIII, etc. Nous étions alors en grande tenue, mais notre service était un vrai métier de chanoines.

Louis XVIII n'a chassé qu'une fois, et il était en calèche, à Rambouillet; il ne tira pas. Il était cependant fort adroit, et avait assez aimé la chasse; mais il cessa de bonne heure de monter à cheval, et il n'était pas marcheur.

Dans les déplacements comme dans les chasses, nous mangions toujours à la table du Roi, à déjeuner et à dîner. Pour avoir cet honneur, il fallait être officier de la Maison, avec la plume blanche au dedans du chapeau, et la fleur de lys d'or au collet. L'étiquette était fort simple; on causait sur un ton

Digitized by Google

modéré, de toutes sortes de sujets : la conversation était ordinairement générale ; le Roi en donnait le ton. Il avait devant lui les deux premiers plats, et c'était lui qui en offrait à chacun, en appelant un tel, un tel, par son nom. Au dessert, le Roi avait devant lui deux seaux d'argent avec des bouteilles de vin, et il en offrait aussi, et qui était bon.

Quand nous étions à Compiègne ou à Fontainebleau, les bourgeois, hommes et femmes, avaient permission de circuler autour de la table. Il y avait quelquefois de petits museaux qui étaient assez gentils. Nous faisions des lazzis là-dessus, et cela les flattait. Ils circulaient à quatre pieds d'intervalle, et ne s'arrêtaient pas.

A Paris, le Roi dînait toujours seul, avec les princes et les princesses de sa famille. Nous n'allions pas pour cela dîner au cabaret; il y avait de fondation *la table du Roi*, pour les grands officiers (les plumes blanches), qui était tenue par le comte de Cossé, grand panetier.

Une des plus belles cérémonies de la cour était celle qui avait lieu, chaque année, le jeudi saint, en mémoire de la sainte cène. Le Roi, suivi des officiers de sa Maison, qui étaient de service, présentait à douze enfants, figurant les apôtres, douze plats qui lui étaient apportés processionnellement par chacun de nous. Nous étions en grand uniforme, avec une pièce de batiste fine, en guise de serviette, et un bouquet énorme; et nous allions ainsi, à un buffet, chercher les mêts, qu'on nous remettait servis dans des plats de bois. Ces mêts, tous maigres, consistaient en carpes du Rhin, truites du lac, écrevisses monstrueuses pour la grosseur, gibier d'eau, etc.

Avant la cène, le Roi lavait les pieds aux apôtres, tous jeunes gens, enfants des serviteurs de la Maison, placés sur une estrade, revêtus de tuniques rouges, les pieds nus, et bien lavés d'avance, comme on peut le croire. Le premier valet de chambre du Roi versait l'eau contenue dans une aiguière d'or sur les pieds de chacun d'eux, et le Roi passait dessus un linge de batiste.

Digitized by Google

Cette brillante cérémonie avait lieu dans la galerie de Diane, et attirait une foule énorme, des dames surtout. On n'y pouvait assister qu'avec des billets, qui étaient très-courus. Pour en obtenir, il fallait que quelqu'un de marquant en fit inscrire la demande, quinze jours d'avance, au secrétariat de la Chambre.

Un jour, le Roi me regardant avec un certain air d'attention, me dit : — Vous n'êtes donc que capitaine? — Oui, Sire; votre Majesté le voit, et je suis bien forcé d'avouer que depuis 1792, mon avancement n'a pas été très-rapide (1). — Demain, après la messe, me dit le Roi, remettez-moi votre état de service. — Le lendemain, je n'y manquai pas. Deux jours après, je reçus du duc de Feltre l'avis que j'étais nommé colonel de cavalerie, et que je devais me présenter le plus tôt possible au ministère de la guerre, pour retirer mon brevet : c'était le 21 août 1816.

Ma troisième fille, que j'avais espéré devoir être un garçon, vint au monde. Le Roi daigna la nommer, avec Mme la duchesse d'Angoulême. Le baptême fut fait à Rigné, avec toute la pompe que comportait notre village tout retiré et tout champêtre. Le Roi suivant la coutume, avait envoyé trente louis, et douze douzaines de boîtes de dragées.

J'eus une nouvelle occasion de témoigner ma reconnaissance au Roi : nous jouissions paisiblement, ma mère, ma sœur et

(1) Dans les premiers temps de la Restauration, la Maison civile du Roi n'eut pas de costume déterminé; cela était conforme à l'ancien usage. Ceux des officiers de la Maison, qui avaient servi, portaient un frac d'uniforme avec les épaulettes de leur grade et la dragonne à l'épée; les autres prenaient l'habit à la française, l'habit habillé, à la fantaisie de chacun. Il en résulta des bigarrures et des ridicules, sur lesquels les mauvais plaisants ne manquèrent pas de s'égayer. Pour faire cesser une diversité que les nouvelles mœurs ne comportaient plus, et qui contrastait avec le luxe qu'avait déployé la cour impériale, on donna un costume à la Maison civile du Roi.

Les écuyers, les cérémonies, les chasses, la chambre, la bouche, etc., chacun de ces services eut une couleur particulière. Les costumes étaient d'une grande richesse, et donnèrent à la cour une splendeur dont le souvenir subsiste encore aujourd'hui.

Digitized by Google

moi, de la rentrée en possession de nos biens, lorsqu'un matin, mon beau-frère entra chez moi, la mine bouleversée, et m'apprit que l'administration des domaines venait de saisir nos forêts, sous prétexte qu'elles étaient engagées, et provenaient des ducs souverains de Lorraine, représentés par le Roi. La nouvelle que ce cher Mandé m'apportait là, était assurément des plus fâcheuses. Cependant, j'ai vu tant de choses dans le cours de ma vie, que je ne m'en effrayai pas. Lorsqu'un évènement menaçant survient, j'y cherche aussitôt un remède; et je ne me résigne, que s'il n'y en a pas.

J'avais étudié attentivement la question de l'engagement pour le duché de Bar, sous les auspices de M. Colin, avocat célèbre, et des plus considérés du barreau de Paris, qui était un peu mon parent, du côté des Brunet. Il m'avait prouvé, pièces en main, que les ducs de Lorraine, rendant foi et hommage aux rois de France, pour leur duché de Bar, ne pouvaient être considérés comme souverains; et que les aliénations faites par eux étaient définitives, et prescrites par la possession trentenaire, comme celles faites par les seigneurs de fiefs.

Je conçus à l'instant l'idée de présenter un mémoire au Roi, et pour éviter toutes fins de non-recevoir, de même qu'un procès long et coûteux, d'offrir de verser au trésor une somme de quarante mille francs, aussitôt que le séquestre serait levé. Je fis part de ce plan à Mandé, qui l'approuva, et je me mis à brocher mon brouillon.

Je le fis d'une manière forte et concise; me récriant sur ce que les ministres, non contents de ce que nous avions été spoliés de la plus grande partie de notre fortune, voulaient encore nous arracher les lambeaux que le Roi avait daigné nous rendre, au moyen de chicanes iniques et contraires à toute justice, ainsi que j'allais le démontrer. Je fis mon offre, en insistant sur ce que je préférais acheter mon droit par ce sacrifice, plutôt que de l'attendre des lenteurs de la justice.

Avant de mettre mon brouillon au net, je songeai qu'il serait bon de le soumettre au duc de la Châtre, premier gentilhomme

Digitized by Google

de la chambre, qui m'honorait de son affection. Non-seulement il l'approuva, mais l'ayant pris, il descendit tout de suite chez le Roi. Il revint au bout de vingt minutes, d'un air triomphant, et me conta que le Roi l'avait chargé de me dire de récrire convenablement mon mémoire, en supprimant un ou deux passages, qui pouvaient être lus par lui et non par ses ministres, et de le lui remettre le jour même, au moment où il reviendrait de la messe. Il avait daigné indiquer lui-même ces passages, par des traits au crayon. Le bon duc me dit que le Roi devait remettre mon mémoire au comte Corvetto, avec ordre d'en faire le rapport au conseil, le mercredi suivant (nous étions au lundi), et que lui en parlerait aussi à ce ministre. Je courus chez moi, et de ma plus belle écriture, je refis ma pièce, avec les corrections royales, et je la présentai à Sa Majesté, comme elle rentrait dans ses appartements. Il la prit en souriant et me disant : — J'en fais mon affaire.

Vous jugez de ma joie; ma sœur et son mari la partageaient. Je guettai le ministre à la sortie du conseil, où il avait fait son rapport qui avait passé à l'unanimité; il me dit que l'ordonnance ne tarderait pas à être signée : ce qui eut lieu en effet (1).

Ma mère avait toujours eu les d'Orléans en horreur; et si comme elle, je ne poussais pas ce sentiment à l'excès, j'avais pour cette branche un éloignement tel, que je n'ai montré ma face qu'une seule fois au Palais-Royal; et encore, par ordre du Roi. Un certain jour de l'an, le marquis de Vernon, écuyer-commandant, nous notifia que le Roi voulait que les corps

(1) Sitôt que j'eus reçu l'ampliation de l'ordonnance royale, j'en envoyai un duplicata au père Millot, pour arrêter le zèle de MM. de l'enregistrement et des eaux et forêts. Il était temps que la pièce arrivât : les agents forestiers étaient sur le terrain, et allaient procéder à la vente des cordes et charbons, après avoir annulé les ventes que nous avions faites aux marchands de bois. Le père Millot, qui, avec son air froid, aimait à gouailler, leur dit : — Messieurs, la besogne que vous faites paraît devoir être longue; mais j'ai dans ma poche un morceau de papier qui l'abrègera. A la vue de l'ordonnance royale, ils plièrent bagage, et s'en furent. Il y avait là, à peu près trois mille arpents de bois, dont la possession nous fut ainsi définitivement assurée. (*Comte de N.*).

Digitized by Google

d'officiers de sa Maison fussent offrir leurs hommages au duc d'Orléans; nous montâmes en conséquence dans les carrosses, et fûmes faire cette corvée *in fiocchi*.

Les premières personnes que nous trouvâmes dans le salon d'attente étaient l'abbé de Pradt et Benjamin Constant, accoudés sur une cheminée, et se parlant dans le nez. Ils nous dévisagèrent, et ne reconnurent aucun de nous pour être des leurs. On nous fit entrer dans un grand salon, où parut presque aussitôt toute la famille, même les principicules, et la présentation se fit en défilant. A mon nom, le duc d'Orléans me dit : — Monsieur le comte, c'est la première fois que je vous vois au Palais-Royal, quoique nous soyons, si je ne me trompe, d'anciennes connaissances. — Je lui répondis comme il convenait, mais d'une manière évasive. La duchesse et tous les enfants nous adressèrent de ces phrases banales, qui entrent dans l'éducation des princes, et n'ont d'autre valeur que celle d'un vain son. Depuis, le duc d'Orléans quand il venait au Château, me prodiguait les mots et les mines les plus gracieuses. Il m'a fait l'honneur de m'envoyer plusieurs invitations, auxquelles j'ai toujours trouvé moyen de faire la sourde oreille. Je sentais instinctivement que ce prince, s'il ne conspirait pas d'une manière éclatante, encourageait le parti hostile, par son attitude, et poursuivait sourdement le plan d'usurpation, médité par sa branche depuis son origine. D'ailleurs, moins généreux que la branche aînée, je n'avais pas oublié quelle avait été sa conduite au commencement de la révolution, ni cru à sa conversion.

M. Decazes était à l'apogée de sa faveur, et j'étais, je crois, le seul de la Cour qui ne fléchît pas le genou devant lui : *Solus Mardochœus non flectebat genu.* L'assassinat du duc de Berry, auquel quelques exagérés l'accusèrent, fort injustement, d'avoir poussé, amena cependant sa chute, au grand contentement des fidèles serviteurs. On dora sa disgrâce avec le cordon bleu et l'ambassade de Londres, d'où bientôt il fut rappelé. Je n'ou-

Digitized by Google

blierai jamais l'horreur que lui montra Madame, duchesse de Berry, la première fois qu'elle le vit dans le cabinet du Roi, après la mort de son mari. Plus de quarante personnes en furent témoins comme moi; et M. Decazes, malgré son assurance habituelle, rougit, pâlit, et se glissa derrière les rangs pressés, qui étaient devant la cheminée.

Je n'ai jamais mis les pieds chez les ministres, pendant leur faveur; même lorsque j'avais eu des relations avec eux dans la vie privée : je citerai le marquis de La Tour-Maubourg, et le comte de Serre, qui avait été mon camarade de chambrée aux gardes d'Artois, et que je tutoyais. Le lendemain de leur disgrâce, j'étais le premier à leur porte.

Louis XVIII mourut l'année même où nous eûmes le malheur de perdre ma mère; mais elle le précéda dans le tombeau, de quelques mois, et n'eut pas la douleur de le pleurer. A part le profond chagrin que j'en ressentis, la mort du Roi ne changea rien à ma position.

Charles X me traitait bien, mais n'avait pas pour moi la même affection que me témoignait son frère. Ce prince, simple particulier, eût été cité comme un modèle de grâce, d'aménité, et de bonté. Il savait dire de ces choses spirituelles et d'à-propos qui ne manquent pas leur effet, et prendre quand il le voulait, l'attitude qui convenait à son rang. Habitué, pendant de longues années d'exil, au sans gêne de la vie privée, il supportait avec ennui le poids de l'étiquette, et n'aimait à trôner que dans certaines circonstances : alors il était superbe. Nulle Cour en Europe, de l'avis des étrangers eux-mêmes, n'était aussi fastueuse et plus magnifique que la sienne. Rien ne surpassera comme splendeur, la dernière fête qu'il donna, quelques semaines avant la révolution, aux Tuileries, dont il faisait les honneurs au roi et à la reine de Naples. Il portait ce soir-là l'uniforme de la garde royale : sur sa poitrine, au collet, et sur les parements, des rivières de diamants figuraient les

Digitized by Google

brandebourgs blancs; ses épaulettes étaient en semis de diamants; son chapeau avait pour ganse une rivière de diamants, retenue à sa base par le *Régent*, qui en formait le bouton. Ce même prince cependant, naturellement éloigné du faste, avait des recherches d'ordre et de simplicité, jusqu'à faire remettre des collets neufs à ses habits, remplacer les parements de ses manches, et ressemeler ses bottes. Rigoureux sur l'étiquette les jours de représentation, dans le cours ordinaire de la vie, il laissait aller chacun à sa guise; et beaucoup trop des officiers de sa Maison négligeaient leurs devoirs, sans qu'il eût l'air de le remarquer. A St. Cloud, surtout, dès que la messe était dite, et qu'il était rentré dans ses appartements, tous partaient pour Paris comme une volée d'étourneaux, et souvent je restais seul au Château. Je frémissais en songeant qu'il pouvait survenir telle circonstance qui obligeât le Roi à sortir, sans que son service fût là pour l'accompagner; aussi m'étais-je fait une loi de ne pas m'absenter pendant toute ma quinzaine. Je m'étais créé des occupations : j'avais à ma disposition tous les journaux, les livres de la bibliothèque et les brochures nouvelles, et ma correspondance, qui était assez étendue. Je ne quittais mon appartement que pour me promener à pied ou à cheval dans le parc, ou faire une partie de billard ou de whist. Le feu Roi n'aurait jamais toléré ces abus, qui m'indignaient.

Charles X était d'une piété sincère, et ne négligeait aucune des pratiques de la Religion, qu'il observait assurément avec un grand zèle. Mais je démens hautement les sottises et les mensonges répandus par la méchanceté des partis. Non, Charles X n'était pas jésuite; et même, j'en pourrais citer des preuves, il avait assez peu de goût pour eux. La haire dont on l'affublait était tout uniment un gilet de flanelle de Rheims; il en a changé devant moi à Verberie, un jour de chasse. Il aimait ses amis d'émigration, et avait peut-être trop de confiance en eux : il a pu se tromper sur leur mérite, mais jamais, du moins, sur leur intégrité ni sur leur

Digitized by Google

honneur. Comme tous les princes de la Maison de Bourbon, ce monarque se distinguait par la bonté ; il aimait son peuple, dont il voulait sincèrement le bonheur ; et certes, il l'aurait assuré, sans les obstacles qu'apportait sans cesse une faction perfide, qui est parvenu à le renverser, et qui a préparé à la France bien d'autres malheurs.

Madame la Dauphine était pour moi un être sacré : je ne pouvais la voir et lui parler sans émotion. Elle aurait paru devant mes yeux avec une auréole autour de la tête, que je n'en aurais pas été surpris. Ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher de près, à moins d'être des traîtres ou des ingrats, lui rendront la justice due à ses vertus et à son cœur. On a employé contre cette admirable princesse l'arme du ridicule et de la calomnie ; elle ne s'est défendue que par d'innombrables bienfaits. Je l'ai bien souvent implorée en faveur des malheureux, et jamais sa charité n'a fait défaut. On l'a accusée de haine et de rancune envers les scélérats, auteurs de ses infortunes ; mais sous ce rapport, si naturel à un cœur sensible et abreuvé de douleurs comme l'avait été le sien, elle ne tenait pas de l'humanité. Il y avait au fond de son âme une clémence et un oubli surnaturels, que son père lui avait transmis, et dont il lui avait donné lui-même le sublime exemple : c'était pour elle une sorte de religion. Au courage de son aïeule Marie-Thérèse, elle joignait la piété la plus profonde, et une résignation héroïque. Avec une apparence sévère, elle était aussi bonne qu'indulgente. Je me borne à exprimer ce que je sens pour elle ; car ce n'est pas son panégyrique que je prétends faire ; il faudrait une voix plus éloquente que la mienne et une plume plus exercée.

Je ne voyais guère Mme la duchesse de Berry qu'au jeu du Roi ; j'ai cependant eu l'honneur de faire quelquefois sa partie de billard. Elle a montré tant de grandeur d'âme et un tel mépris du danger, que l'histoire, s'attendrissant sur ses malheurs, ne se souviendra que de son dévouement maternel et de son

Digitized by Google

héroïsme. J'étais en relation avec ses dames, plus jeunes et moins collet-monté que celles de Madame la Dauphine.

Je servais pendant le trimestre de juillet avec mes deux collègues, par quinzaine chacun. Le service à Saint-Cloud, hormis les jours de chasse, était peu assujettissant. Nos matinées, jusqu'à dix heures (heure du déjeuner), étaient à nous; et après, nous causions ou nous promenions jusqu'à la messe de midi. Après avoir reconduit le Roi, on était entièrement libre, jusqu'à l'ordre, que le Roi donnait à neuf heures du soir. On dînait à six heures. Après l'ordre, on se rendait dans le grand salon, où se trouvait la Famille royale. Le Roi faisait son whist avec Mme la duchesse de Berry, quand elle était à Saint-Cloud. Monsieur le Dauphin jouait aux échecs avec un de ses officiers, en dépit du bon sens; à dix heures et demie précises, il baisait la main de son père et de sa femme, et allait se coucher. Madame la Dauphine travaillait près de la table d'écarté à un ouvrage de tapisserie, ou à découper des cachets, qu'elle donnait en masse à quelqu'un de peu fortuné, qui en tirait un bon produit : on lui en envoyait de tous les secrétariats et des ministères. Elle nous appelait successivement pour faire sa partie à cent sous, jamais plus, ni moins. Le jeu du Roi durait jusqu'au-delà de onze heures; après quoi, la soirée était terminée. Cependant quand il était retiré, ceux de nous qui voulaient continuer le jeu, restaient; et alors, l'or roulait sur la table.

Le mercredi qui précéda la révolution de 1830, le prince de Talleyrand, qui venait assez souvent faire sa cour, avait fait la partie du Roi, qui avait fini plus tard qu'à l'ordinaire. Comme nous devions chasser à Rambouillet le lendemain, je n'étais pas resté après la rentrée du Roi dans son intérieur. Mon appartement étant au rez-de-chaussée, j'étais obligé de descendre par le grand escalier, au haut duquel je trouvai le prince de Talleyrand, qui n'étant pas solide sur ses pieds-bots, piétinait, craignant d'aborder les marches, sans appui. Il n'y avait là, pas un seul valet de pied du château, ni à lui.

Digitized by Google

Voyant son embarras, je lui offris chrétiennement mon bras, qu'il accepta après quelques cérémonies. Je soutenais donc un des supports de la révolution de Juillet, et un des féaux du duc d'Orléans. Il ne fallait peut-être qu'un faux pas pour modifier ou changer les relations politiques avec l'Angleterre.

Ma position était aussi heureuse que possible; j'étais bien vu de mon Maître et de toute sa famille : tout le monde à la Cour, sans exception, me témoignait bienveillance ou affection; je ne me mêlais d'aucune intrigue, ne disais de mal de personne, et j'avais des prévenances et des attentions, sans jamais faire de courbettes, ni me mettre en avant.

Ma famille s'était augmentée d'une quatrième fille; et l'avenir semblait me promettre une vieillesse heureuse et paisible.

Cependant la marche des affaires publiques m'inspirait des inquiétudes. J'avais des relations avec des gens qui ne partageaient pas mes opinions politiques et mon dévouement pour le Roi. Il était devenu à la mode de faire de l'opposition, et quelques-uns des plus haut placés à la Cour, tout en aimant sincèrement le Roi, se laissaient entraîner sur la pente d'une absurde popularité, sans en prévoir les conséquences. Plus nous avancions, plus l'horizon se chargeait de nuages; et l'audace des novateurs devint si patente, que la catastrophe me parut imminente. Les Anglais ne nous pardonnaient ni la campagne d'Espagne, ni nos projets sur Alger; et une conversation que j'eus avec un particulier, fort instruit de cette nation, me fit connaître ce que nous devions attendre d'elle. J'avais su que l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stuart de Rothsay, sortait déguisé, et courait les lieux fréquentés par le bas peuple. La police aurait dû l'éclairer, et connaître son but. J'en parlai à quelques personnes, qui attribuèrent ses allures à des goûts crapuleux. Je ne fus pas de leur avis.

Les élections de 1830 ne me laissèrent plus de doute sur l'approche de la crise. Le Roi n'était ni aveugle, ni sourd,

Digitized by Google

comme on l'a dit, aux symptômes menaçants et aux manifestations hostiles de l'opinion publique. Il ne se dissimulait pas les périls de la situation, et s'attendait bien à une lutte; seulement, il croyait en triompher facilement, sans avoir à déployer des mesures de répression extraordinaire.

Alger cependant était à nous. On en était d'autant plus joyeux au Château, qu'on regardait cette conquête comme un moyen gouvernemental qui arrêterait le mauvais vouloir et les intrigues des libéraux. Le duc d'Orléans accourut à Saint-Cloud, l'un des premiers, pour offrir ses félicitations. Suivi de ses deux fils aînés, le duc de Chartres et le duc de Nemours, il se précipita, plutôt qu'il ne marcha, à la rencontre du Roi, dont il voulut baiser la main, en proférant des paroles entrecoupées par l'émotion. Le Roi lui ouvrit ses bras, et l'y tint pressé pendant quelques instants. Le dimanche, à midi, le château était plein; et j'y reconnus, très-empressés, des hommes, qui, quatre jours après, étaient dans les salons du Palais-Royal, reniant Charles X, comme Saint Pierre avait renié son Maître; mais ils n'ont pas fait pénitence comme lui.

Ma femme et mes filles étaient à la campagne chez ma sœur, à quinze lieues de Paris. J'avais promis de les y aller voir; mais certaines rumeurs m'ayant donné de l'inquiétude, je me rendis chez le duc de Polignac, premier écuyer, et lui demandai s'il n'y avait pas d'inconvénient à ce que je partisse le lendemain matin. Il me répondit que j'en étais le maître; mais que je m'arrangeasse pour être le jeudi, de service près de Monsieur le Dauphin, que j'accompagnerais à Notre-Dame, à la messe du Saint-Esprit. Je ne pus m'empêcher de lui dire quelques mots de ce qui me préoccupait. Il me répondit d'un air fort gai, et ajouta que tout irait d'autant mieux désormais, que de grandes mesures allaient être prises pour maintenir l'ordre et l'obéissance au Roi. Plus tranquille, je fis mes arrangements de départ, et finis ma journée à Paris par une soirée au spectacle. Je n'y vis, et n'y entendis rien, qui pût me faire pressentir l'évènement du lendemain. Le lundi à six heures du

Digitized by Google

matin, je me mis en route, tout heureux d'aller retrouver mes enfants et ma famille.

Trois jours après, en m'en revenant par le même chemin, j'avais l'imagination et le cœur bien malades. Je pénétrai dans Paris plus facilement qu'on ne me l'avait prédit. J'étais venu par une voiture publique jusqu'à la Chapelle Saint-Denis, où j'avais mis pied à terre; et continuant ainsi ma route seul, sans paquet, j'étais arrivé à la première barricade surmontée d'un drapeau tricolore. On m'avait laissé passer sans difficulté.

J'avais vu des villes prises d'assaut et mises à sac; j'en retrouvai à peu près l'image. Les arbres coupés et jetés en travers des boulevards, les rues dépavées, les marques des balles sur les maisons, les vitres et les lanternes brisées; des hommes déguenillés, à figures atroces, armés de fusils de toute espèce, de lances et de sabres de théâtre; des *fashionables* à gants jaunes, en costume de chasse, formant de bizarres panoplies; du sang depuis les boulevards jusqu'à la porte de l'Hôtel-de-Ville, présentaient à mes yeux un spectacle aussi hideux que dégoûtant.

Je courus aux Ecuries pour demander où était le Roi; les cours si animées ordinairement, étaient vides, comme les stalles. Quelques rares palfreniers vinrent à moi, et ne purent me dire où était le Roi; ils le croyaient encore à Saint-Cloud. Je frêtai un coucou, et me mis en chemin par la rive gauche, le cœur serré.

La cour du château de Saint-Cloud était semée de tessons et de bouteilles cassées; tout le rez-de-chaussée avait été saccagé et pillé; mon appartement était un de ceux qui avaient le plus souffert; tous les meubles et les glaces n'étaient que débris. La garde nationale, qui s'était spontanément organisée, avait repoussé la canaille, et préservé les appartements supérieurs. Le concierge Coquelet me dit que le Roi était parti pour Rambouillet, et ne devait pas s'y arrêter. Il ne connaissait pas quelle direction il allait suivre. Il me conta qu'on avait volé son linge, bu son vin, et mis en capilotade les pendules et le

Digitized by Google

mobilier de réserve. Le pauvre diable tremblait encore. Il avait mis à sa boutonnière une énorme touffe de rubans tricolores, pour sauvegarder son individu, et voulut m'en faire part, mais je le refusai.

N'étant pas plus avancé qu'en quittant Paris, j'y retournai par la même voiture, et me mis aussitôt en quête de quelques-uns de mes amis, chez qui j'espérais avoir des nouvelles. Comme je traversais le Pont-Royal, je fus abordé par M. Bourlon, neveu du général Clausel, qui me dit que son oncle, me sachant dans cette bagarre, était inquiet de moi, l'avait chargé de me chercher, et m'engageait à venir le voir.

Mes relations avec le général n'étaient pas anciennes, ni même très-fréquentes; mais il me témoignait reconnaissance et attachement, par suite d'un service que j'avais été assez heureux pour lui rendre, à une époque où je ne le connaissais pas, même de vue. C'était en 1815, après les Cent-Jours; le général était condamné à mort par contumace, et caché à Niort dans un asile qu'il croyait sûr. Un pur hasard me fit apprendre qu'il allait être découvert et arrêté. N'écoutant que ma pitié et le désir de sauver un malheureux, j'avais trouvé moyen de le faire avertir. Il s'était échappé; et sans doute, il m'a dû la vie.

Je fus chez lui, de bon matin, certain d'apprendre quelque chose de mon malheureux Maître, auquel je pensais sans cesse. Son antichambre était encombrée de solliciteurs, et il était à peine sept heures. Je me fis annoncer, et aussitôt le général vint en robe de chambre au devant de moi, m'embrassa, et me conduisit par la main dans son cabinet, qu'il fit évacuer par deux individus décorés, qu'il ajourna. — Je suis heureux de vous voir, me dit-il, je craignais que vous n'eussiez suivi le Roi. — Je n'y aurais pas manqué, répondis-je, si je m'étais trouvé près de sa personne au moment où il a quitté Saint-Cloud, et je ne vous cache pas que je viens, en grande partie, près de vous, pour savoir où il est. — Il part aujourd'hui de Rambouillet pour Cherbourg, escorté par ses gardes, et conduit pour sa sûreté par des commissaires. De là, il se rend en

Digitized by Google

Angleterre, et ne court aucune espèce de danger; mais parlons de vous, qu'allez-vous faire? — Je l'ignore. Ne puis-je rejoindre le Roi? — Impossible! Vous n'auriez pas de passeport, et vous seriez infailliblement arrêté. La cause de Charles X et des siens est perdue sans retour. Vous ne ferez pas la folie de vous joindre à quelques mauvaises têtes, qui tenteraient d'allumer la guerre civile dans l'Ouest? — Non, si c'étaient de mauvaises têtes; mais je ne serai jamais sourd à l'appel de mon Maître; pas plus que vous, Général, ne l'avez été à celui de l'Empereur. — Personne ne bougera, je vous le garantis; et le plus sage, dans les intérêts de la patrie, est de se rallier au gouvernement qui va être établi. — Est-ce une république dont vous allez nous affubler? — Fi donc! c'est une belle et bonne monarchie. Je ne veux pas plus que vous d'une république, et je sabrerais la canaille qui voudrait l'imposer. Demain, probablement, on proclamera la royauté du duc d'Orléans.

Je ne pus dissimuler le sentiment douloureux dont je fus saisi à ce nom. — Que vouliez-vous faire? poursuivit-il, le salut de la France était en jeu. Il s'est trouvé là, et on l'a pris. — Dites plutôt qu'au mépris des lois de la reconnaissance et de la parenté, il s'est préparé depuis longtemps à profiter du désastre de sa famille! — Que voulez-vous? Ce qui est fait, est fait; et il faut en tirer parti. Voulez-vous que je vous mène au Palais-Royal? — Jamais! J'ai reçu de mes pères un nom sans tache, et je prétends ne pas le déshonorer. Ce serait pis qu'un valet qui entre au service de celui qui a spolié son maître. — Mais enfin, que comptez-vous faire? — Si le Roi mon maître se résigne à ne pas avoir besoin des services de ses dévoués serviteurs, je rentrerai dans la vie privée; je me renfermerai dans la retraite et dans le cercle de mes devoirs de famille, qui seront ma consolation, et m'occuperont seuls désormais. — Le général me serra fortement la main, et nous demeurâmes quelque temps sans nous parler. A la fin, il me dit qu'il comprenait ma manière de voir, et qu'elle ne faisait qu'ajouter à l'estime qu'il avait déjà pour moi. Il me renouvela, pour tout

Digitized by Google

cas échéant, ses offres de dévouement et de service. Je le quittai en le remerciant; il me reconduisit jusqu'à l'escalier, où il m'embrassa de nouveau, devant sa clientèle, qui enviait mal à propos mon bonheur.

Deux jours après, je quittai Paris, que je n'ai jamais revu depuis; et que maintenant, je n'espère plus revoir.

Vous m'avez demandé ce reste de mes souvenirs, ma chère Hélène, et je n'ai pas évoqué sans tristesse ce court passé rempli d'un si complet bonheur, funestement interrompu. Naguère, vous m'avez vu jeune homme, marchant hardiment à l'avenir. Vous me voyez maintenant au déclin de mes années, ne demandant qu'à terminer paisiblement ma carrière, quand Dieu m'appellera, sans assister encore à ces terribles commotions que je redoute, moins pour moi, que pour ceux qui me sont chers. Dieu m'a donné de l'énergie et du courage, je me sens affermi contre les évènements inattendus, et la philosophie est plus facile, quand on approche de sa fin. Mes filles ont des protecteurs naturels. Ma femme est chérie de nos enfants, qui, après moi, ne la laisseront pas isolée : je ne suis donc plus d'une nécessité absolue sur cette terre.

Ne croyez pas, cependant, que j'éprouve le dégoût de la vie. J'y tiens au contraire par mon affection pour les miens, dont Maurice et vous, faites partie. Je souhaite seulement, n'avoir plus à courir d'autres aventures, ni à reprendre la plume, autrement que pour vous assurer, ma chère nièce, que je vous aime tendrement.

Votre oncle très-affectionné,

Le comte DE NEUILLY.

Digitized by Google

NOTE

Mme DE NEUILLY A SES ENFANTS.

Hambourg, ce 17 mai 1814 (1).

« Mon cœur est enfin en repos, ma chère Clémentine, de savoir de toi-même que tu as été à l'abri des maux du voisinage des armées, ainsi que ton mari et ton enfant. Je t'ai écrit à Troyes, à tout hasard; ces lettres-là seront vraisemblablement perdues. Celui qui t'a donné de mes nouvelles l'a fait au hasard, car il n'en savoit pas. Nous avons passé par de cruelles épreuves : la misère étoit grande; mais la tyrannie étoit pire, et notre joug affreux !

« Rien ne me retient plus ici, mon enfant, puisque je peux aller vivre sous les lois de nos bons Princes. J'espère que tu ne quitteras point Paris, avant que je n'y sois arrivée. M. de Bourrienne m'offre des facilités pour m'y rendre; mais avant de partir, il me faut régler et payer tout ce que la disette, les impositions, réquisitions, etc., m'ont forcée de devoir. Il me faut vendre mon mobilier, et personne n'a d'argent pour acheter. Voyez entre vous ce que vous pouvez faire sans vous gêner, car je présume qu'il en est peut-être de même en France. Voyez le cousin d'Adhémar, à qui j'ai écrit pour ce même sujet, et s'il peut se réunir à vous.

« J'espère, mes enfants, que vous avez rendu vos devoirs à M. et Mme de Bourrienne; vous le devez, en reconnoissance de tout ce qu'ils ont fait pour moi.

« Je veux dire un mot à ton frère; et cela bien vite, car je n'ai qu'un instant, voulant profiter d'une occasion sûre. Je vous embrasse tous, mes chers enfants, attendant avec une vive impatience l'instant de te revoir, ma Clémentine, et de faire connoissance avec ton mari et ton fils. Tu ne me dis rien de ta tante. Qu'est-elle devenue dans ce ourvari? Auguste (2), j'ai appris hier, a été fort mal;

(1) Cette lettre a été écrite au sortir du long siége de Hambourg, dont les horreurs ont été comparées à celles du siége de Saragosse.

(2) La comtesse de Grote.

Digitized by Google

Albertine est morte. J'étois près d'elle, aussi éloignée que de toi, par les circonstances et les évènements; et ce n'est qu'hier, que j'ai appris du comte que tu avois écrit à Auguste, pour savoir de mes nouvelles. Adieu, ma bonne Clémentine; à revoir : que ce mot est doux !

« Mon ami, j'ai respiré librement, en apprenant que tu étois tranquillement à Paris avec ta femme. Comme il n'est pas question de tes enfants, je présume qu'il ne s'est rien passé de fâcheux en Poitou, car tu n'aurois pas laissé ces chers enfants où il y auroit eu du danger !

« Rien que mes arrangements ne me retient plus ici ; vois avec Clémentine et d'Adhémar, si vous pouvez m'aider à les faire. Car, si dans un instant de presse, j'ai pu accepter ce que M. de Bourrienne m'offroit de la manière la plus délicate et la plus généreuse, je n'ai plus de raison aujourd'hui de m'adresser à d'autres qu'à vous.

« Ne néglige pas de profiter du moment près de nos souverains; fais valoir ton nom, et leurs bontés pour ton père et pour moi. Nous leur devons beaucoup, mon enfant; moi surtout, dont les malheurs ont plusieurs fois touché le cœur de notre bon Roi.

« Clémentine est enchantée de ta femme; je le serai aussi ; et ce sera un moment bien doux que celui de notre réunion.

« Que ta sœur et toi, me fassent le plaisir d'aller de ma part chez la comtesse du Puget, sœur de Mme de Lowendal, savoir de ses nouvelles, et lui en donner de Waldemar, qui est sorti assez passablement bien portant de sa prison. Il a écrit à Mme sa tante, en partant pour Copenhague ; mais il a des raisons de craindre, que cette lettre ne lui soit pas remise. Celui de vous deux qui verra la comtesse, lui fera mes tendres compliments, et lui annoncera, et à Mme de Lowendal, le projet de mon retour.

« Ah ! il est donc bien vrai, mes enfants, que je vous tiendrai encore dans mes bras.

« Adieu Achille, adieu Clémentine; tâchez que je vous rejoigne bientôt. »

FIN.

Digitized by Google

TABLE

—

I.

(De la page 1 à la page 41).

AVANT-PROPOS.
Les familles de Neuilly et de Beauchamp. — Rosalie de Beauchamp.
Enfance de M. de Neuilly. — La montre du roi Louis XVI. — Le collége du Plessis. — Voyage en Bretagne. — Le vicomte de Boisgelin.
Bal chez la comtesse de Tessé. — Le général Lafayette et le sauvage d'Amérique.
Le perdreau du jeune duc de Chartres.
Funeste pressentiment.
Journées des 5 et 6 octobre. — Versailles ; attaque du château. — Courage de la Reine.
Retour de la famille royale à Paris. — Le duc d'Orléans sur la route de Sèvres.
Voyage en diligence.
Le château de Vrécourt.
Deux jours à Nancy. — Insurrection du régiment de Châteauvieux.
Agitation dans les provinces : journée du 22 juillet 1790. — Fermeté de Mme de Neuilly. — Son caractère dépeint dans les lettres du comte d'Angiviller.
Le comte de Langeac.
Incarcération à La Marche.
Les otages du roi Louis XVI et de sa famille.
Duel du futur duc de Bellune.
Danger du séjour à Vrécourt.
Départ pour l'émigration.
NOTES.

Digitized by Google

II.

(De la page 41 à la page 73).

Coblentz.
Les gardes d'Artois.
Soirées chez la comtesse de Balbi.
Monsieur, frère du Roi. — Les bouts-rimés.
Une fausse joie.
Le biscuit de Savoie.
Entrée en campagne. — Première affaire. — Valmy. — Retraite dans les Ardennes.
Le comte de Ségur.
L'armée royale est licenciée.
Aix-la-Chapelle. — Le jeu de biribi. — Bonheur inespéré.
Visite aux dames chanoinesses de Neuss.
Anecdote : le chevalier et l'abbé de Boisgelin.
Les émigrés français à Utrecht.
Accueil généreux et hospitalier de l'aristocratie hollandaise. — Mlle Taëts d'Amerongen. — Le baron de Heemskerck et M. O'Mahony.
Douleur causée par la mort du Roi.
Les hussards nobles de Béon.
Don d'amitié.
Nouvelle entrée en campagne.
NOTE.

III.

(De la page 73 à la page 125).

Bruxelles.
Investissement de Maubeuge.
Le représentant Drouet.
Mort du comte Le Groing.
Le vicomte de Mirabeau.
Combats sur les bords de la Sambre. — Le capitaine Legrand.

Digitized by Google

M. de Launay.
Prise de Thuin; scènes de pillage.
Une femme dans les rangs de l'armée républicaine.
Mme de la Houssaie dans la légion de Damas.
Prise de Charleroy.
Le jeune officier et l'empereur François II.
Sortie de Menin.
Invasion de la Hollande par les républicains.
Visite à Monsieur, frère du Roi.
Anecdote : le maréchal de Contades.
Cantonnements en Westphalie.
Le marquis de St. Simon. — Supplice dans l'armée anglaise.
Mme de Neuilly quitte Utrecht avec sa fille. — Fuite. — Arrestation au Helder. — Emprisonnement. — Condamnation à mort. — Le représentant Cochon. — Révision du jugement. — Le général Vandamme. — Déportation à Hambourg.
M. de Neuilly retrouve sa mère et sa sœur.
NOTES.

IV.

(De la page 125 à la page 193).

Hambourg. — Vie en émigration. — Privations et ressources. — La société allemande.
Scène de tumulte à la comédie française.
Mme de Genlis. — Le marquis et la marquise Ducrest. — Paméla (Lady Fitz-Gerald).
Les chevaliers du Cygne.
La princesse de Holstein-Beck et la marquise d'A..... — Zouboff. — Klopstok. — M. de Mouraview. — Mme Fraser.
M. d'Angiviller à Kiel.
Projet d'engagement au service de la Compagnie des Indes.
Mlle de Neuilly en Danemark.
Tessin, et la famille de Lutzow.
Duel et blessure.
Visite de M. d'Angiviller à Hambourg.
Léonard Bourdon.

Digitized by Google

Voyage à Berlin. — Le roi et la reine de Prusse. — Posdam. — Magdebourg. — Warmersleben.
Kiel. — Visite à M. d'Angiviller. — Le comte de Holck.
M. de Neuilly, cadet au régiment I. et R. de Stain.
Clémentine de Neuilly à Tessin. — Son portrait.
La Cour du grand duc de Mecklembourg-Schwerin.
La princesse Charlotte.
Soirée donnée au prince héréditaire.
Le prince Louis de Prusse.
Départ pour le régiment.
NOTES.

V.

(De la page 193 à la page 241).

Bremen. — Le colonel Clément.
Trois jours à la Cour du duc régnant de Saxe-Hildburghausen.
Un camp sur les hauteurs des Alpes.
Visite au pasteur Lavater.
Combat du 13 août 1799. — M. de Neuilly blessé. — Le couvent des capucins.
Séjour à St. Gall et à Arbon. — M. et Mme de Finguerlin. — Service rendu à Mme de Neuilly.
L'abbaye d'Isny.
Souwarow.
Retraite des Russes à travers la Suisse. — Le général Chérémeteff. — Un cheval cosaque.
M. de Neuilly, lieutenant.
Les chanoinesses de Lindau.
Un stand-recht (cour prévotale militaire).
M. de Dalberg, prince-évêque de Constance.
L'hôpital des blessés.
Insurrection des contingents croates. — Exécution de vingt hommes décimés.
Le camp de Donau-Eschingen.
Le comte Carraccioli. — Anecdote.
Ouverture de la campagne.

VI.

(De la page 241 à la page 269).

Bataille d'Engen (3 mai 1800).
Retraite sur Ulm.

Digitized by Google

M. de Rey, officier aux dragons de Ferdinand.
Mission en Tyrol.
Les prisonniers de l'armée française.
La comtesse de Gemmingen.
Intérieur d'une abbaye en Souabe.
Bataille de Neubourg.
Le camp de Schærding.
Une ambassade à S. H. Sultan Sélim III.
Cantonnements en Haute-Autriche. — St. Florian.
La ruse découverte.
Mission au quartier général français.
Le général Moreau.
Reprise des hostilités.

VII.

(De la page 269 à la page 291).

Relation de la campagne d'hiver, du 19 novembre 1800 au 1er janvier 1801. — Journal militaire. — Bataille de Hohenlinden. — Combats des jours suivants. — Armistice de Steyer. — Préliminaires de la paix de Léoben.

VIII.

(De la page 291 à la page 373).

Cantonnements le long du Danube.
Rencontre touchante.
Mission dans le Bannat de Temeswar.
Un transport de prisonniers de guerre.
Punition d'un scélérat.
Séjour à Augsbourg.
Efferding en Haute-Autriche. — Le major Langer. — Aventure à propos d'un bonnet.
Projet d'un voyage en France.
Nouvelles de France et détails sur la situation des émigrés rentrés et rentrants (correspondance de Mme de Neuilly).
L'émigration française à Hambourg en 1801.
Noms des émigrés mentionnés dans les lettres de Mme de Neuilly, de ses enfants, et de M. d'Angiviller.

Digitized by Google

La baronne de Grote.
Caractère des dames de la société allemande.
M. de Neuilly à Vienne. — Les joyaux des princes Esterhazy. — Le baron de Buol-Schauenstein.
Répression du brigandage dans le Cercle de la Haute-Autriche.
Mésaventure du major Langer.
M. de Champagny, ambassadeur de la république.
Projet de voyage en France.
Trait de caractère de M. d'Angiviller et de Mme de Neuilly.
Mme de Neuilly en émigration : son portrait tracé par son fils.
Lettre de Mme de Neuilly, expulsée de Hambourg.
M. de Neuilly obtient un congé. — Départ du régiment.
Rentrée en France. — L'homme de police. — Le préfet de Strasbourg.
Mme de Vomas et Mme de Verpillières.
Trait de dévouement pendant la révolution.
Retour à Vrécourt.
Irrésolution et projets.
NOTES.

Appendice.

(De la page 373 à la page 404).

Premiers jours de la Restauration.
Présentation au Roi.
M. de Neuilly, chevalier de St. Louis.
Restitution par l'Etat des biens séquestrés à la famille de Neuilly.
M. de Neuilly, écuyer de main.
Retour de Mme de Neuilly en France.
M. de Bourrienne.
Les Cent-Jours. — Le courrier de la malle-poste.
Réunion des royalistes à Angers. — M. de Beauvollier.
Louis de la Rochejaquelein. — Sa mort.
Chute de l'Empire.
Les officiers de l'armée de la Loire et les gardes du corps.
Le Roi Louis XVIII. — Son portrait. — Anecdotes. — La leçon autrichienne. — Les promenades du Roi.
Cérémonie du Jeudi-Saint à la Cour.
M. de Neuilly, colonel de cavalerie.
Procès intenté par l'administration des domaines. — Bienveillante intervention du Roi.

Digitized by Google

Le Palais-Royal.
M. Decazes.
Le Roi Charles X. — Son portrait. — La famille royale. — Soirées de St. Cloud.
Le parti de l'opposition.
Prise d'Alger. — Le duc d'Orléans au Château.
Approches de la crise.
Aspect de Paris après les journées de Juillet 1830. — Dévastation du château de St. Cloud.
Conversation avec le général Clausel.
M. de Neuilly quitte Paris.
Derniers souhaits.
NOTE.

Digitized by Google

ERRATA.

Page 9, ligne 5. Joubertou, *lisez :* Jauberthou.

P. 9, ligne 9. Confluante, *lisez :* confluente.

P. 26, ligne 21. Le 22 juillet 1791, *lisez :* le 22 juillet 1790.

P. 60, ligne 17. A genou, *lisez :* à genoux.

P. 96, ligne 3 (*en note*). 1890, *lisez :* 1830.

P. 105, ligne 6. Tu fusess, *lisez :* tu fusses.

P. 113, ligne 27. La retirent, *lisez :* la retirèrent.

P. 121, ligne 26. Les paroles qu'il nous avaient dites, *lisez :* qu'il nous avait dites.

P. 127, ligne 13. Ma chère amie, *lisez :* ma chère nièce.

P. 128, ligne 4. M. de Laenière, *lisez :* M. de Larnière.

P. 130, ligne 30. Ving et un an, *lisez :* vingt et un ans.

P. 146, ligne 16. Quoique vous en disiez, *lisez :* quoi que vous en disiez.

P. 202, ligne 9. Science physiologique, *lisez :* physionomiste.

P. 217, ligne 18. Ce 14, au soir, *lisez :* ce 26, au soir.

P. 251, ligne 29. Des chasses, *lisez :* des châsses.

P. 265, ligne 27. Autant que le permettait, *lisez :* autant que le permettaient.

P. 271, ligne 16. Sans dessus dessous, *lisez :* sens dessus dessous.

P. 287, ligne 31. Quoique je pusse faire, *lisez :* quoi que je pusse faire.

P. 329, ligne 12. Avril 1809, *lisez :* septembre 1809.

SÉEZ. — IMPRIMERIE DE MONTAUZÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉEZ. — IMPRIMERIE DE MONTAUZÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

SÉEZ. — IMPRIMERIE DE MONTAUZÉ.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD UNIVERSITY

http://lib.harvard.edu

If the item is recalled, the borrower will be notified of the need for an earlier return.

WIDENER

OCT 29 2007

WIDENER

FEB 10 2008

Thank you for helping us to preserve our collection!

Digitized by Google

Digitized by Google